SAMEDI, 23 FEVRIER 1935

REDACTION ET ADMINISTRATION
430 EST, NOTRE-DAME
MONTREAL

TELEPHONE : . . . . . HArbour 1241*

SERVICE DE NUIT :
Administration : . . . . . HArbour 1243
Rédaction : . . . . . HArbour 3679
Gérant : . . . . . HArbour 4897

# LE DEVOIR

Directeur-gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef: Omer HEROUX

VOLUME XXVI — No 45

TROIS SOUS LE NUMERO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

EDITION QUOTIDIENNE

| | |
|---|---|
| CANADA (Sauf Montréal et banlieue) | $ 6.00 |
| E.-Unis et Empire Britannique | 8.00 |
| UNION POSTALE | 10.00 |

EDITION HEBDOMADAIRE

| | |
|---|---|
| CANADA | 2.00 |
| E.-UNIS et UNION POSTALE | 3.00 |

## La bénédiction de Sa Sainteté

*Lettres de Son Eminence le cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat du Pape, de Son Eminence le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, et de Son Excellence Mgr Deschamps, auxiliaire de Montréal*

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du *Devoir*, Sa Sainteté a daigné faire adresser à Son Excellence Mgr Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, actuellement en voyage de repos aux Etats-Unis, la lettre suivante:

*Dal Vaticano, le* 18 *janvier* 1935

SEGRETERIA DI STATO
DI SVA SANTITA

N° 140418.
DA CITARSI NELLA RISPOSTA

*Excellence,*

*Le journal le* Devoir, *dont vous venez d'annoncer au Saint Père le vingt-cinquième anniversaire de la fondation, a bien mérité de la cause pour laquelle il a pris sa place dans les rangs de la presse catholique: il a été fidèle à sa tâche, il a mis au service de l'Eglise tout ce que la Foi et le courage chrétien peuvent porter de saintes énergies dans le bon combat pour la vérité et la justice. C'est donc bien volontiers que Sa Sainteté félicite ses directeurs et rédacteurs et, comme gage de Son auguste bienveillance et des nouvelles faveurs du Ciel, leur envoie — ainsi qu'aux abonnés et aux lecteurs et à tout le personnel du journal — la Bénédiction Apostolique implorée.*

*J'ajoute de tout coeur mes félicitations et mes voeux personnels et je profite de l'occasion qui m'est offerte pour renouveler à Votre Excellence l'assurance de mon entier dévouement en Jésus-Christ.*

E. Card. Pacelli

*Son Excellence Mgr Gauthier*
*Archevêque-Coadjuteur de*
*Montréal*

En transmettant au Directeur du *Devoir* le texte de cette lettre, S. E. Mgr Deschamps, auxiliaire de Montréal, a bien voulu lui écrire

*Montréal, le* 9 *février* 1935

*Monsieur Georges Pelletier,*
*Le* Devoir,
*430, rue Notre-Dame est,*
*Montréal.*

*Cher Monsieur Pelletier,*

*J'ai bien l'honneur de vous adresser, sous pli, la lettre que Son Excellence Monseigneur l'Archevêque-coadjuteur de Montréal vient de recevoir de Son Eminence le Cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat du Pape, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de votre journal. Je me réjouis avec vous du beau témoignage que contient ce précieux document et de la bénédiction apostolique qui vous est donnée, à vous, au personnel, à vos abonnés et à vos lecteurs, comme gage d'appréciation des services rendus.*

*Je me permets de résumer mes voeux personnels dans la parole de saint Paul: "Vous qui faites le bien, faites-le sans défaillance".*

*Veuillez croire, Monsieur le directeur, à l'assurance de mes sentiments distingués.*

† Ern. A. Archev. de Thennesis

*Evêque de Thennesis,*
*Auxiliaire de Montréal.*

S. E. le Cardinal-Archevêque de Québec, qui, au temps où il n'était encore que le R. P. Villeneuve, nous a plus d'une fois honoré de sa collaboration, a daigné, de son côté, adresser au Directeur du *Devoir* la lettre suivante:

*Archevêché de Québec,*
*le* 21 *février* 1935.

*Monsieur Georges Pelletier, Directeur,*
*Le* Devoir,
*Montréal.*

*Monsieur le Directeur,*

*Je ne saurais manquer de m'associer aux bénédictions qui ont été obtenues du Souverain Pontife en faveur du* Devoir, *à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, et aux félicitations que vous adresse Son Excellence Monseigneur l'Auxiliaire de Montréal.*

*Ayant lu chaque jour votre journal depuis vingt-cinq ans, je suis en état de lui rendre un témoignage non pas sans doute d'inerrance ni d'impeccabilité, mais de sincère et courageux effort pour diffuser la vérité catholique et servir les intérêts sociaux des nôtres. Combien il a fallu à cet effet d'intrépidité et de labeur, quelle constance inlassable et quels recommencements, il en est bien peu qui pourraient le dire, ou même l'imaginer. Néanmoins, le quart de siècle qui s'achève pour votre oeuvre en est déjà une récompense. Avoir ainsi tenu, c'est avoir beaucoup triomphé. Aussi bien, tous les esprits droits, fussent-ils de divers camps fort éloignés du vôtre, reconnaissent présentement la noble tâche accomplie par votre institution et font des voeux pour qu'elle demeure, pour qu'elle grandisse.*

*C'est une manière non équivoque de rendre hommage aux fondateurs de votre oeuvre de presse, à ses dévoués et intelligents collaborateurs et à tant d'autres qui ont formé non seulement l'équipe des ouvriers, mais la famille des esprits du* Devoir.

*Croyez, cher Monsieur le Directeur, que c'est avec une sincère et profonde émotion que je me range parmi vos admirateurs, et que je demande au Ciel, dans une prière remplie de gratitude, de vous continuer longtemps ses faveurs tutélaires.*

*Avec mes sentiments particuliers en N. S. et M. I.,*

† J. M. Rodrigue Card. Villeneuve
Arch. de Québec O.M.I.

## A nos amis

Le *Devoir* ne saurait publier ce numéro d'anniversaire sans remercier ses amis de ce qu'ils ont fait depuis vingt-cinq ans pour lui assurer la vie et la survivance.

Les uns ont souscrit la somme nécessaire pour qu'il naquît, en 1910. D'autres, quelques mois plus tard, ajoutèrent une nouvelle mise de fonds pour qu'il vécût. Vers 1920, tout un groupe, d'un bout à l'autre de la province, contribua par une souscription importante à dégager le journal des embarras d'argent où il s'était trouvé pendant la guerre, à cause de la hausse folle des prix du papier, etc.

En 1924, lorsque le journal s'établit rue Notre-Dame, quelques amis réorganisèrent financièrement le *Devoir* qui, de cette heure-là jusqu'en 1931, connut les années les plus prospères de sa carrière.

En 1933, n'eût été l'appui d'amis recrutés dans tous les camps de l'opinion publique, sans distinction de partis politiques, le *Devoir* n'aurait peut-être pas réussi à traverser la crise.

Nous avons survécu.

Jamais les hommes qui nous ont aidé de leur propre argent — de l'argent propre — ne demandèrent, n'exigèrent rien en retour. Ils agirent ainsi avec le plus grand désintéressement et parce qu'ils voulaient assurer la survivance d'un journal libre des partis, des coteries, des coalitions de tout genre, libre de tout, sauf de la vérité.

A tous ses amis, ceux de la dernière comme de la première année, le *Devoir* veut offrir aujourd'hui le témoignage public de sa plus vive gratitude.

Libre il a été, libre il est, libre il va rester, grâce à ces appuis et à la ferme conviction de ses amis qu'il faut à la province des journaux indépendants, ayant tout leur franc-parler.

**La direction du "Devoir"**

**L'actualité**

### "Un conte de fée"

*M. Henri Bourassa traversa tout le Canada en 1927. A l'été, il était allé jusqu'à l'île du Prince-Edouard, en passant par la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick; à l'automne, il se rendit jusqu'à Victoria en s'arrêtant dans les principales villes de l'Ouest.*

*Je l'accompagnais. Nous arrivâmes à Winnipeg, au retour, peu de jours après l'élection de M. Bennett à la direction du parti conservateur. L'effervescence était énorme. En dépit de cela, partout où il consentit à parler — il avait refusé deux fois plus d'invitations qu'il n'en avait accepté —, M. Bourassa reçut un accueil si expressif, si chaleureux, notamment à Calgary, château-fort du nouveau chef tory, que je songeais à ce passage de l'Evangile où il est dit que le peuple voulait enlever le Sauveur pour le faire roi.*

*Pendant cet été et cet automne de 27, j'ai accumulé d'inoubliables souvenirs. C'est du plus pittoresque que je veux faire part aux lecteurs: au reste, il se rapporte à l'oeuvre de notre journal qui célèbre aujourd'hui officiellement ses 25 ans d'existence.*

* * *

*M. Bourassa, au retour, s'arrêta quatre ou cinq jours à Saint-Boniface chez Mgr Béliveau, qui pratique l'art de l'hospitalité dans ce qu'il peut avoir de plus raffiné, de plus exquis. M. Bourassa était à bout de forces; il avait accepté trois ou quatre conférences et il goûtait, après la vie hôtelière, la douceur de cet asile presbytéral.*

*Mais les journalistes de Winnipeg vinrent lui dire: "Vous êtes l'honneur de la profession. Nous voulons vous remercier, et nous voulons vous offrir l'hospitalité intime de notre maison. Venez au* Press Club, *samedi soir. Vous direz ce que vous voudrez, mais vous nous parlerez du journalisme."*

*Au* Press Club, *il y avait bien quelques invités, mais la majorité des convives étaient journalistes de carrière. Atmosphère spéciale où flottait comme un arome d'encre et de papier.*

*M. Bourassa tirait de sa pipe des bouffées précipitées; il était ravi; il oubliait sa fatigue. Ceux qui le connaissaient (notre ami Placide Bertrand en était) savaient qu'il se surpasserait.*

*Il débuta par quelques considérations sur le journalisme canadien, ses pénibles rivalités, son fanatisme politique ou son mercantilisme, l'infiltration des moeurs et des idées américaines, les progrès à rebours depuis quelques années: l'effacement de l'idée devant la sensation.*

*Dans cette ambiance où la finance tire tout à soi, peut-on désormais, dit-il, imaginer un journal d'un autre type que ceux que je viens de décrire? (Une pause). Je vais vous dire des choses qui vous sembleront un conte de fée.*

*Puis, à larges traits, avec ce don de synthèse qu'il possède à un point si marqué, notre ancien directeur fait l'historique de son journal: des hommes désintéressés existent, peuvent mettre des fonds dans une oeuvre de presse et n'en rien retirer, n'en rien attendre. Il les a trouvés. Un journal existe, fait par des journalistes et où le directeur possède un pouvoir absolu, discrétionnaire qui le met hors de l'atteinte des puissances d'argent. Ce directeur a groupé des collaborateurs d'accord avec lui sur la direction générale à donner, mais qui conservent sur le reste leur liberté le plus complète. "Je passe pour un dictateur et j'en ai les pouvoirs, ajoute-t-il, mais je puis vous affirmer devant l'un de mes rédacteurs que pas une seule fois depuis dix-sept ans, je n'ai eu recours à mes pouvoirs dictatoriaux."*

*Voilà bien tassée et même écrasée cette causerie délicieusement familière que le causeur prononçait tout en fumant sa bouffarde, mais qui produisit une impression que nous n'attendions pas. Pluie de questions après le dîner. On voulait vérifier tel point et, à cause de cela, je fus entouré longtemps après que mon illustre compagnon de route eût quitté la salle.*

*Je savais tout cela; j'avais vécu des années la vie de cette maison; mais pour la première fois j'en discernais nettement les traits en les voyant reflétés dans le triple miroir de l'étonnement, de l'admiration et de l'envie de mes confrères winnipegois.*

**L. D.**

## Bloc-notes

### En appel

On aura vu dans les dépêches d'hier que les compagnies charbonnières condamnées récemment à une amende de $10,000 pour avoir pris part à un accord illégal quant au commerce du combustible dans l'est du Canada viennent d'en appeler à un tribunal supérieur. Cinq autres compagnies, précédemment condamnées, elles aussi, par M. le juge Laliberté, et qui avaient perdu leur cause même en seconde instance ont demandé la permission au Conseil Privé d'y loger un nouvel appel. L'ensemble du cartel s'est fait, au vrai, infliger des amendes au total de $40,000; mais cela ne l'empêche pas de continuer à agir dans une illégalité manifeste, si l'on prend au sérieux les trois arrêts judiciaires. Quelqu'un se moque carrément de la loi et de la magistrature. Et ce qui se passe,—l'inertie de nos gouvernants à sévir contre ces compagnies, à les poursuivre pour chaque délit nouveau qu'elles commettent, — démontre que ceux-là avaient raison qui, sitôt le rapport de l'enquête McGregor connu, prétendirent qu'il s'écoulerait des mois, des années même avant que le trust rencontrât une opposition sérieuse et d'ordre pratique à ses manoeuvres. Dans l'intervalle, — depuis 1933, — le prix du combustible a monté, et voilà deux hivers passés depuis les conclusions de l'enquête McGregor; tout ce délai a permis au trust de prélever vingt fois des consommateurs, en bénéfices accrus, le montant des amendes fixées par le tribunal de première instance, dans chacun de ces cas. On peut maintenant parier qu'au train où vont les procès l'an 1936 sera fort avancé avant que l'affaire soit tirée au clair. Entre temps, Baptiste va continuer de payer.

**G. P.**

## Carnet d'un grincheux

Depuis 1910, le **Devoir** a paru près de huit mille fois. Ceux qui le font depuis vingt-cinq ans ont dû travailler quelquefois.

* * *

Vivre vingt-cinq ans, c'est peu. Avoir servi la cause publique pendant vingt-cinq ans, c'est mieux.

* * *

**O. H., G. P., L. D.,** six initiales souvent vues dans le **Devoir** depuis des années. Ce qui inspire la modestie à qui les porte, c'est de se faire parfois demander: "Etes-vous encore au **Devoir?**"

* * *

Il y a depuis longtemps sur le marché une marque de gazoline rouge. Par le bill Stockwell, toutes les marques seront bientôt rouges.

* * *

M. Webster vend du charbon bleu; on assure que cela n'a aucune signification symbolique. Sans cela, il vendrait du charbon zébré comme la livrée de ces messieurs de la chiourme.

* * *

On dit que la seule raison qui ait pu faire choisir M. Stockwell comme trésorier, c'est son nom: Stockwell veut dire bien garnir.

**Le Grincheux**

## Pour nos annonceurs

*Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs l'édition de vingt-cinquième anniversaire du* Devoir, *renfermant au delà de 325 colonnes d'annonces.*

*Nous remercions vivement nos annonceurs de la marque d'estime qu'ils donnent ainsi au* Devoir *et de leur témoignage quant à la valeur de la publicité faite dans ses colonnes.*

*Et nous prions instamment notre public de continuer à encourager de façon pratique tous les annonceurs du* Devoir.

## CONSEILS

****

*I*

*Ta jeunesse, au tournant de la route indécise*
*qui marque le départ vers de nouveaux destins,*
*dédaigne l'humble appel des projets incertains.*
*Elle attend qu'un devoir éminent se précise.*

*Pourtant, l'heure est féconde à qui la réalise!*
*Regarde ces splendeurs d'humanité, les saints:*
*ils ne séjournent pas en des retards malsains*
*et le plus vil labeur par eux s'idéalise.*

*Il faut agir. L'effort renferme une beauté*
*essentielle; et tout le reste est à côté.*
*Terne ou brillant, qu'importe un dehors transitoire?*

*Le triomphe est un mot et la gloire un décor...*
*L'homme est grand qui s'emploie à bien faire d'abord*
*et servir ignoré n'est que plus méritoire.*

*II*

*La beauté du devoir n'est pas dans son reflet,*
*ni dans son importance ou sa durée: elle est*
*dans son essence; et grande et splendide paraît*
*la tâche la plus basse à qui raisonne vrai.*

*C'est là qu'il faut trouver l'exacte récompense.*
*Si tu fais ce que dois, compte en surabondance*
*l'éloge éventuel que le succès dispense*
*et prends soin que ton coeur n'en perde sa cadence.*

*Garde le même calme en face du mépris.*
*Rien d'humain ne pourra compromettre le prix*
*qui s'attache, immortel, au mérite incompris.*

*Le sage à la valeur de ses oeuvres doit croire.*
*Mais que sa vie en soit inconnue ou notoire,*
*le mort qu'il deviendra n'y voit qu'un accessoire.*

*III*

*Nul ne saurait changer du fait d'un monument.*
*Nos mérites passés restent clos. La sculpture,*
*qui témoigne en beauté pour l'histoire future,*
*n'apporte à leur valeur aucun accroissement.*

*Mais le charme de l'art fausse le jugement:*
*le public ébloui voit plus grand que nature*
*celui dont la statue est de belle facture*
*et le réel vaut moins que son prolongement.*

*Dans cette universelle et bizarre imposture*
*crains que ton jeune esprit séduit ne s'aventure!*
*Cherche le héros vrai sous le bronze qui ment.*

*Et, pour l'honorer mieux, retiens que la droiture*
*aux hommages parfaits doit servir de texture.*
*Adresse-lui son dû d'honneur sans supplément.*

Lucien RAINIER

(Inédit, 1934)

## SOMMAIRE

Le présent numéro du 25ème anniversaire du "Devoir" compte 72 pages réparties en 5 fascicules: 1er, de 1 à 16, — 2ème, de 17 à 32; — 3ème, de 33 à 48; — 4ème, de 49 à 60; — 5ème de 61 à 72.

PAGES 1 à 16:
— Le journal du jour avec les nouvelles et rubriques habituelles du samedi.
PAGE 17:
— Vue d'ensemble sur le journal — Georges PELLETIER
— La tâche du rédacteur en chef, — Omer HEROUX
— Le secrétaire de la rédaction, — Louis DUPIRE
PAGE 19:
— Les aspects industriels d'un journal et le facteur humain, — Georges PELLETIER
PAGE 21:
— Le parlement fédéral, — Emile BENOIST
— Le chef du service des nouvelles, — Louis ROBILLARD
— Chez le recorder, — A. V.
PAGE 23:
— Le nouvelliste politique à Québec et à Montréal, —Alexis GAGNON
— Tribunaux civils, — Paul SAURIOL
PAGE 24:
— Les dépêches, —Raoul BABY
PAGE 25:
— Nouvelles universitaires, — Alfred AYOTTE
— La finance, — Clarence HOGUE
PAGE 26:
— La musique à Montréal au temps jadis, — Frédéric PELLETIER
PAGE 27:
— Les assemblées, — Paul SAURIOL
— Les trois Pères Lamarche, — R.
— Chez le coroner, — Alvarez VAILLANCOURT
PAGE 29:
— Le métier de la chronique, — Lucien DESBIENS
— Téléphone et télégraphe —E. B.
— La maison de la bonne humeur, — Alfred AYOTTE
PAGE 30:
— L'interview, — Emile BENOIST
— La radio, — Lucien DESBIENS
PAGE 31:
— Culture et bon journal, — Michelle Le NORMAND
— Le service des hôpitaux, — Alvarez VAILLANCOURT
— Les tribunaux criminels, — Alvarez VAILLANCOURT
PAGE 33:
— "Je veux faire du journalisme", — Georges PELLETIER
— Le "Devoir" est un journal mondial — Carte descriptive
PAGE 34:
— Conférences et Congrès, — Alfred AYOTTE
— Fadette écrit..., par elle-même
PAGE 35:
— Souvenirs d'un rédacteur de chronique sportive, — X.-E. NARBONNE
— L'information maritime, — Alfred AYOTTE
PAGE 37:
— Chroniqueuse au "Devoir", — Jeanne METIVIER
— Le reporter, hôte inévitable, — Lucien DESBIENS
PAGE 39:
— L'usage et l'abus du téléphone, — L. R.
— Nouvelles religieuses, — Alfred AYOTTE
PAGE 42:
— Personne n'abuse du dictionnaire, — L. R.
— Le service des incendies, —A. V.
— Théâtre et cinéma, —L. DESBIENS
PAGE 43:
— Aux quartiers de la police, — Alvarez VAILLANCOURT
— Pompes funèbres", — L. R.
PAGE 45:
— Le programme de 1910 — Pièce à relire.
— A propos de communiqués, —L. R.
PAGE 47:
— Le garçon de rédaction, — E. B.
— "Corrigeons-nous", —L. R.
PAGE 49:
— Voilà la copie qui monte, — Emile BENOIST
PAGE 51:
— Le travail du linotypiste dans un quotidien, — Aimé LEBLANC
PAGE 55:
— La correction des épreuves, — Edouard BIRON
— La monotype, — J.-H. FISET
PAGE 57:
— La clicherie et la rotative, — E. B.
— L'expédition, — E. B.
PAGE 59:
— L'administration du "Devoir" — E. B.
PAGE 61:
— Les agents de publicité, — E. B.
PAGE 62:
— Le tirage et ses problèmes, — Ubalde BAUDRY
PAGE 65:
— Les travaux de ville, — Emile BENOIST
PAGE 69:
— Le service de librairie, — Louis DUPIRE
PAGE 71:
— Le Service des Voyages du "Devoir", —Nap. LAFORTUNE

## En route pour notre deuxième quart de siècle

### Projets et gratitude

Ce numéro du *Devoir* est presque tout entier consacré au journal même, à sa facture, etc. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'y ajouter grand'chose.

Mais nous serions inexcusable de ne pas dire ici notre profonde gratitude à tous ceux qui ont bien voulu, à l'occasion de notre vingt-cinquième anniversaire, nous témoigner leur sympathie.

On vient de lire le message qu'au nom de Sa Sainteté, Son Eminence le Cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat, a bien voulu adresser à Son Excellence Mgr l'Archevêque-Coadjuteur de Montréal, qui avait daigné signaler à Sa Sainteté le vingt-cinquième anniversaire du *Devoir*, ainsi que la lettre par laquelle Son Excellence Monseigneur l'Auxiliaire de Montréal — en y ajoutant ses sympathies personnelles — nous a gracieusement fait part du message pontifical. On a lu tout à côté la lettre qu'a daigné adresser à notre Directeur Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Québec.

Nous n'aurons point l'impertinence de commenter ces hauts témoignages. Nous nous contentons de remercier, du plus profond de nos coeurs, et d'affirmer que nous nous efforcerons de ne pas trop démériter de pareils hommages.

* * *

D'autres lettres et articles nous sont venus, notamment de missionnaires canadiens en pays étrangers, de sociétés nationales, de nos confrères, etc.

Nous donnons certains de ces témoignages dans ce numéro même. La plupart nous sont arrivés trop tard pour que nous puissions les y insérer. Nous les publierons ces jours prochains; mais à tous ceux qui ont ainsi pensé à nous, nous voulons tout de suite dire notre profonde gratitude.

En ces paroles d'amitié, où la bienveillance est parfois si grande qu'elle nous paraît extrême, nous voulons voir surtout, par delà l'hommage au passé, un encouragement à persévérer.

* * *

Nous l'avons dit bien des fois: nous n'avons aucune prétention à l'infaillibilité, dans aucun domaine; nous nous savons au contraire très faillibles et souvent myopes. Où nous voyions clair et loin, nous n'avons pu la plupart du temps faire qu'une infime fraction de ce que nous aurions voulu.

Mais notre bonne volonté est entière.

Et, pendant les années prochaines, nous entendons, pour les plus hauts intérêts spirituels et matériels de notre pays et de notre nationalité, dépenser sans compter cette bonne volonté et les énergies dont nous sommes capables.

Faut-il le répéter? L'efficacité de notre effort dépend, dans une très large mesure, de la collaboration de nos amis.

Plus notre tirage sera considérable, et plus considérables nos ressources, plus nous pourrons faire de bien, plus nous pourrons rendre de services.

D'ailleurs, nos amis le savent, les ressources du journal doivent être tout entières consacrées à son amélioration. C'est donc pour le journal seul, et non pour le bénéfice de tel ou tel individu, qu'ils travaillent en nous aidant.

* * *

Le journal a été notre oeuvre première et maîtresse, parce que, suivant la formule fameuse d'un religieux de nos amis, elle est *l'oeuvre qui accote toutes les autres*, celle qui est la condition de leur succès.

Mais les lecteurs du *manifeste* de 1910 ne l'ignorent point, nos fondateurs n'entendaient pas faire qu'un journal. Ils entretenaient des projets plus variés, auxquels nous n'avons pas renoncé. Preuves: nos voyages en Acadie, dans l'Ontario, en Louisiane, notre Service de Librairie, où nous voyons surtout une oeuvre de propagande, les conférences que nous avons jadis organisées, etc.

Que la vie du journal nous en laisse le loisir, que ses ressources en hommes et en argent nous le permettent, on sera étonné de tout ce qui peut naître et grandir autour d'un quotidien.

* * *

Pour le moment, nous n'avons qu'un mot à ajouter: Nous travaillerons à plein collier. Et notre effort n'aura d'autres limites que celles de nos forces mêmes.

Quant au succès, il dépendra surtout, nous le savons très bien, de la bénédiction du Ciel et de la collaboration de nos amis.

Nous implorons humblement la première; au nom des hauts intérêts qui nous sont communs, carrément, presque brutalement, une fois de plus, nous réclamons la seconde.

Et nous avons la respectueuse audace de compter sur l'une et sur l'autre.

**Omer HEROUX**

# Les livres et leurs auteurs

A Montréal, semaine blanche. Pas de livres... S'il en a été publié, on a pris grand soin de les glisser sous le manteau, dans le plus grand silence. On dirait vraiment que l'on craint de faire trop de publicité autour des créations de l'esprit. C'est ici que l'on constate avec regret le manque de coordination dans ce qui devrait être, chez nous comme ailleurs, la plus belle industrie, celle du livre. Chacun s'agite et travaille dans son petit milieu: imprimeurs, éditeurs, libraires s'ignorent et veulent s'ignorer les uns les autres. Chacun ambitionne de prendre pour lui seul le marché et d'en chasser le voisin. Ridicule illusion. Le succès des uns fera le succès des autres. On le comprend bien dans l'industrie du charbon, des huiles et des pilules.

Ne conviendrait-il pas que la "Société des auteurs", si toutefois elle existe autrement que sur le papier, prenne l'initiative d'un mouvement d'ensemble pour la diffusion du livre et aide les auteurs à assurer l'existence de ce qu'ils ont pris tant de peine à mettre au monde? L'assistance maternelle est chose excellente; l'assistance paternelle des livres ne serait pas mauvaise.

Les auteurs, la plupart, du moins, sont gens incapables de se tirer d'affaire tout seuls. Ils souffrent aujourd'hui d'un isolement décourageant et leurs éditeurs, presque tous, ne font rien pour les aider. Conséquences: les écrivains, découragés par l'insuccès de la vente et parfois par la critique malveillante, intempestive et faite sans ménagement, abandonnent le métier, et tout le monde y perd assurément.

La viellle méthode de l'abstention, de la boutique fermée a fait faillite. Si l'on essayait d'une autre, celle de la coopération franchement ouverte, de l'entr'aide.

Messieurs les éditeurs, sortez de vos boutiques.

* * *

OEUVRES ET DISCOURS de *Benito Mussolini* — Traduction de Maria Croci — Flammarion, éditeur. (Vol. in-16, de 380 pages, 20 francs).

Le livre s'ouvre sur une liquidation du passé. Mussolini quitte les rangs des socialistes qui ne le méritent pas et fonde le journal "Popolo d'Italia". Le voilà quelqu'un. La guerre est commencée depuis quatre mois et l'Italie n'a pas encore remué. Six mois durant, Benito prêche de toutes façons l'intervention armée en faveur de la triple entente: Discours et articles très forts, où déjà l'homme d'Etat — celui qui sait prévoir — s'annonce avec une belle audace. Enfin, l'Italie mobilise le 15 mai 1915. Mussolini est envoyé au front italo-autrichien.

Deux cents pages d'un journal de guerre font le récit cinématographique d'un coin de l'horrible feu des tranchées. Rarement avons-nous vu tant de violence sortir de mots secs, froids, implacablement volontaires. Qu'on lise: "Un engagement dans le Haut-Fella", "Comment on vit et comment on meurt dans les premières lignes". Le caporal bersaglier, blessé le 23 février 1917 par l'éclatement d'un lance-bombes de tranchée, est envoyé à l'hôpital, portant 80 centimètres de blessures et 40 éclats d'obus dans le corps.

La troisième partie du livre rappelle la naissance du fascisme. Discours et articles dans le "Popolo d'Italia" continuent la campagne commencée en 1914. Le Duce passe du Champ de Mars au Forum et se tourne vers le Capitole.

Il y a bien ici et là quelques mots durs à l'adresse des hommes d'église; mais n'oublions pas que le Pape lui-même a voulu ignorer les boutades de l'ancien socialiste et que les accords de Latran ont effacé bien des choses.

Ce livre est une grande espérance ou une formidable tromperie. Il ne saurait avoir d'autre signification. L'homme qui a écrit ces pages s'est engagé à fond pour l'avenir de la paix mondiale. Si jamais la guerre éclate, il devra être du côté de la justice et du droit. L'homme sait bien ce qu'il fait en mettant sous les yeux de l'Europe inquiète les plus belles années de sa vie, années créatrices d'énergie, d'honneur et de liberté. Mussolini créateur est tout entier avant sa marche sur Rome. Mussolini au pouvoir réalise ce que son génie créateur avait imaginé au temps de la guerre et durant les premières années de la paix.

*Oeuvres et Discours* sont un talisman de paix, ou les actes de cet homme sont une farce monumentale et cynique. Mussolini vient de dresser un solide réquisitoire contre lui, le jour où il voudrait — mais il ne le voudra pas — mettre les faisceaux romains au service de l'intrigue ou de la force brutale contre la justice et le droit.

Cet homme, en vérité, je le dis parce que je le crois, renouvellera le geste de Cicéron contre tout Catilina de l'extérieur.

Ce que le Duce pensait et disait alors des empires centraux n'a pas dû se modifier beaucoup. La première et la troisième parties de son ouvrage, du fait de leur publication en 1935, ont un sens profond et bien encourageant pour la France toujours menacée. C'est ainsi, je l'imagine bien, qu'on le comprend au Quai d'Orsay. Jamais livre n'aura été aussi rassurant pour l'avenir. *Dixit*. Attendons l'avenir avec beaucoup d'assurance.

"L'assemblée du 23 mars 1919 déclare s'opposer à l'impérialisme des autres peuples au détriment de l'Italie et à l'éventuel impérialisme italien au détriment des autres peuples et accepte le principe suprême de la Société des Nations"...

Il y a des livres qui sont plus que des livres. Ce sont des actes qui engagent l'avenir.

*Oeuvres et Discours* devraient être dans toutes les institutions et tous les foyers. Contre notre habitude nous le recommandons à tous ceux que préoccupe l'avenir. Ils y trouveront de fortes raisons d'espérer des jours de paix.

* * *

MON GRAND AMI SHAKESPEARE, par *Mme Longworth-Chambrun*. Collection Sequana — Service de presse: Librairie Déom, vol. relié, $1.35.

La querelle shakespearienne prend une tournure nouvelle, inattendue et assez sérieuse pour les défenseurs de Francis Bacon. On sait qu'un roman a été le commencement de la dispute, il y a plus d'un siècle. Delia Bacon, une prétendue descendante du chancelier, jeta dans le débat sa langue avec sa plume et Shakespeare fut volé de son oeuvre et de sa gloire. Comment croire que le fils du gantier de Stratford-on-Avon, ce petit papiste des temps troublés d'Elisabeth, ait su porter si haut le grand art d'Euripide et de Sophocle? On oubliait que la mère de Will était de la maison de Arden, qui "faisait fi de la prison et de la mort quand il s'agissait de l'honneur."

Mais voici qu'un autre roman vient remettre les choses en place. Mme de Chambrun par son livre, *Shakespeare acteur et poète*, avait déjà pris beau rang parmi les "Shakespearisants". Cette fois, elle porte de grands coups, car cette "hypothèse romanesque, dit André Maurois, doit être assez proche de la vérité historique. C'est la reconstitution d'un témoignage; c'est le Shakespeare avant Shakespeare."

L'auteur suppose que le vieux comédien, John Lacy, raconte à son ami, John Aubrey, tout ce qu'il sait de la vie du poète. C'est là tout le sujet du livre. Hypothèse sans doute; mais tous les personnages appartiennent à l'histoire; Lacy a connu le poète, l'acteur; Aubrey recueille les dires de Lacy; ces notes auraient été ajoutées à la notice biographique de Shakespeare qu'Aubrey déposa à Oxford en 1693. Elles n'y sont plus. Elles devaient y être, car le texte d'Aubrey est un texte expurgé. Madame de Chambrun reconstitue l'essentiel du document à la suite de recherches, de trouvailles, de rapprochement de faits connus.

En somme, cette biographie romancée est basée sur la méthode de reconstruire le passé sur des vraisemblances. Ici les vraisemblances se rattachent à des textes et ne contredisent pas l'histoire. C'est Renan, je pense, qui a dit "qu'un roman est à sa manière un document". Il ajoutait, "quand les documents font défaut, il ne s'agit pas de savoir comment les choses se sont passées, mais de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer." On sait que Renan usa et abusa de la méthode.

Mais ici le procédé s'imposait presque. L'oeuvre du poète anglais naraissait si formidable de boue, de sang, de mauvaises passions que la vie d'un Stratfordien, versifiant sous les saules de l'Avon, ne pouvait expliquer le déchainement des furies infernales se vautrant dans l'oeuvre du poète. En vérité, on ne connaissait point cet homme. Après avoir lu *Mon grand ami*... on sent qu'une grande oeuvre s'annonce et que William Shakespeare peut en être l'auteur. L'invraisemblance se retourne aujourd'hui plutôt contre le chancelier de Jacques Ier.

En fermant le livre de Mme de Chambrun, nous nous sommes rappelé la mise au point de l'oeuvre du poète anglais par Ernest Hello: "La mythologie, l'histoire et la mystique infernale sont mélangées dans Shakespeare avec un désordre qui va jusqu'à la perfection." (1) Tout cela se retrouve dans la vie même de l'homme; et jamais peut-être poète n'est passé aussi complètement corps et âme dans son oeuvre. Hello l'avait soupçonné, l'auteur de *Mon grand ami*.... vient de l'établir avec conviction. Son beau livre est comme la préface nécessaire à l'entendement de la grande tragédie anglaise.

Le style, la manière? Nous n'en savons rien. Est-ce qu'on s'occupe du pinceau et des couleurs quand le tableau nous prend déjà tout entier?

* * *

LES JESUITES, par *Gaëtan Bernoville* —Editions Bernard Grasset, 1934. Vol. in-12; en vente à la librairie du *Devoir*, franco $1.25.

On achète ce livre un peu par distraction; on l'ouvre par curiosité; on le ferme presque avec regret. La division de l'ouvrage en indique assez le caractère: Le fondateur — Les "exercices" — Les "constitutions" — L'action apostolique — Le secret de l'action. On aurait tort de penser que le livre n'intéresse que les religieux, les communautés. Sans doute, le chapitre des "Exercices" développe un sujet peu familier aux civils; mais cette étude de psychologie spirituelle éclaire toute la suite de l'ouvrage. M. Bernoville n'est pas un adversaire des Fils de saint Ignace, on l'imagine bien. Cela ne l'empêche pas de parler franc. Il ignore les faux-fuyants. Qu'aurait-il d'ailleurs à cacher? Et puis, ce n'est pas une histoire des Jésuites qu'il a voulu bâtir. Il cherche plutôt, dans leur admirable et forte formation, les causes de leur action, de leurs succès, de leur influence.

Nous avons dit que c'était là une étude de psychologie spirituelle. Mais la seconde partie de l'ouvrage empiète largement sur le domaine de l'histoire. Sur ce terrain, l'auteur affirme et explique un peu à la hâte; et les développements plutôt brefs, réduits à des généralités, n'ont pas la force des débuts du livre. Certaines questions d'histoire doivent être traitées à fond, ou l'on risque de ne pas forcer la conviction. Les préventions sont si difficiles à déraciner!

Dans la même collection sont déjà parus plusieurs ouvrages sur les grands ordres monastiques, dont l'ensemble forme une histoire religieuse intéressante.

**Camille BERTRAND**

(1) *Les Plateaux de la balance*: "Préjugés".

## Gazette artistique

24 février: HIS MAJESTY'S. — L'Orchestre de Montréal, dirigé par M. Clarke.

* * *

25 février: RITZ-CARLTON. — Débuts d'André Mathieu, jeune pianiste-compositeur de 5 ans (fils de M. Rodolphe Mathieu), qui interprétera ses oeuvres. Il y aura aussi un débat littéraire.

* * *

26 février: AUDITORIUM DU PLATEAU. — Les "Concerts symphoniques de Montréal". Direction J.-J. Gagnier. Soliste: Germaine Malépart, pianiste.

* * *

27 février: PALESTRE NATIONALE. — Reprise du Gala indien, organisé par Mme Roy-Villandré, à l'Impérial

* * *

28 février: RITZ-CARLTON. (A 11 h. a.m.) — MM. Gordon Tenney Brand, chanteur, et Paul de Marky, pianiste. Auspices du *Ladies' Morning Musical Club*.

* * *

28 février: GESU. — "L'Auberge de la chanson", revue de gaieté française, par Henri Letondal, le Quatuor Alouette et autres artistes. Au profit de la reconstruction de l'église Saint-Jacques.

* * *

2 mars: ECOLE SUPERIEURE DE MUSIQUE D'OUTREMONT (A 3 h. p.m. — M. Roland Leduc, violoncelliste. Aussi, des élèves de l'Ecole.

* * *

3 mars: EGLISE ST-JEAN-BAPTISTE. — Concert sacré. La chorale de la paroisse, les Chanteurs de la Petite Maîtrise de Notre-Dame.

* * *

3 mars: PALESTRE NATIONALE. — Le "Théâtre des Petits", dans: "Les malheurs de Bécassine". Direction Camille Bernard.

* * *

4 mars: STELLA. — "Vas-y Francis!", revue de Henri Letondal.

* * *

4 mars: ECOLE BEAUDET (St-Laurent). — Soirée du bon vieux temps, organisée par la Société St-Jean-Baptiste (section laurentienne).

* * *

11 mars: IMPERIAL. — La célèbre danseuse russe Mimi Tchilade, la Pavlova moderne. Première ballerine de Max Reinhardt. (Impresario: Mme B. D. Simpson).

* * *

13 mars: SALLE ST-SULPICE. — Quatuor à cordes Dubois.

* * *

2 avril: MONUMENT NATIONAL. — Concert annuel des "Disciples de Massenet", dirigés par Charles Goulet.

C'est un bon TONIQUE!

Les personnes *Faibles - Nerveuses - Déprimées* sont toujours les premières victimes d'épidémies et de maladies graves. Pour se prémunir contre la maladie elles devront donc employer sans tarder l'Elixir Tonique du Dr Montier, un renforcissant éprouvé, un tonique délicieux qui renferme tous les éléments énergiques de la santé et de la vie.

*Ne constipe pas*

Elixir Tonique du Dr Montier

HOTEL
Belleview-Biltmore
Bel-Air, Floride
près St-Petersbourg

Deux jeux de Golf — Tennis — Piscine — Plage à bain
Service de Table de 1er Ordre

Taux raisonnables

Sous l'habile direction de M. FRANK W. REGAN
Directeur Gérant de l'Hôtel Garden City, Long Island (près New-York)
et de l'hôtel Champlain, Bluff Point sur le Lac Champlain.

Pour livrets et réservations, écrire directement ou voir votre agent de voyage

Jules HONE
Représentant pour le Canada.
University Tower,
Montréal, P.Q.

Position permanente avec agence de voyage de renommée internationale ouverte à l'homme pouvant se qualifier. Français et anglais essentiels. Expérience dans les voyages est un avantage. Connexions dans le Québec et les Maritimes important. Quelqu'un avec expérience dans le transport préféré. Dans votre réponse mentionnez expérience, âge, détails complets afin de bien considérer votre application. S'adresser à Casier 25, le "Devoir".

Chauffez-vous au soleil d'été au cours de ces délicieuses CROISIÈRES

NASSAU
MIAMI
HAVANE

à bord du princier paquebot

S. S. COLUMBIA
(ci-devant le Belgenland) 39,935 ton.

11 JOURS
$125 (et plus) comprenant les excursions sur terre.

Vous passerez des heures merveilleuses, voguant sur les mers de saphir à bord de l'immense Columbia! Ce grand paquebot fut construit spécialement pour les croisières — et il domine dans ce domaine! Et il n'y a rien d'étonnant à cela car il vous offre trois grandes piscines, de vastes promenades et ponts ensoleillés, des divertissements par des professionnels, le club Nikko, une galerie de tir, les bains turques et nombre d'autres attractions. EN PLUS, 6,000 pieds carrés de vrai sable de plage Lido!
Adressez-vous à votre agence touristique. Ses services sont gratuits.

DE NEW-YORK
2, 16, 30 mars

PANAMA PACIFIC LINE
Immeuble McGill, Montréal, Canada.

Affiliée aux lignes American Merchant, Baltimore, Mail and United States pour l'Europe; Service Panama - Pacifique pour la Californie; Croisières.

Pour tous autres renseignements, choix des cabines, etc., voir

LE DEVOIR-VOYAGES
430 N.-Dame est - Montréal
Tél. HArbour 1241


**Avez-vous besoin de bons livres?**

**Adressez-vous au Service de librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.**

### Avis de décès

O'LEARY. — A Montréal, le 22 février 1935, décédée à 85 ans, Amanda Rodier, veuve du Dr P. O'Leary. Funérailles le lundi, 25 courant. Le convoi funèbre partira du no 370, ave Roslyn à 8 heures 25 du matin, pour se rendre à l'église Saint-Léon de Westmount, où le service sera célébré à 8 heures 45, et de là au cimetière de la Côte des Neiges, lieu de sépulture. Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

### NECROLOGIE

BISSON — A Montréal, le 20, à 79 ans, Mme veuve Vincent Bisson, née Philomène Therrien.

CHASLE — A Valleyfield, le 21, à 43 ans, ans, Joseph-Ubald Chasle, époux d'Edwilda Filiatrault.

CLOUTIER — A Montréal, le 21, à 45 ans, Charles-Auguste Cloutier.

DERAGON — A Montréal, le 20, à 69 ans, Eugénie Brulé, veuve de Frédéric Deragon.

GROLEAU — A Montréal, le 20, à 68 ans, Délia Groleau, fille de feu Charles Groleau et de feu Alphonsine Laurin.

LAFOREST — A Montréal, le 21, à 48 ans, Mme Henri Laforest, née Marie-Anne Laporte.

LAPOINTE — A Varennes, le 20, à 80 ans, F.-X. Lapointe, époux d'Ogelie Provost.

LARUE — A Québec, le 21, à 36 ans, Eva Girard, épouse d'Auguste Larue.

LORD — A Montréal, le 20, à 54 ans, Henri Lord, en religion Frère Adrien-Michel, des Frères Maristes.

O'LEARY — A Montréal, le 22, à 85 ans, Amanda Rodier, veuve du Dr P. O'Leary.

PAQUETTE — A Montréal, le 21, à 46 ans, Marie-Louise Dumas, épouse de Doria Paquette.

RICHARD — A Lachine, à 55 ans, Louis Richard, époux de feu Albina Fyfe, et en secondes noces, de Maria Lafleur.

TRUDEL — A Montréal, le 22, à 89 ans, André Trudel, époux de feu Julie Faubert.


WAYLAND & VALLEE
Directeurs de Funérailles
5238, AVENUE DU PARC
DOllard 3314


Jérôme Le Royer de La Dauversière, premier fondateur de Montréal.

Portrait peint spécialement pour l'"**Histoire de Montréal**" de M. Camille Bertrand, et reproduit en couleurs au frontispice de cet ouvrage.

**UN PRECIEUX TEMOIGNAGE:**

"Votre exemplaire de l'"Histoire de Montréal" est bien le plus beau cadeau de Noël que vous puissiez m'adresser... Si l'écorce de votre livre est, à la vérité, remarquable, la substance en est savoureuse. C'est un ouvrage riche d'histoire, et celle-ci bien ouvrée, d'une plume ferme, nette, habile et dont l'art disparait sous le naturel. La vérité y est respectueuse, mais elle y est. — † J.-M. Rodrigue Cardinal Villeneuve

Volume, petit in-8, de 304 pages, plan du vieux Montréal.

| | |
|---|---|
| Dans toutes les librairies | 1.00 |
| Chez Plon, à Paris | 18 fr. |
| LIBRAIRIE DU "DEVOIR" franco | 1.00 |
| Edition de luxe, grand in-8, sur Japon Carlisle | 4.00 |


Tél. WIlbank 7119-7110 Siège Social: 2630 NOTRE-DAME OUEST
La Compagnie d'Assurance Funéraire
URGEL BOURGIE, LIMITEE
Incorporée par Lettres Patentes de la Province de Québec au capital de $150,000.00
ASSURANCE FUNERAIRE ET DIRECTEURS DE FUNERAILLES
Taux en conformité avec la loi des assurances, sanctionnée par le Parlement de Québec le 22 décembre 1916.
Dépôt de $25,000.00 au Gouvernement — Salons mortuaires à la disposition du public.
SERVICE JOUR ET NUIT

*Nos bureaux ne ferment jamais. Nous maintenons en devoir — jour et nuit — un personnel d'urgence.*

Tél.: PLateau 7-9-11

La Société Coopérative de Frais Funéraires

L.-EUG. COURTOIS, Président et Gérant Général
JOSEPH COURTOIS, Secr.-Trés. et Ass't-Gérant Général
RUE STE-CATHERINE, 302 EST, - MONTRÉAL

Docteurs, Consultez ! ! !
les Grands Constructeurs de France
Compagnie Générale de Radiologie
Rayons X

Toute électricité médicale
—Gallois & Cie—
Ultra-Violets — Quartz — Infra-Rouges
Lampes asciatiques pour salles d'opérations.

—Etablissements G. Boulitte—
Instruments de Diagnostic

—Collin & Cie—
Instrumentation chirurgicale par excellence.

Service d'ingénieur électro-radiologiste
Conditions faciles
Prix, catalogue sur demande.

PAUL CARDINAUX, D. Sc.
"PRECISION FRANÇAISE"
428 Cherrier HA. 2357
MONTREAL

*Au Devoir, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, nos félicitations et nos meilleurs voeux.*

VISITEZ LES PAYS ETRANGERS

*Sous l'égide d'une agence de voyages canadienne-française dont les services sont de tout premier ordre.*

VOYAGE ANNUEL EN TERRE-SAINTE ET MEDITERRANEE
La Semaine Sainte à Rome
$692. 60 JOURS 13 PAYS Tous frais principaux compris de Montréal
Classes touriste et cabine
Départ le 7 mars par l'AQUITANIA (45,600 tonnes)

VOYAGE DE PRINTEMPS EN EUROPE
à l'occasion du
JUBILE D'ARGENT DE SA MAJESTE GEORGE V, A LONDRES
de la
CELEBRATION DU 4e CENTENAIRE DU DEPART DE JACQUES CARTIER, A SAINT-MALO
et de
L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BRUXELLES
37 jours, dont huit à Paris, $294. Tous frais principaux compris.
Départ de Montréal le 26 avril
à bord de l'ALAUNIA, de la Cunard-White Star
Voyage complémentaire à Londres, en Italie et en Suisse.

EN PREPARATION :
Tour d'Europe avec départ de Québec le 24 juin à bord du "LAFAYETTE" de la Cie Générale Transatlantique.
Voyage à Manille, Iles Philippines, pour le Congrès Eucharistique International, en février 1937.

Confiez-nous l'organisation de tous vos voyages
EUROPE — FLORIDE — CALIFORNIE — BERMUDES — ANTILLES
*Tous billets émis aux tarifs officiels des compagnies de*
CHEMIN DE FER — AUTO BUS — BATEAU — AVION
*Chèques de voyages, assurances.*

VOYAGES HONE
Suite 103, Edifice "University Tower"
660, Ste-Catherine Ouest, MONTREAL
Tél. HArbour 3284

VOLUME XXVI — No 45

— CALENDRIER —
Demain: DIMANCHE, 24 février 1935.
Sexagésime, 2e cl., Du dim., semid.
Lever du soleil, 6 h. 50.
Coucher du soleil, 5 h. 38.
Nouvelle lune, le 3, à 11h. 33m. du matin.
Premier quart. le 10, à 4h. 21m. du matin.
Pleine lune le 18, à 6h. 23 m. du matin.
Dernier quart, le 26, à 5 h. 20m. du matin.

# LE DEVOIR

Le DEVOIR est membre de la "Canadian Press", de l'"A.B.C." et de la "C.D.N.A."

Montréal, samedi 23 février 1935

— DEMAIN —

Temps probable:
MOINS FROID

## La loi de l'extension juridique du contrat collectif du travail

### Le cabinet provincial reçoit les représentants des associations ouvrières et patronales qui lui soumettent des amendements--Le gouvernement fera son possible-- Il ne faut pas aller trop vite, dit M. Taschereau

Québec, 23 (D.N.C.) — M. L. A. Taschereau a promis hier après-midi, aux représentants des Associations ouvrières et patronales venus rencontrer les membres du cabinet provincial pour leur soumettre les amendements qu'ils voudraient voir apporter à la loi de l'extension juridique du contrat collectif du travail, que le gouvernement ferait son possible pour régler comme il a fait pour l'industrie de la chaussure, le problème qui prévaut dans l'industrie du bâtiment et dans celle du vêtement.

Il y avait de nombreux délégués tant chez les ouvriers nationaux qu'internationaux. La plupart des membres du cabinet étaient aussi présents.

M. Gérard Tremblay, sous-ministre du Travail, assistait également à l'entrevue.

Avant le départ de la délégation, M. Taschereau, tint à la remercier. "Vous devez voir, dit-il, que notre rôle n'est pas facile à remplir. Nous n'avons, cependant, qu'une chose en vue dans ceci: l'intérêt de l'ouvrier, lui donner toute la protection possible, assurer son bonheur au foyer et sa prospérité à l'usine".

Le premier ministre dit ensuite qu'il y a des gens qui semblent s'occuper uniquement d'opposer employeurs et employés. Dès qu'une industrie est prospère, on dit qu'elle est dirigée par des trustards. C'est une erreur. Il ne faut pas oublier que la province ne grandira et que notre population ouvrière ne sera heureuse que dans la mesure où nous aurons des industries prospères.

La loi de l'extension juridique est une bonne chose, mais il ne faut pas aller trop vite de crainte d'avoir à rétrograder.

M. Taschereau estime que lorsque l'industrie du bâtiment reprendra ce sera la reprise de la prospérité dans notre province. Mais cette industrie reprendra le jour où chacun sera en mesure de faire réparer sa maison. Lorsqu'on demande une échelle de prix, il faut songer à toute la province. Il est inutile de songer à avoir une loi qui ne soit acceptée par toute la province.

#### L'industrie du vêtement

Il y a le cas de l'industrie du vêtement. On a dit que si nous ne passions pas bientôt un arrêté ministériel pour régler la situation du vêtement on aurait à Montréal la plus grosse grève jamais vue,, l'industrie étant menacée de s'en aller à la campagne.

Le premier ministre cite le cas de l'*Associated Textile* de Louiseville, et dit que le gouvernement ne pouvait pas passer un contrat qui aurait ruiné cette industrie. Dans la chaussure, on a pris un moyen terme et les choses vont bien. M. Taschereau réitère le désir de son gouvernement de régler les choses dans le meilleur intérêt des ouvriers. L'administration fera tout son possible dans ce sens. En terminant, M. Taschereau dit que des événements peuvent apporter des changements. Par exemple, la limtation des heures de travail. Les ouvriers, dit-il, seront bien heureux de ne travailler que huit heures, mais ils n'aimeront pas voir réduire leurs salaires. Or, si on ne réduit pas ces salaires qu'adviendra-t-il?

Auparavant, M. C. J. Arcand avait pris la parole. Il dit qu'il s'agissait de préserver notre industrie. Il faut qu'elle subisse la concurrence avec avantage. Il faut de plus que les employeurs et les employés collaborent étroitement.

Le ministre du Travail fait l'éloge du gouvernement disant que les administrations ontarienne et manitobaine vont copier ses mesures. Il déclare que son ministère fera en sorte d'être juste pour tout le monde.

Parmi les délégués qui ont pris la parole, mentionnons MM. L. A. Beaudry, président de l'exécutif provincial des internationaux, Alfred Charpentier, président de la C.T.C.C.; Alfred Marois, représentant de l'Association canadienne des manufacturiers de chaussures; M. Cohen, de Montréal, président de l'Association des manufacturiers du vêtement; M. A. Leclair, entrepreneur de Montréal; L. J. S. Deschamps, représentant des boulangers de Québec; M. Duquette, de Montréal, Omer Fleury, de Québec, et autres.

Les amendements proposés, et par les nationaux et par les internationaux, sont les mêmes, sauf quelques légères différences pour quelques-uns. Les principales objections soulevées par les membres du cabinet ont porté sur la demande que l'on faisait d'obliger tous les entrepreneurs à s'enregistrer.

Le gouvernement ne semble pas disposé à mettre sur le même pied l'entrepreneur d'occasion. Il a même demandé si l'on ne serait pas disposé à exempter l'industrie agricole. Il n'est pas juste non plus que celui qui veut faire réparer sa maison soit obligé de se constituer entrepreneur. M. David a aussi soulevé le cas de l'ouvrier qui travaille au mois dans un hôpital, par exemple. M. Gérard Tremblay a fait remarquer qu'il y avait dans ces cas la nécessité d'établir la loi des équivalences.

Le premier ministre a aussi dit que le délai de réclamation des ouvriers devrait être très court. On a suggéré également qu'il y ait une sanction pour l'ouvrier qui travaille à prix réduit lorsqu'il devrait tomber sous le coup de l'extension juridique.

Les principaux amendements se résumaient comme suit:

Ces amendements que nous résumons, faute d'espace, décrètent que toute convention collective pourra être accordée à la suite d'une entente entre une association ouvrière et les employeurs, mais à condition que ceux-ci exercent leurs activités dans la juridiction territoriale déterminée dans ladite convention.

#### L'extension juridique

Lorsque le conseil des ministres proclame l'extension juridique d'un contrat collectif du travail, les seules dispositions qui deviennent obligatoires sont celles des salaires, la durée du travail, l'apprentissage, le nombre des ouvriers qualifiés et des apprentis.On pourra aussi rendre obligatoire toute disposition qui fixe un tarif minimum pour le louage direct au consommateur des services à l'heure ou à forfait d'un artisan. Le ministre du Travail pourra modifier les dispositions des conventions collectives à condition que les deux parties à la convention aient accepté lesdites modifications, et ce par écrit.

En cas de litige que le ministre ne peut régler, on pourra établir, avec l'agrément des parties contractantes un tribunal d'arbitrage dont la décision liera les deux parties intéressées.

Dans toute région régie par un contrat collectif qui a force de loi, tout employé qui exécute un travail prévu par le contrat, aura droit d'exiger les salaires déterminés par l'échelle de prix du contrat collectif.

Le comité conjoint permanent chargé de veiller à l'application du contrat et de régler les différends qui peuvent s'élever, aura droit d'examiner et vérifier les taux de salaires, la durée du travail, le tarif minimum qu'un artisan doit exiger pour ses services, etc., exercer pour le bénéfice des salariés intéressés, toutes les actions qui naissent en leur faveur, d'une convention collective obligatoire.

Dans le cas d'une convention collective du travail, aucun employeur d'un métier inclus dans la convention ,ne peut employer un ouvrier qui ne possède pas son certificat de qualification.

Le comité conjoint devra rendre obligatoire l'enregistrement annuel des patrons et employés.

Dans tous les cas où une industrie subit la concurrence étrangère ou interprovinciale, la différence de taux du salaire entre la zone la plus élevée et la zone la plus basse ne devra pas être de plus de quinze pour cent.

Le conseil des ministres peut nommer un directeur et un sous-directeur du service des conventions collectives du travail pour promouvoir l'application de la loi présente, auprès des patrons et des ouvriers.

Toute personne, patron ou ouvrier, qui viole la convention quant à la durée du travail et au tarif minimum du salaire, est passible d'une amende de $100 et les frais pour la première et la seconde offense, et de $100 et les frais au minimum pour toute offense subséquente.

Toute personne qui empêche les délégués du comité conjoint de procéder à l'examen des livres ou listes de paie, est passible d'une amende de $100 et les frais pour une première offense, et de $500 et les frais pour toute offense subséquente.

Mais dans ce cas, seul le comité conjoint est autorisé à prendre les procédures.

## Un gallon d'essence gratuit

### Disposition étrange dans le bill de la gazoline

Québec, 23 (D.N.C.) — Le bill du trésorier provincial pour modifier la loi de la gazoline contient une disposition pour le moins étrange.

En effet, on lit à l'article 2, que tout inspecteur aura droit de "prendre un échantillon de gazoline, n'excédant pas un gallon, de tout réservoir à gazoline, gratuitement et pour fins d'analyse".

Cela signifie que le bon inspecteur peut s'amener à une station d'essence, où il y a, par exemple, six réservoirs, et prendre un gallon de chacun des réservoirs, sans payer un sou. Il peut passer chez le vendeur voisin et en vertu de la loi organiser un petit commerce fort profitable. Car il est dit dans le bill que la gazoline est prise pour fins d'analyse; ainsi après une analyse sommaire, comme renifler, par exemple, il n'a plus qu'à revendre la gazoline.

## La Ligue des propriétaires

### Les ventes à tempérament — Les loyers des chômeurs — L'administration de Montréal

La Ligue des propriétaires de Montréal a tenu une assemblée hier soir à la Palestre Nationale. Le bureau de direction de cette organisation a fait part aux membres des demandes qu'il se propose de formuler ou de continuer à formuler auprès des autorités compétentes.

Voici les principales de ces demandes:

Au sujet des ventes à tempérament, la Ligue veut que lorsqu'un locataire a acheté plusieurs articles d'un magasin, chacun de ces articles soit libéré après paiement de l'article; jusqu'ici tant qu'il reste quelque chose dû sur un article tous les articles achetés restent la propriété du vendeur et les propriétaires n'ont pas le droit de saisir ces meubles pour le loyer impayé.

La Ligue veut demander au pouvoir fédéral d'imposer une réduction du taux d'intérêt que les propriétaires doivent payer sur les emprunts hypothécaires.

Quant aux loyers des chômeurs, elle demandera au gouvernement provincial qu'ils soient payés sur les mêmes bases que les autres produits que les chômeurs achètent, c'est-à-dire le prix que cela vaut. Nous exigerons non seulement une échelle de prix plus élevée mais des conditions de paiement plus sévères, a dit le président, M. Emery Sauvé.

La Ligue s'opposera au bill de la *Montreal Industrial Land Co.*, qui demande à la Législature de décréter que le pavage de la rue Sherbrooke dans l'est soit payé par la ville et non par les propriétaires riverains.

Elle demandera de nouveau le rajustement de l'évaluation municipale à Montréal.

Relativement à l'extension juridique du contrat collectif du travail dans les méiters du bâtiment, elle demandera que l'échelle de salaires qui y est stipulée ne s'applique pas aux réparations lorsqu'elles ne dépassent pas la somme de $500.

La Ligue continuera de réclamer des changements dans le mode de gouvernement de Montréal.

## Prochaines réunions

L'A.C.V. FETE SES FONDATEURS

L'Association catholique des voyageurs de commerce, fête, ce soir, à la Palestre Nationale, 840, rue Cherrier, le 20e anniversaire de sa fondation. Il y aura un *punch* d'honneur et un goûter. Les principaux orateurs seront le R. P. Louis Lalande, S.J., aumônier général, MM. J. Alfred Bernier, Roméo Beaudet, président général, et Félix Desrochers, avocat.

AMICALE DU COLLEGE SAINT-HENRI

L'Amicale du Collège Saint-Henri célébrera demain son 10e anniversaire, sous la présidence de Mgr Conrad Chaumont, V.G., et sous le patronage de M. le curé Maurice Roux. Grand'messe et programme artistique. Ralliement à 10 h. 30 du matin, au collège.

AMICALE DE MAISONNEUVE

Il y aura assemblée de l'Amicale de Maisonneuve, au no 1280 boulevard Morgan, à 2 h. 30, demain après-midi.

### M. Hepburn les remercie

Toronto, 23 (S.P.C.) — Le premier ministre, M. Mitchell Hepburn, a invité l'Assemblée législative de l'Ontario à remercier le président et le gouvernement des Etats-Unis d'avoir rendu au Canada la masse d'armes que des troupes des Etats-Unis avaient enlevée au Parlement du Haut-Canada en 1813.

M. Hepburn et le chef de l'opposition, M. George S. Henry, ont loué la manifestation d'amitié que constituait la renonciation à ce trophée par les Etats-Unis.

On se rappelle qu'une canonnière des Etats-Unis a rapporté la masse d'armes à Toronto le 4 juillet dernier, au cours des fêtes du centenaire de cette ville.

## Les Cahiers de l'"Asep"

L'Association des Anciens Elèves de l'Ecole des Sciences sociales, économiques et politiques (l'ASEP) vient de publier un premier cahier, comprenant deux études de sociologie.

La première de ces études est due à la plume de M. Raymond Tanghe. Elle a pour titre "Les voies de la jeune génération" et indique les grandes lignes d'un plan de rénovation morale et sociale que la jeunesse doit s'appliquer à réaliser.

La seconde, signée par M. Gustave Lafleur, traite du "Sens social". Elle relève nos faiblesses dans ce domaine et comment nous devons nous appliquer à y remédier.

Cette petite brochure au style clair, aux indications impérieuses et pressantes, doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la question sociale. Elle s'adresse particulièrement aux jeunes qui font partie de cercles d'études et rendra de grands services pour déterminer une doctrine d'action.

En vente au prix de .10s. l'unité ou $1.00 la douzaine franco au *Service de Librairie du Devoir*, 430 Notre-Dame est, Montréal.

## On fait disparaître la taxe de vente et on introduit une taxe sur les salaires

### Impôt sur tout revenu personnel à partir de $1. -- Augmentation de la taxe d'eau et de la taxe d'affaires

Le comité spécial du conseil municipal qui a dû tant de fois jusqu'ici remettre sur le métier la fameux bill de finance, l'a de nouveau remanié hier après-midi. On a fait disparaître du projet la taxe de vente et on y a introduit une taxe sur les salaires.

Voici donc les grandes lignes du nouveau projet de taxes:

Un impôt sur tout revenu personnel à partir de $1 (ce qui inclut tous les salaires), impôt gradué de 1 à 3½% pour les Montréalais, et de 2 à 3½% pour les gens de l'extérieur: cet impôt donnerait $4,000,000;

Augmentation de la taxe d'eau de 6 à 7½%, ce qui donnerait une augmentation de $1,000,000;

Augmentation de la taxe d'affaires de 8½ à 12½%, et qui donnerait $1,000,000;

Taxe sur les compagnies d'utilité publique: $500,000;

Taxe pour l'enlèvement de la neige de 6 cents par $100 sur les propriétés imposables, et de 10 cents le pied de front pour les propriétés non imposables; taxe de 1 pour cent sur les transports de propriété, et péage sur les ponts de Cartierville et d'Ahuntsic; ces taxes donneraient $1,250,000.

Le total des nouvelles taxes atteindrait donc $7,850,000.

#### CE MATIN

Ce projet sera soumis au conseil ce matin si toutefois les fonctionnaires ont eu le temps au cours de la nuit de préparer le texte du projet, car cette fois le conseil votera sur le texte même qui sera inséré dans le bill; si ce texte n'était pas prêt, l'assemblée du conseil serait ajournée à lundi. On ne sait pas encore quel accueil le conseil fera à ce nouveau bill. Plusieurs échevins sont opposés à une taxe sur tous les salaires; on leur concéderait, paraît-il, des exemptions pour les plus petits salaires. Mais tout cela n'est qu'un projet, et tout cela a changé si souvent depuis quelques semaines. . .

## La capitalisation du C. N. R.

### MM. Bennett et Manion s'opposent à la réduction

Ottawa, 23 (D.N.C.) — Le premier ministre, M. R. B. Bennett, et son ministre des chemins de fer, M. Manion, ont manifesté leur opposition à la réduction de la capitalisation du C.N.R. Ils ont soutenu que, pour le moment, la chose était impossible.

M. Euler, ancien ministre du revenu national, et d'autres députés libéraux, ont recommandé, par contre, la réduction du capital du chemin de fer d'Etat, disant qu'il fallait biffer des livres des C. N. R. une somme de $1,700,000,000 qui, du point de vue pratique, peut être considérée comme une perte définitive.

La discussion s'est faite à propos d'un bill du ministre des chemins de fer pourvoyant à la nomination de nouveaux vérificateurs pour les C. N. R. Le bill a été adopté en seconde lecture.

## Les questions posées à un aspirant huissier

Un aspirant au poste d'huissier, M. Joseph-Herman Ridorossi vient de faire présenter une requête en Cour de pratique par Me J. E. Lafontaine dans laquelle il se plaint des questions que les examinateurs lui ont posées. Il a échoué aux examens et il prétend que l'homme le plus instruit du monde n'aurait pu répondre aux questions. On lui a posé des questions de ce genre:

Donnez une idée de l'importance des tramways de Montréal.

Quel fut le premier Européen à explorer la région d'Ottawa?

Les moyens de communications sont-ils nombreux dans le Québec?

Ridorossi prétend, en outre, avoir répondu correctement à d'autres questions, mais que ses réponses furent regardées à tort comme erronées.

L'audition en Cour aura lieu à une date ultérieure.

### Deux ministres démissionnent à Cuba

La Havane, 23 (A.P.) — Une grève scolaire, dans l'île de Cuba, destinée à provoquer la chute du gouvernement du président Mendieta, a forcé deux ministres à résigner leurs fonctions: le ministre du commerce et le ministre de l'éducation. Selon les dépêches parvenues à la capitale, le mouvement gréviste gagne constamment du terrain dans les régions rurales. A l'heure actuelle, 300,000 personnes participent à la grève scolaire. Les étudiants des universités ont organisé des manifestations, mais il n'y a pas eu de désordres graves.

### Chambre nationale d'agriculture

Ottawa, 23 (S.P.C.) — Des agriculteurs réunis en congrès ont jeté les fondements d'un organisme analogue à la *Canadian Manufacturers' Association* et qui s'intitulera Chambre nationale d'agriculture.

## Pour notre 25e anniversaire

L'HOMMAGE DES "JEUNE CANADA"

Montréal, 19 février 1935.

Le *Devoir*,
430, Notre-Dame est,
Montréal.

Messieurs,

A l'occasion de la célébration de vos vingt-cinq années d'existence, permettez-nous de vous offrir nos félicitations les plus sincères, et de vous souhaiter surtout un franc succès dans l'accomplissement de l'oeuvre méritoire que vous avez entreprise, que vous avez soutenue au prix de tant d'efforts, et qui assure à la nation canadienne-française sa survivance économique et nationale.

Pour les *Jeune Canada*
Le Président,
Jean-Louis DORAIS

## Berlin répond à Londres

### L'Allemagne est prête à recevoir un membre du gouvernement britannique pour échanger des informations au sujet des propositions franco-britanniques

Londres, 23 (S.P.C.) — La Grande-Bretagne a demandé à l'Allemagne si celle-ci estimerait possible de recevoir un membre du gouvernement britannique pour discuter celles des récentes propositions franco-britanniques dont le Reich n'a rien dit dans sa réponse à Londres et à Paris. L'Allemagne a répondu qu'elle recevrait avec plaisir un membre du gouvernement britannique, mais elle a en même temps pris soin de suggérer que les entretiens projetés soient des "échanges d'informations", non des "négociations". On sait que l'Allemagne n'a, en somme, répondu qu'à la proposition de souscrire à un pacte d'assistance aérienne cadrant avec les accords de Locarno, et qu'elle a pris une attitude très évasive quant aux propositions de souscrire à des pactes régionaux pour la sécurité du nord-est de l'Europe, de participer aux pactes danubiens, de retourner à la Société des nations, d'accepter une convention pour la limitation de l'armement.

On pense que le secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, sir John Simon, se rendra à Berlin, puis à Moscou, après avoir conféré avec les autorités françaises, le 28, à Paris. Comme Berlin, Moscou a dit envisager avec plaisir la visite d'un membre du gouvernement britannique.

#### IDENTITE DE VUES

Paris, 23 (S.P.C.-Havas) — Dans un communiqué publié après un premier entretien avec MM. Schuschnigg et Berger-Waldenegg, M. Laval dit que M. Flandin et lui ont été heureux d'établir la complète identité de leurs vues avec celles du chancelier et du ministre des affaires étrangères de l'Autriche sur tous les problèmes de l'Europe centrale concernant les Autrichiens. Nous nous sommes réunis, souligne-t-il, pour raffermir la paix.

Dans une interviouc qu'il a donnée avant l'entretien, M. Schuschnigg a fait remarquer que l'Autriche n'a pas hésité à préconiser la coopération des nations européennes et à combattre l'isolement économique, bien que les traités de paix l'aient réduite au rang de petite puissance et aient négligé les intérêts du bassin danubien.

Il y a lieu de penser que, dans leurs entretiens, les quatre hommes politiques ne se borneront pas à étudier des questions politiques mais aborderont aussi des problèmes économiques.

## La journée de 8 heures

**Ottawa, 23. (D.N.C.) — Le premier ministre a fait adopter, en première lecture deux des principaux projets de loi de son programme de réformes sociales: le bill prescrivant la limitation à huit heures par jour et à quarante-huit heures par semaine le travail dans les établissements industriels et la loi prescrivant un jour de repos par semaine.**

**Il n'y a pas eu de discussion sur ces deux bills.**

## Tous droits réservés

**Conformément à la loi des droits d'auteur, nous avons déposé le présent numéro du "Devoir" à Ottawa dès aujourd'hui.**

**Nous autorisons volontiers la reproduction d'un article ou de quelques-uns dans les journaux ou revues, mais sous aucune autre forme, à la condition expresse d'en mentionner chaque fois la provenance en tête.**

**Il faudra dans tous ces cas adresser à la direction du "Devoir" un exemplaire de la publication contenant ces reproductions.**

## Pour le 25e anniversaire du "Devoir"

### Les voeux de la Société Sant-Jean-Baptiste de Montréal

Nous recevons la lettre suivante

Montréal, le 22 février 1935.

Monsieur Georges Pelletier,
Directeur-gérant du *Devoir*,
430, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Cher Monsieur,

Le *Devoir* vient d'atteindre sa 25e année d'existence. Constater ce fait, n'est-ce pas déjà une louange? Le président et les directeurs de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* vous adressent leurs plus sincères félicitations et leurs voeux de joyeux anniversaire.

Fonder le *Devoir* était une gageure, le maintenir en fut une autre; son fondateur a gagné la première et vous êtes en train de gagner la seconde.

Sans le journal d'idées, sans le journal de combat, que pouvons-nous? C'est notre grande force de résistance et de survie. Trop peu le comprennent. Il est le moyen d'apostolat le plus efficace; il tient les esprits en éveil, transmet les mots d'ordre aux hommes d'oeuvre, incite à l'action.

Travailler à répandre le *Devoir* s'impose donc à tous ceux qui lui doivent de la reconnaissance pour les services innombrables qu'il a rendus à notre nationalité et pour tous ceux qu'il est appelé à lui rendre à l'avenir.

Longue vie au *Devoir*!

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Pour la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*,
Le chef du secrétariat général,
Alphonse de la ROCHELLE

## A la discrétion du ministre

### Le permis pour vendre des liqueurs douces — Au fonds de l'Assistance publique

Québec, 23 (D.N.C.) — Le bill qui impose une licence et des droits au sujet des liqueurs douces contient des dispositions fort intéressantes. Ainsi pour vendre des liqueurs dans la province, il faut obtenir un permis sous la forme prescrite par le trésorier de la province, sur paiement d'un dollar. Mais le permis est octroyé à la discrétion du ministre.

L'article 3 commence, en effet, par ces mots: "Le ministre peut refuser d'émettre cette licence".

On voit ensuite à l'article 11: "Les manufacturiers de liqueurs douces représentant un intérêt prépondérant de ceux qui s'occupent de telle fabrication, peuvent demander au lieutenant-gouverneur en conseil d'adopter un arrêté ministériel fixant le prix minimum auquel doivent être vendues les liqueurs douces par les manufacturiers".

"Tout manufacturier qui vend des liqueurs douces à un prix moindre que celui ainsi fixé commet une offense en vertu de la présente loi et doit, en sus des frais, être condamné à une pénalité égale à la différence entre le prix pour lequel il a vendu lesdites liqueurs douces et le prix fixé par le lieutenant-gouverneur en conseil, calculée sur la base de la quantité ainsi vendue avant que la plainte soit portée".

Le produit de cette amende doit être versé aux fonds de l'Assistance publique.

Ce fonds de l'Assistance publique était en déficit de $1,900,000 pour l'année 1933-34.

### Le P. Coughlin et les Dionne

Détroit, 23 (S.P.A.) — Le secrétaire du R. P. Charles E. Coughlin nie que ce religieux s'occupe de la tentative que M. et Mme Oliva Dionne feraient de reprendre l'exercice de tous leurs droits sur leurs cinq jumelles.

## La fête de Washington à Paris

Paris, 22. (S.P.C.-Havas). — Après un dîner qui a marqué, à l'ambassade des Etats-Unis, l'anniversaire de naissance de Washington, le ministre du Canada à Paris, M. Philippe Roy, a rappelé que le Canada et son grand voisin sont en excellents termes depuis plus d'un siècle. Il a ensuite exprimé l'espoir que les Etats-Unis finiront par consentir à participer autant que le Canada aux travaux des organismes mondiaux pour le maintien de la paix. Ces organismes, a dit M. Roy, sont le seul moyen qui nous reste pour assurer la paix au monde.

## Le projet MacInnis rejeté

Ottawa, 23 (D. N. C.) — Par 37 à 19, la Chambre des Communes a rejeté un projet de loi du député travailliste de Vancouver, M. MacInnis, pour modifier la loi des élections.

Le bill de M. MacInnis se rapportait au droit de vote des chômeurs célibataires qui sont réfugiés dans les camps établis par le ministère de la défense nationale.

Le reste de la soirée a été employé à l'étude des crédits du ministère de la Santé.

## Les taxis

### DELEGATIONS AUPRES DE MM. TASCHEREAU ET PERRAULT

Québec, 23 (D.N.C.) — M. L. A. Taschereau et M. J. E. Perrault ont reçu hier après-midi une délégation de l'Association des propriétaires de taxis de la province de Québec, conduite par M. J. A. Fournier .

L'Association a demandé au gouvernement de prohiber le transport de voyageurs en camion, sauf quand il s'agit des membres d'une même famille, de supprimer l'obligation pour les propriétaires de taxis d'avoir une police d'assurance pour protection; d'imposer aux piétons de marcher à gauche du chemin, de limiter les heures de travail des chauffeurs de camion, de rendre obligatoire le port de réflecteurs sur les voitures à traction animale et les bicyclettes, le soir.

## POURQUOI ?

**Vous venez de recevoir ce numéro-souvenir, et vous ne l'aviez peut-être pas commandé. C'est qu'un parent ou un ami vous l'a fait adresser.**

**Si vous trouvez le "Devoir" intéressant, POURQUOI ne pas le lire régulièrement? Retenez votre numéro tous les jours chez votre dépositaire de journaux; ou abonnez-vous immédiatement pour le recevoir par la poste. Dans ce dernier cas, vous n'avez qu'à remplir la formule ci-dessous, et la retourner avec le montant de votre remise. Prière de faire celle-ci par mandat-poste, bon postal ou par chèque payable au pair à Montréal.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT PAR LA POSTE**
**(édition quotidienne)**

| | | |
|---|---|---|
| Montréal et la banlieue | 1 an | $9.00 |
| Canada (sauf Montréal et la banlieue) | 1 an | $6.00 |
| Etats-Unis | 1 an | $8.00 |
| Union postale | 1 an | $10.00 |

**(3 et 6 mois: au prorata dans tous les cas)**

.....1935

LE "DEVOIR"
430 est, rue Notre-Dame,
Montréal.

Messieurs,

Vous trouverez ci-inclus la somme de.....
dollars en paiement de.....mois d'abonnement à l'édition quotidienne du "Devoir" à compter du.....
.....193..

Bien à vous,

(Nom) .....

(Adresse postale).....

.....

**POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER?**

# La Vie Musicale

## Que fera-t-on aux fêtes du quatrième centenaire de la découverte de l'île d'Hochelaga? — Le coup d'Etat de la Schola Cantorum de Paris

L'an dernier, à la suite de mes articles sur le fiasco de la musique aux fêtes du Centenaire de la Découverte, le comité qui s'occupe des fêtes projetées pour cette année, centenaire du voyage de Jacques Cartier à Montréal, avait, a-t-on dit dans les journaux, nommé un sous-comité auquel devait être confié le travail d'établir un programme de célébrations musicales. Puis, ce bel effort fait, tout est retourné au repos.

Or ces fêtes auront lieu à l'été, — si toutefois on n'y a pas renoncé, — donc il ne reste que quatre mois pour se préparer, ce qui est bien juste suffisant. Cette fois-ci, l'improvisation incomplète et mal comprise de l'an dernier pourrait bien, si elle se renouvelle, ne pas plaire à tout le monde.

Qu'attend-on pour agir? L'argent? Mais il n'en est pas besoin pour établir un programme. Il suffirait que le comité général informât son sous-comité qu'il projette telle ou telle célébration. Le sous-comité pourrait alors établir son programme, se renseigner sur le coût de son exécution. Il ne resterait plus alors qu'à élaguer ou à ajouter à ce programme selon l'argent dont on disposerait. Si alors on décidait de ne faire aucune célébration ou d'en exclure la musique, le sous-comité en serait quitte pour avoir fait un travail inutile, mais, au moins, ne se serait-on pas exposé à ce que se renouvellent les critiques légitimes de l'an dernier.

* * *

*Note du* Monde musical *du 31 janvier:* Ainsi *qu'il était aisé de le prévoir, la plus grande partie des professeurs et élèves de la Schola Cantorum n'a pas accepté le coup d'Etat qui en a chassé les dirigeants désignés par Vincent d'Indy pour lui succéder, et ils viennent de fonder une nouvelle école qui, sous le nom de* Schola César Franck, *continuera les traditions de la célèbre institution.*

Nos lecteurs savent ce dont il s'agit. Les professeurs font l'institution et non pas le nom. Ceux de Bordes, de Guilmant et de Vincent d'Indy ne désigneront plus qu'une maison sans âme. Louis de Serres, Guy de Lioncourt, Guy-Roparts, Paul Dukas garderont à la Schola César Franck tout ce qui illustra l'enseignement de la Schola Cantorum.

* * *

Quelqu'un a dit: "Le *moi* est haïssable", et le mot a fait fortune.

Et pourtant, le *je* qui prend pour lui seul la responsabilité entière de ce qu'il pense et ne cherche pas à s'abriter sous un *nous* collectif n'est-il pas, à tout prendre, moins orgueilleux que le pluriel dont même les rois ne se servaient pas?

Plus que tous les autres, le critique musical a le devoir de se servir du modeste pronom de la première personne, puisqu'il ne peut émettre que ses opinions personnelles et noter ses réactions propres. En art, il ne peut pas y avoir d'opinion collective, parce que deux critiques, de même goût et doués de connaissances égales, différeront toujours d'idée; le contraire serait un reportage; en effet, le reporter note mais ne doit pas commenter.

Faire parler son journal, dire, comme ce fut longtemps de rigueur dans nos grandes journaux: "*L'Etoile* pense que telle oeuvre est excellente, ou que tel artiste joue bien ou joue mal", c'est une absurdité. Le journal peut avoir une opinion politique, — il est même, la plupart du temps, fondé pour cela — dans les autres domaines, cela lui est interdit.

On trouvera peut-être que ce commentaire est inutile, mais je le crois nécessaire, puisque, depuis que j'ai l'honneur d'être le critique musical du *Devoir*, je me suis toujours efforcé de n'écrire que ce que je pense moi-même et d'éviter le psittacisme.

Ceci ne veut aucunement dire que je pense avoir toujours été infaillible. Dieu m'en garde! Mais je crois avoir toujours été honnête vis-à-vis moi-même, ce qui est encore la meilleure façon de l'être à l'égard des autres.

J'ai pris la critique musicale au *Devoir* vers le mois d'octobre 1914. Durant ces vingt années, j'ai écrit quarante chroniques hebdomadaires par année, ce qui fait le total de huit cent fois deux colonnes de matière, sans compter d'innombrables comptes rendus de concerts et d'oeuvres. Je crois donc avoir acquis une certaine expérience du métier.

La direction du *Devoir* m'a demandé de dire comment je comprends la critique musicale. Pour y répondre, je devrai, les lecteurs sont priés de ne pas s'en formaliser, n'avoir pas recours aux précautions oratoires habituelles aux faux modestes.

Le critique musical doit commencer par connaître l'art dont il parle, son histoire, ses fondations scientifiques, sa théorie. Peu importe qu'il ne soit ni exécutant ni compositeur, mais il doit être capable de fonder ses appréciations sur quelque chose de plus que son sentiment subjectif et ses réactions cérébrales.

Est-ce qu'au pays des Soviets, où, comme on le sait, la musique occupe un rang élevé parmi les influences culturelles, il n'est pas exigé de tous ceux qui veulent écrire sur la musique dans les journaux et les revues un savoir qu'on n'accordait naguère qu'aux seuls compositeurs? N'en demandons pas tant, mais croyons au moins qu'il n'est pas inutile de savoir ce dont on parle. Je suis le premier à reconnaître que la chronique musicale s'est améliorée dans la plupart de nos journaux et j'ai grande confiance en trois ou quatre de mes confrères. Mais combien, autrefois, affichaient une ignorance qu'on était stupéfié de trouver dans leur journal.

Il y a quelques années on a découvert que le critique, musical ou littéraire, n'est pas, de son essence, un démolisseur, et que s'il n'est pas non plus un bénisseur, ses réserves sont ou des constatations ou souvent des encouragements déguisés.

Que doit être le critique musical? La réponse dépend des circonstances, donc on ne peut la donner, comme on le ferait par exemple à Paris ou à New-York ou à Berlin. Dans ces villes, comme dans toutes celles où l'on a l'embarras du choix, on comprend que s'impose la règle darwinienne du *survival of the fittest.* Tant pis pour qui n'atteint pas un certain niveau d'excellence et d'intérêt. Si la critique tue les médiocres, les encombrants, les ennuyeux, peut-on le lui reprocher? Si ses verdicts semblent parfois trop durs, ou son abstention trop méprisante, ils n'en éclaircissent pas moins l'atmosphère. Et comme, d'autre part, les critiques qui connaissent les éléments de leur métier sont très nombreux, celui qui se trompe trop souvent ou qui affiche du parti pris, est vite décapité et remplacé.

Mais chez nous, il en va autrement. Le critique doit tenir compte d'un nombre infini de facteurs dont le plus grand est peut-être l'inclinaison de trop de gens à prendre la moindre réserve pour un abatage et à ne chercher que prétexte à rester chez eux. Il doit donc prendre certaines précautions dont la principale et peut-être la plus difficile est de masquer d'indulgence la leçon qu'il désire donner de façon que si le lecteur ne la découvre pas, l'artiste croie que tout le monde s'en est aperçu. C'est une tâche plus difficile qu'on ne pense et nombreux sont les lecteurs d'un article qui reprocheront au critique son apparente faiblesse, parce qu'ils ne peuvent savoir que la personne la plus intéressée a encaissé le reproche.

La critique doit-elle s'exercer de la même façon envers le musicien de chez nous et envers l'artiste étranger? Je ne crois pas. L'étranger, généralement un Européen, ou quelques fois un Américain, arrive chez nous nimbé d'une auréole à laquelle les impresarios ajoutent des lumières éblouissantes. S'il n'est pas à la hauteur de cette réputation, ce n'est peut-être pas de sa faute, mais c'est à lui d'encaisser les coups, puisqu'il n'a qu'à ne pas se soumettre à cette exploitation de son talent.

On conçoit qu'il doive en être autrement des appréciations qu'on fait des nôtres. Pourvu qu'ils ne tombent pas dans l'amateurisme, ou, — ce qui n'arrive que bien rarement, —qu'ils ne promettent pas plus qu'ils ne peuvent tenir, je crois qu'ils ont droit qu'on ne les étrangle pas. Autrement, il arriverait vite que toute production cesserait chez nous, — elle est déjà bien mince, — et nous en serions réduits à l'importation perpétuelle. Or, en art, comme en industrie et en commerce, le peuple qui ne produit rien et qui importe tout ce dont il a besoin est voué à une déchéance inévitable.

Combien de fois, n'ai-je pas dû, au grand scandale de quelques-uns, paraître presque louangeur, parce que toute réserve trop claire aurait profondément nui à un artiste qui ne le méritait pas? Pourtant, ce même artiste qui, nécessairement, avait lu entre les lignes, m'avouait avoir compris et promettait s'efforcer de corriger sa technique ou son écriture.

Un groupe qui débute et chez qui l'on voit la volonté sincère de progresser, ou qui, en dépit de ses efforts, a lassé l'attention d'un public volage, n'a-t-il pas le droit de nous demander de l'encouragement plutôt que le mot qui pourrait devenir son arrêt de mort?

Le bon amateur qui travaille à s'améliorer et n'en laisse perdre aucune occasion ne mérite-t-il pas la louange qu'on refusera à l'amateur satisfait de lui-même, à l'artiste qui profite de ce que certaines de ses qualités sont prestigieuses, pour s'abaisser aux pires compromissions, ou pour *corriger* les maîtres qu'il est censé interpréter?

Le critique musical n'est pas un robot enregistreur. C'est un homme comme tous les autres hommes. Il faut bien tenir compte de ses dispositions physiques et cérébrales au moment où il écoute une oeuvre ou un artiste. Il est encore à naître celui dont la sujectivité n'aura jamais aucune emprise sur l'objectif qu'il doit viser. Puis-je en donner un exemple personnel? Comme tout le monde, j'ai des aversions bien définies. Que celui qui est sans péché me jette la première pierre. Certaines oeuvres, dans un programme où elles ne sont pas indispensables, m'horripilent. Ce n'est certes pas une disposition à l'indulgence.

Ai-je toujours rempli ma tâche à la satisfaction de tout le monde? Je ne le pense pas et je ne le désire pas. Si tous les critiques s'accordaient entre eux, a dit Lawrence Gilman, et faisaient toujours plaisir à ceux qui les lisent, la critique n'aurait pas besoin d'exister; les communiqués des impresarios répétés au temps passé suffiraient.

Je puis cependant affirmer que j'ai toujours tâché d'être honnête et d'avoir dit ce que je pensais au moment où je l'écrivais, si je n'ai pas toujours jugé à propos de dire tout ce que je pensais.

Je m'aperçois que je verse dans la confession. Alors qu'il me soit permis d'y ajouter mes aversions, du moins les principales.

J'abhorre:

Les hoquets des ténors italiens,

Les notes aiguës filées trois minutes au chronomètre,

Les chanteuses exclusivement légères,

Les virtuoses qui se montent en épingle,

Les programmes triviaux ou mixteux,

*La Donna e mobile* et *Vesti la guibba,*

Le choeur des soldats de *Faust,*

Le *Prélude en ut dièse mineur* de Rachmaninoff, à l'exemple de son propre auteur,

Le *Menuet en sol* de Beethoven,

Les Rhapsodies de Liszt — heureusement qu'on ne les joue plus,

Les morceaux de violon, avec sourdine,

Toutes les danses hongroises, fussent-elles de Brahms,

La *Marche funèbre* de Chopin ornée de glas à la Moisiévitch,

Tous les airs modernes de danse,

Rudy Vallee, les *crooners* et leurs niaises pleurnicheries.

Et je ferme la liste, car elle deviendrait trop longue.

**Frédéric PELLETIER**

## "Les Disciples de Massenet"

AUDITION LE 2 AVRIL

L'annonce pour le début d'avril d'une audition au Monument National par les Disciples de Massenet s'est répandue comme une traînée de poudre. Déjà la vente des billets est des plus actives et tout fait prévoir un succès splendide.

M. Charles Goulet, directeur artistique de ce groupement lyrique, est à mettre la dernière main à un programme qui surprendra tous nos mélomanes par son excellence, la qualité et le choix judicieux des pièces et le sens éclectique de l'ensemble.

La réputation des Disciples de Massenet n'est plus à faire. Des auditions et des concerts nombreux ont consacré dans l'esprit du public ce choeur mixte qui, par une discipline sévère, a atteint dans l'exécution et le fini de l'ensemble une sûreté digne des plus grands éloges.

On se souvient que les Disciples de Massenet furent choisis pour exécuter lors du fameux festival de la Chanson au Château Frontenac, nos refrains populaires.

Les billets s'obtiennent maintenant à 4239, St-Hubert, Falkirk 2915.

(Communiqué)

IMPERIAL 14 MARS A 8.30 P.M.
L'incomparable
CHALIAPINE
$1.15 à $2.65 (taxe comprise). Pour retenir ses places écrire ou téléphoner à GOULET-PAGER, 4239 St-Hubert. FA. 2233

Réparations de moteurs, dynamos de toutes sortes.
ELECTRICAL MOTOR SERVICE
LANGEVIN FRERES
157, rue Lagauchetière ouest
Montréal, P.Q. LAncaster 3831

## A Saint-Stanislas

Voici le programme d'orgue exécuté par l'organiste Jeannine Fortier, à Saint-Stanislas, demain à la messe de 10 hres:

I—Choral. Seigneur, nous sommes ici pour entendre ta parole. J.-S. Bach (1685-1750)

II—Basse et dessus de trompette. N. Clérambault (1676-1749)

III—Choral. O homme, pleure tes grands péchés . . . J.-S. Bach

IV—Sur les flûtes . . . Dandrieu (1684-1740)

V—Grand jeu . . . . . Du Mage 16-17

## "Vas-y Francis!" au théâtre Stella le 4 mars

Le théâtre *Stella* rouvrira ses portes le lundi 4 mars avec une revue de Henri Letondal, qui a choisi pour titre *Vas-y Francis!* l'expression popularisée à la radio depuis le programme *Allo Paris.*

Cette nouvelle revue contiendra nombre de sketches d'actualité qui seront présentés par les vedettes de la scène parmi lesquelles nous pouvons dès maintenant citer Germaine Giroux, Liliane Dorsenn, Lucille Turner, Bella Ouellette, Fred Barry, Ernest Loiselle, etc.

La première aura lieu lundi, 4 mars en matinée.

## L'Auberge de la chanson

LE 28 FEVRIER AU GESU

C'est jeudi le 28 février qu'aura lieu dans la salle académique du Gesù la soirée artistique organisée au profit des oeuvres de la paroisse Saint-Jacques.

A cette occasion, M. Henri Letondal, à qui a été confiée la direction artistique de cette soirée, présentera un programme d'une tenue des plus originales.

C'est en effet dans le cadre d'une auberge que se déroulera un véritable gala de la chanson française, groupant les meilleurs interprètes du genre. Chacun le reconnaîtra quand il saura que la patronne de l'auberge ne sera autre que Mme Jeanne Maubourg-Roberval, dont la réputation n'est plus à faire. Elle aura pour la seconder la mignonne Thérèse Berthelet qui a déjà su se faire apprécier dans divers programmes de radio.

"Les deux Copains", duettistes fantaisistes réputés du micro, prêteront également leur précieux concours à cette soirée en interprétant les meilleures pièces de leur répertoire.

La partie instrumentale sera tenue par Patsy Marrazza, le roi de l'accordéon et l'orchestre "Allo Paris", au complet, sous la direction d'Henri Delcellier.

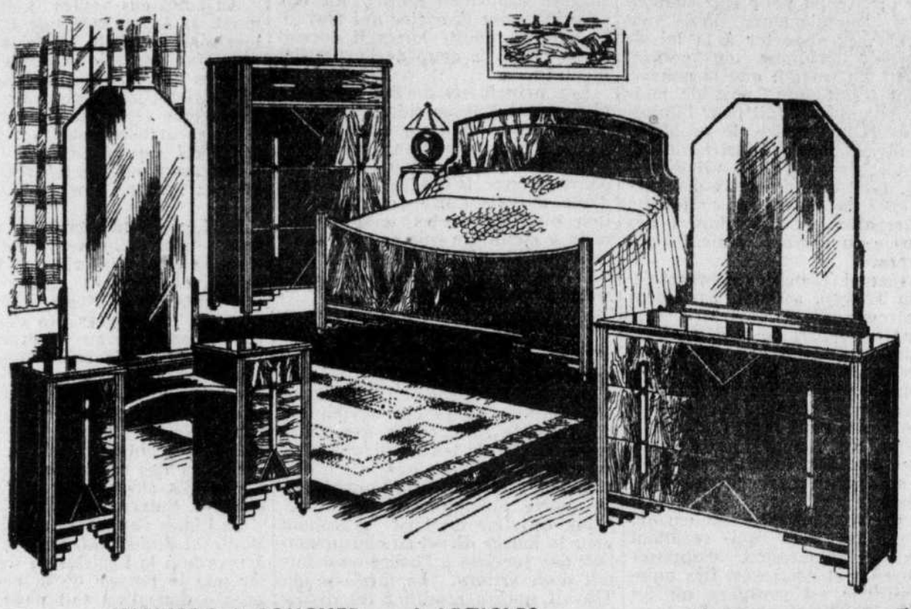
Les billets s'enlèvent rapidement. On peut cependant se procurer encore de bons fauteuils chez Lindsay, rue Sainte-Catherine est, angle Saint-Hubert.

Ce Soir
AU COUCHER
Une à deux tablettes
ROBOL
pour la constipation
Résultat
DEMAIN MATIN
25c la boîte
Cie Chimique FRANCO Américaine Ltée
1566 rue St-Denis Montréal
Veuillez m'envoyer un échantillon de ROBOL.
Nom . . . . . .
Adresse . . . . . .
. . . . . .
(D)

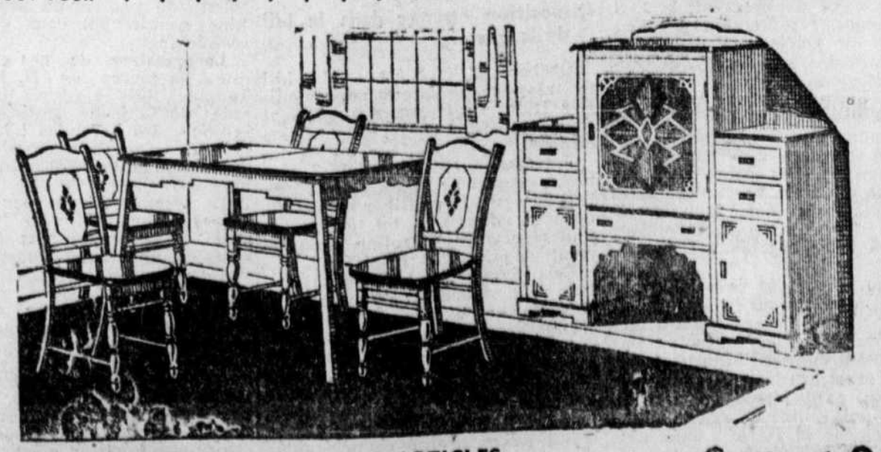
Si vous mangez des fécules, viandes, sucreries, lisez ceci:
*Ces aliments sont tous nécessaires, mais forment de l'acide. — D'où il suit que nous souffrons presque tous, parfois, d'"acidité stomacale". C'est maintenant facile à soulager.*

Les autorités médicales nous disent aujourd'hui que beaucoup des cas de soi-disant "indigestion" dont bien d'entre nous souffrons sont en réalité de l'indigestion acide. Cet état est causé par la portion de notre menu qui est **formatrice d'acide.**
Fécules, viandes, sucreries, tous aliments nécessaires, forment, lorsque absorbés en trop forte quantité, un excès d'acide qui se manifeste sous forme de douleur après les repas.
Mais il existe maintenant, comme vous le dira votre médecin, un moyen bien simple de soulager le mal **souvent en quelques minutes!**
Tout ce que vous avez à faire est de prendre un peu de Lait de Magnésie de Phillips après les repas. Cela a pour effet presque instantané de neutraliser l'acidité d'estomac, cause de tout le mal. Vous aurez ensuite moins de migraines, de troubles, de douleurs. Vous oublierez que vous avez un estomac."
Essayez cela une fois! Prenez soit le liquide familier Phillips, soit les nouveaux et très commodes comprimés de Lait de Magnésie de Phillips. ASSUREZ-VOUS que l'on vous donne l'authentique Lait de Magnésie de PHILLIPS.
**Aussi sous forme de comprimés.**
Les comprimés de Lait de Magnésie de Phillips sont maintenant en vente à toutes les pharmacies, partout. Chaque petit comprimé équivaut à une cuillerée à thé de Lait de Magnésie de Phillips authentique.

FABRICATION CANADIENNE
PHILLIPS' *Lait de Magnésie*

Ns. Valiquette LIMITEE
915 STE-CATHERINE EST
L'influence du DEVOIR, en ces derniers vingt-cinq ans, s'est fait sentir dans plus d'un domaine... Nous sommes heureux de le reconnaître et d'offrir au DEVOIR, à l'occasion de son 25ème anniversaire, nos félicitations et nos voeux de succès.
L'ART MODERNE chez VALIQUETTE

CHAMBRE A COUCHER — 4 ARTICLES
Cet ameublement se compose d'une couchette, d'une coiffeuse et d'un bureau pour madame et d'un chiffonnier pour monsieur.
PRIX REDUIT A . . . . . $109.50

CHAMBRE A COUCHER — 4 ARTICLES
Un lit, une coiffeuse et un bureau pour madame et commode pour monsieur.
PRIX REDUIT A . . . . . $129.50

SALLE A DINER — 9 ARTICLES
Table, dressoir, cabinet à argenterie, 1 fauteuil et cinq chaises.
LE TOUT POUR . . . . . $189.50

SALLE A DEJEUNER — 6 ARTICLES
Une table, une vaisselière et quatre chaises.
AU PRIX TRES BAS DE . . . . . $44.95

Directrice: Jeanne METIVIER

## Merci à nos aides bénévoles

*Il serait ingrat de passer sous silence, en ce jour de vingt-cinquième anniversaire de notre journal, l'aide bénévole que la Page féminine du "Devoir" reçoit de ses collaboratrices du dehors.*

*La Page féminine quotidienne, elle, n'a pas vingt-cinq ans. Elle aura sept ans le 19 mars prochain, par conséquent l'âge de raison (nous espérons du moins qu'elle n'entre pas dans la catégorie des enfants arriérés). Et nous sommes fière de dire que le "Devoir" a été le premier journal canadien-français de Montréal à publier une page féminine quotidienne. Il avait, autrefois, sa Page féminine hebdomadaire que dirigeait Mlle Dumais, alors secrétaire de M. Bourassa. Puis vinrent les intéressants billets hebdomadaires de Cousine Gillette, sur l'arrangement du foyer, qui, avec la lettre de Fadette, cette pionnière des collaboratrices du "Devoir", étaient les seules publications féminines dans notre journal.*

*Les directeurs devisèrent donc entre eux, il y a sept ans, sur l'opportunité de donner une part plus considérable aux choses féminines dans un journal auquel on reprochait précisément de négliger l'élément féminin.*

*Or, un beau midi, une jeune personne se présenta à la Librairie du "Devoir" à un tout autre titre que celui de candidate au nouvel emploi, puisqu'elle ignorait absolument le projet conçu par les directeurs du journal. Non. C'était simplement pour faire l'acquisition d'un Manuel de Diététique des Soeurs Grises; elle était loin de se douter que, quinze jours plus tard, elle aurait à confectionner des menus d'un genre bien différent de ceux qu'elle se proposait d'essayer d'après le livre de recettes. Le fait est que, juste au moment où elle faisait son emplette, la directrice de la Librairie, Mademoiselle Jeanne Pampalon, et le secrétaire de la Rédaction, M. Louis Dupire, causaient ensemble, se demandant à qui confier la direction d'une page féminine. Connaissant un peu l'acheteuse, Mlle Pampalon dit à M. Dupire: "Si cette personne est bien celle que je crois, il est probable qu'elle pourrait diriger une page féminine." Mlle Pampalon expliqua que j'avais, dans ma famille, des gens qui écrivaient passablement. Vous voyez que, comme mérites immédiats, j'en avais peu ou prou: on comptait sur l'atavisme ou sur la contagion, tout simplement.*

*Le secrétaire de la Rédaction me fit demander, me questionna sur mes lectures, sur mes études, sur mes emplois précédents. Il me fit écrire un travail sur ma façon de comprendre une page féminine. Trois jours après, je comparus devant le grand conseil. Là, un interrogatoire en règle m'attendait. On me débarrassa de mon manteau et je m'assis, très intimidée; car je sentais trois paires d'yeux scrutateurs me fixer avec un pouvoir d'analyse qui me faisais trembler d'effroi. Mes trois juges étaient M. Georges Pelletier, notre directeur-gérant; M. Omer Héroux, notre rédacteur en chef, et M. Louis Dupire, secrétaire de la Rédaction. Si j'avais eu alors l'expérience que j'ai aujourd'hui, rien n'aurait motivé mon inquiétude; nos trois chefs sont une trinité aussi indulgente qu'unanime et du moment que l'un d'eux plaidait ma cause, elle était gagnée.*

*En 1928, exactement le 17 mars, la cliente de la Librairie du "Devoir" entrait donc au journal comme directrice de la Page féminine quotidienne. Et elle y entrait avec crainte et tremblement. Contrairement à bien des gens qui regardent cet emploi comme une sinécure, elle supposait au métier de journaliste bien des ennuis, bien des sujétions dont celle d'être obligée de mettre la main à la pâte trois cents jours par année n'est pas la moindre. Le 19 mars, la première page féminine (en français) quotidienne était publiée à Montréal. Depuis ce temps, nous pouvons affirmer qu'elle n'a cessé de paraître, sauf quand des deuils en ont empêché la rédactrice.*

*La Page féminine du "Devoir" a-t-elle rencontré un public lecteur sympathique et encourageant? Oh! oui. Sauf quelques rares exceptions, ceux et celles qui nous ont écrit pour nous donner leur opinion sur la page et nous donner des suggestions l'ont fait avec la plus grande bienveillance. L'on ne saurait croire la puissante influence que peuvent avoir sur l'oeuvre d'un ou d'une journaliste les réactions de ses lecteurs. On fait toujours mieux quand on se sent compris et encouragé et si la Page féminine du "Devoir" est appréciée de tous aujourd'hui, nous le devons à nos amis et à nos amies du dehors qui lui ont donné leur sympathie, puis à ces collaboratrices bénévoles qui y ajoutent un élément absolument nécessaire pour que l'intérêt soit soutenu: la variété.*

*Combien de pages féminines peuvent se vanter de pouvoir offrir à leurs lecteurs à peu près tous les jours des chroniques signées de noms différents? Cela n'a-t-il pas plus de valeur que les interminables correspondances où pleuvent compliments et conseils à l'eau de rose, comme nous en servent certaines revues? Nous n'acceptons pas les chroniquettes mièvres et sans fond, à fleurs de rhétorique fanées; mais nous nous faisons un devoir d'encourager les vrais talents et c'est ainsi que, par exemple, nous donnons la plus cordiale hospitalité aux articles d'Alice, qui nous revient une ou deux fois la semaine. Ses chroniques judicieuses et variées nous ont valu plusieurs appréciations élogieuses. Depuis quelque temps, une correspondante qui signe R.J. nous envoie aussi un article hebdomadaire qui renferme toujours, aimablement voilée, une bonne leçon. Prisca, qui se fait un peu plus rare, a aussi toute notre reconnaissance. Et qui n'a lu avec plaisir les poésies inédites d'Andrée Georget, petite Gaspésienne à laquelle je ferai aussi le reproche de ne pas nous revenir assez souvent. Durant plusieurs années nous avons publié les jolis billets de Flavie-Luce sur les travaux féminins; de nouvelles occupations l'en ont empêchée ces derniers mois. Nous lui souhaitons un prompt retour dans nos rangs.*

*Nous disons aussi un merci ému à cette amie qui ne veut pas être nommée et qui est si fidèle à nous envoyer les précieux billets sur l'éducation, puisés dans les meilleures revues européennes.*

*A ce merci du coeur à toutes nos collaboratrices bénévoles, s'ajoute une invitation à celles qui ont des loisirs et qui aimeraient se joindre gracieusement à ces vraies amies que je viens de nommer. Ce sont, en effet, de vraies amies puisqu'elles n'ont aucun intérêt matériel à collaborer chez nous — pas même celui de la publicité, puisqu'elles se cachent modestement sous des pseudos. Avec les mérites accumulés en travaillant ainsi pour la bonne presse, elles se sont acquis notre amitié constante et notre plus profonde reconnaissance.*

JEANNE

## Soirée du "bon vieux temps" à St-Laurent

La Société Saint-Jean-Baptiste, section Laurentienne, donnera son souper annuel du bon vieux temps le 4 mars prochain, sous la présidence d'honneur du R. P. A. Cousineau, C.S.C., curé. A cette occasion, les organisateurs ont préparé un concert qui groupera plusieurs artistes de talent. On aura le plaisir d'entendre Mlle Thérèse Gagnon, dont la voix est bien connue des radiophiles. Tous se rappellent ses chansonnettes du programme *Dow*, l'an dernier. M. Jean-Paul Prud'homme, le chanteur de Montparnasse, sera aussi au programme, ainsi que M. G. Dupuis, maître de chapelle à Notre-Dame, et ses collaborateurs, et M. J.-Paul Mantha, basse. La troupe de folkloristes Larivière-Martin interprétera des chansons, des gigues et des rondeaux sous la direction de M. Thomas Brulotte.

Durant le souper, l'orchestre Laurentien jouera sous la direction du Dr A. Brunet.

Pour renseignements: tél. BYwater 0558, BYwater 0335, BYwater 1108.

## Les nouvelles féminines

### Ouvroir de la Providence

La partie de cartes mensuelle des dames de charité de l'Ouvroir de la Providence aura lieu le mardi, 26 février, à la salle des Chevaliers de Colomb, 480 Sherbrooke est, sous la présidence de Mme Henri Beaudry et de Mme F. Corbeil. Il y aura de beaux prix de présence et un prix par table. Toutes les amies de l'oeuvre sont invitées. Pour renseignements, appeler Ha. 5076 ou Ei. 1272.

### Chez les employées de bureau

L'assemblée générale mensuelle de l'A.P.E.B. aura lieu dimanche après-midi, à 4 h., à la Fédération nationale, 853 Sherbrooke est. Il y aura des questions d'apologétique et leurs solutions par M. l'abbé A. Dubeau, P.S.S., puis discussion. Programme musical et prix de présence. Entrée libre.

### Ecoles Ménagères Provinciales

HARBOUR 4980

Mardi, 26 février, cours de démonstration culinaire d'un menu végétarien. A la veille du carême, ces repas rationnels ne peuvent manquer de beaucoup intéresser. Ces leçons sont à 2 h. précis.

Le soir, à 7 h. 30, cours sur le système osseux, par le Dr Léon Gérin-Lajoie, qui traitera de la tête et des membres. A ces causeries, jeunes filles, dames et messieurs sont invités et l'entrée est gratuite.

### Concert d'élèves au Matinee Musical Club

Le concert d'élèves du Matinee Musical Club aura lieu le mardi, 28 février à l'hôtel Mont-Royal, salle des congrès, à 4 h. 45 p.m. Mlles Géraldine Lavallée et Marcelle Dansereau, pianistes, Fanny Kirschenbaum, violoniste et Elanor Wheeler, soprano, sont au programme.

*PROPOS D'EDUCATION*

## Pas d'égoïsme

La ménagère, évidemment, gagne beaucoup de temps et s'épargne bien des fatigues, si, à force d'observation, elle arrive à se fixer un horaire — assez souple pourtant — où la besogne se succède harmonieusement, sans se chevaucher.

Ce serait, en l'occurrence, une espèce, de "rationalisation" du travail de la ménagère. Rationalisation heureuse, qui permettrait, ou qui aiderait du moins, la mère de famille à s'user moins vite au labeur ménager.

Rationalisation à laquelle pourraient peut-être s'essayer d'atteindre, au plus près, les actuelles mamans dont la situation est modeste et ne permet point l'aide d'une servante ou d'une femme de ménage.

Rationalisation qui devrait être enseignée, de façon beaucoup plus générale que cela n'est fait, aux jeunes filles, aux mamans de demain...

Mais il ne faut pas que les maris, les papas, se désintéressent de la question. Ils peuvent, dès à présent, aider la ménagère mieux que de leurs conseils, en pratiquant la charité, tout simplement.

Ces maris, ces papas, sont quelquefois un peu égoïstes. Ils vont à leurs occupations et n'entendent plus les cris des enfants, dont la maman continue d'être harcelée.

Le cas est souvent vrai où le travail au dehors est pour le père, si dur soit-il, un repos du surmenage au foyer; surmenage réel, surtout s'il y a des enfants malades.

Mais il convient, s'il rentre à midi, pour le repas, que le père n'oublie pas que la maman n'a pas connu ce repos...

En vertu de quoi, il est invité à observer certaines règles qui s'imposent et qui contribuent à atténuer le travail de la maman.

Ce sont toutes choses simples.

Mettre ses affaires en place dès qu'on s'en est servi. La ménagère trop souvent — et au détriment du travail courant — est obligée de mettre en sûreté un rasoir qui traîne, un blaireau, des vêtements, des chaussures.

Monsieur oublie, monsieur entend être servi...

Il serait convenable aussi de choisir les jours et les heures où l'on invite ses amis... Il y a une question d'opportunité qui intervient.

On pourrait citer d'autres exemples... en grande quantité. Celui-ci permettra d'en finir. Monsieur aime les lapins, les poules, les pigeons. Il installe la basse-cour dans une journée d'enthousiasme. Fort bien! Mais il lui revient d'entretenir la chose, et non point d'en charger Madame qui en a déjà trop avec lès enfants, les repas, le ménage, la lessive, etc.

Et si le papa a un vélo-moteur, c'est à lui de le nettoyer, de nettoyer la place où il le gare et d'essuyer les traces que font sur le parquet ses pneus boueux...

* * *

Tout ceci pour dire que dans une organisation aussi rationnelle que possible du travail ménager — rude aux mères de famille chargées d'enfants, — il est indispensable que le mari, le père, prenne sa part, qui doit être au surplus un peu plus grande que celle de conseiller égoïste.

La part doit être active en ce sens que doivent être évitées les causes de multiplication du travail; et elle peut même être d'aide importante pour tout ce qui regarde les gros travaux: poulailler, jardin, etc.

Ainsi, la maman aura un peu moins de fatigue, elle se sentira davantage soutenue, elle aura même un peu plus de bonheur dans son foyer.

Car le père de famille ne peut plus se permettre d'être égoïste, à la façon d'un célibataire réjoui qui n'a à se soucier que de lui-même ou de trois ou quatre petites affaires...

Le père de famille peut donner des conseils, c'est entendu. Mais il convient surtout qu'il agisse chez lui par l'exemple, afin que la tâche puisse être plus légère et plus joyeuse pour la maman... dont on ne saurait jamais par ailleurs, assez estimer les mérites.

(Extrait de la revue l'*Education Familiale*).

## Au Conseil législatif de Québec

La nouvelle que la maison DUPUIS avait acheté le stock de Cyrille Duquet, bijoutier-diamantaire, de Québec, a peut-être été noyée par les faits divers; mais parmi la population de Québec, cette nouvelle a remué bien des souvenirs. Ainsi, tous ceux qui ont visité la salle où siègent les membres du Conseil législatif de Québec ont dû remarquer l'horloge qui domine la pièce. Si on examine cette horloge de près, on y lit les mots: *Cyr. Duquet*. En effet, M. Duquet fût l'horloger du gouvernement provincial pendant plusieurs années.

Le stock considérable et choisi de Cyrille Duquet (Ltée) comprenant: bijouterie, argenterie, plumes-réservoirs, montres, horloges, et., sera en vente à grand rabais, lundi, 25 février, chez *Dupuis*.

(Communiqué)

## Un bijoutier bien surpris

Le duc Maximilien-Joseph de Bavière, qui fut le père de l'impératrice Elisabeth d'Autriche et de la reine de Naples, et qui mourut en 1888, était un grand seigneur campagnard, une figure originale et sympathique.

Chasseur infatigable, le duc Max, qui résidait officiellement une partie de l'année à son château de Tegernsee, en Bavière, était en réalité sans cesse par monts et par vaux, connaissant toutes les forêts et les sentes des montagnes. Il aimait les paysans et en était adoré; il causait familièrement avec eux, écoutait leurs histoires et leurs querelles et, assis devant la ferme et sous quelque chêne, comme saint Louis, il servait d'arbitre aux voisins en procès et rendait des sentences toujours acceptées sans appel.

Nous avons parlé de sa simplicité. En voici un exemple.

Un jour qu'il voyageait en compartiment de première classe, de Munich à Vienne, il se trouve en face d'un voyageur qui, sans le connaître, lia conversation avec lui.

— Vous allez à Vienne, monsieur?

— Oui, monsieur.

— Ah! moi aussi, et il me tarde d'être arrivé, car je n'ai pas revu mes enfants depuis longtemps.

— C'est d'un bon père.

— Mon Dieu, monsieur, vous comprenez, les affaires m'obligent quelquefois à m'absenter, je suis bijoutier, et...

Le bonhomme défila toute son histoire devant le prince, qui l'écoutait avec la plus extrême bienveillance.

Enfin, le bijoutier conclut:

— Et vous, monsieur, vous avez de la famille à Vienne?

— Une fille.

— Mariée?

— Oui.

— Quel métier a votre gendre?

— Mon Dieu, il fait le métier d'empereur.

— Monsieur plaisante!..

Et le bijoutier bouda jusqu'à ce que, à la gare de Vienne, il vît l'empereur et l'impératrice recevoir le duc Max à la descente du wagon.

Et, le lendemain, le bijoutier ahuri fut appelé à la cour où, devant son beau-père, l'empereur lui commande des bijoux. La fortune du brave homme était faite.

**Avez-vous besoin de bons livres?**
**Adressez-vous au Service de Librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.**


CHEZ EATON

*Pour un jour seulement à ce prix!*

**Laveuses électriques "Tecoway"**

Depuis longtemps déjà la laveuse Tecoway fournit à nombre de foyers... un service rapide, complet et économique. Voici votre chance d'en acheter une... à prix de Vente très spécial!

Agitateur perforé assurant un meilleur mélange de l'eau et du savon. Cuve avec striures perpendiculaires, telle une planche à laver, augmentant ainsi l'efficacité du nettoyage. Cuve finie porcelaine, mottelée vert, cuite sur acier "Armco", à l'épreuve de la rouille. Pleine capacité — pouvant laver 6 livres de linge. Moteur ¼ c.v. — capacité 100%.

Essoreuse améliorée avec gros rouleaux de caoutchouc flexible.

**Spécial de la Vente Semestrielle lundi, seulement**

**Par Paiements Différés: 2.50 de dépôt et 12 versements mensuels de 5.13. Prix total par paiements différés 64.06.**

**59.50 AU COMPTANT**

Au sous-sol, rue Université

THE T. EATON Co LIMITED DE MONTREAL



LA **Maison M.-A. BENOIT Enrg.**

*a été fondée en 1907, trois ans avant le Devoir. Sa longue durée est la preuve qu'elle donne satisfaction au public. La maison Benoit est une des rares maisons ayant le droit de s'annoncer Salon licencié.*

*Spécialités:*

**Surtout en Toupets, Perruques pour messieurs et transformations pour dames. Ouvrage garanti — Ondulation permanente, Marcel et à l'eau — Coupe de cheveux — Sourcils — Shampoo — Massage.**

**NARC. MONTAMBAULT, (Propriétaire)**
**Tél. LA. 0811 - Montréal - 186 ouest, Ste-Catherine**



**EPARGNEZ SAGEMENT**

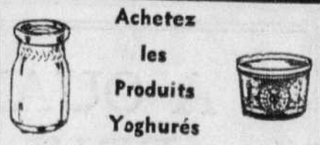
**N'oubliez pas qu'il y a de nombreux papiers de toilette blancs, mais qu'un seul WHITE SWAN**

Economisez, c'est très bien—mais faites-le sagement. N'expérimentez pas avec des papiers de toilette inférieurs. Choisissez le WHITE SWAN—il est doux, pur, absorbant, stérilisé et sûr. Rouleaux enveloppés de 750 feuilles, assurant valeur maximum.

**THE E. B. EDDY CO. LIMITED**
Succ. de Montréal: 420 rue St-Pierre



**Achetez les Produits Yoghurés**



**ORBIS**

**Lait — Fromage à la crème**

1—Aident la digestion.
2—Sont nutritifs et délicieux.

**Dans les principaux magasins** *ou appelez MAINTENANT*
**HArb. 4747 — CResc. 7878**
**Les Produits laitiers ORBIS Limitée MONTREAL**



**FOURRURES**

Economisez 50% sur les prix de l'an prochain.

Hudson $300 pour $195
Ecureuil $350 pour $275
Vison japonais $600 pour $500
Broadtail $110 pour $85
Caracul $100 pour $75
Rat musqué $135 pour $95

Manteaux de tissu pour dames, à rabais de fin de saison.
Facilités de paiement
La fabrique est l'endroit où acheter des fourrures

**CUMMINGS**
**284 rue NOTRE-DAME Ouest**
Ouvert le samedi après-midi — LA. 1185 — près Saint-Pierre.


*Feuilleton du "Devoir"*

## La Carrefour de la Belle-Agnès

*par J. Mauclère*

3 (Suite)

Paul parlait avec une exaltation contenue, une anxiété se faisait jour dans ses dernières paroles. Tante Blandine eut le sentiment que les choses pouvaient être plus graves qu'elle ne l'avait pensé tout d'abord. Dans ces conditions, le mieux était évidemment de préciser pour le jeune homme la situation exacte de Colette.

Mme Lemonnier scruta un instant le mâle visage tourné vers elle. L'intelligence et la volonté s'y reflétaient, une volonté droite, héritée d'ancêtres loyaux.

— Je vois, dit-elle en jouant, pensive, avec le collier d'Émir, que le charme de Colette agit sur toi.

— Y verriez-vous quelque inconvénient, ma tante?

— Il peut y en avoir. Tu serais sage de réfléchir avant de former des projets d'avenir auxquels Colette serait directement intéressée. Je crains que tu ne te heurtes, de ce côté, à de sérieuses difficultés.

— Des difficultés! Et lesquelles donc? demanda M. de Nangis en attachant sur la vieille dame le regard pénétrant que ses malades connaissaient bien.

— Ce n'est un mystère pour personne que la belle Monique ne voudra envisager aucun projet de mariage pour sa nièce tant que Geneviève, sa propre fille, ne sera pas pourvue.

— Mais c'est de la démence! s'écria Paul, perdant pour une fois la maîtrise de soi-même. Tout au moins, c'est excessif! illogique! grotesque!

Il arpentait le petit salon avec une vivacité qui choquait l'angora, dont le regard acéré, entre ses paupières mi-closes, suivait avec inquiétude les évolutions du promeneur.

Mme Lemonnier accorda, conciliante:

— Mettons, si tu veux, que c'est enfantin.

— Idiot, vous dis-je.

— Quoi qu'il en soit, Mme de Nollays a pleinement adopté ce principe, assez courant, que dans une famille l'aînée des filles doit être mariée la première. Personne ne pourra aller là contre. Tu n'as pas idée de l'obstination de la belle Monique!

A la pensée des difficultés que rencontrerait son neveu s'il persévérait dans son projet, tante Blandine se sentait fort émue. Elle était toute disposée à chérir celle sur qui se porterait le choix de Paul. Quelle joie si ce pouvait vraiment être Colette! Mais, à l'encontre du séduisant projet, tant d'obstacles menaçaient de se dresser, que la prudente femme se fût reproché de pousser son neveu dans cette voie semée de fondrières.

II

Au bord de la Marne, près de Charly, le château des Trois-Tourelles haussait, par-dessus les frondaisons de son parc, les poivrières auxquelles il devait son nom. Leurs épis de fer forgé s'apercevaient depuis la route de Château-Thierry, et si pressé que fût le touriste au volant de sa voiture, il ne pouvait s'empêcher de remarquer cette demeure: pour si peu qu'elle se montrât, elle avait vraiment grand air.

Depuis quelques jours, le château avait ouvert toutes ses fenêtres. Au long de l'hiver, l'aile droite et le corps de logis principal gardaient leurs volets clos sur de l'ombre et du silence. Une partie de l'aile gauche demeurait seule habitée. Deux cheminées crachaient de minces volutes de fumée, quelques croisées s'entr'ouvraient prudemment quand paraissait un rayon de soleil. Aussi les bonnes femmes de Charly, qui jabotaient en tordant leur linge dans l'eau claire du Gousset, répétaient-elles volontiers que les Trois-Tourelles ne dormaient jamais que d'un oeil et demi.

Une dame Landry en avait la garde. C'était une grande femme sèche, sévère à soi-même comme aux autres, et qui se fût peut-être reconnue janséniste, si elle avait su le mot comme elle pratiquait la chose. Au cours de la saison mauvaise, elle vivotait sans bruit; mais, quinze jours avant l'arrivée des maîtres du château, elle déployait une activité fébrile.

Il fallait alors la voir commander à un peuple de femmes qui, du haut en bas de la demeure, balayaient, ciraient, frottaient, époussetaient. C'était du beau sport féminin, dédaigneux de performance en *ing*. Mobilisés par ses soins, des hommes vérifiaient les toitures, les conduites d'eau, faisaient les raccords de peinture. D'autres se répandaient dans le parc, râteaux et sécateurs en main: la propriété tout entière faisait toilette pour recevoir les hôtes de l'été.

Ce jour-là, ayant passé des caves au grenier une inspection minutieuse, Mme Landry eut un sourire d'orgueil satisfait. Elle assujettit ses lunettes sur son nez aigu comme l'éperon d'une galère romaine, et relut pour la dixième fois une lettre reçue la veille:

— Voyons, le 15 juin? Oui, c'est aujourd'hui. S'ils comptent déjeuner ici, il ne peuvent plus guère tarder!

La vieille dame plia le feuillet, serra ses lunettes et repartit frétillante, pour donner un dernier coup d'oeil au salon. Le soleil, y entrant à flots, l'inondait de lumière et de gaieté, des fleurs riaient dans les vases, les meubles aux soies anciennes se groupaient pour d'intimes causeries. Mme de Nollays serait satisfaite, sa femme de charge l'était déjà. Il n'eût fallu presser beaucoup celle-ci pour lui faire dire que c'était le principal.

Un roulement de voiture, le cri discordant d'un klaxon... Mme Landry se précipite et son menton chevalin grimace une déception: ce ne sont encore que les domestiques encombrés de bagages. Déjà ils mettent pied à terre, se bousculent parlent tous à la fois; ce sont des Parisiens en vacances: le château, la campagne, tout leur appartient.

Mme Landry juge sévèrement ces braillards et s'interroge: ne serait-il pas de sa dignité de se retirer? Mais Georgette, la petite femme de chambre, se souvient de l'avoir vue l'année dernière. Elle s'approche gentiment:

— Nous venons en fourriers, Madame Landry! si tout n'est pas absolument prêt, nous mettrons la dernière main.

— Madame vient par la route, peut-être?

— Oui, et tout le monde sera là pour le déjeuner, compléta la cuisinière. Moi, je cours à mon fourneau.

(à suivre)

Ce journal est imprimé au no 430 rue Notre-Dame est, à Montréal, par l'"Imprimerie Populaire" (à responsabilité limitée), éditrice-propriétaire: Georges Pelletier, directeur-gérant.

# Sur le front . . . des missions

## Dans les steppes du Jehol

*(par le Père E. LAROCHELLE, des Missions étrangères du Pont-Viau)*

La portion de la province du Jehol que les missionnaires canadiens des Missions étrangères ont été appelés, en 1932, à évangéliser est située entre les 43 et 44èmes degrés de latitude et les 118 et 119èmes degrés de longitude. Son étendue est de 40,000 milles carrés. Pas une seule ligne de chemin de fer ne traverse ce territoire, et comme c'est un pays de montagnes souvent très escarpées, le seul moyen de locomotion dont nous disposons est le traditionnel chariot chinois, ou encore, si l'on est bon cavalier, le cheval ou la mule. En été, ça peut passer, il ne fait ni trop chaud, ni trop humide. Mais, en hiver, lorsque le vent rafale du fleuve Sira Muren, il faut être habillé de peaux de moutons, comme les paysans pour n'avoir pas à soufrir du froid. Il nous arrive malgré tout, après une longue course, de revenir au centre de la mission avec les deux joues et le bout du nez gelés.

Notre mission comprend actuellement quatre postes avec missionnaires résidents. Ils sont situé à 30 milles environ l'un de l'autre et c'est autour de l'église que vivent groupés la plupart de nos chrétiens. Là, le missionnaire vit comme un père de famille au milieu de ses enfants. Il est l'ange protecteur, le conseiller, l'aide spirituel et temporel des chrétiens. Il exerce l'office de mandarin, c'est-à-dire qu'il maintient l'ordre et règle les petits différends entre les chrétiens et les païens. Le dimanche et les jours de fêtes, tous s'amènent à l'église pour assister aux offices religieux.

Rien de plus impressionnant que de voir cette assemblée de fidèles, de catéchumènes, souvent aussi de païens, agenouillés avec le missionnaire devant l'autel, pour réciter ou chanter leurs prières au Dieu tout-puissant ou à sa divine Mère, écouter les avis de leur Père spirituel, entendre avec respect et piété la sainte Messe, réciter le Rosaire et faire le chemin de la Croix, redire leur catéchisme afin de garder profondément gravées dans leur mémoire les vérités de notre foi. En face d'un tel spectacle, le coeur du missionnaire se sent réconforté et avec un nouveau courage il poursuit la sainte cause à laquelle il a consacré sa vie.

Les Pères belges missionnaires de Scheut, auxquels les missionnaires canadiens ont succédé, en 1932, sont les fondateurs de ces postes si fervents. Ils les ont organisés en 1908, en achetant du gouvernement des terres encore en friche sur lesquelles ils firent émigrer les chrétiens de Maoshantoung et de Koulitou (aujourd'hui mission chinoise de Chigheng) où ils vivaient trop pauvrement sur des terres surpeuplées et surcultivées.

Aujourd'hui, ces chrétiens vivent en général assez aisément. Ils pourraient même subvenir aux besoins de leurs postes, s'ils n'étaient écrasés par des taxes exorbitantes et s'ils pouvaient facilement écouler au dehors les produits de leurs terres. Il faut espérer qu'avec l'établissement du Mandchoukouo, leur situation avant longtemps sera améliorée par la création de lignes de chemin de fer et par la diminution du fardeau des taxes.

Nous sommes actuellement sept missionnaires pour prendre soin de ces quatre chrétientés et desservir cet immense territoire: PP. Quenneville, à Koanti; Gill et Asselin, à Oanioutai; Dubé et Baron, à Haobedou; Asselin et Larochelle, à Ta Yagtse.

Il nous faut de plus courir au loin pour visiter les chrétiens qui sont perdus au milieu de la masse païenne et faire un peu de propagande dans les villages où notre foi n'a pas encore pénétré. Ces jours derniers, par exemple, je recevais la visite de deux païens de Tienchan, village situé à plus de cent milles d'ici. Ils m'invitaient à aller dans leur pays établir une mission. Il y aurait là, paraît-il, une trentaine de familles de vieux chrétiens et une dizaine de bonnes familles païennes qui seraient prêtes à embrasser notre religion. Je suis actuellement à me préparer pour aller rendre visite à ces pauvres gens.

Il est très difficile de fixer au juste le chiffre de la population qui habite la région du Jehol que nous avons à évangéliser. On n'a jamais publié de recensement officiel et je n'ai pas pu encore parcourir tout ce territoire; il y a encore de grandes portions de terrains qui sont en friche ou peu habitées. On peut tout de même évaluer à peu près à un million la population de ce territoire. Sur ce nombre, on compte à peine six mille chrétiens.

Deux peuples différents de moeurs et de langues habitent côte à côte cette contrée: les Mongols et les Chinois. Les Mongols, peuple de pasteurs et de chasseurs habitent la plaine et les montagnes, y font paître leurs nombreux troupeaux de chevaux, de boeufs ou de brebis, ou encore y pratiquent le sport de la chasse. Les Chinois sont des émigrés arrivés depuis 1907, alors que le roi mongol du Palin (Bairin) vendit au gouvernement chinois soixante mille hectares de terres qui furent mises en culture. Les Chinois sont donc pour la plupart des colons qui cultivent ou défrichent avec âpreté les campagnes du Bairin et sont devenus ainsi les petits et les grands propriétaires terriens de ces régions. D'aucuns cependant se livrent au commerce avec les Mongols ou continuent d'exercer le petit métier qu'ils exerçaient jadis au pays de leurs ancêtres.

Ces deux peuples si différents, sont loin de vivre toujours en bonne harmonie. Le Chinois méprise le Mongol qu'il considère comme inférieur, sans culture et à demi civilisé. Le Mongol a de la rancune à l'égard du Chinois envahisseur et oppresseur. Il a eu dans le passé beaucoup à souffrir des injustices des petits mandarins chinois; aujourd'hui il est bien heureux de pouvoir prendre sa revanche, alors que grâce au Mandchoukouo, l'administration de la nouvelle province du Hing nan cheng, qui comprend tout le pays du Bairin a été confié aux Mongols, au grand dam des Chinois.

L'Oeuvre de la Propagation de la Foi en ce pays du Jehol est loin d'être chose aussi facile que dans la région de Szepingkai, où l'on peut compter maintenant par milliers les conversions opérées chaque année. Les Mongols surtout sont bien difficiles à convertir. Depuis la fondation de la mission, on n'a pas encore enregistré une seule conversion d'adulte. Les quelques rares unités chrétiennes que nous comptons actuellement au sein de cette race sont des enfants qui ont été en bas âge adoptés par les chrétiens chinois et élevés dans la religion chrétienne. Ils ne comptent même plus aujourd'hui comme congols et portent des noms chinois.

L'étude de la langue mongole, que nous ne pouvons actuellement aborder, faute de manuels, le fanatisme des Mongols pour leur religion, le Bouddhisme qu'il croient être le *nec plus ultra* de toute doctrine, la haine qu'ils ressentent pour le peuple chinois, la susceptibilité qu'ils ont à l'égard des étrangers: voilà, je crois, tout ce qui éloigne de notre sainte religion cette race foncièrement religieuse "à la païenne".

Une démarche cependant a été faite contre toutes les coutumes tenues jusqu'ici. Une famille mongole, jouissant d'une certaine aisance, vient d'envoyer à l'école catholique de Koanti deux de ses enfants, dont l'un même fréquentait autrefois l'école des Lamas. Devons-nous voir en cela un prélude à la conversion de cette famille d'abord et d'autres Mongols ensuite? Nous le désirons de tout coeur.

Il n'y a pas que les Mongols qui soient revêches à la prédication de l'Evangile, les Chinois aussi montrent beaucoup d'indifférence pour notre sainte religion. Ils ne manquent pas pourtant d'entrer souvent en contact avec nos vieilles chrétientés, ils ne sont pas sans connaître parfois toutes les beautés de notre religion. Ils en admirent hautement la véracité, mais ils ne peuvent se décider à rompre avec leurs traditions plusieurs fois séculaires pour embrasser une réligion qui vient de l'étranger et qui se trouve en contradiction flagrante avec des vices pour lesquels ils conservent beaucoup d'affection. Il n'y a, la plupart du temps, que l'intérêt qui puisse les décider à changer de vie et embrasser la religion chrétienne. D'autres attendront à l'article de la mort pour demander le baptême. Depuis mon arrivée à Ta Yngtse, par exemple, il n'est pas mort un seul païen dans notre village de chrétiens qui n'ait, avant de mourir, demandé à être baptisé.

C'est donc une croisade de prières qu'il faudra entreprendre pour presser Dieu de répandre ses bénédictions sur notre apostolat auprès des païens du Jehol et de le rendre fructueux au plus haut point.

Il nous faudrait encore de nombreuses ressources pour créer ici les oeuvres de bienfaisance qui ont été créées dans la région de Szepingkai et qui ont changé les dispositions des païens à l'égard de l'Eglise catholique.

Il nous faudrait encore plus de missionnaires pour pouvoir étendre au loin notre action évangélisatrice, fonder de nouveaux groupements de chrétiens et empêcher les quelques chrétiens existant actuel de se perdre au milieu de la masse païenne.

Nous sollicitons donc le concours de nos généreux compatriotes du Canada pour la réalisation de nos rêves apostoliques. Nous ne sommes pas seuls à avoir le devoir de travailler à la conversion des infidèles. C'est un devoir qui lie tous les chrétiens, tous ceux qui, par un bienfait ineffable de Dieu, ont reçu la grâce de la foi et du baptême. L'époque de Noël et du Jour de l'an est un temps propice pour offrir des étrennes. N'allez pas oublier vos missionnaires qui se dépensent, prient, souffrent et travaillent en votre nom sur la terre étrangère.

Edgar LAROCHELLE, P.M.E.
Linsi Sien (Ta Yngtse),
Mission catholique,
Jehol, Mandchoukouo.

## Le vieux Toan Young Fou

PAR LE PERE ANTONIO LABERGE, PRETRE DES MISSIONS ETRANGERES

Quel est donc ce vieillard? Vous n'en avez probablement jamais entendu parler, c'est pourquoi je viens vous en entretenir. Je vous dirai tout de suite que c'est un très bon vieux par ailleurs; seulement, sur sa vieillesse il est devenu voleur... Ah! ne vous en formalisez pas trop; il n'a volé jusqu'ici que de très bonnes choses, et encore avec l'assentiment de son possesseur légitime. Mais alors, me direz-vous, comment est-il voleur? Et pourtant il est bien voleur... oui, voleur du ciel.

L'autre jour, j'allais faire une visite à la desserte de Yang-Ta-Tcheng-tse, ville située à quarante lis (13 milles environ) de Ta Tsing chan, où nous avons un groupe assez considérable de chrétiens. Au cours de la visite, voilà qu'on m'annonce qu'à cinq lis de là se trouve un vieillard qui désire voir le Père et qui demande le baptême. On me dit qu'il connaît déjà un peu de doctrine chrétienne, et que la maladie l'emportera bientôt.

Je pars donc après la messe, accompagné du catéchiste de l'endroit. Nous arrivons bientôt à une pauvre maison en terre, comme toutes les autres d'ailleurs: c'est la mode par ici. Elle n'a pas même de cour murée pour protéger ses habitants contre les méfaits des brigands, ce qui est une preuve de la pauvreté de la famille.

Tout le monde est à la porte qui nous attend: chacun manifeste à sa manière sa joie de voir enfin le Père arrivé; et pour cause. Voici l'histoire.

La famille, depuis longtemps, voulait se convertir, mais le vieillard... chef et maître de toute la descendance... les en empêchait obstinément. "Il n'y a pas de presse, répétait-il toujours; plus tard, nous verrons". Le "plus tard" était enfin arrivé. Le bon Dieu venait de toucher son coeur, et à l'heure de la mort. Il voulait l'enrichir de sa grâce.

Le bon vieux n'était pas le moins heureux. "J'avais peur, disait-il, que le Père ne vienne pas". Si vous aviez vu sa joie, vous auriez répété avec moi, en vous inspirant des paroles de l'Evangile: "Vraiment, je n'ai pas trouvé tant de foi en... Mandchourie."

Le bon vieux, voyant dans le prêtre le représentant de Dieu qui venait le sauver, ne cessait de répéter en guise de remerciements et de compliments à la mode chinoise: "Chenn fou, hao; ti i; ti i." Ce qui dans sa bouche en signifiait pas autre chose si ce n'est de vanter la bonté du Père d'avoir bien voulu se déranger pour lui. Son esprit encore païen admirait cette démarche du missionnaire, lui qui pourtant ne faisait que remplir un devoir bien doux. Que nous serions heureux d'en avoir à accomplir souvent comme celui-là!

J'examine sa science théologique: elle est bien passable. Depuis quelques jours une chrétienne du voisinage lui expliquait l'essentiel du catéchisme et le bon vieux avait bien compris et pas mal retenu. Avec quelques nouvelles explications, il réussissait son examen avec la note 99.9 et il était admis dès ce moment à la réception du saint baptême et de la sainte communion. C'est d'un ton ferme et absolu qu'il répondit aux abjurations. Trouvant les interrogations nombreuses et oubliant les lois de la liturgie, il disait: "Oui, oui, je crois, je renonce à tout, je n'en veux plus de ces choses-là, de ces affaires-là. Oui, oui, je crois à tout, tout, tout."

Ce fut avec de grands sentiments de foi qu'il reçut le baptême d'abord et ensuite la communion. Il est sûr que le bon Dieu n'a pas dû être plus sévère que moi dans l'examen, en voyant ses dispositions, sa bonne volonté. D'ailleurs le travail de la grâce n'avait-il pas été surtout l'ouvrage de Dieu lui-même? Effets aussi sublimes qu'incompréhensibles de la grâce de Dieu dans une âme: aujourd'hui incrédule, demain un grand croyant.

Non, jamais nous n'admirerons assez les voies de la Providence ni la bénirons assez de nous accorder de si vives consolations au milieu de notre ministère. Prions-la de se choisir encore d'autres âmes nombreuses au milieu de ces pauvres Mandchoukoutains.

Antonio LABERGE, P.M.E.

**Avez-vous besoin de bons livres?**

**Adressez-vous au Service de librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.**

## L'évolution des tramways en 25 ans

A l'occasion du 25ème anniversaire du *Devoir*, il est intéressant de jeter un coup d'oeil sur le développement du service des tramways depuis cette époque.

On peut dire que non seulement le tramway a suivi l'extraordinaire expansion de la ville, mais que c'est lui qui y a présidé en quelque sorte.

On donne, dans l'annonce que publie aujourd'hui la compagnie, des chiffres d'une précision éloquente; mais ce que ces chiffres ne révèlent pas, ce sont les transformations du point de vue mécanique subies par les voitures électriques et qui toutes tendaient à rendre celles-ci plus sûres, plus rapides, plus confortables.

Le voyageur d'aujourd'hui est moins bousculé que celui de naguère et on épargne à son oreille les criailleries des freins à chaîne et à friction. Par ailleurs, le tramway complètement fermé, qui est d'apparition relativement récente, le garde contre les terribles courants d'air et les changements de température qui lui valaient de si fréquents coryzas. Ce perfectionnement réduit, en outre, les dangers d'accidents pour ceux qui montent en tramway ou en descendent.

La mise en circulation des autobus constitue une amélioration encore plus sensible du service. On compte désormais plus de 150 de ces voitures qui fonctionnent avec une régularité proche de la perfection, ce qui est d'autant plus méritoire que les difficultés résultant du climat et de la topographie sont très prononcées à Montréal: hiver long et neigeux, rampes roides, etc.

Un fait ignoré de la plupart des usagers du tramway, c'est que la compagnie a obtenu plusieurs récompenses pour l'efficacité de son service. En 1933, la compagnie et ses employés ont reçu le diplôme dit *Special Certificate of Merit* du *Transit Journal*. Précédemment, la compagnie s'était vu attribuer l'*Anthony N. Brady Certificate of Honorable Mention* de l'*American Museum of Safety* pour succès signalés dans la prévention des accidents.

Bon nombre de Montréalais apprennent à apprécier l'efficacité de leur service de tramway par comparaison avec celui des villes étrangères qu'ils ont occasion de visiter.

Les employés de la compagnie — environ 5000 — et leurs dépendants représentent à eux seuls une petite ville dont la présence dans la région métropolitaine constitue un actif appréciable pour la collectivité. Le total de la liste de salaires a passé de $1,931,514.43 en 1910 à $5,236,681.71 en 1934, c'est-à-dire qu'elle a plus que triplé en 25 ans.

La compagnie des tramways est aussi l'un des plus forts contribuables de la ville de Montréal; elle verse, chaque année, à la trésorerie municipale plus d'un million de dollars pour usage des rues, enlèvement de la neige, taxes et permis divers. Depuis la signature du contrat avec la ville, en 1918, la compagnie a payé à celle-ci un total de $16,502,364.78.

La compagnie est également l'un des plus forts consommateurs montréalais car elle place des commandes très importantes pour achat d'équipement et de matériel.

## *ainsi pense* LA PRESSE CANADIENNE *-- de jour en jour*

### *Immigration*

### L'opinion de l'Ouest

Du *Patriote de l'Ouest*, Prince Albert, Saskatchewan, numéro du 13 février:

Le rapport de la Commission anglaise, "*Whitehall Committee*", est entre les mains du ministre de l'immigration, M. Gordon.

La question de l'immigration est donc de nouveau amorcée. Avant de se prononcer, le ministre étudierait la répercussion qu'une reprise de ce mouvement pourrait avoir sur le Canada, vu la sécheresse et l'état du chômage.

Au cours d'une conversation sur le projet, des députés de l'Ouest se seraient montrés favorables à un nouvel afflux d'immigration. Il se peut que certains députés à courte vue désirent inonder le pays d'immigrés, mais ils ne traduisent certes pas l'opinion générale de l'Ouest.

Les gros quotidiens de la Saskatchewan, nullement habitués à se compromette et toujours tournés du côté où vient le vent de l'opinion publique, ne prisent pas l'immigration à ce moment.

"Il semble que ce n'est pas le moment d'amener des colons au pays, écrit le *Star* de Saskatoon. Les projets et suggestions en faveur de l'immigration ont reçu très peu d'encouragement en dehors des critiques et des dénonciations. L'idée de faire venir des immigrés, au moment où un million et plus de citoyens vivent aux dépens de la charité et du gouvernement, frappe l'esprit le moins observateur de son incongruité".

Le *Leader* de Régina ajoute:

"Il semble que le gouvernement a assez de chômeurs sur les bras pour le moment, sans qu'il aille en quérir de nouveaux dans les vieux pays... Des députés de l'Ouest s'intéressent, paraît-il, au mouvement migratoire, mais ce n'est sûrement pas là le sentiment des populations de l'Ouest. Car, elles n'ont aucun intérêt pour ce qui est de nature à augmenter leurs difficultés et à aggraver leurs problèmes... Lorsqu'elles sont aux prises avec une surproduction, qu'auraient-elles à gagner d'un nouvel afflux?"

Vérité élémentaire basée sur la simple observation des faits. Si nos cultivateurs vivotent avec l'expérience acquise depuis des années sur le sol canadien, quel succès attend des étrangers, qui, la plupart du temps, ne connaissent pas la différence entre une charrue et une semeuse?

Secourons d'abord les nôtres. Ils sont plus aptes à réussir sur les terres que les colons d'un jour importés d'outre-mer. C'est là l'opinion des populations agraires de l'Ouest, que traduiraient si mal certains de leurs députés au fédéral. — J. V.

### Notre dimanche, y songeons-nous?

De l'*Action catholique*, Québec, numéro du 21 février:

La Ligue du Dimanche a tenu ces jours derniers à Montréal son congrès annuel, sous la présidence de M. le juge Fabre Surveyer. Après une revue du travail accompli et des résultats obtenus, elle a formulé des voeux, qui ont été transmis à qui de droit.

Vont-ils obtenir l'attention qu'ils méritent?

Car au moment que l'on reconnaît partout la nécessité d'une législation sociale, on ne saurait méconnaître qu'une des premières réformes à opérer est de rétablir le respect du dimanche.

Le respect du dimanche est le signe auquel on reconnaît les peuples chrétiens; et l'acharnement que l'on met à faire profaner le dimanche montre que l'ennemi sait l'importance de l'objectif qu'il ne perd pas de vue: déchristianiser.

La grtnde preuve de la divinité du Christ est sa résurrection. Le dimanche date de la résurrection; il la rappelle constamment, comme il rappelle tout ce que l'homme doit à Dieu.

Le grand sophisme mis de l'avant par les contempteurs du dimanche pour justifier leur faute était l'obligation de rémunérer le capital engagé dans les entreprises!

Je conçois qu'un cerain nombre aient pu se laisser leurrer par ce prétexte; les grandes affaires, la grande industrie avaient affolé tant de monde!

Mais maintenant que le capitalisme est réduit à l'état d'accusé, et que le monde entier lui demande compte des excès auxquels il s'est livré et de la misère à laquelle il l'a réduit, le moment n'est-il pas venu de faire justice d'un de ses sophismes les plus dangereux, et de rétablir enfin le dimanche dans tous ses droits?

Secoués comme nous l'avons été et comme nous le sommes encore, menacés de toutes parts dans nos droits les plus légitimes parce que nous avons commencé par ignorer les droits de Dieu, nous serions des aveugles et des criminels, si nous laissions durer du mal qui a déjà produit tant de ruines.

Maintes usines aujourd'hui silencieuses, maintes petites villes sur le bord de la faillite, attestent que le travail du dimanche ne profite point.

Prenons donc bien garde de le laisser renaître avec la prospérité qu'on nous annonce; appliquons nous plutôt, ainsi que le propose la Ligue du Dimanche, à le débusquer de ses dernières positions.

Il y va de notre bien-être et de notre avenir.

Jules DORION

LES PLUS GRANDS SPÉCIALISTES EN TAPIS AU CANADA

Tapis orientaux, Wilton et Axminster, linoléums. Au plus bas prix en ville.

H. LALONDE & FRÈRE LTÉE
4800 AVE. DU PARC
Près de l'Ave. Mont-Royal.

Il y a un magasin TOUSIGNANT FRERE près de chez vous:
1584 Ste-Catherine E. — 1374 Ontario E. — 3475 Ontario E.
5167 rue Clarke — 2309 Ontario E. — 1148 Mont-Royal E.
2929 Masson — 6920 St-Hubert — 2034 Mont-Royal E.

TOUSIGNANT et Frère Limitée.
6312 RUE SAINT-HUBERT

BEURRE
Crémerie 1ère qualité . . . 25c
Crémerie 2ème qualité . . 24c
Beurre de laiterie . . . . . 20c

CENT POUR CENT CANADIENS-FRANÇAIS
Moins cher que partout ailleurs, même à qualité égale.

MAISON GASTON BERARD
successeur de la Cie Royal Silver Plate
1885-Un demi-siècle de progrès-1935
Ciselage et placage d'or et d'argent
Chrome — Nickel — Bronze.
70 ouest, rue Craig - HA. 9948

VENTE DE FEVRIER
Grandes réductions
Chapeaux à 1.89 et plus.
Ed. Michaud
Maitre-Chapelier
Deux Magasins: 1257, Université — 911 rue Bleury

Les personnes atteintes de rhumatisme, goutte, maladie du foie, de la peau, de l'estomac et de l'intestin ont grand avantage à prendre
LITHINES du Dr. GUSTIN
MOINS D'UN SOU LE VERRE
En vente dans toutes les pharmacies — Méfiez-vous des imitations.

"La réclame finit toujours par porter fruit", dit l'annonceur persévérant.

Spécialités: Chemises WARRENDALE — Complets LOMBARDI
RAOUL FOURNIER
CHEMISIER-TAILLEUR-CHAPELIER
4502, RUE ST-DENIS — 375, AVE MONT-ROYAL EST
Tél. HArbour 3896 MONTREAL

ANTIKOR-LAURENCE
Enlève CORS, VERRUES ET DURILLONS
EFFICACE, SANS DOULEUR
FRANCO PAR LA POSTE
PHARMACIE LAURENCE MONTRÉAL
25¢
HA. 7907 COIN ST DENIS ET ONTARIO

Le Moulin Economique
— fabrique toutes essences
Spécialité: Vanille 1ère qualité
— Chez votre épicier ou appeler AMherst 5751
4916, 5ème AVE, ROSEMONT

NETTOYAGE FRANÇAIS
Robes, Costumes, Manteaux, Complets, Pardessus nettoyés et pressés à partir de . . $1
Chapeaux nettoyés 50c
SERVICE DE 24 HEURES
Appelez CRescent 2149
NEW SYSTEM Cleaning Service Enrg.
TEINTURIER-NETTOYEUR
2461, des Carrières
J.-H. BRETON, prop.

Où l'on s'habille bien—
Ernest Meunier
Le Tailleur Fashionable
994, RUE RACHEL (EST)
Téléphones: FR. 9343-9850

SOIN DES PIEDS
Spécialité: Chaussures pour pieds malades.
HOULE & BLEAU
4561 est, Ste-Catherine
Tél. CL. 7987

"La réclame finit toujours par porter fruit".

GARAGE CRESCENT
PAUL MARTEL
Agence autorisée du Studebaker — Achat et vente d'autos usagés remis à neuf.
Mécaniciens spécialisés: Débossage, Soudure, Duco.
Travail garanti — Honnêteté et bon service — Nous achetons les autos usagés
5369 BOUL. SAINT-LAURENT — Tél. CRescent 2196

Rhumes — Asthme
Toux — Bronchites
Sirop Villars
— Efficace dans les affections des voies respiratoires — 2 formats:
.50 et $1.00
Voyez votre pharmacien
CANADA DRUG CO.
Maison essentiellement canadienne - française.

POUR VOS VIGNETTES appelez La PHOTOGRAVURE NATIONALE LIMITÉE
59 STE CATHERINE OUEST près CLARKE MONTREAL
MARQUETTE 4549

A QUALITE ET PRIX EGAUX

Il est de votre devoir d'encourager une maison canadienne-française comme la Compagnie chimique FRANCO Américaine.

Fondée depuis plus de 40 ans par des Canadiens français, cette maison a su prendre de l'envergure dans le domaine des remèdes. Manufacturés sous le contrôle d'un docteur en chimie, d'un médecin, d'un pharmacien, les remèdes suivants sont efficaces:

PILULES ROUGES: anémie, faiblesse générale chez la femme.
PILULES MORO: tonique reconstituant.
ROBOL: remède à la constipation.
OVONOL: tonique pour les enfants.
MONOCAL: tonique dépuratif.
SIROP de "la FRANCO" pour le RHUME.
SIROP D'HYPOPHOSPHITES de "la FRANCO".
EXTRAIT DE FOIE DE MORUE de "la FRANCO".
LINIMENT AU CAMPHRE de "la FRANCO".
TABLETTES de "la FRANCO" pour mal de tête.
RAVA: maladies féminines.

Cie Chimique Franco-Américaine Ltée
1566, rue St-Denis :: MONTREAL
LA. 6249

# Les Missions des Pères Blancs en Afrique

## *En zigzags à travers la brousse africaine*

### Dans le mystère des forêts vierges et des plaines brûlantes — Les malheurs d'un esclave racontés par lui-même

Farragith conserve présents à la mémoire les moindres détails des scènes horribles auxquelles il assista durant le temps qu'il passa en esclavage aux mains des Arabes qui après l'avoir arraché à son foyer dans sa tribu soudanaise, le conduisirent à Ouargla où il fut racheté par les Pères Blancs. Sa petite soeur, esclave elle aussi était morte en route.

#### Fantasia

Dans le désert, continua-t-il, j'ai assisté à la fantasia des Arabes et au pillage des tribus nègres. La fantasia est une fête qui consiste à simuler une guerre et à tirer un grand nombre de coups de fusil ou, pour dire comme les Arabes, *à faire parler la poudre*. Ces enfants de l'Afrique montés sur leurs chevaux, courent à toute vitesse dans un vaste espace de terrain; ils agitent leurs fusils, les jettent en l'air et au moment où ils les reçoivent ils appuient sur la gâchette et le coup part. Je n'avais jamais vu de fusil, j'étais terrifié lorsque j'entendais la détonation de cette arme, je pensais que mes maitres, les Arabes, avaient pris au ciel le tonnerre, et qu'ils l'avaient dans leurs mains pour nous punir et nous tuer.

#### Pillage d'une tribu

Voilà aussi comment s'arrangent les Arabes pour piller une tribu nègre et prendre les habitants comme esclaves. L'armée des Arabes se dirige en silence vers une tribu qui ne s'attend pas à être attaquée (car il n'y a pas de déclaration de guerre). Lorsque la nuit est arrivée, que les nègres dorment et que les feux sont éteints, l'attaque ou plutôt l'irruption se fait sur tous les points à la fois. Des Arabes se précipitent sur les huttes avec un élan irrésistible, garottent ceux qui se rendent, tuent ceux qui se défendent et pillent les habitants. La fuite est impossible; il n'y a de choix qu'entre la mort et l'esclavage: la mort certainement serait préférable, mais le nègre s'attache à la vie, pour misérable qu'elle soit, et de là vient que la résistance est presque nulle et le nombre des prisonniers fort considérable.

Ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que l'on peut bien juger du désastre de la nuit. Un amas de cases fumantes, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants abattus, mornes, regardant d'un oeil stupide ce qui, naguère encore, était leur tribu, l'armée des Arabes, dansant sur les ruines et ajoutant les insultes et les outrages à la douleur du vaincu.

Voilà ce que j'ai vu bien des fois, voilà comment les Touaregs ont cerné Kaffouan, ma tribu, pris ma pauvre mère et ma petite soeur. Voilà comment des hommes volent d'autres hommes pour en faire des esclaves, qui sont traités comme de vils animaux, et qu'ils massacrent et tuent selon leur bon plaisir.

#### Prières des musulmans

Dans la marche, au milieu du grand désert (j'étais alors âgé de neuf ans), les Arabes, nos maitres tous Musulmans, faisaient chaque soir leurs prières et leurs prostrations. Ils voulaient que nous fissions la même chose qu'eux. "Mais, dis-je un jour, je ne sais pas prier Mahomet, moi, je ne connais pas ce Mahomet qui a des adorateurs si méchants, je ne puis pas faire comme vous".

Alors le *kirangozi*, ou guide de la caravane, me fit donner des coups de bâton pour avoir parlé ainsi. Puis il força tous les nègres esclaves à faire la prière des Musulmans ainsi qu'eux. Par crainte de nouveaux coups nous nous mimes à genoux comme nos maitres. Ils étaient tournés vers l'Orient et faisaient une multitude de gestes et de contorsions, ouvrant les bras, puis les croisant sur la poitrine, ensuite regardant le ciel, puis baisant la terre en disant: Allah! Allah! Akbar! Dieu est grand! Allah! Allah!

Et nous, nous faisions absolument comme les Arabes, sans savoir ce que c'était.

Je fus pris un jour à rire pendant la prière: je fus aussitôt bâtonné et mon sang coula.

Après la prière, nous nous remîmes en marche, encore ici j'eus beaucoup à souffrir.

J'étais exténué et mes maitres voulaient absolument me faire marcher et courir avec les autres nègres; je refusai et cherchai l'occasion de m'échapper, lorsqu'un Arabe vint à moi avec son poignard et m'en porta un coup de plat dans le flanc droit. Je ressentis d'atroces douleurs, le coup fut porté si raide que j'eus une côte brisée. Je vis le sang couler en abondance et je tombai évanoui. Un Arabe alors me prit sur ses épaules et me reconduisit à la caravane; il me mit dans un sac sur le dos d'un chameau; c'est là que je repris connaissance. Dans ce sac de toile épaisse l'air entrait difficilement; j'étouffais.

Le coup de poignard que j'avais reçu m'arrachait encore souvent des cris, surtout quand j'étais ballotté par la course du chameau: chaque mouvement, chaque choc était pour moi un nouveau coup de poignard. Au bout de quelques jours, le chef arabe me fit descendre de chameau, me tira hors du sac et me dit de marcher avec les autres esclaves.

Je n'étais pas encore solide et je boitais: chaque pas me causait des douleurs, et je fus obligé de marcher et de suivre mes maitres à travers le désert brûlant. Peu à peu, la plaie se cicatrisa, mais je boitais toujours et je souffrais encore.

Après huit jours de marche, la caravane s'arrêta dans une oasis, les Arabes prirent leur repas et nous jetèrent les os et les restes de leur viande; nous mourions de faim et de soif et nos maitres ne voulaient rien nous donner. Nous mangions les insectes et les sauterelles, un peu de feuilles de sutama et de la terre rouge. Tout cela ne nous rassasiait point. Comme j'étais gardien de cinquante bébés (moutons) et de quelques chèvres... je m'entendis avec deux de mes petits compagnons pour soulager notre faim et notre soif.

#### Un agneau dévoré

Après leur repas les Arabes s'endormirent; je profitai de ce moment pour enlever un agneau près de mes maitres endormis. Nous allâmes nous cacher derrière un arbre, un de mes compagnons tint la gueule de l'agneau, afin de l'empêcher de crier, puis, comme je n'avais pas de couteau, je pris de grands roseaux effilés, et je m'en servis pour faire des incisions au cou de l'agneau, chacun à notre tour nous sucions le sang qui coulait de cette plaie. Quand l'agneau fut mort, je pris des branches d'arbre et quelques herbes sèches, puis avec deux cailloux je fis jaillir quelques étincelles qui mirent le feu aux herbes.

Alors nous déchirâmes l'agneau et chacun à notre tour nous passâmes notre morceau de chair au feu, et nous pûmes ainsi assouvir notre faim extrême.

Le repas fini, je fis un trou dans le sable et jetai les restes de l'animal égorgé, effaçant du sol toute trace de sang, jetant au loin les débris du feu. De cette manière mes maitres ne s'aperçurent de rien.

Après avoir tué et mangé cet agneau, je revins au camp, mes maitres étaient encore endormis; quelque chose de terrible allait avoir lieu et un drame sinistre allait se dérouler bientôt dans le désert.

#### Une révolte

Un esclave nègre, âgé de vingt-cinq ans environ, voulut pousser tous les autres esclaves à se révolter; nous refusâmes, car nous étions trop faibles contre les Arabes nos maitres, tous armés de longs fusils et de sabres. Cet esclave voulut faire à lui seul ce qu'il voulait voir faire par nous tous; il s'arma d'un énorme bâton et vint nous dire qu'il allait tuer les maitres arabes qui nous faisaient tant souffrir, alors plusieurs esclaves de dix-huit et vingt ans se joignirent à lui! Ils prirent chacun un bâton et vinrent au camp.

Près de la tente du chef arabe se trouvaient deux gardiens endormis. Le nègre, auteur de la révolte, frappa l'un des gardiens d'un coup de son bâton, et les autres nègres se ruèrent sur le second. Mais le bruit des coups et les cris des victimes réveillèrent tout le camp. En un instant les Arabes étaient sur pied et voyaient qu'ils étaient dans une mauvaise situation et qu'ils devaient user de moyens énergiques pour ramener la paix. Le nègre de vingt-cinq ans, homme robuste et taillé d'une manière colossale, s'acharnait toujours sur le gardien qu'il avait frappé; il était transporté de rage et de furie, ses yeux étaient rouges de sang, et son front couvert de sueur, il déchirait sa victime... lorsque les Arabes vinrent immédiatement garrotter les révoltés et les mettre hors d'état de se défendre. Alors commença ce drame épouvantable dont on ne peut se faire une idée: les Arabes voulurent montrer aux autres nègres ce que coûte une révolte et voici ce que mes yeux ont vu, et ce que ma bouche ose à peine raconter.

"Le nègre qui avait poussé ses compagnons à la révolte arriva devant le chef de la caravane, les mains liées derrière le dos; une mort affreuse l'attendait... Un Arabe, en effet, lui porta un coup de poignard en pleine poitrine: l'esclave tomba baigné dans son sang. Alors on représenta aux autres nègres que la révolte est punie ainsi par la mort. Ce n'était pas tout: les autres esclaves qui s'étaient révoltés aussi et qui avaient tué le second gardien, subirent leur peine. Ils avaient un bâillon en forme de croix qui devaient les faire horriblement souffrir: on leur en passe un bout dans la bouche: il s'applique sur la langue ce qui les empêche de souffler et par conséquent de parler. J'ai vu de près mes malheureux compagnons, ils avaient presque tous les yeux hors de la tête. Quelques-uns bâillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes. C'était un spectacle horrible de voir l'animation, les gestes, les contorsions de tous ces nègres.

On les traîna un par un devant le chef, et en notre présence, pour nous effrayer. Ils s'avançaient tristes, sans proférer une parole ni pousser un cri; plusieurs avaient deux larmes qui perlaient sur leurs joues. Au signal donné, les têtes tombaient, le sang coulait de toutes parts, l'Arabe qui faisait l'office du bourreau en était couvert, et les malheureux qui attendaient leur tour derrière l'exécuteur étaient comme teints en rouge. Il y en eut qui furent attachés à un arbre ou à un poteau, condamnés à mourir de faim ou à être dévorés par les bêtes féroces: c'était un étalage public de cadavres: on les plaçait dans toutes sortes de positions. Leurs têtes étaient placées au haut des piques des Arabes, et on nous les montrait pour nous effrayer et nous faire obéir. Le sang de mes compagnons massacrés était recueilli dans des calebasses pour en arroser la tombe des deux arabes assommés.

Après cette exécution épouvantable, la caravane se remit en route. On nous exposa en vente, comme je vois en France les animaux traînés sur les marchés. Un Arabe étranger me prit par la main, me fit lever et marcher; il examina mes bras et mes jambes, m'ouvrit la bouche, regarda mes dents, et après quelques instants de réflexion, il m'acheta. C'était la cinquième fois que j'étais vendu, j'avais environ dix ans. Je quittai les maitres arabes qui m'avaient tant fait souffrir, et j'entrai dans une autre caravane, à Aïn-Salah. J'étais trop petit pour pouvoir travailler, c'est pourquoi je fus enfermé dans une tente et, afin de me rendre la fuite impossible, on me mit des entraves aux pieds, ce qui me faisait souffrir.

J'ai oublié de raconter ce qu'on me faisait endurer lorsque j'étais vendu à un nouveau maitre.

#### Tatouage

L'Arabe ou le Touareg qui m'achetait me conduisait après le marché loin de toute tribu et là, dans une forêt ou dans une oasis, il devait marquer sa marchandise pour la reconnaître entre toutes les autres. Cette marchandise n'était autre que sa troupe d'esclaves, et voici comment il s'y prenait et ce que nous souffrions alors. La première fois que je fus vendu, mon maitre Touareg me lia les pieds et les mains et avec un couteau il me fit deux tatouages ou deux incisions profondes dans la joue droite et à la joue gauche; le sang coulait et je souffrais beaucoup, car j'étais bien petit, j'avais six ans; mes blessures guérirent au bout de quelques jours. La seconde fois que je fus vendu, à des Touaregs encore, on me fit subir le même traitement.

Lorsque je tombai aux mains des Arabes, ceux-ci agissaient autrement pour marquer la figure de leurs esclaves. Je ne m'attendais à rien, et voici qu'un Arabe vint me dire: "Farraghit" (c'était mon nom), Farraghit, couche-toi, mon petit, nous allons t'endormir". J'avais alors huit ans, je ne pensais pas au mal qu'allait me faire ce méchant homme, je me couchai par terre: "Ferme les yeux", me dit-il; j'obéis à mon maitre et je ferme les yeux pour dormir. Alors l'Arabe prend un morceau de marbre tranchant et y fait avec cette pierre deux profondes incisions sur la joue gauche et sur la joue droite. Les souffrances que je ressentais étaient terribles; il me fallut les endurer sans pousser un cri. Une autre fois un nouveau maitre Arabe me dit: *Farraghit, nous allons t'engraisser, et sur le marché tu seras vendu cher*".

Je m'étends par terre pour dormir; alors le cruel Arabe, avec une pierre, me fait encore deux nouvelles incisions sur la figure. Et, pour empêcher le sang de couler trop et aussi pour cicatriser les plaies, on me mit les feuilles d'une plante qui pousse dans notre pays, et qui a cette vertu de cicatriser les blessures. Si la douleur me faisait pousser des cris, mes maitres me frappaient et me disaient: "Si tu continues à crier, nous allons te couper la tête avec ceci", et ils me montraient leurs grands couteaux; j'avais peur et je souffrais en silence.

J'ai été vendu six fois et je porte sur ma figure quinze profondes cicatrices que m'ont faites mes maitres Touaregs et Arabes.

Voyez six tatouages sur la joue droite, six sur la joue gauche et trois sur le front. Chaque marchand arabe et chaque marchand touareg a sa marque.

J'étais donc à Aïn-Salah dans une tente parce que j'étais trop petit pour pouvoir travailler. Un jour on m'enleva les entraves que j'avais aux pieds, et on me dit qu'il fallait suivre la caravane pour marcher vers Ouarglah, afin de nous exposer en vente. Je ne raconterai pas ce voyage à travers le désert: faim dévorante, fatigues et coups, c'est le pain quotidien de l'esclave. Nous arrivâmes à Ouarglah, sur le marché d'esclaves. On nous fit ranger par ordre de taille: les plus forts et les plus robustes en avant; les petits et les mourants derrière. Je vis beaucoup d'acheteurs venir près de nous et prendre mes compagnons. Personne ne voulait m'acheter, j'avais trop mauvaise mine.

Le pauvre petit ne se doutait pas alors que l'heure de sa délivrance était proche car il ne savait pas qu'à Ouarglah il serait bientôt racheté, pour la modique somme de $20.00 par un Père Blanc, l'héroïque Père Richard qui, lui-même, devait un jour rougir de son sang généreux les sables brûlants du désert. Mille fois bénis serez-vous, chers lecteurs, si par le sacrifice de quelques piastres vous pouvez rendre possible la délivrance de quelque petit frère de Farraghit.

E. CHAMPAGNE,
des Pères Blancs

N.B. — La maison des Pères Blancs à Montréal est à 1626 Saint-Hubert.

DANS UN DECOR UNIQUE

Parmi les Pythons et les Lances d'Afrique, aura lieu, le 26 février courant une partie de Euchre, chez les Pères Blancs d'Afrique, au no 1626, rue Saint-Hubert. Ce Euchre aura comme cadre le musée africain, nouvellement installé.

Tout en vous amusant, vous y verrez des choses rares et mystérieuses pour la plupart d'entre nous.

L'oeuvre admirable des Pères Blancs vous convie à ce euchre où vous aurez tous les loisirs d'examiner les nombreuses pièces de la brousse africaine.

Les prix sont nombreux et le nombre des billets étant très limité, vu l'exiguité de la salle, veuillez vous procurer vos billets au plus tôt.

Prière de vous adresser pour les billets (35 cts l'unité), chez les Pères Blancs, no 1626, rue Saint-Hubert, tél. HArbour 6320.

N.B. — Apporter cartes et marqueurs.

## Les souhaits du "Samedi"

Du *Samedi* du 16 février:

Le *Devoir* célèbre son 25ème anniversaire de naissance.

Il publiera à cette occasion un numéro spécial qui sera en vente le samedi, le 23 février prochain.

Le supplément contiendra quelques témoignages de bénéficiaires de *l'oeuvre du Devoir* qui rendront hommage à sa vaillance puisque, contre vents et marées, il réalise ce qui semble, de nos jours, une gageure: se maintenir à flot tout en heurtant de front, parfois avec une violence extrême, les puissances d'argent, voire les puissances politiques. On peut dire de lui qu'il a sans cesse courtisé l'opposition comme d'autres ont sans cesse courtisé le pouvoir.

Mais ce qui constituera l'originalité capitale de ce supplément, c'est qu'il consacrera près de deux cents colonnes à raconter *comment se fait un journal*.

Ce sera le spectacle graphique des diverses phases de ce papillon aux vastes ailes, du moment où les feuillets de copies sont rédigés puis distribués aux compositeurs jusqu'à ce que du cocon, écrasé par les cylindres de la rotative, jaillisse la chrysalide.

L'effectif de la rédaction au complet — y compris les collaborateurs de l'extérieur — met la main à ce numéro, le premier du genre au Canada, pensons-nous. Mais ce n'est pas tout: dans cette maison, plusieurs membres du personnel, hors celui de rédaction, savent tenir une plume (gérant d'affaires, typographes, chef du tirage). Chacun de ces collaborateurs décrira sa besogne particulière de telle sorte que ce numéro constituera un cours complet de journalisme pratique. Détail intéressant, il sera fait sous la direction de M. Georges Pelletier qui joint à ses fonctions de directeur-gérant du *Devoir* celles de titulaire de la chaire de journalisme (rédaction et administration) à l'Ecole des Sciences Sociales, Economiques et Politiques de l'Université de Montréal.

On peut compter sur un supplément très coloré et très vivant, puisqu'aussi bien l'un de nos confrères, en exprimant ses souhaits au *Devoir*, a écrit cette parole si vraie: "Le *Devoir* a été dans la province la grande école de journalisme."

Le *Samedi* souhaite plein succès et longue vie au grand quotidien avec d'autant plus de plaisir que notre propre directeur y a fait ses premières armes.

## Conférences du dimanche au Monument

Le dimanche, 24 février 1935, à 3 heures de l'après-midi, M. le professeur C. N. Valin, médecin, poursuivant sa série de conférences sur l'hygiène, traitera le sujet suivant: "Principes d'alimentation rationnelle" (suite).

Le même jour, à 8 heures du soir, M. le professeur Jean-Baptiste Lagacé, donnera sa neuvième conférence sur l'"Histoire de l'art".

Le sujet traité sera: "Les grands maitres de la Renaissance italienne: Raphaël".

Ces conférences, données sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, seront illustrées à l'aide de projections lumineuses.

Le public est cordialement invité à suivre ces conférences.

Entrée libre.

## Avis légal

Province de Québec. District de Montréal, Cour de circuit. No 23494. Louis Cousineau vs M. Ditomasso et al. Le 2ème jour de mars 1935, à 11 heures de l'avant-midi, place d'affaires dudit défendeur, au no 7407 boulevard Décarie, en la cité de Montréal, seront vendus par autorité de justice les biens et effets dudit défendeur saisis en cette cause, consistant en un radio et effets de restaurant, etc. Conditions: argent comptant. M. T. Robillard, H.C.S. — Montréal, 22 février 1935.

*Félicitations et meilleurs souhaits*

**Laiterie des Producteurs, Inc.**

J.-Albert CHARTRAND, prés.-gérant

LAIT — CREME — BEURRE
pasteurisés

3641, rue Lafontaine Tél. FRontenac 3157

MONTREAL

**CHARBON**

$5.00 et plus.
5,000 cordes d'érable, 8.00 à 10.00

**WILSON FRERES**

Jos. CHARLEBOIS, prop.
AMherst 7153.

Tél. CHerrier 9325

LA MAISON

**B. MONTESANO**

Atelier de placage scientifique

Réparation de Vases Sacrés, Chandeliers, Candélabres et tout bronze d'Eglises, Couteaux, Fourchettes, Cuillers, Services à Thé, Argenture et dorure. Soudures en or et argent.

Spécialité: vernis inaltérable pour Bronze et fini chrome de tout genre.

— *est heureuse de s'associer aux amis du* Devoir *dont le quart de siècle révolu a été si fécond dans tous les domaines de l'activité nationale.*

1067, RUE AMHERST

MONTREAL

**Honneur au "Devoir"!**

Nous offrons nos félicitations sincères au DEVOIR à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire. Canadiens français, nous nous rendons compte de tout ce qu'il a fait pour fortifier notre race dans la poursuite de ses idéals, non par la controverse, mais par une politique nettement définie de coopération et de tolérance. Nous sentons qu'il a resserré les liens qui nous unissent à nos concitoyens de langue anglaise, en nous montrant que la fierté même que nous éprouvons de notre origine canadienne nous engage à toujours agir dans le sens d'une union plus intime des deux grandes races, pour le plus grand bien de notre cité, de notre province et de notre pays.

Nous sommes fiers d'associer notre nom à celui d'un journal qui cultive de si nobles idéals.

**STEPHEN FOURNIER**

**Le plus grand magasin de chemises au Canada**

394 rue Saint-Jacques ouest
5727 Avenue du Parc
664 rue Sainte-Catherine ouest

MONTREAL

Il n'y a pas de meilleures polices que celles de la

**Confederation Life**

Association

# COIN DES JEUNES

## Ayons un coeur compatissant

*L'autre jour, en passant en tramway devant une école en face de laquelle les enfants s'amusaient en attendant le son de la cloche, j'ai vu un petit garçon jeté à terre par un compagnon plus robuste et plus fort que lui; il le piétinait, le frappait, collait son visage dans la neige en lui tenant vigoureusement la nuque. Comme la voiture avait stoppé pour recevoir des voyageurs, j'eus le temps de constater que pas un autre enfant ne vint défendre le petit compagnon ainsi maltraité; au contraire il se fit un attroupement et filles et garçons regardaient la scène avec curiosité; nulle émotion ne se lisait sur leurs traits. Heureusement, ce n'était pas une école catholique; sans quoi il aurait pu se trouver parmi ce groupe sans pitié quelques-uns des amis du "Coin" et j'en aurais eu grand peine.*

*Mais a-t-on idée d'un tel manque de coeur?*

*Un roi disait un jour à ses enfants: — Je veux que mes enfants sachent pleurer de compassion; un prince qui n'a jamais versé de larmes ne peut être un bon prince.*

*Aussi un enfant qui ne sait pas compatir au malheur de son compagnon ne peut être un bon enfant, il ne pourra pas être un homme bon ni sympathique.*

*Ne trouvez-vous pas révoltante cette scène du plus fort terrassant un plus faible devant un groupe d'enfants parmi lesquels il ne s'en est pas trouvé un seul pour avoir pitié de leur pauvre petit compagnon immobilisé par l'autre, et qui ne pouvait partant pas se défendre? Ne trouvez-vous pas que cette contemplation indifférente de la souffrance se rapproche un peu de la cruauté des païens qui faisaient martyriser en public les premiers chrétiens? Des enfants ainsi dénués de coeur ne seront les auteurs d'aucun acte de générosité; ce sera toujours la loi méchante du plus fort qui réglera leur vie et ils abuseront de toutes les faiblesses.*

*Il faut avoir le coeur ouvert à la compassion et être prêt à secourir, chacun suivant les moyens dont il dispose, toutes les misères croisées sur notre chemin. Autrement, si, à notre tour, nous sommes dans le malheur ou tombons dans quelque piège, craignons que nul ne vienne à notre secours. Nous aurions alors mérité d'être ainsi abandonnés.*

*L'amie LINE*


VOYAGES de FIN de SEMAINE
TOUS FRAIS COMPRIS
au
Château Frontenac
à Québec
1 — 3 MARS

*VOYAGE No 1*

$15 Départ de Montréal à 5 h. 30 p.m., vendredi, 1er mars. Retour de Québec à 5 h. p.m., dimanche, 3 mars.

*VOYAGE No 2*

$11 Départ de Montréal à 9 h. 30 a.m. ou à midi, samedi, 2 mars. Retour de Québec à 5 h. p.m., dimanche, 3 mars.

**Les prix comprennent :**

Transport aller et retour en voitures de première, repas sur le train et à l'hôtel, chambre confortable avec bain (2 par chambre) au Château Frontenac, transfert de la gare à l'hôtel et vice versa, usage de la glissoire et de la patinoire sur la Terrasse. Samedi soir, danse et souper à un prix nominal.

**Organisez un groupe et faites le voyage !**

**HATEZ-VOUS DE RESERVER VOS PLACES**

Billets en vente à tous les bureaux de billets du Pacifique Canadien et du Canadien National à Montréal. 1470

**Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle**

Directeur général: R. F. Adrien, C.S.C., aux soins de l'Université de Montréal.
Sous-directrice: Rév. Sr Sainte-Alphonsine, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.
Secrétaire général: M. Jules Brunel, Institut botanique, Université de Montréal.
Trésorier: M. Jacques Rousseau. Institut botanique, Université de Montréal.

CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. Marie-Victorin, F.E.C., Institut Botanique, Université de Montréal.
Zoologie: Dr Georges Préfontaine, laboratoire de Zoologie, Université de Montréal.
Entomologie: M. Gustave Chagnon, laboratoire de zoologie, Université de Montréal.
Minéralogie-Géologie: R. P. Léo Morin, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.
Publicité: R. F. Narcisse-Denis, F.E.C., Mont St-Louis, rue Sherbrooke est, Montréal.

No 199 — 23 février 1935


## Drame en plein ciel

En août, quand ils ont fini d'élever leur seconde nichée, les sansonnets prennent leurs vacances. Ils s'assemblent en bandes nombreuses, s'éloignent des habitations et s'abattent dans la campagne.

A ce moment, les champs inondés de soleil, somnolent doucement sous les feux de la canicule. Parmi les chaumes fraîchement coupés, on entend bruire des myriades d'insectes. C'est le signal du festin! Les étourneaux arrivent de tous côtés! Armés d'un formidable appétit, ils parcourent le terrain et cueillent prestement toutes les bestioles qui font remuer les brins d'heure. La sauterelle aura beau détendre subitement ses ressorts et faire vibrer avec fracas ses ailes rousses, elle sera saisie au bond, écartelée sans pitié, et dévorée encore toute frémissante.

Le grillon couleur d'ébène, qui chante à l'entrée de son terrier, n'aura pas le temps de repasser le seuil de sa demeure. Des pincettes menues le saisiront avec dextérité, et sa chanson s'achèvera brusquement par un cri de détresse!..

Trop occupés à leurs ripailles, les oisillons insouciants n'ont pas vu l'énorme buse à queue rousse qui, sournoisement, vient de se glisser sur le terrain... Rasant le sol, en quelques amples coups d'ailes elle est sur eux. Soudain, le rapace se cabre, ses ailes puissantes battent vivement l'air, sa longue queue couleur de brique s'étale en éventail, et ses grandes pattes terminées par de redoutables grappins se détendent subitement. A ce moment on perçoit un petit cri aigu... Que se passe-t-il?.. Ce qui se passe, toute la tribu des étourneaux l'a compris.

Prompts comme l'éclair, ils ont pris leur vol et forment déjà un grand cercle autour du ravisseur.

Cela s'est fait avec un ordre si parfait qu'on dirait que chacun est venu tout simplement occuper une place de combat fixée d'avance.

Maintenant, toute l'armée des assaillants, animée, mais disciplinée, s'élève tout d'une pièce dans l'air, comme une immense roue dont le rapace occupe le centre. Parfois la roue s'incline lentement d'un côté ou de l'autre, imitant les balancements gracieux d'un gyroscope. D'autres fois, elle se contracte viviment vers le centre au point de gêner les évolutions du ravisseur.

Celui-ci, pour se dégager et se donner de l'espace, est obligé de jouer des griffes et du bec. Alors, le cercle s'élargit un moment, mais pour se resserrer aussitôt et s'élargir encore, comme un immense anneau élastique soumis à une traction rythmée.

Progressivement, le puissant rapace a entraîné ses assaillants à une très grande hauteur; mais leurs cris affaiblis arrivent encore jusqu'au sol, comme le bruit d'une immense friture, suivant l'expression de François Coppée. Rien ne les arrête, rien ne les décourage, rien ne les effraie.

Rien! pas même le vrombissement terrifiants de deux lourds oiseaux métalliques qui évoluent là, tout près, sur l'aéroport de Saint-Hubert.

En temps ordinaire ces étranges machines inspirent de la terreur; mais pour l'instant la peur n'entre pas en ligne de compte.

Quelle splendide leçon de courage, de discipline et de solidarité nous donnent tout de même ces étourneaux tant décriés!

Sentent-ils qu'ils sont les plus forts? On le dirait. Déjà, en effet, lab use aux muscles puissants donne des signes évidents de fatigue. Depuis un instant on la voit réagir plus mollement.

A un certain moment, de tous les côtés à la fois les braves petits étourneaux se précipitent rageusement sur elle. Pour pourvoir à sa propre sécurité, le forban de l'air doit abandonner sa proie.

Celle-ci, meurtrie sans doute par les terribles griffes du rapace, descend vers le sol comme une feuille morte.

Les assaillants ont atteint leur but; mais ils n'en continuent pas moins la poursuite; le brigand mérite sans nul doute, une bonne leçon.

Le rapace à bout de souffle perd peu à peu de la hauteur. De temps en temps il esquisse une feinte et fait un brusque écart pour se dérober; mais en un clin d'oeil le cercle fatal se reforme sur lui.

Parvenu enfin à la hauteur d'un bois, il disparaît piteusement parmi les arbres.

Alors toute la bande des étourneaux se disperse subitement comme sur un signal.

Cette histoire est rigoureusement authentique. L'étourneau dont il est question ici est le sansonnet d'Europe ou étourneau vulgaire qui, dans nos régions, forme déjà des bandes nombreuses.

Ce n'est pas sans quelque émotion qu'on assiste à de pareilles spectacles... un peu déconcerté, on est bien forcé de s'avouer que ces petites cervelles d'oiseaux ne sont tout de même pas aussi légères qu'on le dit...

Frère GABRIELIS, F.S.G.,
Cercle Mont Saint-Bruno

* * *

### Liste complète des C.I.N.

NO 20

Cercle Sacré-Coeur-de-Beauceville, Collège du Sacré-Coeur, Beauceville, Beauce.

Cercle Saint-Edouard, a-s de Mlle Lucina Marcoun, Ecole No 11 (Rang Saint-Louis), Sainte-Marie-de-Beauce.

Cercle Saint-François du Sud, Congrégation de Notre-Dame, St-François du Sud, Montmagny.

Cercle Saint-Grégoire le Grand, Académie Saint-Joseph, Saint-Grégoire, Nicolet.

Cercle Saint-Jacques de Montcalm, Couvent des Soeurs de Ste-Anne, Saint-Jacques, Montcalm.

Cercle Saint-Pascal, a-s de M. Robert Thiboutot, Saint-Pascal, Kamouraska.

Cercle des Saints-Anges, Couvent de Sainte-Anne, Saint-Jacques de l'Achigan.

Cercle Sainte-Agnès du Lac Mégantic, Congrégation de Notre-Dame, Lac Mégantic.

Cercle Sainte-Anne de la Colline, Académie Martin, 2e Avenue, Ville Saint-Pierre, Jacques-Cartier.

Cercle Sainte-Cécile, Ecole Philippe-Aubert de Gaspé, 7230, rue de Gaspé, Montréal.

Cercle Sainte-Marguerite, a-s de Mlle Françoise Huot, Ecole No 5, Saint-Jérôme, (R. R. I.), Terrebonne.

Cercle Sainte-Rose, Ecole Sainte-Rose, Longueuil, Chambly.

Cercle Therien, Savaria Academy, Lachine.

Cercle Thevenet, Couvent du St-Sacrement, 946 Chemin Sainte-Foy, Québec.

Cercle de Tournefort, Collège Sainte-Marie, 1080, rue Bleury, Mtl.

Cercle Tremblay, a-s Mlle Anna Faucher, Ecole No 8, Sainte-Marguerite, Dorchester.

Cercle des Trois-Lys-D'or, Juvénat des Frères de Saint-Vincent de Paul, 36, rue Saint-Olivier, Québec.

Cercle Véronique, Couvent d'Hochelaga, 3587, rue Notre-Dame est, Montréal.

* * *

## Boîte aux questions

Q. — Je vous envoie une petite tortue, trouvée pendant l'automne de 1934, dans la rivière des Prairies, à Sainte-Geneviève de Pierrefonds, île de Monrtéal. Voulez-vous s'il vous plaît me dire son nom?

Z. R.

R. — La tortue que vous avez envoyée est la Terrapine géographique, dont le nom scientifique est "Graptemys geographica (Le Sueur)".

Cette découverte est importante, car ce reptile commun dans la vallée du Mississipi, dans les Etats de Pennsylvanie et de New-York aux Etats-Unis, n'a pas encore été signalé autour de Montréal et je crois même dans le Québec, en dehors de la région du lac Champlain, Babcock dans "New England Turtles" le mentionne dans les environs de ce lac.

Le spécimen envoyé est jeune, puisqu'il mesure cinq pouces de longueur; l'adulte en aurait douze, la carapace seule mesurant neuf pouces de long par sept de large.

Voici une description sommaire de la Terrapine géographique. La carapace, basse et à bord denté postérieurement, est traversée par une ligne longitudinale de carènes émoussées; sa couleur est d'un brun olive, parfois avec des taches plus foncées. Un réticule de lignes jaunes étroites, sur le fond plus sombre, fait songer à une carte géographique, d'où le nom de l'espèce. Le dessous des plages marginales est jaune-vert clair; chacune d'elles possède une tache ocellée formée de lignes plus sombres.

Le plastron, de teinte jaune, légèrement lavé de rose, est traversé de chaque côté par des empreintes verdâtres. De fines lignes jaunes raient la tête et le cou, ainsi que la queue. Derrière chaque oeil se dessine une tache jaune triangulaire. Les pattes, largement palmées sont couvertes d'écailles et pourvues de longues griffes.

La Terrapine géographique, semi-aquatique comme la plupart des terrapines, vit plutôt dans les eaux courantes. Ses pattes postérieures forment de puissants organes de natation. Elle passe l'hiver enfouie dans la vase au fond des rivières, où elle s'engourdit.

D'humeur plutôt douce cette tortue ne mord que pour se défendre. Alors même, elle préfère se retirer sous sa carapace, la tête disparaissant complètement. La structure particulière de ses mâchoires, en forme de cuiller, lui permet de broyer de petits mollusques, des écrevisses; elle attaque quelquefois aussi de jeunes poissons. Elle mange également certaines plantes, par exemple, des laitues qu'on lui jette à la surface de l'eau, lorsqu'elle est en captivité. Cette tortue pond, en moyenne, une quinzaine d'oeufs à la fois; elle les dépose dans un trou qu'elle creuse de ses pattes postérieures, sur la berge ensablée de la rivière.

F. ALEXANDRE, prof. de biologie, Mont Saint-Louis.

Q. — On me dit qu'une infusion de la fleur du Vinaigrier *(Rhus typhina)* additionnée de sucre granulé, soulage et même guérit ceux qui souffrent de l'asthme ou de la coqueluche. Cette plante a-t-elle réellement ces propriétés médicinales?

M.-S.-B., Sorel.

R. — L'infusion de Vinaigrier est sans doute une boisson bienfaisante pour la santé générale. Quant à guérir l'asthme ou la coqueluche, ce serait trop beau. Il ne faut jamais poser à des botanistes de questions aussi directes.

F. M.-V.

## "Au service de l'enfance"

L'épopée que la charité catholique est en train de composer sera la gloire de notre siècle. Des mille aspects de l'indicible et universelle misère qui assaille la société à tous ses degrés, y a-t-il problème plus tragique que celui de l'Enfance délaissée?

En pleine civilisation, en plein christianisme, il se rencontre et en quantité des enfants orphelins dont les parents vivent encore. Petits êtres auxquels on a refusé une noble origine et qui ont échappé, comme par miracle, aux habiletés du crime destructeur de la vie.

Et ces vicieux qui ont usurpé l'honneur insigne de la paternité et de la maternité, sans se faire de bile aucune, abandonnent aux Crèches publiques, le fruit de leur débauche. Actuellement, les Institutions de ce genre dans Montréal regorgent de 3000 enfants.

A côté de ces petits aux origines innommables, il y a les enfants déracinés de leur foyer tantôt par la mort des parents, tantôt par le malheur de la discorde ou autre.

De la poitrine des uns et des autres, s'élève une forte clameur: Donnez-nous non pas du pain, mais des parents!

Cette clameur a été entendue par l'Oeuvre "Au Service de l'Enfance" fondée en 1933 par des laïques sous la direction dévouée des révérends Pères Oblats de Saint-Pierre de Montréal.

Saluons au passage le mérite de cette congrégation qui a toujours de nouvelles possibilités apostoliques à exploiter et qui réalise de plus en plus son mot d'ordre: "Evangéliser les pauvres!"

Le devoir de la société envers les enfants isolés, c'est de leur susciter des parents qui, par une réelle éducation, les réhabiliteront, faisant disparaître la flétrissure et les tares inhérentes à pareille origine.

L'Oeuvre "Au Service de l'Enfance" ambitionne de placer ces jeunes déshérités du bonheur dans des foyers où ils seront reçus à titre d'enfant pour bénéficier d'une éducation complète et chrétienne.

L'Oeuvre ne saurait voir plus juste! En effet, le milieu nécessaire pour le développement de l'enfant c'est le foyer. De même que pour arriver à maturité, le fruit doit continuer d'adhérer à la branche qui lui apporte la sève, ainsi l'enfant doit vivre dans l'ambiance du foyer chrétien. Dans une autre atmosphère il pourra vivoter, développer son élément physique, mais se développer d'une manière homogène tout lui-même, jamais. C'est une conclusion de l'histoire.

Quand l'Oeuvre "Au Service de l'Enfance" fait des démarches, sollicite une place dans tel foyer, pour tel petit enfant, ce qu'elle rêve de donner à ce petit enfant, ce sont de vrais parents.

Ce qu'elle demande à ces nouveaux parents! c'est d'élever l'enfant qu'on leur confie. Elever un enfant! Voilà une expression populaire qui vaut la peine d'être creusée un peu!

Elever un enfant! Le prendre de bien bas: des régions de la vie animale, le faire sortir petit à petit des ténèbres et des brumes de l'incompréhension et l'élever degré par degré dans le monde intellectuel, dans le monde moral, l'élever jusqu'à Dieu! Autrement dit, exploiter les capacités latentes de cet enfant: lui donner une conscience; jugement surnaturel qui fait opérer le bien et fuir le mal! A cette fin, faire appel à une intelligente et hâtive correction.

Développer chez lui un coeur vraiment humain, généreux, dénué d'égoïsme. Lui forger un caractère de trempe, ferme et courageux devant les immolations du devoir...

Lui donner ce réconfort moral qu'il grandit à la manière des autres enfants, en tutelle d'un homme et d'une femme qu'il appelle ses parents et qui jouent le rôle de Dieu auprès de lui. Oui, la chose est indiscutable: le foyer est nécessaire pour l'enfant, et les institutions publiques où les enfants grandissent en collection seront toujours des situations anormales et d'admirables pis allers.

On ne saurait donc trop exalter cette nouvelle manifestation d'action catholique dans la ville de Montréal et faire des voeux trop ardents pour que les foyers s'ouvrent nombreux aux enfants abandonnés qui cherchent des parents. Le geste est beau, il est chrétien, il est sublime: Presser sur son coeur un petit étranger et lui dire: Sois mon enfant!

Pour ceux qui ne peuvent le réaliser dans son ampleur, il y a moyen de participer à cette oeuvre de haute charité: Encouragez de votre présence et de vos dons la kermesse qui sera tenue les 25 et 26 février dans le sous-bassement de l'église Saint-Pierre, au profit de l'oeuvre "Au Service de l'Enfance".

Emile JOURNAULT, C.SS.R.
Ce 19 février 1935.

## Catalogue de semences Dery pour 1935

Le catalogue de cette maison canadienne bien connue est plus intéressant que jamais cette année. L'illustration en couleurs est vraiment magnifique et la disposition du catalogue est arrangée de telle façon qu'elle permet de faire son choix avec facilité.

En plus des graines et arbustes de toutes sortes, ce catalogue contient plusieurs variétés nouvelles qui feront la joie des amateurs.

Quels que soient vos besoins en ce genre, demandez le catalogue DERY, il est gratuit. Il contient aussi un assortiment complet d'outils pour le jardinage, engrais, insecticides, incubateurs, éleveuses et accessoires de tous genres pour volailles, etc.

## Assemblée des Syndicats

Il y aura une assemblée du Syndicat des travailleurs (automobiles et voitures) lundi soir, à 8 heures et demie, dans l'immeuble des Syndicats catholiques, No 1231 Demontigny est.


La Compagnie Catelli

*se joint aux nombreux amis du DEVOIR pour offrir à ce quotidien canadien-français ses meilleurs voeux de succès et de longue vie.*

NOTRE maison, qui existe depuis 1867, a débuté avec une production de 600 livres par jour et est aujourd'hui, grâce à ses nombreuses usines, la plus grande industrie du genre dans tout l'empire britannique. Elle distribue ses pâtes alimentaires et ses fèves au lard de l'Atlantique au Pacifique: en Angleterre, en Nouvelle-Zélande, au Japon, en Chine, dans les Antilles anglaises et en maints autres pays.

Les marques **"HIRONDELLE"** et **"CATELLI"** sont synonymes de qualité pour toutes les ménagères qui désirent: **spaghetti, macaroni, nouilles aux oeufs frais, fèves au lard** et **spaghetti en conserve.**

LA
COMPAGNIE CATELLI

AIMÉ GEOFFRION, C.R. — *Président*
PAUL BIENVENU — *Directeur-gérant*

MONTREAL

**Vous en Serez le juge**

**Rendez-vous compte par vous-même pourquoi notre charbon et notre service se font des amis si fidèles. Il suffit de nous appeler pour avoir une provision de ce charbon dur qui brûle mieux, le Fameux Anthracite Reading**

Les Charbonneries Richelieu Limitée

John F. Wheeler, vice-prés.

132 rue St-Jacques ouest — MArquette 7321

Une compagnie indépendante ayant une expérience complète en matière de chauffage.

LE CHARBON DUR PAR EXCELLENCE DE PENNSYLVANIE

## Au Ritz-Carlton

MLLE LUCILLE BEAUDRY

Très gentille chanteuse légère, douée d'une voix tout en or, Mlle Lucille Beaudry a offert, hier soir, à un auditoire qui meublait la salle du Ritz-Carlton les prémices de promesses très réalisables. Elle avait presque totalement formé son programme d'airs à vocalises, où il faut être Lili Pons pour être impeccable et la comparaison ne lui est pas défavorable si l'on tient compte que l'une est une artiste arrivée et l'autre une élève qui veut parvenir.

Son programme comprenait un air des *Deux Avares* de Grétry, une Ariette de Durante, la *Marchande d'Oiseaux* de Jomelli, *Staccalo* de Mulder, *La flûte* et la *Romance Orientale* de Rimsky-Korsakoff, l'air des Clochettes de *Lakmé*, *Lo, lo the Gentle Lark* de Bishop, la *Chanson du Berger*, de Watts, le *Rossignol* de Crabbé, la *Jota* de Manuel de Falla et l'*Ave Maria* de Leoncavallo.

Aux accompagnement, Mlle Jeanne Servêtre, pianiste, et Mlle Juliette Drouin, harpiste, celle-ci apparaissant aussi comme soliste.

## Amicale du collège Saint-Henri

Le 10e anniversaire de l'Amicale du Collège St-Henri sera célébré demain, sous la présidence d'honneur de Mgr Conrad Chaumont, V. G., et sous le patronage de M. le curé Maurice Roux.

Voici le programme de la journée 10 h. 30, ralliement au Collège St-Henri; 11 h., grand'messe chantée par le R. P. P. Boyer, C.S.C., assisté du R. P. C. Charron, C.S.C., comme diacre et du R. P. Jacques Cousineau, S.J., comme sous-diacre; sermon par M. l'abbé Eustache St-Maurice, inspecteur d'écoles (tous quatre, anciens de St-Henri); 1 h., dîner intime au Collège; 3 h., assemblée générale; 8 h., soirée récréative, chant par M. Alfred Normandin, baryton, causerie par M. J.-P. Filion, censeur de théâtre de Montréal, tous deux anciens de St-Henri, représentation de la comédie "Les Berluron ont une auto, par un groupe d'anciens, musique par l'Ensemble de l'Amicale. Comme on peut le voir, toutes les parties du programme sont remplies par des membres de l'Amicale du Collège St-Henri.

A cause du manque d'adresses d'un grand nombre d'anciens, tous n'ont pu recevoir une invitation officielle, mais tous sont cordialement invités à cette fête du souvenir à laquelle assisteront plusieurs anciens professeurs. (Comm.)

## Anciens de Berthier

Les anciens de Berthier sont invités à se rendre dimanche, le 17 mars, à 2 heures, à l'Académie Querbes, angle Bloomfield et Fairmount, à Outremont.

On discutera la question de l'établissement des jeunes: bureaux de placement, etc.

## Chaliapine

### De Kazan à New-York

C'est à Kazan, vieille ville tartare, que naquit Fiodor Chaliapine, l'incomparable artiste que nous entendrons le 14 mars prochain au théâtre Impérial. — Né dans une famille très modeste, il connut dès ses premières années le spectre de la pauvreté et l'épreuve des dures privations. — Il n'eut guère l'avantage de fréquenter l'école, mais une curiosité naturelle d'esprit et une ingéniosité peu commune lui permirent quand même de posséder, jeune encore, une instruction dépassant celle de la moyenne des enfants de son âge.

Ses parents voulaient d'abord faire de lui un cordonnier et pendant quelque temps il travailla dans une boutique située à peu de distance de la pâtisserie où peinait à la même époque un obscur adolescent devenu depuis le célèbre écrivain russe Maxime Gorki.

Le goût inné du peuple russe pour la musique se retrouvait tout entier chez le jeune Chaliapine. — Pour satisfaire à ce penchant naturel, il se joignit au choeur de son église. — Au premier abord, l'écriture musicale ne fut pas sans l'intriguer beaucoup, mais dès la première leçon bénévole que le maître de chapelle lui donna, il se familiarisa avec la valeur des notes, les bémols, les dièses et les principaux signes employés en musique. Il nous raconte dans ses mémoires que dès le troisième dimanche suivant son entrée au choeur, c'est lui qui fut chargé de distribuer aux chanteurs les feuilles de la partition que chacun d'eux devait chanter.

A l'âge de dix-sept ans, la beauté de sa voix qui avait été remarquée, lui valut son premier engagement dans une troupe de chanteurs ambulants avec qui il parcourut la région du Caucase et de la mer Caspienne, en cumulant les fonctions de chanteur et de danseur.

C'est à Tiflis, deux ans plus tard, qu'il reçut ses premières leçons de chant sérieuses et la même année il faisait ses débuts dans l'opéra de Glinka: "Une vie pour le Tsar". — Le succès qu'il remporta ne tarda pas à étendre au loin sa réputation et deux ans plus tard il entrait à Moscou dans la troupe de Manontoff qui était alors en Russie l'une des principales figures du monde théâtral.

Ce n'était là que son premier pas vers la célébrité mondiale. Peu après il entrait à l'Opéra Impérial de Moscou au traitement annuel de soixante mille doubles. Dans les années qui suivirent, tous les grands théâtres d'opéra l'invitèrent à tour de rôle et on le vit successivement à la Scola de Milan, à l'Opéra de Paris, à Monte-Carlo, à Buenos Ayres et à New-York.

Au lendemain de sa fameuse création de Boris Godunoff, la critique fut unanime à dire que Chaliapine est l'artiste par excellence, réunissant en lui de façon merveilleuse les dons d'un grand chanteur et d'un incomparable interprète. (Comm.)

## L'A. C. V. en liesse

ELLE FETE SES FONDATEURS, CE SOIR, A LA PALESTRE NATIONALE

L'A. C. V. commémore, ce soir, par une agréable fête, le 20e anniversaire de sa fondation. Un grand nombre d'anciens doivent assister à cette réunion qui se terminera par un goûter, un "punch" d'honneur, et un programme récréatif.

Au cours de la réunion, le R. P. Louis Lalande, S. J., aumônier général, tracera le profit du fondateur. M. J. Alfred Bernier parlera des premières recrues. M. Roméo Beaudet, président général, dénombrera les effectifs actuels. Et M. Félix Desrochers, avocat, bibliothécaire fédéral, dira ce qu'il faut penser de l'A. C. V. et de ses oeuvres. Enfin, les histoires de circonstance ne manqueront pas.

La fête a lieu à la salle des Voyageurs, Palestre Nationale, 840 rue Cherrier, sous les auspices de la section Mont-Royal. Tous les confrères de l'A. C. V. sont conviés. Tous les anciens membres sont priés de se considérer également invités de façon officielle.

## Offices de l'Eglise

LE DIMANCHE, 24 FEVRIER

Sexagésime, *Semi-double* (violet) Messe: *Exsurge*, sans *Gl.* avec *Cr.*; 2e or. *A cunctis*, 3e libre; au choix du célébrant, 4e or. *pro quacumque tribulatione* seulement; préface de la Trinité. — *Ires Vêpres de saint Matthias Ap., Double 2 cl.* (du 24: rouge); mém. du dim. de la Sexagésime.

AU PRONE

On annonce:

Demain, saint Matthias Ap. (du 24) R. 48;

Vendredi prochain, 1er vendredi du mois; communion réparatrice, adoration, heure sainte; vendredi aussi on commencera les exercices du mois de saint Joseph.

## Le centenaire des conférences de Lacordaire

**Paris, 23. — Les Pères Dominicains et, avec eux, tous les catholiques de France, s'apprêtent à fêter le glorieux centenaire des conférences de Lacordaire à Notre-Dame de Paris. Le 8 mars prochain, date anniversaire de la première conférence de Lacordaire, une cérémonie commémorative aura lieu à la basilique de Notre-Dame sous la présidence de Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris. Le révérendissime Père Gillet, Maître général des Frères Prêcheurs, y prononcera l'éloge du Père Lacordaire.**

## Amicale de Maisonneuve

Il y aura assemblée de l'amicale de Maisonneuve, au no 1820 boul. Morgan, à 2 h. 30, demain après-midi.


*---Félicitations et voeux sincères au journal "Le Devoir" à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation--*

"Il me faut assurer leur avenir"

Combien de fois vous êtes-vous dit: "Il me faut assurer l'avenir des miens; il faut que je fasse mon testament". Pris par d'autres affaires, vous remettez de jour en jour cet important devoir.

Tout père de famille se rend compte de l'importance de faire son testament ou de refaire un testament dont les dispositions ne correspondent plus à sa présente situation. Trop souvent ces projets toujours différés ne sont jamais réalisés.

La veuve sans expérience ni connaissances administratives demeure sans protection, chargée de lourdes obligations et exposée aux embûches d'agents peu scrupuleux.

Notre brochure "Comment faire son testament" vous suggérera les dispositions par lesquelles, en nommant notre société exécuteur testamentaire, vous pouvez assurer aux vôtres la protection dont ils ont besoin.

TRUST GENERAL DU CANADA

L'Hon. J.-M. WILSON, *Président* — BEAUDRY-LEMAN *Vice-président*

L'Hon. D.-O. LESPERANCE, *Vice-président.* — RENE MORIN *Directeur général*

MONTREAL : 112, rue St-Jacques

QUEBEC : 71, rue St-Pierre

CAPITAL VERSE: $1,105,000


## Mardi soir à St-Jean-Baptiste

La chorale de la Ligue du Sacré-Coeur de la paroisse St-Jean-Baptiste donnera mardi, le 26 février, à 8 h. 30 p. m., une opérette-bouffe en deux actes de Darcieux-St-Georges-Bourguignon, adaptation de Francis Darcieux, intitulée: "Sérapion délégué".

## $200,000,000 pour le C. N.

Ottawa, 23 (D.N.C.) — La Chambre des Communes a adopté en deuxième et troisième lectures un bill qui met à la disposition du ministre des finances une somme de $200,000,000 pour le remboursement et le rachat d'obligations du *Canadien National*.


# FIEZ-VOUS AUX SEMENCES DE CHOIX DERY

**Nous vendons tout ce qu'il faut pour le jardin et la ferme**

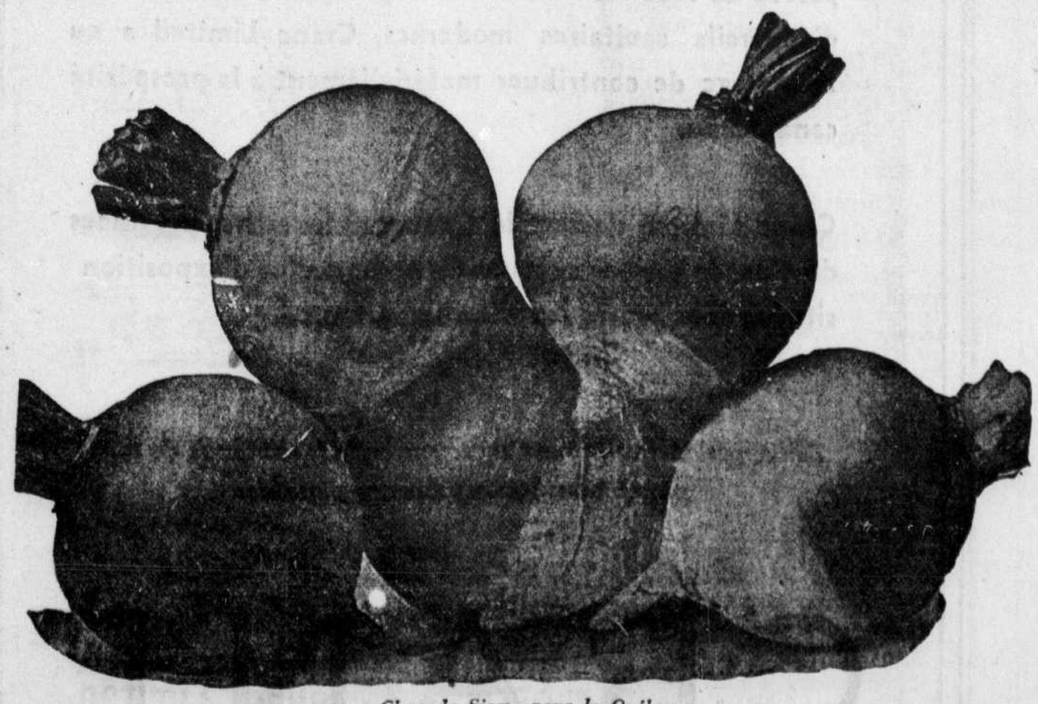
*Notre catalogue français, qui est donné gratuitement sur demande, contient:*

446 variétés de graines de légumes, 768 variétés de graines de fleurs, des centaines de variétés de bulbes, de plantes fruitières et d'ornementation. Le tout illustré par 682 vignettes, dont 90 en couleurs naturelles. En plus, un assortiment complet de machines, outils de jardin, insecticides, engrais chimiques, etc., etc. TELEPHONEZ MARQUETTE 6208 POUR EN RECEVOIR UNE COPIE GRATUITEMENT

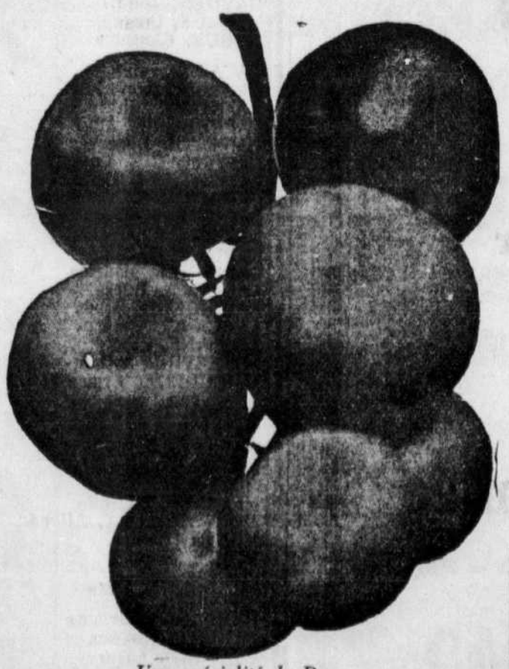
Enjolivez l'entourage de votre demeure en plantant des arbustes, fleurs et bulbes; il y a, dans notre province, trop de belles propriétés dont l'entourage est d'une nudité désolante.

En faisant votre commande de bonne heure, vous pouvez bénéficier d'un coupon prime qui réduira le coût d'achat de vos semences.

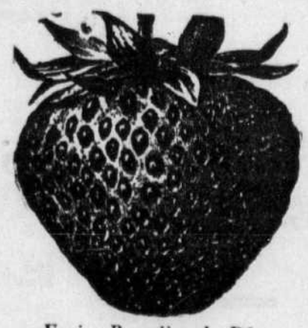
Il y a plus de 30 ans que la maison Dery vend: seules des graines de semence et des plantes adaptées à notre climat.



*Chou de Siam pour le Québec.*
*Une spécialité de Déry — annoncée aux pages 8, 9 et 37.*



*Une spécialité de Dery.*
*Tomate "La Victoire" — annoncée à la page 11.*



*Fraise Première de Déry.*
*Voir les pages 89A et 96.*

*Roses, une de nos spécialités.*
*Voyez la couverture, les pages 1 et 89.*

# HECTOR-L. DERY, Limitée

32 EST RUE NOTRE-DAME - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - MONTREAL

**La maison Hector L. Dery Limitée, annonceurs au "Devoir" depuis 25 ans, offre ses hommages aux directeurs et au personnel du journal à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire.**

DECOUPEZ LE COUPON — DEMANDEZ LE CATALOGUE

MM. Hector-L. Déry, Limitée,
32 est rue Notre-Dame, Montréal.

Sans aucune obligation de ma part, veuillez envoyer votre catalogue gratuitement à

Nom .....

Adresse .....

Si vous découpez ce coupon et le mallez immédiatement, vous recevrez un COUPON-PRIME qui réduira le coût d'achat de vos semences.

# Le monde des timbres

*(Tous droits réservés)*

**Du nouveau sur les "imperforés Farley" — La liste remaniée — Un avis d'Ottawa aux fonctionnaires collectionneurs**

Le programme des postes américaines au sujet des timbres imperforés Farley — c'est sans doute le nom que leur donnera l'histoire de la philatélie — dont nous avons parlé en primeur samedi dernier, à peine lancé, est aussitôt remanié.

Dans l'intervalle d'une semaine une avalanche de commandes s'est abattue sur l'Agence philatélique de Washington: on prévoit pour ces seuls timbres qui verront le jour le 15 mars une vente d'au moins un demi-million de dollars. Quand nous disions qu'en fin de compte les collectionneurs solderaient la note, nos prévisions étaient assez justes!

Voici les modifications. Les timbres N.R.A., 3c et Kosciusko, 5c, sont retranchés de la liste; les 1c et 3c Exposition de Chicago seront offerts seulement en feuilles de 25, tels qu'ils existent actuellement; enfin, le Newburgh, 3c, et le Byrd, 3c, seront perforés.

Le cas de ces derniers est étrange. L'émission a pour objet de permettre au public de se procurer des timbres imperforés tout comme ceux que M. Farley, le ministre des postes, a distribués à certains de ses amis, pourquoi alors cette exception qui ne rime à rien puisque ces deux timbres ont été émis perforés et que tout le monde a pu et peut probablement encore les obtenir?

Le Byrd existe à l'état imperforé en feuilles de 6 émis à l'occasion de l'exposition de New-York en janvier; c'est donc le seul Newburgh en définitive qui échappe à la catégorie des imperforés. Ce n'est pas clair; on peut donc s'attendre à de nouvelles modifications.

**Type I**

**Type II**

Une nouvelle variété canadienne intéressante du 3c, rouge en cours, de la série dite "médaillon", découverte par M. J.-A. Moir, de Calgary, est signalée par le *Gibbons Monthly*, de février.

On y constate deux différences indiquant que ces timbres ont été regravés. Dans le type "I" la boucle supérieure du "S" dans cents est plus fermée que dans le type "II"; dans le type "I", la pointe de la courbe supérieure du 3 est tout à fait vis-à-vis la ligne horizontale au-dessus de cents, tandis que dans le type "II" cette pointe est plus haute.

Signalons dans cette même série en cours l'apparition en teinte plus pâle des 1c vert, 2c brun et 3c rouge, effet produit évidemment par la gravure de nouvelles planches qui donnent au dessin un ton plus clair et un relief jusqu'ici absent. Cette nouvelle facture formera une nouvelle émission bien distincte de celle de 1932 qu'elle remplacera et s'étendra sans doute à toutes les valeurs.

Pour l'instant, voici la liste établie par Washington. Le premier chiffre donne le nombre de timbres formant une planche entière au sortir des presses et le dernier la quantité dans les blocs ou feuilles spéciales:

| | *Planche de* | *Bloc de* |
|---|---|---|
| 400 Newburgh, 3c | ..... | 4 |
| 225 Exp. Chicago, 1c | ... | 25 |
| 225 Exp. Chicago, 3c | .... | 25 |
| 200 Byrd, 3c | ..... | 4 |
| 150 Byrd, 3c (feuille spc.) | | 6 |
| 200 Mothers' Day, 3c | .... | 4 |
| 200 Wisconsin, 3c | ..... | 4 |
| 200 Parcs, 1c à 10c (10 valeurs), chacune | ... | 4 |
| 120 Parcs, 1c (feuille sp.) | | 6 |
| 120 Parcs, 3c (feuille sp.) | | 6 |
| 200 Avion, 16c | ..... | 4 |

Soit un total de 20 variétés mais seulement de 15 timbres différents imperforés et 2 perforés. Le coût total des planches complètes, 4040 timbres, s'élève à $190.30; celui des blocs, 128 timbres, $4.74.

Au moment où nous annonçions comment l'éclosion d'un scandale avait été évitée, les autorités postales, à Ottawa, adressaient aux fonctionnaires une circulaire qui, en l'occurrence, paraît être un écho provoqué par l'aventure américaine.

Les employés des postes, disait l'avis, qui s'adonnent à la collection des timbres, tout en méritant des encouragements ne devront pas s'attendre à jouir de privilèges spéciaux et ne devront, d'aucune façon se prévaloir de leur situation aux postes pour obtenir ou provoquer l'exécution d'actes d'un caractère philatélique touchant les oblitérations, les cachets ou autres manifestations postales qui, autrement, ne pourraient pas être obtenus. En d'autres termes, les fonctionnaires seront traités comme le public en général; les infractions seront punies sévèrement.

Est-ce tout simplement une coïncidence? Quoi qu'il en soit, la mesure est sage: mieux vaut prévenir que punir.

**Phil. ATHELY**

TIMBRES-POSTE
pour collection

A. H. VINCENT
294 Ste-Catherine O. (près Bleury)
Timbres — Albums — Catalogues
OCCASIONS

| | | |
|---|---|---|
| 50 | différentes colonies françaises | .25 |
| 100 | " " " | .40 |
| 200 | " " " | .90 |
| 75 | " " anglaises | .15 |
| 100 | " " " | .25 |
| 300 | " monde entier | .25 |
| 500 | " " | .50 |
| 1000 | " " | 1.00 |
| 2000 | " " | 2.50 |
| 4000 | " " | 11.50 |

ALBUM ET CATALOGUE
La première maison canadienne
LA. 9390

## Bourse des échangistes

Nous continuons la publication d'une liste d'échangistes à laquelle tous nos lecteurs sont invités à s'inscrire. Il suffira, avec le coupon ci-dessus, de donner ses nom, prénoms, âge si l'on veut, son adresse et dire le genre de timbres offerts et ceux qu'on recherche, par exemple — Echange Canada pour France, etc.

Des demandes d'échanges sous des initiales ne seront pas acceptés — il faut des noms.

Il est entendu que cette publication sera faite sans responsabilité de notre part. Nous présumons de la probité de tous; il suffira d'une seule plainte motivée pour que le nom du délinquant soit placé sur la "liste noire".

—Jean Alix, 14 ans, Boîte 13, Lacoste (Labelle), Qué. — Allemagne, France, E.-U., pour Colombie, Cuba, Brésil.

—Wilbrod Bilodeau, route de l'Eglise, Ste-Foy, Qué. — Général.

—Roméo J. Brault, 2459, rue Notre-Dame ouest, Montréal. Echange général.

—R. Fr. Antonin, S.C., 200, ave Galt, Verdun. — Canada pour Allemagne, France Hongrie, Autriche, Belgique, col. fr. et angl. — Mancoliste ou feuilles à choix. Base Yvert.

—Jean-L. Charland, au Séminaire, Nicolet, Qué. — Général.

—Rév. Frère Crispin, Ristigouche, Qué. — France, Honduras, Ethiopie, Malte, Espagne, Vatican, pour Angleterre, Portugal, Saint-Pierre-Miquelon, Chine, Paraguay, Mexique.

—Camille Bouchard, 16 ans, C. P. 33, Ste-Anne de la Pocatière, Qué. — Canada pour Italie, Vatican, Terre-Neuve, E.-U., Col. angl.

—Roland Gravel, 18 ans, Pont Etchemin, Lévis, Qué. — Général pour Can., Terre-Neuve, E.-U.

—MM. Gille et Brassard, au Sanatorium, Lac-Edouard, Québec. — Général.

—Ambroise Lafortune, 4079 rue Delorimier, Montréal. — Echange général.

—Mlle M.-Georgette Lalande, 213 de Villemure, St-Jérôme, Qué. — Général.

—A. Lachance, Boîte postale 459, Québec. — Can. et E.-U., Europe, pour posessions anglaises, françaises et autres et Amér. du Sud.

—Marcel Lessard, 4287 rue Delorimier, Montréal. — Echange général.

—Guy Pelland, 2480 Bélanger, Montréal. — Général pour Canada, E.-U., Terre-Neuve.

—Mlle Marie-Paule Savoie, Plessisville, Qué. — Canada pour Am. du Sud et Centrale, Base Yvert.

Coupon à détacher et à adresser à *Phil. Athély*, le *"Devoir"* 430, Notre-Dame est, Montréal.
*BON pour une inscription à la BOURSE des ECHANGISTES Nulle après le 28 février.*

## Le personnel présent du "Devoir"

Voici la liste du personnel présent du *Devoir*, par ordre alphabétique:

ALARIE, Gaston
ARCHAMBAULT, Albert
ARCHAMBAULT, Antonio
ARPIN, Lionel
AYOTTE, Alfred

BABY, Raoul
BARLATI, René
BASTIEN, Marcel
BAUDRY, Ubalde
BEAUDET, J.-Odilon
BEAUDET, Juliette
BEAUDET, Wilfrid
BENOIST, Emile
BERTRAND, Ernest
BERTRAND, Ovila
BIBEAU, Aimé
BIRON, Edouard
BLAQUIERE Arthur
BOURQUE, Armand
BROSSEAU, O.-Daniel

CADIEUX, Paul
CHARTRAND, Roméo
CLOUTIER, Albert
COUTU, Victor
COUTURE, Antoinette
COUTURE, Georges

DAZE, Léopold
DELORME, Oscar
DESBIENS, Lucien
DUBREUIL, Raphaël
DUBUC, Arthur
DUMAS, Calixte
DUPIRE, Louis

FISET, Henri

GADBOIS, Charles
GAGNER, Marcel
GAGNON, Alexis
GAREAU, Onifa
GAULIN, Etienne
GAUTHIER, Joseph
GENEREUX Oscar
GIROUX, Gaston
GLADU, Alphonse
GLADU, Hortense
GOSSELIN, Béatrice-O.
GOSSELIN, Maria
GRENIER, Jean

HAYDEN, John.
HEROUX, Omer
HOGUE, Clarence

LACAS, Nazaire
LACROIX, Honorine
LAFAILLE, Philippe
LAFERRIERE, Aline
LAFERTE, Bernard
LAFONTAINE, Ernest
LAFORTUNE, Bernard.
LAFORTUNE, Napoléon
LALIBERTE, Corinne
LANDRY, Charles-J.
LAPLANTE, Alcide
LAPLANTE, Maurice
LAROCHE, Jules
LAVIGUEUR, H.
LEBLANC, Aimé
LEBLANC, Cora
LEFEBVRE, Arthur
L'HEUREUX, Armand

MARCOUX, Adrien
MARCOUX, Rosaire
MARTEL, Germaine
MAYER, Xavier
METIVIER, Jeanne
MEUNIER, Hermile
MONTAMBAULT, Alfred
MONTY, Lucien
MORIN, Roland

NARBONNE, Xiste

PAMPALON, Jeanne
PARENT, Charles
PELLAND, Lazare
PELLETIER, Frédéric
PELLETIER, Georges
PERREAULT, Robert
PION, Lucien

ROBERT, Clara
ROBILLARD, Louis

SAINT-JACQUES, Madame H.-D.
SAINT-ONGE, Léopold
SAINT-VINCENT, Paul
SAMSON, William
SAURIOL, Paul

TOUPIN, Roch
TRUDEL, Claire

VAILLANCOURT, Alvarez
VALIQUETTE, Blanche
VILLENEUVE, O.-Wilfrid

ETHIOPIE
Qu'adviendra-t-il de cet empire millenaire? En attendant, ses timbres sont recherchés — Profitez de l'occasion.

23° 1894-31 — Effigies des empereurs; fauves de la jungle, vues diverses. Tous neufs..... 1.00
8° 1917-31 — Comme ci-dessus, moins de variétés, neufs..... .25
9 1919 — Comme ci-dessus plus complet, de 1/8g. à 12g, neufs..... .35

Emission sensationnelle
ETATS-UNIS
Timbres sans perforation ni gomme, sauf Newburg et Byrd, bloc de 4 perforés, à paraître le 15 mars 1935:

| | |
|---|---|
| — Newburg, 3c, bloc de 4 | .25 |
| — Exposition Chicago | |
| 1c, bloc de 4 | .10 |
| 3c, bloc de 4 | .25 |
| 1c feuille de 25 | .50 |
| 3c feuille de 25 | 1.40 |
| — Byrd, 3c, bloc de 4 | .25 |
| " feuilles de 6 | .35 |
| — Mothers' Day, 3c, bloc de 4 | .25 |
| — Wisconsin, 3c, bloc de 4 | .25 |
| — Parcs Nationaux, 1 à 10c, dix blocs de 4 | 3.25 |
| — Parc, 1c, feuille de 6 | .15 |
| — Parc, 3c, feuille de 6 | .35 |
| — Avion, 16c, bloc de 4 | 1.25 |
| 10 — Parc Nationaux, 1c à 10c, 1 de chacun, complet | 1.10 |
| 17 — Série complète, 1 de chacun dont 15 imperforés et 2 perforés | 1.70 |

Livraison après émission — Si elle tarde ne pas s'impatienter: Washington sera submergé de commandes.
Port en plus sur commande de moins de $1.00.
CATALOGUE GRATUIT.
BAZAR POSTAL
B. P. 4020 (Dépt D.) - Montréal

## Gagnant du radio de l'A. C. V.

M. J. C. Boudreau, 363, rue Laviolette, Trois-Rivières, a gagné l'appareil de radio mis en rafle par l'Association catholique des Voyageurs de commerce, au bénéfice de ses oeuvres.

*Hommages et félicitations au Devoir à l'occasion de son 25e anniversaire.*

L'HOTEL QUEEN'S
MONTREAL

Cuisine soignée
Prix modérés

*Hommages au DEVOIR*
JOSEPH PONTON, Enrg.
COSTUMIER
*Maison fondée en 1865. La plus vieille maison du genre au Canada et la seule canadienne-française.*
Fournisseur des communautés religieuses
29 ouest, rue St-Jacques - MONTREAL - Tél. HA. 8744

AREX
CONTRE LE
RHUMATISME
*Prévient - Combat - Soulage*
Rhumatisme articulaire
Rhumatisme musculaire
Rhumatisme noueux
Sciatique
Points de côté
Névralgie
Lumbago
Goutte
Insomnie - Grippe - Mal de tête
THE AREX COMPANY - LÉVIS, P.Q.

Chez tous les pharmaciens.

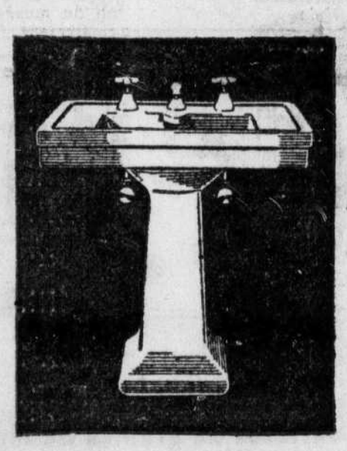
AU DEVOIR
*Tous nos hommages avec nos voeux de prospérité à l'occasion de son 25ème anniversaire de fondation*

*Les connaisseurs ont une préférence marquée pour la célèbre*
HUILE D'OLIVE
ADOLPHE PUGET
(Marseille, France)

En vente chez votre épicier
--- Exigez-la

HUDON & ORSALI, Limitée
EPICIERS EN GROS
*Distributeurs au Canada*
105 Est, rue Saint-Paul Montréal
*L'on trouve aussi chez Hudon & Orsali, Limitée tous les produits de la fameuse marque* SIGNAL

Vingt-cinq ans de progrès



EN tant que firme canadienne, nous regardons avec orgueil les progrès remarquables accomplis en ce pays depuis les vingt-cinq années que le "Devoir" est publié.

Nous croyons sincèrement que les améliorations apportées dans la façon de vivre sont grandement responsables de ce développement, et que, en mettant à la portée de tous les Canadiens ce qu'il y a de mieux en fait d'appareils sanitaires modernes, Crane Limited a eu l'avantage de contribuer matériellement à la prospérité canadienne.

Crane Limited dessert le Québec et les autres provinces du Canada par ses succursales et ses salles d'exposition situées dans toutes les villes importantes.

*Les appareils sanitaires Crane peuvent être obtenus de tous plombiers et entrepreneurs-plombiers.*

CRANE

CRANE LIMITED, SIEGE SOCIAL: 1170, SQUARE BEAVER HALL, MONTREAL
CRANE LIMITED, BUREAU PRINCIPAL: 45-51 RUE LEMAN, LONDRES, ANG.
Succursales et bureaux de vente dans 25 villes du Canada et des Iles britanniques.
Usines: Montréal et Saint-Jean, Qué., Canada, et Ipswich, Angleterre.

Au pays de Terre-Neuve

# Le "grand dérangement" du gouvernement

### Fonctionnarisme et routine — Autour d'un musée

En vertu d'un vieil adage de France, *trois déménagements équivalent à un incendie*, en ce qui concerne non seulement le mobilier, mais aussi le désarroi dans lequel se trouve plongée la famille ainsi éprouvée. Pour un pays comme Terre-Neuve, le "Grand Dérangement", causé par la brusque dégringolade de la situation de Dominion à celle de colonie régie par une commission de gouvernement, est analogue, à lui tout seul, à un cyclone tout au moins en ce qui regarde les administrés.

En effet, d'abord, les tranquilles petits ministères d'antan, qui marchaient à la bonne franquette, ont été transformés, fondus, débaptisés, rebaptisés, de telle sorte que l'on ne les reconnaît plus, et même, on ne sait plus bien où ils sont. Où l'on pensait trouver la marine, on découvre des employés des douanes; un ancien combattant voulant toucher sa pension est interloqué en se voyant face à face avec le registraire des décès; une bonne vieille infirme, cherchant le service d'hygiène se fourvoie dans le bureau du travail, ou frappe à la porte de la régie des alcools. Et ainsi de suite. D'autre part, dans le chambardement général, il est difficile, au sein d'un même département, de trouver sa voie. Depuis le mois de février 1934, les divers bureaux et divisions ont passé une grande partie de leur temps (et de celui des contribuables), à changer et rechanger de locaux. C'est la marche du progrès, disent les optimistes. En attendant, les visiteurs sont presque toujours sûrs de se tromper de porte, et hélas! les employés eux-mêmes, parfois, se perdent dans le labyrinthe administratif de la nouvelle ère terre-neuvienne.

* * *

Tout ceci nous remet en mémoire une petite mésaventure personnelle qui, peut-être, mérite d'être exposée ici avec quelques détails. Chargé de faire opérer, pour un malade, une très simple analyse médicale, nous apprenons avec étonnement que le laboratoire de l'Etat est "au sommet" du Palais de justice. Notre surprise, d'ailleurs, est mêlée d'effroi, car cet édifice est le seul et unique gratte-ciel de la colonie. Or, si, dans les autres villes modernisées, un bâtiment de cette espèce n'a rien de particulièrement gênant pour ceux qui y ont affaire, puisque des ascenseurs conduisent à tous les étages, à Terre-Neuve tel n'est pas le cas. Le gratte-ciel en question n'en est un en réalité, que d'un côté. Je m'explique: il est bâti sur le flanc d'un rocher, comme à peu près tout ce qui est bâti à St. John. Si, dans *Water Street*, il forme un *sky scraper* imposant, par derrière on y pénètre de plain pied au milieu de la hauteur. C'est peut-être pourquoi il est venu à l'idée de ses architectes d'en constituer deux édifices distincts, et superposés, sans communication entre eux. Singulière idée, tout de même. L'ascenseur, donc, n'existe pas. Si, pour votre malheur, vous vous trouvez au rez-de-chaussée, *Water Street*, et que vous ayez, comme moi, affaire au "sommet" — bien nommé! — il vous faut sortir du gratte-ciel, escalader 78 marches d'un escalier extérieur latéral reliant la première rue à la seconde, rentrer dans le bâtiment par la porte de derrière et... gravir 55 autres marches pour atteindre le laboratoire. Arrivé là, lorsque l'essoufflement nous permet d'exposer notre requête, nous voyons que, nous aussi, nous avons fait fausse route: "Désolé", déclare un employé d'un air compatissant, "mais nous n'analysons ici que des spécimens miniers. Il faut aller au bureau de l'hygiène publique". C'est très raisonnable, après tout, et, enfin, il n'y a plus qu'à redescendre, ce qui est moins fatigant que de monter 131 marches. Au bureau de l'hygiène, nous présentons la fiole à un employé, qui la repousse avec une politesse attristée: "Désolé, fait-il, mais il vous faut aller au sommet du Palais de justice, où..." Nous l'interrompons: "Ah! pardon. J'en viens et, certes, je n'y regrimperai plus. On m'a dit là-haut de descendre à l'hygiène: j'y suis, j'y reste!" Consternation du bureaucrate; consultation animée avec d'autres ronds-de-cuir plus haut placés. Finalement, l'on nous dit que l'on ne peut rien faire. "Mais n'est-ce pas ici l'hygiène?" — "Si, mais pas celle qu'il vous faut! Pour votre analyse, vous devez vous adresser à un de nos services qui devrait être dans ce bâtiment, mais qui n'y est pas. Ce n'est pas loin, d'ailleurs: juste un mille..." Nous n'y sommes pas allé; peut-être, de là, nous aurait-on envoyé au Labrador!..

* * *

Les villes qui ont la bonne fortune d'avoir un musée en sont très fières; et celles qui n'en ont pas dépensent beaucoup d'argent et bien de la peine pour s'en procurer un. Saint-Jean de Terre-Neuve est une exception à la règle générale et a fait son possible pour se débarrasser du sien. A vrai dire, on ne saurait en blâmer les édiles, car ce musée dépend, en fait, de l'Etat. Or, la commission de gouvernement a décidé d'organiser une bibliothèque publique, excellente innovation, quoiqu'elle semble un peu déplacée, ou prématurée, puisque le changement de gouvernement a eu lieu pour éviter la faillite de la colonie. Mais passons; l'administration, dans presque tous les pays, a ses voies mystérieuses, que le commun des mortels n'a pas à discuter. Donc, il fallait une *Public Library*; et, comme, d'autre part, une portion du musée occupait des locaux qui tiraient l'oeil des néo-bureaucrates, l'Etat a simplement supprimé ce musée encombrant pour le transformer, moitié en bibliothèque, moitié en ministère.

Ce n'est pas que ce musée fut une institution de tout premier ordre. Il n'était peut-être pas très bien surveillé, puisque des collections de timbres-poste en ont étrangement disparu — ce qui, par parenthèse, a amené, à tort du reste, l'inculpation d'un très gros personnage; mais passons encore! Peut-être le musée n'était-il pas toujours d'un accès facile, car il était parfois fermé en hiver, par suite du manque de fonds de chauffage; et, d'autres fois en été, pour des raisons qui ne sont pas claires. Mais enfin, c'était un honnête petit musée et, quand il était ouvert, on y voyait des collections locales intéressantes et instructives. On le présentait aux voyageurs, sur les prospectus du bureau du tourisme, comme une des attractions du lieu, lequel certes n'en a pas à revendre. De vieux loups de mer y allaient montrer des modèles de goélettes surannées à des cousins de la campagne. Des institutrices sentimentales y conduisaient leurs élèves contempler les reliques de la tribu disparue des *Béothics*. Et de bons bourgeois, qui n'y avaient jamais mis les pieds, répétaient en se rengorgeant: "Nous avons un fameux musée!" Aujourd'hui, c'est chose du passé. Au long procédé de concentration qui avait réuni, petit à petit, des objets disparates, prafois bizarres, mais dont l'ensemble formait une partie de l'histoire locale, à cette oeuvre de patience a succédé celle, extrêmement rapide, de dislocation. Celui qui, à présent, désire étudier la géologie de la colonie, doit aller voir les spécimens à l'Université, tout au bout de la ville, sur les hauteurs. Quiconque s'intéresse aux collections marines, doit se rendre plus loin, à neuf milles, au laboratoire de Bay-Bulls. Quant aux animaux empaillés, aux squelettes et restes momifiés des Indiens Béothics, on n'a pas trouvé d'autre refuge pour eux que... l'entrepôt frigorifique. Après tout, ils ont des chances de s'y conserver au frais jusqu'au jour, malheureusement problématique, de la renaissance d'un musée terre-neuvien, à l'abri des vandales...

George-Nestler TRICOCHE

## A Saint-Arsène

La Société St-Jean-Baptiste de Montréal, section Saint-Arsène, organise pour jeudi, le 28 février, à 8 heures du soir, au profit de ses oeuvres paroissiales, une partie de cartes qui aura lieu en la salle de l'Académie Christophe-Colomb, à 6891 rue Christophe-Colomb. Cette soirée sera sous le patronage du curé Jos. Verschelden et présidée par G. A. Martel, président de la section. Nombreux prix et des divertissements.

## A l'Ecole Supérieure de Musique d'Outremont

Le 2 mars prochain, à 3 h. 15 p. m., un concert sera donné dans la salle d'audition de l'école, 1430, boulevard Mont-Royal.

L'artiste d'honneur sera M. Roland Leduc, violoncelliste.

Deux élèves pianistes de l'école, Mlles Margaret Wims et Marguerite Boucher, interpréteront quelques oeuvres des maîtres suivants: Beethoven, Chopin, Liszt et Grieg.

## 3e concert de l'Ass. des Concerts Symphoniques de Montréal

A L'AUDITORIUM DU PLATEAU, LE MARDI 26 FEVRIER

C'est J.-J. Gagnier, le chef d'orchestre bien connu des Montréalais, qui dirigera le prochain concert de l'Association des Concerts symphoniques de Montréal, qui doit avoir lieu mardi, le 26 février courant, à 8 heures et demie du soir, à l'Auditorium du Plateau.

Le programme comprend la Septième symphonie de Beethoven, deux pièces de Wagner, ainsi qu'une composition de J.-J. Gagnier, "Quatre Pastiches anciens", d'une belle facture. Voici d'ailleurs le détail complet de ce programme:

1o Ouverture "Euryanthe", de Weber; 2o Septième symphonie, de Beethoven; 3o Concerto en ré mineur de Mozart, (soliste, Mlle Germaine Malépart); 4o Le Festin de L'Araignée, de Roussel; 5o Quatre Pastiches anciens, de J.-J. Gagnier; 6o Marche funèbre du "Crépuscule des Dieux", de Wagner et 7o Introduction du 3e acte de Marche Nuptiale de "Lohengrin", de Wagner.

La soliste de ce concert, Mlle Germaine Malépart est trop connue des fervents de la musique pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge. L'interprétation du Concerto en rémineur de Mozart, sera certainement un nouveau succès à son crédit.

Les billets sont en vente chez Archambault et Lindsay, et s'enlèvent rapidement. Pour ceux qui désireraient s'assurer de bonnes places pour la série des concerts, il reste encore quelques cartes d'abonnements à placer.

## Souper du bon vieux temps à Villeray

C'est le lundi, 4 mars, qu'aura lieu dans le sous-sol de l'église Notre-Dame du Rosaire, sous la présidence de M. le curé J. R. Granger et de M. Alfred Bernier, président général de la Société et sous la présidence active de M. Roland Grandchamp, président de la section, le grand souper du bon vieux temps, organisé par la section F. X. Garneau, de la Société Saint-Jean-Baptiste, au bénéfice de la paroisse.

Il y aura en plus une soirée récréative comprenant: orchestre sous la direction de M. L. Halpin, folklore, chant, etc.

Pour informations ou billets, s'adresser à R. Grandchamp, 7626-28 St-Hubert, CA. 2022; R. Vinette, 7824 St-Hubert, CR. 6036; J. A. Brière, 7500 St-Gérard, CA. 1018.

## Réunion d'anciens à l'Académie St-Jean-Baptiste

Les anciens élèves de cette Académie des Clercs de Saint-Viateur, au nombre de plusieurs centaines, se réuniront en assemblée générale, mercredi, le 27 courant, à l'Alma Mater, pour y entendre une conférence sur une question d'actualité et revivre quelques heures de franche camaraderie.

Le R. F. Nap. Gareau, C.S.V., directeur actuel et ancien professeur, désire bien que tous les anciens qui seront libres ce soir-là répondent à l'invitation du conseil.

## Avant-garde de l'A. C. J. C.

Demain, les avant-gardistes de la région de Montréal sont convoqués pour 2 h. 30 à l'Ecole Supérieure St-Stanislas, 1200 rue Laurier est. Leur directeur les y conduira afin de leur fournir l'occasion de lier connaissance et de prendre conscience de leur nombre. A cette occasion des tournois de jeux intérieurs seront organisés entre les différentes avant-gardes; pendant que dans l'après-midi on chantera à l'unisson quelques-unes de nos belles chansons canadiennes. A 5 heures, on servira, à un prix tout à fait modique, un substantiel goûter. On est prié de fournir à la direction la liste des membres présents de chaque avant-garde.


1 Seule capsule
ANTALGINE
MAÎTRISE
Maux de Tête

Nos meilleurs voeux au DEVOIR à l'occasion de son 25e anniversaire

DU BON
LAIT
de chez nous

COOPERATIVE
de Lait et Crème de Montréal
AMherst 2171
4101, rue NOTRE-DAME Est
MONTRÉAL

*La grande industrie nationale*

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
*est heureuse*
*de s'associer aux nombreux amis du*
"DEVOIR"
*et de lui présenter ses meilleurs souhaits*
à l'occasion de son
25ème ANNIVERSAIRE
*de fondation*

On peut essayer tous les tabacs à pipe... on en revient toujours à celui qui, depuis trente ans et plus, fait du plaisir de fumer... un délice.

Il est relativement facile d'obtenir un succès de curiosité, un succès transitoire pour une nouveauté, mais il est beaucoup plus rare de conserver la faveur du public.

Quand pendant 30 ans, et davantage, la popularité d'un produit ne cesse d'augmenter, vous pouvez être certain que ce produit possède de réelles qualités.

Pour qu'une marque de tabac jouisse, depuis plus d'un quart de siècle, d'une vente aussi importante que celle du Rose Quesnel, il faut que ce soit là non seulement un bon tabac, mais un tabac d'une rare qualité.

Le Rose Quesnel possède, encore aujourd'hui, le même goût, la même bonté, la même douceur et le même arome délicat qui lui ont acquis sa réputation incontestable et incontestée de "favori de tous les tabacs à pipe".

Outre le Rose Quesnel, la Rock City fabrique le tabac à pipe et les cigarettes MASTER MASON, la cigarette TUDOR, réputée pour l'exquisité de sa douceur, la cigarette SPUD à fraîcheur de menthol, pour ne mentionner que ces marques.

Toujours Loyal!

.... Le même arome unique .... Votre Rose Quesnel, favori incontesté de tous les tabacs à pipe.

En paquets de 5c et de 10c, ainsi qu'en boites métalliques de ½ lb.

Doux et Naturel
Rose QUESNEL

— Une entreprise entièrement canadienne et indépendante —

Nos félicitations au DEVOIR à l'occasion de son 25e Anniversaire

CAISSES ENREGISTREUSES

Nous avons en magasin un stock considérable de

CAISSES ENREGISTREUSES
NATIONAL - REMINGTON
MICHIGAN

BALANCES CALCULATRICES
TOLEDO - DAYTON
BRANTFORD

à des prix défiant toute compétition

*Une maison de confiance établie en 1906*

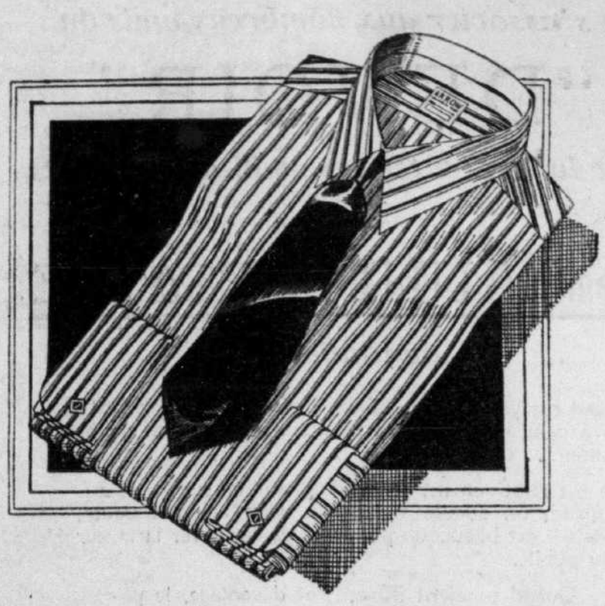
LANDRY CASH REGISTER CO.
A.-E. LANDRY, Gérant
504-506, Boul. St-Laurent Tél. HA. 2330

BALANCES CALCULATRICES

Nos félicitations au DEVOIR pour sa campagne de "L'ACHAT CHEZ NOUS"

# H. PRÉVOST
LIMITÉE

*félicitent le DEVOIR dont le quart de siècle révolu a été si fécond dans tous les domaines de l'activité nationale*



# H. PREVOST
LIMITÉE

Spécialité:
CHEMISES 13½ à 20

Tél: HArbour 1790
*406 rue Ste-Catherine Est* *MONTREAL*
Coin ST-DENIS


## Graphologie au "Devoir"

*E...clair.* — L'esprit est sensé et pratique; l'imagination vive donne de la gaieté et de l'entrain.

Assez d'assurance et de confiance en elle, mais ni vanité, ni prétention. Elle a un bon coeur et une conscience droite, elle sera donc capable de dévouement, non sans avoir à combattre un peu d'égoïsme.

Un amour-propre susceptible la rend très sensible à la moindre critique et elle endure mal les reproches, quoiqu'en elle-même elle puisse en reconnaître la justesse quand son mécontentement est passé.

Le coeur est délicat, affectueux et constant. Elle est sincère mais sa franchise est gênée par une grande réserve qui arrête les expansions. Très jeune encore, sa personnalité s'accentuera quand elle volera de ses propres ailes.

La volonté est précise et assez ferme. Elle a de la souplesse et ce n'est pas difficile de l'influencer.

La sensibilité est assez vive mais contenue et dissimulée.

Très droite, c'est une amie loyale.

*Yvon Henri.* — Sérieux et consciencieux, il est réfléchi, sensé et logique. Il est intelligent, mais qu'il se défie d'une imagination qui peut l'égarer temporairement sur les chemins de la fantaisie et nuire à la sûreté du jugement.

La bonté, la sensibilité, la délicatesse accentuent chez lui le côté sentimental. Il a besoin d'affection, de sympathie, il les cherche sans cesse.

Sincère et franc, il est un peu crédule et porté à attribuer aux autres sa propre droiture.

Actif, ambitieux et rempli de confiance en lui, il est courageux, d'un courage fait de bonne volonté et d'optimisme.

La volonté est précise, égale et ferme. Il a, de plus en plus, de la persévérance qui a dû faire défaut autrefois. On peut donc dire que c'est un jeune homme d'une volonté ferme et énergique. Il ne manque pas d'initiative, il peut en acquérir davantage en s'y appliquant.

A ses affections se mêlerait facilement un grain de jalousie si elle n'était combattue par la confiance naturelle.

Parfaitement honnête, toujours et avec tous, mais un peu naïf encore, il ne se défie pas des mensonges et des ruses dont il est incapable, et quand il aime il est facilement aveuglé et influencé. Digne de l'estime qu'il inspire et qu'il mérite parfaitement.

Malgré cette confiance en soi notée plus haut, il est timide et parfois gêné jusqu'à la gaucherie.

L'humeur est inégale et son impressionnabilité le rend parfois impatient et irritable mais il n'a rien de dur.

*Manon G.* — Vive, animée, pas sérieuse, elle manque de réflexion, elle parle et agit trop impulsivement pour ne pas le regretter quelquefois.

Elle est gaie, un peu coquette et vaniteuse. Cette vanité est susceptible et Manon n'est pas endurante.

Elle a un bon coeur et quand c'est lui qu'elle écoute, elle peut être dévouée, mais jusqu'à présent elle n'y pense guère.

Portée à contredire, à discuter et à s'entêter dans la discussion. Elle est autoritaire et un peu dure devant la résistance.

La volonté est résolue et tenace.

L'humeur est très inégale. Une tendance à la jalousie ne s'est pas développée, mais qu'elle se défie, c'est un bien vilain défaut.

L'activité et l'humeur sont très variables, la première subissant toujours l'influence de la seconde.

Elle deviendra pratique et elle se modifiera encore avec quelques années.

Elle est sensible, capable de générosité, et ceux qui l'aiment peuvent avoir sur elle de l'influence, mais non ceux qui veulent la dominer car elle est très orgueilleuse et indépendante.

*Fugue en Mr.* — Cette écriture si artificielle est difficile à analyser et posée comme un masque pour dérober la physionomie de ma correspondante.

C'est très laid cette calligraphie et elle me fait voir peut-être des choses laides qui n'existent pas.. Ces traits si épais et si noirs signifient le matérialisme qui ne peut même concevoir l'idéal.

L'orgueil, le désir d'être remarqué, la pose à l'originalité sont les autres caractéristiques de cette extraordinaire graphisme.

Certaines courbes disant la bonté et la sentimentalité un peu romanesque me font présumer que l'affreuse écriture que j'ai sous les yeux *n'exprime* pas cette jeune fille, mais la cache.

La volonté est forte et même opiniâtre et capable de dureté.

Je serais curieux de voir l'écriture naturelle d'autrefois, mademoiselle, celle-ci ne vous rend probablement pas justice.

Jean DESHAYES

Coupon graphologique
**ESQUISSE GRAPHOLOGIQUE**
de JEAN DESHAYES
— au —
**"DEVOIR"**
Montreal, samedi 23 février 1935 Bon pour 2 semaines
Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi. Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non rayé. Ne pas envoyer de copie.
Adressez: Jean Deshayes, le "Devoir", Montréal.

### Tarif des annonces classifiées du "DEVOIR"
Téléphone: HArbour 1241

1 sou le mot, 25c minimum comptant.
Annonces facturées, 1½c le mot. 50c minimum.
NAISSANCES, FIANÇAILLES, PROCHAINS MARIAGES, MARIAGES, SERVICES, SERVICES ANNIVERSAIRES, GRAND'MESSES, REMERCIEMENTS POUR SYMPATHIES ET AUTRES, $1.00 par insertion suivant la formule ordinaire, chaque mot additionnel 2 cents.

### A VENDRE
Occasion exceptionnelle pour maison d'éducation de se procurer un PROJECTEUR de VUES ANIMEES, (35mm), servi sept mois, coûté $875 **Absolument à l'épreuve du feu.** Eclairage avec lampe 1,000 ou 1,500 watts ou carbon avec rhéostat. Le tout garanti. Peut s'équiper parlant. Sacrifiera. L. Renaud, 2356 Monsabré, Montréal.

### Appartement à louer
8 pièces, chauffées, modernes, $45 par mois. Téléphoner à BElair 1162. 25-2-35

### Maison à vendre
Maison à deux logements, l'un de huit pièces et l'autre de trois pièces. Grand terrain. A Ville Saint-Laurent, à proximité de l'église et des maisons d'éducation. Idéal pour famille de la campagne voulant se rapprocher de la ville. $3,900. S'adresser à 303-A rue Principale, Saint-Laurent, tél. BYwater 0641. j.n.o.

### Logements à louer
1er plancher, 8 pièces, système de chauffage, en bon ordre, garage, $30 par mois. 4159 rue St-Denis, BElair 1162. 25-2-35

Ave Laval 3479, 2 planchers, 6 pièces, $30 par mois. S'adresser à BElair 1162. 25-2-35

### Emploi demandé
Personne pouvant fournir bonnes recommandations demande emploi dans presbytère comme ménagère. S'adresser à Mlle Berthe Laganière, Champlain, Qué.

### Maison à vendre
A Ste-Cunégonde, propriété en bon ordre, 3 grands logements, bonne place d'affaires pour épicerie ou restaurant. Informations FLtzroy 6077.

### Maison à louer
Neuve, 3 pièces à l'arrière, à côté fleuriste, pour modiste, confection pour dames, mercerie pour hommes ou marchandises sèches. 5857a Ave du Parc. Tél. CRescent 1750.

### TIMBRES-POSTE
J'achète timbres usagés par petit lot, Canada, Terre-Neuve et autres pays, pas de très communs. FAlkirk 2923. 4716 St-André.

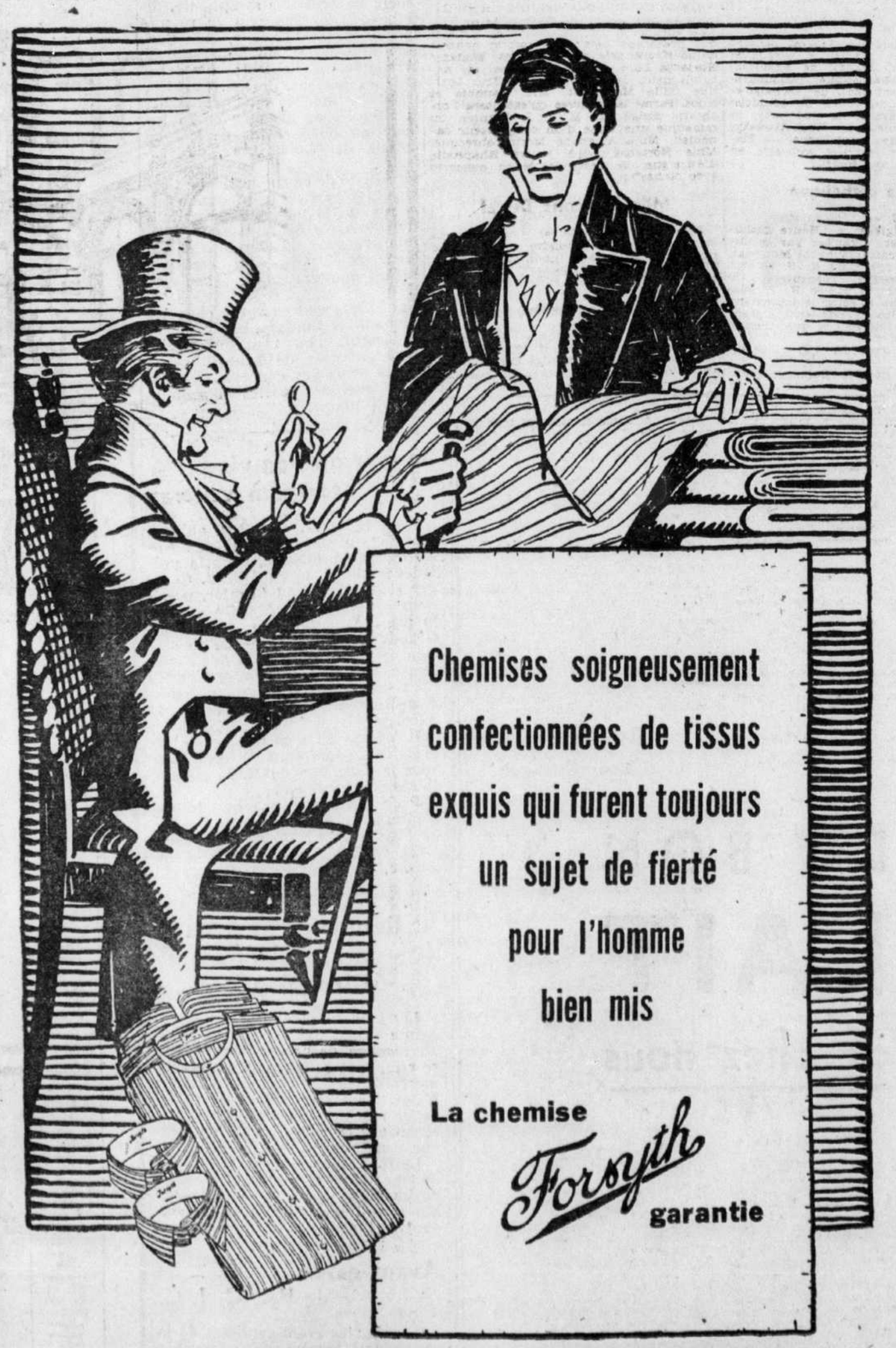

La chemise *Forsyth* garantie

*Avec les compliments de*

# JOHN FORSYTH, LIMITED
*Kitchener, Ontario.*

Fabricants de

**◄ Chemises de haute qualité**
**◄ Pyjamas "Forbelt"**
**◄ Cravates exclusives**
et des
**◄ Sous-vêtements**



Chemises soigneusement confectionnées de tissus exquis qui furent toujours un sujet de fierté pour l'homme bien mis

La chemise *Forsyth* garantie

# LA RADIO

## RADIO-GAZETTE

### Samedi, 23 février

### Radio-Etats-Unis

### Auditions recommandées

**WABC — 349.6 m., 860 kil.**

11.00 a.m., La Philharmonique de New-York. — Concert pour les enfants.
12.30 p.m., Abram Chasins. — Piano Pointers. — Direction Vladimir Sokoloff. — Parade, de Chasins; Valses d'une vie d'artiste, de Strauss-Chasins.
3.00 p.m., La Philharmonique de Buffalo — Direction Lajos Shuk — Prélude (Tristan et Yseult), de Wagner; Tasso (poème symphonique), de Liszt; Til Eulenspiegel's Merry Pranks, de Strauss; L'oiseau de feu (Suite), de Stravinsky.
8.00 p.m., Concert Roxy.
9.00 p.m., Richard Bonelli, baryton du Metropolitan Opera, avec le choeur et l'orchestre d'André Kostelanetz. — I'll Take the South, de Palmer; To You Cherie, de Jenkins; Three for Jack, de Squier; Autumn in New York (Thumbs Up), de Duke; Promesse de mon avenir (Le roi de Lahore), de Massenet; When Love Knocks at Your Heart; Extrait (Petticoat Fever); L'Ile de Capri; Night and Day (Gay Divorce), de Porter.
10.00 p.m., La Symphonie de Minneapolis — Direction Eugène Ormandy — Anne Campbell, poétesse.

**WEAF — 454.3 m., 660 kil.**

8.00 p.m., Sigmund Romberg, compositeur et directeur — Pompe et circonstance; Sélection (Faust), de Gounod; Sélection, de Lehar; Jurame; George Washington, sketch; Duo (acte 1er), (Blossom Time), de Romberg.

### Dimanche, 24 février

### Auditions recommandées

**WABC — 348.6 m., 860 kil.**

1.00 p.m., Church of the Air — S. E. Mgr Francis J. L. Beckman, archevêque catholique de Dubuque, Iowa.

### La Philharmonique de New-York

**Avec Jascha Heifetz**

3.00 p.m., La Philharmonique, dirigée par Arturo Tascanini — Soliste: Jascha Heifetz, violoniste — Second programme consacré à Brahms — Ouverture "tragique" opus 81; Concerto pour violon en ré majeur, op. 77 (par Heifetz); Symphonie no 2 en ré majeur, opus 73.

### Concert Ford

**Avec Elizabeth Rethberg**

9.00 p.m., Symphonie Ford, dirigée par Victor Kolar — Soliste: Elizabeth Rethberg, soprano.

### "Martha"

**WEAF — 454.3 m., 660 kil.**

8.00 p.m., Opéra "Martha", de Flotow, avec Richrad Crooks, ténor du Metropolitan Opera et Joséphine Antoine, soprano du Metropolitan — Direction des choeurs et de l'orchestre, par Wilfrid Pelletier (Chase and Sanborn).

### Concert "General Motors"

**WJZ —394.5 m., 760 kil.**

**Avec Arthur Schnabel, pianiste**

8.00 p.m., Symphonie General Motors, dirigée par Henry Hadley — Orchestre: Ouverture (Donna Diana), de Reznicek; Symphonie no 6 (Pathétique) (3e mouvement et marche-scherzo), de Tschaikowsky: a) Chanson du rouet, de Mendelssohn; b) Chant arabe, de Godowsky; c) Chant sans parole, de Tschaikowsky; Danse macabre, de Saint-Saëns. — Piano: Concerto pour piano et orchestre, en la majeur K-488, de Mozart.

### L'Heure catholique

6.00 p.m., CKAC. —

La causerie religieuse à l'Heure catholique du 24 février, organisée par le Comité des oeuvres catholiques de Montréal, sous le distingué patronage de S. E. Mgr Gauthier, archevêque coadjuteur de Montréal, sera donnée par le R. P. Nio, sudiste. Continuant la série de leçons sur l'histoire de l'Eglise, il exposera la merveilleuse floraison de saints que connut l'époque mérovingienne.

Cette causerie commence à 6 h. précises.

A 6 h. 20, audition de chant religieux par la chorale du Grand Séminaire de Montréal, sous la direction de M. Ethelbert Thibault, P.S.S., maître de chapelle. A l'orgue: M. Eug. Lapierre, D.M., directeur du Conservatoire.

A 6 h. 45, causerie sur les directives sociales de l'Eglise par M. Jean-Baptiste Desrosiers, P.S.S., professeur de théologie morale au Grand Séminaire de Montréal.

La chorale du Grand Séminaire de Montréal exécutera les pièces grégoriennes suivantes, entièrement choisies dans le deuxième groupe modal, comprenant les 3e et 4e modes.

IIIe mode: Introït Cognovi du commun des saintes femmes non martyres; Kyrie (fons bonitatis), no 11 de l'Edition vaticane; Hymne Pange lingua de la fête-Dieu; Hymne d'action de grâces: Te Deum, ton simple.

IVe mode: Introït Reminiscere du 2e dimanche de Carême; Sanctus et Agnus, no 1, de l'Edition vaticane; 6e Répons des Ténèbres du Samedi saint, Ecce quomodo moritur; Antiennes-mémoires: Exspectabo, Ex Aegypto, Sion (Avent).

### Le Quatuor des Alouettes

Le Quatuor des Alouettes fera entendre, à Radio-Canada, le dimanche, 24, à 6 h. 30, les chansons suivantes de notre folklore: Dans tous les cantons, O'Brien-Gautier; La rose blanche, Gautier; Le grand chasse-poutre, O'Brien; Meunier, tu dors, Gautier; Marie Calumet, O'Brien.

### Radio-reportage

M. J. Verreault, rédacteur à l'"Evénement", fera le dimanche, 24, à 6 h. 45, aux postes du secteur français de Radio-Canada, le radio-reportage de la semaine.

### Opérette: "Miss Helyett" aux feux de la rampe

Les artistes d'opérette de Radio-Canada chanteront, le dimanche, 24, à 7 h. 30 p. m., les principaux airs de Miss Helyett, d'Edmond Audran. Leur directeur, M. Robert Talbot, a également inscrit à ce programme des airs choisis dans d'autres opérettes connues. Cette émission sera diffusée de Québec et relayée par les autres postes du réseau de Radio-Canada.

### Le 250e anniversaire de Bach

Les directeurs du poste CRCM, de Montréal, préparent en ce moment un concert pour commémorer le 250e anniversaire de la naissance de Jean-Sébastien Bach, l'un des plus grands noms qui soient dans l'histoire de la musique. Ce concert sera diffusé le 24 mars et naturellement, portera sur l'oeuvre du grand maître. Bach est le représentant génial d'une famille de musiciens qui s'est perpétuée pendant trois siècles en Allemagne. L'oeuvre de Sébastien est prodigieuse. Elle comprend plus d'une quarantaine de fugues pour orgue, près d'une cinquantaine de préludes et fugues pour clavecin, environ trois cents cantates et motets, plusieurs grand'messes, des sonates et des concertos pour violon, viole, flûte, etc. Ce génie a eu une influence définitive sur les compositeurs de son temps et même sur ceux de notre époque. Ce concert sera diffusé par toutes les stations de T.S.F. de Radio-Canada.

### Des émissions européennes

Le Dr George Adamkiewiez, consul général de Pologne au Canada, a eu un entretien, ces jours-ci, avec M. J. N. Cartier, vice-président de la Commission de la Radio, au sujet de la possibilité de la diffusion au Canada d'émissions radiophoniques européennes et, en particulier, de son pays.

M. Cartier s'est vivement intéressé à la suggestion du représentant officiel de la Pologne, d'autant plus que des pourparlers ont déjà été engagés avec la France à ce sujet. Le docteur Adamkiewiez a fait remarquer à la commission qu'une émission radiophonique de ce genre aurait pour effet non seulement de contribuer au rapprochement des deux pays mais encore de faire mieux connaître et apprécier l'élément polonais au Canada. On n'ignore pas qu'il y a environ 200,000 Polonais dans le dominion, pour la plupart établis dans l'Ouest. On n'ignore pas non plus que Chicago possède une colonie polonaise, la plus considérable qui soit au monde. On compte à Détroit environ 40,000 Polonais.

M. Cartier discutera ce projet avec ses collègues de la Commission. Quant aux émissions radiophoniques françaises, les autorités étudient en ce moment le moyen de les transmettre au Canada à la satisfaction des radiophiles.

### Société Saint-Jean-Baptiste

10 h. p.m., CKAC. —Causerie par le R. P. Lévi Côté, O.M.I. Sujet: La famille. Mlle Bernadette Morin, soprano, chantera: Le Miroir (ex. de Thais), de Massenet; b) On croit à tout lorsque l'on aime (ex. de Jean de Nivelle), de Léo Delibes); c) Nuit étoilée, de Cécile Chaminade. Mlle Irène Berlinguette l'accompagnera au piano.

L'activité de la Société par le chef du secrétariat.

### Emission de l'A.C.J.C.

1 h. 15 p.m., CKAC. — Causerie: La formation sociale et nationale, par M. Brunelle Léveillé, membre du comité central de l'A.C.J.C.

### Lundi, 25 février

### Auditions recommandées

**WABC — 348.6 m., 860 kil.**

9.00 p.m., Lucrezia Bori, soprano, du Metropolitan Opera, avec l'orchestre et le choeur d'André Kostelanetz — Extrait (Fifty Million Frenchmen), de Porter; Mattinata, de Tosti; Ciellito Lindo; I'm Keeping Those Keepsakes You Gave Me, d'Ahlert; Depuis le jour (Louise), de Charpentier; I'm Yours For To-Night, de Rainger; Mélodie (Love in Bloom), de Gordon; My Heart Is an Open Book; I'll Follow My Secret Heart (Conversation Piece, de Coward.

**WEAF — 454.3 m., 660 kil.**

8.30 p.m., Nelson Eddy, baryton — (Concert Firestone) — Orchestre William Daly.

### La petite histoire

Le R. F. Marie-Victorin, de la Société Royale du Canada, professeur à l'Université de Montréal, parlera, le lundi, 25, à 8 h. p.m., à la tribune de la Petite Histoire, du "Vieux Longueuil". Le Fr. Marie-Victorin donne cette causerie, ce jour-là, parce qu'il doit partir le lendemain pour les Etats-Unis. Le Grenier de Grand'Maman sera donné un autre soir.

M. Olivier Maurault, P.S.S., recteur de l'Université de Montréal, entretiendra les radiophiles d'Antoine-Sébastien Falardeau, le lendemain, c'est-à-dire le 26.

M. Victor Morin parlera, le mercredi, 27, des "Actes notariés".

M. Camille Bertrand, du Château de Ramezay, fera une causerie, le jeudi, 28, sur Joseph Marmette. Comme on le sait, l'émission du vendredi vient de Québec.

### "Une heure près de vous"

Son dernier concert aura lieu le lundi 25, à 9 h. Ce programme fut le premier que les directeurs de Radio-Canada préparèrent lors de l'organisation du réseau continental. Il sera remplacé par "Caprice et babillage", un programme où l'on vise surtout à l'éclectisme. Les artistes qui prendront part au dernier concert d'une Heure près de vous sont, Madame Hortense Lord, pianiste virtuose, et, naturellement, les chanteurs du Trio Lyrique: Mlle Malenfant, MM. Daunais et Huot. Parmi les oeuvres qu'exécutera l'orchestre dirigé par M. J. J. Gagnier, on remarque une Valse d'un compositeur canadien, Mme Albertine Morin-Labrecque. Mme Hortense Lord jouera Rhapsodie d'Auvergne, de Saint-Saëns, en concerto avec orchestre.

### Mlle Lucienne Delval

Mlle Lucienne Delval, contralto de Montréal, se fera entendre au cours du programme exécuté le lundi, 25, à 6 h. 30, "Dans les steppes tziganes", sous la direction d'André Durieux.

### Radio-théâtre

Les artistes dramatiques de Radio-théâtre joueront, le lundi, 25, à 10 h. p. m., "Le Promis", de Nicolas Cornet. Cette comédie fut primée lors d'un concours d'oeuvres dramatiques organisé par Comoedia, de Paris.

MM. J. J. Gagnier, Allan McIver et Giuseppe Agostini dirigeront à tour de rôle l'orchestre d'Une Heure près de vous, le lundi, 25. M. Gagnier a voulu que les deux chefs d'orchestre qui l'ont précédé au cours de cette série de concerts soient à côté de lui, ce soir-là. On sait que c'est la dernière émission d'une Heure près de vous.

### Radio-causeries de l'U.C.C.

**CKAC, à 1 h. 15 —**

Lundi, 25 fév.: M. Albert Rioux, président de l'U.C.C.
Jeudi, 28 fév.: M. R. M. Pucet: Cours à domicile de l'U.C.C.
Samedi, 2 mars: M. J. E. Laforce: Colonisation.

**CRCM, à 7 h. p.m. —**

Mardi, 26 fév.: M. Cyr Vaillancourt: Les Caisses populaires.
Jeudi, 28 fév.: M. J. Chs Morel: Le maréchal-ferrant et le cultivateur.

### Radio-Montréal

**SAMEDI, 23 FEVRIER**

**CRCM — 329.7 m., 910 kil.**

5.00 Marches militaires.
5.15 The Merry Wives of Windsor (disques).
5.45 Bourses de Montréal et de N.-York.
6.00 Chansonnettes françaises.
6.30 Emission d'Ottawa.
7.00 Orch. de Joe de Courcy, du Windsor.
7.15 Orch. G. R. Markowski, du Château Laurier.
7.30 Chronique bibliographique, par Maurice Hébert.
7.45 Mark Gungsberg, pianiste.
8.00 Old Time Frolic.
8.30 Cotters' Saturday Night.
9.00 Radio-reportage de hockey.
10.30 Orch. Dornberger, du Mont-Royal.
10.45 Radio-journal bilingue.
11.00 Résultats des joutes de hockey.
11.02 Orch. d'Emil Coleman, du NBC.
11.30 Le courrier du Nord: radiogrammes à l'adresse des régions de l'Extrême-Nord.

**CKAC — 411 m., 730 kil.**

1.00 Causerie agricole de l'U.C.C.
1.15 Orchestre.
1.30 Programme musical.
2.30 Mickey of the Circus.
3.00 L'orchestre de Buffalo.
4.00 Modern Minstrels.
5.00 Les événements sociaux.
5.15 Musique militaire.
5.30 Le programme du foyer.
6.15 Musique classique.
6.30 La Société du bon parler français.
6.45 Chansons françaises.
6.55 Nouvelles.
7.00 Extraits d'opéras.
7.15 Récital de piano, par Jean Forget.
7.30 Outdoor Girl Beauty Parade.
8.00 Revue Roxy.
8.45 Orchestre.
9.00 Partie de hockey.
10.30 Mélodies.
11.00 Le reporter sportif Molson.
11.05 Variétés.
1.00 Emission spéciale.

**CFCF 530 m., 600 kil.**

11.15 Institut des aveugles.
1.00 Bourse.
2.00 Metropolitan Opera.
8.30 Causerie: Human Relation in Industry.
9.00 Hockey.
11.00 Orchestre.

**CHLP — 265 m., 1,129 kil.**

8.25 Sommaire, heure, culture physique.
9.00 Chansons françaises.
9.15 Variétés.
9.30 Diction.
9.45 Ass. can.-fr. des aveugles.
10.00 Prêmes symphoniques.
10.45 Musique militaire.
11.45 Musique d'orgue.
11.50 Heure — Heure féminine.
1.15 Orchestre — Heure.
5.25 Sommaire, heure, mêli-mélo.
6.00 Bourse des mines.
6.15 Féd. des ouvriers du Canada.
6.30 Radio-annuaire.
7.00 L'Information commerciale.
7.30 Heure.
7.30 Graphologie.
7.45 The Royal Hawaian Quartette.
8.30 Orchestre.
10.00 Harmonica.
11.00 Heure.

**DIMANCHE, 24 FEVRIER**

**CRCM — 329.7 m., 910 ki..**

5.00 Concert par l'orchestre du Ritz-Carlton, sous la direction de Rubin Krasner, ainsi que Geneviève Davis-Lebel, soprano.
5.30 Chansonnettes françaises.
6.00 Conférences par M. J.-E. Barbon, sous les auspices de l'Association nationale des beaux-arts, et M. L. P. D. Tilley, premier ministre du Nouveau-Brunswick.
6.30 Le quatuor Alouette, sous la direction d'Oscar O'Brien.
6.45 Radio-reportage hebdomadaire, par M. Jacques Verrault, journaliste.
7.00 L'Action libérale nationale.
7.30 Aux feux de la rampe: extraits des opérettes Miss Helyett, La Basoche et Comtesse Maritza, sous la direction de Robert Talbot.
8.00 Pastel Panels (de Regina).
8.30 Band Box Revue — concert vocal et instrumental de Détroit.
9.00 The Road to Yesterday (de Toronto).
9.30 Sérénade acadienne, sous la direction de jMroraet
10.00 Le quatuor Nottingham, de Boston, Mass.
10.30 Adolf Wantroff, baryton.
10.45 Radio-journal (bilingue).
11.00 Résultats des joutes de hockey.
11.03 Atlantic Nocturne.

**CKAC — 411 m., 730 kil.**

10.15 Programme de mélodies.
10.30 Nouvelles.
10.35 Patterns in harmony.
10.45 Between the bookends.
12.30 Musique classique légère.
12.45 The Romany Trail.
1.15 Emission de l'A.C.J.C.
1.30 Emision de l'école de musique Mazza.
1.45 Programme H. Lalonde et Frère.
2.00 Programme musical de J. Donat Langelier.
2.15 Programme Granger Frères.
2.30 Reginald Stewart, pianiste.
3.00 Concert de la Symphonie de New-York.
5.00 Poésies et lettres.
5.30 Programme Laporte.
6.00 L'Heure catholique.
7.00 L'heure de la ballade.
7.30 Service religieux.
9.00 Concert symphonique Ford.
10.00 Emission de la Société St-Jean-Baptiste.
10.30 Wm A. Brady behind the scene.
10.45 Ecole américaine de l'air.
11.00 Nouvelles.

**CFCF — 500 m., 600 kil.**

12.30 Radio City Hall.
1.30 National Youth Conference.
2.00 L'Espagne colorée.
2.30 Radio-théâtre.
5.15 Conseil national d'éducation.
6.30 Musique mexicaine.
7.30 Près du feu.
7.45 Wendell Hall.
8.00 Opéra.
9.30 Album de musique familière.
10.30 One Man's Family.
11.00 Résultats de hockey.

**CHLP — 265 m., 1,129 kil.**

5.25 Thème, sommaire, heure.
5.31 Chansons françaises.
6.00 Opéra.
7.00 Comédies msuicales.
7.30 Heure — Autour du samovar.
8.00 The Fireside Pianist.
8.30 Radio-Sérénades.
9.00 Quand on est si bien ensemble.
10.00 Heure.

**LUNDI, 25 FEVRIER**

**CRCM — 329.7 m., 910 kil.**

5.00 Marches militaires.
5.15 Concert par l'orch. du Ritz-Carlton, ainsi que Mme Dupuis-Becker, soprano.
5.45 Bourses de Montréal et de New-York.
6.00 Chansonnettes françaises.
6.30 Dans les steppes tziganes, sous la direction d'André Durieux, ainsi que Lucienne Delval.
7.00 La Renaissance campagnarde.
7.15 Orch. des Cavaliers de la Salle, sous la direction d'Arthur Vander Hae-
7.30 Billy et Pierre — sketch humoristique.
7.45 Service de nouvelles, en français et en anglais, pour les radiophiles des centres ruraux.
8.00 La Petite Histoire: Causerie par le R. F. Marie-Victorin, de la Société Royale du Canada. Sujet: Le Vieux Longueuil.
8.15 Happy Landings (d'Edmonton).
8.30 Black Horse Tavern.
9.00 Une Heure près de vous, sous la direction de J. J. Gagnier, ainsi que le Trio lyrique et Mme Hortense Lord, pianiste.
10.00 Radio-théâtre.
10.30 Orch. de Gilbert Watson, de Toronto.
10.45 Radio-journal bilingue.

**CKAC — 411 m., 730 kil.**

7.45 Mélodies du matin.
8.00 Willie Eckstein et Charlie Chappell.
8.15 Chansons françaises.
8.40 Sérénades.
10.00 Variétés.
10.15 Entre vous et moi.
10.30 Programme commercial.
10.45 Bourse.
11.00 L'hygiène sociale.
11.45 Programme des services rapides.
12.00 Heure des dames.
12.45 Cours de la bourse.
12.55 Mercuriale des produits laitiers.
1.00 Orchestre.
2.00 Programme de variétés.
2.30 Emission de l'école américaine de l'air.
3.00 Your Hostess Cobina Wright.
4.30 Variétés de Chicago.
4.45 Le quart d'heure de Tante Bonne Humeur.
5.00 Les événements sociaux.
5.15 Musique militaire.
5.30 Le programme du foyer.
6.25 L'heure récréative.
7.00 Ligue de sécurité.
7.15 Le curé de village.
7.45 Les deux copains.
8.00 Concert Syrup Symphonies.
8.30 Programme White Cap.
9.00 Programme Living Room.
9.30 The Big Show.
10.00 Discours de M. Athanase David, aux Trois-Rivières.
10.30 Les joueurs de hockey célèbres.
10.45 Drames vécus.
10.50 Fray et Braggiotti, pianistes.
11.00 Le reporter sportif Molson.

Longueurs d'ondes des postes, en mètres et en kilocycles:

| Postes | Mètres | Kilocycles |
|---|---|---|
| CRCM | 329.7 | 910 |
| CKAC | 411. | 730 |
| CFCF | 500. | 600 |
| CHLP | 265 | 1,129 |
| CHRC | 445 | 845 |
| CKCV | 222. | 1,319 |
| CRCS | 269 | 1,302 |
| WABC | 348.6 | 860 |
| CHNC (N. Carlisle) | 247.8 | 1,210 |
| WEAF | 454.3 | 660 |
| WJZ | 394.5 | 760 |
| WOY | 379.5 | 790 |
| WTIC | 282.8 | 1,060 |
| WLWL | 272.6 | 1,100 |

**POSTES DE LA C. C. R.**

**Provinces Maritimes:**

| | Kilocycles |
|---|---|
| CHNS: Halifax | 1050 à 930 |
| CFBN: Fredericton | 1030 à 550 |
| CJCB: Sydney | 880 à 1240 |
| CHSJ: Saint-Jean | 1210 à 1120 |
| CHCS: Summerside | 1120 à 1500 |
| **Québec:** | |
| CRCQ: Québec | 930 à 1050 |
| CRCS: Chicoutimi | 1500 à 950 |
| CKLW: Windsor | 840 à 1030 |
| CKNC: Toronto | 1030 à 1430 |
| CRCT: Toronto | 960 à 840 |
| **Provinces de l'Ouest:** | |
| CJOC: Lethbridge | 840 à 1330 |
| CFQC: Saskatoon | 1230 à 840 |
| CKY: Winnipeg | 780 à 960 |
| **Colombie britannique:** | |
| CJAT: Trail | 1200 à 910 |
| CKOV: Kelowna | 1310 à 630 |
| CFJC: Kamloops | 1310 à 630 |


La plus importante maison du genre au Canada

# LIBRAIRIE et PAPETERIE

--- fondée il y a cinquante ans

La librairie Granger a été fondée en 1885, côte Saint-Lambert, par M. Flavien Granger, qui venait d'abandonner la gérance de la maison Cadieux-Derome. M. Granger disposait d'un capital de $500; c'est dire qu'il n'avait pas d'employés et les premiers temps, quand il fallait livrer des marchandises, il fermait tout simplement sa boutique. En 1888, il s'associa son frère Hector et, à la mort de celui-ci, en 1890, son autre frère, Alphonse Granger, qui abandonnait la gérance chez J.-B. Rolland & Fils. En même temps, le commerce était transporté à la Place d'Armes. Les frères Granger avaient commencé par le commerce de détail: ils entreprirent en plus le gros et réussirent. Ils prirent un, puis deux étages de plus et enfin, tout l'édifice. Ils absorbèrent même un peu plus tard la maison Cadieux & Derome, en 1902, et ils se portèrent acquéreurs du fonds de commerce de Gareau & Sauriol, de la National Loose Leaf Company et de la librairie Napoléon Giroux.

En 1906, comme on achevait de transporter dans le magasin de la Place d'Armes les marchandises de Cadieux & Derome, l'édifice croula. Cet accident fit beaucoup parler à cette époque. Il s'était produit la nuit, heureusement, et il n'y eut pas de victimes. Les frères Granger eurent avec leur proprio, la succession Muir, un long procès, qu'ils gagnèrent et tout finit par s'arranger; la librairie Granger achetait l'immeuble qui fut réparé, consolidé, remis à neuf. Un peu plus tard, les frères Granger achetaient l'immeuble voisin, qui servit d'entrepôt et de magasin de gros.

L'incendie de 1926 détruisit complètement l'immeuble occupé par la librairie Granger, qui se transporta alors dans le local actuel, 54 Notre-Dame Ouest, et fit l'acquisition de la maison Arthur Leblanc Compagnie, spécialistes dans les articles scolaires. La maison Granger fait directement ses importations d'Europe et des Etats-Unis. Elle achète aux Etats-Unis des articles de bureau, des articles de classe, des papiers-tentures; de France, des livres, des articles religieux, des reliures de luxe pour les amateurs; de Belgique, des papiers-tentures et des livres; d'Allemagne, des jeux, des jouets, des articles de fantaisie; d'Italie, des articles de fantaisie. Le succès de la maison Granger est une preuve de plus à ajouter à toutes celles que nous avons déjà données du progrès des Canadiens français dans le domaine économique. Cette entreprise représente cependant plus pour notre groupe qu'un avancement matériel, puisqu'elle participe très directement à son développement intellectuel. Les administrateurs actifs, depuis 20 ans, sont M. Edouard Gariépy, directeur-gérant, et M. Paul Granger, assistant-directeur.

**Nos divers rayons sont à votre service. Venez visiter notre vaste établissement ou écrivez-nous.**

**LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts Manuels, Guides.**
**ARTICLES DE BUREAU: Meubles, Livres perpétuels, IMPRESSIONS.**
**ARTICLES DE CLASSES: Dessin, Globes, Cartes murales, Tableaux d'histoire. MUSEES.**
**LIVRES DE CLASSES: Français, latins, grecs. Saynètes et Drames.**
**ARTICLES DE FANTAISIE: Maroquinerie, Décorations, Statuettes, Cartes postales, Albums, JEUX et JOUETS.**
**ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.**
**LIVRES RELIGIEUX: Musique et chant grégorien. RELIURE**
**TAPISSERIE, Papiers peints, Reliefs et vitraux. LINCRUSTA**

**Catalogues de chacun de nos rayons envoyés gratuitement sur demande. Bien spécifier lesquels on désire.**

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
54 Notre-Dame Ouest, Montréal

Magasins et bureaux, 54 et 56 ouest, rue Notre-Dame. Salle d'échantillons, expédition et entrepôts, 61 à 71, rue de Bresoles comprenant quatre vastes magasins.

**Félicitations et succès au DEVOIR à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation**

Case postale No 909

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
54 Notre-Dame Ouest, Montréal

Téléphone LA. 2171★

# COMMERCE ET FINANCE

## Un rempart contre le communisme

### Une garantie de survivance pour nos oeuvres

On l'a constaté partout, c'est dans la misère que les doctrines subversives du communisme plantent le plus profondément leurs racines. Si nous rencontrons ici et là quelques intellectuels illuminés qui croient encore possible d'établir le bonheur de tous les hommes sur une formule, si nous voyons certains écrivains tâter du radicalisme dans l'espoir de s'assurer un facile succès de librairie, c'est incontestablement dans la masse qui souffre, et qui est mécontente parce qu'elle souffre, que l'on peut le plus facilement faire briller le faux espoir de réaliser le bien-être et le contentement de tous parce qu'on aura fait disparaître quelques têtes.

C'est parce que cette constatation a été faite depuis longtemps, et aussi parce qu'on a vu qu'il ne serait plus facile de retarder encore beaucoup la désintégration définitive du régime actuel s'il reste ce qu'il est, qu'on s'est décidé d'ouvrir les yeux et d'en constater les abus criants pour suggérer ensuite divers remèdes plus ou moins pratiques, susceptibles de corriger plus ou moins ces abus.

Toutefois, même si les remèdes suggérés étaient tous bons et qu'il fût possible de faire disparaître toutes les injustices dont nous avons raison de nous plaindre, il n'en reste pas moins que notre groupe serait quand même assujetti. C'est que sa situation, incontestablement très grave vis-à-vis des autres groupes ethniques, ne vient pas de la crise mondiale, ne résulte pas seulement des abus dont il a été victime de la part de grands manoeuvriers financiers qui ne sont pas des siens, mais quelle est la conséquence logique de son propre esprit, de ses attitudes indécises, de son manque de confiance en lui-même, de ses actes de tous les jours, enfin.

Quelles que soient les mesures que prendront nos législateurs, notre groupe ne regagnera vraiment la position à laquelle il a droit que s'il a la ferme volonté de la reprendre, que s'il concentre tous ses efforts vers cette fin. Cette volonté, il ne pourra l'avoir que si nous lui faisons comprendre enfin qu'il n'a rien à attendre des autres, que comme tous les peuples il devra se sauver lui-même, par l'effort concerté des individus qui le composent.

Si rien ne se fait pour stimuler la volonté de notre groupe de vivre et de durer comme tel, si nous ne savons pas le pousser de l'avant pour qu'il sorte de l'ornière dans laquelle il s'enlise de plus en plus depuis des décades, si nous ne savons pas lui faire comprendre qu'il est pauvre parce qu'il l'a en quelque sorte voulu, il sera de plus en plus un peuple d'employés, de petits salariés, de miséreux, un peuple sans énergie et sans force qui se détachera rapidement de la civilisation catholique et française de ses pères parce qu'il en viendra à croire que cette civilisation est responsable de sa déchéance, puisque les autres groupes, de formation différente, seront restés maîtres de la vie économique, et par conséquent de la vie politique et sociale de ce pays.

Ne sera-t-il pas alors une facile proie aux mains des meneurs communistes? N'est-ce pas cette raison qui explique comment le communisme a déjà commencé à pénétrer chez nous?

Par tous les moyens qui sont à notre disposition, et quelle que soit notre position sociale, nous devons donc tendre à éveiller chez tous nos compatriotes un véritable sens des réalités nationales: cela veut dire développer un sentiment de solidarité nationale qui ne se résume pas simplement à des idées abstraites sur la race française et sur sa civilisation, mais qui se manifestera dans les actes et dans les attitudes de tous les jours et dans tous les domaines.

Avec l'éducation qui est la base et qui doit se faire à tous les paliers et à tous les âges, quel moyen est plus pratique, plus susceptible d'assurer des résultats tangibles immédiats que la campagne d'achat chez nous? Tendant en apparence à conserver chez nous nos richesses — ce qu'elle fait d'ailleurs, — elle induit aussi à réfléchir, à constater les conséquences d'actes apparemment sans importance, à faire la liaison qui existe incontestablement entre la prospérité individuelle et celle du groupe, à déterminer la force de la cohésion dans l'effort, à reconnaître qu'une telle coohésion ne peut exister vraiment qu'entre gens de même esprit, en un mot à voir la vie sur le plan national.

Moyen d'établir un rempart contre le communisme parce qu'il rendra la vie matérielle plus facile à nos gens, tout en leur faisant comprendre indirectement le sens véritable de la vie, l'achat chez nous sera aussi — c'en est la conséquence logique — une garantie de survivance pour nos oeuvres de toutes sortes. On ne donne que ce qu'on a. Celui qui n'a rien ou qui n'a que le strict nécessaire pense d'abord à sauver sa vie et celle des siens avant celle des autres individus, même s'ils sont de langue et de religion identiques. Nos oeuvres de toutes sortes, paroissiales et religieuses, oeuvres de charité ou de culture intellectuelle, ne progresseront, ne vivront qu'en autant que notre groupe aura suffisamment pour leur donner. Car s'il en est dont l'esprit de charité est développé au point qu'ils sont prêts au sacrifice pour aider les autres, le sacrifice lui-même a des limites.

Qu'on le veuille ou non, la pratique de l'achat chez nous, toute matérielle qu'elle est en apparence, est un acte sans lequel nous ne pourrons pas longtemps durer. Et c'est parce que nous avons encore la volonté de durer que nous, Canadiens français, nous ferons tout ce qui est nécessaire pour y réussir.

**Clarence HOGUE**

## Marché de Montréal

SAMEDI, 23 EVRIER

Cours fournis pour les farines par la maison Elzébert Turgeon, Ltée, 206, édifice du Board of Trade; pour les produits de la ferme: le beurre et le fromage, par Gunn, Langlois et Cie; pour le poisson, par D. Hatton Cie; pour les viandes, par Noé Bourassa, Limitée, 45 marché Bonsecours.

N.B. — Les prix que nous publions sont les prix au détail exception faite du sucre et de la farine et des oeufs dont nous donnons les prix de gros.

FARINE ET ENGRAIS

Au baril de deux sacs:

| | |
|---|---|
| 1ère patente, Manitoba | 4.60 |
| 2e patente, Manitoba | 4.10 |
| 3e patente, Manitoba | 4.00 |
| Gru blanc, la tonne | 31.00 |
| Gru rouge, la tonne | 27.00 |
| Son | 26.00 |
| Forte à boulanger | 3.70 |
| Maïs africain | .77 |
| Maïs d'Ontario | .80 |

BEURRE ET FROMAGE

Prix fournis par la maison Gunn, Langlois:

| | |
|---|---|
| Beurre: | |
| De ferme | .1[illegible] |
| De crémerie, en bloc de 56 lbs | .26 |
| De crémerie, en bloc | .27 |
| Fromage: | |
| Québec, doux, meule de 20 lbs | .13 |
| Québec, doux, en morceau | .14 |
| Can. fort, meule de 80 lbs | .1[illegible] |
| Canadien fort, morceau | .18 |
| Kraft, boite de 5 lbs | .22 |
| Oka | .2[illegible] |
| Roquefort, meule de 5 lbs | .57 |
| Camenbert, douz. | 7.00 |
| Gruyère, suisse, la lb | .48 |
| Gruyère en bte de 4½ lbs | .42 |

OEUFS

| | |
|---|---|
| Catégorie 3, gros extras | .33 |
| Catégorie A, moyens | .30 |
| Catégorie A, poulettes | .29 |
| Catégorie B, gros | .24 |
| Catégorie B, moyens | .23 |
| Catégorie C | .22 |

SAINDOUX

| | |
|---|---|
| En bloc d'une livre | .13 |
| En seau | .12½ |
| Saindoux composé: | |
| En tinette | .09 1-2 |
| En seau | .09 1-2 |

MIEL

| | |
|---|---|
| Blanc, seau de 5 lbs, la lb | .10 |
| Brun, seau de 5 lbs. la lb | .08 |

VOLAILLES

Prix fournis par P. Poulin et Cie.

| | |
|---|---|
| Dindes, 7 et 9 lbs | .27 |
| Dindes, 9 lbs et plus | .27 |
| Poulets, 3 à 3 1-2 lbs | .25 |
| Poulets, 4 à 4 1-2 lbs | .25 |
| Poulets, 5 à 5 1-2 lbs | .28 |
| Poulets, 6 à 7 lbs | .30 |
| Poules, 3 à 3 1-2 lbs | .20 |
| Poules, 4 à 4 1-2 lbs | .22 |
| Poules, 5 à 5 1-2 lbs | .24 |
| Poules à griller | 1.35 |
| Canards domestiques | .25 |
| Cochon de lait | .25 |
| Pigeonneaux, pr. | 1.00 |
| Cailles S. A. (pr.) | 1.25 |
| Scotch Grouse, pr. | 1.25 |

POISSON

| | |
|---|---|
| Doré frais | .16 |
| Aiglefin frais | .07 |
| Marue fraîche | .08 |
| Filet d'aiglefin fumé | .13 |
| Truite des lacs | .16 |
| Plie | .11 |
| Brochet frais | .10 |
| Maquereau gelé | .06 |
| Filet frais d'aiglefin | .14 |
| Filet de morue | .11 |
| Flétan gelé | .16 |
| Scallop gelé | .30 |
| Eperlan gelé moyen | .12 |
| Esturgeon gelé | .10 |
| Anguille salée | .07 |

Poissons salés, barils de 200 livres:

| | |
|---|---|
| Morue salée moyenne | .05¼ |
| Sardines de Québec, le baril | $8.00 |
| Hareng Labrador, 1-2 baril | 4.00 |
| Hareng Labrador, 1 baril | 7.50 |
| Hareng Ecosse, ½ baril | 12.00 |

VIANDES

Prix fournis par la maison Noé Bourassa, Limitée, fabricants des produits: *La Belle Fermière.*

ROSBIES

| | |
|---|---|
| "Porterhouse" | .35 |
| Filet tenderloin | .25 |
| Epaule, haut côté | .12 |
| Surlonge (sans os) | .25 |
| Côte | .23 |

BIFTECKS

| | |
|---|---|
| Aloyau (sirloin) | .35 |
| Porterhouse | .35 |
| Ronde | .22 |
| Flanc | .18 |
| Pointe de surlonge | .27 |
| Côtelettes | .28 |
| Hambourgeois | .15 |

BOEUF (DIVERS)

| | |
|---|---|
| Langues | .20 |
| Poitrine | .16 |
| Rognon | .25 |
| Filet frais | .35 à .80 |
| Jarret | .08 |
| Boeuf salé | .15 à .25 |

PORC

| | |
|---|---|
| Longe | .23 |
| Epaules | .17 |
| Fesse | .19 |
| Filet | .35 |
| Lard salé | .20 |
| Jambon, L.B.F. | .23 |
| Jambon, épaule | .10 |
| Bacon L.B.F. | .40 |
| Jambon cuit | .48 |

SAUCISSE

| | |
|---|---|
| La Belle Fermière | .28 |
| Porc | .20 |
| Régal | .15 |
| Boeufs | .12½ |
| "Frankfurters" | .15 |
| Bologne L. B. F. | .15 |

VEAU DE LAIT

| | |
|---|---|
| Fesse entière | .26 |
| Longe | .26 |
| Epaule | .15 |
| Ris | .50 |
| Foie tranché | .38 |
| Langues | .25 |

AGNEAU

| | |
|---|---|
| Quartier derrière | .23 |
| Gigot | .22 |
| Longe | .25 |
| Quartier devant | .13 |

LE SUCRE

Prix fournis par la maison Laporte-Hudon-Hébert, Limitée:

| | |
|---|---|
| Granulé, 100 lbs, jute | 5.25 |
| Granulé, 100 lbs, coton | 5.00 |
| Cassonade no 1, 100 lbs | 5.00 |
| Cassonade, no 2, 100 lbs | 4.90 |
| Cassonade no 3, 100 lbs | 4.80 |

FRUITS ET LEGUMES

**Prix fournis par la maison PARENT, GOYER et CIE, 74, marché Bonsecours:**

FRUITS

| | |
|---|---|
| Tomates Bahamas | 3.00 |
| Oranges Sunkist Navel | 3.50 à 6.00 |
| Pamplemousses Floride | 3.50 à 4.50 |
| Bananes, 1 régime | 1.25 à 1.75 |
| Poires Winter Nellis | 3.75 |
| Raisin Emperor Rouge Keg. | 5.50 |
| Oranges, Floride | 4.50 à 4.75 |
| Atocas | 8.00 |
| Citrons Messine | 3.50 |
| Citrons, Cal. | 4.00 |
| Ananas | 3.50 |
| Oranges Espagnol | 3.00 à 4.75 |

POMMES EN BOITE No 1

| | |
|---|---|
| Pommes McIntosh bte, loose 65 lbs | 3.50 |
| Pommes McIntosh, toute grosseur | 2.50 |
| Pommes King, dom. | 4.00 |
| Pommes King no 1 | 4.50 |
| Pommes Wagner Dom. | 3.75 |
| Pommes Wagner no 1 | 4.50 |
| Pommes Spy no 1 | 6.00 |
| Pommes Spy Dom. | 5.00 |
| Pommes Baldwin no 1 | 5.50 |
| Pommes Baldwin Dom. | 5.00 |
| Pommes Russett No 1 | 6.00 |
| Pommes Russett, Dom. | 5.50 |
| Pommes Stark No 1 | 4.00 |
| Pommes Stark Dom. 2.5" | 2.50 à 3.25 |
| Pommes Stark Dom. | 2.25 à 2.75 |

LEGUMES

| | |
|---|---|
| Salade Iceberg, 6 douz. Arizona | 3.50 à 3.75 |
| Salade Iceberg, 5 douz. | 4.75 |
| Oignons rouges, Ontario no 2, le sac 100 lbs | 2.75 |
| Oignons rouges No 1 | 4.00 |
| Persil américain | .90 |
| Poireaux, paquet | .30 |
| Ail, lb | .20 |
| Oignons jaunes, 50 lbs | 1.50 |
| Pommes de terre sucrées | 2.50 |
| Pommes de terre I. P.-E. par 90 lbs | .70 |
| Pommes de terre N.-B. | .65 |
| Aubergines | 5.00 |
| Piment vert | 5.00 |
| Concombres Cal. | 6.00 |
| Radis, le crête de 100 | 3.50 |
| Echalottes, douz. | 1.00 |
| Céleri Californie, le crête | 6.50 |

## Documentation

*Bulletin des renseignements commerciaux (16 jan.)*

(Publication du ministère du commerce, Ottawa).

La situation au Royaume-Uni, en 1934 — La situation du tabac dans le Royaume-Uni — Le marché du Royaume-Uni pour les boutons — La situation en Allemagne, au cours de 1934 — La situation en Suisse, au cours de 1934 — Prochaine exposition de fourrures et de plumes à Malte — Les stocks de grain dans les centres européens — La pratique boulangère et la consommation de la farine de blé à Cuba — Le commerce du port de Tien-Tsin — Les exportations japonaises de tissus en rayon — Le change au Brésil — Modifications tarifaires et règlements douaniers — Demandes de produits canadiens à l'étranger — Cote des changes étrangers pour la semaine finissant le 11 février 1934 — Départs des navires des ports canadiens — Commissaires du commerce du gouvernement canadien.

## Hurtubise & Girard

Dans l'annonce de MM. Hurtubise & Girard, courtiers d'assurances, qui paraît aujourd'hui en page 24, aucun nom de compagnie n'est mentionné. L'on nous prie cependant de faire savoir que MM. Hurtubise & Girard sont ici des représentants autorisés des compagnies *Guardian Assurance of London* et *Guardian Insurance of Canada.*

## Les nouvelles en raccourci

### L'annuaire de la Bourse

L'annuaire de la Bourse de Montréal et du Curb vient de paraître. En plus des tableaux montrant les variations des cours pendant l'année, on y trouve une histoire chronologique des deux marchés, un résumé de la loi fédérale des compagnies, surtout pour ce qui est des rapports des corporations et des informations qui doivent être fournies aux actionnaires. On y trouve un tableau des cours moyens, des statistiques sur les affaires, une liste des membres des deux marchés et différentes autres informations intéressantes pour le financier et le spéculateur. On peut en obtenir une copie de son courtier.

### Les affaires

Le rapport de la Credit Men's Association indique que le volume des affaires est resté stationnaire cette semaine. Dans la Colombie canadienne, elles se rapprochent sensiblement du niveau normal.

On rapporte en fait que le niveau des affaires en janvier a été le plus élevé depuis le commencement de 1931.

### Pioneer Gold

Les actions de la Pioneer Gold Mines of B. C. Ltd., seront inscrites au Curb de Montréal à partir de lundi prochain. Ces actions étaient dans le groupe des hors-liste.

### Les obligations

Le marché des obligations a été généralement ferme hier. Dans l'après-midi les obligations de l'Etat ont été en demande, y compris le groupe de conversion. Les titres provinciaux et municipaux ont été actifs mais ceux de certaines industries ont été fermes et assez en demande.

### La production diamantaire

New-York, 23. (P.A.) — Le commerce des diamants a été plus important en 1934 que l'année précédente et d'après les complications de Sydney H. Ball, une autorité en la matière, la production de l'année écoulée a été de 14 p.c. plus considérable qu'en 1933. Les stocks dans le monde entier, stock dans le commerce naturellement, sont présentement très bas.

●POURQUOI ne pas demeurer près de votre travail? Vous économiseriez sur le transport. La SOCIETE NATIONALE DE FIDUCIE administre de bons logements dans toutes les parties de la ville. Venez faire votre choix à son siège social: 55, ouest, rue Saint-Jacques. Mais ne tardez pas trop: demain, nous n'aurons peut-être plus ce qui fait parfaitement votre affaire.

SERVICE DE LOCATION

Le préposé:

*Maurice Giroux*


## Banque Canadienne Nationale

AVIS est par les présentes donné qu'un dividende de deux pour cent (2%) (soit au taux de 8% par année) a été déclaré par les administrateurs de la Banque Canadienne Nationale sur le capital versé de la Banque pour le trimestre finissant le 28 février 1935. Ce dividende, portant le numéro 176, sera payable au bureau principal ou aux succursales de la Banque le ou vers le 1er mars 1935, aux actionnaires inscrits dans les livres à trois heures de l'après-midi le 15 février 1935.

Par Ordre du Conseil d'administration,

ERNEST GUIMONT,
gérant général.

## Avis de convocation

L'assemblée générale annuelle des bienfaiteurs et actionnaires des "OEUVRES de NOTRE-DAME de la MERCI sera tenue le mercredi, 20 mars, 1935 au Bureau des Oeuvres de Notre-Dame de la Merci, à 459 est, rue St-Paul à 4 heures de l'après-midi, pour l'examen du rapport financier pour l'année 1934, l'élection des directeurs, et pour délibérer sur toutes questions d'intérêt pour les oeuvres.

Le secrétaire,
Emile VAILLANCOURT


# VOUS POUVEZ FAIRE DES PROFITS
## AVEC UN MINIMUM DE RISQUE
### au moyen d'une sage diversification

**Les profits substantiels et croissants nés de la prospérité constante et du développement rapide de l'industrie minière au Canada intéressent beaucoup d'épargnants; mais ceux-ci sont un peu désorientés par les réclames d'entreprises nouvelles et hésitent à placer leurs fonds sur une propriété en particulier.**

**En considération de ce fait, un groupe de sept hommes en vue, possédant une longue expérience dans les mines, la finance et l'industrie et procédant selon des règles judicieusement établies, ont organisé, le 19 mai, 1933, la**

## UNITED GOLD EQUITIES
### OF CANADA, LIMITED,

**Les actions de cette compagnie représentent un placement largement diversifié sur ce que l'industrie minière a de mieux à offrir surtout parmi les compagnies productrices d'or canadiennes les plus prospères.**

**Avec un capital de près de $500,000, la United Gold Equities détenait, au 10 décembre 1934, des parts substantielles dans 23 compagnies soigneusement choisies, dont 18, principalement des mines canadiennes productrices d'or, paient dividendes ou intérêt. Le total de l'actif des compagnies canadiennes qui figurent ainsi à son portefeuille est de plus de $417,000,000; ces compagnies ont payé à date $394,842,913 en dividendes, et ont déboursé $41,683,767, en 1934, sous forme de dividendes et de bonis.**

**Comme preuve à l'appui de la compétence des administrateurs de la UNITED GOLD EQUITIES, voici le record de dividendes payés par la compagnie jusqu'à date:**

**15 janvier 1934, 5%; 20 avril, 2½%;
16 juillet, 2½% avec boni de 2½%;
25 octobre, 2½% et 15 janvier 1935, 2½%.**

## JOHNSTON AND WARD

**Bureau principal: IMMEUBLE DE LA BANQUE ROYALE, MONTREAL**

**Membres de la Bourse et du Curb de Montréal.**

**Succursales à Kingston, Ont.; à Charlottetown, I.-P.E.; à Moncton, N.B.; à St-Jean, N.B.; à Halifax, N.E.; à Sydney, N.E.; à Toronto, Ont.; à Sherbrooke, P.Q.**

**Nous vous enverrons, sur réception du coupon ci-joint, le prospectus de la compagnie, avec description des propriétés où elle détient d'importants intérêts:**

**MM. JOHNSTON & WARD
Département des Emissions Spéciales
360 rue St-Jacques, Chambre 910
MONTREAL**

**Veuillez me faire parvenir le prospectus de la compagnie "UNITED GOLD EQUITIES, LIMITED" ainsi que tout autre renseignement au sujet de cette compagnie:**

**NOM**.....

**RUE**.....

**VILLE**..... **PROV.**.....



**NOUS AFFICHONS AU TABLEAU DES COTES**

VALEURS INDUSTRIELLES—MINES—GRAINS — ARGENT — METAUX — MINES HORS-COTE — DERNIERES NOUVELLES DU MARCHE

**Adressez-vous à nous au sujet des cours ou pour tous renseignements**

**BURKE, DANSEREAU & CO. Reg'd**

**Membres du Toronto Stock Exchange**

**222, Notre-Dame Ouest 1189, Square Phillips**
**MONTREAL - - - PL. : 1434**

VOYEZ **TWITE** POUR

**TYPEWRITERS**

**DE TOUTES MARQUES, NEUFS OU RECONSTRUITS**

**MODÈLES RÉGULIER OU PORTATIF**

**VALEURS EXCEPTIONNELLES — PRIX SPECIAUX**

**Certains à aussi bas prix que $17.50 et tous garantis pour un an.**

**VENEZ CHOISIR LE VOTRE**

**Typewriter & Appliance Co., Ltd.**

**E. D. TWITE, Gérant général — GEO. A. COX, Gérant des ventes**
**750 RUE SAINT-PIERRE LA. 9237**
**(ENTRE LES RUES CRAIG ET SAINT-JACQUES)**


## Cartes Professionnelles et Cartes d'Affaires

### ARPENTEURS & INGENIEURS

H. Labrecque, I.C., M. Cailloux, I.C. G.-J. Papineau, I.C. et Arpenteur
INGENIEURS CONSEILS
Béton Armé — Chauffage — Ventilation — Electricité — Arpentage — Bornage — Estimation — Expropriation — Expertise —
**Les Ingénieurs Associés**
Limitée
EDIFICE THEMIS
10 St-Jacques Ouest - HA. 0482

### ASSURANCES

**HORACE LABRECQUE INC.**
**COURTIERS EN ASSURANCES**
Nous invitons les Communautés Religieuses à se prévaloir de nos services particuliers.
**441 St-François-Xavier - Montréal**
Tél. MArquette 2383-2384

### AVOCATS

**BERTRAND, GUERIN, GOUDRAULT & GARNEAU**
AVOCATS ET PROCUREURS
Imm. Ins. Exch. 276 ouest, rue St-Jacques
Ernest Bertrand, C.R.
Substitut Senior du Procureur Général
C.-E. Guérin, C.R. M. Goudrault, C.R.
Antonio Garneau, C.R. H.-N. Garneau,
Marcel Pigeon.

**Maur. DUPRE, L.L.L., C.R. M.P.**
Solliciteur Général
AVOCAT ET PROCUREUR
Dupré, Gagnon, de Billy & Meighen
Immeuble Morin
**111 Côte de la Montagne**
Téléphone: 2-4778 et 2-4779
QUEBEC

Anatole Vanier, C.R. Guy Vanier, C.R.
**Vanier & Vanier**
AVOCATS
57 ouest, rue Saint-Jacques
Tél. HArbour 2841

### PROFESSEUR

Tél. PLateau 6717
Cours classique commercial
**René Savoie, I.C., I.E.**
Bachelier ès arts et sciences appliquées
Cours classique, commercial, leçons privées — Brevets
1448 RUE SHERBROOKE, OUEST

Leçons de mathématiques
**Prof. P. DELTOUR**
docteur ès sciences mathématiques et physiques de l'Université Catholique de Louvain. Pour élèves collèges classiques, cours commerciaux (arithmétique commerciale, algèbre financière) et autres. Jour et soir. A domicile si désiré. DU. 4350 ou en cas de non-réponse PL.0704 26-2-35

**Avez-vous besoin de bons livres?**
**Adressez-vous au Service de librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.**

### BREVETS D'INVENTION

**MARQUES DE COMMERCE**
Protégées en tous pays
Demandez le manuel traitant des Brevets, marques de commerce, etc.
**MARION & MARION**
Fondée en 1892
1260 rue Université, Montréal

**INVENTIONS**
Protégées en tous pays
Demandez le manuel traitant des Brevets, marques de commerce, etc.
**MARION & MARION**
Fondée en 1892
1260 rue Université, Montréal

### COMPTABLES

**P.-A. Gagnon**
Comptable Agréé
Chartered Accountant
Immeuble des Tramways
**159 OUEST, RUE CRAIG**
**Tél. HArbour 5990**

**LaRue & Trudel**
COMPTABLES AGRÉÉS
CHARTERED ACCOUNTANTS
J. Arthur LaRue, C.A. Maurice Chartré, C.A.
A.-Emile Beauvais, C.A. Jean-Paul Gauthier, C.A
Maurice Boulanger, C.A. Jacques LaRue, C.A.
Lionel Roussin, C.A. J. Paul Beaulieu, C.A.
Lucien-P. Bélair, C.A.
Roland Chagnon, C.A.
Montréal, Québec, St-Jean, P.Q.

### CLAVIGRAPHES

Voyez TWITE pour
**TYPEWRITERS**
Vendons et louons dactylographes de tous genres. Papier carbone, rubans et papeterie.
**TYPEWRITER & APPLIANCE CO. LTD**
**750, rue St-Pierre - Tél. LA. 9237**
Agents exclusifs du "Woodstock" pour l'Est du Canada.
**E. D. TWITE**, Gérant général.

### ENCADREURS

**Morency Frères Ltée**
ENCADREURS
458 STE-CATHERINE EST
Tableaux, gravures, eaux-fortes à des prix très raisonnables, pour cadeaux de noces. Spécialité: Restauration de cadres et tableaux. — Matériel d'artiste
Tél. HArbour 6894

**WISINTAINER & FILS**
908, BOUL. ST-LAURENT
LES ENCADREURS
MANUFACTURIERS
Moulures — Cadres — Miroirs
Réparation de cadres et miroirs
LAn. 2264

*Compagnie d'Assurance sur la Vie*

**"La Sauvegarde"**

MONTREAL

**NARCISSE DUCHARME, président**

# LA VIE SPORTIVE

## A mon avis . . .

*Tous les clubs de la Ligue de Hockey Nationale seront à l'oeuvre en fin de semaine, car trois parties sont à l'affiche ce soir et trois autres seront au programme demain soir.*

*Au Forum, le Canadien, qui a perdu contre Chicago, jeudi soir, sera aux prises avec les Américains de Bill Dwyer et comme ces deux équipes bataillent depuis plusieurs semaines pour la troisième position de la section internationale, afin de se qualifier pour les séries éliminatoires, il est hors de tout doute que de chaque côté l'on fera de son mieux pour décrocher la palme et faire un gain dans la course au championnat.*

*Le Bleu Blanc Rouge est actuellement en avant du club new-yorkais par un avantage de cinq points et les hommes de Léo Dandurand veulent à tout prix vaincre les protégés de Bullet Joe Simpson et tout porte à croire que les Habitants obtiendront le résultat désiré mais il ne faut pas croire que la tâche sera facile car les gars de la métropole américaine ont causé bien des surprises depuis le commencement de la saison et si le Bleu Blanc Rouge allait pécher par excès de confiance il aurait peut-être à s'en repentir.*

*Les hommes de Léo Dandurand n'ont pas fait sensation jeudi soir et cela s'explique par le fait qu'ils ont eu une dure partie sur les bras mardi soir dernier alors qu'ils avaient à faire face aux Bruins de Boston et si l'on ajoute les fatigues du voyage l'on comprend facilement que le tricolore ne pouvait se faire justice contre les champions du monde, mais nos joueurs seront plus frais et mieux dispos ce soir après deux jours de repos.*

*Les Américains ne comptent pas de grandes étoiles sur leur alignement mais cependant Chapman, Schriner et Normie Himes sont d'habiles tireurs et dans les buts le diminutif gardien, Roy Worters, est difficile à déjouer; la défense, avec Red Dutton et Bill Brydge devant les filets, peut briser les dangereuses attaques des adversaires, de sorte que le Bleu Blanc Rouge devra mettre sa science à profit afin de remporter la victoire contre les tricots étoilés.*

*Le Montréal, qui est actuellement en tournée dans l'Ouest des Etats-Unis, fera face aux Aigles de Saint-Louis pendant que le Chicago disputera la victoire aux Leafs dans la Ville Reine. Ces deux joutes suscitent aussi beaucoup d'intérêt mais si l'on tient compte du record de chaque club les Maroons et le Toronto devraient sortir victorieux.*

*Demain soir le Montréal se rendra à Chicago pendant que Toronto ira à Détroit et que les Bruins croiseront le fer avec les Rangers à New-York. Ce seront probablement les joutes les plus dures de la fin de semaine et il est assez difficile de pronostiquer le résultat de ces rencontres malgré que les clubs receveurs semblent avoir le trait sur leurs adversaires, exception faite du Détroit, qui semble être voué à la défaite contre les hommes de Connie Smythe.*

*Les parties de la ligue du président Calder deviennent de plus en plus rudes et les échanges de coups de poings semblent être trop fréquents. De plus, les joueurs ne se ménagent aucunement lorsqu'ils viennent en contact et plusieurs accidents regrettables ont été enregistrés depuis le commencement de la saison. Pour un certain nombre de spectateurs le jeu rude semble être un attrait mais pour les connaisseurs la brutalité est chose qui leur répugne et nous serions heureux de voir nos gouvernants du hockey professionnel adopter des règlements sévères et forcer les arbitres à les faire respecter. Un joueur habile ne peut exhiber sa science car il rencontre toujours un rival qui est prêt à le démolir d'un coup d'épaule, de coude ou de bâton quand ce n'est pas un coup de poing qui l'étend sur la glace, comme la chose s'est produite ici jeudi dernier et à Détroit le même soir alors que les Maroons étaient aux prises avec les Ailes Rouges.*

*Au jeu de baseball la rudesse est complètement bannie du jeu. Si un joueur tente de nuire à un coureur ou à lui donner un coup de hanche alors qu'il contourne les buts ou qu'il tente de compter au marbre, le coupable est sévèrement puni et surtout mis à l'amende. Au hockey les arbitres tolèrent beaucoup trop et il arrivera qu'un accident grave sera enregistré tout comme celui qui mit fin à la carrière de Ace Bailey. Si l'on éliminait les bousculades et si l'on punissait d'amende les joueurs qui enfreignent les règlements l'on verrait une grande amélioration dans le jeu, une augmentation dans le nombre des points et probablement une assistance plus considérable aux parties de notre circuit majeur.*

*L'on prétendra, dans certains milieux, que les joueurs de défense ne pourraient faire autre chose que de bousculer l'adversaire pour l'empêcher de compter ou pour l'empêcher de s'approcher près des filets, mais l'on oublie que Herbie Gardiner, ancien joueur de défense du Canadien et aujourd'hui gérant des Arrows de Philadelphie, était très effectif devant les buts du Bleu Blanc Rouge et cependant jamais il eut recours à la rudesse pour briser une attaque et ce n'est que par une tactique légitime qu'il repoussait l'adversaire en possession de la rondelle. Les joueurs de la Ligue Nationale, tout comme ceux des autres ligues, pourraient adopter le même style et rendre le jeu national canadien beaucoup plus propre et plus humanitaire. Espérons que des changements seront faits dans un avenir rapproché et que nous aurons l'avantage de pouvoir citer le jeu de hockey comme étant un sport de gentilshommes.*

X.-E. NARBONNE

## Saint-Jérôme a triomphé du Condordia

Le Saint-Jérôme a triomphé du Concordia hier soir, à l'Arena Mont-Royal, dans la première partie de la série éliminatoire pour le championnat de la Ligue de hockey intermédiaire Mont-Royal alors que les Jérômiens ont remporté la palme par un résultat de 4 à 1 sur leurs adversaires.

La joute fut très intéressante et vivement contestée malgré la différence des points et le Concordia, malgré son échec d'hier soir, ne se compte pas pour battu et il espère pouvoir prendre sa revanche demain après-midi, alors que les deux mêmes clubs en viendront de nouveau aux prises à Saint-Jérôme et comme la série est de deux dans trois, la finale aura lieu la semaine prochaine si les employés municipaux gagnent demain.

Mignault, du Saint-Jérôme, a compté deux points pour son club tandis que Saint-Michel a obtenu deux assistances en aidant Laforce à compter deux points pour les Jérômiens.

Gravel a évité le blanchissage pour Concordia en prenant Trépanier en défaut dans la deuxième période avec l'aide de Valois.

Les arbitres Dave Campbell et Hector Lépine ont donné satisfaction aux clubs intéressés et aux nombreux spectateurs présents à la joute.

Composition des équipes:

| CONCORDIA | | ST-JEROME |
|---|---|---|
| Muir | but | Trépanier |
| Francoeur | déf. | Carrière |
| A. Raymond | déf. | Lavigne |
| Valois | centre | Riddell |
| Gravel | avant | St-Pierre |
| Lawton | avant | Desjardins |
| Gaudet | subs. | Laforce |
| Couillard | subs. | St-Michel |
| Lacoste | subs. | Beauchamp |
| Alarie | subs. | Giroux |
| Dubé | subs. | R. Raymond |
| Hébert | subs. | Mignault |

Sommaire:

Première période

1—St-Jérôme: Laforce (St-Michel) ..... 3.58

Punition: aucune.

Deuxième période

2—St-Jérôme: Mignault ..... 1.17

3—Concordia: Gravel (Valois) ..... 12.05

4—St-Jérôme: Laforce (St-Michel) ..... 17.00

5—St-Jérôme: Mignault ..... 17.54

Punitions: Mignault, Riddell, Valois, Gaudet, Gravel.

Troisième période

Aucun point.

Punitions: Francoeur, Couillard, Carroll, Gaudet (2), St-Michel.

## Belles victoires du Collège Bourget

Le Collège Bourget maintient toujours à un juste degré ses activités sportives et cette année il est à même de le prouver par les récentes victoires acquises sur différents clubs par l'équipe du collège.

Après avoir vaincu Oka il y a quelque temps, Bourget s'attaquait au club de Sainte-Marthe, champion du comté de Vaudreuil-Soulanges, et le vainquit par le résultat de 3 à 1. Ce club essuyait sa première défaite de la saison. Continuant sa série de victoires, dimanche dernier, le Collège remportait un nouveau triomphe sur le club de Saint-Eugène par le résultat de 7 à 2. Le Saint-Eugène, conduit par Labrosse et Lafrance, prit une marge de deux points au début de la partie, mais les collégiens ne se découragèrent pas et bientôt ce fut une avalanche de points en faveur du collège. Le duc défensif Saint-Laurent-Gauvreau a fait de dures mises en échec et les avants Bérubé, Morinville, Lefèvre, Tailefer et Sauvé rivalisèrent d'adresse, et leurs passes savamment combinées ont attiré les applaudissements des spectateurs. Edouard Bérubé mit deux points à son crédit et aida Marcel Morinville à en compter un torisième, après quoi F. Saint-Laurent, L. Thauvette, M. Taillefer et R. Gauvreau réussirent aussi à déjouer le gardien de but du club adversaire.

Les nouvelles recrues Sauvé et Marois ont donné un très bon rendement et ont fourni la grande part du travail.

La direction lance un défi aux clubs de Dorion, Vaudreuil, Valleyfield, St-Clet, Hudson et Vanleek Hill. Pour plus amples informations, s'adresser à J.-C. Labourdière, vice-président des jeux, Collège Bourget, Rigaud.

**Avez-vous besoin de bons livres?**

**Adressez-vous au Service de librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.**


**HOCKEY**

FORUM CE SOIR A 8.30

**AMERICAINS vs CANADIENS**

PRIX

Entrée générale (rue Saint-Luc) 50c

3,000 sièges 75c, 1.00, 1.25

2,500 sièges 1.50, 1.75, 2.00

Sièges de loges et promenade: $2.25, tous ces prix comprenant la taxe. On peut réserver ses billets par téléphone. BILLETS MAINTENANT EN VENTE. On peut retenir ses places à tous les magasins de cigares Hyman


## Silver Granite visite C. S. L.

Deux joutes de hockey avaient lieu dimanche, le 10 courant, dans l'Arène Laurentienne. Défaits par le pointage de 4 à 10 dans une joute engagée lors du récent festival des collégiens, les équipiers de l'école Beaudet revenaient à l'attaque contre le C. S. L. Junior avec le ferme espoir d'imposer cette fois respect aux jeunes Laurentiens. Mais qui trop embrasse mal étreint l'adage resta encore vrai. De nouveau, les visiteurs, désappointés par le bon entrain de leurs adversaires, durent courber l'échine devant les gais lurons du Frère Sergius et accepter sans mot dire une mince défaite de 1 à 0.

Dan la deuxième partie au programme, le C. S. L. Sénior mesurait ses forces contre les Ayers de Lachute. Les deux équipes aux prises offrirent une belle exhibition de gouret et rivalisèrent tant sur la défensive que sur l'offensive, convoitant toutes deux une coupe offerte par M. Tremblay, de la compagnie Ayers, de Lachute Mills. L'un des deux clubs qui remportera deux parties sur trois prendra possession du trophée Tremblay. Sans plus tarder, les collégiens se sont assuré une avance sur leurs rivaux. Le tout se termina par une nouvelle victoire à leur avantage. Au cours des hostilités, Boileau, du C. S. L., se distingua sur la défensive et par son appui précieux apporté aux porte-couleurs de cette institution pendant que C. Murphy, aile droite des visiteurs, mania le bâton de façon fort remarquable. L'unique punition infligée par l'arbitre L'Heureux témoigne d'une joute faisant preuve d'un bel esprit sportif de la part des deux camps.

Le jeudi suivant, le Collège de Saint-Laurent visitait l'Académie Roussin. Ce n'est que par un jeu des plus tenaces que le C. S. L. fit baisser pavillon aux valeureux Académiciens: 2 à 0.

L'assistance nombreuse qui remplissait l'Arène Laurentienne dimanche dernier ne fut aucunement déçue et assista de nouveau à un véritable gala sportif. Une première partie au programme mettait aux prises le Collège de Saint-Laurent Sénior contre l'équipe de Caughnawa. Le chef Clear Sky accompagnait les siens.

Les Laurentiens prirent l'avantage du jeu dès la première période en logeant le disque trois fois dans la forteresse de M. Deer.

Le deuxième engagement fut non moins favorable aux collégiens. Boileau et Hamel comptèrent pour le C. S. L. sans que les visiteurs ne puissent prendre Hartenstein une seule fois en défaut.

Durant la période finale, les équipiers de Louis D'Aillebout demeurèrent toujours impuissant devant la vitesse et le jeu de cohésion des étudiants. Le gong mit fin à la nouvelle victoire des émules du R. Père Aubé, C.S.C.

Dans la deuxième joute au programme le Montreal Crescent, de Paul Corbeil, de la Ligue Laurentienne, reçut la visite du St. Doms, de Lewiston. Mlle Juliette Major, Rein des Sports de la province de Québec, en compagnie de M. Paul Corbeil, mit la rondelle au jeu. La partie, agrémenté du brio collégial, que dirigeait on ne peut mieux maestro Oscar, secondé par les Philos, fut des plus prenantes. Résultat final: 3 à 3.

Mardi dernier, les Philosophes du Collège Jean-de-Brébeuf fléchissaient une seconde fois cette saison devant les Philosophes de St-Laurent. Pointage de 6 à 2.

Heureuse nouvelle, le comité sportif de cette institution a conclu récemment les pourparlers engagés avec des sportifs de Québec. Comme résultat, le Silver Granit, de la cité de Champlain, s'mènera à l'Arène Laurentienne dimanche prochain et se frottera aux étudiants laurentiens. Il reste aussi probable que le C. S. L. Junior sera à l'oeuvre contre une équipe junior de la métropole. En foule dimanche, à 2 heures, à l'Arène Laurentienne.

### Série finale de la Ligue de l'Est

Lundi soir à l'Arena de l'Académie Roussin, Pointe-aux-Trembles, aura lieu l'ouverture de la série finale de deux parties dans trois entre l'Académie Roussin et les Chevaliers de Colomb pour le championnat de la Ligue de Hockey Amateur de l'Est.

Quel club remportera le championnat de la Ligue de l'Est, cette saison? Il serait difficile de se prononcer. Ces deux équipes des mieux balancées ont déjà prouvé aux nombreux amateurs qui assistèrent cette saison aux programmes doubles hebdomadaires de ce populaire circuit du président, Elie Hamelin, à l'Arena de la Pointe-aux-Trembles, qu'elles sont toutes deux bien armées et prêtes à se lancer dans la lutte finale avec l'ambition d'en sortir glorieux.

Les Chevaliers de Colomb, conseil de Maisonneuve, bien pilotés par Gérard Larivée, réussirent à remporter cinq victoires consécutives, conservant ainsi par ce brillant succès, la tête de la Ligue de l'Est durant toute la saison régulière. Tandis que Bouvrette se signalait dans les filets des Chevaliers, Tapin, Poirier, Beauchamp, Raymond et Vinet brillèrent chez les compteurs.

L'Académie Roussin réussit à faire subir aux Chevaliers de Colomb leur premier échec de la saison par le résultat de 8 à 3, leur remettant ainsi le change, car les Collégiens subirent eux aussi leur première défaite aux mains des Chevaliers par le résultat de 5 à 3.

Par leur victoire de lundi dernier, les Collégiens de l'Académie Roussin remportèrent les honneurs de la série semi-finale contre le George V par le résultat de 8 à 4.

## Ovide Carrier est en avant

Québec, 23. — Ovide Carrier, de Québec, a gagné la première étape du derby de chiens commencée en cette ville hier matin alors que les équipes ont parcouru quarante milles. La deuxième étape aura lieu aujourd'hui tandis que la finale sera disputé dimanche.

Voici le classement d'hier:

1—Ovide Carrier, Québec, 3.26.44.
2—Harry Wheeler, St-Jovite, Qué., 3.27.32.
3—Phil. Bouffard, Montmagny, Qué., 3.33.35.
4—E. Martel, Québec, 3.36.48.
5—A. Giguère, Québec, 3.42.48.
6—Narcisse Dompierre, Québec, 3.44.38.
7—Al Hardy, Québec, 3.45.12.
8—Geo. Chevrette, Québec, 3.49.42.
9—Al Blouin, Québec, 3.52.48.
10—Charlie Forbell, St-Jovite, 3.55.04.
11—T. G. Dainard, Prince-Albert, Sask., 3.59.16.
12—A. Beaumont, Québec, 4.01.44.
13—Alex. Belford, Laconia, N. H., 4.23.42.
14—Phil Dussault, St-Marc des Carrières, Qué., 4.42.40.

## Le Cleveland est défait par Windsor

Windsor, 23. — Les Bouledogues de Windsor ont remporté la victoire hier soir sur les Indiens de Cleveland dans une joute des séries de la Ligue Internationale. Les locaux sortirent victorieux par un résultat de 7 à 5 grâce à l'avance prise à la période initiale alors que les Bouledogues enregistrèrent trois points pendant que les visiteurs étaient tenus en échec.

Dans la deuxième période les locaux eurent un léger avantage sur leurs rivaux et comptèrent quatre fois pendant que les Indiens plaçaient trois fois la rondelle dans les filets de Robertson.

Les joueurs du Cleveland eurent un avantage marqué sur leurs adversaires dans la manche finale et deux fois de suite Robertson fut pris en défaut pendant que Roberts écartait tous les coups dirigés vers ses filets.

A la deuxième période Callighen reçut une punition de dix minutes pour avoir critiqué la décision de l'arbitre.

Composition des équipes:

| Cleveland | | Windsor |
|---|---|---|
| Roberts | but | Robertson |
| Callighen | défense | Hughes |
| Robertson | défense | Gallagher |
| Cook | centre | Convey |
| Dailey | avant | Webster |
| Cunningham | avant | McDonald |

Subs Cleveland: Leroux, Cormier, Vail, M. Brophy, Weir, Benson, Reeves, Doran.

Subs Windsor: Smillie, Touhey, Gillie, Steele, Drouillard, McCabe, Rockburn.

SOMMAIRE

Première période

1—Windsor—Drouillard (Webster, McDonald) ..... 7.05

2—Windsor—Convey (Gallagher) ..... 14.35

3—Windsor—Smillie (Hughes) 19.50

Punition, aucune.

Deuxième période

4—Cleveland—Brophy (Cormier 1.55

5—Windsor—Gillie (Touhey-Convey) ..... 2.44

6—Cleveland—Benson (Doran) 7.25

7—Windsor—Smillie (McCabe-Steele) ..... 8.11

(Cormier) ..... 11.36

8—Cleveland—Brophy

9—Windsor—McDonald Webster-Drouillard) ..... 15.10

10—Windsor—Drouillard (McDonald-Webster) ..... 17.42

Punitions: Vail, Gillie, Rockburn, Callighen (10).

Deuxième période

11—Cleveland—Cook (Daley).. 15.39

12—Cleveland—Cormier (Brophy) ..... 19.40

Punition: aucune.


**HOCKEY**

Amateur Senior

**Joutes de détail**

FORUM : Dim. 24 fév. à 3 p.m.

**ROYALS vs CANADIENS**

Entrée générale rue Saint-Luc. Enfants, 25c. Adultes, 40c. Amphithéâtre et Circle, sièges réservés, 50c. Sièges de loges et promenade, 75c. Tous ces prix comprennent la taxe. BILLETS MAINTENANT EN VENTE.



*Avec les bons souhaits du*

**Club de Hockey Canadien**



*Félicitations et voeux sincères au "DEVOIR" à l'occasion de son 25ème anniversaire*

*De la part de*

**LA GRANDE FIRME**

*strictement canadienne et indépendante*

**L. O. GROTHÉ, LIMITÉE**

Fabricants des

*Cigares*

OVIDO
BOSTON
REVELATION
WEBSTER
PEG-TOP

*Cigarettes*

DUCHESSE
ROXY
GRADS

*Tabac à Cigarettes*

DUCHESSE (FINE CUT)
ROXY (FINE CUT)

*et du tabac à pipe*

PONTIAC

produits de qualité qui symbolisent le goût averti des fumeurs canadiens et dont le grand succès s'affirme chaque jour, — résultat de plus de 50 années d'expérience et de pratique industrielle sans équivalent.

● Conservez les "mains de bridge"

*Venez en foule lundi à cette*

# VENTE du STOCK de CYR. DUQUET LTÉE DE QUÉBEC chez DUPUIS

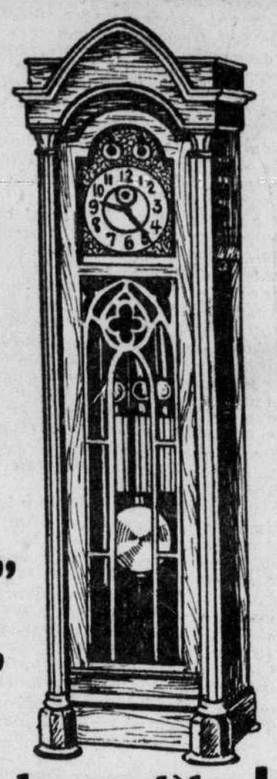
**Des milliers de dollars de bijouterie, diamants, montres, horloges, argenterie, plumes-réservoirs, etc., offerts à une fraction de leur valeur lundi.**

**Les personnes qui se rappellent les foules qui ont envahi nos magasins lors de la vente des stocks de L'HEUREUX et de SCOTT & BOUSQUET, ne manqueront pas d'être ici dès 9 heures lundi. A ce stock nous avons ajouté des surplus de manufacturiers — le tout mis en vente à des bas prix sensationnels.**

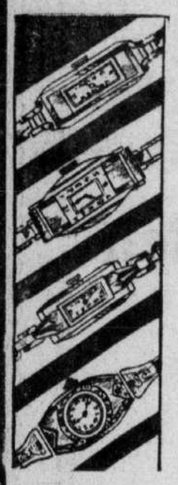
**Quelle occasion d'acheter des bagues de fiançailles et des anneaux de mariage ou encore de choisir des cadeaux de noces, d'anniversaires, etc.**

**Rappelez-vous que le magasin CYR. DUQUET, Ltée, était renommé, à Québec, pour la haute qualité de sa marchandise.**

*Vu les quantités limitées dans chaque cas, il nous sera impossible d'accepter les commandes postales, téléphoniques, p.s.d. (payables sur livraison), pour les articles annoncés dans cette page.*



## Bagues, montres, chapelets, pendules, etc., à bas prix incroyables



### Montres - bracelets

**POUR DAMES**

Boîtier et chaîne chromés, 15 pierres, 3 ajustements. Prix marqué 42.00. Prix de liquidation ..... **$12**

Boîtier en or solide. Mouvement 15 pierres. Prix marqué 48.00. Prix de liquidation ..... **$20**

Baguette BULOVA. Nouveau modèle, mouvement 15 pierres. Prix marqué 45.00. Prix de liquidation ..... **$18**

BULOVA pour infirmières. Grandes aiguilles pour les secondes. SPECIAL ..... **$25**

DUPUIS — rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

### Montres de gousset

**ET AUTRES POUR HOMMES**
**"Bulova"**

Boîtier et chaîne chromés. Mouvement 15 pierres. Valeurs jusqu'à 30.00. Prix de liquidation ..... **15.00**

**"Longines"**

Mouvement 17 pierres. Boîtier or solide. Grandeur 12S. Prix marqué 140.00. Prix de liquidation ..... **$50**

**"Longines" "Waltham", etc.**

7 montres de gousset. Boîtier or solide. Prix marqués jusqu'à 115.00. Prix de liquidation, chacune ..... **$35**

**Montre à 'sonnerie'**

Boîtier or solide. Bouton sur le côté du boîtier déclanchant la sonnerie des heures. Valeur de 125.00. Prix de liquidation ..... **$65**

**VOYEZ CECI!..**

Montres: LORIE — WESTFIELD — MONTROSE, etc., pour hommes. 15 pierres, 3 ajustements. Valeurs jusqu'à 28.00, chacune. **9.89**

### Valeur insurpassable !

**15 seulement...**

BAGUES à véritable diamant bleu. Monture or blanc. Divers jolis modèles. Valeurs jusqu'à 260.00. Prix de liquidation, chacune ..... **$90**

**BAGUE et JONC les 2 pour ..... $22**

Bague à diamant, jonc en cr. Dessins similaires. Valeur de 60.00.

**Pour fiancées**

Bagues à diamant blanc bleu, monture or blanc. Motif moderne et joli. Valeurs jusqu'à 55.00. Prix de liquidation ..... **$35**

**50 bagues**

Modèles variés valant jusqu'à 75.00. Ce spécial mérite votre inspection. Au choix, chacune ..... **$25**

### Horloges "Grand-Père"

7 modèles — Carillons "Westminster sur gongs ou sur tubes, prix marqués jusqu'à 700.00, à rabais de ..... **50%**

**Paiements faciles si désiré.**

### Prix variant selon les modèles

| Prix marqué 145.00. Prix de liquidation | Prix marqué 400.00 Prix de liquidation | Prix marqué 145.00 Prix de liquidation | Prix marqué 650.00 Prix de liquidation |
|---|---|---|---|
| **$75** | **$200** | **$72** | **$300** |

DUPUIS — rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

### Horloges "Régulateur"

Sonne les heures et demi-heures. Boîtier en noyer, vitre biseautée. Prix marqué $24. Prix de liquidation ..... **$14**

**pour cuisine**

**1.99**

Mouvement 8 jours. Cadran porcelaine, blanc, bleu ou vert. Prix marqués jusqu'à 3.00.

### Pendules "tambour"

50 en tout. Carillon WESTMINSTER. Boîtier en noyer solide. Valeurs superbes. Prix de liquidation ..... **7.89**

Rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

### CHAPELETS

### A RABAIS

Améthystes véritables. Monture or solide 10 carats. Mailles soudées. Prix marqué 35.00. Prix de liquidation ..... **19.95**

**5 seulement**

Chapelets pierres aventurine, oeils de tigre, améthyste, etc., or doublé 14 carats. Prix marqué 25.00. Prix de liquidation ..... **14.95**

**2 seulement**

Chapelets émeraudes et améthystes véritables. 10 carats. Prix marqué 10.00. Prix de liquidation, **6.95**

**2 seulement**

Chapelets en aventurine, améthyste, or doublé 10 carats. Prix marqué 15.00. Prix de liquidation, **9.95**

**4 seulement**

Chapelets perles satin, argent solide, or doublé 14 carats. Prix marqué 7.50. Prix de liquidation, **4.95**

Troisième (Ste-Catherine)

### Bagues pour bébés

Or solide, 3 modèles. Valeurs jusqu'à 3.00. Prix de liquidation ..... **$1**

Rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

### Pour les fumeurs

**Etuis à cigarettes**

Argent E.P.N.S. Pour 10 à 20. Prix marqué 6.00. Prix de liquidation ..... **3.00**

**Etuis à cigarettes**

Dessins modernes émaillés, 10 cigarettes. Bouton-pression faisant sortir chaque cigarette. Prix marqué 4.00. Prix de liquidation ..... **1.75**

**Cendriers**

Style moderne, vitré noire avec jolie silhouette chromée. Prix marqué .89. — Prix de liquidation, **.59**

Rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

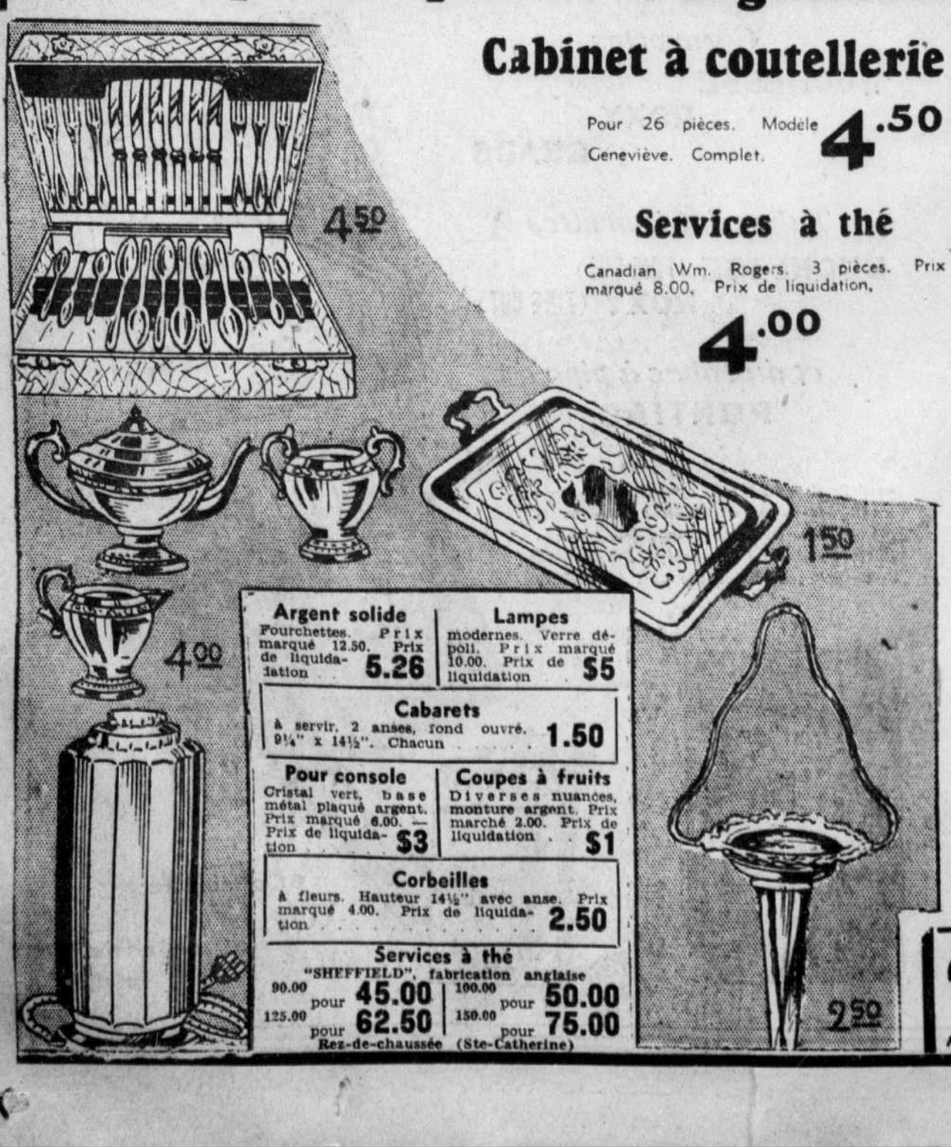
## Superbe qualité d'argenterie offerte à des prix défiant toute compétition

### Cabinet à coutellerie

Pour 26 pièces. Modèle Geneviève. Complet. **4.50**

### Services à thé

Canadian Wm. Rogers. 3 pièces. Prix marqué 8.00. Prix de liquidation, **4.00**




**Argent solide**

Fourchettes. Prix marqué 12.50. Prix de liquidation ..... **5.26**

**Lampes**

modernes. Verre dépoli. Prix marqué 10.00. Prix de liquidation ..... **$5**

**Cabarets**

à servir. 2 anses, fond ouvré. 9¼" x 14½". Chacun ..... **1.50**

**Pour console**

Cristal vert, base métal plaqué argent. Prix marqué 6.00. — Prix de liquidation ..... **$3**

**Coupes à fruits**

Diverses nuances, monture argent. Prix marché 2.00. Prix de liquidation ..... **$1**

**Corbeilles**

à fleurs. Hauteur 14½" avec anse. Prix marqué 4.00. Prix de liquidation ..... **2.50**

**Services à thé**

"SHEFFIELD", fabrication anglaise

90.00 pour **45.00** | 100.00 pour **50.00**
125.00 pour **62.50** | 150.00 pour **75.00**

Rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

### Coutellerie "E. P. N. S."

**Fabrication garantie**

Cuillers à thé, à dessert, à table — fourchettes à dessert, à salade — couteaux à beurre — cuillers à sucre — fourchettes à viande froide — cuillers à baies — couteaux à dessert — à dîner, lame d'acier inoxydable.

AU CHOIX chaque article, **.10**

### Coutellerie "Mayfair" à ½ prix

Marque WM. ROGERS & SON

Une occasion sans précédent!.. Ces articles nous parviennent du meilleur stock de CYR. DUQUET Ltée — le nombre est limité, venez de bonne heure.

Couteaux à dessert. Prix marqué 10.00 la douzaine ..... **$5**

Cuillers à crème. Prix marqué 1.50 chacune ..... **.75**

Cuillers à dîner. Prix marqué 7.00. **6 pour 1.75**

Fourchettes aux huîtres. Prix marqué 7.00 la douzaine **6 pour 1.75**

DUPUIS — rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

### Série

Salière et poivrière avec cabaret. (Antimoine) argent hollandais. Au complet ..... **.29**

### Plats à entrées

Qualité supérieure et bonne valeur à ce prix réduit. Prix marqué 15.00. Prix de liquidation, **7.50**

**Plats**

à viande. Arbre et auget. Placage solide de 12" x 16". Prix marqué 4.00. Prix de liquidation, **2.50**

**Pour liqueurs**

6 verres sur chevalet. Prix marqué 2.70. Prix de liquidation ..... **1.35**

**Corbeilles**

à gâteaux. Bordure ouvrée. Chacune ..... **$2**

**Saucières**

avec assiette. Plaqué argent E.P.N.S. Prix 7.00. Prix de liquidation ..... **3.50**

**Chandeliers**

Prix marqué 1.00. Prix de liquidation ..... **.50**

**Casseroles**

"Pyrex", monture plaquée argent. Chacune ..... **2.40**

Cuillers à table. Prix marqué 7.00 la douzaine — **6 pour 1.75**
Fourchettes à dessert. Prix marqué 7.00 la douzaine — **6 pour 1.75**
Fourchettes à dîner. Prix marqué 7.00 la douzaine — **6 pour 1.75**

Rez-de-chaussée (Ste-Catherine)

**Dupuis Frères**
LIMITÉE
ALBERT DUPUIS, président.
A.-J. DUGAL, v.-p. et dir.-gér. ARMAND DUPUIS, sec.-trés

*Le journal des gens qui pensent*

# LE DEVOIR

*2ème fascicule: pages 17 à 32*

VOLUME XXVI — No 45 — FAIS CE QUE DOIS ! — MONTREAL, SAMEDI 23 FEVRIER 1935

# *Comment se fait le journal que vous lisez*

## *La tâche du rédacteur en chef*

Par Omer Héroux

Au *Devoir*, il en est du rédacteur en chef comme de ses camarades: il fait un peu de tout.

Raison: la faiblesse numérique du personnel, conséquence de la pauvreté financière du journal.

Car si le journal a pu se créer une situation presque unique dans le monde de la presse; si pas un souscripteur, pas un actionnaire ne peut espérer en tirer jamais un sou de bénéfice, si tous ont fait le complet abandon de leurs mises de fonds; si tous les revenus directs et indirects doivent aller au développement de l'oeuvre; si la direction du *Devoir*, par une série de stipulations expresses, est assurée de sa pleine liberté à l'endroit de tous les groupes politiques ou financiers, il n'en reste pas moins, hélas! qu'elle doit, dans l'établissement du journal, dans la constitution du personnel, compter avec ses ressources matérielles.

Et le caractère même du *Devoir*, son indépendance des partis et des clans, son souci de choisir dans l'annonce, le fait qu'il s'installait sur un terrain déjà largement occupé réduisent nécessairement au minimum ses ressources.

La situation est d'autant plus difficile que, nous l'avons bien des fois expliqué, la proportion des dépenses nécessaires, inévitables, dans un journal est probablement plus élevée que dans n'importe quelle entreprise industrielle.

Quel que soit votre tirage et donc les ressources qu'il peut vous apporter, il vous faut subir des frais considérables de rédaction, de composition, d'administration, etc., — tout le poids enfin de ce mécanisme complexe et coûteux dont nos camarades exposent ailleurs le détail.

* * *

Résultat: par un temps de crise comme celui-ci surtout, il n'est qu'un tout petit nombre de quotidiens — quatre ou cinq pour tout le pays, a-t-on dit (et parmi ceux qui l'ont dit il y a un non moindre personnage que M. George Graham, sénateur, ancien ministre des Chemins de fer, lui-même propriétaire de journal) qui fassent leurs frais. Chez nous, l'aveu ne nous coûte point, jamais le journal, en tant que journal, n'a réussi à boucler son budget. Aux heures de prospérité relative, il y en eut, ce sont les services auxiliaires qui nous ont fait flotter.

Pour les journaux qui, même en période de crise, accumulent des bénéfices, la situation n'offre guère de difficultés. Ils font ce qu'ils veulent, ayant le moyen de solder tous leurs comptes. Le malheur est que trop souvent, ils ne paraissent point avoir même le goût de faire des choses utiles.

D'autres, dont les finances ne sont peut-être pas supérieures aux nôtres, se conduisent comme s'ils étaient riches. Le parti comblera le déficit.

Nous n'avons pas cette ressource et nous devons tâcher à vivre selon nos moyens.

Cela veut dire moins de pages, moins de rubriques que nous n'en voudrions donner; cela veut dire aussi, outre les inévitables coupures de salaire que nous avons partagées avec beaucoup d'autres, le personnel le moins nombreux, et donc le moins coûteux possible; cela veut dire aussi pour ce personnel le maximum de travail compatible avec ses forces et sa santé.

Nous ne nous lamentons point, nous ne cherchons point à exciter la pitié, nous constatons. Nous constatons pour expliquer nombre de choses, et particulièrement des lacunes qui peuvent surprendre nos amis, mais beaucoup moins qu'elles ne nous désolent nous-mêmes.

* * *

Et nous voilà par ce long détour revenu aux fonctions, à la besogne, aux multiples besognes plutôt du rédacteur en chef.

Ce que le public voit d'abord, c'est que le rédacteur en chef fait des articles, deux, trois ou quatre par semaine et de multiples notes et articulets.

Au fond, cela ne prend directement qu'une partie de sa journée.

Il lui faut d'abord lire, à tout le moins parcourir, une énorme quantité de journaux, de toute couleur, de toute qualité, et de maints pays différents. C'est la plus fastidieuses de ses besognes.

Très souvent, de cette immense lecture, il ne reste rien ou à peu près. Mais il lui importait d'être sûr que dans ces journaux, il n'y avait vraiment rien! Puis, il faut se tenir au courant de tant de choses, mentalement enregistrer aujourd'hui telle note qui ne servira peut-être que dans deux ou trois ans.

Songez que, pour une seule question, mais qui intéresse particulièrement les lecteurs du *Devoir* — celle du droit des minorités en matière scolaire — le rédacteur dont c'est plus particulièrement le domaine doit feuilleter des journaux de presque toutes les provinces; car, dans chaque région du pays, on le sait, lois et règlements diffèrent.

Et il en est plus ou moins ainsi pour toutes les questions de politique étrangère, nationale ou provinciale.

Il existe au bureau une certaine spécialisation: M. Dupire suivra de préférence, par exemple, les questions municipales, M. Pelletier les problèmes économiques d'ordre général; mais nous ne sommes pas assez riches — toujours cette malheureuse question d'argent! — pour nous payer les spécialistes qu'il faudrait. D'où, pour chacun, la nécessité de mettre la main à presque toutes les pâtes.

* * *

A titre de doyen d'âge, supposons-nous, et parce qu'il se trouve dégagé d'une partie du travail de revision qui mange, avec sa besogne proprement administrative, une si forte partie des heures du directeur-gérant, le rédacteur en chef nous paraît chargé de toutes les questions qui n'intéressent pas spécialement ses camarades.

D'où cette autre nécessité de parcourir un peu toutes sortes de textes.

La lecture prend les toutes premières heures de la journée, avant que le rédacteur en chef soit descendu au bureau, une partie du temps du bureau, les heures passées en tramway et une forte partie aussi des soirées.

Le rédacteur en chef se demande parfois, et ses proches paraissent entretenir les mêmes appréhensions, s'il ne va pas *virer* papier à journal.

Il n'est pas loin de penser non plus, avec un de ses vieux camarades, que les journalistes bénéficient d'une réduction de purgatoire, ayant dû pendant si longtemps se lire les uns les autres.

* * *

Le secrétaire de la rédaction est censé recevoir la visite. Dans la pratique une partie de cette besogne retombe forcément sur ses camarades et sur le rédacteur en chef, car il est des visiteurs qui désirent voir M. X. et non M. Z.

Le plaisir n'est pas sans mélange, mais il est souvent considérable.

Il arrive bien qu'on ait affaire à des fâcheux, à des raseurs, à des inventeurs de panacées, mais la plupart des visiteurs du rédacteur en chef sont fort aimables (leur amabilité est doublement appréciée s'ils savent que c'est l'après-midi qu'il faut chez nous voir les journalistes). Cette qualité des visiteurs s'explique: ce sont la plupart du temps des collaborateurs, des amis lointains, qui apportent sur telle ou telle question dont le rédacteur en chef s'occupe particulièrement ces indications, cet accent qu'aucune pièce, aucun document ne peut suppléer. Parfois survient un étranger, auquel en échange des renseignements qu'il apporte, on a le plaisir de fournir sur le Canada quelques notes qui plus tard serviront.

Il ne faut jamais laisser passer cette occasion: on ne sait ce que deviendra plus tard le visiteur, et nous pourrions citer à ce propos de bien instructifs exemples.

* * *

Il faut écrire aussi, — ne disons rien des coups de téléphone, de caractère mélangé comme le reste — et pour toutes de motifs.

De braves écoliers vous demanderont sans plus de gêne que cela de leur bâtir une thèse pour le prochain débat de l'académie collégiale. Vous songez à votre jeunesse, au temps où vous vous imaginiez candidement que les journalistes savaient tout, pouvaient tout; et vous vous excusez, aussi aimablement que possible, de ne pouvoir établir cette thèse. (L'on n'a pas d'idée du nombre de suppliques de ce genre, que reçoivent les divers rédacteurs).

D'autres vous demanderont votre avis sur les problèmes de politique générale, etc.

Il arrive parfois des choses plus singulières. Le rédacteur en chef voit entrer chez lui un brave homme, l'air gêné, qui "vient lui demander un petit service". Le brave homme explique qu'il a un certain talent de diction, qu'il récite des vers dans les réunions de famille et qu'on s'est imaginé qu'il pourrait, à l'occasion, faire un discours de son cru. On l'a donc prié de porter, à un tout prochain mariage, la santé de l'épousée. S'il ne trouve pas le moyen de se faire rédiger un petit discours de circonstance, sa réputation est à bas. Il a donc pensé que le rédacteur en chef consentirait à, etc. Le rédacteur en chef, ce matin-là, est de bonne humeur. Cette candeur et cet embarras l'apitoient. Il s'informe de la couleur des cheveux de la mariée, de ses qualités maîtresses, pour donner à son "improvisation" un accent de circonstance et promet qu'il fera le petit boniment. — *Vous pourrez le prendre demain chez la téléphoniste*, — dit-il au monsieur embarrassé. Subitement rassuré, exubérant de gratitude, celui-ci s'exclame: *"Ah! merci... j'embrasserai la mariée pour vous!.."*

* * *

Il faut écrire aux gens qui se plaignent. Parfois, c'est agréable: quand vous avez ainsi, par exemple l'occasion de détruire une légende qui autrement courrait indéfiniment le pays. Parfois, ce l'est moins: quand il vous faut, — le cas nous est arrivé plus d'une fois — employer une partie de l'après-midi à expliquer que telle chose ne s'est pas faite parce que c'était matériellement impossible, que telle note qu'on déclare n'avoir pas été publiée dans le journal, se trouvait bien — il vous a peut-être fallu une heure pour la retracer — dans tel numéro, à telle page, dans telle colonne.

Ou bien encore... Mais à quoi bon insister? Nous n'écrivons ceci que pour marquer la besogne qui, en dehors des articles, dévore le temps du rédacteur en chef — et celui de ses camarades, bien souvent.

Il faut écrire aux amis qui peuvent faire un article. (Ceci est infiniment plus agréable, on le comprend, que d'expliquer à tel ou tel monsieur que décemment l'on ne peut publier sa prose ou ses vers). C'est une bonne aubaine pour le lecteur que la publication d'un article de l'extérieur: cela varie le menu, donne au journal un accent nouveau, dont nous nous réjouissons plus encore que la masse des lecteurs.

Mais cet article de l'extérieur prend au rédacteur en chef presque autant de temps que s'il faisait lui-même la copie.

Expliquons-nous.

Il est assez rare qu'un ami s'offre de lui-même à vous envoyer un article. Il faut guetter le thème qui pourra l'intéresser, le lui signaler aussi gentiment que possible, en insinuant qu'il y aurait là une excellente occasion de faire jouer sa plume. On vous répond parfois oui, mais parfois aussi qu'on est vraiment trop pris. Pour obtenir tel ou tel article, il a été nécessaire souvent de s'y reprendre à quatre ou cinq fois.

L'article arrivé, il faut le lire, le préparer pour le typographe. Il est des textes qui peuvent aller tout droit à la composition, d'autres ont besoin d'un léger coup de brosse. Voici, par exemple, qu'un auteur écrira indifféremment *St-Laurent* ou *Saint-Laurent*. Le manuscrit remis au typographe doit porter une orthographe uniforme. Autrement, ce seraient autant de corrections à faire sur la galée, besogne ennuyeuse et coûteuse, puisque la moindre correction suppose la reprise d'une ligne entière et souvent, si le mot à remplacer est moins long que son remplaçant, la reprise de plusieurs lignes.

Le texte composé, il faut le revoir avec soin, et c'est une besogne que le rédacteur en chef ne croit pas excessif d'ajouter à sa tâche courante, puisque les écrivains dont il a sollicité la collaboration travaillent tous pour rien. En demandant, en acceptant leur copie, il prend l'engagement tacite de faire tout ce qui dépend de lui pour qu'elle soit présentée au public dans les meilleures conditions possibles.

Et c'est bien le moins qu'il puisse faire pour tant d'amis précieux, dont il ne saurait trop dire quelle gratitude leur doit le journal.

* * *

Ceci n'est pas tout. Il faut relire, préparer pour le typographe maints autres textes, rédiger telle ou telle réclame, feuilleter publiquement de temps à autre le courrier du *Devoir*, etc.

Puis, le rédacteur en chef doit s'occuper de la facture du jour-

*(Suite à la page 19)*

## *Vue d'ensemble sur le journal*

Votre repas du soir achevé, vous avez tiré votre fauteuil, vous avez commencé de lire vos journaux. Lire le journal, c'est un peu repasser la journée. Cela paraît très simple, un journal, ce doit être si facile à faire... Voyons cela —

Le journal est le tapis magique, le tapis volant de notre époque. Il vous promène en quelques secondes de Montréal au Japon, du Japon au pôle sud, du pôle sud en Norvège, de Québec à Aklavik, à l'embouchure du Mackenzie, du Labrador à l'Equateur et puis jusqu'au centre de l'Afrique ou aux extrémités de l'Océanie. Il vous fait franchir montagnes et déserts, mers et glaciers; il vous hisse dans la stratosphère avec Piccard, vous conduit dans les cratères des volcans de l'Alaska avec le R.P. Hubbard, ne vous laisse rien ignorer des étapes qui marquent les envolées de Balbo, de Lindbergh, de Byrd, de Mermoz. Et tout cela ne vous étonne plus. La nouvelle que votre grand-père savait au bout d'un mois, en termes vagues, parce qu'elle avait passé par huit ou dix intermédiaires pour venir de Rome à Montréal, vous en connaissez les détails précis dix minutes après que l'événement est survenu là-bas. A Marseille un roi et un ministre tombent sous les balles d'un assassin. Les dépêches vous décrivent le meurtre; le roi expire à peine que vous le savez déjà à Montréal ou à Québec, et, tandis que le ministre saigne à mort, le journal s'imprime pour vous apprendre, cinq minutes après le dernier soupir du ministre, qu'il vient de mourir. Vous trouvez cette rapidité ordinaire. Les journaux ne sont-ils pas là pour donner vite les nouvelles?

* * *

Pour vous apporter ainsi toutes les nouvelles importantes et sérieuses, pour vous transporter magiquement autour du monde, tandis que vous lisez l'information sous la lueur familière de votre lampe électrique, ou à votre déjeuner, à moins que ce ne soit au lit, des dizaines, une ou deux centaines même d'hommes ont travaillé vivement pendant plusieurs heures. Vous feuilletez en toute hâte votre journal du matin? Toute la nuit, télégraphistes, nouvellistes, typographes, correcteurs d'imprimerie, rédacteurs, ont été sur pied; au petit jour, dès avant qu'il fît clair, des distributeurs se sont acheminés d'une extrémité à l'autre de la ville pour qu'à votre lever le journal fût à votre porte. Vous lisez un quotidien du soir? Dès cinq heures et demie du matin, à Montréal, des hommes sont sortis de chez eux pour le travail du journal, s'en sont allés qui à l'atelier, qui aux presses, qui à la salle des dépêches, qui à la rédaction; à sept heures ou sept heures et demie, le journal que vous tenez en main ce soir était déjà en train. De Paris où il était midi, de Rome où il était une heure, d'Istamboul où l'après-midi était avancé, de l'Inde où le soir tombait, des correspondants de grandes agences de presse qui recueillent la nouvelle et la distribuent aux quotidiens de par le monde, avaient chargé de leurs dépêches fils ou câbles.

Toute la matinée, des machines ont trépidé, avalant l'information passée au dactylo, cueillie un peu partout à travers le monde et à travers la ville, ordonnée tant bien que mal, traduite, garnie de titres et de sous-titres; des typos ont travaillé ferme, des nouvellistes et des rédacteurs ont alimenté linotypes et artisans de copie écrite en toute hâte, et puis, vers une heure et demie ou deux heures, dans les sous-sols des ateliers de journaux, des presses rotatives ont grondé, déroulant à une vitesse d'un mille à la minute de longues bandes de papier découpées en 25,000, 30,000, 40,000, 100,000 exemplaires de 10, 12, 24, 36 pages et même plus par heure. Dans une frénésie de vitesse ordonnée, calculée, chronométrée, le journal s'est monté, imprimé; il est parti en automobile vers tous les coins de la ville et de la province; et si vous étiez à promiximé des ateliers de journaux, l'encre n'était pas encore sèche sur le papier, toute l'édition du journal n'était pas finie d'imprimer que vous aviez les dernières nouvelles du jour. Miracle quotidien, vous lisez à deux heures à Montréal ce que le premier ministre de France a dit à deux heures au Palais-Bourbon à Paris, ou ce que Goering a déclaré aux nouvellistes dans l'antichambre de Hitler à Berlin: la distance et le temps n'existent plus.

* * *

Pour vous servir ainsi à la seconde, si l'on peut dire, il a fallu une précipitation ordonnée, un travail d'équipe exécuté sans interruption, à prix élevé, puisque tout cela est venu de partout par fragments dissemblables, par lisières de depêches entrecoupées et mélangées qui ont bondi par-dessus les mers ou ont cheminé au-dessous, ont traversé les montagnes, escaladé les cimes, franchi d'infinis espaces déserts pour aboutir au journal. Ainsi, pour 2 ou 3 sous le soir, pour 3 ou 5 sous le matin, l'imprimerie du journal met à votre porte ou sur votre table la matière d'un volume de cent, deux cents, quatre cents pages, format ordinaire, fait par cent ou deux cents employés et davantage, dans les très grands quotidiens. Vous vouliez les nouvelles? Les voici compilées, classées, illustrées, traduites, imprimées, livrées en vitesse. Vous n'avez qu'à choisir, sans même donner une pensée à ceux qui ont préparé tout cela pour vous. Le plus sédentaire liseur de journal peut ainsi faire en un quart d'heure le tour du monde et revenir chez lui sans s'être dérangé, sans avoir pensé à son conducteur, sans l'avoir même jamais vu.

* * *

Vous vous attendez qu'on vous commente les principales de ces informations, qu'on pose des jalons le long de votre lecture, afin que vous puissiez flâner par la pensée à travers ces nouvelles, les écoutant interpréter par quelqu'un dont c'est le métier? Voyez la page des articles. Ils sont tantôt longs, tantôt laconiques. Si le journaliste qui les a faits connaît son métier, s'il a du talent, de l'expérience, il vous dit en cent ou deux cents lignes ce qui lui paraît qu'on doit en penser. Il n'est pas de votre avis? S'il a du sens commun, de l'honnêteté, s'il écrit convenablement, avec intelligence, bonne foi, lisez-le, même s'il diffère d'opinion avec vous. Lorsque vous causez avec quelqu'un, préférez-vous ne parler qu'avec des gens qui entretiennent de tout, tout le temps, la même idée que vous? Et pourquoi certaines pages de rédaction ne sont-elles à peu près jamais lues? Parce qu'elles sont ternes, sans couleur, ne disent rien que ce que tout le monde pense banalement, qu'elles n'incitent pas à la réflexion.

L'homme qui pense tout le temps comme vous, ne diffère jamais d'avis avec vous, celui-là n'est-il pas du dernier ennuyeux? L'article de rédaction, donc, doit être neuf, personnel. Il doit renfermer du nouveau; car il est de l'essence du journal d'être neuf, d'apporter de l'inédit. Or, ce que vous pensez, cela est-il si neuf pour vous? Le neuf, ne serait-ce pas ce que pensent les autres?

* * *

Vous allez reprendre votre quotidien; vous le lirez peut-être en pensant quelque peu à ceux qui le font, en font leur vie tous les jours de l'année, en dépit du froid, de la chaleur, du mauvais temps, des accidents, de la maladie, de tous les obstacles jetés sur la route de l'homme. Peut-être vous demanderez-vous, si vous avez l'esprit critique un tant soit peu développé, pourquoi il n'est pas meilleur. Les journalistes, hélas! ne font pas souvent l'excellent journal qu'ils se proposent de faire tous les jours; mais qui fait toujours juste aussi bien qu'il voudrait sa tâche quotidienne? L'essentiel, c'est que le journal vous paraisse, à cause du rapide coup d'œil jeté dans ses coulisses, plus intéressant, digne d'être lu d'un œil moins distrait.

* * *

C'est pour vous donner une assez juste idée du travail fait dans un journal que la rédaction du *Devoir* vous offre cette série d'articles, écrits pour ses lecteurs, sur la manière dont se rédige, se prépare et se tire un quotidien que vous nous faites l'honneur de lire chaque soir, depuis dix, vingt, vingt-cinq ans, et qui met son point d'honneur à ne servir que le bien public.

Georges PELLETIER

## *Le secrétaire de la rédaction*

Par Louis Dupire

Un titre, c'est une étiquette. Et la même étiquette peut s'apposer sur des articles très différents.

En principe le secrétaire de la rédaction est le *contact man*, pour tous ceux qui s'adressent par lettre ou oralement à la haute rédaction. En pratique il faut décaler — et pas mal! — pour deux raisons.

D'abord un secrétaire de rédaction *ordinaire* n'écrit pas *d'ordinaire* dans son journal. Il ne fait pas la cuisine, mais le menu. Le nôtre écrit. "Beaucoup trop", direz-vous. Ne vous gênez pas: vous et lui êtes à ce propos en plein accord. N'empêche qu'en pratique, ce fait conditionne sa besogne.

La deuxième raison, c'est la force de l'habitude. Quand un directeur a été longtemps secrétaire de la rédaction, il ne cesse pas de l'être complètement, devenant directeur. Il est un peu comme ces pères qui abandonnent leur commerce à leur *garçon* mais qui le devancent au magasin et en partent après lui.

Chez nous, où ce n'est pas une "boîte" comme une autre, il y a une raison supplémentaire. Nous sommes une trinité. Trois caboches inégales qui conjuguent leurs lumières en un seul faisceau. Pourvu qu'elles sortent du train-train quotidien et quand elles regardent la rédaction, pas de question pour lesquelles il n'y ait consultation entre les trois rédacteurs doyens.

L'autorité subsiste entière: le directeur a plein droit de trancher; mais son épée de Damoclès est suspendue à un fil incassable: jamais elle ne tombe. Chaque consultation laisse les trois consultants pleinement d'accord. Peut-être pour se donner l'innocent plaisir de faire mentir sur tous les points nos détracteurs qui ne nous ont accordé qu'une chose: mauvais caractère; Pelletier, Héroux et moi, nous n'avons pas eu en 23 ans un mot discordant entre nous. Pour les deux premiers, il faut même ajouter quelques années de plus à cette période, puisque leur contact professionnel date de la fondation de l'*Action Sociale*.

Que nous nous trompions cela arrive sans le moindre doute, mais il y a, toutes choses égales d'ailleurs, trois fois moins de chance d'errer à trois que d'errer seul.

* * *

Dans les bornes indiquées, le secrétaire de la rédaction fait donc face au public qui veut bien s'adresser à lui ou qui lui est adressé.

Ce public se divise en deux catégories: les gens qui savent ce qu'ils veulent et ceux qui veulent ce qu'ils ne savent pas.

La première catégorie, de beaucoup la plus nombreuse, ne nous fait pas d'histoires et, conséquemment, n'a pas d'histoire. L'autre offre une infinie variété de types:

Le monsieur lésé: son nom n'est pas dans la liste des présents; *si vous saviez faire un journal*, vous n'auriez que des reporters qui connaissent les gens. (Erreur: le reporter l'a vu et l'a noté, mais il a été supprimé parce que les listes de noms comme les histoires ennuyeuses gagnent à être raccourcies.)

Le monsieur possédé d'une réforme sociale qui vous plaint doucement de ce que vous priviez vos lecteurs de la seule chose qui concerne réellement leur bonheur et leur sécurité.

Le *schemer* qui veut passer de la publicité par l'huis de la rédaction plutôt que par le comptoir des annonces — ce qui est moins efficace et infiniment plus cher.

Le monsieur qui veut bien vous donner son temps... et vous prend le vôtre. Celui-là, c'est la calamité du métier. Rentier, il est rarement de la ville et il est dénué de toute psychologie, de tout sens d'observation. Vous n'aurez aucune chance de vous en débarrasser en mimant l'ennui, l'impatience, même l'irritation. Il ne voit rien, il n'entend rien; il n'observe rien. Un jour ou l'autre, vous vous brouillerez avec lui, sans quoi il empoisonnera votre vie et ruinera même votre carrière.

Dans le journalisme il y a telle chose que l'heure zéro, l'heure de l'attaque. Des appels téléphoniques urgents, des commissions à faire pour les amis ou les relations, le souci de parcourir les journaux du matin pour que l'article ne soit pas une redite ou encore ne pèche pas contre l'information la plus récente vous mangent la première heure de la matinée. Vous vous attablez à la limite extrême, au delà de laquelle il n'est pas permis d'aller sans paralyser le journal. Celui-ci se fait un peu *à la chaine*, en effet, comme les automobiles. Tous les articles doivent converger vers la composition jusqu'au moment où, tel l'emporte-pièce de la fabrique d'automobile, tombe dessus le cylindre qui sera inséré dans la rotative.

Ce régime ne sévit sans doute guère que pour le quotidien de l'après-midi; mais là il sévit en toute rigueur. Du moment que vous vous mettez au clavier de votre dactylotype, tous vos mouvements, presque chacune des lignes que vous écrivez sont rigoureusement chronométrés. Là, près de votre bureau, les garçons de la composition se succèdent qui parfois pèlent sur le rouleau le feuillet à peine noirci.

Au reste, je crois l'avoir déjà écrit, le rédacteur de quotidien escompte cette fièvre de la dernière heure; elle est le stimulant, le coup de fouet, la piqûre de strychnine. L'aiguille de l'horloge est en quelque sorte pour lui l'aiguille d'une seringue hypodermique: elle accélère sa pulsation, elle le "dope".

C'est ce moment que choisit toujours pour apparaître le monsieur *qui vous donne son temps*. Il s'installe commodément, vous parle de la neige, de la pluie ou du beau temps avec lenteur et onction, n'aborde jamais le but de sa visite que vous ne l'ayez pressé de questions qu'il n'a pas l'air de saisir.

Vous êtes dans l'eau bouillante. A votre esprit se présente la scène de la crevaison d'un pneu sur un pont étroit. Vous avez conscience que vous bloquez la circulation journalistique. Quand vous aurez enfin réussi à désincruster ce fâcheux, vous devrez accélérer votre marche pendant qu'il s'en ira d'un pas mesuré et majestueux. C'est lui, qui est coupable des pires coquilles, des pires âneries. Il vous a fait perdre d'une part votre sérénité d'esprit et d'autre part vous avez dû, à cause de la panne, écrire si vite que parfois vous distancez la logique, la clarté et la syntaxe, grandes dames qui ne vont pas toujours à si vive allure que vos doigts. Vous aurez sans doute tantôt l'épreuve où vous pourrez opérer quelques retouches; mais pas trop, si vous ne voulez vous brouiller avec le prote qui vous inculquera d'ailleurs la responsabilité du retard du journal. Ça, c'est la calamité aux répercussions infinies: trains ratés, abonnés et annonceurs mécontents, etc.

Le monsieur qui *vous donne son temps* prend en réalité le vôtre: c'est un oiseau de malheur. Mais jamais il ne se doutera des affres et des sinistres qu'il a causés: la gaffe du gaffeur n'est jamais vue de lui.

Si vous voulez être bien accueilli dans un bureau de rédaction, n'y paraissez jamais avant la fin de la matinée. Si vous tenez à être reçu joyeusement, venez l'après-midi où la détente du déjeuner aura effacé toutes les marques de tension. Vous serez surpris que ce monsieur que vous avez vu le matin si bourru, si bousculeur, vous présente, l'après-midi, sa meilleure chaise son meilleur visage et son meilleur cigare.

### Le menu

Chaque matin, le directeur, ou son substitut, établit un ordre du jour comparable à un menu. C'est-à-dire qu'il détermine ce qui sera glissé sous la dent, ou, plutôt, sous l'oeil du lecteur.

Il y a des rubriques quotidiennes invariables: le *premier-Montréal*, l'*actualité*, le *rez-de-chaussée*, le *carnet d'un grincheux*, les *blocs-notes*. D'autres confrères vous parleront des autres rubriques. C'est à moi, paraît-il, qu'il appartient de dire comment se fait l'*actualité:*

D'abord, l'*actualité* n'est que le *billet du soir* des débuts, monté sur élastique. Le *billet* — son nom l'indique — est court; l'*actualité* peut être brève ou étendue, selon les sujets, sans faire mentir son nom.

Elle a remplacé le *billet* au départ de deux des plus alertes billettistes du journal: Léon Lorrain, qui se dirigea, en 1914, vers les affaires, et Nap. Tellier, qui remplaça d'abord Lorrain au *Nationaliste* et fit, lui aussi, un court crochet dans les affaires, pour revenir au *Devoir*, mais à l'administration cette fois. Là il s'obstine à vilipender sa plume qui aligne des chiffres au lieu de bons mots.

Le *billet* était jusque-là chose aisée. Quatre y passaient presque à tour de rôle; bien que le plus exact — celui qui se prêtait le plus volontiers à l'extraction — fût Lorrain.

C'était l'âge d'or de la camaraderie. Les collaborateurs, presque tous très rapprochés d'âge, ou de tempérament, se réunissaient, chaque matin, autour du même comptoir pour y prendre le petit déjeuner. Le *billet du soir* jaillissait de la conversation: il s'agissait tout simplement de sertir un bon mot tombé autour des tasses de café. Et le champ était vaste alors. Le journal avait des ennemis politiques nombreux, qui le haïssaient solidement; il leur rendait leurs coups au centuple. Combien de fois ce *billet du soir* — que j'ai entendu regretter par ceux-mêmes qui en furent les cibles — barbouillait de bonne encre les museaux des politiciens ou les fantoches de tout poil.

Les heures douloureuse de la guerre sonnèrent. Le journal s'éleva, petit à petit, au-dessus de la mêlée, subit des rapprochement inattendus, laissa le terrain brûlant des personnalités (quoique jamais, au grand jamais, il n'ait effleuré la vie privée d'un adversaire), pour se préoccuper pardessus tout des doctrines. Et les départs étaient venus aussi, de sorte que le *billet du soir*, coloré, vibrant et acéré, comme une banderille, n'avait plus sa raison d'être. Il ne nourut pas d'un seul coup. Il s'allongea d'abord petit à petit. Devint nécessairement plus monotone parce presque toujours fait de même main; mais parfois il connut enco-

*(Suite à la page 19)*

*Avec*

*les meilleurs souhaits*

*d'une industrie*

*canadienne-française*

# Les aspects industriels d'un journal et le facteur humain

Il n'y a guère d'article plus répandu, dans tout l'univers, que le journal. On a calculé qu'en 1929, l'ensemble des journaux d'Amérique et d'Europe ont publié au delà de 300 milliards de pages. Au fond, pourtant, peu de choses sont aussi peu connues que le journal, même si l'on en trouve partout. On croit savoir comment il se fait parce que l'on rencontre parfois des gens qui ont l'air de flâner et dont on dit qu'ils ne font pas grand'chose, puisque ce sont des journalistes, et aussi parce qu'en passant rue Saint-Jacques, on aperçoit à la hâte d'énormes machines qui déroulent à toute vitesse d'immenses bobines de papier. Combien se doutent, par exemple, que du seul point de vue matériel, — et ce n'est pas le plus important, s'il est important, — le journal contemporain est une industrie?

De l'industrie, en effet, le journal d'aujourd'hui a plusieurs des éléments essentiels. Il exploite une matière première: la nouvelle. Il a une main-d'oeuvre: son personnel. Il a des usines: ses ateliers.

### Matière première: la nouvelle

Il y a l'information locale, celle que le quotidien cherche et trouve sur place. Pour l'obtenir, l'extraire, la mettre en oeuvre, il lui faut des chercheurs, des reporters, des nouvellistes. Il y a l'autre information: celle de la province, celle du pays. Pour la découvrir, la rédiger, la transmetre, il y a des correspondants. Enfin, il y a l'information étrangère, celle qui vient de Paris et de Londres, du Cap et du Caire, de Melbourne et de Pékin; celle-là aussi il la faut, et c'est elle qui coûte le plus cher.

Toute cette matière première du journal, la nouvelle, est d'un prix de revient élevé. Ainsi, rien, qu'en 1929, un quotidien des mieux informés, le *Times*, de New-York, a payé au-delà de trois quarts de million en frais de transmission de nouvelles étrangères. Il y a peu de quotidiens même modestes à qui cela coûte moins d'un ou de deux milliers de dollars par mois pour les dépêches du Canada et de l'étranger.

Plusieurs agences de presse recueillent et vendent une partie de la matière première des quotidiens: la nouvelle extérieure. Aux Etats-Unis, l'*Associated Press* distribue cette sorte d'information à plus de 1,900 quotidiens qui lui versent chacun de $5,000 à $75,000 par an pour ce seul service. Au Canada, la *Canadian Press* sert la nouvelle canadienne et étrangère à près d'une centaine de quotidiens, qui lui versent ensemble au delà du quart de million par an, pour en être renseignés. Ces agences, qui sont avec la *United Press* les principales de l'Amérique du Nord, contralisent les dépêches intercontinentales, elles ont des sortes de chambres de compensation pour les nouvelles dans les principales capitales du monde.

### Deuxième élément: la main-d'oeuvre

Le personnel d'un quotidien est assez nombreux. Il travaille sous une discipline sévère. Les temps ne sont plus à la bohème, dans les quotidiens. Le directeur et l'administrateur, dans leurs cabinets; le comptable et les caissiers dans leurs bureaux; les commis aux annonces, à leurs comptoirs de publicité; les agents de publicité dans les rues et les bureaux de la grande ville, à la recherche des clients éventuels; les nouvellistes jetés un peu partout à travers la ville; les rédacteurs à leurs tables de travail; les typographes à leurs machines à composer; les correcteurs à leurs gallées d'épreuves; les metteurs en pages, les stéréotypistes, les clicheurs, les compositeurs, les couleurs, les pressiers, les plieueses, les livreurs, les expéditeurs: tout cela forme un monde qui tisse en quelques heures chaque jour la trame d'une étoffe variée, moins fine que vivante et colorée, dont le lecteur voit l'endroit bien agencé, qui a l'air si simple, tandis qu'ils en ont, eux noué infatigablement et en vitesse les brins compliqués, derrière le métier. Cette main-d'oeuvre complexe compte des techniciens, des spécialistes, des experts dont tout le travail doit s'adapter ensemble, à une heure donnée, et qui marchent sous une direction et une discipline ordonnées, ne laissant rien à la fantaisie personnelle, et dont la ponctualité et la rapidité d'exécution, malgré les circonstances les plus difficiles, les accidents imprévisibles, toujours à redouter, sont une des maîtresses exigences.

Le personnel des quotidiens est toujours varié et, relativement parlant, nombreux. A Montréal, une centaines d'hommes et de femmes, au moins, travaillent à faire un quotidien, s'il a son propre atelier. Il y a des journaux où ils sont trois ou quatre cents. Tel grand quotidien montréalais a une liste de paie hebdomadaire de plus de $15,000; cela fait trois quarts de million par an, rien qu'en salaires. Et tel quotidien de New-York a une liste de paie hebdomadaire de $155,000, ce qui fait au delà de 8 millions de dollars en un an. C'est de l'industrie...

### Troisième élément: les ateliers ou l'usine

Nos quotidiens ont presque tous leur atelier à chacun; c'est une usine, petite, moyenne ou énorme, dont le produit, à l'état brut le matin, doit être achevé, le même après-midi. A sept heures du matin, pour un journal du soir, l'usine se met en marche, à deux heures, l'après-midi, le journal est fini, à trois heures il est imprimé, à quatre heures il est livré, à neuf heures du soir il est consommé, si l'on peut dire. Cela fait qu'en huit ou dix heures le journal est fait. Pour arriver à cette rapidité de travail, il faut l'usine, toujours trépidante et grondante, de jour ou de nuit, selon que le quotidien paraît le soir ou le matin, souvent jour et nuit, dans les très grandes villes. Cette usine est de fonctionnement délicat, tout s'y enchaîne à la seconde, pour qu'il n'y ait de retard sérieux nulle part, que tout marche à très vive allure. Il faut que les machines rendent le maximum de production dans le minimum de temps et que le coût de revient soit le plus bas possible. Par conséquent, il y a nécessité d'une installation convenable, étudiée exprès pour faciliter la production rapide. Cette installation, mise autant que possible à l'abri du feu, on la loge dans une usine contiguë à des bureaux d'administration. Certains quotidiens ont des locaux somptueux, spécialement agencés par des architectes spécialisés dans ce genre de construction.

Dans cette usine au point, vaste ou modeste, mais toujours remplie de machines de tout genre, l'on trouve partout la fée moderne et silencieuse de l'électricité: elle meut machines à composer, linotypes, intertypes, monotypes, linographes, couleuses de caractères, machines à tailler le métal, à le fondre, à le forer, à le découper, fontaines de métal en fusion, presses à épreuves, presses rotatives géantes, dont chacune pèse de 60,000 à 300,000 livres, hautes comme des maisons, bruyantes comme des volcans en éruption. Il y a des rails, des wagonnets à voiturer les bobines de papier, des courroies mobiles pour transporter le journal imprimé vers les services de livraison, des clicheuses automatiques qui travaillent avec la rapidité de mitrailleuses, des machines à découper, à plier, à adresser, à compter, à mettre sous bande des milliers de journaux à l'heure, des ascenseurs, des moteurs électriques minuscules, moyens, géants, des tuyauteries, des canalisations électriques, des tableaux de distribution d'énergie hydro-électriques compliqués, et le reste. Il y a là des dizaines et des centaines de machines, toutes imaginées et fabriquées à une seule fin: hâter le moment où 25,000, 50,000, 200,000, un demi-million d'exemplaires et davantage seront dans la rue avec des nouvelles reçues dix minutes ou un quart d'heure au plus tard avant que, dans le sous-sol, grondent toute une batterie de rotatives.

### L'argent et le journal

Tout cela ramène à l'un des éléments fondamentaux du quotidien contemporain, dans le domaine matériel: l'argent. Il en faut des sommes considérables, dans le journal-industrie, et même si le journal n'est pas tout à fait industrialisé. Rien que pour le papier à journal, par exemple, en 1929, les quelques 2,100 quotidiens d'Amérique ont dépensé au rythme de $600,000 par jour. Or le papier n'est qu'un des cent et un articles nécessaires à la fabrication d'un quotitien, — même s'il est le plus coûteux à de certaines époques.

Pour lancer un journal, il faut de l'argent. Les hommes d'affaires qui veulent pour toutes sortes de raisons, avouables ou inavouables, des quotidiens à leur dévotion; les partis politiques désireux de mener continuellement leur propagande parmi les masses; les hommes publics qui travaillent à propager leurs idées, leurs programmes d'une extrémité à l'autre du pays; les entrepreneurs en journaux qui veulent simplement faire de l'argent ou réussir des combinaisons au moyen de la presse; les hommes d'idées qui cherchent à répandre les leurs dans le public; voilà autant de gens qui lancent des journaux. Il n'y a presque plus de journalistes qui réussissent à fonder tout seuls un quotidien solidement assis; cela demande trop de fonds. La conception contemporaine du journal a changé les relations entre celui-ci et le journaliste qui le rédige. A l'heure présente, le journaliste est presque toujours à l'emploi du journal, au lieu d'y être le maître, — sauf de très rares cas, isolés. D'autres que le journaliste sont propriétaires du journal où il est, lui, à traitement fixe.

Outre ces frais de lancement, le journal a besoin de fonds de roulement. Ils proviennent dans la masse des quotidiens, pour un quart ou un tiers au maximum de la vente du journal aux lecteurs et aux abonnés, et pour la plus grande part, des annonces payantes, de la publicité, Lucien Romier dit, à propos de la presse française, ceci, encore plus vrai de l'américaine et la canadienne: "Du double travail de la fabrication matérielle et de la rédaction, absorbant des frais doublés, sort un produit, le journal, dont le prix de vente ne couvre ni les frais de fabrication, ni même parfois ceux de la rédaction. Pour réaliser un bénéfice, ou plus modestement assurer l'équilibre de ses dépenses et recettes, la presse doit donc ajouter au travail de rédaction, qui est sa raison d'être, et au travail de fabrication, une troisième industrie: la publicité" (*Explication de notre temps*, page 137). Thayer, dans son ouvrage: *Newspaper Management*, écrit en se fondant sur l'expérience américaine, que le cinquième au plus et même le dixième seulement des fonds de roulement du quotidien lui viennent de ses abonnés et de ses acheteurs au numéro. Selon l'ensemble des autorités, c'est "l'annonce qui rend possibles les profits des quotidiens". Autrement, comment pourraient-ils vivre à vendre 2 sous et moins l'exemplaire un journal où il entre du papier pour 2 ou 3 sous, très souvent, sans parler de la main-d'oeuvre, des frais de composition, d'information, etc.? On voit très rarement un journal vivre sans publicité payée.

Tout ce qui précède démontre entre autre choses que le journal contemporain tient de l'industrie, du point de vue matériel, qu'il est en Amérique une industrie nouvelle et vaste, rémunératrice pour une partie des propriétaires de quotidiens, si, par le temps qui court, elle fait tout juste ses frais et, dans un très grand nombre de cas, ne couvre même pas tous ses frais. Cela explique que, de temps à autre, des quotidiens disparaissent, ou sont absorbés ou achetés par des concurrents plus heureux ou mieux pourvus d'argent liquide.

### L'élément humain: le journaliste

Le journal, ai-je dit, a pris depuis vingt ou trente ans des allures d'industrie, même de grande industrie. Cela, du point de vue matériel. Mais ne faut-il envisager le journal que comme une machine à faire de l'argent? Ne doit-on juger un quotidien que du seul point de vue de la réussite matérielle, tout comme on juge une banque, une industrie de conserves, un commerce à sa feuille de profits? Un ancien propriétaire de quotidien aux Etats-Unis, M. Oswald G. Villard, a déjà répondu judicieusement à ces questions: "Comme les hommes ne vivent pas que de pain, de même les journaux ne se peuvent juger qu'au total de leurs recettes annuelles, du nombre de colonnes de publicité payante qu'ils insèrent en un an, non plus qu'au seul nombre, si étendu soit-il, de leurs lecteurs... Il y a une autre mesure: celle de la valeur morale... On ne doit se demander qu'en dernier lieu combien ils ont rapporté d'argent, mais d'abord et surtout quelles causes ils soutiennent, quel est leur but, quelle politique élevée ils appuient, à l'intérieur et au dehors du pays, quel esprit de justice et de *fair-play* les anime..." (*Some Newspapers and Newspapermen*). Et cela ramène à ceux qui font les journaux, ceux sans lesquels le journal n'existerait pas, les journalistes. Sans eux, le journal ne serait qu'une circulaire, il ne serait pas un journal. Les journalistes de carrière, attelés à une besogne dure, mais passionnante, n'ont pas le profit matériel du quotidien dont ils prennent les plus larges responsabilités. Relégués à l'arrière-plan, très souvent, par des hommes d'affaires plus ou moins capables d'écrire et qui ne les paient pas toujours convenablement, dans les quotidiens les plus industrialisés et les plus riches, souvent forcés par l'anonymat, courant dans la plupart des quotidiens, à vivre toute leur vie dans l'obscurité, les journalistes "ne peuvent être leurs maîtres, exiger de leurs services ce qu'ils valent, comme font avocats, médecins, ingénieurs, etc. Ils sont sujets à toutes les limitations économiques imposés aux salariés". (R. P. Tracy, *America*). Néanmoins, "la conscience professionnelle est très éveillée dans ce milieu honnête, assidu, laborieux, où règnent l'esprit de corps et la camaraderie" (Léon Daudet, *Souvenirs*). Et si d'aventure vous avez rencontré pour vous faire mal juger les journalistes, quelque pauvre diable de nouvelliste ou de rédacteur de moeurs et de conduites douteuses, faites le compte des avocats interlopes, des médecins charlatans, des notaires infidèles, des industriels sans scrupule, des marchands habiles à l'excès, des banquiers et des courtiers marrons, des politiciens concussionnaires avant d'aller jeter la pierre aux journalistes et au journalisme à cause de quelques dévoyés qui vous ont dit être journalistes et que souvent le journalisme a vomis, si jamais ils y ont passé.

Un journaliste français, mort il y a douze ans, Robert de Jouvenel, a ainsi résumé la vie de ses camarades: "Essayer de tout savoir pour tout raconter, de tout apprendre pour tout vulgariser, de tout comprendre pour tout expliquer; ne se désintéresser d'aucun aspect de la vie, chercher la vérité à tâtons, mais d'un coeur obstiné, tâcher de vivre en avant de son temps, ne point mesurer son succès à sa fortune, être d'autant plus décrié qu'on a plus raison: tel est, je pense, le métier de journaliste. Tout compte fait, il en vaut la peine". (*Le Journalisme en XX leçons*). Rien que ces quelques lignes démontrent que si le journal du temps présent a des aspects de vaste industrie, il ne peut être, il n'est pas seulement industrie, usine, comptoir. Il y a le facteur intelligence, le facteur conscience, le facteur responsabilité morale, — même si d'aucuns paraissent l'oublier ou l'ignorer.

**Georges PELLETIER**

## Le secrétaire de la rédaction

*(Suite de la page 17)*

re des jours d'éclat quand, entre deux querelles avec certains examinateurs, le maniait Jean Mérolles, l'un des plus amusants funambules de notre époque. (Pourquoi diable les armes du polémiste et du billettiste le cédèrent-elles à la toge?)

Ce n'est que très rarement que le *billet du soir* fait son apparition et le titre n'indique plus ce sel jeté sur les plaies comme autrefois, mais d'ordinaire une simple *actualité* plus courte que les autres.

Une *actualité* ne se fait pas, je viens de vous le marquer, avec une foule de choses; ou pour faire une phrase plus française, il y a une foule de choses avec lesquelles une *actualité* ne se fait pas. Le *billet* a cédé depuis quelque temps quelques-unes de ses pointes et quelques-uns de ses grains de sel au *Carnet du grincheux*, mais ne les cherchez pas dans l'*actualité*. L'*actualité* ne blesse pas d'ordinaire les épidermes sensibles; elle doit simplement s'appliquer à inscrire un rapide commentaire en marge d'un événement émouvant, drolatique ou pittoresque.

Le métier d'*actualiste* a ses trucs. De même que l'acrobate habile ne s'attache parfois que par la *peau des dents* ou par le petit doigt à un fil, ainsi l'*actualité* peut ne se rattacher que par une pointe d'aiguille aux événements du jour. Un monsieur a dit — hier ou aujourd'hui, donc c'est actuel — telle chose qui s'est passée il y a dix ou vingt ou trente ans. Il n'en faut pas plus pour que l'*actualiste* ouvre le robinet au souvenir et parle sans que le lecteur s'en offusque, de choses très anciennes sous ce chapeau qui se veut sans cesse à la mode d'aujourd'hui.

La collaboration extérieure enrichit parfois l'*actualité*, la varie. Elle n'est pas assez fréquente. Les journalistes de métier ont, en effet, horreur d'écrire; ils écrivent tout de même ,parce qu'ils doivent écrire pour manger; les gens de l'extérieur, qui ont du talent — et il y en a même beaucoup — se divisent en deux catégories: ceux qui ont le goût d'écrire, mais peu habitués à saisir l'*actualité* au vol, comme l'enfant saisit l'anneau dans les rondes du carrousel, ils vous envoient un papier défraîchi, moisi; enfin ceux qui, ignorant que les gens du métier commenceraient par se payer eux-mêmes si la caisse était plus garnie, veulent monnayer leur talent (d'aucuns prisent celui-ci d'ailleurs très haut, si haut que personne ne l'y va décrocher).

Si vous avez le goût d'écrire et que vous sachiez quelques éléments de stylistique, brossez à traits rapides un fait qui vient de vous frapper; envoyez tout de suite, pas demain, mais ce soir, cette fleur fraîche cueillie. Et le parterre du journal en sera égayé. Le meilleur accueil vous attend. Mais ne demandez pas d'argent. Rien n'est plus démonétisé que la littérature, si tant est que les articles de journaux aient droit à ce nom.

Parfois, faute d'une collaboration extérieure — ou intérieure — assez fréquente, il arrive que l'*actualité* doive s'écarter des règles que nous lui avons assignées: pittoresque, drôlerie, légèreté de touche. C'est ce qui a inspiré cette boutade: *une actualité, c'est un second premier-Montréal composé en italiques, ce qui lui enlève du corps et de l'autorité et le fait passer d'un endroit où il est peu lu à un autre où il ne l'est pas du tout.*

Boutade. Car faites retour au passé; piquez comme au temps du *billet* du bout de votre plume une honorable susceptibilité; et vous vous apercevrez à la rédaction que l'*actualité* est lue.

**Louis DUPIRE**

## La tâche du rédacteur en chef

*(Suite de la page 17)*

nal. Le directeur-gérant expédie quantité de choses auxquelles seul son esprit de méthode lui permet de suffire. En même temps qu'il fait ses propres articles, ses *Blocs*, et, de temps à autre, une *actualité*, il sait revoir les courriers parlementaires et quantité de discours, de nouvelles, dont la publication peut comporter un élément de danger. On ne fait point, hélas! un journal sans être constamment obligé de songer au Code!

Mais il reste à choisir la matière qui passera, disons, dans le numéro du samedi; il reste à régler la présentation de cette matière de telle façon que les typographes aient toujours de la copie devant eux, mais sans qu'ils composent trop de textes qui ne seraient pas immédiatement utilisables. Notre matériel est si peu considérable — toujours la question d'argent! — que nous ne pouvons pas accumuler de réserve.

Ceci n'est pas sans inconvénient quand il s'agit de faire le journal, car un numéro de journal doit être composé à la façon d'un bon repas. Il faut qu'il soit varié et bien équilibré; il faut, en plus, qu'il corresponde aussi rigoureusement que possible aux exigences de l'actualité. Il importe de balancer, non seulement les sujets, mais les signatures, afin que telle ou telle catégorie de collaborateurs ne paraisse pas monopoliser le journal et qu'il y en ait, comme on dit, pour tous les goûts.

Il va de soi que si l'on pouvait d'avance faire composer trente ou quarante colonnes de textes, le choix, à la dernière heure, serait beaucoup plus facile et que le journal aurait à la fois chance d'être plus varié et plus à date.

Le rédacteur en chef doit, comme tous ses camarades, penser à l'avenir, calculer que, dans trois, quatre ou six mois, tel événement se produira et donc qu'il conviendrait d'avoir sur le sujet un article ou une étude. Mais il n'a pas de budget, il ne peut compter que sur la bonne volonté des gens. Il reprend sa besace de frère quêteur, sollicitant des articles comme d'autres demandent un morceau de pain.

* * *

Et le rédacteur en chef doit même faire des articles.

La chose surprend parfois nos amis; mais, règle générale, l'article ne se fait que l'avant-midi. Raison: le souci d'actualité qui domine presque tout dans un journal. Tel sujet qui pourrait être intéressant le soir est déjà déclassé le lendemain matin. Les nouvelles de la nuit ont modifié l'éclairage, si l'on peut dire, de tel autre. Puis, au moment où l'on s'y attendait le moins, un événement se produit qui exige un commentaire immédiat.

Il est près de dix heures quand le rédacteur en chef se met à l'article. Vers dix heures et demie, le petit chasseur commence à enlever ces feuillets de copie, dont la déplorable graphie est, paraît-il, fameuse à l'atelier. Il faut qu'à midi l'article soit fini, composé, corrigé en épreuve, prêt enfin pour le public.

S'il arrive souvent après cela qu'il ne vaille pas grand'chose, il n'y a vraiment pas lieu de s'en étonner beaucoup.

Et s'il vous arrive de regretter que de journal n'ait pas parlé de telle ou telle chose, songez que, pour en parler en public, il ne faut pas simplement y penser; il faut être maître de la question au point de la pouvoir clairement exposer et d'être en état de répondre aux critiques et objections probables; songez que les journalistes ne savent pas tout et que, pris par la nécessité de donner rapidement un article, ils sautent parfois sur le plus facile et le plus rapide à expédier, passant par-dessus tel autre qui demanderait trop de temps et plus de recherches qu'on n'en peut faire tout de suite.

Songez aussi qu'à la même heure des centaines de lecteurs souhaitent probablement qu'on parle d'autant de sujets différents, et donc que le journaliste serait fort en peine de les satisfaire tous.

Soyez indulgent, et rappelez-vous surtout que, dans un journal comme le *Devoir*, il n'y a, en fait, que trois ou quatre hommes à faire des articles de fond; que le temps de ces hommes — qui n'ont rien du surhomme — est pris comme vous pouvez maintenant le deviner...

* * *

Le rédacteur en chef n'a rien à faire avec l'administration du journal; mais il n'est pas beaucoup de ses camarades qui ressentent plus vivement que lui la pauvreté du *Devoir*.

Il aurait des projets tout plein la tête. Impossible de les réaliser. Cela coûterait de l'argent que nous n'avons point.

Il sent bien qu'il lui faudrait sortir, voir des gens, voyager, pour rafraîchir et élargir ses horizons: la besogne quotidienne ne lui en laisse pas le loisir. Elle ne l'empêche pas seulement d'écrire tel ou tel article qui le tenterait, mais qui demanderait quelques heures de liberté; elle lui tient tellement le nez sur la meule qu'il n'a plus même le temps de faire beaucoup de projets nouveaux, de solliciter tel ou tel article qui exigerait de nombreuses démarches.

Le rédacteur en chef ne se plaint point. Il sait bien que son sort est celui de tous les camarades, pris comme lui par des besognes multiples et disparates, qui absorbent tout leur temps.

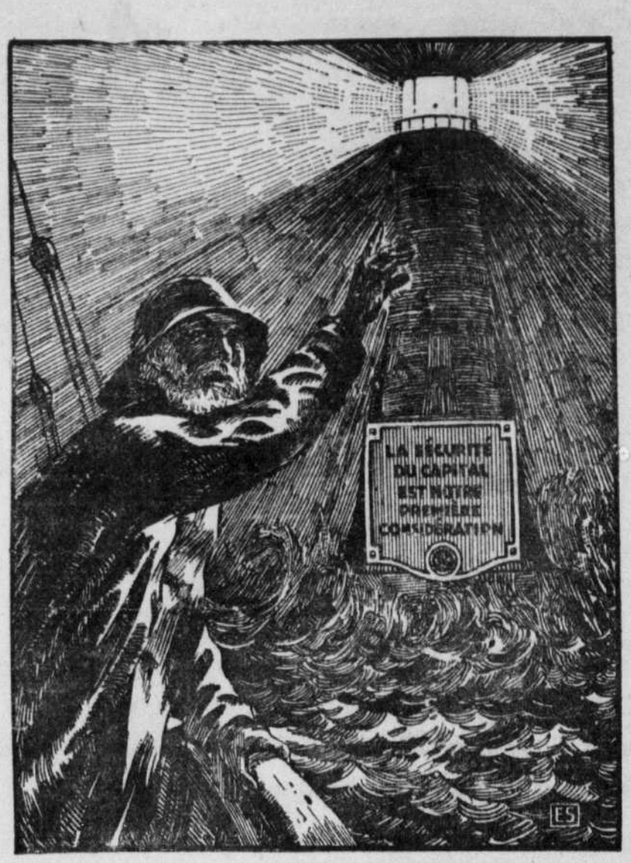
Mais, lui comme eux, s'ils ne font point tout ce qu'ils veulent, ils ont au moins la consolation de travailler à une oeuvre saine, d'aider à la tenir debout.

Ils ont cette autre consolation de songer, d'espérer qu'une autre génération, plus heureuse, pourra faire davantage et, sur leurs travaux oubliés, grâce à cet obscur labeur, édifier une oeuvre plus grande, plus brillante aussi.

Cela, dans une très large mesure, dépend de nos amis.

*Si nous avions ces 25,000 abonnés!..*

**Omer HEROUX**


*GARE AUX ÉCUEILS!*

*Si le vieux pilote ne veillait, le vaisseau se briserait sur le récif. Le chemin de la fortune est lui-même parsemé d'écueils. Pour le suivre avec sécurité, il faut comme sur la mer un guide sage et de longue expérience.*

Fondée en 1901, c'est-à-dire depuis bien plus longtemps que la plupart des autres institutions financières du même genre au Canada, la maison René-T. Leclerc, inc., a acquis, depuis lors, une vaste expérience dans le domaine du placement. Elle est heureuse de la mettre au service de sa clientèle afin de lui éviter les écueils nombreux qui se dressent sur sa route.

**RENÉ-T. LECLERC**
INCORPORÉE
240 ouest, St-Jacques MONTRÉAL
(Maison fondée en 1901)

*Avec nos félicitations et nos hommages au* Devoir *à l'occasion de ses noces d'argent.*

**DOLLARD**

Vous connaissez tous l'histoire de ce héros de notre race.

**10c le paquet**

**DOLLARD**

Le tabac à pipe qui porte son nom glorieux est un produit de notre sol, fait par des Canadiens pour les Canadiens.

En vente chez les bons marchands; s'ils ne l'ont pas, écrivez-nous, nous vous donnerons le nom che. Demandez le héros des tabacs canadiens.

**DOLLARD**

Maison établie en 1884.

**J.-O. FOREST & CIE**
St-Roch de l'Achigan - Qué.
Comté L'ASSOMPTION - MONTCALM

**ESTAMPES en CAOUTCHOUC**
**A. Derome & Cie** Enrg.
25 Est, rue Notre-Dame
*Téléphone:* **LAncaster 2392**
MONTREAL

# Au "DEVOIR"

## à l'occasion du 25ème anniversaire de sa fondation ---
## Tous nos hommages

### Lechasseur, limitée

*Une grande maison canadienne-française*

C'est en 1922 que M. Lechasseur se portait acquéreur du magasin Fashion-Craft de la rue S.-Catherine Est. Possédant une vaste expérience dans le domaine des vêtements pour hommes, il comprit qu'il y avait place dans la partie Est de Montréal pour une maison qui se spécialiserait dans la marchandise de haute qualité.

Ses prétentions ne tardèrent point à démontrer combien il avait raison. Après avoir attiré chez lui l'élite, son établissement fut reconnu après quelques années comme le magasin le mieux achalandé de Montréal. En 1931, M. Lechasseur étendit son commerce et prenait possession du superbe local de la rue S.-Catherine ouest. La même année, il ouvrit le spacieux magasin de la rue S.-Jacques dont la popularité va toujours croissant. Cette grande entreprise, nous pouvons nous en enorgueillir, est l'oeuvre d'un Canadien français dont la compétence en affaires est digne de tous les éloges.

### FASHION-CRAFT

*Une grande marque canadienne-française*

La société Fashion-Craft fut fondée en 1906 par l'homme d'affaires et philanthrope bien connu Auguste Richard. Après le décès de celui-ci, survenu en 1924, la direction en fut confiée à son frère.

Les établissements Fashion-Craft, fondés et administrés par des Canadiens français, sont dirigés actuellement par les messieurs dont les noms suivent: président, Eugène Richard; vice-président, Dr Rodolphe Boulet, décédé récemment; secrétaire-trésorier, Joseph Desautels; administrateurs, Hon. J.-E. Perrault, André Taschereau et Théo. Gohier.

La qualité supérieure des vêtements Fashion-Craft a propagé rapidement la renommée de cette marque, surtout chez les Canadiens français. Des hommes de tout âge et de tous les milieux sociaux connaissent, portent et apprécient ces vêtements. Ceux qui les vendent ont instruction de donner toute satisfaction à chaque client ou de le rembourser. Cette pratique rigoureuse et sans exception a valu aux fabricants l'entière confiance du public, premier item de leur actif et gage de leur succès croissant.

**Napoléon Lechasseur**

*Président de la maison Lechasseur, limitée.*

**Joseph-L. Boulanger**

*gérant du magasin de la rue S.-Catherine ouest.*

LES

MAGASINS

FASHION-CRAFT

Lechasseur, limitée

*Maison essentiellement canadienne-française*

*concessionnaires des célèbres vêtements "Fashion-Craft" de fabrication canadienne-française*

**Eugène Richard**

*Président de la raison sociale Fashion-Craft Mfr's., ltd.*

**Joseph Desautels**

*Secrétaire-trésorier de la société Fashion-Craft.*

**Antoine Roby**

*publiciste des magasins Lechasseur, ltée. Gérant du magasin de la rue S.-Jacques.*

**Jean Fortier**

*gérant du magasin de la rue S.-Catherine est.*

**Théo. Gohier**

*contrôleur des magasins Fashion-Craft au Canada.*

# Le Parlement fédéral

Comment devient-on courriériste parlementaire? Il n'y a pas de recette consacrée, pas plus qu'il n'y en a pour devenir quoi que ce soit dans le journalisme, métier d'improvisation, s'il en est un.

Un jour, — il y a de cela pas mal d'années, —j'étais encore l'un des benjamins au *Devoir*. Un visiteur se présente à la salle de rédaction; c'est à moi qu'il s'adresse. Il veut parler au chroniqueur des nouvelles maritimes. Le journal n'avait pas encore inauguré cette rubrique quotidienne. Je demande au chef du service des nouvelles — c'était M. Napoléon Lafortune — qui est le chroniqueur en question. Mon chef me répond sans hésiter: "Mais c'est vous!"

Ainsi se font souvent les nominations journalistiques, — au hasard des circonstances. Pour persévérer dans le métier, un candidat doit avoir bientôt appris à tout savoir rapidement, à se débrouiller à l'hôtel de ville aussi bien qu'au palais de justice, à obtenir, sur un sujet dont il ignore le premier mot, une interviou avec n'importe quel personnage aussi bien qu'à bâcler en vitesse, mais sans omettre un seul nom nécessaire, le compte rendu des obsèques d'un citoyen en vue.

* * *

Vous devenez courriériste parlementaire parce qu'un bon jour votre directeur a décidé de vous envoyer "couvrir" une session à Québec ou à Ottawa. Que vous ayez peu ou jamais fréquenté les parlements jusque-là, c'est tout à fait secondaire. Ce qui importe, c'est que vous vous tiriez d'affaire, à la satisfaction de votre directeur d'abord, qui vous pense débrouillard, — à vous de montrer que vous l'êtes — ensuite des lecteurs de votre journal, si la chose est possible. Le courriériste débutant peut encore ignorer bien des choses de la politique. Il doit cependant comprendre tout de suite que parmi ses lecteurs possibles et même probables, il pourra compter à peu près tous les députés, ministériels et oppositionnistes. Mais puisqu'on le désigne, n'a-t-il pas déjà la grâce d'état?

C'est ainsi qu'il y a bien une douzaine d'années, je fus dépêché à Québec pour y faire ma première session parlementaire. Les conditions de travail là-bas n'ont pas dû changer beaucoup depuis ce temps. Notre camarade Gagnon se charge d'en entretenir nos lecteurs.

Le passage du parlement de Québec à celui d'Ottawa se fit sans transition, presque du jour au lendemain. C'était en 1926, au moment de l'enquête des douanes. Sitôt la session de Québec terminée on m'expédiait à Ottawa pour prêter main-forte à Léo-Pol Desrosiers. Changement brusque de lieux, d'atmosphères, de pensées, de préoccupations, de groupes, d'agitations, avec tous les contrastes que ça occasionne forcément.

Contraste de lieux: du clinquant provincial, or sur plâtre et plâtre sur or, avec arabesques, volutes, fioritures de gâteau de noces, à la sévérité féminine d'un gothique mitigé, transposé, mais en pierre.

Contraste d'atmosphère: à Québec, aux séances du matin et de l'après-midi, un rayon de soleil occasionnel pénètre par les hautes fenêtres sans verrières et vient rire sur les ors faux et le plâtre sculpté, plâtre qui fait son possible pour paraître du bois; aux Communes c'est toujours le soir, même à onze heures du matin: éclairage artificiel qui, de cent disques lumineux, comme les yeux d'un monstre qui serait le plafond, vous tombe dessus lourdement, chaudement, vous accable presque; une lumière comme chargée d'or vert, lancinante, vibrante de migraines latentes. Atmosphère irréelle où toutes les faces paraissent blafardes. On en sort toujours comme du cinéma, un peu étourdi, en respirant profondément, pour se soulager.

Contraste d'atmosphère encore: à Québec, les débats se tiennent presque exclusivement en français; à Ottawa, un débat en français est presque l'exception.

Desrosiers rédigeait généralement le rapport des débats à la Chambre, en m'abandonnant le compte rendu de l'enquête des douanes. C'est là que j'ai fait la connaissance du premier ministre actuel, M. Bennett, qui était de la commission d'enquête. Les témoignages ne se donnaient pour ainsi dire qu'en anglais, excepté quand un bonhomme, contrebandier notoire, était ramené sur la sellette. Il est alors arrivé plus d'une fois à M. Bennett de se fâcher tout rouge — si l'on peut dire — parce que le contrebandier, qu'il soupçonnait de bien savoir l'anglais, s'obstinait à déposer en français. Les colères de M. Bennett étaient déjà célèbres. Le contrebandier, tout en exerçant son droit, n'en rendait pas moins un fier service au débutant que j'étais à cette époque, frais émoulu de la Chambre française de Québec.

Contraste de personnages et de groupes: à Québec c'était, en 1926 comme aujourd'hui, un premier ministre libéral, M. Taschereau, disposant d'une majorité écrasante contre une opposition numériquement réduite à l'extrême; à Ottawa, un premier ministre également libéral, M. Mackenzie King, se maintenant au pouvoir par des prodiges d'équilibre, en faisant des concessions quotidiennes au plus petit groupe de la Chambre, celui des progressistes. A la fin de cette session, au cours d'une nuit fameuse, du 30 juin au 1er juillet, M. Mackenzie King devait perdre son équilibre en même temps que le pouvoir.

* * *

On n'en finirait plus d'énumérer les contrastes entre les deux parlements en question. Un point par lequel ils se ressemblent, c'est que dans l'un et l'autre endroit, le courriériste doit travailler de nuit. On dit d'un journaliste qu'il doit l'être vingt-quatre heures par jour, et capable de se livrer au travail nocturne aussi bien qu'au travail diurne. C'est encore plus vrai d'un courriériste parlementaire que de n'importe quel autre journaliste. Aujourd'hui, au Parlement fédéral, de nouveaux règlements tempèrent le régime. Si ce n'est en fin de session, les Communes ne siègent plus après onze heures. En 1926, il en était autrement. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en compagnie de Desrosiers, rentrant chacun chez nous, de voir lever le soleil vers le haut de la rue Rideau?

Une chose qui cause beaucoup d'ennui à un courriériste débutant à Ottawa, c'est la défectuosité d'acoustique à la Chambre des Communes. L'ennui est d'autant plus grave, s'il s'agit d'un débutant qui n'a pas encore l'oreille faite à l'anglais. C'était mon cas en 1926.

Le même inconvénient d'acoustique, dira-t-on, existe pour les députés. Le fait est indéniable; mais le défaut d'acoustique a moins d'importance pour les députés attendu qu'ils ne sont pas tenus d'écouter non plus que de comprendre pour rapporter. Tout ce qu'on demande à un député de rapporter, c'est, les élections venues, s'il est candidat, de rapporter des votes. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il ait compris les discours de ses collègues de la Chambre des Communes ou de ses chefs. Il vaut peut-être mieux qu'il ne les ait pas entendus, saisis et compris.

En Chambre, l'acoustique ne change rien du tout aux débats. Députés de la gauche et de la droite ne sont jamais compris. L'acoustique n'y est pour rien.

A Ottawa les courriéristes ont l'avantage, s'ils n'ont pas bien saisi un passage dans un discours, de pouvoir, une heure ou une heure et demie plus tard, consulter les notes transcrites des sténographes du *Hansard*.

Comme les discours sont presque toujours prononcés en anglais, le courriériste de langue française doit traduire. C'est l'un des agréments du métier. L'actuel courriériste du *Devoir* en sait quelque chose. Cela veut dire plus de travail nocturne.

Mais en marge des débats, des séances de comités, par quel moyen un courriériste parlementaire obtient-il des nouvelles? Comment sait-il ou apprend-t-il à connaître par exemple ce qui se passe dans les caucus?

Ce sont là secrets de métier qu'il ne convient pas de révéler même dans un numéro de vingt-cinquième anniversaire. S'il fallait tout faire savoir au grand public, ça serait trop simple. Tout le monde voudrait devenir courriériste parlementaire. Sachons au moins sauvegarder un peu du mystère qui entoure l'exercice de notre métier. Disons qu'il faut avoir des oreilles, savoir écouter, avoir des yeux, s'en servir, tenir sa langue... et faire aller celle des autres.

**Emile BENOIST**

# Le chef du service des nouvelles

On nous donne le titre de chef du service des nouvelles. Un réformateur de notre langue nous désigne sous l'appellation pompeuse de "directeur de l'information".

Mais y a-t-il des nouvelles dans le *Devoir*? Certains de nos lecteurs occasionnels, distraits, ou habitués au délayage de nos confrères, n'en trouvent pas assez à leur gré. Les gros titres et les longueurs les éblouissent.

Nous servons les nouvelles en comprimés. Ils les servent diluées.

L'exiguité de notre espace fait notre force. Le peu de colonnes dont nous disposons nous oblige à écrémer dans le flot de faits divers, de dépêches, de correspondances et de communications que le courrier, le téléphone, le télégraphe ou la télétype nous apportent à toutes les minutes du jour: Nous offrons la crème de l'information quotidienne. Et l'on sait que la vraie crème est de plus en plus rare et qu'elle se vend en petites bouteilles.

Notre service de renseignements est le même que les autres journaux: correspondants parlementaires spéciaux à Ottawa et à Québec, journalistes affectés exclusivement aux matières sportives, féminines, financières, musicales, artistiques et radiophoniques; traducteur expert pour les dépêches et nouvellsites chargés de l'information locale.

La *Canadian Press* nous renseigne sur les nouvelles canadiennes, l'*Associated Press* et l'agence *Havas* sur les événements de l'étranger.

Toute la journée durant, des machines automatiques installées à nos bureaux déroulent leurs bobines de papier chargées de dépêches datées de Québec, d'Ottawa, de Washington, de Paris, de Londres, de Rome, de Berlin, de Tokio et de Calcutta. Ces informations nous arrivent en anglais, par bribes, souvent peu claires, chevauchant les unes sur les autres, ou se contredisant. Innovation heureuse, depuis quelques jours l'agence *Havas*, par l'entremise de la *Canadian Press*, nous expédie dans la matinée une série de dépêches en français.

Il faut d'abord trier dans ce monceau de rubans de papier car leur intérêt est inégal. Et il faut, en grande partie, traduire, et vite. Tâche harassante et ingrate qui exige une belle connaissance des deux langues, de la politique internationale, des noms de lieux et de personnes.

Le traducteur coordonne la série de dépêches sur le même sujet, les clarifie, en extrait les points principaux et sert un tout précis, logique et bien ordonné.

Ici, nous faisons à la place du lecteur, le travail de clarification des dépêches, comme des autres nouvelles. Ailleurs, on les sert, sans ordre, avec leurs redites, leurs développements inutiles et souvent leurs contradictions. Ailleurs on offre au lecteur un plat mal cuit et indigeste. Ici, on tâche de le lui offrir bien cuit et digestible. Différence appréciable.

### Le reporter

Le reporter, même s'il se couche tard ou pas du tout, par devoir professionnel, est au bureau à 7 heures 30 du matin, prêt à endosser le harnais. C'est l'heure réglementaire. Après avoir pris connaissance des nouvelles publiées par les journaux du matin, particulières à leur service, et que leur sert le chef de bureau; après avoir rédigé leurs comptes rendus et abattu un peu de besogne routinière, les reporters courent (car tout se fait en vitesse dans les journaux), à la morgue, à la police, à l'hôtel de ville, à l'archevêché, au palais de justice, à l'Université, chez les pompiers, dans les hôtels, etc. Là chacun exerce son zèle, son flair, son sens de la nouvelle, son entregent.

Entre midi et une heure, chacun de ces diligents chasseurs de nouvelles rapporte son gibier: la capture d'un bandit, l'incendie d'une église, le dernier accident catastrophique, les arrêts de la Cour d'appel, la nomination d'un curé, le résultat des parlotes échevinales, un entretien avec un personnage de la politique, de la science ou de la littérature.

### La "fale basse"

Le chef des reporters reçoit cette masse de copie, la trie, l'épluche, la revise, la coupe avec ses grands ciseaux, dirige la meilleure vers l'atelier de composition, — où elle sera convertie en lignes de plomb — après l'avoir coiffée d'un titre approprié, et confie la moins bonne à son grand panier à rebuts. Les reporters n'ont pas de vanité d'auteur et ne s'en offusquent pas.

Le reporter a la "fale basse". Il a avalé une tasse de café vers 6 heures du matin. Il est une heure et il pense au *steak* familial qui l'attend ou au menu du restaurant voisin.

Mais un ordre de son chef lui enjoint d'aller à un *casse-croûte* de quelque vague association d'admiration mutuelle où les discours obligatoires et prolongés sont plus maigres que les menus. Il voulait dîner, on l'oblige à déjeuner. Certains de nos camarades malins ont baptisé ces sortes de collations "maigre et jeûne", du nom de *rote-à rien* (Rotarians).

Le soir, ces mêmes reporters vont à des concerts-boucane, des concerts sans boucane, des soirées paroissiales (fort intéressantes pour les gens du quartier), des banquets oratoires, des marathons d'éloquence électorale avec beaucoup de boucane, des soirées dites littéraires, des caucus d'anciens élèves (d'Europe et d'Amérique), des séances de parlements-écoles, des assemblées de Fédération ou de Ligues (de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Centre), des réunions des Chevaliers de Colomb, des cercles de tout âge, de tout sexe et de toute ambition, des assemblées de nos groupes politiques ou sociaux: Jeunes réformistes, Parti Bleu, Parti Rouge, Parti Blanc, "actionnistes", céhéffistes, etc, etc.

En face de tout cela, par politesse, le pauvre tâcheron de l'information réprime souvent un long bâillement.

Nous disons souvent; car il arrive que le journaliste trouve dans ces services commandés plaisir réel, enrichissement intellectuel et matière à d'intéressants comptes rendus.

Ainsi, on se demande comment le reporter a le temps de dormir quelques heures sur vingt-quatre, voir sa femme et ses enfants, goûter la volupté d'une soirée en pantoufles, à côté de son radio, un beau livre à la main, sa pipe fumante aux dents.

En principe, le reporter ne dispose d'aucun moment libre. Il est prêt à l'alerte, comme un pompier. Mais les pompiers se relèvent par équipes; et les équipes en service ont de nombreux loisirs, surtout depuis l'invention des logements incombustibles.

Le reporter travaille sept jours par semaine, comme les Juifs; la loi du dimanche ne joue pas en sa faveur. Il n'est pas "organisé" comme les ouvriers, ne jouit pas de "l'extension juridique du contrat collectif du travail", et des maximums d'heures avec "temps double" pour l'*over time*.

Ce "flâneur salarié" dont parle Henri Béraud, ce n'est pas le trotteur de nouvelles de nos quotidiens.

Le parfait reporter doit posséder un complexe supérieur: endurance au travail et à l'insomnie, bonne santé, bon estomac et bons yeux, voilà pour le physique;

débrouillardise, diligence, vigilance, clairvoyance, entregent, omniscence, véracité et droiture, voilà pour le moral.

Nous disons bon estomac, car sans cesse invité, il doit toujours trouver le menu bon. Il devra avaler sans grimace le mauvais *scotch* qu'un politicien lui offre, car cela incline aux confidences (*In whisky veritas*). Il doit être gras, de préférence, car un commencement de rotondité est le compagnon ordinaire de la bonne humeur; et le parfait gazetier doit être gai ou le paraître. Il aura la digestion facile, pour qu'aussitôt le banquet fini, il puisse se courber sur son calepin et inscrire trois heures durant les discours qu'on y prononcera. Tant mieux si le reporter est grand: la haute taille en impose en ce pays d'Amérique. Il doit être bien mis pour donner à son journal l'apparence de la prospérité.

Le reporter sera, au besoin, diplomate, financier, homme du monde, limier, littérateur, historien, critique d'art, musicien et sportif, — ou savoir en donner l'illusion.

### L'historiographe de son temps

Le reporter est l'historiographe de son temps. Sans lui, les réunions politiques ou autres n'auraient pas d'écho et se disperseraient avec la fumée des cigarettes.

La radio qu'on dit si puissante est tout de même fugace; la parole qu'elle lance meurt avec les ondes qui la transportent. Un discours imprimé reste.

Grâce au reporter, on connaîtra plus tard, en feuilletant les journaux, la véritable physionomie de nos assemblées politiques, nos politiciens et toute la vie contemporaine en action, comme un film écrit.

Je pense à tels comptes rendus qui sont des modèles de narration, de synthèse vigoureuse, d'observation aiguë, et écrits, au galop, sans sommeil, dans le tintamarre d'une salle de rédaction, au retour d'une longue randonnée électorale.

Nous nous sommes attardé sur le bon reporter. On le connaît mal dans le public. Et, le plus souvent, on apprécie mal ses services. Pas ici, mais ailleurs.

C'est un des personnages les plus intéressants parmi nos contemporains et qui pourrait être le héros d'un roman d'aventures.

Il acquiert une connaissance profonde des hommes et des choses. Et la plupart de nos "grands" hommes lui paraissent petits, à force de les fréquenter. S'il racontait ce qu'il sait....

### Le chef de l'information

Au pupitre du chef de l'information se centralise la copie des reporters, des correspondants, des dépêches traduites et à traduire, les communiqués, les comptes rendus de l'extérieur, les informations par téléphone ou autres.

On imagine le monceau de papier qui lui passe sous les yeux chaque jour.

Là-dedans, il trie, choisit et jette au panier. Le journal qu'il doit confectionner est une sorte de damier ou d'échiquier qui lui apparaît comme un casse-tête.

Un grand nombre de pièces de formats divers ont leur place fixe, dans telle page, à tel endroit choisi. Ce sont les annonces.

Il dispose du reste de l'espace et règle le canevas de son journal en conséquence. Si la place prise par les annonces est considérable, il est, comme nous disons en termes du métier, "serré", presque "plein", et le prote lui criera tout à l'heure qu'il "déborde".

Il priera alors son personnel de faire court, procédera à un choix plus minutieux des nouvelles, en sacrifiera inévitablement des bonnes, sera sans pitié pour les communiqués-réclames.

Le chef des reporters est ici reviseur de copie, titreur et metteur en pages.

Il est maître d'école et chef d'orchestre. Il réprimande les retardataires, distribue les tâches et les corvées selon les tempéraments et les besoins et corrige les erreurs.

Chef d'orchestre, il dirige la symphonie des machines à écrire, presse la lenteur de l'un, arrache la copie de l'autre, suspend les bavardages, remplace les absents de bonne ou de mauvaise foi et accorde le rythme de ses reporters au mouvement des typos. Car un compte rendu de journal, si beau soit-il, n'est rien s'il n'est mis en plomb; et la tâche du chef de bureau est de fournir de la copie aux ouvriers, sans un retard d'une seconde, de remplir son journal et de le terminer à la minute convenue.

Les instruments du chef de l'information sont la patience, un crayon à mine grasse et bien aiguisée, un pot de bonne colle (pour coller les feuillets et non le lecteur), des ciseaux à portée de la main et un ample panier à rebuts à portée du bras.

Besogne absorbante qui ne laisse pas de répit depuis 7 h. 30 du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi et qu'il faut recommencer aussitôt, en prévision du lendemain.

Besogne intéressante par plusieurs côtés. Ainsi le chef de l'information fait chaque jour son petit tour de planète. Par dépêches, il reçoit les échos du monde entier. Et toutes les demi-minutes lui apportent de l'imprévu. Mais cet imprévu déjoue souvent ses calculs. Dans une manchette il vient d'annoncer l'arrivée triomphale d'Alexandre de Yougoslavie à Marseille et son départ pour Paris avec Louis Barthou. Mais une seconde dépêche lui apprend l'assassinat du monarque et la mort de Barthou.

Au gré des événements qui se succèdent avec rapidité, le chef de l'information devra refaire ses titres, ordonner autrement sa matière, même plusieurs pages.

Rien de plus fugace que l'actualité. On l'a dit: *"C'est un papillon qui meurt dès qu'on le tient."*

Les nouvelles publiées depuis une heure sont déjà vieillies. D'autres plus fraîches les remplacent.

Chasseurs de nouvelles, chasseurs de papillons...

**Louis ROBILLARD**

# Chez le recorder

Si le journaliste qui "fait" la Cour du recorder travaille dans un journal où ses patrons et certains employés peuvent se payer une automobile, il jouit, avec le chroniqueur de la police, et par moments, d'une véritable considération de la part de ses patrons. Ceci arrive chaque fois que l'automobiliste a reçu "un billet" pour stationnement ou pour toute autre infraction commise en contravention des règlements municipaux. Il s'agit pour ces deux nouvellistes de faire économiser l'amende et les frais à leurs patrons, à leurs amis, et parfois aux amis des amis de leurs amis.

Le chroniqueur de la Cour du recorder doit noter le pittoresque qui se passe en Cour. Les causes qu'entendent les recorders ne sont pas toutes importantes. Il y en a quelques-unes. Dans cette Cour défilent ordinairement les individus que le policier a ramassés au coin d'une rue parce que leurs jambes, à cause des consommations qu'ils avaient prises, refusaient de les conduire à la maison. On y voit encore, et surtout, des filles louches.

Certains recorders ont le sens de l'humour. Parfois ils rencontrent dans un accusé une personne qui est non seulement en mesure de comprendre ce qu'ils lui disent mais de répondre avec un sel gaulois désopilant. Il y a là les minutes les plus intéressantes pour le chroniqueur en Cour du recorder. Ce sont peut-être les seules.

Tous les jours le chroniqueur de la Cour du recorder est à son poste. Il retourne rarement au journal avec une bonne nouvelle. Mais il se rend devant le recorder tous les jours, parce qu'il ne sait jamais ce qui peut se passer dans cette enceinte où grouillent la pègre et le monde interlope. Parfois, — rarement, — il y découvre une des vraies nouvelles du jour.

**A. V.**

## Un "rat de mer"...

—Au *Devoir*? C'est le *Telegraph*. Comparez, monsieur. Voici un télégramme pour votre journal.

Je prends mon crayon et je note: *Matane.*

*Un raz-de-marée a déplacé plusieurs maisons et causé des dommages considérables sur la côte gaspésienne.*

—Voilà, c'est tout, ajoute la téléphoniste.

Et avant de quitter l'appareil, elle fait la réflexion suivante:

—Un *rat*-de-marée, monsieur, c'est don ben gros...

En se mordant les lèvres, le journaliste, de répondre:

—Ah! mademoiselle, c'est énorme. C'est le *King-Kong* des rats...

Il raccroche, pouffant de rire pendant que les confrères, intrigués, tournent la tête de son côté pour savoir ce qui le rend si gai.

**A. A.**


Nous nous plaisons à reconnaître dans le DEVOIR le journal par excellence, dans tous les domaines: national, social, économique — et lui souhaitons de vivre longtemps, toujours dans l'intérêt du Canada français.

Donnez vos commandes de

**Thé, Café, Confitures, Etc.**

à

**J. A. DÉSY, Limitée**

*Importateurs directs de thé et café de choix et manufacturiers de confitures de haute qualité.*

**1459, avenue Delorimier**

**Tél.: FR. 2147** **Montréal**

*Veuille le "Devoir", à l'occasion de ses 25 ans, recevoir nos félicitations et voeux les plus sincères.*

**LEFEBVRE FRERES, Ltée**

ATELIER DE REPARATIONS GENERALES

**SPECIALITES: Soudure électrique et au gaz de tous les métaux**

Réparations — Ventes et déménagements de machines d'imprimerie.

**986, rue de Bullion-Tél. LA. 2183-4-Montréal**

1910

1935

*NOS FÉLICITATIONS*

*--- au ---*

# DEVOIR

Nous félicitons les Directeurs du Devoir ainsi que tous ses dévoués collaborateurs pour l'oeuvre accomplie au cours des 25 années écoulées et souhaitons de tout coeur que le succès vienne toujours couronner leurs efforts.

J. B. Lefebvre Limitée

**MONTREAL SHOE STORES**

*Les plus grands détaillants de chaussures au Canada, 33 magasins au service du public:*

Montréal, Verdun, Lachine, Granby, Shawinigan, Valleyfield, Drummondville, Sherbrooke, St-Hyacinthe, Québec, Ottawa, Chicoutimi, Trois-Rivières

25

# IL NE SUFFIT PAS D'ÊTRE ÉCONOME,

de mettre de côté une partie plus ou moins considérable du revenu de la famille. On doit avoir la certitude que les épargnes, souvent accumulées au prix de grands sacrifices, seront disponibles quand on en aura besoin.

Les institutions qui ont traversé la crise sans faiblir sont, la preuve en est faite, solides et dignes de confiance.

Prenons l'ASSURANCE-VIE, par exemple! Jour après jour, mois après mois, année après année, les compagnies d'assurance-vie ont intégralement fait face à leurs engagements, et cela sans se faire tirer l'oreille.

Lorsque LE DEVOIR, qui célèbre actuellement son 25e anniversaire, commença à paraître, la SUN LIFE rendait déjà service au public depuis 38 ans, en permettant aux hommes sages de mettre, au moyen de polices d'assurance, leurs familles à l'abri des mauvais coups du sort. Aujourd'hui, grâce à l'infinie variété des polices qu'elle émet pour répondre à tous les besoins imaginables, grâce en outre aux nombreux avantages que comportent ses polices, la SUN LIFE vend de l'assurance qui est plus utile que jamais à toutes les classes de la société.

La SUN LIFE fait des affaires dans 40 pays par l'entremise de ses représentants particuliers. Elle est ainsi en mesure de rendre des services précieux à tous ses assurés, dans quelque partie du monde qu'ils demeurent.

Les nombreuses polices de la SUN LIFE répondent aux besoins les plus variés. Un représentant bien préparé vous renseignera sur demande.

# Sun Life Assurance Company of Canada

*SIÈGE SOCIAL - - - MONTRÉAL*

# Le nouvelliste politique à Québec et à Montréal

La devise du journaliste devrait être dans les mots de Térence: *Homo sum, humani nihil a me alienum puto...* Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger".

L'un des aspects les plus séduisants du journalisme est l'information politique. C'est le reportage par excellence, le plus chargé d'humanité, de pittoresque et d'imprévu, le plus fécond dans sa diversité et son charme. Il fait du nouvelliste le spectateur privilégié d'un immense spectacle où s'élaborent les plus vastes projets, où les intérêts, les vanités et les appétits se livrent les luttes les plus sauvages. Et le nouvelliste est spectateur non des illusions du parterre, mais de la coulisse. Il voit la farine qui blanchit les faces, le gras-blanc qui masque les rides, les toiles défraichies et craquelées que l'on monte en trompe-l'oeil électoral. Les acteurs répètent devant lui, avant d'aller devant la galerie.

Aussi, après quelques années d'expérience et de désillusions, le nouvelliste n'est plus dupe des grands mots ni des grands gestes; il ne croit guère aux appels claironnants des partis politiques et à leurs oripeaux usés.

Mais il ne croit plus aussi au roman politique, aux complots sinistres tramés dans l'ombre, au satanisme des politiciens. Même, et plus souvent qu'on ne le croit, il lui arrive de trouver en politique des hommes d'un grand et noble désintéressement.

Le reproche le plus fondé que méritent les politiciens, c'est plutôt une grande passivité, le respect d'une discipline aveugle qui leur donne une obéissance moutonnière. C'est pourquoi l'on a vu des députations ministérielles conduites par deux ou trois ministres qui apportaient à l'administration des affaires publiques des idées et des lois diamétralement opposées aux sentiments de tous les députés.

Aussi les histoires d'entremetteurs qui achètent les votes de tous les députés sont plutôt du roman politique. Sans doute il se trouve des députés qui ne brillent pas par un parfait désintéressement, mais c'est une erreur d'imaginer qu'on les achète en bloc. Quand les moutons de Panurge se jettent à la mer, on ne devrait pas du moins les accuser de calculs machiavéliques.

Et puis, entre nous, si l'on faisait le compte des exigences imposées aux politiciens! Nombre de sociétés et de gens respectables qui crient à la corruption des moeurs électorales sont les premiers à inonder le député de demandes et de requêtes pour souscriptions. Il ne meurt pas un animal dans un comté que le député ne soit convié aux funérailles pour une souscription somptuaire de cinq ou dix dollars. Et puis il y a les bonnes oeuvres, les bazars, etc., etc. Le député s'il ne fait droit à des requêtes, est mal noté; on lui reproche de ne pas s'occuper du comté. Et s'il s'exécute, toute l'indemnité y passe. Les gros financiers qui donnent des entrevues sur l'économie et la "sound administration" de la province, poussent après cela force candidats et exigent même qu'on leur crée des positions.

* * *

Le nouvelliste politique occupe envers les politiciens une situation assez mal définie. On lui manifeste une sollicitude mélangée. Car il est clair que si le nouvelliste n'était qu'un bon *ouvrier*, le politicien l'ignorerait totalement, sans y mettre de malice d'ailleurs. Car alors pourquoi s'en occuperait-il? Nous n'avons pas de qualités transcendantes qui doivent éblouir le commun des mortels et encore moins les politiciens, peu enclins à ces emballements.

C'est le représentant du journal qu'on respecte plus ou moins, suivant qu'il peut se défendre. Le nouvelliste ministériel se trouve de ce point de vue dans une situation inférieure; car il lui faut souvent en passer par les décisions des bonzes du parti.

Il en est autrement du nouvelliste d'un journal indépendant. Car son journal lui donne — c'est le cas au *Devoir* — instructions très strictes de rapporter ce qui se passe, ce qui lui assure une indépendance d'allures et d'opinions dont les hommes publics doivent forcément tenir compte. C'est pourquoi sir Wilfrid Laurier, en fin politicien qu'il était, invitait volontiers à sa table les courriéristes des journaux indépendants, au grand scandale des zélateurs des feuilles de partis, qui ne l'approchaient guère.

La tâche du nouvelliste consiste non seulement à trouver la nouvelle, mais aussi à rapporter les discours. Ce n'est pas besogne toujours alléchante d'écouter pour la millième fois les mêmes argumentations, les redites, les explosions d'une rhétorique barbouillée. Le député, comme le poète, a sa petite vanité d'auteur. Il s'imagine volontiers exprimer des idées foudroyantes de clarté, destinées à transformer l'âme des peuples. Aussi est-il souvent vexé quand le malheureux courriériste a manqué une virgule pleine d'une substantifique moëlle, a négligé tel lieu commun mal foutu. Il est vrai d'ailleurs qu'étant humain, il lui arrive de faire des erreurs, car nous n'avons pas l'infaillibilité en partage.

Mais en revanche, que de services le nouvelliste politique n'a-t-il pas rendus aux députés! Sinon par pitié, du moins par un impérieux besoin de clarté et de concision, il refait les discours, amputе les longueurs, supprime les tournures alambiquées, pour y substituer des phrases claires et qui vont droit au but. Ce qu'il a caché d'âneries, de phrases creuses et imbéciles!

En fait, la meilleure vengeance que l'on puisse tirer des orateurs mécontents, c'est de les rapporter textuellement. L'on peut être sûr de voir arriver, le lendemain, ledit orateur, furieux et rouge de colère, nous accuser d'avoir voulu ridiculiser le bon ouvrier ou le bon cultivateur.

Mais il faut rendre aux députés cette justice qu'ils ont sur ce point l'esprit large et qu'ils sont souvent les premiers à blaguer leurs propres discours.

* * *

Le grand intérêt dans la vie d'un nouvelliste politique, c'est surtout d'assister à ce qu'on pourrait appeler l'élaboration de l'histoire, d'en pressentir les actions et l'évolution. Car les lois, les projets qui s'élaborent en Chambre et dans la coulisse, c'est de quoi l'histoire du pays sera faite, qui orientera nos destinées en bien ou en mal. Et alors l'observation grandit le métier au rôle d'historien, humble et incomplet sans doute, mais qui a cependant une importance de premier ordre. Nous consignons les matériaux, nous enregistrons les variations d'idées et d'opinions qui ont précédé et conditionné une orientation décisive de la politique.

Et puis c'est peut-être la meilleure façon de comprendre l'histoire que cette observation des phénomènes politiques.

* * *

Au *Devoir*, l'information politique se partage en deux services: l'information sur la politique du pays en bloc — l'information fédérale, — confiée à notre camarade Benoist, et l'information politique provinciale qui se double de la politique municipale montréalaise. Comme Concordia présente annuellement un bill, on estime que le courriériste parlementaire de Québec doit être au courant des actes de nos conseillers municipaux.

La politique du conseil municipal se limite en général à des considérations économiques et sociales sur le pavage, les mérites du système à $2 la verge carrée, ou à $5. Nos échevins sont peu sensibles aux problèmes du plan d'ensemble, etc., mais si l'on parle d'une station de ravitaillement d'essence, tout de suite il s'ensuit un débat général. Ils raffolent cependant des débats sur le chômage, car le chômage prête à des conseils sur la médicamentation sociale et économique. De même que nos bonnes gens aiment à conseiller des remèdes sans nombre pour les cors aux pieds, les tumeurs et les vers, de même nos échevins aiment à jouer le rôle de réformateurs et de guérisseurs.

Les débats du conseil municipal sont des affaires de famille où tout se passe à la bonne franquette. On y parle, tout le monde à la fois, au défi des règlements; on se lance des défis "de venir se rencontrer devant le peuple"; on se traite même d'*imbéciles* et d'*animaux*, mais cela ne tire pas à conséquence, car les coeurs battront de nouveau à l'unisson autour d'un prochain contrat de pavage ou d'une expropriation. On a connu un échevin qui, il y a quatre ans, tordit le nez à un sien collègue qui lui avait jeté un verre d'eau à la figure. Cela se passait, il est vrai, dans l'antichambre de la salle des délibérations. Ils n'en furent, après, que meilleurs amis et comprirent davantage les problèmes municipaux.

Chez Concordia, l'administration est, de par sa nature, quasi despotique. Car le comité exécutif, une fois choisi, ne peut plus être renversé. Aussi l'échevin récalcitrant est-il mis à la portion congrue, congrue en ce sens qu'on lui refuse tout. Les commissaires sont adulés, vénérés, respectés jusqu'à un mois avant les élections alors que les mêmes échevins, soucieux de se présenter devant l'électeur, dans une attitude décorative, appellent les foudres du ciel sur la tête des commissaires prévaricateurs. Mais cela non plus ne tire pas autrement à conséquence.

* * *

L'atmosphère de la Chambre des députés à Québec est plus élevée. Les règlements sont plus sévères et d'ailleurs strictement observés. En plus, les questions agitées sont sur un plan plus haut. L'apport rural fait aussi qu'il s'y trouve plus de dignité et de politesse, un langage plus mesuré.

Quant au Conseil législatif, il est, hélas! cible des moqueries souvent injustes de la jeunesse. Tout d'abord, sachez que les conseillers qui ont de longues barbes sont rares. Et puis plaçons ici une confession: ils ne dorment pas aussi souvent que je l'ai parfois laissé tendre; j'irai plus loin: jamais je n'en ai entendu ronfler; car je ne les ai que vus ronfler, — nuance très appréciable pour l'honneur et la dignité du Conseil. Ils sont au demeurant très hospitaliers, charmants, et surtout ils savent prendre aimablement la plaisanterie.

Le Conseil législatif siège rarement. Comme les conseillers n'ont pas d'électeurs à soigner, ils n'éprouvent nullement besoin de faire des discours, et c'est autant de rhétorique de perdue pour l'édification de la jeunesse.

Ayant chômé tout l'hiver, la fin de la session les prend au dépourvu. Alors ils siègent avec frénésie, passent les bills à tour de bras jusqu'à la clôture de la session, après quoi ils s'en vont avec la satisfaction du devoir accompli.

Les séances du Conseil sont peu courues, par suite de l'équanimité d'humeur qui y règne; car peu de nos sénateurs provinciaux ont des poussées d'humeur sauvage qui les jetteraient à la gorge les uns des autres.

Les séances de la Chambre sont mieux ordonnées et plus régulières. A 10 heures et demie du matin, les députés se réunissent, qui au comité des bills privés, lequel comprend tous les députés, qui au comité des bills publics, lequel se compose surtout d'avocats. On y dicute les bills, librement, mais le ton de la discussion est courtois et mesuré. On n'y entend rarement de *ravauts*. Ces séances durent jusqu'à environ 1 heure moins un quart.

Les courriéristes font leur copie, à la plume, pour l'expédier par télégraphe, sans délai.

La Chambre se réunit en séance plénière au cours de l'après-midi, vers 3 heures et demie, et siège jusqu'à 6 heures. Pendant les trois premières semaines, elle ne siège pas le soir, mais lorsque le budget est présenté, la Chambre travaille l'après-midi et le soir. Il n'y a pas d'heure fixée pour la fin de la séance de nuit. Elle peut même se continuer jusqu'au lendemain avant-midi, comme la chose est advenue en 1931, alors que M. Guertin parla de 11 heures du soir jusqu'à 10 heures et vingt le lendemain matin, au milieu de députés ronflants.

La session suit le cours de la saison. Lorsque arrivent le soleil et les tièdes journées d'avril, les députés sentent le printemps, ils courent à bride abattue vers la fin de session.

Et ainsi de discours en discours, de bills en bills, la session s'écoule. Le courriériste suit les débats du matin au soir avec une longue patience, dans l'attente de l'incident pittoresque ou important. Il doit le plus souvent bâcler l'article, car le train n'attend pas. Aussi le lecteur ne doit pas lui être impitoyable et exiger de chroniques au fil de la plume les fignolages de l'article de revue.

**Alexis GAGNON**

# Tribunaux civils

Dans un journal comme le nôtre, chaque nouvelliste fait un peu de tout. Chacun a néanmoins un ou des services particuliers. Le mien c'est la chronique des tribunaux civils. Pendant la session provinciale je remplace Alexis Gagnon à l'hôtel de ville; mais pendant neuf mois de l'année, depuis un peu plus de cinq ans, chaque avant-midi sauf exception, je parcours le vieux palais de Justice à la recherche des nouvelles.

Pour parler de la chronique judiciaire je me garderai d'entrer dans le dédale de la procédure; d'abord parce que je ne m'y risquerais pas et surtout parce que je dois parler du palais du point de vue du journaliste. Il convient de de dire tout de suite que le vieux palais est trop exigu pour l'énorme machine qu'il abrite, et ce qui est plus grave, que la riche bibliothèque du Barreau, tout en haut de l'édifice, devrait être logée dans un local mieux protégé contre l'incendie. On parlait de reconstruire, lorsque la crise est survenue, qui a retardé le projet: si l'on devait faire des travaux de chômage de grande envergure, ce serait sans doute là l'un des plus utiles.

* * *

La chronique des tribunaux civils est certainement l'une des plus intéressantes; à première vue c'est un peu compliqué et l'on met quelques semaines à se familiariser; mais ensuite quel riche domaine d'observation! Dans d'autres domaines, comme aux assises par exemple, il y a plus de sensationnel, on dirait que c'est plus vivant, mais en somme c'est un monde spécial; tandis qu'aux tribunaux civils on est bien plus près de l'humanité telle qu'elle est. Certes, on l'y voit encore sous un jour péjoratif, par ses petits côtés, ses misères, ses chicanes, mais l'image est moins déformée. Et puis l'application des grands principes du droit aux cas d'espèce si variés que constituent les procès ne peut manquer d'être fort intéressante et instructive.

La première source d'information au palais ce sont les greffes des diverses cours: Cour d'appel, Cour supérieure, Cour de circuit, etc. Les fonctionnaires y sont, comme dans tout le palais d'ailleurs, fort obligeants, et les journalistes bien reçus. Puis ce sont les cours distribuées un peu partout à travers le double édifice, et où nous prenons les causes sur le vif pendant leur audition. Le centre de ralliement des chroniqueurs des divers journaux c'est la Cour de pratique de la Cour supérieure, par où généralement, le nouvelliste commence la chasse aux nouvelles.

De toutes les causes qui passent au palais il en est peu relativement qui sont susceptibles d'intéresser le public. Il faut d'abord écarter d'une manière générale la catégorie peut-être la plus nombreuse, celle des accidents d'automobiles, où c'est en somme toujours la même chose, et où la théorie de la faute commune trouve une fréquente application; sauf cas particulier, comme lorsqu'il s'agit de personnages importants, ou qu'un très fort montant est en jeu, ou encore que l'accident sort tout à fait de l'ordinaire, ce n'est pas intéressant. Ici, parlons pour nous; car il y a de nos confrères qui croient devoir rapporter de ces causes qui paraissent négligeables.

Une autre catégorie de poursuites, sur laquelle tout le monde fait le silence, c'est celle des chicanes de famille: séparations de corps, etc. Ces gens-là sont bien assez éprouvés sans que leur malheur ait de l'éclat. Les journaux qui signalent les jugements dans ces causes le font laconiquement. Le public ne trouverait dans des comptes rendus de ces affaires que la satisfaction de ses plus bas instincts. Et c'est heureux qu'on les taise. Mais il est tout de même curieux que les grands journaux qui ne reculent pas devant le pire jaunisme dans d'autres domaines s'arrêtent ici. Louons leur discrétion relative plutôt que la blâmer. Il leur reste donc un peu de tact?

Ces disputes de ménages prennent presque la moitié des audiences en Cour de pratique de la Cour supérieure; les procédures préliminaires qui s'y déroulent: pensions alimentaires, garde d'enfants, etc., donnent lieu à des enquêtes bien pénibles où un romancier trouverait ample matière; la conduite des conjoints et parfois des enfants y est scrutée à la loupe, pour trouver la petite bête, ce qui n'est souvent que trop facile; la parenté et les amis sont là qui dévorent des oreilles, si l'on peut dire, tous ces détails.

Et ensuite une fois les procédures préliminaires expédiées ces causes comme les autres vont devant le tribunal qui adjugera de l'affaire. Dans toutes sortes de poursuites on a parfois l'impression que d'un côté ou de l'autre des témoins se parjurent; mais rien n'est plus triste que de voir cela dans des affaires de familles. Bref, à regarder tout ce triste étalage on ne peut que souhaiter, comme l'on en a souvent parlé, la création d'un tribunal des relations domestiques qui, ne s'occupant que de ces questions, pourrait peut-être sauver plus de foyers; les juges de la Cour supérieure font leur possible — nous nous souvenons avoir entendu un juge dire à un jeune couple qui demandait la séparation qu'il ne rendrait pas son jugement avant deux ans pour lui donner le temps de se réconcilier si c'était possible — mais ils ont toutes sortes de causes à décider; et ils ne peuvent apporter à ces questions spéciales l'attention qu'y mettrait quelqu'un qui n'aurait que cela à faire.

Les causes d'intérêt public sont évidemment les plus intéressantes: contestations d'élections, litiges autour de l'exercice des charges publiques, contrats où sont intéressés municipalités ou gouvernements. De même les poursuites où sont en cause des gens en vue, de puissantes compagnies. Enfin des causes de toute nature où il y a des points de droit importants en jeu sont souvent intéressantes pour le public, si d'autres fois elle n'intéressent que la profession légale.

Il faut aussi faire la part au pittoresque, qui peut survenir dans n'importe quel genre de poursuite. Tantôt c'est la cause elle-même qui est amusante; d'autres fois c'est un témoin qui, volontairement ou non, déride tous les assistants par ses réponses saugrenues, ou qui, tourné sur tous les sens par l'avocat de la partie adverse, sort de son caractère et s'indigne, etc. Les causes les plus insignifiantes peuvent être fertiles en incidents de ce genre. Mais que d'affaires, de délits ou de quasi-délits, d'interprétation de contrats, etc., n'intéressent que les parties! Dans tous les cas le chroniqueur doit user de discernement, se garder de manquer une bonne nouvelle, un trait piquant, en évitant aussi de perdre son temps et de gaspiller l'espace du journal pour des insignifiances.

Avec le facteur nouvelle, il en est un que le nouvelliste doit toujours avoir présent à l'esprit: le libelle. L'activité du chroniqueur judiciaire s'exerce dans un domaine essentiellement dangereux: les parties s'accusent évidemment de toutes sortes d'injustices et de dommages et fort souvent se prêtent en termes légaux les pires intentions, la plus noire malice. Les comptes rendus des séances des tribunaux et des jugements sont privilégiés. Mais toutes les procédures, même régulièrement produites et timbrées par les fonctionnaires de la justice, ne sont pas privilégiées pour cela, loin de là; il faut donc marier prudence et information. Il y là-dessus des règles de jurisprudence plus ou moins arrêtées dont le chroniqueur doit connaître l'essentiel. Cette prudence à éviter le libelle a d'ailleurs sa place dans tous les autres domaines du journalisme; mais le chroniqueur judiciaire doit y être particulièrement attentif.

Il faut s'écarter un peu parfois de la stricte légalité lorsqu'il s'agit d'affaires de première importance comme lorsque les pouvoirs publics sont en cause; mais alors il n'y a pas libelle, à cause du caractère de la nouvelle. Et ce sont des infractions purement techniques aux règles qui gouvernent les privilèges des tribunaux.

Pour terminer, un coup à la légende à laquelle d'ailleurs personne ne croit: le sommeil des juges. Une seule fois à notre souvenir un juge a "cogné des clous" quelques instants sur le banc. Comme c'était en Cour d'appel il restait tout de même quatre juges pour écouter les plaidoiries. Il faut bien dire aussi que les juges ont souvent bien du mérite à rester éveillés car tous les avocats ne sont pas éloquents. Il en est un petit nombre que l'on écoute toujours avec plaisir; ils savent mettre la syntaxe, l'éloquence et la littérature au service d'une science légale approfondie; mais d'autres — et nombreux, — maltraitent tellement la grammaire — voire même le bon sens et les témoins — que l'on est porté à douter de la force de leurs arguments. Le plus grand nombre évidemment se tiennent à mi-chemin, ils sont intéressants lorsque l'est la cause. Un malin pourrait insinuer que nous voilà dans un cercle vicieux, et que les causes les plus importantes — qui ne sont pas toujours les meilleures — recherchent les bons avocats. Mais n'insistons pas... Si l'on allait par représailles tenter une classification des journalistes...

**Paul SAURIOL**


**Nous sollicitons le patronage des abonnés du "Devoir". En nous écrivant mentionnez le nom de ce quotidien.**

**DRAPEAUX**
**MARIAL et du SACRE-COEUR**
approuvés par S. E. le card. Rouleau
No 1 en coton 9x12 $1.50 la douz.
" 1¾ " 12x15 $2.00 " "
" 2 " 14x18 $3.00 " "
" 3 " 18x24 $3.50 " "
Banderole à cinq drapeaux assortis, longueur 9 pieds $5.00 et $7.50 la douz. Grand modèle en étamine. 6 pieds par 9 pieds - - - - - $12.00

**COURS D'HISTOIRE DU CANADA**
par l'hon. M. Thomas Chapais, 8 volumes in-8 - - - - - - - - $12.00

**LE MARQUIS DE MONTCALM**
par le même, 1 volume in-8 - $1.50

**PETITE HISTOIRE DU CANADA ILLUSTREE**
par M. l'abbé L.-A. Desrosiers.
Superbe album relié toile rouge $2.00
Semi-cartonné - - - - - - - $1.25

**MANUEL DES ENFANTS DE MARIE**
très complet, relié toile coins ronds - - - - - - - - - - - $0.50

**MANUEL DE L'ENFANT DE CHOEUR**
au pied des autels
125e mille - - - - - - - - - $0.05

**MANUEL DE LA PAROLE**
par M. Adj. Rivard, professeur à l'Université Laval
1 fort volume relié toile - - - $1.25

**LE CHIEN D'OR**
par William Kirby, traduit de l'anglais, par Pamphile Le May
2 volumes in-12 - - - - - - - $1.75

**CERTIFICAT D'INSTRUCTION RELIGIEUSE**
Chromolithographie en couleurs, très artistique, le cent - - - $6.00

**Librairie Garneau**
**Limitée**
Livres et Ornements d'Eglise
**47, rue Buade, 47**
**QUEBEC**



*Vive le "Devoir" encore longtemps!*

Léonie
BONBONS ET CHOCOLATS

Renommés pour leur qualité supérieure

Mlle Léonie Laplante
366 Est, rue Sherbrooke
Montréal



*Nos félicitations et nos meilleurs voeux au*

*DEVOIR*

*à l'occasion de son 25ème anniversaire*

Plus de
22 années d'expérience
comme

Exécuteurs testamentaires
Fiduciaires et Agents de Transfert
Administrateurs
Agents financiers

**SERVICES SPÉCIAUX**

DÉPOTS A INTÉRÊT
COFFRETS DE SÛRETÉ

Le The **Sun Trust**, Limitée Limited

10, rue Saint-Jacques ouest
MONTREAL

132, rue Saint-Pierre
QUEBEC

# Les dépêches

Il est 7 heures 30 du matin, le moment de se mettre au travail. L'appareil qui transmet la plupart des dépêches, le *télétype*, fonctionne depuis une heure. Le télétype imprime automatiquement les dépêches en caractères ordinaires, sur une bande de papier enroulé. C'est une vanne d'information, de la majeure partie de l'information extra-montréalaise. Cette vanne s'ouvre sur le conduit que constituent les agences auxquelles le journal est abonné: *Canadian Press, Havas, Associated Press.* Ces agences ont des correspondants un peu partout dans le monde et sont en contact avec des tierces. Ce que donne le télétype n'est pas invariablement limpide, incolore, frais, inodore. Toutefois les déficiences ne sont pas toujours la faute des agences ou de leurs correspondants.

A 7 heures 30, le télétype a versé plus de 3,000 mots. Il en versera encore au moins 21,000 autres avant que le journal aille sous presse. Il y a là-dedans de l'anglais et de l'outre-45e. L'anglais a certes sa beauté, mais le traduire en français, c'est souvent chercher à faire une montre avec de l'ouate. A côté de médailles, l'outre-45e produit parfois des formules d'un coloris et d'un éclat rappelant les enseignes qu'on doit à Georges Claude. Mais allez donc faire une montre avec un élément gazeux, fût-il traversé par un courant électrique!

### La journée commence

Après un bref salut entre télétypistes, le télétype donne une liste nécrologique. La journée commence presque toujours ainsi. Plus tard, des événements rappelleront peut-être que les institutions humaines sont fragiles comme l'homme. En attendant, la dépêche nécrologique annonce la mort de deux citoyens des Etats-Unis — colonels tous deux, — d'un diplomate japonais, d'un peintre britannique, d'un sportif ontarien. Peut-être une Thérèse de Lisieux est-elle morte au fond de quelque monastère le jour où mouraient ces messieurs. Mais sa vie ayant eu un éclat tout intérieur, sa mort passe inaperçue — pour le moment. La liste nécrologique entière ira au panier, tant elle est dépourvue d'intérêt. Mais voici une nouvelle plus intéressante: un magnifique avion néerlandais, l'*Univers*, est tombé en Irak et ses sept ou huit occupants ont perdu la vie. La dépêche a cinq lignes. Elle porte l'indication *more — more to come*. Elle aura donc une suite. Le télétype annonce qu'un cargo est en train de brûler à Boston. Cette dépêche est inutilisable présentement. D'ici l'heure d'aller sous presse l'incendie peut prendre des proportions formidables, causer des morts. Il faudra veiller au grain de ce côté-là. Inutilisable, cette dépêche est néanmoins un tuyau. Viennent maintenant des nouvelles sportives, des informations financières. Elles s'acheminent vers les rédacteurs spécialisés en ces matières.

Le télétype donne maintenant la suite de la dépêche relative à l'avion. Ce naufrage de l'air est une nouvelle fraîche. Il pourra, s'il n'y a pas affluence d'informations fraîches plus importantes, occuper une place de choix dans les colonnes réservés au nouveau. Quoi qu'il en soit, le souci de le caser et de le coiffer retombe sur le chef du service d'information, qui a plusieurs fers au feu. Avant de traduire la dépêche, il serait sage de s'occuper de celles de la nuit. Elles ont paru dans les journaux du matin. Par suite, la plupart sont éventées. Elles contiennent néanmoins un résidu d'éléments actifs; il faut l'extraire. Certaines peuvent demeurer intéressantes assez longtemps: les documentaires.

### Les dépêches de la nuit

Il y en a deux de cette catégorie ce matin. La première résume un article que le premier ministre Ramsay MacDonald, pacifiste de vieille date, a écrit pour réaffirmer que la Grande-Bretagne doit se réarmer. Une rapide lecture de toute la pièce dégage le sens de chaque phrase. Facile à traduire, elle fournit vite de la copie aux linotypes affamées. Un, deux, trois paragraphes passent. Patatras! Le traducteur choit. Il éprouve une sensation de malaise à la pensée que les linotypes peuvent attendre outre mesure. Il s'aperçoit du vacarme qu'elles font. C'est un hou... hou... qui rappelle le vent du mois des morts. Cela est accompagné de coups sourds. Enfin il se relève. Il voit la cause de sa chute: non seulement la charrue de M. MacDonald est passée devant les boeufs, chose normale dans un texte anglais, mais cette fois la charrue s'efforce de tirer les boeufs, qui s'arc-boutent. Voyez: "*The late war*", écrit M. MacDonald, "*removed none of the sulkiness nor the bitter revenge-menace of beaten states and has given no security to victorious ones*". L'ordre étant rétabli, la tâche s'achève sans lenteur excessive.

La seconde dépêche de la nuit annonce que Lloyd George rédige, pour sa prochaine campagne électorale, un plan qui ressemble sous plusieurs rapports à celui du président Roosevelt. Elle mesure trois quarts de colonne. Il est possible d'en donner la substance en un quart de colonne. La compression commence. Soudain l'oeil saisit ce mot élastique: *control*. Faudra-t-il s'efforcer d'en chercher le sens exact par déduction? Pourvu qu'il y ait un point d'appui! Les linotypes attendront encore. Mais non! Rarisssime aubaine, le sens est indiqué clairement dès la phrase suivante: "*This would not amount to socialistic nationalization. It would be rather a system of supervision.*" On peut donc traduire par contrôle. Une fois n'est pas coutume.

Il y a des problèmes de traduction d'un autre ordre que celui de *control*. Lorsqu'un garde-côte des Etats-Unis coula à coups de canon l'*I'm Alone*, les dépêches contenaient maintes fois le mot *sinking*. Dans certaines phrases on pouvait recourir à la forme verbale pour traduire ce mot. Dans d'autres, la traduction par un substantif était inévitable. Le *Nouveau Larousse illustré* ne donnait nullement au mot coulage le sens d'envoyer un bateau par le fond. Des dictionnaires anglais-français traduisaient le verbe *to sink*, mais ne soufflaient mot de *sinking*. Le traducteur entreprit des recherches au moyen de l'association des idées. Les recherches aboutirent au mot *sabordage*. Il y avait bel et bien eu sabordage, puisque le garde-côte avait percé l'*I'm Alone* au-dessous de la ligne de flottaison, pour le faire couler. Si le sabordage de l'*I'm Alone* avait eu lieu après l'apparition du deuxième tome du *Larousse du XXe siècle*, il n'y aurait guère eu d'hésitation à traduire *sinking* par coulage, parce que le tome en question attribue à *coulage* le sens de couler par le fond. Quant à sabordage, le *Larousse du XXe siècle* déclare que c'est un mot vieilli. Ce ne devrait pas être une raison de mettre ce mot au rancart et de multiplier du même coup les risques d'ambiguïté ou du recours à la périphrase. Le mot *fiable*, toujours employé dans nos campagnes, est aussi proclamé vieilli. Il y a énormément de vieilles choses à la Vaticane et au Louvre. Et qui ont leur caractère.

### L'information d'avant-midi

Pendant la traduction des dépêches de la nuit, le télétype n'a pas cessé de fonctionner. Il a donné des dépêches sportives et des informations financières, mais autre chose aussi. Il est question de la lutte des protestants d'Allemagne contre l'Etat naziste. Ces protestants seraient sur le point d'obtenir la démission du révérend Muller. Par le temps qui court, les dépêches d'Allemagne sont sujettes à caution. La tâche des correspondants chargés de fournir des informations sur ce pays n'est sans doute pas facile. S'il y a une information à recouper, c'est bien celle qui vient de ce côté-là. Du reste il est clair que le recoupement est une des nécessités du journalisme. En matière d'information étrangère, l'un des moyens usuels de le pratiquer, c'est la lecture de journaux et de revues. Cela revient à dire qu'il est tardif. On se trouve parfois dans la situation du bonhomme dont le parapluie ne veut bien s'ouvrir qu'après l'averse.

Il y a maintenant au télétype une longue dépêche sur l'*Univers*. Elle contient des précisions qui bousculent les premières informations. Le jour de l'assassinat de Dollfuss, il y eut, comme ça, bousculade d'une dépêche qui annonçait que les nazis autrichiens avaient emprisonné le courageux homme d'Etat dans la chancellerie. Dollfuss, avait affirmé une deuxième dépêche, consentait à céder sa charge à M. Rintelen, ministre d'Autriche à Rome, et l'ordre était rétabli à Vienne. Ces nouvelles évidemment étaient de taille. Mais il y eut d'autres bousculades, plusieurs autres. Au moment d'aller sous presse, ce qui avait paru devoir être un événement politique gros de conséquences, mais opérette à certains égards, devenait une tragédie où surgissait le spectre de la guerre. Il ressortait déjà de plusieurs dépêches que les nazis avaient blessé Dollfuss. Soudain une toute dernière dépêche annonça: *Des civils sortent de la chancellerie en criant: "Dollfuss est mort!"*

L'assassinat de Dollfuss avait suscité dans certaines capitales un émoi fort compréhensible. Le lendemain du crime et les jours suivants les dépêches relatives au terrible événement affluèrent, à raison de cinq ou six colonnes par jour. Elles venaient de plusieurs capitales européennes. L'essentiel de la situation se perdait dans un fouillis, un peu comme un service de porcelaine enfoui dans un amas de paille. Dégager l'essentiel, en répartir les éléments dans un ordre logique c'était épargner le temps du lecteur, tout en lui fournissant l'information qu'il cherchait. Cela ne comportait pas la suppression de détails intéressants. Parfois plusieurs colonnes de matière peuvent se condenser en une colonne et demie de texte clair.

### Les difficultés de la mise au point

L'information locale, qui a le pas sur celle de l'extérieur, est maigre ce matin. Le télétype comblera le vide. Afin que les linotypes n'attendent pas, le chef du service d'information enlèvera quelques dépêches au préposé du télétype. Il en traduira quelques-unes, bien qu'il soit fort occupé. Le reste ira à un rédacteur, qui interrompra peut-être la rédaction d'un article destiné au rez-de-chaussée.

Le télétype donne maintenant de brèves informations d'intérêt médiocre. Il est par exemple question d'un vague projet qu'a formé un aviateur célèbre pour d'audacieux voyages. Voici une dépêche plus intéressante: on mande de Washington que c'est de moitié que le président Roosevelt a entrepris de faire baisser les taux de l'électricité aux Etats-Unis. L'emploi du gallicisme *c'est que* n'est pas ici l'effet d'un caprice. Il a pour but de mettre en évidence l'élément neuf essentiel de la dépêche. On savait depuis longtemps que M. Roosevelt voulait abaisser les taux de l'électricité, mais on ignorait la baisse qu'il envisageait. Vouloir dégager dès la première phrase l'élément neuf essentiel d'une dépêche tout en le rattachant à une information antérieure est souvent source de tintouin. Il a parfois des résultats filandreux.

Il n'est pas nécessaire d'être dévoreur de journaux pour savoir que M. Roosevelt a donné lieu à de copieuses dépêches depuis qu'il est président. Les discours ou les messages où il exposait ses projets d'économie dirigée arrivaient parfois à la dernière heure et en pièces, car les fils étaient encombrés. Du télétype, corne d'abondance XXe siècle, sortaient pêle-mêle quantité de pièces de quelque gigantesque appareil. Sous la menace d'une aiguille qui volait vers le moment d'aller sous presse, il fallait trier les pièces, les assembler. Tantôt un boulon, tantôt un arbre de couche tardaient. Enfin la machine prenait corps: c'était un dirigeable qu'il fallait loger dans l'espace alors libre, autant dire dans un pigeonnier.

La dépêche qui a trait au président Roosevelt est suivie d'une première tranche du bulletin météorologique. Une dépêche du Vatican annonce ensuite que le Saint Père s'efforcera de faire accepter un armistice aux belligérants du Gran-Chaco. C'est du Vatican que vient le radium qu'il faut parfois à la thérapeutique spirituelle. Les dépêches ne peuvent pas véhiculer les précieuses émanations. Elles peuvent en annoncer la distribution.

Terre-Neuve mande que la commission qui gouverne cette colonie projette de combattre le chômage par l'application d'un programme de retour à la terre. Vient ensuite la seconde tranche du bulletin météorologique, vite transformé en chair à lino. On télégraphie maintenant de Boston que le cargo qu'un incendie menaçait à l'aube est sur le point de couler bas sous le poids de l'eau versée par les pompiers. Sans doute le sort de ce cargo confirme le proverbe qui veut que les extrêmes se touchent, mais c'est une nouvelle médiocre; et la dépêche sera fortement comprimée.

Un matelot a été poignardé dans une pension à Toronto. Sa femme est accusée de l'avoir tué. La police affirme que le meurtre a eu lieu au cours d'une beuverie. La dépêche contient 350 mots; c'est 300 de trop. Il est vrai que 50 mots, ce serait à peine un cure-dent pour la presse cannibale, abonnée, elle aussi, à l'agence qui communique cette nouvelle.

Paris annonce que son tribunal de commerce a décidé la mise en liquidation judiciaire de l'entreprise du constructeur d'autos Citroën. Qu'il s'agisse d'une liquidation judiciaire, cela n'est pas indiqué en autant de lettres dans la dépêche, tant s'en faut. Les devoirs des liquidateurs sont sommairement exposés. Consulté, le *Larousse du XXe siècle* donne de la liquidation judiciaire — mesure moins rigoureuse que la liquidation tout court — une définition qui cadre avec ce qu'indique la dépêche. Les dictionnaires interviennent de temps à autre dans la traduction des dépêches. Pris à hautes doses, ils seraient des poisons foudroyants. Ils sont toniques à petites doses et additionnés de grains de sel. Outre le *Larousse du XXe siècle*, le *Devoir* possède plusieurs ouvrages de référence de valeur indiscutable. Quelques-uns sont plus que des dictionnaires, bien qu'ils soient intitulés ainsi. Il paraît que certain journal d'un fort tirage refuse à ses rédacteurs l'aide de dictionnaires dignes de ce nom. C'est du reste le moindre défaut de la feuille en question, laquelle a pour maître l'argent. Coupez tout ce qui ne paie pas.

### A droite et à gauche

Pour élucider les problèmes particulièrement complexes, il est possible de consulter le directeur, le rédacteur en chef ou le secrétaire de la rédaction. Il est heureux que cela soit possible, car rien ne supplée à l'expérience d'un homme qui aime son métier. Dans d'autres cas, c'est aux connaissances spécialisées de tel ou tel membre de la rédaction que le traducteur des dépêches aura recours. Il n'a jamais l'impression qu'il importune.

Mais le télétype a fonctionné pendant la consultation du dictionnaire. Ce qu'il fournit est d'un intérêt éphémère. De courtes dépêches se succèdent, puis commence le quart d'heure où seules les nouvelles archiimportantes trouveront accès aux colonnes du journal. Il faut redoubler de vigilance pendant ce quart d'heure. Une dépêche-éclair (un *flash*) peut soudain traverser quelque banale information, annoncer un grand événement. Aujourd'hui, nul éclair ne fulgure. Le journal va sous presse, l'après-midi est déjà entamé. Le goûter pris, le reste de la journée sera employé à la préparation du lendemain: lectures de journaux, traduction de quelques dépêches ou de pièces communiquées plusieurs jours avant la date de leur publication. La seconde partie du mardi après-midi, le traducteur des dépêches se mue en nouvelliste. Il achève aux petites heures du samedi la journée du vendredi.

Simple vanne entre plusieurs autres plus considérables, le service des dépêches participe dans une mesure nullement prépondérante à l'oeuvre du *Devoir*, qui est, on le sait, l'une des centrales d'énergie nationale. Le simple fait de cette participation, c'est quelque chose.

Raoul BABY


**"Le Nom propre"**

**Etude grammaticale, par F. E., publiée par les Frères des Ecoles Chrétiennes**

**Emploi du trait d'union, des majuscules, de l'italique, des prépositions, de l'article, du pluriel; genre de certains noms propres, etc.**

**En vente à la librairie du "Devoir", $1. franco.**

*Nos voeux les plus cordiaux au "Devoir" à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire*

**C. E. RACINE**
ET COMPAGNIE
Courtiers en Douanes
300, rue St-Sacrement
MArquette 5293

Edmond HURTUBISE — Emile GIRARD

*Avec nos hommages au "Devoir", à l'occasion de ses noces d'argent.*

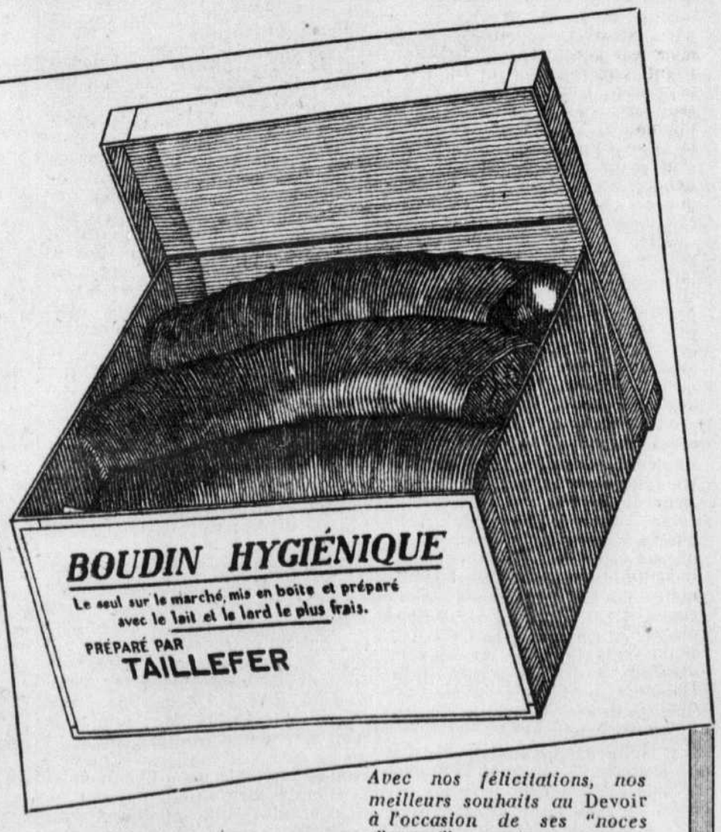
**HURTUBISE & GIRARD**
COURTIERS D'ASSURANCES
240, RUE ST-JACQUES OUEST
Tél. HArbour 6069 — Montréal, P.Q.

*Félicitations et longue vie au "Devoir"*

**Cie de Pétrole Hochelaga**
2900, RUE ONTARIO (EST)
Gazoline — Huile lubrifiante — Huile à chauffage
Distributrice de :
Gazoline "HOCHELAGA BENZOL" et "HOPECO"
Spécialité :
Huile à moteur "PENN-ROYAL" 100% Pure Pennsylvanie
Opérée par
**E.-W. CARON**
145 EST, RUE DES COMMISSAIRES — MONTREAL

*En affaires depuis 25 ans*

*Le*
**BOUDIN HYGIENIQUE**
fabriqué par **TAILLEFER & FILS**
Les grands fournisseurs de boudin.




*Avec nos félicitations, nos meilleurs souhaits au* Devoir *à l'occasion de ses "noces d'argent".*

- Le boudin hygiénique Taillefer est fabriqué avec du sang soumis à l'inspection du gouvernement fédéral et avec le lard le plus frais et du lait pasteurisé.
- Le seul boudin mis dans les boyaux à la machine par la seule maison du genre dans le Canada entier.
- Le boudin hygiénique Taillefer, aliment sain et nutritif, peut être servi sur toutes les tables.

**En vente en boîtes d'une livre chez les bouchers de toute l'île de Montréal.**

**TAILLEFER & FILS**
2174, avenue Papineau — — — — Montréal
Téléphones: Amherst 0109 — 2473
*Le public est cordialement invité à visiter en tout temps notre maison.*

# Nouvelles universitaires

La chronique universitaire et la chonique religieuse sont proches parentes. Dans les grands journaux de notre province, elles vont à deux titulaires distincts. Dans les moins grands journaux, un seul nouvelliste en est généralement chargé. Les raisons en sont bien simples. Tout d'abord, Son Excellence Mgr l'archevêque de Montréal est *ex officio* chancelier de l'Université de Montréal. Les nouvelles religieuses ont souvent une répercussion universitaire et les événements universitaires se prolongent très souvent dans le domaine religieux. Ainsi la nomination de Mgr Piette, recteur de l'Université, comme curé de la paroisse du Très-Saint-Nom-de-Jésus de Maisonneuve, et celle de M Olivier Maurault, p.S.S., supérieur de l'Externat classique St-Sulpice, comme recteur de l'Université, en sont des exemples frappants.

En outre, laïques et prêtres ou religieux enseignent à l'Université délibèrent autour de la même table, soit comme membres du sénat académique, soit comme membres de la commission d'administration, soit comme membres de la commission des études, etc. L'universitaire et le religieux s'entre-croisent, s'emmêlent, se confondent; ils sont inséparables. Aussi convient-il que le même nouvelliste cumule le "service" religieux et le "service" universitaire, comme on dit dans l'argot journalistique, tant ils vont bien ensemble.

* * *

Au *Devoir*, où le personnel n'est pas nombreux, c'est presque nécessité de confier les deux "services" au même reporter. Il n'en a jamais été autrement, que je sache, depuis la fondation du journal. Mon prédécesseur immédiat à ces services, M. Raoul Baby — il emploie aujourd'hui son temps à la traduction intelligente et consciencieuse des dépêches — a laissé un si bon souvenir dans le double milieu universitaire et religieux que j'en récolte encore, après plus de quatre ans, les bons effets. Toutes les portes, presque, se sont grandes ouvertes devant moi — je dis se sont ouvertes, car il y en a une, entre autres...

Dans des livres sur le journalisme, j'ai lu avec intérêt déjà des chapitres sur la chronique religieuse. Je n'en ai jamais relevé sur la chronique universitaire. Les journaux canadiens auraient-ils innové en ce domaine? En général, les journaux canadiens semblent donner plus d'espace aux nouvelles proprement universitaire que les journaux français. Il est vrai que là-bas les universités sont établies depuis des siècles. Les problèmes de construction, les soucis financiers sont choses d'un lointain passé. Ici le pays est jeune; la métropole du Canada s'est développée à pas de géant; en quelques années, l'Université de Montréal a grandi au point de dépasser sa mère, l'Université Laval de Québec; l'immeuble de la rue St-Denis a vite paru étroit et vieillot; l'enseignement est gêné par un budget restreint, par l'encombrement des laboratoires, trop petits. Il y a six ou sept ans, on s'est mis à construire l'immeuble de la montagne, mais la crise est venue; elle a tari des sources de revenus; elle a fait suspendre les travaux; elle a compliqué le budget de l'enseignement; elle a entraîné une réduction des salaires et traitements du personnel de l'administration, du secrétariat et des professeurs. L'Université a recouru au gouvernement provincial, parce que les ligues de propriétaires ont refusé d'accepter une taxe sur la propriété catholique dans la province ecclésiastique de Montréal; le gouvernement, avant de verser des sommes ou de prêter, a exigé une sorte d'enquête pour bien connaître la situation; finalement, il a fait monter les octrois jusqu'au montant de cinq millions et un quart depuis une douzaine d'années. Tout cela ne s'est pas fait sans peine, sans inquiétude, sans délai, sans ennuis. Qu'on imagine, par conséquent, toutes les nouvelles: rumeurs contradictoires, affirmations catégoriques, déclarations officielles, mises au point de la part de celui-ci, répliques de celui-là, qui ont défrayé l'actualité dans les journaux de la métropole et qui n'ont pas manqué d'avoir leurs échos dans la presse de la province et même du pays. Cela donne une idée de la masse de nouvelles que les chroniqueurs universitaires ont pu publier pendant non seulement des mois, mais des années. Pour eux, c'était l'abondance: le malheur des uns fait le bonheur des autres. Aujourd'hui, la situation est un peu changée. On ne s'occupe que d'équilibrer le budget de l'enseignement. On ne prévoit pas maintenant la reprise des travaux et le déménagement avant 1940. C'est une période d'accalmie. Aussi les journalistes s'apaisent-ils eux-mêmes, se limitent-ils à ne publier que les nouvelles qui ont trait à l'enseignement proprement dit, aux manifestations extérieures de l'Université.

Tous les jours, les chroniqueurs universitaires de sept quotidiens d'information de la ville de Montréal n'en continuent pas moins de se rendre à l'immeuble de la rue St-Denis. Ceux qui appartiennent aux journaux du soir se rencontrent le matin vers 10 h. 30 dans un coin contigu au bureau de l'immatriculation; ceux qui sont attachés aux journaux du matin fréquentent le même endroit dans l'après-midi entre 4 et 5 heures. Il y a là une table et des chaises, mais par-dessus tout un précieux auxiliaire des journalistes, bien plus, un indispensable instrument de travail pour eux: le téléphone. Ils s'en servent beaucoup, à tel point qu'ils déculent, pendant leur séjour, le travail monotone de la téléphoniste et que, bien involontairement, ils lui donnent sur les nerfs...

Les chroniqueurs universitaires sont laissés à eux-mêmes. Plusieurs fois, la direction de l'Université a songé à organiser sa publicité. Un bon jour, on a nommé le secrétaire général, M. Edouard Montpetit, directeur des relations extérieures. Dans la pensée des directeurs et des administrateurs, cela voulait dire propagandiste et publiciste. Au moment où M. Montpetit allait concentrer entre ses mains et dispenser aux journalistes la nouvelle universitaire, la nouvelle relative à la construction de l'immeuble de la montagne aussi bien que la nouvelle relative à l'enseignement, on lui a demandé de ne rien dire sur telle et telle chose. L'avertissement s'est répété si souvent que le directeur des relations extérieures en a conclu qu'il ne doit jamais parler à moins d'en avoir l'autorisation explicite des diverses commissions dont il se trouve le secrétaire. Les choses seraient-elles les mêmes si on ne l'avait pas forcé de se taire?

Le grand public, voire des professeurs éminents de l'Université, ignorent les empêchements jadis mis à la publicité de l'Université. Pas plus tard qu'il y a quelques semaines, l'un de ces professeurs critiquait vertement la publicité faite autour de l'Université de Montréal ces trois ou quatre dernières années et il en tenait responsable M. Montpetit. Cela n'est pas fondé. La situation de l'Université serait fort probablement différente si on n'avait pas contraint le secrétaire général et directeur des relations extérieures à garder le doigt sur la bouche. En ces derniers temps, il y a eu détente, on a vu se constituer le Fonds de dotation de l'Université, naître la Fédération des diplômés de l'Université de Montréal.

* * *

Demeurés absolument sans contact utile avec l'université a venir à ces derniers mois, les chroniqueurs universitaires ont publié des nouvelles abondantes, variées, plus ou moins hypothétiques, sur l'Université, principalement sur le problème de la construction de l'immeuble de la montagne. Naturellement sceptiques, n'ayant rien à perdre ni à gagner, les journalistes ne pouvaient prévoir la durée des embarras de l'Université. En 1930, ils n'osaient pas croire que les professeurs ne seraient pas installés dans l'immeuble de la montagne dès l'année suivante; pas plus que les autres, ils n'auraient songé que des années et des années devraient se passer avant le règlement final du problème financier universitaire. Aussi, un jour, l'un d'eux lança-t-il une information osée, à savoir qu'un syndicat canadien-français était sur le point d'acheter l'immeuble de la rue Saint-Denis pour y construire un hôtel ou y édifier un vaste magasin. La semaine suivante, ses camarades lançaient la nouvelle, aussi dépourvue de fond, que des compagnies d'assurance pensaient à acheter l'immeuble de la montagne pour le transformer en un vaste hôpital.

Les journalistes ont-ils fait cela pour nuire à l'Université? Jamais de la vie. Leur intention, c'était d'aider l'Université; c'était de jeter l'idée que cet immeuble de la rue Saint-Denis pouvait être vendu et que le produit de sa vente pourrait servir aux dépenses de construction de l'autre immeuble de la montagne; c'était aussi amener le public à songer que s'il n'aidait l'Université, le grand bâtiment de la montagne devrait passer en d'autres mains. Les journalistes visaient à remettre tous les jours, chapeau d'une nouvelle différente, le mot UNIVERSITE sous les yeux du public. Ils appliquaient à l'Université le principe, pas si mauvais quand on veut la popularité, cher à l'ancien maire Médéric Martin: "Parlez de moi n'importe comment, mais parlez-en". Les journalistes ont toujours parlé de l'Université parce qu'ils lui sont absolument sympathiques. Ils ont publié des nouvelles affirmatives, et, quand cela ne suffisait pas, ils recouraient à la forme négative, filon précieux: "L'Université ne déménage pas. L'Université n'a guère d'argent. L'Université n'est pas à vendre," etc. Il ne faudrait pas croire que les chroniqueurs universitaires ont inventé toutes ces nouvelles. Au contraire, leur joie était grande, souvent très manifeste, de trouver une nouvelle catégorique toute prête. Combien de rapports financiers, de déclarations officielles, de mises au point n'ont-ils pas insérés dans leurs journaux? Combien de fois même n'ont-ils pas compilé eux-mêmes des statistiques pour en extraire un article intéressant? Ils ne s'en tiennent pas au travail routinier qu'exigent d'eux leurs journaux. Ils y mettent quelque chose d'eux-mêmes en plus, et ils le font avec plaisir, — même si cela ne donne pas toujours ce qu'ils voudraient.

* * *

Une figure qui se détache nettement dans le monde universitaire, lorsqu'on repasse en esprit les dernières années, c'est celle de Mgr Piette, recteur jusqu'au milieu de l'été 1934. Contre les malheurs de l'Université, contre les injustes calomnies dont il a été personnellement l'objet, Mgr Piette a toujours conservé son optimisme, sa sérénité. Les journalistes ont toujours eu accès à son bureau comme s'ils avaient été ses enfants. Lui ne craignait pas de leur faire confiance, sachant bien qu'un homme est toujours sensible à la confiance dont on l'honore et qu'il n'en garde que mieux les secrets qu'on lui confie.

M. Maurault vient de le remplacer. Lui aussi il a l'estime de ceux qui font pour les journaux la rubrique de l'Université. Puisse-t-il voir, avec les chroniqueurs, l'Université nouvelle terminée et y diriger l'installation des facultés et des écoles.

**Alfred AYOTTE**

# La finance

Ce jour-là, — il y a environ deux ans, — le directeur entra dans "notre" bureau avec un sourire particulièrement amusé.

— "Vous devrez en prendre votre parti, me dit-il. Un lecteur — qui déclare nous lire depuis des années — vient de me faire une remarque qui vous concerne certainement. Il trouve notre journal intéressant et ses appréciations d'ordinaire bien au point. Mais il y voit une grave lacune. En d'autres termes, ce lecteur estime que le journal serait plus complet s'il avait une page financière! Est-ce que vous ne feriez pas ce que vous êtes censé faire?"

Voilà au moins quelqu'un qui ne blessera pas la modestie du signataire... non plus que celle de ses prédécesseurs. Suivant le mot de M. Edouard Montpetit, il faut savoir partager, "diviser par deux", les bonnes comme les mauvaises choses pour être parfaitement heureux. Cela explique pourquoi je crois devoir attribuer à Emile Benoist et aux autres qui m'ont précédé à cette rubrique... leur juste part des remarques du lecteur bien intentionné, — et distrait.

N'est-ce pas en se remémorant ce petit incident que le directeur aurait décidé d'employer ce numéro du vingt-cinquième anniversaire du *Devoir* à faire exposer à chacun comment se fait son travail? Car c'est bien un moyen mis à la portée de chacun de nous en particulier de dire qu'il existe, et même qu'il compte pour quelque chose, même si sa tâche n'est pas aussi importante que celle du premier ministre — n'importe lequel! — obligé d'expliquer comment il se fait qu'il soit si riche alors que nous sommes tous si pauvres.

* * *

En parlant de richesse et de pauvreté nous entrons de plain-pied — et pour cause — dans la partie financière du journal. Car, quoi qu'en dise notre ami dont il est question au début, si le *Devoir* est pauvre, il n'en donne pas moins un large espace à renseigner ses amis sur les agissements des riches de la terre, agissements qui s'expriment en définitive dans les cours des titres et des denrées de toutes sortes.

* * *

Suivant la formule à laquelle le *Devoir* doit s'attacher, mais dans une plus large mesure peut-être, nous ne pouvons donner que la quintessence — pas moins! —de la nouvelle financière. Et cela explique pourquoi la plus grande partie de la page des finances est prise par des tableaux serrés, et le reste, ou presque, par des statistiques.

Ce n'est pas ici l'endroit où faire des phrases. Pas plus que le grand financier, ni le spéculateur sérieux — il y en a —, ni l'épargnant désireux de retirer le plus possible avec la plus grande assurance disponible, — il y en a encore! — ne se payent de mots. Ils veulent des faits. Les faits les plus sûrs, les plus justes, les plus véridiques — quand ils le sont! — ce sont ceux qui s'expriment en chiffres. Tout le reste, c'est de la foutaise... Surtout en finance, puisque "le reste" n'est en très grande partie que des rumeurs dont 99 p. c. — style financier — crèvent après quelques heures comme de simples bulles de savon — style financier encore, car l'expression s'emploie pour désigner certaines entreprises lancées avec grand fracas.

* * *

Du fait qu'il circule plus de fausses rumeurs en finance que dans tout autre domaine, politique comprise, ce qui est peu dire! la tâche du rédacteur financier consiste beaucoup plus à éliminer les prétendues nouvelles colportées ici et là — et qui lui sont même envoyées par poste — qu'à les chercher. En finance on peut dire que la nouvelle vient d'elle-même aux journaux, quand elle est bonne. Les administrateurs des grandes compagnies, surtout celles dont les actions sont inscrites en bourse, sont toujours fort empressées de faire connaître leurs succès au public. S'il leur arrive de retarder la publication de ces nouvelles, c'est habituellement qu'ils ont de bonnes raisons pour les retarder. On compendra que nous n'insistions pas plus après les résultats de l'enquête sur les actes de certains grands financiers des Etats-Unis. Ce qu'il faut au rédacteur financier, ce n'est donc pas tant le sens de la nouvelle — elle ne doit pas pour cela faire défaut — que surtout le flair qui lui fera deviner pour ainsi dire s'il s'agit d'une "vraie" nouvelle ou d'un simple communiqué destiné à assurer de la publicité gratuite à une maison quelconque ou encore dune simple rumeur.

Car, en plus des rumeurs, il y a aussi les communiqués, nombreux, que nous recevons de compagnies qui n'annoncent jamais dans les journaux mais sont toujours désireuses d'obtenir de la publicité gratuite par des communiqués dans lesquels elles affirment que leurs affaires vont bien, qu'elles sont prospères, donc — c'est la conclusion qu'en tire le lecteur qui croit que c'est une nouvelle véritable — que ses profits sont plus en demande et par conséquent supérieurs à ceux des compagnies concurrentes. C'est extraordinaire le nombre de tels communiqués qui nous arrivent... et qui vont aussi rapidement au panier. Seulement, ils n'y vont pas sans que le rédacteur y jette d'abord un coup d'oeil. Une expérience de plusieurs années, surtout des années de hausse en bourse, lui a appris que les communiqués sont souvent envoyés aux journaux en vue de préparer un mouvement de hausse qui servira à certains intérêts à se défaire de titres acquis à bon compte auparavant. Son seul regret, c'est de n'être pas en mesure de mettre facilement ses lecteurs en garde contre la manoeuvre. Car si le flair ne le trompe pas souvent dans de tels cas, il ne pourrait appuyer sa mise en garde sur aucune preuve précise. D'où la nécessité où il est d'être prudent, d'attendre les événements.

* * *

S'il en fut toujours ainsi, il n'y a jamais eu toutefois autant de communiqués des compagnies minières que depuis une année ou deux. Toutes les périodes de *boom* se traduisent d'ailleurs ainsi, qu'il s'agisse de mines d'or, de pétrole, ou d'autres minéraux susceptibles d'enrichir les détenteurs de titres. On ne voit jamais un aussi grand nombre de découvertes de mines d'un minerai quelconque que lorsque ce métal est particulièrement en demande. Depuis deux ans, on ne découvre que des mines d'or chez nous. Il y a quelques années, c'étaient des mines de cuivre. C'est tout de même curieux qu'on ne trouve plus de mines de cuivre. Il est vrai que le prix de ce métal est tombé de plus de 15 sous la livre à 5 sous ou à peu près et que le marché est encombré. Que demain le prix du pétrole avance de 50 ou 100 pour cent dans le monde et nos lecteurs constateront subitement que notre pays est extraordinairement riche de ce liquide... au moins sur le papier.

Si nous allons aux statistiques, nous constatons qu'il n'est pas 10 pour cent des compagnies lancées pour exploiter une mine quelconque ou un prétendu terrain pétrolifère qui réussissent. Cela explique que nous ne publiions généralement qu'avec beaucoup de circonspection toutes les prétendues nouvelles sur les compagnies minières de récente date, doit sur les *prospects*. Le journaliste n'a vraiment aucun moyen sérieux de contrôler la véracité des nouvelles de cette catégorie. Dans le doute, il doit s'abstenir, au risque que ses lecteurs perdent une fois sur cent quelques chances de réaliser des bénéfices. Il est mieux pour eux de ne pas avoir de multiples incitations chaque jour à perdre ce qu'ils ont pu épargner parfois péniblement.

* * *

Le *Devoir* n'a pas de page financière, disait notre ami bien intentionné; mais qui devait lire le journal en vitesse, pour le moins? Non seulement il a sa page de finance depuis vingt ans et plus, mais il public tout ce que le financier peut attendre d'un quotidien qui n'est pas un organe exclusivement financier. Le financier véritable, l'homme qui peut donner tout son temps ou à peu près aux questions de finance et de bourse, à l'étude des marchés, ne se contentera jamais d'un quotidien pour se renseigner; toujours il aura recours aux grands journaux spécialisés, aux revues de finance et d'affaires. Ces journaux et revues publient, comme nombre de quotidiens, des rumeurs; mais le financier est habituellement un homme qui a de l'expérience et des relations. Il a acquis le flair indispensable, et il a de plus l'avantage d'avoir des relations qui pourront souvent infirmer ou confirmer les nouvelles qui l'auront rendu perplexe.

Si la nécessité de ne pas induire le lecteur en erreur force le journaliste consciencieux à éliminer tout ce qui lui paraît douteux, il est aussi contraint, dans un journal où tout l'espace est mesuré, de ne pas publier de longueurs inutiles. Le journal présente cet avantage de pouvoir être lu entièrement alors qu'il y a de toute nécessité déchet considérable, pour le lecteur, dans le journal qui publie tout ce qu'il reçoit. Cela fait comprendre que nous ne donnons, sur les rapports des compagnies, par exemple, que les chiffres essentiels, ceux qui donnent une idée précise de la situation déclarée par les administrateurs, au lieu de suivre la pratique courante qui consiste à publier un préambule contenant ces chiffres, un tableau où ils sont tous répétés, puis un extrait de discours du président qui souvent ne fait que remâcher encore ces chiffres. Nous donnons ces chiffres une fois, un aperçu du discours du président si ce discours contient vraiment un élément de nouvelle; et nos lecteurs sont aussi bien renseignés que ceux des autres journaux, sans avoir perdu leur temps. En définitive, nos amis n'en ont-ils pas plus pour leur argent? Voilà une véritable proposition d'affaires, ou nous n'y connaissons rien. *Time is money.* Nous leur sauvons le temps et donc l'argent. Qu'ils voient à le bien placer...

**Clarence HOGUE**


*SUCCÈS*

*Nous nous réjouissons de voir le* Devoir *atteindre son vingt-cinquième anniversaire et nous lui souhaitons longue vie et tout le succès qu'il mérite.*

**ROUGIER FRÈRES**

**350, rue Lemoine ouest — MONTREAL**

La Cie des Produits de qualité

**FAMILEX**

Est heureuse de s'associer aux milliers d'admirateurs du "Devoir" pour lui offrir, avec ses félicitations, ses meilleurs souhaits de succès à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de fondation.

**Les spécialités "Familex"**

sont fabriquées dans nos laboratoires et vendues à domicile et le représentant "Familex" est le seul intermédiaire entre le laboratoire et le client, ce qui veut dire que vous payez moins cher, à qualité égale, les produits pharmaceutiques ou autres faisant l'objet de notre commerce. Aucun marchand ne peut rivaliser avec un représentant "Familex" qui n'a pas de loyer à payer, de taxes à acquitter, en un mot, dont tout le capital est constitué par son énergie et son ambition. Le catalogue "Familex" donne la liste de nos produits. Pour sa présentation élégante et les renseignements qu'il contient, il est à conserver. Il suffit de le demander pour l'avoir. Il est gratuit.

**Etablissez-vous en affaires en vendant les produits FAMILEX.**

Renseignements à

**100 p.c. canadien-français**

Canadiens-français, le propriétaire, M. Roméo Parent, et ses deux chimistes; canadiens français, le personnel du bureau, du laboratoire et de l'expédition; canadien-français le capital-argent; bref! La Cie des Produits Familex est vraiment une industrie de chez nous.

**La Cie des Produits Familex,**

**570, RUE ST-CLEMENT — MONTREAL — Tél. CLairval 3000-3001-3002**

Au vaillant journal

***Le Devoir***

**toujours sur la brèche pour la cause nationale**

**Hommages et Meilleurs Souhaits**

**Pharmacie CONTANT**

**J.-B, CONTANT, propriétaire**

Fondée en 1833 — La plus vieille pharmacie du Canada

*Les 102 années d'existence de la pharmacie sont une preuve indiscutable de son honorabilité envers ses clients et de la valeur des produits qu'elle offre au public.*

**365 est, rue Notre-Dame — Montréal — Tél. HAbour 6727**

# La musique à Montréal au temps jadis

La génération qui a aujourd'hui quarante ans n'a commencé à s'éveiller à la vie musicale que vers le commencement de la Grande Guerre et, pendant ces tristes quatre années, ses préoccupations ne se portèrent guère vers l'art. Elle est peut-être trop encline à croire qu'autrefois il ne se faisait que peu et même pas de musique, chez nous. Que dire alors de celle qui a aujourd'hui vingt et vingt-cinq ans? Son temps n'est-il pas l'âge de la radio? Et pourtant!

Parce que j'ai quelques souvenirs du dix-neuvième siècle déjà lointains, on m'a demandé de les raconter dans le *Devoir*.

Le grand besoin de notre bonne ville de Montréal, c'est, nul ne l'ignore, une salle de concert. La fondation des Concerts Symphoniques rend ce besoin cuisant. Nous avons là un orchestre que nous voulons faire vivre, que dis-je, nous en avons deux; nous le logeons dans une salle à nous, mais trop petite; nous l'amènerions ailleurs si nous savions où aller, mais voilà: nous n'avons pierre où poser notre tête.

Mais autrefois, avant 1895, nous avions une fort belle salle de concert et, comme la ville n'avait pas encore pris la taille de petit mastodonte qui l'afflige aujourd'hui, cette salle convenait à tous. Elle était située rue Sainte-Catherine, où se trouvent aujourd'hui les magasins Eaton. La salle Queen's était au second étage et occupait en hauteur tout l'édifice; elle avait une contenance d'une couple de mille fauteuils, avec une grande scène au fond de laquelle se trouvait un orgue de trois claviers et une cinquantaine de jeux. Une seule galerie et sur le mur ouest, à la hauteur de cette galerie, une grande loge, un salon presque, qu'occupaient les propriétaires de l'immeuble.

Et ce n'était pas la seule: quelque part entre la rue Mansfield et la rue Metcalfe, du côté sud, se trouvait la salle Karn, de dimensions restreintes, avec un petit orgue. A l'angle des rues Metcalfe et Dorchester, sur l'emplacement occupé par la Compagnie Sun Life Assurance, le Y.M.C.A. avait une petite salle confortable. Sur le terrain aujourd'hui occupé par l'annexe de l'hôtel Windsor, une grande salle d'une quinzaine de cents sièges avec une grande salle, plancher mobile et fauteuils séparés, recevait les plus grands artistes du temps: orchestres, chanteurs, pianistes, sociétés chorales. Elle succéda à la Salle Queen's changée d'abord en théâtre et démolie dans les environs de 1900.

Auparavant, il y avait eu les salles du Mechanic's Hall, à l'angle sud-ouest des rues Saint-Pierre et Saint-Jacques et, un peu plus à l'ouest, dans cette dernière rue, côté nord, la petite salle Nordheimer. Et je ne remonte pas plus loin, dans mes souvenirs, que 1880, car j'en trouverais d'autres.

Les *tempora acta* n'étaient donc pas si mal pourvus de ce qui nous manque à l'heure actuelle.

Anton Rubinstein joua à la salle du Mechanic's Hall. Le Metropolitan Orchestra d'Anton Seidl donna des semaines de concerts au Queen's Hall, puis à la salle Windsor. La Montreal Philharmonic Society, dans sa longue carrière de près de quarante ans, occupa ces deux salles. Paderewski, dans l'auréole de sa crinière léonine dorée et tout l'éclat de sa jeune gloire, illustra la salle Windsor. Le Mendelssohn Choir, de Joseph Gould, père lointain de celui qui porte aujourd'hui le même nom,— donna ses merveilleuses exécutions chorales dans une salle puis dans l'autre.

Ce n'est pas aujourd'hui seulement que nous avons des concerts d'orchestres. Mis bout à bout, le Montreal Symphony Orchestra de Guillaume Couture et celui de J. J. Goulet vécurent ensemble une quinzaine d'années à la salle Windsor.

L'opéra visitait l'Académie de Musique, située rue Victoria, un peu plus haut que la rue Sainte-Catherine, et y coudoyait la tragédie avec Mounet-Sully, le drame avec Sarah Bernhardt, et la comédie avec Coquelin.

* * *

Puis ces salles disparurent les unes après les autres et ce fut l'ère des patinoires, grands hangars d'acier, qui dure toujours. Les cachets des virtuoses étaient montés jusqu'aux étoiles, il fallait quintupler le chiffre des avances consenties aux orchestres et à l'opéra. On n'aurait pu y réussir qu'en doublant, en triplant, même la capacité des salles, et les cinémas n'existaient pas encore. Il fallut bien chercher ailleurs. Déjà l'orchestre de Boston que dirigeait alors Edouard Gericke avait dû jouer au *Victoria Skating Ring*; ne cherchez pas, les quarante ans, vous ne le trouveriez pas. C'était situé rue Stanley derrière l'hôtel Windsor. On y entendit le Boston Symphony Orchestra, sous les parapluies et les pieds dans la sciure de bois!

La première patinoire-concert fut l'Arena de Westmount incendié depuis plusieurs années. On y entendit la troupe du Metropolitan, Paderewski, Emma Calvé, Caruso, le Sheffield Choir.

Mais tout cela est à l'aurore des temps modernes; retournons dans le passé.

Il est notoire que le chant choral est anglais, allemand, scandinave, russe, mais très peu français. C'est la musique instrumentale et ses groupements qui appelaient plus, autrefois du moins, l'esprit français, l'esprit latin que nous nous vantons de posséder et auquel nous faisons, hélas! tant d'infidélités. C'est aussi le théâtre chanté, de l'opéra à l'opérette, et en ceci nous sommes bien français.

Ernest Lavigne, membre d'une famille dans laquelle la musique était un élément essentiel de la vie, avait été zouave. Il avait fait son service à Rome dans la musique du régiment d'Allet et de Charette. De retour à Montréal, il fonda une musique militaire qui s'appelait en français — o horreur! — la Bande de la Cité, et qui devint vite plus belle que son nom. C'est elle qui, à l'exposition du centenaire de l'Indépendance des Etats-Unis, à Philadelphie — vers 1877, — remporta le premier prix au concours international de musiques militaires. La Bande de la Cité faisait aussi fonction de musique régimentaire du 65e Bataillon et elle fut la source d'où sortirent les concerts du Parc Sohmer en 1889. Avant 1889, la Bande de la Cité jouait au square Viger, le jeudi et le dimanche soirs. Simultanément, l'Harmonie de Montréal, qui vit encore, jouait au square Dominion sous la direction de son fondateur, M. Edmond Hardy, qui, dans une heureuse et alerte vieillesse, possède des souvenirs glorieux qu'il devrait, souhaitons-le, confier au papier.

* * *

Le Parc Sohmer eut une heure de célébrité musicale dont beaucoup se souviennent encore. Il fut fondé, ai-je dit, en 1889. La première année, c'est la Bande de la Cité qui fournit la musique, puis l'année suivante ou deux ans après l'ouverture, Ernest Laxigne décida de remplacer la musique militaire par un orchestre, dont il alla recruter les premiers emplois en Europe et principalement en Belgique. C'est la date de l'arrivée en notre pays de musiciens qui y sont toujours demeurés depuis. Je cite quelques noms parmi lesquels on reconnaîtra ceux d'artistes qui sont aujourd'hui des nôtres: le clarinettiste Xrouet, mort à la fleur de l'âge, le basson Gérôme, le hautboïste Léon Kaster, les deux Clossey, l'un contrebasse et l'autre alto, les violonistes Achille Lejeune et J.-J. Goulet, les deux frères Dubois, Jean-Baptiste et Adolphe, celui-ci jouant de la contrebasse en Koussevitzky et de la trompette, comme Liberati ou Ernest Lavigne qui le faisait merveilleusement; l'extraordinaire timbalier Liévin Schepens. L'année suivante arrivèrent Jean Goulet, Van der Meerschen, Charles de la Cassinière et d'autres dont je ne me rappelle plus les noms.

C'est, dans mes vieux souvenirs, notre premier orchestre symphonique, quoiqu'il n'en portât pas le nom, car il en jouait les programmes entremêlés à de la musique plus légère. Ernest Lavigne fit venir la Symphonie de Chicago, que venait de fonder Théodore Thomas, et les deux orchestres réunis donnèrent au Parc Sohmer un festival de trois jours, auquel prirent part quelques-uns de nos meilleurs artistes et l'Association Chorale de Saint-Louis de France que venait de former Charles Labelle et qui ne comptait alors pour le concert que des voix d'hommes.

Ernest Lavigne était un maître musicien mais encore plus un maître organisateur. Un an ou deux avant la fondation du Parc Sohmer, il avait organisé, au Victoria Skating Ring, un festival au bénéfice de l'hôpital Notre-Dame. Albani, Alfred de Sève, Salomon Mazurette étaient les solistes. La Bande de la Cité y figurait naturellement, mais aussi la Musique de Pat Gilmour, une extraordinaire harmonie de virtuoses de l'anche ou de l'embouchure.

Au bout de quelques années, le Parc Sohmer revint à la musique militaire et ses mercredis soirs furent longtemps le rendez-vous de la meilleure société.

Avant 1893, nous avions de temps à autre des tentatives de théâtre lyrique. C'est cette année-là qu'un groupe de musiciens et financiers pensa à fonder un théâtre d'opérette et de comédie qu'il espérait rendre permanent. Cela dura trois ou quatre ans. La première année on entremêla le théâtre chanté et le théâtre parlé. A la deuxième saison, on ne donna que de l'opérette, puis on ajouta de l'opéra-comique, et enfin de l'opéra: *les Huguenots*, entre autres. Le théâtre dut fermer ses portes après quelques années. Il était situé à l'endroit exact de celui qui, à cause de cela, porte aujourd'hui le nom de Théâtre Français. C'était alors une ancienne patinoire au toit rond de bois et toile goudronnée qui flamba comme une boîte d'allumettes un soir de mars 1902.

Chez nos compatriotes anglophones, on se contentait des représentations des troupes d'opéra et d'opérette américaines qui venaient toutes les semaines à l'Académie de Musique, et au théâtre de la rue Guy, alors dénommé — c'était sous le règne de la reine Victoria, — *Her Majesty's Theatre*, puis *Proctor's Theatre*, et qui est devenu *His Majesty's Theatre*. Ils ne s'occupaient ni d'orchestre, ni de musique militaire, les musiques régimentaires anglaises étant médiocres, l'une d'elles ayant même hérité du sobriquet de *Bande des Trois-Demiards*. En revanche ils possédaient depuis à peu-près 1873 la *Montreal Philharmonic Society*, une très remarquable société chorale de trois cents voix mixtes, qui donnait cinq ou six concerts par année, à la fin de sa vie. Plus tard, Joseph Gould, marchand de farine le jour et excellent musicien le soir, fonda le *Mendelssohn Choir* qui se spécialisa dans le chant a cappella, puis vinrent la Montreal *Oratorio Society*, la *Haydn and Handel Society* et d'autres. La *Philharmonic* fut fondée par le Dr McLagan, auquel succéda un tout jeune musicien anglais nommé Lucy Barnes, qui eut une fin tragique. Guillaume Couture prit la direction de la *Philharmonic* vers 1877 ou 1878 et, pendant au delà de trente ans, lui fit présenter une foule d'oeuvres chorales encore inconnues au Canada, comme la *Damnation de Faust*, *Samson* et *Dalila*, le *Vaisseau-Fantôme*, les grands oratorios allemande et anglais. Pendant plusieurs années consécutives, le *Messie* de Haendel devint une espèce de cérémonie de Noël.

Le *Motu Proprio* de Pie X, qui date de 1903, n'était pas encore venu déranger le théâtre implanté dans le culte. Excepté la pauvre chapelle-cathédrale, pas une grande église et même une petite église qui n'eût un orchestre aux grandes fêtes pour accompagner des messes qui n'en finissaient plus. Rossini, Cherubini, Fauconnier, Gounod, Kalliwoda, Boisdeffre, Mozart, Haydn, prêtaient leurs mélodies et leurs flouflous. Un *Tantum Ergo*, à moins que ce ne fût celui de Rossini, ne pouvait se chanter que sur le Choeur des Pélerins de *Tanhauser*, un *Regina Coeli*, que sur *Die Allmacht* de Schubert. Un organiste ne recevait permission de jouer seul à l'offertoire que s'il offrait l'ouverture du *Calife de Bagdad* ou celle de *l'Italienne à Alger*, la Méditation de *Thaïs* ou la *Berceuse* de Lange; le Menuet de Paderewski, joué doux et lent, accompagnait l'élévation ou la bénédiction avec l'ostensoir. Si l'on avait un orchestre, — ou du moins ce qu'on appelait de ce nom, — il jouait à l'Offertoire un Adagio de Symphonie et à la Sortie la Marche du Couronnement du *Prophète* ou celle du Sacre de la *Reine de Saba*. Quelques organistes: R. O. Pelletier à la cathédrale, Alcibiade Béique, à Notre-Dame, Sailuste Duval, à Saint-Jacques, cherchaient à réagir en jouant du Bach ou du Mendelssohn. Le premier seul continua jusqu'à sa démission, en 1923, sa mission d'art. Alcibiade Béique mourut trop tôt: son successeur, Daniel Dussault, continua la bonne tradition, — mais je tombe ici dans l'histoire moderne. Duval, à qui l'on infligeait un orchestre tous les premiers dimanches du mois, sans préjudice des fêtes grandes et même petites, cessa vite de jouer du Bach ou du Mendelssohn aux offices, pour se contenter d'en faire un petit concert de 2 à 3 heures le dimanche après-midi. Au Gesù, Dominique Ducharme n'eut jamais, à ma connaissance, la chance de jouer un offertoire, tous ses maîtres de chapelle, hors R. O. Pelletier qui ne le fut qu'un an, aimant beaucoup plus à faire chanter des beaux solos de basse ou de ténor ou des choeurs d'opéra garnis de paroles liturgiques. Palestrina était absolument inconnu, hors la chapelle-cathédrale où le maître de chapelle, le Dr Jack Sheridan, aussi bon médecin que musicien, faisait chanter ses Impropères et la Passion de Vittoria, le Vendredi Saint, pour tomber dans les Vêpres de Zingarelli le dimanche de Pâques.

* * *

Sur tout cela, le *Motu Proprio* vint tomber comme une pierre dans la mare. On a fini, les uns par en prendre leur parti, les autres par aimer ce qu'ils brûlaient il y a trente ans.

Il était temps, on le voit, qu'arrivât la reforme, car on en était arrivé à des monstruosités véritables. Notre-Dame, par exemple possédait une messe qu'ils était de tradition, de chanter à l'Epiphanie. Elle était entièrement faite avec *le Désert* de Félicien David. Les Rois Mages sont censés arriver à Bethléem sur des chameaux, n'est-ce pas? Or dans les déserts, il y a des chameaux et dans *le Désert* il y a une caravane. Vous saisissez le rapprochement? La Marche de la Caravane, c'était le *Gloria*, et l'Et incarnatus Est se chantait sur l'Hymne à la nuit: *O nuit, o belle nuit*. On dit qu'un ténor célèbre en ces temps avait prié qu'on lui fit chanter le *Benedictus* sur l'air du Muezzin: *Allah! Allah!*, mais l'arrangeur n'osa pas aller si loin! On a du respect pour les textes liturgiques, n'est-ce pas?

Depuis la fin du 19e siècle, époque inconnue à tant de gens et qui parait si lointaine à d'autres, avons-nous fait des progrès? Alors comme aujourd'hui, nous importions notre musique et nous ne produisions qu'assez peu d'oeuvres et d'interprètes. Mais au moins nous savions où les loger. Périodiquement, chaque années, les mêmes artistes revenaient.

La radio était inconnue, quel savant eût osé, en 1900, nous en prédire l'avènement? Nous étions livrés à nous mêmes et nous ne nous en tirions pas si mal. Au fond, nous avons reculé sur certains points, nous avons avancé un peu sur d'autres. C'est le bilan, quand, en soixante ans, nous eussions pu marcher à pas de géant. C'est qu'il n'existe pas encore chez nous cette opinion publique, cette *music mindedness*, comme disent les Américains, qui ne peut se créer que par l'effort combiné de toutes les paroles, de tous les écrits. Les gens sérieux sont trop écoutés, qui s'en tiennent toujours à l'ancienne et fantastique définition des dictionnaires: La musique est un art d'agrément. Les initiatives sont trop souvent découragées par l'application du proverbe qui veut que "nul ne soit prophète en son pays".

* * *

Aujourd'hui personne, si ce n'est les attardés et les fossiles, ne nie la valeur culturelle de la musique. Nous avancerons le jour où ceux qui ont la foi et qui savent que la foi ne vaut que par les actes, auront réduit au silence les tenants de la musique, art d'agrément, et que tout le monde sera convaincu que le sourire vaut mieux pour élever l'âme et le coeur que les attitudes revêches du doigt sentencieux posé sur la temps, à la façon du bonhomme de l'ancien "Je sais tout".

**Frédéric PELLETIER**


Le Devoir en 1910...

Les pionniers de la première heure, au journal le "Devoir", ont démontré leur esprit de PERSPICACITE en fondant un quotidien appelé à une MISSION bien définie. C'est grâce à sa PERSEVERANCE que le "Devoir" accroit sans cesse son rayon d'action bienfaisante parmi les nôtres.

TROIS PETITES HISTOIRES... TROIS GRANDES LEÇONS....

Perspicacité— Essentielle à la fondation d'une entreprise durable.

Mission— Toute entreprise doit remplir une mission bien définie, qui la rende indispensable dans sa sphère d'action.

Persévérance— Quand l'idéal poursuivi en vaut la peine, il faut savoir renverser tous les obstacles.

Albert Dumas en 1907

Quand Albert Dumas, alors jeune homme, ouvrit il y a 28 ans son studio de photographie sur la rue Ste-Catherine, près St-Denis, il avait déjà plusieurs années d'expérience. Doué de PERSPICACITE et conscient de sa MISSION il acquit rapidement un prestige basé sur sa compétence. Le Studio Albert Dumas s'enorgueillit à bon droit d'avoir vu défiler tour à tour les sommités de la classe religieuse, de la magistrature, de la politique et de la vie sociale. Grâce à sa PERSEVERANCE et à ses méthodes sans cesse améliorées, le Studio Albert Dumas possède aujourd'hui plus de 75,000 clichés qui servent encore fréquemment à renouveler des commandes de photos prises il y a plusieurs années. "Le Photographe Connu" fut un des premiers lecteurs et annonceurs du journal le "Devoir" auquel il offre ses meilleurs voeux à l'occasion de ce mémorable 25e anniversaire.

Studio Albert Dumas

306 Est, Ste-Catherine
Près de la rue St-Denis
MONTREAL

Studio: LAn. 5478
Domicile: CAl. 5961

J. B. Dumas en 1839...

Cet illustre chimiste professeur à la Faculté de Sciences de Paris, fut longtemps le conseiller et le commanditaire de Daguerre, auquel on est redevable des premiers essais de photographie en 1839. Grâce à sa PERSPICACITE sur la MISSION de l'art photographique, il permit à Daguerre, après mille efforts, de mettre au point son invention. La PERSEVERANCE est indispensable au succès.

Félicitations et meilleurs souhaits au Devoir

Depuis sa fondation

EAGLE LUMBER COMPANY LIMITED

s'est efforcée de satisfaire ses clients.

60, ST-JACQUES O., - MONTREAL - HArb. 4912

Bureau et usine :
2190, ave Papineau
MONTREAL

FRontenac 1125

LIDO BISCUIT Limitée

Particulièrement heureuse d'offrir ses félicitations et d'applaudir aux succès du "Devoir".

— à l'occasion de ses noces d'argent —

LIDO BISCUIT, Ltée, désire annoncer que MM. Raymond et Arsène David, retirés des affaires depuis cinq ans, ont ouvert leur nouvelle et grande "biscuiterie" sous la raison sociale de Lido Biscuit, Limitée, et rappellent au souvenir des lecteurs du "Devoir" que M. J.-H. Bouvier, gérant de notre ancienne industrie, fait partie du Bureau de direction en qualité de directeur-gérant.

Demandez et exigez la nouvelle "création" de LIDO BISCUIT :

"Air-Flow"

Haute qualité à prix populaire.

— EN VENTE —

chez l'épicier du coin.

# Les assemblées

Dans un quotidien de ressources modestes il est des services qui ne vont par ordre à aucun nouvelliste en particulier. Plus le journal est considérable et plus les nouvellistes sont spécialisés; mais nulle part le cloisonnement n'est absolu, et selon les besoins du moment le chef d'information assigne au jour le jour la besogne qui se présente en dehors de la routine ordinaire, — si l'on peut parler de routine dans un quotidien.

Ainsi quelqu'un s'occupe des incendies, ou des tribunaux, ou de l'hôtel de ville; mais lorsque dans un domaine quelconque il se produit quelque chose de spécial on adjoint au chroniqueur attitré d'autres nouvellistes si c'est nécessaire. Les comptes rendus d'assemblées et de réunions de toutes sortes ne sont du domaine exclusif de personne. Tous les nouvellistes en font. C'est d'ailleurs une partie importante de l'information.

Il est bien difficile d'embrasser dans une définition ces réunions si variées. Elles relèvent de plus ou moins loin d'une rubrique quelconque: nouvelles religieuses, politiques, questions sociales, assistance, sport; prennent toutes les formes depuis le déjeuner sans cérémonie jusqu'au dîner de gala, depuis la réunion d'un comité jusqu'au grand ralliement populaire, en passant par les conférences et les causeries de toutes natures.

Chacun fait un peu de tout cela, mais il faut bien aujourd'hui répartir les sujets pour ne pas, autant que possible, faire double emploi; d'autres traiteront des conférences, des discours de banquet, etc.; l'on m'a confié la tâche de parler des réunions publiques que l'on est convenu de désigner sous le nom d'assemblées. Cela comporte une grande diversité, mais le mot assemblée employé sans qualificatif a, dans le langage courant, un sens assez restreint: cela exclut par exemple les congrès, les réunions annuelles de divers groupements, qui sont pourtant des assemblées; et même l'on pourrait dire que des réunions de certaines sociétés où le public est admis: réunion annuelle de la Société de Saint-Vincent de Paul, par exemple, ne rentrent pas vraiment dans la définition qu'évoque une assemblée.

Par contre ce serait donner à ce mot un sens trop restreint que de le réserver aux réunions politiques. Bref une "assemblée", si je m'en rapporte à ce que j'en ai vu, c'est une sorte d'attraction populaire; on y va comme on irait au cinéma, à une partie de cartes ou à une "séance". La différence principale entre ce spectacle et les autres c'est peut-être que l'entrée est gratuite.

* * *

Donc à l'heure fixée, dans la soirée ou le dimanche après-midi, les gens arrivent à la salle où se tient l'assemblée, car ce n'est pas d'habitude dans les villes un sport qui se pratique en plein air. L'aspect de la salle est généralement le même: sur une estrade se trouve une table recouverte d'un tapis et sur laquelle on a placé un pot d'eau et des verres. Des fauteuils y attendent les invités d'honneur et les orateurs.

Devant l'estrade — parfois, pas toujours,—une table pour les journalistes. Les premières rangées de chaises ont été réservées aux dames qu'un ou deux orateurs compareront à des fleurs.

Si c'est une belle assemblée, on manquera de chaises et il y aura des gens disséminés un peu partout. S'il s'agit d'une réunion patriotique ou en faveur d'une oeuvre de bienfaisance, le programme comportera souvent de la musique, du chant, des récitations, voire même une saynète. Dans le cas d'une réunion de caractère professionnel, pour une catégorie d'ouvriers ou un groupe de marchands, ou encore un mouvement pour la défense des droits des propriétaires ou des locataires, il n'y a pas d'attraction supplémentaire. Pour une réunion politique (on y parle plutôt de parti et d'élection, mais c'est cela qui constitue pour la foule la politique) il est entendu qu'un ou deux orateurs se chargeront d'amuser l'auditoire par des histoires ou des plaisanteries plus ou moins saugrenues.

Dans tous les discours qu'il entend, le nouvelliste tâche de remettre un peu d'ordre, résume et élague pour dégager l'idée qui vaut la peine d'être rapportée. Dans les réunions d'intérêt professionnel ou pour des oeuvres, les discours sont généralement mieux au point; il y a encore bien à reprendre, il faut souvent refaire cela en français, mais enfin ça se tient. Dans les réunions de caractère patriotique, il y a du meilleur et du pire; c'est un des désagréments du métier que d'écouter pendant des heures des fats se gargariser avec de grandes phrases, creuses, à force d'avoir été répétées sans conviction. Mais la foule aime cela et vibre d'enthousiasme, quitte à retourner le lendemain à son apathie ordinaire.

L'assemblée-type, c'est l'assemblée politique. Là les hommes fument tant qu'ils peuvent, en écoutant, plutôt distraitement, des orateurs qu'ils aperçoivent à travers la fumée; l'on change de place, l'on se promène dans la salle, l'un fait une réflexion à voix haute ou interrompt l'orateur; les conversations particulières vont leur train. De temps à autre, l'orateur enfle la voix, secoue l'auditoire qui applaudit.

Cela c'est l'assemblée paisible; l'orageuse est plus amusante. Il y a quelques assemblées que je n'oublierai pas; par exemple la convention conservatrice dans Laurier-Outremont en juin 1930, ou encore l'ouverture de la campagne de M. Lavery à la mairie dans la salle du marché Saint-Jacques, le printemps dernier. J'ai vu là ce qui s'appelle du chahut. Règle générale c'est plus paisible; il n'y a que quelques petits incidents — interruptions ou altercations entre partisans convaincus — juste ce qu'il faut pour agrémenter la soirée.

Quant aux orateurs, ils sont variés. Il y a les grandes vedettes, qui remplissent les salles et pour qui l'on installe des haut-parleurs ou l'on réquisitionne la radio.

Le nouvelliste rapporte leurs discours, en résumant, toujours, et en corrigeant assez souvent. Ce sont les grands personnages de la politique: ministres, candidats en vue. Viennent ensuite les orateurs agréés par les organisations électorales et dont un bon nombre sont avocats; le nouvelliste ne se demande pas si ce sont des orateurs à $25 ou à $15 ou à $10; il note dans leurs discours ce qui peut être intéressant.

* * *

Evidemment, le point de vue change avec les journaux, selon qu'ils sont favorables à l'un ou à l'autre des partis ou des adversaires en présence. C'est une des notes essentielles de notre journal que l'indépendance au point de vue politique; à cause de cela nous apportons à l'information politique une attention soutenue et le souci de la vérité; le public, même celui qui ne nous aime pas beaucoup, sait cela, puisque notre tirage monte en temps de campagne électorale. Nous rapportons donc ces discours dans la mesure où nous les jugeons intéressants.

Dans ces réunions, moins qu'ailleurs, le pittoresque ne perd pas ses droits. Un bon compte rendu doit être vivant; il faut décrire ce qui vaut la peine de l'être, donner la physionomie de l'assemblée, noter les incidents, les interruptions, le désordre. Et c'est à cause du pittoresque qu'ils comportent que certains discours absolument nuls trouvent place dans les comptes rendus.

Il s'en prononce bien plus qu'on le pense, des discours ridicules. Tantôt c'est le candidat qui bafouille parce qu'il a le trac; tantôt c'est un orateur que l'on interrompt ou que l'auditoire ne veut pas laisser parler et qui se fâche et dit des sottises. Le plus souvent les discours amusants le sont à l'insu de l'orateur, qui commet des perles inconcevables sans s'en douter. Dans ce domaine l'orateur ouvrier est roi, mais il arrive à d'autres de dire de ces âneries incroyables.

Assez souvent ces perles sont perdues pour les auditeurs qui ne se donnent pas la peine de réfléchir sur ce qu'ils entendent. D'ailleurs, il est à remarquer que le public, auquel on croit plaire en lui présentant des orateurs dits ouvriers, n'aime pas beaucoup ce genre d'éloquence; et c'est pendant ces discours que la salle est le moins attentive. Il va de soi que le nouvelliste de son côté n'a pas grand chose à faire dans ces moments-là. Si alors vous regardez à la table des journalistes, vous en verrez un qui lit, un autre bâille ou somnole (car notre journée commence avant 7 heures 30 le matin, même lorsqu'elle s'est terminée à minuit la veille), deux écrivent à tour de rôle sur une feuille: pour tuer le temps ils jouent au *tic-tac-to*.

Il ne faut pas trop généraliser, il y a des ouvriers qui parlent correctement et ont des idées, mais c'est tout de même l'exception; d'autres ont des idées mais ne savent pas les rendre; et d'autres enfin n'ont rien du tout et répètent des clichés qu'ils apprêtent parfois à des sauces tout à fait inattendues. Lorsque les journalistes ont ainsi du loisir il leur arrive de noter les perles qui sont du meilleur éclat. Mais le lendemain matin en défrichant ses notes sténographiques pour faire le compte rendu, le nouvelliste fatigué trouve parfois que ces perles brillent moins une fois disparue l'atmosphère où elles sont écloses; ou bien il n'y a pas beaucoup d'espace disponible et il faut faire court. Parfois cependant il se permet l'impertinence de rapporter ces petits monstres.

* * *

Chacun de nous pourrait en citer beaucoup de ces perles. On nous permettra d'en donner ici quelques-unes que nous avons nous-même entendues un peu partout, chez des orateurs de toutes couleurs: "Je ferai de tous mes pieds et de toutes mes mains"; "cet homme a monté l'échelle sociale avec sept magasins"; "indubitablement parlant et même politiquement parlant"; "...pas plus qu'on est capable de construire un propriétaire ordinaire avec des prières"; "les électeurs de Saint-... auxquels j'ai l'honneur de représenter"; "si nous ne sommes pas morts, au moins nous n'avons pas crevé de faim"; "nous voyons une étoile d'espérance et nous avons en nous l'homme qui nous la donnera dans l'avenir"; "je vous présente Mme C..., présidente de la filiale des dames féminines"; "l'homme public est une tâche très difficile à remplir"; "on a fait un rapport pour engloutir, pour leurrer le conseil"; "des charretiers à traction animale"; "...renié sa vie naturelle dans des choses auxquelles il sait que c'est faux"; "si M. X. est estimé c'est parce qu'il a su mettre son patriotisme et qu'il a su mettre ses opinions politiques de côté pour le bien-être de nos familles et de toute la division en général; et voilà ce qui le caractérise ce soir".

On en pourrait rapporter longtemps comme cela. Et il y a aussi les citations et les comparaisons qui portent à faux ou n'ont aucun rapport au sujet et qui sont du plus grand comique.

* * *

Dans une assemblée ordinaire, le nouvelliste entend assez de discours pour remplir une page ou deux du journal; il se borne à noter ce qui est intéressant et règle générale il a alors de quoi remplir deux ou trois fois l'espace que le journal peut donner à l'assemblée; car en période électorale par exemple il faut pour rendre justice à tout le monde résumer. D'ailleurs combien de ces discours mériteraient d'être lus s'ils n'avaient pas été arrangés, corrigés, condensés par le journaliste? Peut-être un sur mille! Il y a des politiciens qui s'en rendent compte, mais ils ne sont pas nombreux; la plupart sont bien plus prompts à protester si l'on n'a pas rapporté ce qu'ils avaient dans l'esprit même lorsqu'ils ont dit le contraire de ce qu'ils voulaient dire (ce qui n'est pas la même chose que le contraire de leur pensée).

L'assemblée politique est depuis quelques années de plus en plus menacée, refoulée par les progrès de la radio; mais elle est tellement dans nos moeurs qu'elle résistera sans doute longtemps encore. Les journalistes peuvent trouver parfois qu'il y en a trop souvent ou qu'elles finissent trop tard, mais au fond ils ne détestent pas les assemblées; ils n'iront pas en curieux, mais lorsqu'ils y vont en service pour leur journal ils en profitent pour écouter et regarder, car c'est, tant du côté de la salle que de l'estrade, un spectacle qui ne manque pas d'intérêt.

**Paul SAURIOL**

# Les trois Pères Lamarche

Un communiqué nous arrive, à peu près ainsi conçu: le R. P. Lamarche, O.P., donnera une conférence ce soir sur Henri d'Arles.

Nous supposons bien qu'il s'agit de l'aîné des Pères Lamarche, dominicains, celui qu'on a longtemps appelé le P. M.-A. Lamarche et que le *Canada ecclésiastique* désigne maintenant par le prénom: Marcolin.

Car il y a chez les Dominicains trois Pères Lamarche, le Père Marcolin, professeur à l'Université de Montréal et directeur de la *Revue dominicaine;* le P. Antonin Lamarche, et le P. Thomas Lamarche.

Le chef de l'information, désireux de précision, devra s'enquérir pour savoir si le P. Lamarche, O.P., annoncé dans un communiqué est le P. Marcolin, le Père Antonin ou le Père Thomas. Cela prend du temps et ajoute à sa besogne.

Un jour, nous nous présentons au couvent dominicain de Notre-Dame-de-Grâce, chargé de remettre un document au Père Marcolin Lamarche.

Nous demandons à voir le Père Lamarche.

Le petit frère portier nous répond par cette question digne de la précision naturelle à un chef de l'information:

—Mais lequel Père Lamarche, voulez-vous. C'est-y le gros?

Nous répondons: C'est le gros. Puisque nous connaissons le physique de deux des Pères Lamarche.

Mais, sans photographie, on ne peut différencier ainsi les Pères Lamarche dans le journal: le gros, le moyen, et le moins gros. Il faut les désigner par leur prénom, pour ne pas induire le public en erreur.

Depuis cette expérience, le réviseur de copie que nous sommes redouble de vigilance sur l'exactitude des prénoms car plusieurs ecclésiastiques portent le même nom de famille.

* * *

Pour un journaliste novice surtout, à qui on ne peut demander de connaître tous les membres du clergé séculier et régulier au Canada, l'attribution des titres: P.A. —P.—P.D. etc., est difficile, surtout dans la hâte de la rédaction. Et le seul volume de consultation en cette matière, le *Canada Ecclésiastique*, retarde souvent.

Les erreurs dans la désignation par abréviations des ordres religieux sont encore plus explicables. Il y a les c.s.c., les c.s.v., les p.s.v., les c.s.p., les c.s.sp., les o.c., les o.c.c.o., les o.p., les s.j., les s.c.j., les s.m., les s.m.m., et autres dont les lettres peuvent prêter à confusion et que les journaux confondent souvent, par la faute d'un copiste, d'un typo ou d'un correcteur, ou des trois à la fois. Mais tout cela sans méchanceté, ni conspiration, on vaudra bien le croire. Nous n'avons pas le temps de conspirer. Nous ne visons qu'à l'exactitude, même dans la hâte où nous fabriquons le journal. Si elle est relative, — l'exactitude, — c'est qu'on ne peut retarder le journal d'une heure pour vérifier si nous avons réellement toutes les bonnes initiales, dans le bon ordre, avec tous les points juste à la bonne place et de la bonne grosseur.

**R.**

# Chez le coroner

Chaque journal a son chroniqueur de la Cour du coroner qui se rend à la morgue vers le même temps que le chroniqueur auprès des tribunaux criminels, c'est-à-dire vers dix heures de l'avant-midi.

En temps ordinaire, le chroniqueur de la Cour du coroner ne dépense pas une somme d'énergie ou d'initiative considérable. Il va dans le bureau du greffier et prête l'oreille chaque fois qu'on vient demander un permis d'inhumation. L'information reçue, il téléphone sa nouvelle au journal ou la rédige lui-même pour la remettre à son chef des informations vers midi, quand il retourne à la salle de rédaction.

Le chroniqueur de la Cour du coroner doit se déranger quand le greffier, ou le coroner, sur l'avis de la Sûreté, estime qu'il est nécessaire de tenir enquête. Le journaliste accompagne alors le greffier dans la Cour où se tient l'enquête. Lorsqu'il s'agit d'une enquête banale, le greffier joue au coroner, interroge les parents, les amis de la victime ou tout témoin, prend les notes qu'il juge nécessaires puis passe dans le cabinet de travail du coroner qui appose sa signature sur un document qui devient ainsi officiel. L'enquête est close.

Quand la Sûreté se croit en face d'un meurtre ou d'un suicide commis dans des circonstances particulières, ou encore s'il s'agit d'un accident où l'on soupçonne négligence criminelle, il y a enquête devant le coroner, assisté d'un jury composé de six hommes, les premiers qui tombent sous la main.

Le journaliste suit alors un véritable procès. Un avocat représente la Couronne. Si la Sûreté détient quelqu'un, cette personne a également droit d'avoir un procureur pour sauvegarder ses intérêts.

Les jours où le coroner tient une enquête importante, la foule des curieux envahit la Cour. Ces jours-là aussi les chroniqueurs de la Cour du coroner doivent jouer du coude pour se trouver un petit coin de table afin d'écrire leurs copies. Chaque fois que le coroner entend une cause comme celle de Philias Pelletier, de Liliane Morel, de Joseph Alisero, etc., les journalistes attitrés voient surgir des bonshommes qu'ils n'ont jamais vus, se disent leurs confrères, et prennent la place des véritables journalistes. Ces intrus sont d'ordinaire des parasites ou des tapeurs. Engeance en tout cas détestable et que le journaliste subit avec répugnance.

Habituellement, un journaliste par journal suffit à "couvrir" le service de la Cour du coroner. Dans le cas d'une enquête susceptible de plaire au public, qui aime toujours à se délecter dans le jaunisme ou le sadisme, les journaux à grand tirage dépêchent à la morgue deux ou trois hommes, en plus du chroniqueur attitré de la Cour du coroner.

Les chroniqueurs de la Cour du coroner voient souvent couler des larmes. Ils apprennent à savoir ce que c'est que le désespoir d'une mère, d'un père, d'une femme ou d'un mari quand la mort leur a enlevé subitement quelqu'un des leurs.

Ce qui ne veut pas dire que les chroniqueurs de la Cour du coroner sont d'ordinaire taciturnes ou moroses...

**Alvarez VAILLANCOURT**


**Une vie nouvelle:** Une vie de sécurité et de progrès est assurée aux Canadiens français

Qui reconnaissent la nécessité de l'épargne;

Qui donnent leur coopération à LEURS institutions, dignes de leur confiance;

Qui retiennent CHEZ EUX et au bénéfice de LEURS propres oeuvres LEURS capitaux.

**Un moyen simple, facile de pratiquer l'économie profitable et nationale et de se libérer de tous soucis, sans charge excessive, c'est une police dans**

**LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS**

— FONDÉE EN 1876 —

**Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les Compagnies commerciales.**

....

**VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITE, RENTES VIAGERES**

....

La plus forte société française d'Amérique. Assure les hommes, les femmes et les enfants, depuis $100.00 jusqu'à $10,000.00, d'après les systèmes les plus modernes et les plus avantageux.

....

**Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont directement aux assurés eux-mêmes.**

....

Assurance en vigueur: **$50,000,000.00**

Bénéfices payés: **$21,500,000.00**

Fonds accumulés: **$14,500,000.00**

....

**Dividendes payés aux sociétaires durant l'année 1934: $89,476.70**

....

*850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux Etats-Unis.*

*Accueil, Renseignements et Publicité:* **924, rue Saint-Denis**

**Siège social: MONTREAL**

*Secrétariat, Administration et Bureau médical:* **930, rue Saint-Denis**



***Après vingt-cinq ans...!***

*Au fondateur du* Devoir, *à son directeur actuel, à ses collaborateurs, Larivière Incorporée offre l'expression sincère de son admiration pour l'oeuvre nationale qu'ils poursuivent: le journal libre, qui célèbre ses noces d'argent.*

**La Maison Larivière Incorporée de Montréal**

**Quincaillerie, serrurerie de luxe, articles sanitaires**

Fondée en 1889, la maison Larivière Incorporée est aujourd'hui, après près de 50 ans d'existence, l'une des plus considérables, des plus importantes de cette province. Son chiffre d'affaires, de $24,000 à la fin de sa première année, dépassait le demi-million vingt ans plus tard. Son aménagement au point de vue de l'économie d'espace de même que son service rapide et efficace n'a pas pas encore été dépassé.

Débuts modestes, capital initial de $418.78, stock de $2,000, la maison fut d'abord connue sous la raison sociale de Amiot & Lecours. En 1892 M. Frédéric-C. Larivière, de nos jours encore l'un de nos hommes d'affaires les plus en vue de la métropole, se joignit aux deux associés et dix ans plus tard, soit en 1902, Amiot, Lecours & Larivière Incorporée, avec M. Larivière comme président, était fondée avec un capital de $100,000 entièrement payé, montant accumulé au cours de ses 13 années d'opérations. C'est en 1908 que le nom de la compagnie se transforma en celui de Larivière Incorporée. M. Larivière en est resté le président, secondé par un personnel dévoué que dirige maintenant M. Jean-B. Beaudoin, directeur-gérant, bien connu dans le monde des affaires.

***La quincaillerie où tout est complet***

QUINCAILLERIE — APPAREILS DE PLOMBERIE et de CHAUFFAGE A EAU CHAUDE ET A VAPEUR et leurs ACCESSOIRES — PEINTURE — VITRES — ACCESSOIRES ELECTRIQUES — USTENSILES DE CUISINE, VAISSELLE, COUTELLERIE, ETC. — OUTILLAGE pour tous METIERS — ETC...

*Notre grande spécialité:*
**FERRONNERIE DU BATIMENT**

**Agents spéciaux de la fameuse peinture "Duco" de la Canadian Industries, Ltd.**

**ATTENTION TOUTE SPECIALE aux commandes du Clergé et des Communautés Religieuses.**

**GROS ET DETAIL**

**Larivière INCORPORÉE**

**3715, Boulevard St-Laurent — — — — — — — — Montréal**

# L.-N. MESSIER
## 1910-1935

# LE DEVOIR
## 1910-1935

# *UN QUART de SIECLE*

**au service du public de plus en plus nombreux qui fréquente notre établissement, à qui nous offrons nos remerciements. Depuis sa fondation en 1910, la maison L.-N. Messier n'a cessé de prospérer sous l'habile direction de M. L.-N. Messier qui en fut le fondateur et en demeure l'âme dirigeante.**

**de lutte pour toutes les bonnes causes, le vaillant journal, toujours sur la brèche, a triomphé de tous les obstacles. Il convient donc ici, en cette occasion, de rendre hommage au "DEVOIR" et de lui souhaiter succès et prospérité afin qu'il puisse continuer son rôle utile.**

LA QUALITE de sa marchandise, son service courtois, ses prix raisonnables et l'atmosphère sympathique qui y règne entre le personnel et les clients lui ont permis de devenir le magasin à rayons le plus important du Nord et ont étendu sa renommée dans toutes les parties de la ville.

Les dames et les demoiselles y trouvent un assortiment remarquable d'étoffes à robes et les patrons requis pour les confectionner, ainsi que bas, gants, sacs à main, corsets, sous-vêtements, etc... etc... Les messieurs et les garçonnets peuvent s'y procurer les vêtements les plus modernes parmi le plus beau choix de mercerie. Pour embellir le foyer, les acheteuses trouvent plaisir à choisir parmi nos tapis, carpettes, draperies, rideaux, garnitures de lit, etc.

***Soyez du nombre de nos clients satisfaits et n'achetez rien sans visiter auparavant le magasin***

# L.-N. MESSIER

## Angle Mont-Royal et Fabre

**Tél. AMherst 2143**

# Le métier de la chronique

Il n'est pas de recette absolument certaine pour la production d'une *chronique*, d'un *billet du soir* ou d'une *actualité*. Cela requiert du chroniqueur des aptitudes spéciales. Tel journaliste remarquable pourra, en quelques minutes, résumer, de façon claire et précise, les questions les plus compliquées: souvent, ce journaliste dont on admire la solidité de jugement, la maturité d'esprit, sera incapable d'écrire la plus modeste chronique. Par contre, tel chroniqueur au style alerte, à l'esprit caustique, à la verve malicieuse, ne pourra réussir l'article sérieux.

En général, du moins dans nos journaux, le chroniqueur n'a guère le temps de préparer ses chroniques. Sollicité, à chaque heure du jour par cent petites besognes routinières et obscures, il n'est pas toujours dans les dispositions favorables à l'éclosion de sa chronique, lorsque le moment est venu de l'écrire. Il s'exécutera quand même, tant bien que mal; car le journal est exigeant et réfractaire à toute pitié. Il lui faut de la copie pour s'alimenter. Et les lignes de s'aligner, tantôt péniblement, tantôt fiévreusement. Ca y est. La copie est prête. Raturée, corrigée, censurée, elle monte sur la table du prote, et Dieu sait à quels périls elle est encore exposée, parfois, là-haut. Enfin, quand le chroniqueur reçoit son journal tout chaud et qu'il revoit sa chronique, toute pimpante et tout humide d'encre fraîche, il lui trouve un petit air assez digne, sans pour cela être pleinement satisfait de cette prose qu'il a dû jeter, en quelques jets, sur le papier. Il se promet alors de soigner mieux sa copie à la prochaine occasion, bien qu'il sache, au fond de lui-même, qu'il sera encore saisi à la gorge par l'horloge et qu'il ne fera probablement pas mieux.

* * *

Mais, à travailler ainsi dans des conditions peu propices, le chroniqueur acquiert une discipline — et je dirais même une certaine souplesse qui lui permettra d'écrire, même sous le coup d'un violent mal de tête. Car le journaliste n'est pas à l'abri des maux de tête. Cependant, l'obligation qu'il a d'écrire, l'habitude, l'expérience le stimuleront et engourdiront le mal au point qu'il l'oubliera, momentanément. Chose curieuse et que je ne saurais expliquer, il arrive souvent que les meilleures chroniques soient celles que l'on a écrites dans les pires conditions de travail.

Il ne suffit pas de pouvoir écrire, à cinq minutes d'avis: mais il faut encore savoir quoi dire. Même si le cadre de la chronique peut être fantaisiste, celle-ci doit cependant être soutenue par autre chose que les artifices du style. Aussi le chroniqueur devra-t-il amasser d'avance, dans sa cervelle, un petit bagage de projets de chroniques et les y laisser reposer paisiblement jusqu'à ce qu'il en ait besoin. Pour cela, il imitera, en quelque sorte, l'herborisateur, il aura son herbier. Il devra, encore plus que celui-ci, exercer autour de lui son esprit d'observation. Car il ne pourra se contenter, comme le naturaliste, de tenir ses yeux en éveil, mais aussi l'ouie et même l'odorat (ne serait-ce que pour respirer les premiers parfums du printemps)!

Dans son herbier humain, le chroniqueur, épinglera avec soin les sujets, intéressants par la valeur ou par la nullité, qu'il trouvera. S'il rencontre, par exemple, dans les coulisses parlementaires ou municipales, dans un salon ou dans la rue, un être ridicule ou simplement un peu trop original, il "prendra" sournoisement ce bonhomme sans que celui-ci en ait cure, il le classera dans l'un des compartiments étanches de son *herbier-cervelle*. Et, un bon jour, vlan! le "sujet" est tiré de sa position inconfortable. Quand il revoit la lumière du jour il est dans le journal. Il n'est pas moins ébahi que Jonas sortant du monstre. Sans pudeur et sans remords, le chroniqueur scalpe son bonhomme, le découpe, en fait l'autopsie minutieuse, en étale, triomphalement l'intérieur. C'est dire qu'il y a souvent, exagération, et qu'il ne faut pas prendre trop aux sérieux ces chroniques dont le but est, de détendre le lecteur; cela ne doit pas empêcher le chroniqueur de glisser adroitement, entre les lignes, une petite leçon, de se servir des travers de l'humanité pour inciter au bien.

Cette catégorie de chroniques s'apparente étroitement avec la caricature et elle est fort amusante pour autant que le chroniqueur ne franchit pas les limites du bon goût et ne manque pas à l'honnêteté, ni à la charité chrétienne.

D'autres fois, le chroniqueur a à tracer le portrait d'un homme en vue qui vient de mourir. Ici, la tâche est plus délicate et même assez aride s'il a peu connu l'homme dont il évoque la figure. Il doit alors être très prudent, puiser ses informations à des sources sûres. Si, au contraire, il a bien connu ce personnage, sa besogne sera relativement facile, et la chronique plus intéressante. Dans un cas comme dans l'autre, il devra éviter d'être trop funèbre, se rappelant que la chronique ne doit jamais se départir — même devant la mort — du sourire. Aussi, plutôt que de s'apitoyer stérilement sur la disparition de son personnage, devra-t-il chercher dans la vie de celui-ci, des anecdotes charmantes qui mettent en relief certains côtés pittoresques de son caractère. Là encore, il devra user de tact.

Plus souvent, le chroniqueur trouvera la matière de sa copie dans les faits du jour. Pour les faits de grande importance que lui apportent les agences de nouvelles — comme les guerres, les grèves, la famine, la révolution. les épidémies —, le chroniqueur laissera au rédacteur-en-chef ou au directeur le soin de commenter l'événement. Lui, il passera après ceux-ci et, comme Booz, il ramassera les épis qu'auront laissé tomber les premiers glaneurs. C'est dire qu'il s'emparera d'un minuscule fait, en apparence bien insignifiant et qui semble greffé timidement sur la nouvelle principale. De ce fait qu'il pétrira, comme un sculpteur pétrit la glaise, il fera sa chronique.

* * *

En voyage, le chroniqueur n'oubliera pas son rôle. Il ne se contentera pas d'admirer platoniquement les paysages nouveaux qui lui sont découverts. Il s'en emplira les yeux et souvent le coeur quand l'émotion sera trop forte. De retour dans la "boîte" il refera, pour ses lecteurs et aussi pour lui-même, son voyage. Et, encore ici, il devra éviter de quitter le cadre de la chronique. S'il veut que ses impressions de voyage ne rebutent pas le lecteur, il devra éviter autant que possible la statistique, le ton savant, la découverte à la Christophe Colomb, le journal à la Jacques Cartier. La chronique de voyage ne doit pas sentir le cours de géographie, de géologie ou de cosmographie: elle s'adresse à un public fort divers et non à un groupe de savants ou de dilettantes, elle doit amuser, faire sourire, distraire.

Comme on le voit, ce n'est pas plus difficile que ça de faire une chronique: il n'y a qu'à regarder, à écouter, à retenir, à sourire, — et à écrire — vous avez la recette...

**Lucien DESBIENS**

# Téléphone et télégraphe

Le téléphone et le télégraphe ne sont pas utiles, ils sont indispensables au journal moderne d'information. Sans eux, il n'existerait pas, car sans eux, il n'y aurait pas de *dernière heure*, et, sans *dernière heure*, on n'imagine pas un journal d'information.

Au *Devoir*, le chef du service des nouvelles, le camarade Robillard, est un homme placide et flegmatique. S'il lui arrivait, en *dernière heure*, celle de l'action rapide et souvent de la bousculade, d'être privé des communications téléphoniques et télégraphiques, il en ferait pour sûr une maladie.

Fait remarquable, c'est presque toujours en *dernière heure*, au moment où la dernière forme va descendre de la typographie à la clicherie, que surviennent les nouvelles d'importance. Celles-ci sont un peu comme ces voyageurs qui arrivent toujours à la gare alors que leur convoi se met en marche. Un bon voyageur ne manque pas son train pour si peu; un bon journaliste ne doit jamais rater une nouvelle de *dernière heure*.

Le téléphone sert principalement à la transmission des nouvelles locales. Ainsi, par exemple, le reporter qui n'a pas le temps de courir jusqu'au journal communique à son chef les dernières révélations d'une séance d'enquête, les dernières décisions d'un caucus des conseillers municipaux ou encore les plus récents détails d'un accident survenu à l'autre bout de la ville. Il arrive parfois que le téléphone serve pour la transmission de nouvelles qui viennent d'autres villes, quand par exemple un correspondant se trouve éloigné du télégraphe, mais à proximité du téléphone.

Comme la plupart des grandes institutions, le *Devoir* a son standard téléphonique qui dessert une vingtaine de postes locaux, dont plusieurs à la rédaction. Pour l'expédition plus rapide des messages, un fil particulier, indépendant du standard, est installé dans la salle des nouvelles. Le chef du service ou quelqu'un de son personnel peut ainsi obtenir la communication sans retard. De l'extérieur, le reporter atteint directement son chef. Il va sans dire que l'adresse téléphonique pour ce fil n'est connue que des initiés. C'est grâce à ce fil par exemple qu'un soir d'élection municipales, le service des nouvelles peut rester en communication constante avec l'hôtel de ville, obtenir les résultats des divers scrutins au fur et à mesure qu'ils sont annoncés par le greffier de la ville pour les transmettre aussitôt au public. Les nouvelles téléphoniques sont évidemment transmises au public par les postes reliés au standard.

### Le "teletype"

Pour la télégraphie, il y a les appareils ordinaires, avec télégraphistes, et les appareils de réception automatique, du type *Creed*, pour les dépêches de l'agence de la *Canadian Press*.

On peut définir en quelques mots l'appareil *Creed*: un dactylographe qui imprime à distance. Le clavier de ce dactylo se trouve aux bureaux de la *Canadian Press*, dans l'hôtel de la *Gazette*. La matrice aux caractères et le charriot avec sa bobine de papier se trouvent dans le bureau du journal abonné à l'agence. Le clavier de la rue St-Jacques peut cependant déterminer l'impression de la même dépêche chez plusieurs journaux abonnés.

Pour les abonnés du jour — c'est le cas du *Devoir*, — le *Creed* se met en marche le matin, dès 7 h. 30 et continue à imprimer ses dépêches, datées d'un peu toutes les villes du globe, jusqu'à 4 heures dans l'après-midi. L'opérateur de l'immeuble de la *Gazette*, qui doit être un dactylographiste agile, ne se repose que pendant deux brefs intervalles de dix minutes. L'un des opérateurs de la *Canadian Press*, M. Lucien Lachapelle, est un ancien garçon de bureau au *Devoir*.

Dans la salle des dépêches du *Devoir*, le *Creed* est automatique pour autant qu'une machine peut l'être. Il suffit qu'un surveillant y ait l'oeil de temps à autre, la nettoie et l'huile tous les deux jours, remplace une bobine qui n'a plus de papier. Le garçon de bureau y voit. Quant aux dépêches — il faut naturellement les traduire puisqu'elles nous sont toutes transmises en langue anglaise, — elles vont à Raoul Baby, grand spécialiste de la traduction et de la présentation des dépêches.

Pour parer à toute éventualité — sait-on jamais quand une machine, si perfectionnée soit-elle, va se détraquer — notre salle des dépêches est munie de deux appareils *Creed*. Si l'un cesse de fonctionner, l'autre le remplace immédiatement.

### Le télégraphe

Le télégraphe ordinaire, avec télégraphiste, sert aux correspondances particulières, d'Ottawa, de Québec, des autres endroits de la province et d'ailleurs. Maintenant que la session parlementaire de Québec est en voie, celle d'Ottawa aussi, le télégraphiste du *Devoir* a quotidiennement pas mal de besogne.

Notre journal dispose de deux fils particuliers qui lui sont loués par la compagnie du *Pacifique Canadien*. Cela lui permet d'être raccordé presque instantanément non seulement à tous les postes du réseau de cette compagnie, au Canada, mais à n'importe quel poste télégraphique en Amérique du Nord. Pour des raisons d'ordre technique, le *Canadien National* ne peut encore raccorder notre journal à son réseau par un fil particulier. Les messages télégraphiques qui nous viennent par le *Canadien National* sont livrés par messager cycliste.

Le journal dispose de deux fils particuliers; mais le *Pacifique Canadien* ne lui envoie tous les jours qu'un seul télégraphiste. Les services de deux hommes ne sont nécessaires à la réception qu'en des circonstances exceptionnelles, à l'occasion par exemple d'une campagne électorale ou d'une séance parlementaire qui tranche sur l'ordinaire.

A plusieurs reprises, le *Devoir* s'est fait transmettre de très loin de longues dépêches par des envoyés spéciaux. La même année par exemple, en 1927, M. Louis Dupire accompagnait notre fondateur, M. Henri Bourassa, directeur de notre journal à l'époque, dans une tournée à travers les provinces de l'Ouest; et le soussigné assistait à la convention conservatrice de Winnipeg qui devait choisir M. R. B. Bennett comme chef de son parti.

### Quelques souvenirs

Un souvenir télégraphique à propos de cette convention. Correspondants et envoyés spéciaux présents aux réunions eurent toutes les peines à faire parvenir des dépêches aux journaux des villes de l'est. Deux ou trois nuits de suite, des aurores boréales brouillaient affreusement la transmission. Les opérateurs winnipégois ne savaient comment s'en tirer. La situation devint particulièrement pénible la nuit qui suivit la fameuse séance où M. Howard Ferguson, alors premier ministre de l'Ontario, servit une remontrance conditionnée à l'ancien chef fédéral du parti, M. Arthur Meighen. Il va sans dire que tous les journalistes de l'est adressaient de longues dépêches à leurs journaux respectifs.

Quelques journalistes de la presse française de Montréal, dont le représentant du *Devoir*, avaient accepté l'hospitalité que la *Winnipeg Tribune* leur offrait dans son somptueux hôtel. A une heure du matin, toute la copie était prête, remise au télégraphe; mais la transmission n'était pas possible à cause des aurores boréales. A quatre heures, pas un mot n'avait encore passé sur le fil. La transmission ne devint possible que plus tard, dans la matinée, et par voie indirecte, en passant par Saint-Paul, Chicago et même, sauf erreur, par Washington et New-York.

Il convenait toutefois que la convention qui devait choisir M. Bennett comme chef de parti et le mettre sur la liste du pouvoir fût marquée par quelque signe dans le ciel. Cela n'a pas manqué. Il y eut des aurores boréales.

Notre journal peut se vanter d'avoir à son service des gens qui ne le quittent pas facilement. A la rédaction, à l'administration, dans les divers ateliers, il reste des employés qui étaient là dès le début, en 1910.

A la télégraphie, les employés du *Pacifique* qui se sont succédé chez nous ne sont pas nombreux. Le premier, Isaure Raymond, père du joueur de hockey du club *Canadien*, Marcel Raymond, fut télégraphiste au *Devoir* pendant une quinzaine d'années. De 1910 à 1913 ou 1914, chaque hiver, Isaure Raymond suivait à Ottawa M. Georges Pelletier, alors notre courriériste au parlement fédéral.

En 1924, Raymond revint au siège social de sa compagnie pour être remplacé au *Devoir* par M. Jean-Baptiste Dumouchel, dont le stage fut très bref, six mois à peine. Depuis dix ans, le fil particulier du *Devoir* est confié quotidiennement à M. François-Xavier Sénécal.

Pour ceux que la chose intéresse notons que l'adresse télégraphique du *Devoir* est: D.V. ce qui se lit en télégraphie —.. ...—

Autre moyen d'obtenir occasionnellement des nouvelles, de l'étranger surtout: la radio à ondes courtes. Un appareil Marconi, qui peut capter des émissions des cinq continents, complète la salle des dépêches du *Devoir*. L'actuel garçon de bureau, Marcel, en est l'opérateur, au moment de la *dernière heure*. Il est vrai que la radio-nouvelles n'est encore nulle part organisée convenablement. Les agences de nouvelles, par câble et par télégraphe, font preuve de plus de célérité que la radio. Affaire d'habitude, sans doute?

**E. B.**

# La maison de la bonne humeur

Le *Devoir*, c'est la "Maison de la Bonne humeur"!

A celui qui y est arrivé trop tard, à son goût, après de rudes détours cette appellation s'impose pour désigner le journal et les services qui s'y rattachent. L'esprit de famille y règne dans tous les domaines; le travail s'accomplit dans la joie, même au lendemain de coupures de salaires. Contre mauvaise fortune, tout le monde sait faire bon coeur. La rédaction ne manque pas de donner le ton. Les journalistes qui ont fait partie de la rédaction du *Devoir*, et qui, pour recueillir une mouture plus abondante, sont passés à d'autres journaux, savent bien dire que s'ils sont plus payés, leur vie professionnelle n'en est pas plus rose. Il leur manque cette atmosphère particulière à notre petite salle de rédaction, ce "climat" que crée principalement le chef des nouvelles, M. Robillard, avec son caractère égal et amène.

D'autre part, ce n'est pas dans tous les journaux que le directeur, le rédacteur en chef, le secrétaire de la rédaction—on a reconnu MM. Pelletier, Héroux et Dupire—s'attardent chaque jour à causer librement avec les jeunes, rappellent des souvenirs, après avoir déposé de la copie dans le "chariot", comme on désigne la petite boîte qui voyage de la salle de rédaction à l'étage du prote.

Les rédacteurs qui font partie de la salle commune ne sont pas, d'un autre côté, assez nombreux pour qu'il se forme des coteries, des intrigues. Tout au plus, les uns joueront-ils quelque bon tour à d'autres de temps en temps, ce qui amuse tout le monde, à commencer par le mystifié.

La rédaction des nouvelles proprement dites ou des articles destinés à la rubrique "Rez-de-chaussée" se fait ainsi sur une note de léger enjouement et de calme émulation.

Enfin, la confiance que nous fait la direction, la latitude qu'elle nous donne, la liberté qu'elle nous accorde pour la rédaction de nos articles font que nous ignorons la contrainte des idées; cette liberté est l'une des conditions de la bonne disposition d'esprit dans les journaux.

Jusqu'à maintenant les trois salles communes de rédaction ont toujours été exiguës. Les plus anciens au *Devoir* comme les plus jeunes ne connaissent pas les salles vastes, silencieuses, susceptibles de mieux faire éclore la pensée. Peut-être un jour viendra-t-il où le *Devoir* s'installera dans un immeuble plus spacieux, ne serait-il que miniature de celui de l'Illustration, récemment inauguré aux environs de la capitale française? En attendant, les rédacteurs se consolent en songeant qu'ils regretteraient peut-être l'ancienne petite salle de la rue Notre-Dame, puisque, il y a cinquante ans, les élèves de l'Ecole Centrale de Paris, qui passaient d'un vieil immeuble à celui de la rue Montgolfier, ne craignaient pas de composer ce couplet tendancieux, que rapporte Maurice Donnay, égrenant ses souvenirs sur cette Ecole:

**La nouvelle Ecole centrale,**
**Un beau monument,**
**Remplac' l'autre qu' était sale**
**Moins commodément.**
**On s'est battu la prunelle**
**Qu' les élèves soient mal,**
**Mais la direction est belle**
**C'est là l' principal.**

Pour le moment, l'immeuble du *Devoir* n'est peut-être pas "un beau monument"; il parait peut-être "sale",

**Mais la direction est belle**
**C'est là l' principal.**

Et la liberté des idées est grande, ce qui ne se voit pas partout.

**Alfred AYOTTE**


**Si c'est un bon livre**
**NOUS L'AVONS**

Surveillez nos réclames pour les nouveautés. Ce que vous n'y voyez pas, nous vous le procurerons.

**Le "DEVOIR"**
**Service de Librairie.**

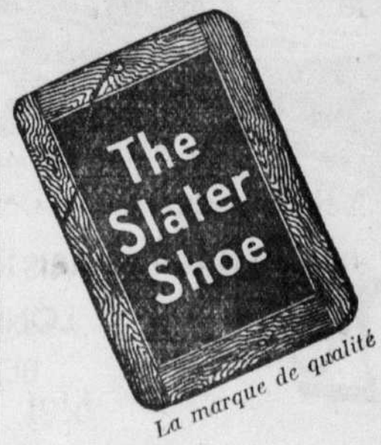
Seuls des experts à votre service.

**Dorure Argenture**

*Vive le "Devoir"! Félicitations et voeux de prospérité.*

**Spécialité: PLACAGE de Calices et Ciboires**

**L. ARCHAMBAULT**
**4366, AVE PAPINEAU :: MONTREAL**



*La marque de qualité*

*Nous sommes heureux d'offrir au*

**DEVOIR**

*avec nos hommages et félicitations nos meilleurs voeux de succès et prospérité...*

**The Slater Shoe Company, Ltd**

**Fabricants des meilleures chaussures pour hommes au Canada**

**MONTREAL**

**RENTES VIAGERES GARANTIES**

**IMMEDIATES**

**SOUSCRIPTEURS.** — La partie prenante doit être une personne seule, appelée sociétaire-rentier.

**LA RENTE**

a) **Echéance** — Trois mois après le versement de la somme;
b) **Montant garanti;**
c) **Mode de paiement** — Trimestriel;
d) **Durée** — Toute la vie;

**PARTICIPATION.** — Dans le cas d'excédent de bénéfice, le participant peut recevoir une rente supplémentaire.

**OPTIONS**

a) **Rente immédiate ordinaire.** — Elle cesse dès le décès du sociétaire-rentier;
b) **Rente immédiate spéciale.** — Elle est continuée à ses ayants droit jusqu'à la onzième année de sociétariat, si son décès survient pendant ce laps de temps.

**SOMME A DEBOURSER**

a) **Montant** — Libre au prospecté de le fixer lui-même;
b) **Mode de paiement** — Unique.

**DIFFEREES**

**SOUSCRIPTEURS.** — Les parties prenantes peuvent être:
a) soit une personne seule, appelée sociétaire-rentier;
b) soit deux ou trois personnes: le sociétaire-rentier, sur qui repose la rente; un donateur, qui reste maître absolu du certificat; un simple bénéficiaire.

**LA RENTE**
a) **Echéance** — 65 ans;
b) **Mode de paiement** — Trimestriel;
c) **Durée** — Toute la vie; garantie pour 10 ans;
d) **Conversion** — Au bout de cinq ans, peut toujours être changée en rente immédiate.

**PARTICIPATION.** — Dans le cas d'excédent de bénéfice, le participant peut recevoir une rente supplémentaire.

**ANNUITE.** — Dès le décès du sociétaire-rentier, avant 65 ans, la Caisse distribue aux ayants droit, pendant dix ans, une annuité également garantie.

**LA CONTRIBUTION**
a) **Coût** — $13.50 chaque unité;
b) **Recouvrement** — Les paiements se renouvellent à la date d'inscription, avec 30 jours de grâce;
c) **Diminution** — Au bout de cinq ans, libre au porteur d'un certificat de deux unités ou plus de faire diminuer sa contribution annuelle.

LETTRE EXPLICATIVE SUR DEMANDE

**CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE**
SOCIETE DE RENTES VIAGERES
**55, ouest, rue St-Jacques Montréal HArbour 3291**

# L'interview

De même qu'un repas n'est pas complet sans fromage, un journal ne le serait pas sans l'interview.

L'interview est l'une des caractéristiques du journalisme, c'est un genre de *papier* bien particulier au métier, tout autant que le papier à journal.

Le mot interview n'a-t-il pas d'ailleurs été créé à son intention? C'est tellement le cas, le mot interview est tellement *journalique*, que le français l'a accepté, sans aucune hésitation, malgré son origine anglaise, lui reconnaissant un sens plus spécifique, plus restreint, qu'au mot entrevue. Interview est admis en français, à l'intention des journalistes, tout autant que reporter. Dans le monde où l'on écrit par métier, l'interview appartient de droit aux journalistes.

Pour le journaliste, en maintes circonstances, l'interview est ressource précieuse. S'il lui arrive de n'avoir rien à dire de son cru, de n'avoir pas de sujet d'article — le fait se produit dans la vie des journalistes même les plus prolifiques — il reste la planche de salut de l'interview.

Le reporter trouve toujours quelqu'un qui soit disposé, quand ça ne serait que pour lire son nom imprimé, à parler de ceci, de cela, de n'importe quoi. L'un des premiers principes de notre métier— car il en a — n'est-ce pas précisément de faire parler les autres?

L'interview que nous venons d'indiquer n'est toutefois qu'occasionnelle, fortuite. C'est l'interview d'urgence, quand il s'agit de fournir de la copie au prote, cet homme qui n'attend pas au delà de l'heure fixée d'avance comme la dernière.

* * *

Il y a l'entrevue de grand genre et de combien d'autres genres. L'interview est multiple, innombrable. Elle revêt les formes les plus diverses. En somme, il y a autant de genres d'interviews qu'il peut y avoir d'interviews, qu'il existe de personnes *interviewables*. Or personne n'échappe absolument à la loi de l'interview. Par suite de circonstances accidentelles, d'un simple fait d'actualité, le citoyen le plus modeste, l'homme de la rue, cet anonyme parmi la foule des anonymes, peut devenir digne de l'interview... à moins, dirait un malin, qu'il n'en devienne la victime. Mais l'homme de la rue ne se plaint pas généralement s'il lui arrive d'être interviewé.

Les véritables victimes de l'interview — encore que plusieurs d'entre eux trouvent bien quelque charme à ce supplice — ce sont les personnages en vue, les premiers ministres et autres habitants des hautes sphères politiques, sociales, économiques, théâtrales, diplomatiques, nationales et universelles, scientifiques.

Pour certains d'entre eux, l'occasion survient périodiquement et parfois, si l'on peut dire, à haute fréquence.

* * *

Le premier ministre du Canada, M. Bennett, doit avoir par exemple, dix fois par jour, sinon davantage, l'occasion d'accorder ou de refuser une interview. Ceux qui le connaissent diront qu'il refuse puisqu'en public M. Bennett fait mine de ne pas aimer les journalistes, de mépriser même leur métier, un métier de gagne-petit après tout. Ne doit-il pas alors détester l'interview?

Pourtant M. Bennett s'y prête. Je le sais d'expérience, pour avoir eu l'occasion de l'interviewer à quelques reprises. Et je ne parle pas des interviews collectives que M. Bennett accorde parfois aux courriéristes parlementaires ou à d'autres groupes de journalistes.

Je me rappelle la première interview que j'obtins de M. Bennett, chef de l'opposition conservatrice.

Un soir, au Parlement, tout de suite après l'ajournement de six heures.

Son secrétaire me dit que M. Bennett doit partir immédiatement et qu'il n'aura probablement pas le temps de me recevoir. J'insiste, disant pour la forme, que je n'ai qu'une question à poser.

M. Bennett me reçoit tout en enfilant son paletot. Je pose une question. M. Bennett y répond avec un laconisme déconcertant: *No.*

Je risque une deuxième question qui me vaut cette autre réponse: "*Young man*, vous avez dit une question. Vous l'avez posée. J'y ai répondu. Tenez-vous en à une question. Le représentant du journal de M. Bourassa doit être fidèle à ses engagements".

Je ne pus en obtenir davantage; mais c'était suffisant pour écrire quelque chose d'aussi piquant que si la conversation avait été de plus longue durée.

D'ailleurs, pour une fois, M. Bennett n'avait-il pas tenu lui-même son engagement de répondre à une question? Il est vrai qu'il était plus près de la lettre que de l'esprit.

* * *

Un interviewer qui connait son affaire n'a d'ailleurs pas besoin que l'interviewé soit loquace. Les interviews les plus courtes sont souvent les meilleures.

Au lendemain des élections de guerre et de la défaite des libéraux, un reporter du *Devoir* obtenait de sir Wilfrid Laurier ces simples mots: *Never say die.* Il n'en fallait pas davantage pour bâtir un bon article.

Malgré les airs rogues qu'il prend parfois à l'endroit des journalistes en général, M. Bennett sait par contre être charmant avec des journalistes en particulier. Ca doit être leur métier qu'il n'aime pas. M. Bennette parle volontiers et d'abondance aux journalistes "*but not for publication*".

Ca serait pourtant ces interviews-là qui seraient le plus intéressantes à écrire. Mais il y a la discrétion et l'honneur professionnels. N'insistons donc pas.

Au contraire de M. Bennett, le premier ministre de Québec, M. Taschereau, se laisse approcher le plus facilement du monde par les journalistes. Durant les sessions parlementaires, à Québec, chaque soir, à six heures, les courriéristes vont sur le parquet de la Chambre et entourent M. Taschereau. Celui-ci répond à toutes les questions. C'était du moins comme cela autrefois. En se faisant interviewer, M. Taschereau est bon enfant.

Il pousse même l'obligeance jusqu'à suggérer des questions au lieu de répondre simplement à celles qu'on lui pose. Tout en causant, il acceptera une cigarette que lui offre un journaliste.

* * *

Les grands voyageurs sont certes intéressants à interviewer et dans leur groupe se trouvent les missionnaires.

Les uns et les autres permettent à l'interviewer de voyager sans se déplacer et de faire ensuite voyager ses lecteurs de la même façon et à peu de frais. (Espérons que le gérant de l'agence des *Voyages du "Devoir"* n'a pas lu ce qui précède.)

Les lecteurs du *Devoir* ont toujours été abondamment servis d'interviews avec des missionnaires. Rien qu'au cours des toutes récentes années, et pour ne rappeler que quelques-unes des randonnées, ils sont allés, par exemple, avec le R. P. Duchaussois, O.M.I., dans l'île indienne de Ceylan et aussi dans l'Extrême-Nord canadien; avec les RR. PP. Beaudoin, d'Arcy Nadon, Octave Goulet, des Pères Blancs, ils ont pénétré jusqu'au coeur de l'Afrique équatoriale; avec le frère Lachance, de la communauté du Saint-Esprit, ils ont abordé dans l'île océanienne de Nouvelle-Guinée,en Papouasie; avec le R. P. Paul Gagnon, S.J., ils ont traversé l'Asie du nord au sud, des Indes jusque dans le pays du Hopei, et ce voyage, s'ils l'ont entièrement accompli en imagination, le Père Gagnon en avait fait une grande partie à pied; avec le Père Binamé, O.M.I., ils se sont rendus jusqu'à la Terre Stérile que baigne l'océan Glacial, à la Rivière du Cuivre.

Le P. Duchaussois leur a encore parlé des Esquimaux de la Baie d'Hudson et le regretté P. Emile Saindon, O.M.I., décédé récemment, des missions de la Baie-James.

S. E. Mgr Breynat, le *Flying Bishop*, l'évêque qui voyage par les airs, après avoir été l'évêque du vent, les a transportés en avion des bouches de la Coppermine, la rivière du Cuivre, jusque dans la civilisation d'Edmonton, la capitale albertaine.

L'interview de Mgr Breynat me rappelle la façon la plus pittoresque qu'il m'ait encore été donné de prendre une interview.

Son Excellence n'était de passage à Montréal que pour quelques heures. Elle devait s'embarquer le lendemain à New-York pour son voyage *ad limina* et en attendant elle avait toutes sortes d'affaires à transiger et à régler à Montréal.

Son Excellence voulut bien cependant m'accorder l'entrevue que je sollicitais. Elle m'invita à monter avec elle en voiture.

Tout en roulant d'une agence de voyage à un bureau de banque, d'un édifice à un autre de la rue Saint-Jacques, puis à une maison de la rue Sainte-Catherine, Son Excellence me faisait le récit de ses randonnées arctiques. La conversation était interrompue de temps en temps par un arrêt.

Les courses terminées, Son Excellence pouvait encore disposer de quelques instants. Elle suggéra d'elle-même de se rendre aux bureaux du *Devoir* pour terminer l'entretien et "pour avoir le plaisir de saluer les rédacteurs du journal".

Il ne m'est jamais arrivé depuis d'interviewer un évêque avec si peu de cérémonie et de cette façon surtout. Il faut dire qu'il s'agissait d'un évêque missionnaire et qui a connu bien d'autres aventures au cours de sa carrière de missionnaire oblat.

Le grand avantage qu'offre l'interview missionnaire, c'est que l'interviewer n'a pas besoin de poser de questions ou si peu. L'interviewé parle d'abondance et il n'y a qu'à cueillir.

En interviewant le regretté P. Saindon, par exemple, il ne me serait pas venu à l'idée de lui parler de la presse crise à la Baie-James. Il y a pourtant un journal que les Pères Oblats publient, publiaient en tout cas dans ces parages. Le P. Saindon en était à la fois directeur, rédacteur et imprimeur.

* * *

Pour prendre une entrevue qui soit une primeur journalistique, il faut parfois courir au devant, aller la chercher au loin.

C'est ainsi que pour avoir quelques heures d'entretien avec G. K. Chesterton, le grand écrivain catholique anglais, le représentant du *Devoir* s'est un jour rendu jusqu'à la Pointe-au-Père, pour rentrer à Montréal à bord du paquebot qui portait l'homme à interviewer. De la Pointe-au-Père à Montréal, navigation fluviale d'au moins vingt-quatre heures, dont une douzaine au moins peuvent servir à un journaliste. C'est à peu près le temps que le représentant du *Devoir* put passer en compagnie de *G. K.*, comme l'appellent ses admirateurs.

* * *

Le profane, en l'occurrence celui qui n'est pas journaliste, s'imagine l'interviewer sous les apparences d'un homme armé d'un calepin et d'un crayon, le calepin étant toujours ouvert. C'est trop styliser vraiment l'interviewer.

Certains journalistes interviewent sans prendre une note. Ils se fient à leur mémoire. Ce procédé a du bon, car il arrive qu'un personnage parlera librement à un journaliste tant qu'il ne surviendra pas à l'idée de celui-ci de sortir un calepin ou un simple bout de papier. La vue du crayon coupe la parole à certains. D'autres comptent au contraire sur le calepin, car ils veulent que leurs propos soient très correctement rapportés.

Avec ou sans calepin, un journaliste qui a décidé d'obtenir une interview l'obtient. Chacun a, naturellement, ses façons de procéder, qui sont des secrets de métier, un industriel dirait des secrets de fabrication.

Le soussigné n'est pas pour révéler les siens en public. Des confrères ne s'aviseraient-ils pas de s'en servir contre lui? Dans notre métier, le "scoop" est toujours à craindre. Redoutons notre propre indiscrétion...

**Emile BENOIST**

# La radio

Notre siècle aura vu se dresser à côté du journal une autre puissance non moins formidable et non moins dangereuse que celui-ci: la radio. Et vraiment, s'il fallait juger laquelle de ces deux puissances peut être la plus bienfaisante ou la plus malfaisante, nous hésiterions. Parce que les écrits du journal demeurent et peuvent avoir une plus durable répercussion, le journal a ainsi une suprématie heureuse ou malheureuse sur la radio. Par contre, celle-ci pouvant atteindre en un instant un auditoire incalculable peut faire encore plus de bien ou de mal que le journal.

Quoi qu'il en soit, le journaliste voit son champ d'action à la fois rétréci et agrandi par l'ingérence de la radio dans les moeurs modernes. Rétréci, parce que la radio empiétera parfois sur son terrain; agrandi parce que souvent le microphone lui suggérera de multiples sujets d'articles. Aussi, aucun journal de quelque importance ne peut-il négliger cette puissance des ondes susceptible d'entraver ou de compléter son action. De cette nécessité pour la presse de surveiller de près l'autre puissance sont nés la *rubrique de la radio* et, naturellement, le chroniqueur de la radio.

Dans le journal de grande information, le rôle du chroniqueur de la radio peut se résumer à faire le choix des programmes et à les traduire dans la langue des lecteurs de son journal, s'il y a lieu.

Dans un quotidien comme le nôtre, le chroniqueur de la radio doit considérer son rôle comme une mission d'honneur. Il doit écarter impitoyablement des programmes qu'il offre aux lecteurs tout ce qui, à son avis et d'après ce qu'il connait des programmes (car il n'est pas tenu de les connaître tous) — pourrait froisser les sentiments les meilleurs des lecteurs, porter atteinte à leur religion, à leurs traditions. Il ne pourra évidemment toujours être un guide parfait, car plusieurs programmes, en apparence inoffensifs mais foncièrement mauvais, lui passeront inaperçus sous le nez. Dans de tels cas, il ne peut évidemment rien faire pour protéger le lecteur. Son rôle se limite à jeter au panier, sans plus de cérémonie, ce qui, dans le courrier volumineux et fort mélangé de la radio, lui paraît malsain.

Le chroniqueur de la radio doit aussi écouter chaque fois que c'est possible, les programmes qu'il annonce. Ce sera pour lui l'occasion propice de contrôler ceux-ci et de juger s'il a eu tort ou raison de les annoncer.

Le chroniqueur de la radio ne doit pas être uniquement un trouble-fête; il doit encore signaler, le plus souvent possible, les beaux et bons programmes. Il fera de la sorte sa petite part pour la formation intellectuelle et artistique de la population, ainsi que pour l'encouragement des artistes de sa ville et de son pays.

Cette sorte de contrôle des émissions radiophoniques, non seulement le chroniqueur de la radio doit l'exercer, mais tous les journalistes quels qu'ils soient. Le journaliste moderne doit donc continuer sa tâche, même loin du journal. Il doit avoir l'oreille en éveil et écouter, soit dans sa maison, soit au restaurant, soit dans son automobile, le menu varié — nouvelles, concerts, conférences— que lui sert son appareil de radio.

Après quelques semaines de cette sorte de gymnastique — qui est, parfois, agréable passe-temps — le journaliste constatera que, loin de nuire au journal, la radio lui fournit une abondante matière et qu'il lui appartient d'améliorer, par ses justes critiques ou louanges, cette force fougueuse et encore indomptée qu'est la radio.

**Lucien DESBIENS**


**PARTIR**

ce n'est plus "un peu mourir".

Grâce au SERVICE des VOYAGES du "DEVOIR"

c'est vivre pleinement et agréablement.

**VOUS FEREZ BONNE IMPRESSION**

— dans le monde et dans les affaires, en confiant vos impressions à

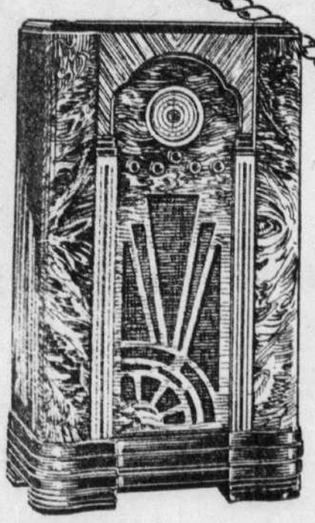
**l'Imprimerie Populaire, éditrice du "Devoir"**

Rome

PARIS
LONDRES
BERLIN
MADRID
BUENOS-AYRES

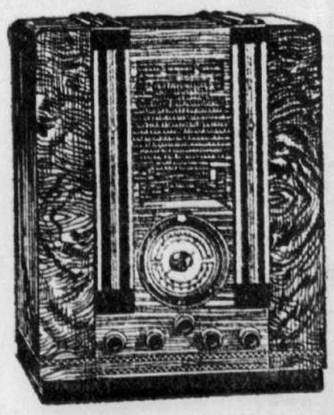
ET AUTRES CENTRES MONDIAUX RENDUS ACCESSIBLES PAR LE MOYEN DU

Globe Trotter



"Globe-Trotter" Victor RCA
Modèle 226
Prix, complet et installé,
$122.50

"Globe-Trotter" Victor RCA
Modèle 129
Prix, complet et installé,
$89.50
Autres modèles à compter de $66.



RADIOS VICTOR

"Globe-Trotter" Victor RCA
Modèle 262
Prix, complet et installé,
$189

Magnifique superhétérodyne à dix lampes, avec portée réceptrice de 150 à 410 et de 540 à 36,000 kc. Instrument merveilleux. Vous ne pourriez souhaiter rien de mieux.

LA PLUS GRANDE JOIE QUE L'HOMME AIT ENCORE PROCUREE A SON SEMBLABLE

Partez, par la magie du Victor RCA, en une ravissante randonnée radiophonique vers de nouveaux mondes remplis pour vous de divertissements. Le parfait rendement du "Globe Trotter" permet de capter les programmes musicaux irradiés des pays étrangers et de l'Empire, les nouvelles maritimes, les meilleures émissions canadiennes et américaines. Visitez n'importe lequel de nos magasins et faites-vous expliquer le fonctionnement merveilleux de ce nouveau radio. Nous accepterons votre vieil instrument comme partie de paiement et vous ferons des conditions faciles quant au solde.

*Aux éditeurs du DEVOIR*

*Nous joignons notre voix à celle de vos milliers d'amis pour vous féliciter de vos vingt-cinq années d'existence. Nous avons sincèrement confiance que vous continuerez d'aller de l'avant comme vous l'avez fait pendant ces déjà nombreuses années écoulées, et nous vous souhaitons succès dans votre grande entreprise journalistique.*

LINDSAY'S
C. W. LINDSAY & CO. LIMITED
PIANOS RADIOS ORGANS

J.-A. HEBERT, Président et Gérant Général.

1112 rue Ste-Catherine ouest (Immédiatement à l'ouest de Peel) MONTREAL
580 rue Ste-Catherine est (coin St-Hubert) MONTREAL
6885 rue St-Hubert (près Bélanger) MONTREAL
4232 rue Wellington Verdun MONTREAL
OTTAWA
QUEBEC
TROIS-RIVIERES
KINGSTON

# Culture et bon journal

Parfois, quelques-uns m'ont dit:
—Au *Devoir*, on néglige trop l'information littéraire.
Il m'a fallu répondre:
—Peut-être bien.
Mais j'aurais pu mieux parler. L'information littéraire, pour les personnes en question, c'était ce que nous trouvons dans *"Les nouvelles littéraires"*, dans *"Gringoire"*, dans *"Comoedia"*, dans *"Marianne"*. C'est donc de l'information étrangère, et par suite, l'analyse de livres auxquels, spécialiste, on peut trouver une valeur de style, de psychologie; mais de livres toujours, — par le choix des sujets, la pensée, les situations, — amoraux, quand ils ne sont pas franchement sectaires ou immoraux.

Comment un journal catholique, et qui a promis d'éclairer le peuple, pourrait-il rester tel, et jeter en pâture à une proportion de ses lecteurs non préparés ces titres d'ouvrages dont la lecture risquerait au moins de les troubler fort?

Ce type de journal est-il le lieu à choisir pour commenter: *Les Loups? Voyage au bout de la nuit? Sanctuaire? Ann Vikers* (ces derniers américains mais revenus de France traduits)? Ce journal est-il l'endroit où analyser en détail *Les hommes de bonne volonté?* qui continuent à paraître, peut-être de volume en volume plus forts en qualités littéraires, mais sûrement de moins en moins présentables au point de vue moral? Le monde des réussites littéraires, — ou plus souvent des succès de librairie, — est singulier à présenter au hasard à un milieu simple, sain, honnête.

Des questions plus urgentes, plus utiles, réclament le talent, le travail intelligent des rédacteurs du *Devoir*. Ceux qui s'intéressent au monde des lettres savent d'eux-mêmes où puiser leur information, et les gens cultivés n'en sont tout de même pas moins nombreux, parmi les lecteurs du *Devoir* que parmi les lecteurs de la plupart des autres journaux.

* * *

Car sûrement, ce sont des ignorants et des illettrés, les lecteurs des journaux horribles, qui font une spécialité d'une première page, où repose en chapelle ardente le suicidé en vue de la semaine achevée, ou la victime du dernier accident. Ce qui est incompréhensible, c'est que d'honnêtes gens apportent de pareilles images chez eux le samedi soir. C'est dans le tramway, qui en était rempli, que j'ai vu les macabres tableaux de ces feuilles effarantes.

Que de pauvres ignorants les achètent, passe! que des gens intelligents et instruits encouragent ces cultivateurs de bêtise humaine, uniquement pour grossir la pile d'imprimés qui traînera dans la maison le dimanche, non, cela je ne le comprends, ni ne le pardonne.

Et parmi ceux-là, il s'en trouve sûrement des centaines qui n'achèteront pas le *Devoir;* il est trop propre, trop bien pensant.

François Mauriac, dans son éloge fait, à l'Académie française, de René Bazin, déclarait que celui-ci avait sacrifié sa gloire à son devoir de rester entièrement catholique. Il ajoutait qu'à cause de cette étiquette de *bien pensant*, des gens qui l'auraient porté aux nues pour son style et son génie ne l'avaient jamais lu.

Ce qui indiquerait un fanatisme chez les non-*bien-pensants*, autrement excessif que notre prétendu fanatisme de catholiques.

Ne laissons pas subir au *Devoir* le sort qu'a subi René Bazin; lisons-le, répandons-le, talonnons nos amis tant qu'ils ne s'y seront pas abonnés.

Et qu'un jour, ils en soient punis, ceux qui lui refusant leur appui, l'accordent aux étaleurs de *"maisons du crime"*, de *"chambre du meurtre"*, de *"divorcées"*, d'images macabres, d'histoires abrutissantes, idiotes, coupables.

Mon optimisme sombre dans le marasme, à voir sur l'unique sol de notre métropole pousser et vivre tant de ces champignons dangereux, quand un journal intelligent et probe a, pour subsister, tant de dures luttes à livrer...

**Michelle LE NORMAND**

## Pas de vrai "club de journalistes"

Pas plus aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, il n'y a à Montréal de véritable association ou syndicat de journalistes. S'il y a aujourd'hui à Québec un club des journalistes qui a bonne envie de vivre, il n'y a encore rien de semblable à Montréal, bien que, au square Philipps, on lise sur une brillante plaque: PRESS CLUB. Ce club de la presse réunit tout le monde sauf des journalistes authentiques en bon nombre.

Au hasard de recherches dans un journal quotidien de Montréal, j'ai trouvé il y a quelque temps, à la date du 7 juin 1889, la note suivante dans une page:

"Le Club de la presse est maintenant bien installé au no 48, rue St-Jacques. L'installation y est très agréable. Tous les journalistes de la ville et de la province sont invités à s'y rendre et à donner, s'ils le désirent, leur adhésion au club".

Je ne sais ce qu'est devenu plus tard ce Club de la presse, s'il a survécu longtemps; mais les journalistes du temps étaient, en somme, aussi *organisés* que leurs camarades d'aujourd'hui.

A. A.

# Le service des hôpitaux

On n'accorde qu'une importance plutôt secondaire, dans la plupart des journaux, au service des hôpitaux; il se confond avec ceux de la police et de la morgue. On confie ce service aux jeunes qui débutent dans le journalisme parce qu'il ne requiert pas d'aptitudes spéciales; mais il initie aux rouages du reportage en donnant aux jeunes l'avantage de s'acclimater à l'atmosphère de la salle de rédaction.

Le journal qui a un personnel de rédaction nombreux désigne un nouvelliste dont le devoir est de s'occuper avant tout de ce qui se passe dans les hôpitaux. On lui adjoint bien aussi quelque autre besogne, mais le chef des informations a soin de l'occuper sans qu'il ait à quitter la salle de rédaction. Dans les autres journaux, où le personnel de la rédaction est réduit, ce service est habituellement attribué au journaliste qui "fait" la police ou la morgue.

Le travail du journaliste auquel on a assigné le service des hôpitaux est très simple; pas de complication. Il téléphone à toutes les heures par exemple aux hôpitaux et demande le bureau d'admission. Lorsqu'on lui a donné sa communication, il s'informe auprès du médecin qui a la direction du bureau d'admission ou, en l'absence de celui-ci, auprès de l'interne qui le remplace, s'il n'y a pas eu quelque accident. Il tâche d'obtenir tous les renseignements et détails possibles. Une fois en possession de sa nouvelle, il la rédige lui-même en quelques lignes pour la retrouver perdue dans le journal quelques heures plus tard, ou encore dans la rubrique des *faits divers*, si cette rubrique existe dans son journal.

En réalité, ce service, qui n'est pas très important, ne le devient qu'en permettant de compléter celui de la police. En effet, tous les accidents doivent être rapportés à la police, à Montréal. Chaque fois, un policier fait enquête; son rapport passe entre les mains du secrétaire de la police qui le communique au chroniqueur de la police avant de le remettre au directeur de la police municipale. Si le rapport dit qu'un blessé est dans un état critique à l'hôpital, le chroniqueur téléphone au journal, donne sa nouvelle et demande qu'on surveille de façon particulière M. X..., blessé dans tel accident. Le titulaire du service des hôpitaux, quand le journal va sous presse, soit être en état de déclarer comment se trouve à ce moment le blessé, si son état s'est amélioré, etc. Advenant le cas où le blessé serait mort, il doit avertir le chroniqueur de la Cour du coroner ou de la morgue.

Parfois les détails obtenus à la police relativement à certains accidents sont très incomplets; il arrive même des cas où nul détail n'est fourni. Si le chroniqueur de la police a eu vent d'un de ces accidents, où des compagnies d'utilité publique ou encore la ville ont intérêt à ce que l'affaire reçoive le minimum de publicité possible, il appartient alors au reporter qui fait le service des hôpitaux d'obtenir les renseignements qu'on refuse de donner aux quartiers généraux de la police.

Pour réussir, alors, il faut beaucoup de finesse. Et si le reporter ne compte pas des amis parmi le personnel attaché à l'hôpital, il doit recourir à certains subterfuges, s'il tient à obtenir la nouvelle et des détails suffisants pour la donner d'une façon assez complète.

**Alvarez VAILLANCOURT**

# Les tribunaux criminels

Dix heures de l'avant-midi. Les chroniqueurs auprès des tribunaux criminels arrivent au Palais. Ils ne commencent pas leur journée, ils la continuent. Ils ont déjà rédigé deux ou trois colonnes de copie avant de quitter leur salle de rédaction pour le Palais.

En arrivant au Palais, ils se dirigent au greffe de la Paix où le rôle du jour est affiché. Ils le consultent, prennent quelques notes, et passent dans la Salle des Pas Perdus, spacieuse pièce où se pressent le monde interlope et la pègre qu'on retrouve fatalement dans toute métropole et dans tout grand port de mer. Au milieu de cette foule, en grande partie composée de personnages hétéroclites, avocats et détectives vont et viennent. Les journalistes les guettent. S'ils en aperçoivent un qui a la réputation de ne pas se déranger pour rien, ils l'abordent, l'interrogent. Ils en font autant avec certains criminels qui reviennent toujours devant les tribunaux parce qu'ils ont le moyen de retenir les services professionnels d'habiles avocats. Ce sont, eux aussi, une certaine sorte de professionnels."

Assez souvent il est en somme inutile de "faire" les cours pour savoir ce qui se passe. Les journalistes l'ont appris dans la Salle des Pas Perdus. Ceux qui sont prudents ou consciencieux ne se contentent pas de ce que peuvent raconter des avocats et des détectives sur les causes qui les intéressent. On a déjà vu tel confrère obligé de s'acclimater ailleurs que dans le journalisme pour s'être accommodé trop facilement des informations qu'il recueillait à droite et à gauche dans la Salle des Pas Perdus, chasse qui a fini par les perdre.

Certains journaux envoient trois journalistes pour s'occuper des tribunaux criminels. D'autres n'ont qu'un homme au Palais; et encore doit-il "couvrir" plusieurs autres services.

Si le rôle essentiel d'un journaliste est d'être renseigné, l'art suprême est de savoir découvrir le tuyau, la nouvelle qui intéresse et de la bien rédiger. Aucun chroniqueur auprès des tribunaux criminels ne peut rédiger tout ce dont il est témoin dans une avant-midi, il est inondé de nouvelles. Il lui importe de choisir et de discerner.

Ce n'est pas chose facile. Il ne peut réussir s'il ne s'efforce de revoir tous les jours le même monde avec des yeux toujours nouveaux. Il court le danger de devenir blasé et sceptique à la longue. Du moins, il affecte souvent cet air, qui en impose quelque peu dans ce milieu que le crime nourrit et entretient...

Quand un journaliste est seul au Palais, il a la même tâche que celui qui travaille en collaboration avec deux autres camarades du même journal. Sa tâche est cependant plus délicate. Il a cinq fois plus de besogne que les autres. Il ne faut pas juger de la somme de travail que donne un journaliste à la copie qu'il rédige ni aux articles qu'il signe dans un journal.

Le journaliste qui est installé devant un tribunal et note tout ce qui s'y passe au cours de l'avant-midi travaille-t-il plus que celui qui doit partager son temps en surveillant ce qui se passe dans six cours? Dans tous les cas, il court moins de chances de manquer une bonne nouvelle.

Aux tribunaux criminels, il est encore relativement facile de ne pas manquer une bonne nouvelle. Il s'agit simplement de connaître les accusés et l'offense qu'on leur reproche. Un quidam peut voler cent dollars et ne commettre qu'une peccadille, tandis que cette même broutille devient un crime des plus intéressants s'il a eu pour auteur disons par exemple, un homme public.

Ce qui simplifie encore la tâche au Palais, c'est de ne donner à une nouvelle que l'importance qu'elle mérite.

Si l'on renverse la hiérarchie des valeurs dans l'information judiciaire pour monter en épingle "un chien écrasé", on complique une situation pourtant déjà assez compliquée par elle-même et l'on rend bien mauvais service à la société.

Le cahier de notes d'un chroniqueur auprès des tribunaux criminels est en quelque sorte l'épitomé d'un chapitre du livre de la vie de nombreuses gens.

Quand un journaliste a noirci plusieurs de ces petits cahiers de notes, à son insu, il est imprégné d'une philosophie qui lui fait voir la vie sous un jour particulier. Rien ne le surprend plus, il en a tellement vu et entendu. Il n'envie personne, ayant appris que ça ne vaut pas la peine. Il a connu la mère qui entraîne sa jeune fille à commettre le mal, il se souvient du fils qui dénonce son père. Il se rappelle cette malheureuse que le juge a prise en pitié, à laquelle il a tendu la main pour lui aider à se relever, il se rappelle encore l'éclat de rire qui l'a secouée après qu'elle eût abusé d'une bonté presque paternelle.

Le journaliste ne s'arrête pas à s'apitoyer sur le sort de ceux qu'il a vus souffrir. Il n'a pas le temps. C'est le chasseur toujours à l'affût de quelque gibier: une nouvelle. S'il n'y prend garde, cela le rendra cynique, désabusé.

Pour le chroniqueur auprès des tribunaux criminels, la plus belle nouvelle est celle du plus grand procès. Si le journaliste était aussi paresseux qui peut avoir l'air indolent alors qu'il attend la nouvelle, les grands procès des Assises lui feraient peur. Tel n'est pas le cas. A l'idée qu'on va plaider une "belle" cause, il secoue sa léthargie apparente, trompeuse et vous seriez surpris de le voir "pédaler" pour glaner tout ce qu'il peut dans cette affaire avant le procès pendant lequel il prendra autant de notes qu'il pourra; il ne pense pas qu'au journal le chef des informations lui dira de laisser tomber au moins la moitié de cette copie qu'il a rédigée à la vapeur et qui est encore habituellement assez lisible, si l'on tient compte des conditions de travail du journaliste qui n'a même pas le temps de se relire surtout quand les linotypes dévorent la copie pour l'information de la dernière heure.

Au soir d'une journée passée à écouter l'exposé d'à peu près tous les crimes qui peuvent se commettre, le nouvelliste, pour changer le mal de place, songe à ce qui l'attend le lendemain au palais de justice, à moins de faire autre chose pour se nettoyer l'esprit.

**Alvarez VAILLANCOURT**

## Amandine ne comprendra pas

Chaque année, Amandine se présente au bureau, l'air suppliante, et dit de son ton le plus doucement plaintif:

— "Me-sieu Ro-bil-lard (en articulant bien chaque syllabe, car elle s'intitule artiste dramatique), j'organise une soirée d'art dramatique. J'ai besoin du concours de votre journal. Les billets ne se vendent pas. La salle me coûte très cher. Il faut que vous m'aidiez. Je suis fort inquiète. Je vous demande l'insertion de deux communiqués par semaine deux seulement.

— "Je le regrette pour vous, mais qui vous force à organiser des soirées? Et les journaux sont-ils obligés de donner leurs colonnes à tous les promoteurs et à toutes les promotrices? Il y a tant de soirées de ce genre! On s'organise impresario, sans consulter le public ni sa bourse. Tant pis pour ceux qui échouent."

Et Amandine, organisatrice annuelle de soirées manquées, qui sollicite la charité de nos colonnes, part d'ici et s'en va tout droit faire imprimer son programme, non pas à nos ateliers, pour nous dédommager, mais chez le voisin qui ne lui fait aucune publicité.

Mais Amandine (comme ses consoeurs et ses confrères impresarii, pardonnez cette parodie d'Arvers): *"Dira, lisant cette prose toute remplie d'elle:*
*"Quelle est cette femme?" et ne comprendra pas..."*

Amandine revient chaque année pour le même motif.

**L. R.**

## La traduction paie...

Le téléphone réserve toutes sortes de surprises aux journalistes. Voici la conversation échangée par téléphone entre un homme qui dit être un "ami", sans se nommer évidemment, et qui fait une offre à en faire perdre la tête:

—M. Ayotte?
—Lui-même.
—J'ai une traduction de l'anglais au français à faire faire...
—Oui...
—J'ai pensé à vous pour ça... Quel tarif exigeriez-vous?
—Par téléphone, c'est difficile à dire. On ne peut vraiment déterminer le prix que si l'on a vu le texte anglais. S'agit-il de traduction technique ou de traduction courante? S'agit-il d'une page ou de deux ou de cent cinquante?

(Même à ses "amis", il faut tout arracher: ils mettent du temps à en venir au fait.)

—Il s'agit d'un livre...
—D'un livre?
—Oui, un livre sur les patrons de modes pour dames. Ça peut avoir 250 pages environ.
—C'est un sérieux travail. Si vous pouviez me faire voir le texte anglais, ce serait la meilleure chose à faire pour établir un juste prix.
—Vous ne pouvez pas me dire, par téléphone, combien vous pouvez demander pour la traduction?

(Voyez-le venir, il demande, en somme, des soumissions par téléphone).

—Impossible, monsieur, tant que je n'aurai pas vu si le travail est difficile ou non; et je suis sous l'impression qu'il le sera.

—J'avais compté vous en offrir $15.

—$15? $15 pour une traduction de 250 pages? A quoi pensez-vous? Ça coûtera cela en papier, en carbone, en ruban de dactylographe, etc. Et il y a le travail....

Le ton de la conversation change...

—Ecoute, Ayotte, je suis un de tes amis...

—J'en suis très flatté, mais ami ou pas ami, la proposition est renversante. Nommez-vous ou ne vous nommez pas, vous n'avez pas le sens des valeurs, vous ne connaissez rien à la traduction pour faire une offre aussi dérisoire, aussi folle. Eh bien, mon vieux, sans avoir vu le travail que vous proposez, je présume que ça vaudrait au moins $2 la page traduire un cahier de patrons de modes, et un boni pour laver l'insulte...

La réhabilitation du métier de traduction s'impose.

**A. A.**

*Nos sincères félicitations*
*avec nos meilleurs voeux*
AU
**DEVOIR**
à l'occasion de son
*25e ANNIVERSAIRE*
**Lalonde & Desroches, Limitée**
R. LEGAULT, prés.
257, rue des Commissaires :: :: Montréal

*Avec nos meilleurs voeux de succès au "Devoir", à l'occasion de ses noces d'argent.*
WI. 1163-1164
**Aimé GUERTIN**
Limitée
MONTREAL
Foin et Grain, etc.
Bois et Charbon
Bureaux :
1136, rue Notre-Dame O.

1910 — 1935
**LE DEVOIR**
*HOMMAGES*
et
*MELLEURS VOEUX*
d'une
grande firme
canadienne

**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

☐ ADMINISTRATION: — Fortunes privées — Successions — Capitaux — Valeurs — Immeubles (et réparations) — Rapports sur le revenu — Fonds d'amortissement;

☐ COURTAGE: — Assurances — Hypothèques — Achat et vente de valeurs mobilières et immobilières;

☐ DEPOTS: — Argent — Testaments — Titres et Valeurs;

☐ EXECUTIONS TESTAMENTAIRES: — Tutelles et Curatelles — Fonctions de procureur;

☐ FIDUCIE DE TOUTES SORTES: — Détention de garanties — Garde de titres et de registres — Perception de répartitions d'églises.

☐ OBLIGATIONS ET ACTIONS: — Garde des valeurs — Encaissement de leurs revenus — Achat et vente pour les clients — Emission pour sociétés, compagnies, etc.

Président:
VICTOR MORIN
notaire, docteur en droit, professeur à l'Université de Montréal, ancien président de l'Ordre des Notaires.

1er vice-président:
GUY VANIER, C.R.,
avocat, professeur à l'Université de Montréal, administrateur de la Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal, président du Comité spécial d'administration de la Caisse Nationale d'Economie.

2e vice-président:
J.-V. DESAULNIERS, B.A.,
vice-président de la Montreal Life Insurance Co., membre du Comité spécial d'administration de la Caisse Nationale d'Economie.

Administrateurs:
CHAS LAURENDEAU, C.R., avocat, vice-président de la Banque Canadienne Nationale, avocat conseil de la cité de Montréal.
V.-E. BEAUPRE, A.A.S., ingénieur civil, actuaire, professeur à l'Université de Montréal, membre du comité spécial d'administration de la Caisse Nationale d'Economie.
J.-A. BARITEAU, notaire, trésorier général de la Société St-J.-Baptiste de Montréal.
ANAT. LACHAPELLE, C.R., avocat, secrétaire de la Commission pour l'érection civile des paroisses.
JUSTINIEN PELLETIER, ex-contrôleur des finances de la cité de Montréal.
HECTOR CYPIHOT, médecin, administrateur de l'Alliance Nationale, administrateur de la Montreal Life Insurance Co.
VICTOR DORE, président de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, président du conseil d'administration de l'Université de Montréal.

Directeur général: J.-V. DESAULNIERS
Sous-directeur: HENRI OUIMET

CAPITAL-ACTIONS
Autorisé et souscrit: $250,000
Versé: $125,000
RESERVE GENERALE
$150,000
SURPLUS NON DIVISE
au 31 décembre 1933
$42,000
BIENS ADMINISTRES:
Plus de $12,000,000

**SOCIÉTÉ NATIONALE DE FIDUCIE**
55, ouest, rue St-Jacques Montréal HArbour 3291

# NOUS FELICITONS

# LE DEVOIR

## *A L'OCCASION*

*— du —*

## 25ème

# ANNIVERSAIRE

## de sa fondation

**Pendant 25 années, LE DEVOIR s'est dépensé sans relâche pour raviver et maintenir le patriotisme de nos concitoyens et leur faire comprendre que pour conserver et développer leurs institutions, il était de leur devoir de contribuer à leur expansion en leur assurant leur encouragement. Sa campagne de chaque jour a produit des fruits et nous souhaitons que LE DEVOIR continue encore longtemps à aider la marche des nôtres vers le succès économique, non seulement dans la métropole, mais dans toute la province.**

**Au DEVOIR nous répétons nos félicitations sincères et lui présentons nos meilleurs voeux pour l'avenir.**

Dupuis Frères
LIMITEE

*Rues Ste-Catherine, St-André, De Montigny et St-Christophe*

PLateau 5151

VOLUME XXVI — No 45 MONTREAL, SAMEDI 23 FEVRIER 1935

Pour une fois, plus de papier et même plus d'idées

# LE DEVOIR

Troisième fascicule pages 33 à 48

## "JE VEUX FAIRE DU JOURNALISME"

Les candidats au journalisme sont nombreux. Y a-t-il chose plus facile que le journalisme? Ce préjugé explique qu'il y ait tant de candidats au journalisme, même s'il ne rémunère pas toujours bien son homme.

Aussi, outre les gens qui, doués de quelque instruction et n'ayant pu réussir nulle part, postulent des emplois dans les journaux, il y a les jeunes gens désireux de se faire une place dans le journalisme. "J'ai du goût pour la littérature, je sais écrire, je veux faire du journalisme", disent ces jeunes gens. Il ne faut pas les écarter tout de suite, mais les examiner, voir leurs aptitudes, les conseiller, les diriger même, que ce soit vers le journalisme ou vers la porte par où doivent s'en retourner ceux qui n'ont aucun talent pour cela, — ce qui ne veux pas dire qu'ils n'en ont pas pour autre chose.

Le directeur, le rédacteur en chef, le secrétaire de la rédaction reçoit ces candidats, voit s'ils peuvent être utilisables un de ces jours, s'il y a chez eux ce qu'il faut où à peu près pour devenir un journaliste acceptable. D'ordinaire, le jeune homme croit savoir très bien le français et l'anglais, — s'il avait dix ans de plus, il parlerait autrement et dirait: "Je crois que je les sais assez bien, mais vous verrez", — pouvoir écrire bien, être capable, avec quelques années d'entraînement, de faire un journaliste acceptable. Aurait-il tout ce qu'il dit, cela signifierait-il qu'il est apte au journalisme?

Ne parlons pas de ces étrangers qui, à peine entrés chez le directeur, le rédacteur en chef ou son adjoint, disent avec quelque morgue: "Monsieur, vous avez besoin d'un très bon collaborateur. Je suis l'homme qu'il vous faut. J'ai fait un stage dans plusieurs quotidiens de France, j'ai collaboré régulièrement à l'*Echo de Paris*, au *Temps*, à la *Dépêche* de Toulouse, à plusieurs revues, mais j'ai dû venir au Canada pour des raisons d'ordre personnel et je me mets à votre disposition, sachant que votre journal est le premier de Montréal". Un peu de flatterie... Vous lisez régulièrement les journaux de là-bas et jamais vous n'y avez vu la signature de ce monsieur. Mais a beau mentir... Cette sorte de candidats est de plus en plus rare car, d'ordinaire, ils ne se font agréer nulle part. Les candidats dignes d'attention sont plus jeunes, ils n'ont été d'aucun grand quotidien étranger ou canadien, — même en imagination. Et ils sont plus modestes. Vous ne le sentez pas désireux de prendre les plus hauts emplois sans connaître le premier mot d'un journal. Imaginons ce dialogue, fondé sur les conversations échangées d'ordinaire entre un secrétaire de rédaction et un jeune homme désireux de faire du journalisme au *Devoir*.

* * *

*Le jeune homme.* — J'ai du goût pour la littérature, je sais assez bien écrire, j'aime cela, je veux gagner ma vie dans les journaux. Avez-vous une situation vacante, pour moi?

*Le secrétaire de rédaction.* — Vous avez fait des études? Lesquelles?

*Le jeune homme.* — Un cours d'étude complet, — cours commercial et études classiques. Je sais très bien le français et l'anglais...

*Le secrétaire de rédaction.* — Heureux jeune homme! Après vingt ans de travail et davantage, les journalistes de carrière doutent qu'ils sachent même bien le français. Et pour ce qui est de l'anglais...

*Le jeune homme.* — Je voulais dire que je parle convenablement les deux langues...

*Le secrétaire de la rédaction.* — Et la grammaire française, la savez-vous? Et la syntaxe? Et l'analyse logique? Le tout n'est pas de savoir bien parler: il faut aussi savoir un peu écrire.

*Le jeune homme.* — J'ai eu des prix de composition et de narration, au collège. Et aussi de discours.

*Le secrétaire.* — Fort bien. Mais, pour réussir dans le journalisme, il ne s'agit pas que d'être un fort en thèmes ou en discours.

*Le jeune homme.* — J'ai compris. Dites-moi, monsieur: que faut-il donc que je sache pour devenir journaliste? Et pourrais-je faire ma vie dans les journaux?

*Le secrétaire.* — Mon ami, parlons net. Si ce qui vous préoccupe d'abord, c'est le traitement, je crains fort que le journalisme ait tôt fait de vous rebuter, même si vous avez un talent transcendant. Si le journalisme, assez souvent, fait vivre son homme, jamais il ne l'enrichit. Connaissez-vous un journaliste à la fois honnête et riche?

*Le jeune homme.* — Mais M. X? M. Z? Ne dit-on pas qu'ils sont millionnaires, ou presque?

*Le secrétaire.* — Entendons-nous. Ce sont des hommes d'affaires qui ont des quotidiens à eux et y emploient des journalistes. L'homme d'affaires peut s'enrichir à exploiter des journaux comme il exploiterait des mines — il exploite même parfois le journalisme et les journalistes, — mais il reste homme d'affaires. Ce n'est pas un journaliste: c'est un entrepreneur en journaux. Il se sert de journaux qu'il a pour avancer ses propres affaires, — elles ne sont pas toujours propres, — mousser ses projets, aider ses combinaisons, les pousser. Il ne fait pas de journalisme. Il n'écrit pas. Si c'est cela que vous voulez devenir, prenez la route des affaires, achetez des journaux, faites des marchés, dédaignez les journalistes, menez-les comme des tâcherons. Vous vous enrichirez du fruit de leur travail, peut-être. Mais vous ne serez pas journaliste.

*Le jeune homme.* — Pour être journaliste, que faut-il donc?

*Le secrétaire.* — De l'instruction: une instruction solide, aussi complète qu'il se peut; s'il y a moyen, des études classiques, encore que cela ne soit pas du tout indispensable; l'on a vu des maîtres journalistes qui se sont formés tout seuls, — ainsi Louis Veuillot, d'autres que vous connaissez de réputation, ou pour les avoir lus: de la culture, de plus en plus poussée, approfondie en même temps qu'étendue. Rien de ce qui est humain ne doit vous être étranger; du goût pour le travail. Il est peu d'endroits où l'on travail aussi dur, de façon aussi suivie que dans les journaux, — et à toute pression; une intelligence vive, qui s'adapte promptement à tout, se débrouille partout, n'est jamais prise sans vert; de l'esprit d'initiative; du caractère. Le tout n'est pas de savoir écrire, d'avoir de la culture; il faut savoir résister aux pressions malhonnêtes, à la propagande intéressée, aux avances que l'on vous fera. Du jugement: un jugement sain, équilibré, qui vous fasse distinguer à vue de nez le vrai du faux, le bien du mal, le réel de l'impossible, la cause juste de la douteuse, l'intrigant de l'homme droit; une excellente formation morale, — ce qui veut dire de la probité intellectuelle, de la probité tout court, fondée sur l'esprit chrétien; du tact et de la franchise; une ambition légitime, ce qui signifie que jamais elle ne doit être effrénée, être de l'esprit de domination; le souci de la chose publique...

*Le jeune homme.* — Mais, s'il faut tout cela, qui donc peut être journaliste? Et, si j'ose dire, vous-même...

*Le secrétaire.* — Vous avez raison. Mettons que je sois à tracer le portrait du journaliste idéal, de ce qu'il faudrait que soient les journalistes. Je n'ai pas fini: permettez que je continue. J'ajoute qu'il faut aussi la bonne foi, la plus nette et la plus entière, celle qui vous oblige par une pente naturelle de l'esprit à réagir contre vos préjugés, à rendre justice même à qui est incapable de vous la rendre à vous-même, à être juste même pour ceux qui peuvent vous avoir insulté, calomnié; le calme de l'esprit, qui vous empêche de vous emporter, refrène les écarts possibles de votre plume, vous empêche d'user, d'abuser des gros mots, des injures. Et puis...

*Le jeune homme.* — Je croyais que tout cela suffisait.

*Le secrétaire.* — Non pas. Si vous voulez faire du journalisme, il vous faut une faculté, ou plutôt un don essentiel, fondamental, qui manque à tant et tant de gens entrés dans les journaux et qui, n'y avançant guère, s'en dégoûtent et en sortent enfin, à l'avantage de qui les emploie et de qui les lit: *le sens de la nouvelle*. Car le journaliste travaille sur l'actualité, sur ce qui arrive aujourd'hui et dont il doit dégager la leçon; que ce soit fait-divers, grand événement, le rédacteur doit saisir l'importance du fait, de l'événement. Or, bien des gens au nez desquels il s'en produit un peuvent avoir la tournure d'esprit philosophique qu'il faut pour bien raisonner là-dessus; mais ils ne saisissent pas l'élément nouvelle: c'est dire qu'ils ne sont pas aptes au journalisme.

*Le jeune homme.* — Mais pourquoi? S'ils savent écrire, s'ils ont une plume vive, originale...

*Le secrétaire.* — La nouvelle n'est pas de la littérature. Et le meilleur des littérateurs peut être le plus pauvre journaliste. Le journaliste débute d'ordinaire par le récit de la nouvelle, avant de passer à l'interprétation de la nouvelle, — ce qui est de la rédaction à proprement parler. Pour raconter la nouvelle, il faut la trouver, l'extraire à l'état brut, la saisir sur le vif, tandis qu'elle est inédite, neuve, fraîche, pas même mûre. Cela exige un don à part, un flair spécial. Ce flair, c'est une qualité de discernement telle que, dix ou vingt faits survenant ça et là, le véritable journaliste les voit arriver, les devance presque, les série à mesure qu'ils arrivent, les place par rang d'importance, donne au fait-divers ordinaire une menue place, au véritable événement lourd de sens la plus large place, en dégage toute la portée.

*Le jeune homme.* — Vous me faites comprendre que le journalisme n'est pas la chose facile que l'on prétend.

*Le secrétaire.* — Et qui prétend qu'il soit si facile que cela? Ceux qui n'en ont jamais rien su, n'y ont jamais pensé même. Il y a des centaines d'hommes qui portent le titre d'avocats. Combien le sont vraiment? Combien de médecins qui le soient autrement que de nom? De même pour les journalistes, mon ami. Bon nombre d'hommes vivent du journalisme, — ou en sortent. Tous ceux qui y ont passé savent quelle occupation absorbante c'est, quel métier terriblement exigeant. Seuls ceux qui n'ont aucune idée de ce que c'est trouvent le journalisme facile parce que *"le premier venu qui a de l'audace et un chiffon de papier met dessus ce qui lui vient et le voilà journaliste"*, selon l'amère constatation de Barbey d'Aurevilly. Journaliste, mais c'est un des titres les plus souvent usurpés du monde, mon ami; ce qui ne veut pas dire que les usurpateurs de ce titre en acquièrent aussi facilement la qualité, les dons, la tournure d'esprit.

*Le jeune homme.* — Et si l'on a certaines des qualités, des dons, des facultés que vous énumérez?

*Le secrétaire.* — On peut alors devenir, à la longue, à force de labeur, de patience, d'études continues, bon journaliste, pourvu qu'à cela s'ajoutent le sens de la langue dans laquelle on écrit, la détermination de se perfectionner sans cesse, et aussi, — détail qui n'est pas négligeable, — une bonne santé. Car le journaliste travaille sous pression constante; il court risque de s'user vite à cette tâche, s'il ne fait attention à son hygiène personnelle, s'il ne sait alterner la distraction et le travail, la tension, la détente, s'il est privé de sommeil ou s'il est battu d'insomnie, s'il souffre de quelque mal chronique sérieux, s'il est d'une excessive nervosité.

*Le jeune homme.* — Mais tout cela ne devrait-il pas conduire, sinon à la fortune, du moins à l'aisance?

*Le secrétaire.* — J'allais omettre de vous dire qu'une des qualités nécessaires à quiconque entre dans les journaux un tant soit peu respectables pour y passer sa vie, c'est de savoir se contenter de la médiocrité de fortune. A travailler autant hors d'un journal qu'il travaille au journal, un homme de talent moyen ferait assurément plus d'argent. Il est bon de penser à cela avant de se décider à faire sa carrière dans la presse. Il est toujours temps d'en sortir, certes, si les conditions financières n'y sont pas ce qu'on voudrait qu'elles soient, à cause de ses charges de famille, des enfants qui viennent, des parents vieillissants et qu'il faut aider. Aussi nombre de gens qui eussent fait de bons journalistes, qui l'étaient même, ont dû, un jour, quitter le métier qu'ils aimaient pour se chercher un emploi plus lucratif ailleurs. Ils y ont réussi, pour la plupart, même s'ils regrettent le temps où ils travaillaient dans les journaux. Ils seraient probablement rendus plus loin, ils seraient déjà mieux pourvus qu'ils ne le sont encore, s'ils n'avaient passé dix, douze, quinze ans dans un journal. Cela les a aidés à se développer, à coup sûr, mais, ailleurs, d'autres les ont devancés. Ce qui veut dire que dès avant d'entrer dans le journalisme quotidien il faut que vous pensiez à l'avenir. Si vous n'estimez pas devoir courir le risque de ne jamais connaître la large aisance, si vous craignez la perspective d'une gêne relative, réfléchissez bien. Il y a des compensations, certes, dans le journalisme mais qui ne se monnayent pas.

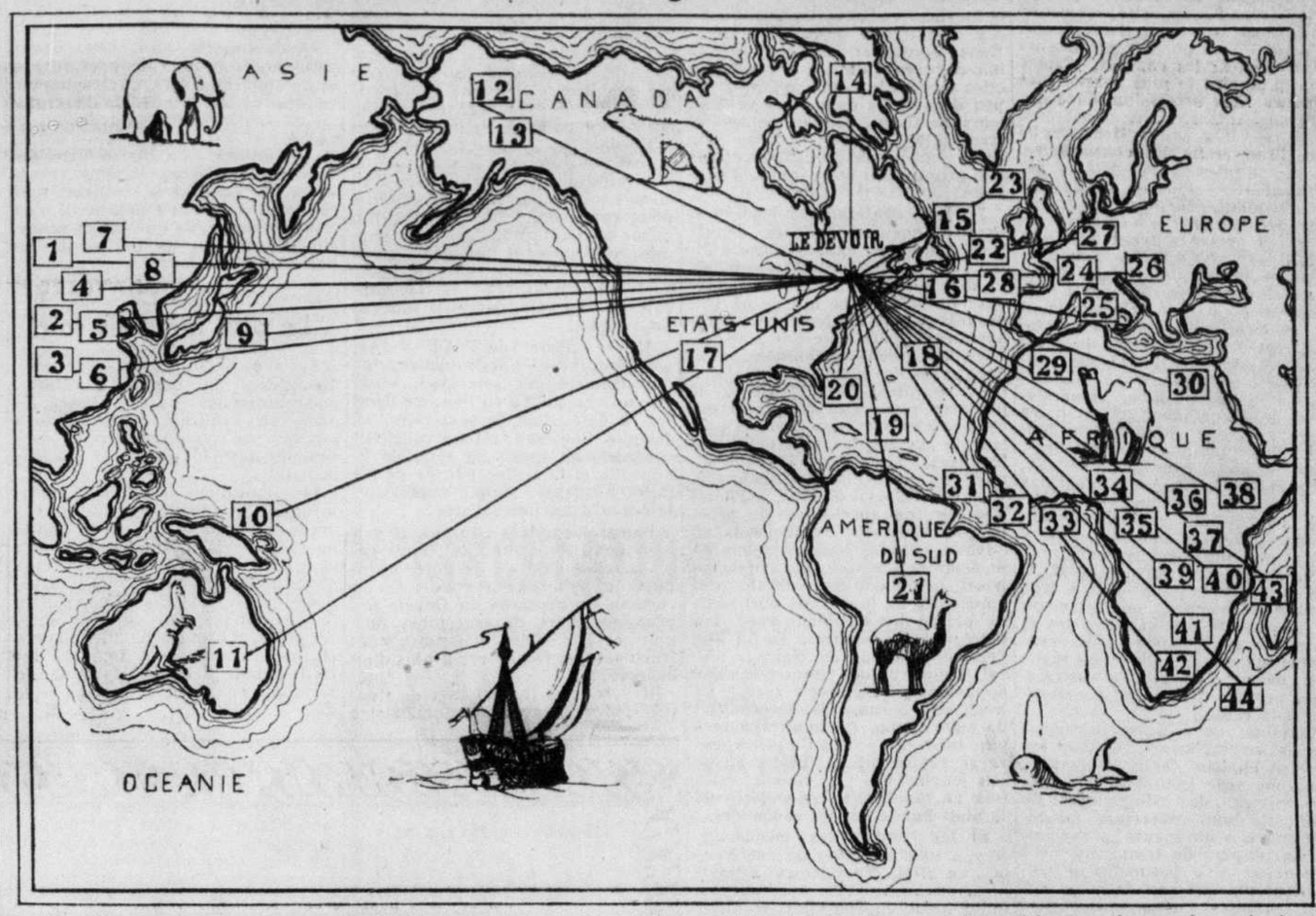
*Le jeune homme.* — Alors, si je vous ai bien compris, je deviendrai journaliste avec du courage, de la persistance, du caractère et de la santé, de l'instruction et le goût d'apprendre, le sens de la nouvelle et celui de la langue française, l'adaptation aux circonstances, de la rapidité et de la ponctualité dans le travail, l'ambition de développer et de perfectionner mes rudiments de culture; et aussi si je sais me contenter de mon sort tout en ayant l'ambition de réussir, si j'ai de l'esprit public et des connaissances variées, si je joins à cela une bonne formation morale...

*Le secrétaire.* — Vous savez résumer une conversation; c'est déjà bien.

*Le jeune homme.* — ....quant au salaire, je me contenterai de peu pour débuter. Quand dois-je commencer? Je suis prêt...

G. P.

## LE DEVOIR EST UN JOURNAL MONDIAL




Le "Devoir" a des lecteurs aux quatre coins de la terre ainsi que le fait voir la carte ci-dessus établie d'après nos listes d'abonnés. (Les numéros qui suivent réfèrent aux différents pays) ASIE: — 1, Indes — 2, Bengale — 3, Birmanie — 4, Chine — 5, Tonkin — 6, Annam — 7, Jehol — 8, Mandchourie — 9, Japon; OCEANIE — 10, Nouvelle-Guinée — 11, Australie; AMERIQUE DU NORD: — Toutes les provinces du CANADA — 12, Youkon — 13, Territoires du Nord-Ouest — 14, Terre de Baffin — 15, Terre-Neuve — 16, St-Pierre et Miquelon — 17, Etats-Unis, dans 31 Etats — ILES DE L'ATLANTIQUE: — 18, Les Bermudes — 19, La Martinique — 20, Haïti — 21, AMERIQUE DU SUD — ; EUROPE: — 22, Irlande — 23, Grande-Bretagne — 24, France — 25, Italie — 26, Suisse — 27, Belgique — 28, Ile de Jersey; AFRIQUE: — 29, Algérie — 30, Egypte — 31, Afr. occidentale française — 32, Côte de l'Or — 33, Guinée française — 34, Nigéria — 35, Cameroun — 36, Ouganda — 37, Tanganyika — 38, Kenia — 39, Rhodésie — 40, Nyassa — 41, Basutoland — 42, Union sud-africaine — 43, Madagascar et 44, Ile Maurice. Le fier voilier voguant sur les flots calmes du Pacifique est le "PAPIN-ARCHAMBAULT". Suivant le voeu de son parrain, dont il porte le nom, c'est le navire que nous irons, au 50ème anniversaire du "Devoir", suspendre à la voûte de Notre-Dame de Bonsecours, après un heureux voyage, grâce à la protection de Marie.

*Hommages du représentant d'une compagnie qui fournit du papier à notre journal depuis vingt-cinq ans.*

*Félicitations et meilleurs souhaits au DEVOIR*

*A tous les amis des livres*

*Notre maison donne un service sans égal: En tout temps, les derniers livres parus en France et au Canada français, le plus beau choix d'éditions et de reliures de luxe, variété incomparable de...*

**LIVRES CANADIENS ET FRANCAIS**

Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Manuels.

*Souscrivez à la collection du ZODIAQUE "35"*

**DEOM FRERES**

1247, rue Saint-Denis. — Tél. HArbour 2320

MONTREAL

AVEC les COMPLIMENTS de la

**Société d'Administration et de Fiducie**

fondée en 1902

Exécuteur testamentaire et fiduciaire
Administrateur de successions et de fortunes privées
Garde et gestion de portefeuilles
Courtier en assurances

**Voûtes de sûreté**

Siège social: MONTREAL

**Immeuble du Crédit Foncier Franco-Canadien**

5 est, rue St-Jacques

Agences:

QUEBEC — WINNIPEG — REGINA
EDMONTON — VANCOUVER

# Conférences et congrès

Les comptes rendus des conférences et congrès retombent généralement sur le chroniqueur universitaire. La majorité des conférences se donnent, il est vrai, à l'Université ou par des professeurs d'Universités; les congrès, d'autre part, groupent le plus souvent des hommes de profession, donc des diplômés d'Université. Dans les deux cas, il y a des liens étroits avec l'Université. En conséquence, le chef d'information délègue généralement — j'insiste sur le mot généralement, car, du moins au *Devoir*, où le personnel n'est pas nombreux, il arrive souvent qu'il y a conflit dans les services et qu'à la dernière minute le titulaire d'une autre chronique soit envoyé à telle conférence ou tel congrès, surtout si conférence ou congrès se rapprochent par un côté ou un autre des choses musicales, légales, municipales, etc., le chef d'information délègue donc, généralement, le chroniqueur universitaire à ces réunions qui groupent toujours "un public choisi et lettré", selon le cliché courant.

En été, les conférences n'ont pas de succès, pas même à la radio. Les cultivateurs travaillent aux champs jusqu'au coucher du soleil et sont plus occupés par la récolte que par les paroles de M. X. Les gens de la ville sont à leur maison de campagne ou prennent le frais sur le balcon. Les uns et les autres songent peu à aller s'enfermer dans une salle où règne une chaleur d'étuve ou à s'astreindre à écouter pérorer un conférencier à la radio.

Certains congrès ne manquent pas de succès, même pendant les mois de chaleur. Qu'ils se tiennent dans une ville trépidante ou dans un endroit de villégiature à la mode, ils sont prétexte à un déplacement, à un voyage, à un congé. La plupart du temps ils n'occasionnent pas beaucoup de travail, excepté aux secrétaires et aux conférenciers. La masse des délégués a toujours la faculté de ne pas assister aux conférences ou séances de comités, d'aller, en place, en été, flâner dans les parcs ou sur les plages, ou, en hiver, de fréquenter les salles de spectacles. Bien des congressistes seraient en peine de faire un rapport adéquat des congrès auxquels on les a délégués, quand ils rentrent dans leur petite patrie.

* * *

Sous le titre "congrès et conférences", on peut grouper, pour ce qui est de la ville de Montréal, une bonne douzaine de catégories:

1) les conférences, fort courues, de l'*Institut scientifique franco-canadien*. Au cours de l'automne dernier, les conférenciers étaient vraiment de choix: MM. Jacques Maritain et Etienne Gilson, pour la philosophie; M. Paul Hazard, pour les lettres; M. Charles Richet, pour la médecine, pour ne nommer que ceux-là, ont brillamment continué la belle lignée des professeurs venus de France les années passées.

2) les cours publics de l'Université. Il y a ceux de l'abbé Lionel Groulx sur l'histoire du Canada; ceux du chanoine Emile Chartier, sur la littérature française, cette année, etc.

3) les conférences des sociétés scientifiques et des Facultés et Ecoles en particulier, comme les conférences de biologie, celles de Polytechnique, et surtout celles de l'ACFAS. Sous le patronage de cette dernière société, M. Frost a prononcé récemment une excellente conférence sur l'Inégalité des Races.

4) les conférences données sous les auspices d'associations de diplômés de telle Faculté ou de telle Ecole universitaire, comme celles de l'Ecole des Hautes études commerciales qui se donnent à la salle Saint-Sulpice.

5) les séances de la Société des Débats de l'Université qu'on peut classer avec les conférences, puisque chacune de ces séances nous fournit cinq ou six conférences à la fois.

6) les conférences politiques. N'y a-t-il pas jusqu'aux associations conservatrices ou libérales qui décorent de ce nom, quand elles sentent le besoin d'injecter un peu de sérieux dans le cerveau de leurs partisans, pendant les années tranquilles à égale distance des pôles électoraux, les allocutions que prononcent leurs invités d'honneur?

7) les conférences féminines. Depuis quelques années, depuis surtout que les femmes votent à Ottawa et qu'elles forment des ligues et des alliances pour se défendre des *hommes*, — ce qui ne les empêche pas d'inviter souvent des hommes à parler devant elles —, elles multiplient les réunions publiques, dans des hôtels ou des clubs; elles supplient M. X. et M. Z. de préparer pour elles une conférence. Je ne puis m'empêcher, en parlant de ces groupements politiques féminins, de me rappeler une réunion qui eut lieu au petit salon 129, si je me souviens bien, à l'hôtel Windsor, un après-midi de printemps 1930, alors que j'étais au *Canada*. Il s'agissait évidemment de femmes libérales. Les conservatrices, le *Canada* les ignorait. Cet après-midi-là, je ne sais quel souffle printanier troublant avait pénétré par les fenêtres, ce fut une prise de cheveux en règle. Je n'avais jamais vu des femmes, censées appartenir à la haute société et avoir des moeurs (!), se conduire de cette façon. Quelques semaines plus tard, des scènes du même genre se répétaient au théâtre Stella. Les journalistes y étaient, cette fois, en nombre. Mais j'empiète sur la plate-bande de mes camarades....

8) les conférences mondaines. Il y a une catégorie de conférences, en effet, généralement littéraires, ou de débats académiques, qu'on peut appeler des réunions *mondaines*. Elles ont lieu le plus souvent au Ritz, au Mont-Royal, parfois au Windsor, même au *Queen's*, rarement dans des salles de l'est de la ville. Celles de l'Alliance française — elles passent au premier rang — ne manquent jamais d'attirer un nombreux public. Il faut dire que les conférenciers ont généralement beaucoup de mérite. Parfois, ces conférences, simples causeries ou débats, sont accompagnées d'un thé ou d'un dîner. Dans ces occasions, les conversations n'en sont que plus nourries, parfois plus malicieuses. On y vient par groupes, par coteries. On s'observe, on chuchote. Quand le jeune reporter est appelé à assister à des réunions de ce genre où l'on parle français, c'est toujours agréable par certains côtés. Car s'il y a de nombreuses auditrices qui y prennent part surtout pour "être vues", il faut leur rendre le témoignage qu'elles méritent bien un coup d'oeil, entre deux griffonages.

9) les conférences à la radio. La plupart des journaux ont adopté la politique de laisser à la radio ce qui appartient à la radio. Ils ne publieront que rarement une conférence prononcée à la radio. Il faut qu'elle présente un intérêt historique, social, en un mot documentaire. Il arrivera néanmoins que de temps en temps un nouvelliste soit appelé à écouter une conférence radiophonique et à prendre quelques notes pour en faire un bref compte rendu dans le journal. Cela dépend du sujet traité ou du personnage qui le traite.

10) les conférences historiques. Difficiles à rapporter, si vous n'avez le texte pour le résumer, elles sont généralement les plus intéressantes à entendre. La plupart se donnent sous les auspices de la Société historique de Montréal.

11) les dîners-causeries du *Cercle Universitaire*. Les réunions du *Cercle Universitaire* méritent une mention particulière. Outre que dans les salons de la rue Sherbrooke se groupe l'élite de notre société montréalaise, que nos universitaires ont là un foyer pour se rencontrer, pour déjeuner ou dîner avec satisfaction et bavarder à leur aise, les causeries ou conférences qui y sont prononcées portent généralement sur une brûlante question d'actualité ou soulèvent des polémiques de grand intérêt. Comme exemples, on pourrait citer la conférence de Mgr Camille Roy sur nos *Disciplines classiques* et celle de M. Adrien Beaudry sur l'électricité. D'autre part il y a bien peu de cercles ou clubs et associations à Montréal qui peuvent exhiber une liste d'hôtes d'honneur aussi distingués que celle du Cercle Universitaire. Les Français éminents de passage au Canada, depuis une douzaine d'années, ont tous été hôtes d'honneur du Cercle, y ont porté la parole. Nos Canadiens, selon les événements qui les mettent en évidence, y défilent à leur tour. Bref, le *Cercle Universitaire*, encore nouvellement établi, en somme, est déjà largement connu à l'étranger, surtout en France, et jouit au Canada même, plus heureux que les prophètes, d'une considération sans égale.

Ajoutons que nulle part les journalistes ne sont aussi bien reçus. Serait-ce parce que le secrétaire honoraire de la maison est de notre confrérie?

Du côté des congrès, on peut nommer:

12) le congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord, particulièrement éclatant à l'occasion des fêtes de Cartier en 1934.

13) le congrès des officiers de santé ou d'ingénieurs sanitaires, comme on dit vulgairement. Le dernier qui a eu lieu à Montréal, il y a deux ans, était remarquable par son organisation. C'est le point de vue du journaliste. La publicité y était organisée de façon merveilleuse. Point important. Le président du comité de publicité avait exigé de tous les rapporteurs et conseillers le texte de leurs allocutions ou travaux quinze jours avant l'ouverture du congrès. En possession de ces textes, il avait confié à quelques journalistes le soin de les résumer en quelques lignes et les résumés avaient été polycopiés. A mesure que les séances du congrès se succédaient, les journalistes recevaient une gerbe de résumés qu'ils apportaient avec eux à leurs journaux. Il leur restait le temps de visiter les expositions, qui accompagnent ces genres de congrès, de prendre des interviews avec les délégués de marque, de faire, en un mot, des comptes rendus intéressants. L'organisation publicitaire de ce congrès des officiers de santé est restée un heureux souvenir dans la mémoire des journalistes. Combien de congrès ont eu lieu depuis cette date où les journalistes devaient tout envoyer au diable ou s'astreindre à une corvée. Tout congressiste songe à la publicité pour son association ou pour lui-même pendant qu'il s'en va au congrès, mais qu'a-t-il fait ou que fait-il pour mâcher la besogne, pour assurer cette publicité? Et le français, en tout cela, combien souvent on l'oublie!

15) le congrès de l'ACFAS (Association canadienne-française pour l'avancement des sciences). Voilà un congrès qui n'a eu lieu que deux fois à date. Mais, le secrétaire, M. Jacques Rousseau, est un excellent organisateur, qui a le sens de la nouvelle et la bonne pensée de réduire à sa plus simple expression le travail des journalistes.

Parmi les autres congrès, il y a bien celui du droit civil, mais celui-là, c'est l'affaire de notre chroniqueur judiciaire régulier. Qu'on repasse les numéros du *Devoir* des premiers jours de septembre dernier et l'on verra que notre confrère peut en remontrer à plus d'un avocat...

Il y a aussi les congrès de dentistes, les congrès d'optométristes et d'opticiens, d'ingénieurs civils, les congrès de vétérinaires, d'agronomes, etc.

Un chapitre intéressant à ajouter à cet article serait un aperçu des publics assidus à ces conférences et congrès, une idée de l'atmosphère qui règne dans chaque salle, mais ce sera pour le trentième anniversaire qui nous prendra encore par surprise.

* * *

Qu'on imagine, un peu, après cette nomenclature de conférences et de congrès divers, quels comptes rendus variés doit faire, dans une année seulement, le nouvelliste attaché à ces différentes sortes de réunions. Le journaliste devrait être une encyclopédie vivante. Même s'il veut se cultiver, tout lire, tout voir, tout entendre, il n'en a pas le temps. Et on ose lui reprocher d'errer sur les limites du Jéhol et du Tchahar?

**Alfred AYOTTE**

## Le plus mauvais soir

Si vous organisez une "grande" assemblée, un banquet oratoire, une conférence, ne choisissez jamais un vendredi soir, si vous espérez un compte rendu convenable dans les journaux du lendemain.

Les quotidiens du samedi se fabriquent en majeure partie le vendredi. Nous imprimons de bonne heure dans la matinée du samedi et il nous reste alors peu de temps et de colonnes libres pour les événements de la veille. Le reste du journal est pris par communiqués, réclames, rubriques hebdomadaires et par les annonces; toujours les bienvenues. Selon la formule de certains communiqués: *Qu'on se le dise!*

**R.**

# Fadette écrit . . .

Tous ceux qui sont attachés à l'existence du *Devoir* depuis sa fondation doivent trouver comme moi que ces vingt-cinq années ont passé bien rapidement.

Il ne paraît pas éloigné, le temps où toutes les curiosités étaient en éveil attendant l'apparition du premier numéro du *Devoir*.

On prévoyait que sous la direction intelligente et puissante de M. Bourassa, avec la collaboration des hommes distingués dont il avait relevé les services, ce journal serait un élément important dans la vie canadienne.

Nous avons vu, en effet, le *Devoir* devenir une influence considérable dans notre vie intellectuelle et sociale comme nous l'avons vu également, demeurer toujours fidèle à son titre austère.

Le *Devoir* existait depuis six mois quand on me fit l'honneur de me demander d'y collaborer. J'acceptai en exprimant le désir de garder l'anonymat. Ce fut convenu et mon secret ne fut pas dévoilé pendant près de quatre années et le petit mystère piqua bien des curiosités et fit naître toutes sortes de suppositions.

On flairait, on guettait, on questionnait en vain. Je fus successivement un dominicain, un jésuite, une demoiselle célibataire et une dame française!

Est-ce un homme? Est-ce une femme? ne cessait-on de se demander.

Vous avouerai-je ma surprise et mon désappointement d'être prise pour un homme, quand je me sentais si féminine qu'il me semblait impossible que mon style ne le révélât pas.

Si mon style n'était pas moi, mon style ne valait donc rien?

Je crois, cependant, que le plaisir d'intriguer tant de monde était plus grand que ma déception, et je griffonnais avec constance et l'espoir de n'être jamais connue: c'est plus facile pour dire ce que l'on pense!

Mais je vous ai trop longuement parlé de moi et je voudrais déclarer encore une fois ce que les femmes canadiennes doivent au *Devoir*.

Il fut pour nous une véritable école de sagesse.

Non qu'on s'occupât beaucoup des femmes dans ce journal sérieux. Comme il était naturel, on s'adressait aux hommes et on écrivait pour eux, mais les femmes s'habituaient à lire le *Devoir*: elles s'intéressaient aux idées; journellement, elles entraient dans le petit cénacle où des hommes sérieux, bien renseignés et consciencieux, cherchaient loyalement la Vérité, et la disaient courageusement. Peu à peu, elles se pénétraient des principes directeurs qui se dégageaient de ces articles bien pensés et bien écrits.

Chez le grand nombre des lectrices privées de livres, entendant rarement remuer des idées, ayant peu de loisirs, ce fut la manne substantielle ramassée en ces articles clairs, courts et bien rédigés.

Toutes les femmes, — parfois inconsciemment, — sont chercheuses d'idéal, et voilà que l'on tenait devant elles un idéal réalisable vers lequel on les entraînait.

Le *Devoir* devint dans les familles le porteur "de la bonne nouvelle". Principes de justice, de droiture, de patriotisme leur étaient présentés journellement, et sans presque le savoir, elles s'en nourrissaient pour devenir à leur tour, dans leurs familles, des gardiennes de la vérité et des porte-flambeaux.

Car les femmes acceptent d'instinct et simplement ce qui est sage et juste au lieu d'initier les hommes qui discutent tant et veulent tout expliquer.

Elles ont de l'enthousiasme, elles aiment à dire leur opinion, et même, à discourir, au besoin, pour la soutenir. Voilà bien, réuni chez elles, tout ce qu'il faut pour créer des adeptes ferventes et des apôtres?

Ce fut l'oeuvre du *Devoir*.

**FADETTE**

## Un oeuf pour un boeuf

Des impresarii ou impresarios (les deux se disent) donnent un oeuf et veulent un boeuf en retour: $15 d'annonces, à longue échéance, ou souvent impayées, pour $100 de réclames, sans compter les vignettes. Mais ils comptent les billets de faveur.

### Illisibles

Les copies manuscrites illisibles (les dactylographes se vendent pourtant si bon marché) et les cinquièmes "carbones" échouent inévitablement au panier.

### Deux billets s.v.p.

Comme les religieuses le jour, les journalistes sortent généralement accompagnés, le soir. Prière donc aux organisateurs de concerts ou de représentations théâtrales de nous adresser deux billets plutôt qu'un seul pour le compte rendu. Nous ne sommes pas des "solistes".

**R.**

Nous sommes heureux de féliciter le

"Devoir"

et de lui offrir nos meilleurs souhaits de succès à l'occasion de son

25ème Anniversaire

ROY

BIJOUTIERS-DIAMANTAIRES

1658, ave Mont-Royal est

MONTREAL

NOUS sommes heureux d'offrir au journal français "Le Devoir" nos félicitations à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de fondation.

MAGASINS E.M. STORES

467 ÉPICIERS CANADIENS DE NOTRE PROVINCE, DONT CHACUN EST PROPRIÉTAIRE DE SON MAGASIN

*Siège Social:* MONTRÉAL

# SOUVENIR D'UN RÉDACTEUR DE CHRONIQUE SPORTIVE

En décembre 1911, lorsque M. Léon Trépanier quitta la direction de la chronique sportive pour succéder à M. Montarville de la Bruère comme chef du service des nouvelles, l'on m'invita à me joindre à la rédaction du *Devoir;* ce furent alors mes débuts dans le journalisme.

C'était à la veille de l'inauguration de la saison de hockey; et c'est à l'ancien Arena de Westmount que je fus témoin de ma première joute professionnelle en qualité de chroniqueur sportif. Le *Canadien* était aux prises avec le *Wanderer* et à mon grand désappointement le *Bleu Blanc Rouge*, alors sous la direction de feu George Kennedy, asisté de Nap. Dorval, fut défait par un résultat de 5 à 0.

Au cours de ma première saison j'avais à suivre les joutes à plusieurs patinoires; car à cette époque nous comptions, à Montréal, l'*Arena* de Westmount, où se disputaient les parties de la *N. H. A.*, le *Jubilé*, le *Stadium*, le *Duluth*, le *Coliseum*, le *Victoria* ainsi que les patinoires *Ontario* et *Mont-Royal*. Les joutes professionnelles avaient lieu les mercredis et samedis, tandis que le dimanche soir la Ligue des Hôteliers était à la patinoire de Pat Kennedy, située à l'angle des rues Clarke et Mont-Royal; et au *Jubilé* se disputaient les parties de la Ligue de la Cité ainsi que celles de l'Association de Hockey de Montréal, dont le président était Edouard-Charles St-Père, aujourd'hui député d'Hochelaga à la Chambre des Communes.

Les ligues Commerciale et des Quincailliers avaient leurs quartiers généraux au *Victoria* tandis que les étudiants du Laval recevaient leurs rivaux au *Stadium* de Christin, rue Saint-Hubert. Les ligues de moindre importance jouaient au *Coliseum*, au *Duluth* et à la patinoire *Ontario*. Lorsque le feu détruisit l'*Arena* de Westmount, nos professionnels établirent leurs pénates au *Jubilé* pour passer ensuite à l'*Arena Mont-Royal* que venait de construire un syndicat dirigé par Tom Duggan, puis ensuite au *Forum*, palais des sports à Montréal.

La tâche du journaliste était assez ingrate dans ce temps-là; car les patinoires n'offraient pas le même confort qu'aujourd'hui. Mais ne connaissant rien de mieux, nous étions satisfaits de ce qu'on nous offrait.

* * *

Le hockey avait pris une popularité extraordinaire, surtout depuis la fondation du club de hockey *Canadien;* et à chaque joute l'assistance était très considérable. C'est particulièrement de 1921 à 1933 que le sport national canadien eut le plus de vogue. La crise financière eut pour effet de forcer plusieurs fervents de ce sport à se limiter à quelques parties seulement et depuis l'an dernier les recettes aux joutes professionnelles ont sensiblement baissé. La plupart des clubs le plus affectés seront sans des pertes cette saison mais les clubs les plus affectés seront sans contredit le *Saint-Louis* et le *Canadien*. Les *Rangers*, les *Maroons* et les *Bruins* ne feront pas fortune non plus; mais il y a tout lieu de croire et d'espérer que la situation s'améliorera peu à peu pour redevenir ce qu'elle était en 1929 et en 1930, alors que plusieurs milliers de personnes ne pouvaient trouver place au *Forum* et que les plus ardents partisans des *Habitants* devaient payer deux et même trois fois la valeur du prix d'admission, s'ils n'avaient pris la précaution de devenir souscripteurs au début de la saison.

La crosse était aussi, à mon entrée dans "la boite", un sport très populaire; mais malheureusement les clubs ont cessé leurs activités et le *National*, le *Shamrock*, le *Montréal*, le *Capital*, les *Tecumsehs* et les autres clubs du circuit professionnel ont abandonné pour des raisons inconnues ce sport et malgré le désir de Jos. Cattarinich, de "mon oncle" Lamoureux, de "Gene" Gauthier, de Pat Brennan, de Newsy Lalonde et de quelques autres anciennes étoiles, il a été impossible de faire revivre le sport jadis favori des Montréalais.

Le *National* connut des années de prospérité grâce à sa fameuse équipe de crosse, mais lorsque les directeurs décidèrent de retirer leur équipe de la ligue, les sportsment refusèrent leur appui à la grande association canadienne-française; et elle dut céder l'immeuble de la rue Cherrier à l'*Association Catholique de la Jeunesse Canadienne* qui, grâce à sa sage administration et aux excellents conseils de son aumônier, le Rév. Père Paré, S.J., réussit à se maintenir et même à progresser.

Les joutes entre le *National* et le *Shamrock* attiraient des assistances nombreuses et l'enthousiasme ne faisait pas défaut. Les Irlandais se rendaient à Maisonneuve comme les "Canayens" allaient au Mile-End pour encourager leurs favoris à la victoire; et ces rencontres ont quelquefois laissé des souvenirs cuisants. Hélas! le sport de la crosse semble bien mort; il faudrait pratiquement un miracle pour le ressusciter.

Le baseball a connu de beaux jours à Montréal, alors que les parties se disputaient à l'angle des rues Atwater et Sainte-Catherine, tout à côté du *Forum* et autrefois voisin de l'*Arena;* mais Sammy Lichtenhein se fatigua des pertes subies dans les dernières années et abandonna sa franchise.

George Stallings, lors d'une visite à Montréal, en 1927, constata que la métropole du Canada était un excellent centre pour le baseball; et le printemps suivant notre ville avait une équipe qui faisait partie de la Ligue Internationale après une absence de dix années.

Les *Royals* comptaient dans leur alignement des joueurs tels que Bob Shawkey, Haines, Fewster, Gaudette, Fowler, Faber, Daly, Gulley, Dunagan, Buckalew, Miller, Stapleton, Smith, etc; pour un début notre club termina la saison dans une position assez avantageuse. Mais le "Miracle Man" ne devait pas rester longtemps à la tête des *Royals* et la mort vint enlever le gérant qui avait fait merveille avec le club Boston.

Depuis, le club est passé sous la direction de plusieurs gérants sans obtenir le résultat désiré; mais les perspectives pour la prochaine saison sont plus belles et plus rassurantes Grâce à l'esprit sportif de MM. Racine, Trudeau, Gauvreau, Savard, Normandin, Beauregard et autres sportsmen bien connus, les *Royals* reviendront au printemps avec un alignement nouveau et à la grande satisfaction de nos compatriotes plusieurs joueurs canadiens et franco-américains revêtiront l'uniforme du Montréal. Del-Bissonnette, Dugas et peut-être Chagnon seront au poste pour donner le premier championnat à l'équipe du président Racine. C'est du moins le voeu de tous les amis de notre club.

* * *

Le sport de la boxe a aussi connu ses beaux jours à Montréal; mais le "*noble art*" semble être sur le déclin depuis quelques années.

Au temps où Frankie Fleming, Eugène Brosseau et Léo "Kid" Roy faisaient leur apparition dans le "ring", les promoteurs touchaient de jolis bénéfices; mais les bons boxeurs locaux font maintenant défaut et ceux qui organisent des séances de pugilat accusent déficit sur déficit.

George Kennedy fit revivre le sport de la boxe en organisant des soirées au *Parc Sohmer* et au gymnase du *Club Athlétique Canadien*, coin Saint-André et Sainte-Catherine; puis vint ensuite Jos Payette et Alex Moore, qui organisèrent quelques séances au *Théâtre Français*. Billy Moorehouse fut un des promoteurs heureux et l'apparition de *Gentleman Gene* au *Monument National* faisait toujours salle comble; finalement Alex Moore se lança dans les affaires avec Léo "Kid" Roy comme attraction principale. La bataille entre l'ancien champion poids plume du Canada et Kid Kaplan établit un record pour Montréal lorsque ce combat fit la jolie recette de $27,000 au *Forum*.

La réussite d'un promoteur fait toujours surgir la concurrence; nous avons vu Tom Duggan, Jimmy McKimmie, Benny Cohen, McDonald, Jules Racicot, Arthur Lauzon, Jean-Baptiste Lamoureux, Armand Vincent et quelques autres promoteurs tenter fortune mais sans succès, et cela faute d'expérience ou de "drawing card". Quelques-uns de nos compatriotes ont tenté de se créer une réputation comme pugilistes mais bien peu ont réussi. Elzéar Rioux, en qui le Dr Gadbois avait une confiance illimitée, Jack Renault (Léonard Dumoulin), Arthur Giroux, Jr., Oscar Deschamps, Clovis Durand et Georges Chabot obtinrent quelques victoires; mais ils durent abandonner l'arène après une carrière relativement courte et peu brillante.

La boxe compte encore de nombreux adeptes prêts à donner leur appui aux promoteurs qui offrent des programmes intéressants et des combats bien balancés; mais ils ne tiennent pas à voir des étrangers aux prises car ils soupçonnent que ces pugilistes viennent ici donner des combats. Pour faire bonne salle, il faut absolument un programme de combats mixtes, c'est-à-dire un pugiliste local contre un boxeur de l'extérieur; et encore faut-il que ces pugilistes soient des athlètes avantageusement connus.

Il serait bien difficile, pour ne pas dire injuste, de parler des sports sans faire une mention spéciale de celui de la lutte, rénové grâce à l'esprit d'initiative de Lucien Riopel et des sacrifices faits par ce sportsman.

La lutte était autrefois, avec le hockey, le passe-temps du public montréalais pendant la saison froide; et les succès remportés par George Kennedy lui permirent de retenir les services des athlètes européens aussi bien que ceux des Etats-Unis et du Canada. Les anciens habitués du *Parc Sohmer* ont pu voir sur le matelas Frank Gotch, George Hackenschmidt, Yousiff Mahmouth, Paul Pons, Constant le Marin, Raymond Cazeaux, Illa Mora Vincent, Jimmy Essen, Raoul de Rouen, le Dr Roller, Strangler Lewis, les frères Zbysko, Apollo, George Bothner, Luthberg, Emile Maupas, Jean-Baptiste Paradis, Arthur Bénard, Armand Saint-Louis, Charles Simard, enfin tous les meilleurs lutteurs qui soient passés sur le continent américain.

Ce sport tomba lorsque l'incendie ravagea le *Parc Sohmer* au mois d'avril 1919; et ce n'est qu'en 1924 que Lucien Riopel s'aventura de le faire renaître. Il organisa un grand tournoi avec le concours de Jack Curley; et après une série de vingt séances Wladek Zbysko décrochait le championnat pendant que Roth arrivait deuxième et que Georges Deslongchamps se classait troisième. Le succès financier laissa grandement à désirer; et pendant quatre ans ce sport resta dans l'oubli. En 1928, Lucien Riopel se remit de la partie et il obtint des succès inattendus. Henri Deglane, Gus Sonnenberg, Stanley Stasiak, Don George, Jim Browning, Sandor Zsabo, Strangler Lewis, Joe Savoldi et Jimmy Londos furent les maîtres du matelas qui ont attiré les assistances le plus nombreuses à l'Arena Mont-Royal; notre promoteur montréalais se prépare déjà en vue de la prochaine saison qui doit s'ouvrir au mois d'avril.

Les poids légers et les mi-lourds ont aussi l'avantage de se mettre en évidence et tous les soirs dans nos salles publiques il y a des séances; de même dans les principales villes de notre province, la lutte est très en vogue. Cependant nous croyons qu'il y a trop de concurrence présentement et que la plupart des impresarii sont appelés à disparaître; à moins que notre commission athlétique ne se décide à exercer un contrôle plus sévère.

Plusieurs autres sports sont en honneur à Montréal; comptons parmi ceux-là le tennis, le badminton, le ping-pong, le ballon-au-panier, la balle-au-mur, la balle molle, les courses de six jours sur bicyclettes, le billard, les quilles, la raquette, la traine sauvage, le ski, le rugby, le soccer, le curling, le yachting, le polo aquatique, la natation, les courses au galop, la course à pied, le golf, etc. Dans tous les domaines, il y a des athlètes capables de rivaliser avec assez d'avantage avec les concurrents étrangers.

* * *

Plusieurs de nos lecteurs envient le sort du chroniqueur sportif, mais ils ne connaissent pas le revers de la médaille. S'il a ses entrées gratuites aux événements sportifs, s'il occupe le meilleur fauteuil, il est également dans l'obligation de donner toutes ses soirées à son service. Les invitations à une représentation théâtrale, à une soirée de famille, à une partie de bridge, il faut les écarter; et que l'on soit disposé ou non, il faut assister à tous les événements sportifs, intéressants ou non; ce n'est que très tard dans la soirée que l'on rentre au logis pour quitter le lit tôt le matin afin de fournir la copie au prote qui talonne sans cesse les rédacteurs et crie sans s'égosiller jamais: "De la copie! De la copie!"

Il arrive très souvent que l'on dérange le chroniqueur sportif jusque dans son sommeil. Des amis réunis au club engagent la conversation sur l'événement sportif qui s'est déroulé au cours de la soirée et parfois il y a un pari. Le rédacteur sportif est tout à fait qualifié pour renseigner les intéressés ou pour régler la gageure. Un coup de téléphone l'oblige à sortir de son lit à une ou deux heures du matin pour répondre aux multiples questions qu'on lui demandera. C'est cela qui met d'humeur égale...

Au bureau, le matin, pendant que l'on est à rédiger son compte rendu de la veille, les demandes de renseignements arrivent; et il faut toujours être affable et obligeant; car ce sont des lecteurs assidus ou des amis du journal qui consultent; et parfois ces informations concernent des événements sportifs qui ont eu lieu plusieurs mois et quelquefois plusieurs années auparavant. Toujours il faut bien accueillir ces amis et leur répondre au point. On ne maudit... que le téléphone.

Le rédacteur sportif doit communiquer avec les promoteurs afin de connaitre les événements qu'ils sont à organiser, les changements qu'ils doivent faire; dans bien des cas les informations sont assez difficiles à obtenir, car les magnats du sport sont avides de publicité et souvent les nouvelles qu'ils communiquent ils les donnent pour fins de publicité; il faut discerner les projets pratiques des projets en l'air; c'est pourquoi certaines primeurs obtenues par les journaux à fort tirage n'apparaissent pas dans les colonnes du *Devoir*. Nous tenons à bien renseigner nos lecteurs mais nous refusons de leur "bourrer le crâne"; et c'est la raison pour laquelle nous éliminons tout ce qui paraît irréalisable, invraisemblable ou mensonger. Il en pleut...

Les athlètes sont également avides de publicité et insistent pour que leur portrait apparaisse dans les colonnes des journaux. Lorsque nous leur annoncons que la chose ne se pratique pas chez nous parce qu'il n'y a pas de clicherie, ils cherchent ailleurs; c'est là un autre handicap, pour nous servir d'une expression bien appropriée au sport. Nos lecteurs peuvent cependant être assurés que toutes nos informations nous les vérifions sérieusement et que les comptes rendus du *Devoir* se font de façon impartiale et honnête. Notre politique, depuis notre entrée au *Devoir*, c'est de bien renseigner le public et de donner à chacun le mérite qui lui appartient; c'est notre intention de ne jamais en dévier. C'est du reste en toutes choses, — dans le sport comme ailleurs,—la grande directive du *Devoir*. La vérité, sans favoritisme, ni parti pris.

**X.-E. NARBONNE**

## L'information maritime

La chronique maritime comporte une certaine part de routine, qui la rend un peu monotone à rédiger parfois. D'autre part, les journaux du soir ne peuvent généralement pas faire une concurrence victorieuse, en ce domaine, aux journaux du matin. Ceux-ci sont mieux placés. Leurs titulaires de cette chronique peuvent consacrer tout leur après-midi à "couvrir notre front de port", à visiter les quartiers généraux de la Commission du port, à passer d'un bureau d'une compagnie de navigation à un autre. Les chroniqueurs des journaux du soir restent au bureau jusque vers 10 heures du matin, après quoi ils sortent; mais il leur faut souvent rentrer avant midi, de sorte qu'ils ne disposent pas d'autant de temps que leurs confrères des journaux du matin. En outre, aussi bien à la Commission du port que dans les bureaux des compagnies, les chefs de services sont occupés le matin à la correspondance; ils ne sont pas d'humeur à bavarder. Or, c'est souvent au hasard d'une conversation, apparemment sans but, que le journaliste recueille petit à petit ses nouvelles, provoque la confidence qui le mettra sur la piste. Pour attraper la nouvelle dans la rue ou dans le fond d'un bureau, le journaliste doit pouvoir donner l'illusion qu'il a du temps à perdre. Le reporter d'un journal du soir, ayant peu de temps à lui, a rarement la faculté de s'attarder à bavarder. Que dire, quand ce chroniqueur maritime est aussi préposé à d'autres chroniques, qui viennent en conflit les unes avec les autres?

L'important est de se créer des amitiés, de se "rapporter" souvent aux gens qui nous sont familiers. Un simple coup de téléphone, quelques questions, et soudain la nouvelle luit. Quelques lignes, un titre tire-l'oeil et c'est fait...

Cette chronique, parfois aride, qui va des statistiques quotidiennes des arrivages et des expéditions de grains aux graves problèmes de la canalisation du Saint-Laurent, du creusage du chenal fluvial à 40 pieds, de la marine marchande subventionnée par l'Etat et en train de se diviser en lignes nationales: française, anglaise, allemande, hollandaise, américaine, etc., cette chronique apporte toutefois des compensations dignes de mention: des voyages.

Les chroniqueurs maritimes ont tous fait après quelques années, voire quelques mois, quelques voyages mémorables, pas nécessairement sur des bateaux. Ainsi les uns ont voyagé à l'invitation du *Pacifique Canadien*, d'autres, à celle du *Canadien National;* celui-là est allé à New-York par chemin de fer pour assister aux fêtes du premier arrivage d'un paquebot italien, le *Conte di Savoia*; celui-ci revient de Terre-Neuve: il a inauguré le paquebot fluvial *Belle-Isle;* tel autre a accompli plusieurs fois — cela ne se fait plus malheureusement beaucoup depuis la crise — le gai voyage de Montréal à la Pointe-au-Père, à bord de divers paquebots en partance pour l'Europe.

Le plus bel exemple de voyage fait par des journalistes au titre de titulaires de la chronique maritime, en 1934, est le périple de Charlottetown à Québec, à bord du *Champlain*, en compagnie des membres de la mission nationale française. Outre que le voyage était agréable du simple point de vue parcours, il offrait au journaliste, prêt à sacrifier son sommeil, une abondante moisson de nouvelles. Pendant trois jours, le journaliste fut en somme maître du bateau. Cette petite ville flottante, circonscrite, peuplée d'une élite française, autorisait à des coups d'audace qui n'auraient pu être permis en d'autres temps et en d'autres endroits. Il pouvait aborder, sans façon presque, M. Flandin, M. Charléty, M. Bordeaux, M. de la Roncière, M. Franc-Nohain (malheureusement déjà disparu), le directeur-administrateur de la Ligne française, M. Cangardel, le commandant Barthélemy, M. Paul Crouzet, et combien d'autres. Ce voyage, à cause des attentions dont on entoura les journalistes à bord, demeurera l'un des plus beaux souvenirs dans leur mémoire.

Comment ces journalistes ne peuvent-ils se louer de ce que cette chronique, un peu sèche parfois, leur procure, d'autre part, des avantages de cette sorte?

**Alfred AYOTTE**

## Au bout du fil...

Les télégraphistes sont gens moins isolés et moins concentrés qu'on le pense souvent. Lorsque le tac-tac de leurs appareils leur donne quelques instants de repos, ils n'ont pas de plus grande joie que de communiquer entre eux. Voici ce qu'à sept heures du matin, ces auxiliaires des journalistes se télégraphiaient il y a quelques jours, sans doute pour constater que la tempête de la nuit précédente ne les avait pas rompus:

—Now is the time for all good men to come to the aid of the party...

Lucien.

Gilles,

je regrette de t'avoir désappointé,

Lucien.

—"Je viens de finir une partie de cartes et j'ai gagné deux dollars. En un mois, je gagne huit dollars. Pas trop mal, hein?"

Voilà, comment les télégraphistes, hommes humoristiques ou pratiques, glissent leurs petites nouvelles ou leurs réflexions sur le fil à travers les dépêches de cataclysmes, de renversement de ministères, de scandales financiers.

**A. A.**

*M. Théo. Bonin*

*Au* Devoir, *journal de combat par excellence, inspirateur de tous les bons mouvements de notre vie nationale, sociale et économique, nos félicitations et nos meilleurs voeux, à l'occasion de ses vingt-cinq ans de fondation.*

La Maison Bonin & frère, limitée, que préside et dirige son fondateur, M. Théo. Bonin, compte déjà plus de trente ans d'existence et sous l'habile direction de son chef de toujours se maintient florissante.

C'est chez Bonin — que l'on compte parmi les pionniers à Montréal du commerce spécialisé d'articles et de vêtements pour hommes—que se donne rendez-vous l'homme qui veut être bien mis, désire être à la mode et même la devancer.

**BONIN & FRERE**
Limitée
901, rue Ste-Catherine est
Succursale: 3623, rue Ontario est



*Votre Pression est-elle normale?*

DE MEME QUE LA PRESSION ARTERIELLE REVELE L'ETAT GENERAL DE LA SANTE...

...AINSI la circulation de l'eau dans les calorifères révèle la valeur de votre appareil de chauffage.

C'est ce que la science et l'expérience ont prouvé par l'application du principe de la

**CIRCULATION FORCÉE**

aux systèmes de chauffage propres à la maison

**J.-W. JETTÉ, Limitée**

Ces appareils éprouvés, dits de CIRCULATION FORCEE, se distinguent des autres systèmes en ce qu'ils assurent:

rapidité de chauffe,
régularité de chaleur,
économie de combustible,
souplesse de contrôle,
facilité d'entretien,
fini de fabrication

UNE CIRCULATION PLUS RAPIDE DE L'EAU DANS DES CALORIFERES DE MOINDRE SUPERFICIE.

*Plans, devis et estimés fournis sur demande.*

**J.-W. JETTÉ, Limitée**

*Experts en chauffage*

2114, RUE RACHEL EST Tél. AMherst 1788
MONTREAL



*Hommages*
et
*Félicitations*
au
*"DEVOIR"*

**AIRD & SON Ltée**

Wilfrid Gagnon
Président

*Maison fondée en 1898 par*
M. Narcisse Gagnon
*et spécialisée dans la fabrication des chaussures pour dames*

916 Est, rue Ontario
MONTREAL

# LA MÉTROPOLE DU CANADA

CENTRE du commerce et de l'industrie, Montréal s'est élevée au premier rang des grandes villes du continent. Il possède dans ses murs les plus importantes maisons de banque et de finance du Canada, les bureaux principaux des grandes corporations publiques, du téléphone, des chemins de fer et les quartiers généraux des plus puissantes compagnies.

★ ★ ★

SA population dépasse le million et les gens de langue française en représentent plus des deux tiers. C'est la ville française la plus populeuse au monde après Paris, surpassant même Lyon et Marseille. Elle tient le quinzième rang parmi les grandes villes de l'univers.

★ ★ ★

MONTREAL s'enorgueillit de son port de mer, le deuxième en importance de l'Amérique. Bien qu'il soit situé à mille milles de l'océan et qu'il reste fermé au moins quatre mois par année, le port de Montréal n'est surpassé que par celui de New-York pour le volume des importations et des exportations. En 1934, 1,855 navires, dont 1,036 océaniques, ont fait escale en notre port. Le tonnage total de ces navires fut de 5,007,523 tonnes. Plusieurs entrepôts très modernes, à deux ou plusieurs étages, ont été construits sur les quais, dont l'ensemble couvre une longueur de plus de 10 milles.

★ ★ ★

MONTREAL possède un système de tramways de premier ordre, qui couvre ses trente-cinq quartiers et dessert toute la périphérie de l'île. La Compagnie des Tramways exploite un réseau de 320 milles où circulent environ 1,000 voitures; son service d'autobus dessert 65.5 milles.

★ ★ ★

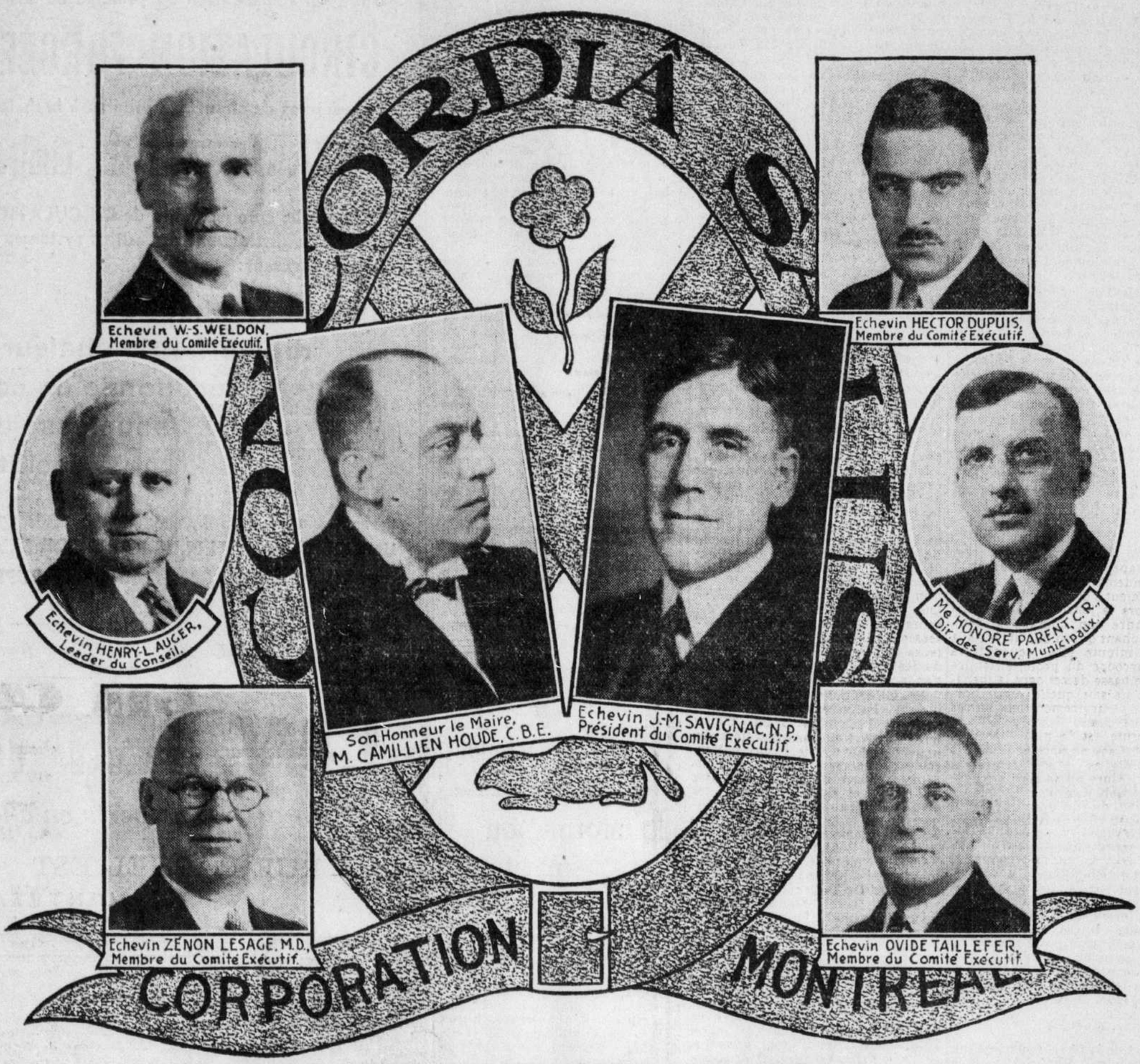
A L'EGAL des grandes villes, Montréal possède un aéroport des mieux aménagés du continent, à Saint-Hubert. Le mât d'ancrage, haut de deux cents pieds, est appelé à servir aux aéronefs transatlantiques destinés à faire le service entre Londres et Montréal.

★ ★ ★

L'AUTORITE administrative de Montréal a pour représentants: le maire de la ville, le Conseil de ville, composé de 35 échevins, élus tous les deux ans, et le Comité exécutif, composé de 5 échevins, choisis parmi les membres du Conseil municipal. Le Comité exécutif a charge de l'administration des deniers municipaux.

★ ★ ★

LA ville a une richesse immobilière évaluée à un milliard deux cent millions et ses revenus atteignent presque la somme de $40,000,000.




*--- NOS ADMINISTRATEURS ---*

QUELQUES statistiques intéressantes de la métropole du Canada:

Population : 1,175,957.
Superficie: 32,254 acres ou 50 milles carrés.
Etendue: 13 milles par 9.
Centre géographique: intersection des rues Saint-Viateur et Saint-Laurent.
112 parcs publics d'une superficie de 1,775 acres.
907 milles de rues ouvertes.
751 milles de rues qui sont la propriété de la ville.
518 milles de rues pavées en matériel durable.
38 milles de rues macadamisées.
104 milles de ruelles pavées.
1,006 milles de trottoirs en ciment, etc.
758 milles d'égouts.

★ ★ ★

MONTREAL possède dans ses murs deux grandes universités, l'Université de Montréal, qui compte dans Montréal, avec les écoles et collèges affiliés, 5,843 élèves, et l'Université McGill, qui a plus de 3,800 élèves et étudiants.

★ ★ ★

MONTREAL compte 226 écoles catholiques, fréquentées par 115,548 enfants, et 52 écoles protestantes avec 33,271 élèves.

★ ★ ★

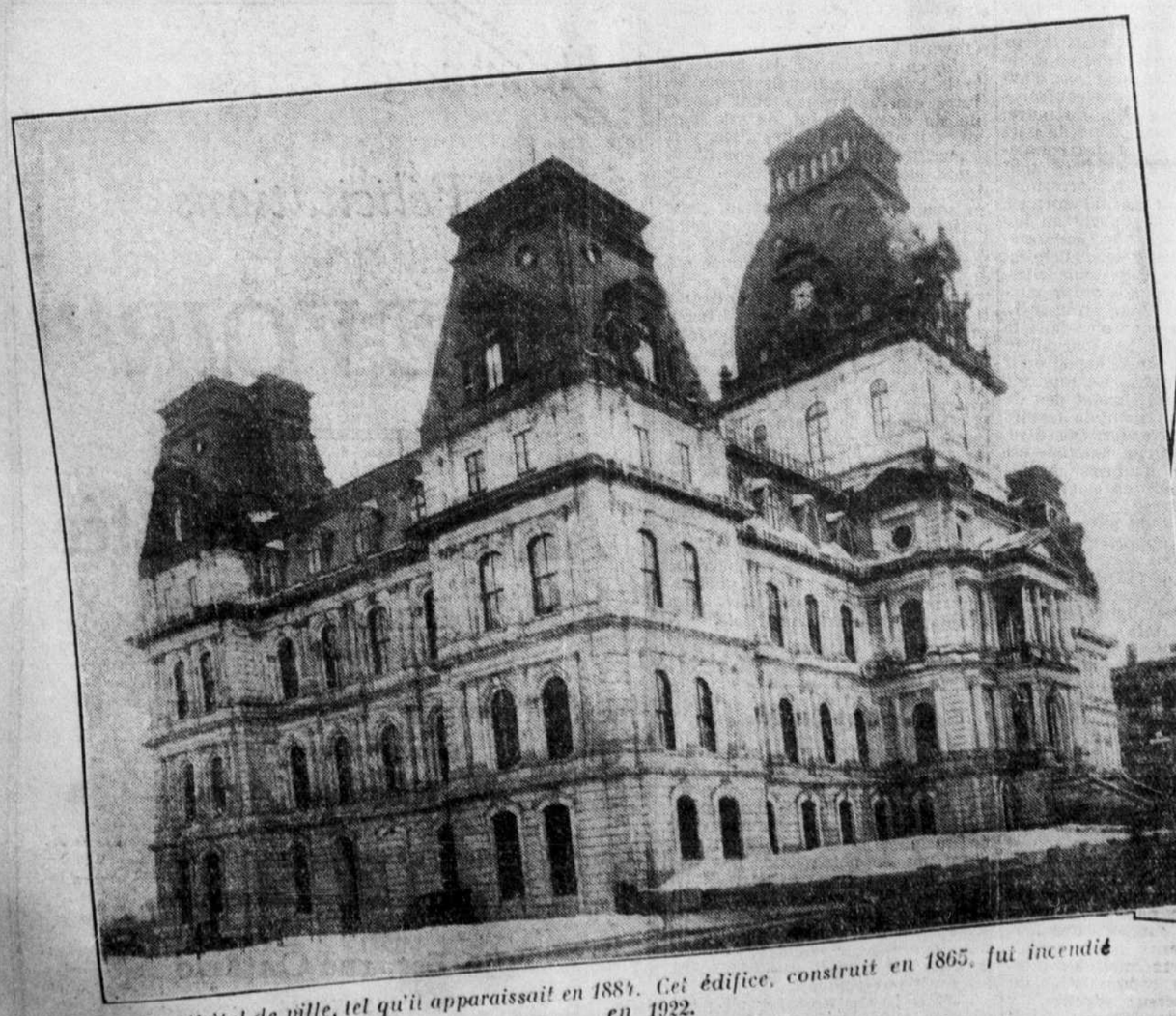
MONTREAL est la ville aux clochers; il compte dans ses murs plus de 260 églises. On trouve des églises catholiques, ainsi que des chapelles ouvertes au public, dans 112 paroisses. Exception faite des missions évangéliques, les autres cultes se partagent ainsi quant au nombre de leurs églises: anglicans, 34; églises unies, 50; presbytériens, 13; baptistes, 12; armée du salut, 9; christian science, 2; luthériens, 4; unitaires, 1; églises de rites divers, 17; synagogues, 10.

★ ★ ★

MONTREAL, de par sa position géographique et ethnique, constitue un centre d'attraction par excellence pour les touristes. Ses monuments, ses parcs publics, le Mont Royal, ses artères, ses boulevards retiennent l'attention de milliers de voyageurs, chaque année. Le vieux Montréal possède encore quelques reliques intéressantes d'un passé glorieux; ses grands édifices publics, ses nouveaux gratte-ciel, ses immenses hôtelleries effacent cependant les vestiges du passé et transforment la métropole en une ville ultra-moderne, riche et prospère.

★ ★ ★

L'ILE de Montréal et ses vingt-sept municipalités suburbaines offrent un intérêt capital à l'expansion du Grand-Montréal, qui viendra un jour les agglomérer dans un grand tout renfermant deux millions d'habitants.



*L'hôtel de ville, tel qu'il apparaissait en 1884. Cet édifice, construit en 1865, fut incendié en 1922.*

*L'hôtel de ville d'aujourd'hui, vu de la rue Notre-Dame et qui fut terminé en 1925. L'on y a récemment ajouté une aile ayant vue sur le Champ de Mars.*

# Chroniqueuse au "Devoir"

Chez ceux qui n'ont jamais vu la chroniqueuse à l'oeuvre, ce titre prête à bien des illusions. Ainsi à plusieurs reprises a-t-on posé cette question à la directrice de la page féminine du *Devoir:* "Passez-vous votre journée au bureau ou si vous travaillez chez-vous?"

Les lignes suivantes jetteront peut-être quelque lumière sur cette préparation d'une page féminine quotidienne qui semble, aux yeux des lecteurs, chose si simple, si facile, — la plus aimable et reposante.

Rester chez soi pour s'acquitter de cette tâche de tout repos semble logique aux non-initiés. On s'imagine la directrice de la page féminine douillettement assise près du feu, en face d'une antique épinette, plume d'oie à la main, pot à col et ciseaux tout près, revues et journaux s'offrant bénévolement au découpage.

"Mais non, mais non, mesdames! Mais non, mais non, messieurs!.."

Jamais tableau ne fut plus hérétique.

D'aucuns sont prêts également à prêter à cette créature à part qu'est la chroniqueuse, moustaches et vertugadins. Merci bien! Elle n'a jamais connu les derniers; et si les premières lui arrivent incontinent, elle n'ignore pas les expédients modernes et sait s'en servir à temps.

Pour les gens qui pensent, en leur for intérieur, que ces privilégiées de la vie n'ont rien à faire, voici:

La chroniqueuse se lève relativement tôt; mais pas assez pour pouvoir prendre son temps avant d'attraper le tramway. Elle fait de rapides ablutions, souvent interrompues par la sonnerie du téléphone: quelqu'un veut donner un communiqué et craint d'arriver trop tard pour la publication le jour même. Car il est facile de connaître l'adresse et le numéro de téléphone particuliers de la directrice d'une page féminine; on appelle le journal et la téléphoniste accorte s'empresse de tout donner. Après la toilette, déjeuner sur le pouce: rôties pâlottes, deux cuillerées de marmelade, une tasse de café fort et bonjour! C'est la course au tramway qu'elle manque de temps en temps, non sans s'être essoufflée à courir; elle se console en faisant les cent pas au grand air, poitrine et narines dilatées. Ses poumons sont heureux d'une telle aubaine; ils seront à rude épreuve le reste de la journée.

La rédactrice, après avoir eu juste le temps de déposer chapeau et manteau à la patère ou — ça dépend du budget de son journal — au crochet fixé derrière la porte, est appelée d'urgence au téléphone, toujours pour des communiqués, à moins que ce ne soit une jeune fille inquiète de savoir si c'est correct d'offrir à son ami un cadeau pour sa fête, ou un jeune homme qui veut absolument connaître la vraie personnalité de tel ou tel pseudo féminin. Quand elle quitte l'appareil pour rentrer dans son bureau, elle trébuche sur un objet souple: c'est son chapeau qui, accroché trop à la hâte, a roulé à terre parmi la poussière, âgée de deux ou trois mois, d'un tapis décoloré.

Dépouillement du courrier. Enveloppes de tous formats, revues françaises et autres. Le coupe-papier fait son oeuvre d'abord; d'un coup sec et maintes fois répété, il éventre ce mystérieux contenant qu'est toute enveloppe. Les yeux de la chroniqueuse vont à la signature: si celle-ci est absente, la feuille noircie d'elle ne sait quelle prose vénéneuse va au panier. Mais le plus souvent ce sont des communiqués, toujours des communiqués, généralement trop longs parce que les auteurs n'ont pas le sens journalistique; après le coupe-papier, voici le crayon qui tient souvent lieu de couteau. Couper ici et là une phrase trop sentimentale, mièvre ou complètement dépourvue d'intérêt général est chose fréquente chez la journaliste, à laquelle on recommande dès son entrée au journal de ne publier que l'essentiel des communiqués reçus.

* * *

Une fois les nouvelles féminines émondées et mises en ordre, il reste à la rédactrice à préparer le menu quotidien pour ses nombreux convives; et les plats de ce menu sont de ceux dans lesquels il est le plus facile de se mettre les pieds. Sans s'en douter, on publie une chronique, voire une simple reproduction qui semblent justement viser les travers d'un quelqu'un; le quelqu'un se cabre, écrit une lettre de protestation ou, s'il connaît personnellement la rédactrice responsable, exhale de vive voix sa rancune, d'ailleurs injustifiée. La chroniqueuse ne veut jamais blesser ni viser telle ou telle personne, encore moins ses amis. Cependant, ayant à profiter de tous les sujets qui passent, un mot, une phrase pourront l'inspirer et lui fournir le thème d'un billet dans lequel ses lecteurs ou ses lectrices auraient mauvaise grâce à prétendre trouver quelque allusion malveillante à leur adresse.

Parlerai-je du reportage, partie importante de la tâche d'une journaliste? Il faudrait en dire beaucoup de bien, un peu de mal aussi, peut-être... Rien n'est plus propre à cultiver l'esprit, à faire connaître ce qui se passe parmi les associations féminines, dans les oeuvres, etc. On entend des conférences souvent intéressantes, parfois monotones; mais qu'il y ait ou non du lien dans les idées émises par le conférencier ou la conférencière, il faut en mettre dans le compte rendu. Si la causerie ne contient aucune idée principale il faut lui en prêter une coûte que coûte et la placer en vedette dans le titre, si la phrase est mal bâtie, lui donner une tournure harmonieuse afin que les lecteurs jugent avantageusement le conférencier et que celui-ci, se lisant dans le journal, soit tout surpris et épanoui d'apprendre qu'il a pu si bien parler sans s'en apercevoir. Ses amis le féliciteront et personne ne songera à donner crédit à l'auteur anonyme du compte rendu.

Quant à ce dernier (le compte rendu), on doit souvent le rédiger à toute vapeur pour qu'il paraisse dès le lendemain ou le jour même, si l'événement s'est passé l'avant-midi. Et alors la journaliste doit parfois prendre son courage à deux mains, sachant que si elle arrive à la dernière minute elle rencontrera l'oeil courroucé du prote, entendra la voix de basse de cet ogre la menacer de je ne sais quelle vague horreur. Car, contrairement aux autres ogres, c'est quand il n'a plus faim que le prote est le plus terrible, c'est quand ses nombreux estomacs — les linotypes — sont remplis à capacité. Alors on se sent envoyée à tous les diables, avec la seule consolation du devoir accompli. Tableau un peu noirci, avouons-le; ordinairement, tout se passe à l'amiable et la copie paraît en temps.

Le métier a des ennuis, oui. Mais quand on a le bonheur de travailler pour l'un de ces rares journaux dont ni les principes ni l'opinion ne sont à vendre, ces ennuis sont largement compensés par l'intense satisfaction de faire un peu de bien autour de soi. Rien qu'à la pensée qu'il faudrait un jour quitter cette vie noblement passionnante du journalisme, on oublie tout: et les fréquentes sorties par tous les temps et à toute heure, et les fins de semaines surmenées, et les gros yeux du prote, et le mince salaire, rançon de la liberté.

On oublie tout et l'on poursuit son travail, dans la joie.

**Jeanne METIVIER**

# Le reporter, hôte inévitable

L'échelle sociale semble n'avoir réservé aucun barreau où puisse s'accrocher ce demi-bohème forcé qu'est le reporter. Ce qui n'empêche pas celui-ci de sauter d'un barreau à l'autre avec une souplesse étonnante et aussi de se dédoubler à chaque échelon; car il est évident qu'il devra varier ses manières, sa façon de s'exprimer, selon les diverses personnes qu'il aura à coudoyer momentanément.

Le reporter est un hôte fort demandé sinon désiré. Chaque semaine il reçoit à peu près autant d'invitations qu'un gouverneur général. Il n'en est est pas plus fier pour cela, car il sait que les politiciens, les conférenciers, les gens d'oeuvres, les impresarios l'invitent parce qu'ils ont intérêt à sa présence.

Souvent aussi, le reporter reçoit des invitations à des réceptions purement mondaines. Ici, c'est plus délicat. Les personnes charmantes qui invitent le reporter n'osent lui dire ouvertement qu'elles ont besoin de lui. La belle dame ou le monsieur cossu, feignant d'oublier que le reporter n'est pas un hôte "ordinaire" le prient de "leur faire l'honneur" d'assister à leur réception, tout en songeant *in petto* que l'honneur est de l'autre côté. Mais, cachant sous un sourire forcé leur ennui, ces dignes et aimables personnes se résignent à imposer à leurs intimes le voisinage disgracieux du chétif reporter, hôte indésirable mais nécessaire.

Le reporter devine, d'emblée, le motif qui lui a valu si flatteuse invitation. Il accepte quand même philosophiquement cette *faveur*, un peu amère peut-être à son amour-propre mais qui pourra servir à son journal. Car, pour lui, le journal est le maître impitoyable mais affectionné pour lequel aucun sacrifice n'est trop lourd.

Bien "sanglé" dans sa chemise de soirée, le reporter qui, malgré sa situation fausse, s'imagine presque qu'il a l'allure d'un monsieur ordinaire, apparaît sous les feux des lustres de verroterie, se faufile parmi les groupes d'habits sombres et de toilettes aux ors fatigués.

Apparemment, le reporter ne fait pas figure d'exilé. Il recueille même plusieurs sourires gracieux qu'il a la prudence de ne pas analyser. Quelques poignées de main probablement sincères. Un compliment, par ci par là, sur l'un de ses "papiers" — comme disent les Anciens d'Europe. Telles vedettes mondaines qui ne rougissent pas, en d'autres circonstances, de lui parler, affectent, ce soir, de ne pas le reconnaître. D'autres invités voudraient bien avoir le même *lapsus* de mémoire, mais, impossible, car le reporter, peu habitué aux belles manières (!), leur a écrasé malencontreusement le pied. Force leur est bien de le "reconnaître" pour accepter ses excuses.

Avant que les esprits ne se vaporisent trop, les hôtes trouveront, sans doute, l'occasion de se recommander à la "mémoire du ventre" du reporter, de crainte que celui-ci n'oublie qu'en retour de la tasse de thé ou du coquetel il devra "servir" un peu d'eau de rose dans le journal...

Comme la Cendrillon qui a enchanté son enfance, le reporter se dépouillera, à minuit, de sa livrée et de son vernis mondains, tout heureux d'être redevenu Gros-Jean et de retrouver ses livres, ses paperasses et ses pantoufles...

Et quand le jour, le beau jour du Bon Dieu se lève sur la ville encore paresseuse, le reporter, piètre mondain de la veille, se sent grandir et devenir un personnage, plus imposant encore que ces beaux messieurs et ces belles dames devant lesquelles il a dû faire la courbette. C'est qu'à son tour, il doit "recevoir" et faire les honneurs de la maison, d'une maison encore plus grande que les plus somptueux hôtels particuliers. Cette maison, c'est le monde. Le monde, bourdonnant comme des millions de ruches d'abeilles, qui envahit la salle de rédaction par toutes les ouvertures. Et, le reporter est là qui se multiplie, se gave de nouvelles avec délectation, se démêle joyeusement dans tous ces fils encore embrouillés qu'il devra tisser pour faire le journal. Il n'est plus alors de modestie qui tienne. Dans la "boîte", le plus obscur des reporters ne se sent plus l'hôte inévitable et indésirable. Il n'est même pas loin de se croire presque roi, tant l'âpre satisfaction de voir, pour ainsi dire, palpiter le monde est devenue pour lui une seconde nature. Ah, il s'en soucie bien maintenant des sourires mi-figue mi-raisin, des molles poignées de main. Il a le beau rôle. Que lui, que tous ses confrères en journalisme, à quelque degré qu'ils appartiennent, décident, un bon jour, d'un commun accord, de ne pas travailler, histoire de taquiner les messieurs du *monde* qui persiste à ne considérer en eux que des sortes de déclassés, ils verront alors une vague de dépit s'amonceler sur la ville. Plus d'annonces de théâtres, plus de comptes rendus de conférences, de discours, de concerts plus de *notes sociales*. Ce serait la désolation, désolation pire que la mort. Que de chefs-d'oeuvre de discoureurs, de bas-bleus et de hâbleurs, seraient tués dans l'oeuf parce que leurs auteurs n'auraient pas l'espoir de les voir imprimés. Le monde s'en porterait-il plus mal?...

Et ainsi, pendant une semaine —qu'il ne trouvera jamais longue— le journaliste règnera en maître dans le royaume sans frontière des nouvelles. En fin de semaine, Monsieur le reporter, qui n'a pas l'argent ni le temps d'aller se reposer dans le Nord ou dans le Sud, ira peut-être flâner de nouveau dans *les* salons chics (même s'il n'y a qu'*un* salon il est de bon ton de le *pluraliser*). Pour quelques heures encore, le reporter prendra la peau de l'hôte indésidérable, indésiré mais indispensable.

Ou bien, il assistera à ce qu'on apelle un *thé-causerie*, autre forme de supplice mondain.

Ces *thés-causeries* sont tout ce qu'il y a de plus raffiné, de plus distingué, de plus couru et de plus inoffensif. La mode ne veut plus qu'on y sucre le thé mais qu'on le casse sur le dos des "chères amies". Certaines bonnes dames vont à ces thés-causeries avec presque la même piété qu'elles iraient entendre un prédicateur recherché. Pour mieux aguicher les *abonnées*, on invite ordinairement comme conférenciers à ces réunions mondaines, des hommes très sérieux, très savants, très spirituels ou très humoristes. Résultat, c'est qu'il arrive le plus souvent que ces dames se font prendre à leur propre piège. L'homme sérieux, un peu ennuyé de parler devant des auditrices avides de boire leur thé ou de grignoter des petits fours, se venge en traitant un sujet destiné à des fillettes de couvent. Tel autre écrivain très distingué et qui a tout autre chose à faire qu'à perdre deux des heures les plus précieuses de sa journée, se vengera, lui aussi, en disséquant, devant ces dames ébahies, quelque traité savant et aride qu'il prépare comme thèse. Ou bien, ce seront les humoristes qui trouveront leur vengeance, en ridiculisant tous les petits travers de la *société*, et en distribuant, autour d'eux des pilules fort dures à digérer. Mais leur vengeance ne portera guère, car chacune des auditrices passera, mentalement, la pilule à sa voisine. Et les pilules savamment dosées de l'humoriste circuleront ainsi autour des tables de thé sans s'arrêter nulle part. Le *thé-causerie* pourra, de la sorte, se terminer dans l'harmonie d'un *crescendo* agréable à l'oreille. La réputation du conférencier sera sauve, car ces dames auront pris pour de l'humour souriant ce qui en réalité, était des vérités brutales.

Le conférencier ne sera pas isolé dans son contentement intérieur. Un autre partagera sa petite vengeance: le reporter, qui sera là aussi, naturellement, puisqu'il est l'hôte inévitable.

**Lucien DESBIENS**

## Beaucoup de publiés, peu de lus

Le samedi, c'est le grand gala des communiqués. Pendant toute la semaine, on nous apporte des feuillets de toutes sortes: convocations, réclames, etc., annonçant des choses "jamais vues" à Montréal, avec prière expresse de les publier le samedi suivant.

Les journaux à 60 pages ont établi ce système des communiqués du samedi, plutôt qu'un autre jour, pour mettre un peu de confitures ce jour-là sur leurs énormes tranches d'annonces.

On donne deux fois plus de matière à lire le samedi sous prétexte que le lecteur dispose de la journée du dimanche en plus des jours ordinaires pour parcourir son journal. Mais le lecteur a-t-il plus le temps de mâcher cette double portion?

Le *Devoir*, dans le cadre ordinaire de ses 10 ou 12 pages, doit trier parmi cette masse de communications, en extraire les plus intéressantes, les moins diffuses et la moëlle des autres, si moëlle il y a. Si le jeu du crayon ou des ciseaux n'est pas facile et si le résumeur est pressé par l'heure ou par la besogne, le verbiage des réclamistes rejoint les déchets du grand panier à rebuts.

Morale en trois points:

Les communiqués les plus courts passent les premiers et sont les plus lus; les mécontents ont toujours la ressource des annonces payées (on verra alors qu'ils compteront leurs mots);

le *Devoir* n'attend pas au samedi pour fournir de la lecture;

les mauvais communiqués prenant la place des bonnes nouvelles, ils n'en ont aucune...

R.


LA REVUE MODERNE

Magazine du foyer

Fondée en 1919

LA PETITE REVUE

paraissant le 1er et le dernier mercredi de chaque mois.

Littérature — Sciences — Théâtre — Cinéma — Sport — Mode.

La Direction et le Personnel de "La Revue Moderne" et de "La Petite Revue" félicitent le DEVOIR et lui offrent leurs meilleurs souhaits de prospérité à l'occasion de son Vingt-Cinquième Anniversaire.

NOEL-E. LANOIX
Président

OFFRE SPECIALE DE LA REVUE MODERNE

à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du journal le "Devoir":

12 numéros (1 an) ..... $1.00 —— 30 numéros (2½ ans) ..... $2.00

La Revue Moderne et La Petite Revue sont en vente chez tous les dépositaires ..... 15c

12 numéros (6 mois) $1.50 24 numéros (1 an) $3.00

COUPON

LA PETITE REVUE

320 est, rue Notre-Dame,
Montréal.

Messieurs,

Veuillez m'envoyer votre Revue pendant.....

Ci-joint la somme de..... en paiement de cet abonnement.

NOM.....

ADRESSE.....

12 numéros (1 an) $1.00 30 numéros (2½ ans) $2.00

COUPON

LA REVUE MODERNE

320 est, rue Notre-Dame,
Montréal.

Messieurs,

Ci-joint, veuillez trouver la somme de $.....

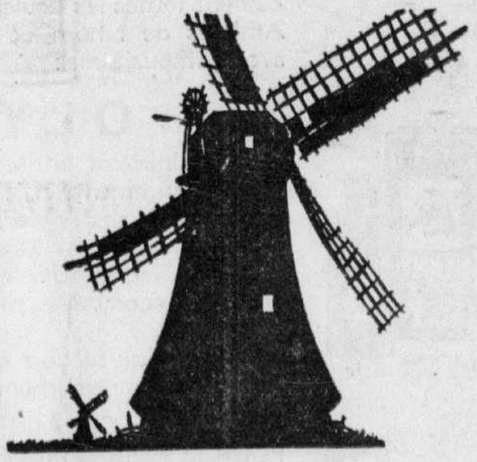
en paiement d'un abonnement de..... à votre Revue. Prière de commencer mon abonnement avec le numéro du SALON D'AUTO de février.

NOM.....

ADRESSE.....



*Félicitations sincères au DEVOIR à l'occasion de son 25ème anniversaire.*



10oz. $1.00
26oz. 2.30
40oz. 3.30

GIN CANADIEN

choisi logiquement
par les Canadiens
parce qu'il n'est
PAS UN MELANGE
mais
un gin "réellement"
DISTILLE
dans la province
de Québec.

*et le seul dont l'âge soit garanti par le timbre d'accise du Gouvernement fédéral.*

CROIX D'OR melchers

MELCHERS DISTILLERIES LIMITED • MONTREAL ET BERTHIERVILLE



*Félicitations au "Devoir"*

RAYMOND HARDWARE Ltée

IMPORTATEUR DE

QUINCAILLERIE, VERRE, VERNIS, ETC.

656-658, rue Craig ouest - — MONTREAL - Tél. HA. 1211

**En route pour vingt-cinq autres années d'un apostolat nécessaire et de luttes sans trêve vers le triomphe de la Justice dans tous les domaines.**

**Un bon moyen d'aider financièrement le "Devoir", c'est de reconnaître son excellente valeur de publicité commerciale.**

## Lait de magnésie de Dickson

*Remédie à l'acidité*

Un correctif efficace de la dyspepsie, de l'indigestion, des brûlements d'estomac

## La poudre Dickson pour l'estomac

Soulagement rapide aux troubles d'estomac; excellente contre indigestion ou acidité, aigreurs d'estomac et nausées de toutes formes. Des milliers de personnes en ont tiré profit. Il en sera de même pour vous.

## DOMINION C.B.Q.

Cassez un rhume en quelques heures. Les cas même opiniâtres cèdent devant ce traitement et sont promptement soulagés.

## LA PHARMACIE LESSARD

**En existence depuis 21 ans, cette pharmacie a su gagner la confiance par l'efficacité de son service en général, la qualité de ses drogues, ses prix très bas et surtout par une intégrité absolue dans la conduite de ses affaires professionnelles et commerciales. L'ordonnance du médecin a toujours été et reste notre première préoccupation. La manipulation des drogues et des préparations pharmaceutiques se fait avec la plus scrupuleuse attention par un personnel compétent et désireux de seconder les efforts du médecin dans le soin des malades.**

**Nous comprenons trop l'importance de notre responsabilité pour apposer notre nom à autre chose que des médicaments de réelle valeur.**

**Les remèdes suivants vous sont donc offerts avec notre garantie d'une absolue satisfaction.**

**GARGOL**
**Prix: 60c.**

Le grand remède de la gorge et antiseptique général puissant. Ayez toujours une bouteille de Gargol dans votre pharmacie de famille, en raison de ses multiples usages.

**Sirop PIN-GOUDRON-MIEL**
**LESSARD**
**Prix: 50c la grande bouteille**

Notre meilleur sirop pour le rhume. Expectorant rapide, ce sirop est des plus efficaces dans le traitement des affections des voies respiratoires: rhumes, bronchites, etc.

**Sirop MIEL-COMP.**
**LESSARD - Prix: 25c.**

Une des rares formules qu'il convient d'employer pour les bébés. Absolument inoffensif et d'un goût agréable, ce sirop est spécialement destiné au traitement des rhumes, bronchites, etc., chez les jeunes enfants.

**Extrait de Malt et Huile de foie**
**de Morue Lessard**
**Prix: $1.00 le gros flacon**

Le tonique d'hiver par excellence. Préparé avec une huile de foie de morue de Norvège fraîche et un malt des plus riches, ce remède est agréable à prendre et de digestion facile. C'est un reconstituant général pour les adultes comme pour les enfants.

## LA PHARMACIE LESSARD

**Coin RIELLE et WELLINGTON — — — VERDUN**

**APPELEZ York 1644** **POUR SERVICE RAPIDE** **APPELEZ York 2356**

## URASAL

**Excellent antiseptique urinaire**

**Traitement efficace du Rhumatisme**

Se dissout rapidement dans l'eau et forme un breuvage agréable. Urasal est d'une grande valeur pour l'amélioration de la santé. Par son action antiseptique il constitue un puissant agent éliminateur des poisons répandus dans l'organisme.

## FERMENTOL

C'est une préparation d'un goût plaisant, qui apporte un soulagement rapide dans les troubles de la digestion. Fermentol peut être pris librement sans crainte de déranger l'estomac. Il est d'une valeur toute particulière dans les attaques d'indigestion aiguë.

Les fabricants des préparations ci-dessus décrites et autres produits de qualité supérieure félicitent M. W. Lessard de ses 21 ans de succès en affaires et de ses procédés toujours loyaux.

## FRANK W. HORNER LIMITEE

*Fabricants de produits pharmaceutiques de qualité supérieure.*

MONTREAL

EXTRAITS VEGETAUX
## T. NOIROT
NANCY
(FRANCE)

vous coutant $:2 le litre au lieu de payer $:4 à 6 une bouteille de liqueur de marque

**LES EXTRAITS T. NOIROT**

sont en vente dans toutes les bonnes Pharmacies et Épiceries
En cas de manque chez votre fournisseur, adressez-vous à

G.-A. LAPOINTE
1253, Avenue du Collège Mc Gill - Téléphone CHerrier 3954
MONTRÉAL
-:- Agent général et importateur exclusif pour le Canada -:-

**Compliments de G.-A. Lapointe**

**Au nom de l'Association Pharmaceutique de la Province de Québec, je suis heureux d'offrir mes sincères félicitations et mes meilleurs voeux au journal le "Devoir" à l'occasion du 25ème anniversaire de sa fondation.**

**G.-A. LAPOINTE**
**Président**

## OLYMPENE

Par son action pénétrante, "Olympene" soulagera rapidement toutes les douleurs musculaires et c'est pourquoi les Athlètes de renom de par tout le Canada le recommandent avec enthousiasme:

## OLYMPENE

Le liniment antiseptique par excellence soulagera rapidement, sûrement, efficacement tous les cas suivants:

L'impétigo des pieds, muscles endoloris, douleurs dans les jointures, rhumatismes, etc...

Préviendra toute infection dans les cas de coupures, blessures, écorchures, meurtrissures, plaies ouvertes, piqûres d'insectes.

Sera d'un secours appréciable dans les cas de coup de soleil, d'insomnies, rhumes de cerveau, fatigue des pieds, etc.

LISEZ LA CIRCULAIRE INCLUSE DANS L'EMPAQUETAGE POUR LES DIRECTIONS A EMPLOYER DANS CHACUN DES CAS.

EN VENTE CHEZ VOTRE PHARMACIEN

**Bouteille de 4 onces** **50c**

**Bouteille de 10 onces** **$1.00**

Avec nos

**Félicitations au "Devoir" à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire**

et

**Nos hommages reconnaissants pour l'oeuvre magnifique qu'il poursuit avec tant d'ardeur.**

## Les Pharmacies Modernes

Incorporée

**Coopérative de Pharmaciens de la Province de Québec.**

W. LÉGER, Directeur-Gérant

HOMMAGES D'

## Horace Huot

gérant pour le Québec

## Bauer & Black Ltée

**751 Carré VICTORIA** **MONTREAL**

## Les Lithinés Reynold

(Formule française)

**Se transforment en une eau minéralisée délicieuse au goût.**

Défendent l'organisme contre les désordres causés par la mauvaise digestion, les troubles fonctionnels du rein et de la vessie.

Chaque boite contient 15 sachets.

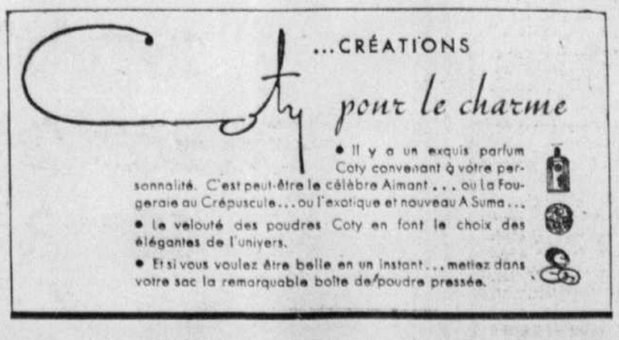
Insistez pour avoir la marque "Reynold"

En vente chez tous les pharmaciens.

Echantillon fourni gratuitement.

## REYNOLD

**504 ST-LAURENT** — **MONTREAL**




**Nous prions le "Devoir" d'accepter—avec nos félicitations —l'hommage de notre sympathique considération.**

## LA MAISON HERDT CHARTON

MONTRÉAL

*Le Bon Vieux Remède*

## SIROP du Dr J. O. LAMBERT

45 années de succès sans cesse grandissant contre Toux, Rhume, Bronchite, Catarrhe, Asthme, La grippe, etc.

## REMÈDE NATIONAL de FAMILLE

En vente partout, 29c.

# L'usage et l'abus du téléphone

On l'a observé, le téléphone est un moyen commode et peu gênant de pénétrer chez les gens, à toute heure du jour et de la nuit.

Le téléphone tient lieu de visite. Et l'"appelant" court moins le risque d'être éconduit.

Au lieu de se présenter, à certaines heures, on décroche l'appareil et l'on parle d'affaires, ou l'on demande des renseignements, sans se soucier s'il est dix heures du soir ou sept heures du matin, si le monsieur à l'autre bout du fil est occupé et ne recevrait pas un visiteur à ce moment-là, s'il est sous la douche ou à se vêtir. Si les "appelés" se plaignent de ces intrusions, les actionnaires du "Bell" s'en félicitent.

* * *

Les Postes, les taxis et le Tramway accusent peut-être l'usage de plus en plus en commun du téléphone de leur baisse de revenus, mais le petit appareil est si commode et si invitant qu'il nous rend paresseux: il nous dispense d'écrire et de nous déplacer.

Pour leur part, les journalistes le bénissent ou le maudissent selon qu'il leur fait perdre ou gagner du temps.

Les informations de réelle valeur ou les indications précieuses sont toujours les bienvenues dans les salles de rédaction; nous remercions nos amis qui nous fournissent ainsi leur collaboration.

Par contre, combien d'appels inutiles (pour nous) gaspillent notre journée et entament parfois nos soirées.

En voici quelques échantillons:

### Au nom du repos dominical

Dimanche après-midi de décembre. Temps gris et froid. La maison est chaude, tranquille. Votre serviteur fait la sieste. Ça lui arrive une seule fois par semaine. La veille, il a assisté, par devoir professionnel, à une longue veillée journalistico-politique. Votre serviteur dort profondément. Sonnerie téléphonique.

L'"appelant" m'apprend qu'il a appelé au *Devoir* en ce dimanche après-midi et qu'il a été surpris de n'y avoir trouvé aucun rédacteur.

L'interlocuteur m'annonce qu'il vient de se produire un accident quelque part dans l'ouest de la rue Sainte-Catherine, qu'on a brisé le vitrage d'un magasin et qu'on travaille à réparer les dégâts. Il s'en plaint au nom du repos dominical.

Et, moi donc? Et le concierge du *Devoir*? Nos bureaux sont fermés, le dimanche. Nos reporters, eux, sont peut-être en corvée, mais c'est une autre question.

Il y a aussi les gens surpris de ne pas nous trouver au bureau à minuit et qui nous relancent téléphoniquement à la maison, pour nous faire part d'un euchre, d'une partie de cartes, d'un bazar fixé à 10 ou 15 jours plus tard dont l'annonce devrait normalement nous parvenir par la poste et attendre au lendemain.

Si notre directeur, notre rédacteur en chef, notre secrétaire de la rédaction racontaient leurs expériences sur ce point...

Nous sommes au bureau de 7 h. 30 du matin à 6 h. du soir. Même les presbytères et les institutions religieuses doivent avoir leurs heures. Un journal? Jamais de la vie. Le journaliste ne doit ni dormir, ni manger, ni se reposer. Répondez 24 heures par jour! Ouste!

### Tous les "Canayens" sont bilingues

Un grand nombre d'interlocuteurs au téléphone commençent par nous demander, après le coutumier: "Pardon, monsieur, si je vous dérange".

—J'ai un "argument" avec un de mes amis, pourriez-vous me donner un renseignement?

—Un argument, dites-vous? Lequel? Je ne comprends pas bien.

—Oui, un argument...

—Une discussion? Je commence à comprendre. Argument est un mot anglais qui signifie discussion en français."

Le mot argument pris pour discussion paraît être passé dans la langue bâtarde de nombre de nos gens employés dans les bureaux d'anglophones.

Le malin qui disait: Tous les Canadiens *français sont bilingues* (ils parlent moitié français, moitié anglais), n'exagérait guère.

### M. Taschereau est-il mort?

Nous sommes en plein dans les événements de Marseille. Alexandre de Yougoslavie et Louis Barthou viennent d'être assassinés.

Le bruit court en ville que M Alexandre... Taschereau vient d'être l'objet d'un attentat, à son bureau du Parlement.

Résultat: douzaines d'appels téléphoniques.

—"Est-ce vrai qu'un bolcheviste a tiré sur M. Taschereau?

—"Non, M. Taschereau vient précisément de répondre à notre correspondant qu'il respire encore."

Un autre jour:

—"Il paraît que Camillien Houde vient de mourir subitement."

—"Pas encore, Madame, notre informateur de l'hôtel de ville m'apprend qu'il vient de l'entendre parler à travers les portes fermées de la salle des caucus."

Ne comptons pas tous les autres racontars qu'on prétend avoir entendus à la radio et dont on veut la confirmation ou la négation du journal. Et dire qu'on prétend que le journal ne dit jamais vrai!

### Le pluriel d'une cuillerée et demie

—Monsieur, auriez-vous l'amabilité de me dire si, dans l'expression "une cuillérée et demie", le mot "cuillérée" s'écrit au singulier, ou au pluriel.

—Madame, ou mademoiselle, le pluriel commence à deux. Donc. puisque vous n'avez qu'une cuillerée, le mot cuillérée s'écrit sans "s" à la fin.

—Parfaitement, monsieur, cela est très bien pour "une" seule cuillérée. Mais dans ce cas-ci, il y a plus qu'une cuillérée. Il y a une "cuillérée", plus la moitié d'une autre cuillerée.

—Mais, je le répète, le plusiel ne commence qu'à deux. Vous n'avez —ou votre texte n'a—qu'une cuillérée et non pas deux.

—Oui, monsieur, mais ma cueillelée est pleine, cela fait une cuillerée. Et j'en ai une autre, à demipleine, cela fait plus qu'une cuillerée?...

Le rédacteur, pressé par sa besogne courante raccroche doucement l'appareil et laisse son interlocutrice obstinée, à... cuillerée (s) et demie.

### En attendant...

Un rédacteur de petit journal nous interrompt au téléphone pour connaître la nomenclature des tires obtenus par Mgr Camille Roy depuis 1931.

La réponse demande des recherches assez longues.

Nous collaborons ainsi à d'autres journaux, sans rémunération. En attendant, personne ne fait le travail de notre journal à notre place.

### Le prix Goncourt

On vient d'attribuer le prix Goncourt.

Une demoiselle de grand magasin—on fait toujours appeler les demoiselles pour mieux nous disposer sans doute à les écouter—nous demande l'orthographe de Goncourt.

Réponse facile. L'"appelante" aurait pu tout aussi bien le chercher elle-même dans un dictionnaire.

### Le quart d'heure perdu

Il y a aussi le monsieur ou la dame—surtout celle-ci—qui a des loisirs et nous fait part longuement de ses observations sur un article, une nouvelle ou un événement. Un quart d'heure perdu, sans profit ni pour nous, ni pour lui, ni pour elle, ni pour l'auteur. Nous avons du temps à perdre... Béraud ne traite-il pas ironiquement le journaliste de "flâneur salarié"?

### Quel âge a M. King?

—Quel âge a M. King?

—Et M. Bennett?

—En quelle année sir Wilfrid Laurier est-il mort?

—Quel temps fera-t-il demain?

—La compagnie X appartient-elle à des Juifs ou à des Canadiens français?

Entre temps, la femme d'un rédacteur demande si son mari est rentré au bureau, si on peut l'atteindre quelque part; notre téléphoniste veut savoir (cinquante fois par jour) si M. Pelletier, M. Héroux, M. Dupire, M. Narbonne, M. Hogue, M. Biron sont dans la salle de rédaction, puisqu'elle sonne vainement à leur cellule, si le chasseur est en service, à quelle heure tel rédacteur doit rentrer, etc., etc.).

### "Je vous connais pas" dit le prétendu "lecteur fidèle"

Sonnerie.

Nous ouvrons l'appareil:

—La rédaction du *Devoir*...

—Oui, monsieur.

—Qui c'est qui parle don là?

—Un rédacteur.

—Voulez-vous me dire votre nom?

—Un Tel.

—J'vous connais pas, mais je suis un des fidèles lecteurs du *Devoir* et je voudrais avoir la traduction de (tel mot) ou un renseignement (dont la recherche lui ferait perdre un quart d'heure).

Il se trouve souvent que ledit rédacteur est attaché au journal depuis dix ou douze ans et qu'il signe des articles. C'est comme le bonhomme qui, rencontrant la semaine dernière M. Pelletier, correspondant à Ottawa de 1910 à 1915 et rentré au bureau depuis 20 ans cette année, lui dit aimablement: "Quelles belles lettres vous nous écrivez toujours d'Ottawa! "C'est cela qui place un "lecteur fidèle"...

### Livres oubliés

Les plus fréquents sujets d'appels sont la traduction d'expressions anglaises, l'orthographe des mots français et la construction grammaticale des phrases. Des dizaines par jour, et le plus souvent aux heures les plus pressées. Au fait, dans un journal, chaque minute compte, les typos attendent, le chef d'atelier encore plus, l'horaire des trains est inflexible et vous voulez avoir votre journal à temps.

Existe-t-il encore des dictionnaires et des grammaires dans les bureaux? Est-on trop indolent pour les tirer de leur poussière et les feuilleter?

Le dictionnaire et la grammaire, livres oubliés et méconnus, mériteraient toute une étude.

Comme il est dit parfois dans les premiers-Montréal: "Nous y reviendrons." En attendant, si l'on s'en achetait?

### "Bouches molles" et autres

Que les "bouches molles" (qui n'articulent pas), les endormis, les auteurs de communiqués filandreux, les oisifs en quête de nouvelles, les sourds qui écoutent au radio, les publicistes, bien payés mais trop paresseux pour écrire leurs communications, les associations politiques avec gros fonds pour la "boisson", et sans le sou pour payer un messager, les délégués de Québec à des funérailles, levés trop tard, mais qui veulent avoir leur nom dans le cortège, les plqueniqueurs en quête du beau temps, les traducteurs qui se fient à nos dictionnaires au lieu des leurs, les sténos sans grammaire, les faux appels, que tous ces gens-là gaspillent notre temps, émiettent notre journée!

Cette phrase trop longue vient précisément d'être péniblement coupée par des dizaines d'appels téléphoniques. Et en voici un autre... Attendez une seconde...

Connaîtrons-nous jamais la journée de silence observée par Gandhi, le lundi?

On souhaiterait du moins l'observance plus fréquente des cinq minutes de silence téléphonique tout comme le jour anniversaire de l'armistice.

L. R.

# Nouvelles religieuses

Les chroniqueurs de l'information religieuse n'ont pas d'endroit où se rencontrer et bavarder, comme les chroniqueurs universitaires. De temps en temps, toutefois, ils se trouvent réunis près d'une église ou dans une sacristie, à l'occasion de grandes cérémonies ou de funérailles à déploiement. Les comptes rendus de funérailles, en effet, retombent sur eux. Tous les chroniqueurs sont d'avis que l'on devrait se limiter à quelques lignes, et non donner des centaines de noms; les journaux de la province devraient s'entendre sur ce point, mais l'entente n'a pas encore eu lieu.

Le "service" religieux se fait surtout au moyen du téléphone. M. le chanoine Albert Valois et M. l'abbé Lawrence Phelan, respectivement chancelier et vice-chancelier à l'archevêché, répondent avec une patience méritoire à tous les appels. La conversation est brève de part et d'autre :les journalistes ne veulent pas faire perdre de temps, la chancellerie n'en a pas à perdre.

Le nouvelle religieuse est rare, et plus une catégorie de nouvelles est rare, plus elle exige de travail de la part des nouvellistes. Aussi, après l'archevêché les journalistes pensent aux communautés religieuses, aux diverses paroisses. Il n'y a qu'une centaine de communautés et une autre centaine de paroisses! Que de tours à faire faire au disque du téléphone, si par hasard on n'a pas le temps d'aller ici ou là!

La plupart des journaux de Montréal n'ont pas de rubrique religieuse établie. Ils intercalent ça et là les nouvelles recueillies, Un quotidien de la métropole se distingue: il a sa rubrique religieuse; il groupe ses nouvelles religieuses. Cette rubrique se lit: "Le mouvement religieux". A certains jours, il serait plus juste de mettre en tête de la page: "Le mouvement *des* religieux", pour répondre aux paragraphes qu'on peut lire plus bas. En effet, cela devient plutôt une sorte de carnet des allées et venues. La religion n'y est guère intéressée, très souvent. Et l'information, peu intéressante, même quand elle pourrait l'être.

De par ses fonctions, le titulaire de ce service doit assister à une oule de cérémonies. L'occasion s'offre d'inviter membres du clergé séculier et régulier à préparer un résumé de sermon ou d'allocution pour les journalistes. Cela peut épargner à ces derniers de longues heures d'attente, de nombreuses démarches, sans compter que le prédicant à la satisfaction de retrouver dans le journal sa pensée pleine et entière, sans défiguration, sans taillades malheureuses. Si le reporter doit prendre des notes pendant le débit du sermon, il suffit que son voisin tousse, pour qu'il perde un mot important, toute une phrase même.

Le journaliste est souvent rebuté dans ses demandes de textes de discours ou de sermons. Un personnage en vue lui fera répondre carrément:

—"Je n'ai jamais de texte à distribuer".

Un autre aura le trac simplement à voir le nouvelliste au bas de la chaire en train de prendre des notes. Il le fera prévenir qu'il devrait aller ailleurs. Où donc ira à la messe ce chroniqueur?

Et pourtant, qui dira la puissance de l'imprimé, l'importance d'un compte rendu fidèle? Les nouvellistes ne sont pas mauvais garçons. Ils connaissent les exigences de leurs journaux et s'ils insistent, s'ils tournent, s'ils multiplient les questions, ce n'est pas pour leur propre plaisir: c'est toujours mus par le souci d'une bonne et entière information. Les journalistes portent une reconnaissance profonde aux gens d'abord accueillants pour eux, qui leur font confiance, ne les tiennent pas à l'écart comme s'ils étaient des êtres dangereux, s'empressent de leur rendre, d'une façon ou de l'autre, la besogne aussi légère et agréable que possible. Il y a des dignitaires ecclésiastiques, — voire des cardinaux — qui ont fait preuve d'une condescendance et d'une simplicité telles envers les nouvellistes que ceux-ci en demeurent dans l'étonnement. Ils n'y sont guère habitués...

Un ainé m'a déjà dit qu'il est plus difficile d'être chroniqueur religieux que bon diplomate. Il y a certains jours où la diplomatie même ne sert guère à trouver la véritable information.

Alfred AYOTTE


1910-1935

*Hommages et meilleurs voeux*

*au*

DEVOIR

*à l'occasion de son*

25è Anniversaire

PIERRE BOUQUILLION



QUATRE ÉCOLES

COLLEGE O'SULLIVAN

Entraînement supérieur pour travail de bureau

1259, rue Guy (angle de la rue Ste-Catherine ouest) Tél: FItzroy 9679

5, Avenue Mont-Royal E.
Angle boul. St-Laurent (Bloc Kresge)
Odilas BROSSEAU, B.B.A., Prin.
Téléphone: BElair 3532
MONTREAL

1015, rue Ste-Catherine E.
Angle de la rue Amherst (Bloc Kresge)
Rodolphe ROUSSEAU, B.B.A., Prin.
Téléphone: HArbour 7634
MONTREAL

4080, rue Wellington
Angle de l'avenue Church (Bloc Steele)
Léo COMEAU, B.A., Prin.
Téléphone: Fitzroy 7540
VERDUN

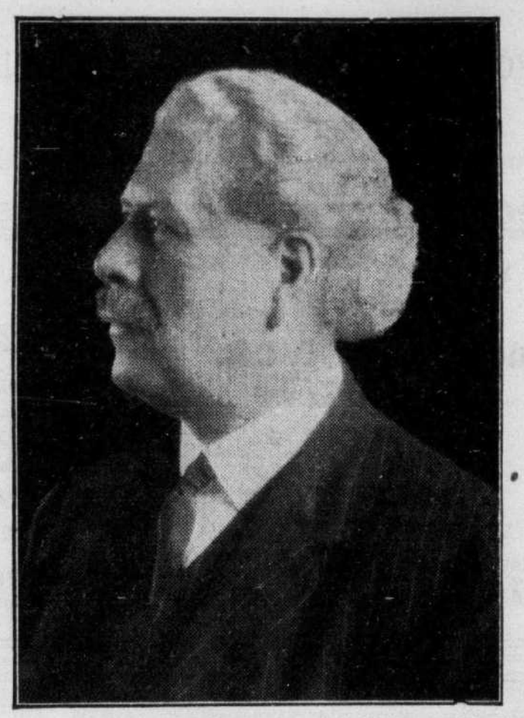
COURS D'ADMINISTRATION FINANCIÈRE

La plus grande et la mieux aménagée des écoles de ce genre au Canada

Le cours d'anglais le meilleur et le plus complet pour étudiants de langue française, par des professeurs d'anglais experts.

Plus de 500 dactylotypes en usage.

Le Collège O'Sullivan s'est vu décerner le premier prix, à l'Exposition mondiale de Saint-Louis, pour ses méthodes pédagogiques et le travail de ses élèves.



*E. J. O'SULLIVAN, C.E., M.A., Président*

Cours préparant aux fonctions exécutives, aux diplômes, aux carrières

Comptabilité — Sténographie — Administration financière — Entrainement de comptables, de secrétaires et d'instituteurs.

Plus de 2,000 étudiants inscrits chaque année.

Le Collège O'Sullivan s'est vu décerner les plus grands honneurs à l'Exposition de l'Empire Britannique à Wembley, Angleterre, pour ses méthodes et le travail de ses élèves.

**Cours du jour et du soir. Enseignement individuel. Gradués en demande constante.**

***On s'inscrit en tout temps — Bienvenue aux visiteurs***

Venez chercher le catalogue ou demandez-le par lettre ou par téléphone: FItz. 9679.

1259 rue Guy, angle de la rue Ste-Catherine ouest — Montréal



Il nous fait plaisir de nous associer aux nombreux amis et annonceurs du journal le "Devoir" pour lui présenter l'hommage de nos meilleurs et plus sincères voeux de longue vie, prospérité et succès, à l'occasion de son

25e Anniversaire de Fondation

Société Générale de Finance, Inc.

57, ouest, rue Saint-Jacques, Montréal.

*René Germain*
*J.-H. Marcotte*
*Paul-A.-Lionel Bernard*



LES MISSIONNAIRES

— religieux et religieuses

sont l'objet d'attentions particulières au Service des Voyages du "Devoir"

Guide des Acheteurs

Noces d'Argent du "Devoir"

# GROUPE de la RESTAURATION ECONOMIQUE du SUD-OUEST

## PRESENTANT SES HOMMAGES AU "DEVOIR"

Noces d'Argent du "Devoir"

Conservez et consultez cette page au besoin

WILFRID LAVIGNE, B.A., L.S.C.
Agent de "La Sauvegarde"
Cie d'Assurance-Vie.
Tél. : HA. 7221 - YO. 0551-M.
364, rue Egan, Verdun

---

**Mme Ephrem Lamy**
Construction générale
Maisons à louer, vendre, échanger
4801, La Salle, Verdun

**Théodore Lamy**
Assurance générale
Feu, vie, maladie, accident, vol, bris de glaces, etc.
Tél. YOrk 7176

Avec nos compliments et nos meilleurs souhaits au "Devoir"

---

Wilbank 3232

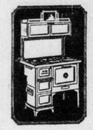
A. LAMARRE

**Quincaillerie - Meubles**
**Papier-tenture**
**Peinture - Vernis**
**Vitre - Vaisselle**
**Bicycles C.C.M.**

L. LAMARRE

Distributeurs exclusifs pour St-Henri des produits

**"MURPHY"**



NARVO — PEINTURE — VERNIS — EMAUX et LAQUES

Vendeurs autorisés des fameux poêles à gaz et combinés "FINDLAY"

**Lamarre Frères**
3721-3723, NOTRE-DAME OUEST — ST-HENRI

---

## Sur tous les fronts à la fois

Lorsqu'une bataille s'engage, il est de stratégie élémentaire que la lutte se conscrive à un secteur; cependant, les belligérants se gardent, comme ils disent d'attaque imprévue sur leurs flancs.

Notre minorité bat par le fiot montant de l'anglicisme et de l'américanisme, attaquée dans ses forces économiques qui ont une grande influence sur notre vie nationale, cherche à se défendre, à se défend, ...mais mal.

Hier, nous avons résisté aux attaques dirigées contre nous. Vivant en minorité dans huit des provinces de la Confédération, ayant, comme des prodigues, dilapidé notre bien par absence de prévoyance et par manque de solidarité, nous voyons aujourd'hui que nous ne pouvons aller plus loin sans nous ressaisir, sans recouvrir quelque chose de ce qui nous manque.

On n'épuise pas certains sujets à les traiter et il faut risquer de fatiguer le lecteur pour obtenir un résultat. Aujourd'hui, la lutte que nous devons poursuivre n'est pas circonscrite à un domaine, c'est sur tous les fronts que nous devons mener la bataille. Dans un monde matérialisé il faut garder la primauté du spirituel et pour garder la primauté du spirituel, nous Latins, individualistes, devons quand même nous employer à conquérir et à garder une tranche de l'économique. Il est bien beau de dire que l'intellectuel prime l'économique, mais le monde est ainsi fait, surtout le monde qui nous entoure que nous ne pourrons assurer à nos enfants une instruction supérieure, adéquate, leur faire poursuivre les études spécialisées qui s'imposent, sans que nous ayons les ressources requises.

Enfin, nous pourrons acheter la culture pour nos enfants, à condition d'en avoir les moyens matériels. Nous travaillons "à peu près" nous sommes toujours satisfaits du résultat obtenu; nous ne lisons pas; nous ne nous renseignons pas. Nous avons un souverain mépris de la théorie. Nous ne voulons pas croire que les deux, expérience et théorie, se conjuguent admirablement et que la théorie, c'est en somme de l'expérience cristallisée, synthétisée, résumée par un moyen d'explication, le livre, la revue ou le journal. Nous sommes jaloux; nous détruisons avec amertume quiconque monte ou tente de monter vers les sommets. Nous pardonnons assez facilement à quelqu'un plus âgé que nous d'avancer, mais à un plus jeune, jamais.

En marge de la campagne de l'Achat Chez Nous, d'aucuns: marchands ou industriels approuvent les initiatives prises à leur profit, mais ramènent cette campagne d'allure générale à une fin trop égoïste: l'encouragez-moi. Eux n'ont pas encore compris qu'ils devraient pratiquer envers leurs compatriotes engagés dans tous genres de commerces ou d'industries le même encouragement qu'ils réclament eux-mêmes pour les marchandises ou les services qu'ils offrent.

Il faut répéter avec Albert Ververs et après bien d'autres que si nous devons encourager les nôtres, les nôtres doivent s'employer de toutes leurs forces à offrir équivalence de qualité et de service et prendre les moyens en leur possession afin de pouvoir vendre à des prix comparables à ceux de leurs concurrents. Il faut que cesse chez nous l'improvisation dans toutes ses formes, que nous apprenions la valeur du beau et du bon et que nous en ayons le culte. Notre insouciance nous a coûté trop cher. Nous nous sommes con-

---

Les Chemises TOOKE sont votre garantie de satisfaction

Les Chapeaux BUCKLEY et BROOKS sont des marques dont le style est l'une des dernières nouveautés.

Tooke

**P.-E. DUBOIS**
"merceries" pour hommes
3459, NOTRE-DAME OUEST

**ARTHUR DUBOIS**
"merceries" pour hommes
1888, AVENUE DE L'EGLISE

---

Tél. YOrk 3589 — J.-G. BOULET, Rés. YOrk 1210

**BELANGER & BOULET, Limitée**
FERRONNERIE — POÊLES — TAPISSERIE — PEINTURE ET REPARATIONS
Spécialité : **"Poêles Bélanger de Montmagny"**
4423 WELLINGTON :: VERDUN

---

Dr A.-D. ARCHAMBAULT
MEDECIN-CHIRURGIEN
4946, RUE WELLINGTON, VERDUN
Tél. YOrk 5946

---

Tél. YOrk 4179

**Adélard LEDUC, C.R.**
YVES LEDUC, L.L.B.
AVOCATS
Résidence et bureau du soir:
4948 WELLINGTON - VERDUN

---

RESPECTUEUX HOMMAGES

**R. GAULIN**
Horloger-Bijoutier
Inspecteur du Canadien National et horloger officiel de la Commission Scolaire de Verdun.
VIEIL OR ACHETE AU PLUS HAUT PRIX
Réparation de lunettes de tout genre
4459, Wellington (coin Willibrord) — Tél. YO. 1189

---

WEllington 3544

Compliments de
**COUSINEAU & CORBEIL, Eng.**
"MERCERIES" et COMPLETS POUR HOMMES et ENFANTS
Satisfaction garantie
4411 NOTRE-DAME OUEST MONTREAL

---

Tél. YOrk 4014

Félicitations au "Devoir"
**H. SPENARD, O. D.**
Spécialiste en Sciences Oculaires
4203 WELLINGTON, coin GALT VERDUN

---

Tél. Fl. 8344

Rés. 345 ave de l'Eglise
Tél. Fl 7690
**J. D. HEROUX**
Marchand de Nouveautés
349 AVE de l'EGLISE VERDUN

---

Sincères félicitations et respectueux hommages au "Devoir" à l'occasion de son 25e anniversaire

**L. E. HETU**
NOTAIRE
6029, Boul. MONK :: MONTREAL

---

Nos plus sincères remerciements à ceux qui ont contribué à l'exécution de ces pages
N. Latulippe

**A. RODRIGUE**
MARCHAND DE CHAUSSURES
4507 Wellington — YOrk 0017

---

**Eglise de Notre-Dame de Lourdes à Verdun**
Fondée en 1928

M. J.-Victor Paquette, ptre-curé, fondateur
MM. les abbés Georges McDougald et Jean Chartiez, vicaires

Nous sommes heureux de nous joindre au groupe des amis du "Devoir" pour lui souhaiter tout le succès désiré.

---

Hommages au "Devoir"
—AVEC NOS FELICITATIONS A L'OCCASION DE SES NOCES D'ARGENT

**A. MARTIN & FILS**
Bouchers et Epiciers
4255, WELLINGTON : VERDUN
Tél. : YOrk 1215

---

Tél. YOrk 2998

**MARCHE C. V. M.**
VIANDE — LEGUMES et PROVISIONS
A. HUOT, Gérant.
4213 RUE WELLINGTON - VERDUN

---

CHAPEAUX ET MERCERIES pour HOMMES et GARCONS

**De Launière**
3901 WELLINGTON COIN CORNER HICKSON
Tel. Fitz. 5102. VERDUN, P.Q.
HATS AND HABERDASHERY FOR MEN AND BOYS

---

Nos hommages

**Verdun Gasoline & Service Station**
(La Station de Service et Gazoline de Verdun)
Prop. J.-Alfred BISAILLON, garagiste
Réparations d'accidents
Peinture au DUCO
5050 Wellington - Verdun
Tél. YOrk 8138-0135

---

J.-A. COUSINEAU
Marchand de nouveautés
6239 à 6245 Boul. Monk

---

HOMMAGES SINCERES AU "DEVOIR"

**Dr J. L. OLIVIER**
DENTISTE
5902, BOULEVARD MONK

---

2380-84 OUEST, RUE NOTRE-DAME

Avec mes voeux de succès au "Devoir"

**ALBERT LEFEBVRE**
Mercerie - Chapeaux
1351 EST, RUE SAINTE-CATHERINE (angle Panet)

---

"Satisfaction toujours"
YOrk 0966

**PLANTIER & ROY, Ltée**
MEUBLES et RADIOS
4449 WELLINGTON :: VERDUN
Avec nos félicitations au "Devoir"

---

WIlbank 5757 — Fltzroy 0082

Hommages de
LA PHARMACIE
**J. A. QUESNEL**
2044 RUE CENTRE, coin ISLAND MONTREAL

---

YOrk 4695

**J. O. LECLAIRE**
FERRONNERIE
Peintures, vernis, vitres, ciment, tapisserie, etc.
5019, rue WELLINGTON VERDUN

---

YO. 2200

**J. E. BOULET**
MERCERIE et CHAPEAUX
4841 WELLINGTON VERDUN
(Entre 3e et 4e Avenues)

---

Tél. YOrk 2577

4600 VERDUN
Coin 1ère Avenue
**A. ARCHAMBAULT**
BOUCHER-EPICIER
Toujours en mains: EPICERIES DE CHOIX Fruits et légumes

---

Avec nos meilleurs voeux de succès au "Devoir"

**G. M. BOISVERT & FRERE**
Maroquinerie
4317, RUE WELLINGTON

---

*Hommages et félicitations au "Devoir"*

**T. MICHON**
ARTICLES ET CHAPEAUX POUR HOMMES
3999, rue WELLINGTON Fltzroy 0772

---

Société St-Jean-Baptiste, section N.-D. de Lourdes, Verdun.

Le président et les membres de la section sont heureux, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du vaillant journal le "Devoir", de lui offrir leurs voeux de prospérité et de nombreuses années de vie patriotique et nationale.

Ils lui apportent aussi l'hommage de leur approbation et de leur gratitude pour son quart de siècle de vie si bien remplie.

Président :
**J.-L. Desjardins**
agent d'assurance

---

SUCCURSALES :
5327 DRAKE Côte St-Paul YOrk 0930
89 VICTORIA Lachine, P.Q. Lachine 485
150 BEAUBIEN OUEST Montréal DOllard 3566

**J.-P. DUPUIS**
LIMITEE
Bois et matériaux de construction
Portes et châssis, Placage, Ciment, Plâtre, Chaux, Briques, et tuiles, etc.
BUREAU-CHEF :
1084 AVE DE L'EGLISE
Tél. YO. 0928* VERDUN, P.Q.

---

Avec les compliments de
**W. GELINAS**
Marchand de nouveautés
6023, Boul MONK

---

Avec nos hommages et nos félicitations au "Devoir"

**HENRI T. DAUTH**
Courtier d'assurances
6237, Boulevard MONK
Tél. Fltz. 6775

---

Tél. WIbank 1920

Hommages du
**MARCHÉ ST-CHARLES**
Boucher
A. HURTEAU, prop.
Viandes de choix et provisions
2124 RUE CENTRE Montréal

---

WIbank 5055

Succès au "Devoir"
**P.-A. LAFLEUR**
MARCHAND de meubles, tapis, prélarts, poêles, radios, etc.
Aussi meubles réparés.
1900 Centre - Montréal

---

Au DEVOIR
Mes félicitations et mes voeux de prospérité

**ARTHUR ROCH**
5921, BOULEVARD MONK

---

**LA LIGUE DES RETRAITANTS**
de la MAISON du
**CHRIST-ROI**
(section Montréal)
— offre au "Devoir", avec ses félicitations, ses meilleurs voeux de succès et de longue vie.

---

A l'occasion du 25e anniversaire du "Devoir"

LA MAISON
**J.-P. LABERGE**
ENR.

dont J.-P. Laberge est seul propriétaire, souhaite à l'Imprimerie Populaire Ltée, à son personnel et à ses directeurs longue survivance.

---

2 MAGASINS :
3979 Wellington Tél. WI. 5855
4319 Wellington Tél. YO. 4105

**C. LEBRUN**
CHAUSSURES DE CHOIX
Nous prenons un soin particulier dans l'ajustement.
Une visite vous convaincra du confort de nos souliers.
Prix de $2.99 à $6.00

---

**E. Sauvé**
FERRONNERIE, MEUBLES, RADIOS, ETC.
Propriétaire des magasins 5-10-15c à $1. et prix populaires
6045 Boulevard MONK
6800 Boulevard MONK
coin ALLARD

---

Tél. WI. 8383

**PHARMACIE LACAILLE**
Messagers à votre disposition à toute heure.
305 Ave de l'Eglise - VERDUN

---

YOrk 5650

**J.-F. Robillard**
Inc.
FERRONNERIE
Nos meilleurs souhaits
5021 AVE VERDUN - VERDUN

---

Tél. WEll. 4141

**A. CHAPDELAINE**
COUPONS
de manufacture de toutes sortes et merceries, gros et détail
DEUX MAGASINS
4270 Notre-Dame Ouest coin St-Philippe
3023 Notre-Dame Ouest coin Atwater

---

A votre SERVICE, le jour et le SOIR. — 3862, avenue Verdun, VERDUN, P.Q. — Téléphone: 4765 WIbank

Au "Devoir", mes félicitations et mes hommages

SUJET: — Le profit, aussi l'intérêt payé **sur notre EPARGNE doivent-ils** nous satisfaire?
REPONSE: — Sûrement NON... Pourtant le **remède est en nos propres mains...**
ICI, **mon message** —
Je représente la **SOCIETE DE PRETS FONCIERS** qui procure au **SOCIETAIRE** le moyen de se mettre "chez lui", en profitant d'un emprunt à 2% d'intérêts seulement.
au **MARCHAND** un pouvoir d'achat avantageux, en établissant à cet effet un fonds spécial de réserve au moyen d'un emprunt à 2% d'intérêt seulement...
au **PROPRIETAIRE** petit et grand, une réduction de 65 à 75% sur le présent taux de l'intérêt sur hypothèques, cette fois encore, avec un emprunt à 2% d'intérêts seulement.
à **L'INDUSTRIEL** de chez nous: un fonds de réserve où puiser dans le cas d'un achat à rabais ou d'escompte substantiel offert pour du comptant, avec un emprunt possible à 2% d'intérêts seulement!
Etonnant? Mais **POSSIBLE!** Tout simplement (c'est ici la clé) en vous constituant vous-même... le **FINANCIER** de votre propre épargne, avec, comme associés, des mutualistes qui poursuivent le même but que vous. Pour renseignements supplémentaires, s'adresser à
Un ami du "Devoir"
*Achille Lalonde*

---

Tél. YOrk 5893

Avec mes hommages
**Docteur LÉO TASSÉ, M.D.**
4358 Blvd LaSalle - VERDUN

---

Succès et longue vie au "Devoir"!

**LES CHEVALIERS DE COLOMB**
CONSEIL VERDUN No 175
4133, boulevard LaSalle VERDUN

---

Tél. YOrk 1532

**ED. LAURENDEAU**
BOUCHER
Boeuf de l'Ouest de choix
fruits et légumes
Spécialité: Notre jambon Ed. L. Il est exquis — Essayez-le
4439 rue Wellington - Verdun

---

Tél. Fltzroy 7928

**Martel Garage Co.**
REPARATIONS GENERALES
Carrosseries — Laques et Vernis
5555-61 HADLEY - MONTREAL

---

Tél. Fltzroy 5734

Avec nos bons souhaits au "Devoir"
**Marché Cartier**
EPICIER-BOUCHER
Fruits — Légumes — Volailles
1545 ave de l'Eglise - Côte St-Paul

---

PLOMBERIE — CHAUFFAGE — FERBLANTERIE
**O. Champagne & Fils**
Réparations générales
1478 HOTEL DE VILLE LA. 3330

---

Avec nos respectueux hommages au "Devoir" et à son personnel
**J. L. SAUVE**
FERRONNERIE
4013, RUE WELLINGTON

# Personne n'abuse du dictionnaire

*(Petit dialogue à la manière de Robert Choquette)*

L'annonceur: (La Petite-Histoire de *Radio-Canada* nous amène ce soir dans les bureaux du *Devoir*, à l'occasion du 25e anniversaire de ce journal. L'intervioueur s'entretient avec un rédacteur).

L'intervioueur: Les dictionnaires sont-ils en honneur au *Devoir*? Je devrais répondre dans l'affirmative, mais je vous laisse ce soin.

Le rédacteur: Ce sont les livres le plus fréquemment consultés. Les reliures fatiguées en sont une preuve éloquente.

— Votre collection de *Larousse*, de lexiques, de glossaires doit être complète et à jour?

— Sur ce point, comme sur d'autres, le *Devoir* peut servir de modèle à d'autres journaux plus riches.

— Mais, comment? Vous m'étonnez! Tous les journaux français de la province ne consacrent-ils pas un budget considérable aux dictionnaires, aux lexiques, aux encyclopédies et aux grammaires qui sont la clef de la langue et un outillage aussi nécessaire dans un bureau de direction que l'installation mécanique dans une imprimerie?

— C'est ce qui vous trompe. Nous pourrions citer tel journal, qui publie gros et paie de gros dividendes, mais où l'administration ne concède guère aux rédacteurs qu'un petit Larousse de poche et encore Tenez, j'ai passé plusieurs mois dans un journal de la rue St-Jacques, et j'ai vainement cherché un dictionnaire français un peu complet. Quant aux dictionnaires et aux lexiques anglais-français, on n'en trouvait pas la moindre ressemblance.

— Mais que faisiez-vous, lorsque vous étiez embarrassé sur l'orthographe ou la signification d'un mot ou pour la traduction de vos dépêches? car un cerveau n'est pas une bibliothèque; la mémoire fait souvent défaut.

— Mais nous avions, à ce journal dont je vous parle, une véritable encyclopédie faite homme. C'était le rédacteur en chef. Un vieux Français, modeste et effacé, comme tout vrai savant. Dans le doute, nous le consultions et la réponse était invariablement juste et rapide. L'administration de cette feuille considérait probablement qu'ayant un encyclopédiste qui cumulait les fonctions de rédacteur en chef, elle pouvait épargner l'achat de gros volumes.

— Je serais curieux de connaître le nom de ce vieil érudit.

—Franchement, j'ai beau essayer de rafraîchir ma mémoire, je ne sais. Même les lecteurs assidus de son journal, où il fit l'article de rédaction pendant des années, n'apprirent son nom qu'après sa mort, par une note du directeur. Et ce fut tout. Pitié du journalisme anonyme!

— Et après le départ de ce votre encyclopédie, le journal dut fournir au moins un dictionnaire français en deux volumes à ses rédacteurs?

— Pas plus. Le gérant n'était pas encore converti à l'idée de cette dépense extraordinaire. Mais il y a grande amélioration depuis, paraît-il.

— Parlez encore de dictionnaires. Cela intéresse nos auditeurs. C'est un peu de la petite histoire que vous faites.

— Volontiers. Tenez, à ce propos, j'ai sous la main une découpure de journal prise dans le *Canada* et reproduite par la *Presse* selon la méthode *pot-à-collaire*, chère aux journalistes. Lisez, je vous prie:

— C'est une dépêche de Flemington, New-Jersey, qui porte le titre:

**Hauptmann se servait du dictionnaire**

"A l'issue de la séance d'hier soir, le procureur général David-T. Wilentz, de l'Etat du New-Jersey, a fait une déclaration sensationnelle. Il a affirmé avoir découvert que l'accusé possédait, à sa maison du Bronx, des dictionnaires anglais et allemands, dans lesquels certains mots employés dans les notes au sujet de la rançon étaient soulignés de façon non équivoque.

"Wilentz a fait cette déclaration à la suite d'une question de la défense: "Pourquoi le même homme écrivait-il fautivement certains mots assez simples, et, en retour, épellerait correctement d'autres mots d'une orthographe beaucoup plus compliquée?"

"Hauptmann est un chercheur de mots dans les dictionnaires", a répliqué vivement Wilentz, et nous allons le prouver." L'Etat, selon lui, a trouvé deux séries de dictionnaires, l'une en allemand et l'autre en anglais, avec des mots fortement soulignés, lesquels mots apparaissent justement dans les notes manuscrites étudiées par les experts."

— Voilà donc Hauptmann incriminé pour avoir cherché des mots dans les dictionnaires.

— Bien plus, monsieur! Il paraît que la police américaine lui a fait commettre des fautes d'orthographes pour le compromettre.

— Les fouilleurs de dictionnaires sont donc mal vus aux Etas-Unis?

— Et au Canada, donc! Notre expérience au *Devoir* est là pour le démontrer. Toutes les demi-heures, une sténo en peine, un traducteur, des amis en train de discuter, nous demandent la signification ou l'orthographe d'un mot, comme si les dictionnaires étaient des livres à l'Index.

— Pourtant, j'ai vaguement souvenance qu'il existe à Montréal des collectionneurs de dictionnaires, comme nous avons des numismates, des philatélistes, et même des collectionneurs de cartes de cigarettes?

— Oui, mentionnons le collectionneur de dictionnaires Georges-Avila Marsan, avocat, professeur à l'Université de Montréal. "En un quart de siècle, il a passé beaucoup de temps, dépensé pas mal d'argent et s'est surtout donné beaucoup de mal à constituer ce qui est aujourd'hui la plus belle collection de dictionnaires, la plus complète à coup sûr de toutes celles qui existent au Canada. M. Marsan m'avait prié de venir admirer le millième dictionnaire qu'il venait, je ne dirai pas d'acheter, puisqu'on n'achète pas un trésor, on s'en empare, mais qu'il venait d'annexer, comme une simple Alsace-Lorraine", écrivait un biographe en 1933. Et notre collectionneur ajoutait: "Quand j'aurai complété ma collection, elle ira prendre place dans la bibliothèque d'une institution classique, à charge de l'augmenter chaque année de vingt volumes."

— Je vous remercie de ce renseignement que j'ignorais. Mais les émules de Me Marsan en matière de dictionnaires me paraisssent être rares, à Montréal, si j'en crois le nombre incalculable de vos appels téléphoniques qui témoignent d'un dédain inexplicable pour ces volumes qui sont selon Me Marsan "le monde par ordre alphabétique, la connaissance humaine classée, cataloguée, étiquetée, à votre disposition sur un signe".

— Ah! monsieur! Malheureusement oui! Et encore si les possesseurs du petit *Larousse* se donnaient la peine de le placer sur leur table de travail à côté du bottin téléphonique, et de le consulter. Mais le dictionnaire, chez nous, a le sort du livre de messe et du chapelet; à peu près tout le monde en possède un, dans un tiroir ou dans une armoire; et personne ne s'en sert.

**L. R.**

# Le service des incendies

Les journalistes sont partout, dit-on. Assurément, vous en trouverez toujours plusieurs au deuxième étage du poste des pompiers rue Craig, près du terminus des tramways, où sont les quartiers-généraux de ces messieurs, toujours dans une perpétuelle attente: l'alarme.

Comme les pompiers, les journalistes qui "font" ce service—chaque journal a son chroniqueur des incendies—attendent le coup de sonnerie qui va obliger de braves diables à interrompre une partie de cartes ou de dames, à laisser là subitement une conversation au moment précis où elle allait devenir franchement intéressante, à quitter un lit où ils reposaient mollement, pour voler par les rues de la ville, dont ils immobilisent la circulation en passant, afin d'empêcher leur adversaire, le feu, de gagner trop de terrain pour qu'ils puissent le maîtriser promptement.

La sonnerie d'alarme résonne aux oreilles d'un chroniqueur des incendies comme doit résonner le clairon invitant le soldat à charger l'ennemi. Dès le premier coup, le journaliste tend l'oreille, compte les coups, jette les yeux sur un tableau qui lui indique dans quelle partie de la ville on a sonné l'alarme. Pour le moment, rien à faire. C'est même inutile d'avertir son chef des informations, car il l'a appris en même temps que lui, grâce au système d'alarme installé dans la salle de rédaction.

Quand la première alarme appelle les pompiers dans le quartier de la finance ou dans celui du commerce, assez souvent des journalistes montent dans l'auto du chef de district et vont au feu sur un "train" de pompier alerté. Avantage que les journalistes recherchent, parce qu'il leur permet de faire de la belle copie, surtout pendant l'été ou pendant la période des vacances parlementaires, alors que le journal est "creux".

Si le reporter ne se rend pas sur les lieux du sinistre, il devra se contenter, pour rédiger sa nouvelle, du rapport qu'on remet au secrétaire, lequel lui permet d'en prendre connaissance pour publication. Si le nouvelliste s'est rendu sur place, s'il a tout vu de ses propres yeux, et si le journal est "creux", il va pondre une nouvelle en donnant libre cours à son talent descriptif; à défaut de ce talent, il y suppléra. On ne peut donner que ce qu'on a, surtout quand on nous demande de donner tout ce qu'on a.

* * *

Le chroniqueur des incendies n'est vraiment heureux—affaire de déformation professionnelle, me dirait-on—que lorsque sonne une deuxième alarme. Une deuxième alarme signifie un "gros" feu. Or le journaliste professionnel n'est dans son élément que lorsqu'il a beaucoup à faire. Au risque d'être taxé de je ne sais quoi, je dirai qu'un bel incendie avec conflagration, asphyxiés, morts même, voilà l'affaire du reporter qui travaille toujours d'un enthousiasme qui grandit avec la tâche. Si, parfois, vous l'entendez murmurer entre ses dents tout en travaillant, ne songez pas pour un moment qu'il se plaint de la besogne qu'il a à abattre. Je le répète: il ne craint pas l'ouvrage, puisqu'il l'aime. S'il maugrée, s'il peste, c'est parce qu'il a froid par cette température sibérienne; c'est parce qu'il a chaud par cette chaleur tropicale; c'est parce qu'il grelotte sous une pluie diluvienne; c'est parce qu'un charbon ardent, tombé du clocher de Saint-Jacques, a brûlé son couvre-chef et qu'il ne sait pas quand ses moyens lui permettront de s'en acheter un autre; c'est parce qu'il a faim et qu'il sait trop bien qu'on ne peut aller loin, ni longtemps, avec, pour toute fortune, une couple de liards, dans son gousset ou à son crédit.

Il va, le jour, la nuit, à tous vents, gaillard, se frayant un passage à travers la foule de curieux qui trouve parfois l'occasion de le précéder au lieu du sinistre. Un policier l'aperçoit-il dans la foule? S'il le prend pour un énergumène il veut lui barrer le passage en tentant de le mettre à la raison. Le journaliste s'identifie en exhibant un "laisser-passer spécial" que le directeur de la police municipale a signé, et le policier s'excuse en le précédant pour lui frayer un passage, tandis que les badauds le suivent d'un oeil curieux, stupéfait, ébaubi. Si un policier niais ou novice ne sait pas ce que signefie un coupe-file, le journaliste note son numéro matricule, demande d'être conduit à son officier supérieur, conte sa façon de penser au grand nigaud nouvellement enrôlé dans la force policière, s'occupe de l'incendie ce jour-là... et s'occupera du policier incommode le lendemain, dans les bureaux du directeur de la police municipale.

Le journaliste jette un coup d'oeil sur l'immeuble en flammes, suit les manoeuvres des pompiers, parle à celui-ci, celui-là, prend des notes, va à droite, à gauche, revient ici, etourne là-bas. Dès qu'on le lui permet—souvent il n'attend pas la permission—il pénètre dans les décombres fumants pour mieux se rendre compte des dégâts ou des dommages, bravant l'eau, la fumée et le feu, trois mauvais compagnons pour une tournée d'exploration dans un édifice qui peut fort bien s'effondrer d'un moment à l'autre. Mais qu'importe. Le squelette d'un journaliste a plus de valeur... monétaire que sa peau. Il le sait, et s'en moque peut-être parce qu'il croit que s'il y a un bon Dieu pour les ivrognes, il doit certainement y en avoir Un pour les journalistes...

Avant de reprendre le chemin de la salle de rédaction, il regarde une dernière fois l'incendie, qui agonise, parce que les pompiers s'en sont rendus maîtres, embrasse la scène d'un regard en faisant un dernier effort comme pour en fixer tous les détails dans sa mémoire.

* * *

Au journal, il rédige sa copie en vitesse, au fil de la plume, souvent sans se relire. Si le personnel de la rédaction est assez complet, il n'a pas à s'occuper des hôpitaux ou de la morgue, où l'on a transporté les blessés et les morts, pour compléter sa nouvelle. Dans le cas contraire, il doit courir à la morgue pour savoir combien de cadavres on y a transportés; aux hôpitaux pour connaître le nombre des blessés (ici un coup de téléphone remplace une visite); à la Sûreté, au cas où le directeur de la police ou l'inspecteur de la Sûreté aurait quelque déclaration à faire.

Le lendemain de l'incendie, il devra écrire de nouveau sur le même sujet, au moins quelques lignes, afin de compléter la nouvelle de la veille, de tenir les lecteurs au courant. Il y reviendra souvent jusqu'à l'enquête que tiendra la commission des incendies, enquête qui aboutit rarement à un résultat satisfaisant, quand il s'agit d'un grand incendie, mais qui réussit très bien, habituellement, à découvrir le coupable, quand il y en a un, et qu'il s'agit d'un incendie de moindre importance.

Quand l'enquête a tout classé, que tout rentre dans un calme plat, le chroniqueur des incendies se contente, à défaut de mieux, de petits incendies et des rapports que les différentes casernes font parvenir au secrétariat. Il attend avec une impatience contenue le moment d'aller à un autre grand feu, tout en songeant au dernier, qui lui a peut-être coûté son chapeau, à moins que ce ne soit un vilain rhume ou une grippe qui ne l'a cependant pas empêché d'être au poste tous les jours, afin de ne rien manquer d'intéressant...

**A. V.**

# Théâtre et cinéma

Sans doute pour me punir de quelque obscure fredaine ou peut-être de quelque accroc à la ponctualité, mon directeur me force, cruellement, à parler de théâtre, alors qu'il sait fort bien que le théâtre n'est plus que mythe à Montréal. (J'excepte, naturellement, les troupes en tournée, les élèves de pensionnats ou les Associations d'anciens collégiens qui, à intervalles intermittents nous donnent du bon et beau théâtre).

Comme scènes régulières de théâtre français mixte, nous n'avons pas grand'chose à Montréal; et le peu que nous avons doit plutôt nous humilier que nous enorgueillir. Deux scènes dans l'est de la ville: l'une où l'on joue de l'affreux mélodrame, l'autre où un pitre se laisse aller aux pires excentricités devant un auditoire louche.

Il reste comme théâtre *français* les spectacles que nous donne de temps à autre, dans l'ouest, la section française du *Montreal Repertory*.

* * *

Seule la scène du *Stella* paraissait pouvoir déclancher un commencement de renaissance du théâtre. Mais, pendant trop longtemps, cette scène n'a servi à ses clients que des vaudevilles. Vaudevilles qui n'étaient encore rien à côté d'autres vaudevilles qui se jouaient dans les coulisses.

Si, pendant quelque temps, les artistes du *Stella* abandonnèrent le vaudeville, ce fut pour tomber dans un genre encore plus répréhensible: la *pièce triangulaire*, cette sorte de théâtre *moderne* où triomphent les *ménages à trois*, où le mariage et les ménages honnêtes sont bafoués, où l'on ridiculise la naïveté et la pudeur de la jeune fille. Le plus étrange, le plus triste de l'affaire, c'est que ce théâtre attirait un certain groupe de personnes qui se prétendent la fine crème de *l'élite* (!) qui ne craignaient pas d'emmener à de tels spectacles leurs toutes jeunes filles "afin de leur apprendre ce qu'elles doivent apprendre", comme s'il n'y avait pas de moyens plus nobles et moins dangereux d'apprendre aux jeunes filles que la vie est pleine de périls et de pièges.

Par-ci par-là, cette scène présentait des spectacles d'excellente tenue; ça ne durait guère. Enfin, depuis quelques mois, l'on pouvait constater une amélioration sensible des spectacles du *Stella*. L'avenir se montrait sous de belles couleurs. Bang! Tout casse, tout rate, et, en plein succès, le théâtre ferme ses portes. Des bruits contradictoires circulent. L'écho désagréable de scènes de coulisse très disgracieuses nous parvient. Encore une fois, le *Stella* devra recommencer à attirer un auditoire qu'il avait péniblement gagné. Mais, les ratages et les chicanes s'accumulant, la tâche deviendra presque impossible de redonner au public la confiance qu'on s'est acharné à lui faire perdre.

* * *

L'intention du directeur était surtout de me faire parler du métier de chroniqueur de théâtre et non de la *petite histoire* du théâtre à Montréal en ces dernières années. Ceci me dispense de cela. Le chroniqueur de théâtre, par le temps qui court, n'est-il pas justifiable de n'apporter aucun goût et encore moins d'enthousiasme à la rédaction de ses *chroniques théâtrales*, sans compter que les heures précieuses qu'il perd à s'abrutir à des spectacles médiocres pourraient plus judicieusement servir à autre chose?

Cette médiocrité même du théâtre, chez nous, est peut-être le dernier sursaut d'un art qui se meurt, déjà vaincu d'avance par le cinéma qui sera, qu'on le craigne ou non, la formule de l'avenir. Tout ce que nous présentent nos écrans n'est pas beau et bon; mais on peut dire qu'en général, la moralité et aussi la qualité du spectacle y sont mieux observées. Quant au chroniqueur de cinéma, il a un double avantage sur le chroniqueur de théâtre; il peut se coucher à une heure plus normale; il n'a pas à lutter contre l'influence des artistes ou des demi-artistes, des directeurs ou administrateurs, des m'as-tu-vu et des histrions vaniteux.

Voilà ce que je pense du théâtre français à Montréal. La brève expérience que j'en ai m'en a déjà dégoûté.

**Lucien DESBIENS**

# Orthographe et grammaire

*Voulez-vous revoir plusieurs règles de grammaire et améliorer votre orthographe tout en vous amusant? Vous n'avez qu'à jouer à l'Or-Vo comme le font déjà des milliers de personnes.*

*L'orthographe des mots qui ne sont pas usuels s'oublie facilement. En jouant sérieusement à l'Or-Vo, si l'on n'est pas sûr de l'orthographe d'un mot, on consulte évidemment un dictionnaire avant de le déposer sur la table.*

*De plus les points d'honneur qui viennent s'ajouter à la valeur même du mot nous poussent à l'allonger le plus possible; soit en le mettant au pluriel ou au féminin, s'il s'agit d'un nom, d'un adjectif ou d'un participe, soit en changeant le mode et le temps, s'il s'agit d'un verbe. D'où l'on voit que plusieurs règles de grammaire sont souvent discutées lorsqu'on joue à l'Or-Vo.*

*50 cts l'unité; $4.00 la douzaine.*

*En vente au Service de librairie du DEVOIR, 430, rue Notre-Dame est, Montréal.*


# Tousignant & Frère

**Limitée**

*La grande maison canadienne-française et ses dix magasins à Montréal*

**Faisant le commerce de . . . BEURRE, FROMAGE ET AUTRES PROVISIONS**

*APPRECIATION*

La publication d'un journal a sa répercussion dans tous les domaines de la vie nationale.

Nous laissons à d'autres le soin d'apprécier la valeur intellectuelle du DEVOIR; mais sa valeur économique nous concerne.

Depuis onze ans, nous annonçons dans les colonnes du DEVOIR et nous nous plaisons à reconnaître l'efficacité de cette publicité.

Nous applaudissons au succès du DEVOIR. L'entreprise est glorieuse pour notre race, en raison des difficultés dont il lui a fallu triompher.

Vive le DEVOIR encore longtemps!

TOUSIGNANT et FRERE, Limitée

**Pourquoi tout est si bon marché?**

**La méthode de "Comptant et sans livraison" des Magasins Tousignant & frère nous permet d'économiser les frais généraux et vous bénéficiez de l'économie ainsi réalisée.**

**Notez bien les adresses de nos dix magasins:**

| | | |
|---|---|---|
| 1584 Ste-Catherine E. | 1374 Ontario E. | 3475 Ontario E. |
| 5167 rue Clarke | 2309 Ontario E. | 1148 Mont-Royal E. |
| 2929 Masson | 6920 St-Hubert | 2034 Mont-Royal E. |

**Siège social: 6312 rue St-Hubert**

**Il y a près de chez vous un magasin Tousignant & frère, où vous payez moins cher, même à qualité égale.**

# Aux quartiers de la police

Il est, dans l'annexe de l'hôtel de ville, où sont les quartiers généraux de la police municipale, une petite chambre, située au premier étage, dans laquelle aucun rayon de la lumière du soleil n'a encore réussi à pénétrer. Cette pièce n'est pas un cachot, comme on pourrait le croire: c'est la chambre des chroniqueurs de la police.

Tous les matins, entre neuf heures trente et dix heures, les chroniqueurs de la police des différents journaux s'y rendent. Les derniers arrivés ne trouvent ni un crochet, ni même un clou pour accrocher leur chapeau ou leur paletot. Ils doivent même se passer, je ne dirai pas de fauteuils, mais de chaises. Une table, presque rustique, que décore seul un appareil téléphonique, trois ou quatre chaises boiteuses, voilà l'élémentaire ameublement que rehaussent quatre murs où pend un calendrier.

A dix heures trente on y pourrait couper la fumée au couteau. Les chroniqueurs de la police n'en font rien. Ensemble ils se rendent au secrétariat de la police où le secrétaire les reçoit, secrétaire dont le cabinet de travail, notons-le, est d'un luxe inouï, comparé à la chambre des journalistes. Là, le doyen des journalistes, ou tout autre, lit à haute voix les rapports qui viennent de tous les postes de la ville et que le secrétaire est autorisé à remettre à la presse pour publication. Tout en lisant, le lecteur prend des notes, ses confrères l'imitent.

Tous retournent dans leur espèce de cachot. Les uns après les autres ils téléphonent leurs nouvelles au journal. Certains journalistes doivent rédiger eux-mêmes leurs copies que vient prendre un chasseur ou garçon de rédaction, vers les onze heures. Ils en profitent pour écrire pendant que les autres sont au téléphone. D'autres, moins fortunés, doivent attendre de retourner au journal pour "pondre" leurs copies; il n'y a pas de dactylotype dans cette pièce et l'on exige au journal que les nouvelles soient dactylographiées.

Le premier à avoir terminé sa copie téléphone à la police fédérale et à la Sûreté provinciale pour s'enquérir de ce qui se passe de ce côté-là. Habituellement, il n'apprend rien; il en avertit ses confrères pour leur épargner de téléphoner inutilement.

Tous passent alors dans le cabinet de travail de l'inspecteur de la Sûreté. Si ce dernier a une communication à faire aux journalistes, il la leur fait sans détour, de façon à leur faire sentir qu'il est un homme très occupé Les journalistes le savent, mais ils trouvent toujours moyen de poser à l'inspecteur des questions sur tel ou tel sujet. Ils reçoivent rarement une réponse satisfaisante, parce qu'ils sont trop curieux; — pas pour leur propre compte, mais pour celui des lecteurs du journal.

Après la visite à l'inspecteur, les uns retournent dans la chambre qu'on appelle par ironie "la galerie de la presse". D'autres flânent dans l'édifice, cherchent les détectives ou les policiers susceptibles de leur donner des informations, les interrogent. S'ils apprennent quoi que ce soit qui en vaut la peine, ils entrent dans un bureau, et téléphonent vite la nouvelle à leur chef des informations. Quelques heures plus tard, les autres chroniqueurs de la police lisent cette nouvelle dans le journal du confrère et se promettent de lui remettre la monnaie de sa pièce dès le lendemain, ou à la première occasion.

Si les lecteurs voyaient les chroniqueurs de la police dans leur misérable petite pièce, fumant, blaguant, ils les prendraient pour des pompiers, heureux mortels qui donnent toujours l'impression de n'avoir rien à faire. En effet, ils sont comme des pompiers. Ils attendent le mot, le coup de téléphone qui va les mettre sur pied, eux, et deux, trois, quatre ou six de leurs confrères, à la recherche de toutes les informations qu'il est possible d'obtenir sur le meurtre dont ils viennent d'avoir vent, du vol à main armée perpétré dans une banque, dont ils viennent d'entendre parler, mais au sujet duquel ils n'ont aucun détail.

Aujourd'hui, le chef des informations sait avant le chroniqueur de la police les principales nouvelles de la police, grâce au radio à ondes courtes installé dans presque toutes les salles de rédaction et que les chroniqueurs de la police n'ont pas dans leur salle, à l'annexe de l'hôtel de ville.

Le chroniqueur de la police flâne quand il y a quelque chose d'important dans l'air, comme devaient flâner les renards que Samson lâcha dans les blés des Philistins. Il faut le voir courir à droite et à gauche, à la recherche de tel ou tel détective, pour savoir quel mal il se donne.

Dans des affaires aussi embrouillées et mystérieues que le meurtre d'un Soulgikof ou d'un Feigenbaum, les journalistes doivent faire des miracles pour obtenir les informations qu'ils publient sur ces sujets; ou bien ils doivent dépenser plus d'imagination dans quinze jours — c'est à peu près le temps que met le public à se désintéresser d'un incident, en somme banal, qui l'a intéressé passionnément pendant quelques jours — qu'un membre du parlement peut dépenser de bon sens pendant toute la période pour laquelle il a été choisi comme représentant d'un comté à Québec ou à Ottawa.

Dans des causes comme celles de Soulgikof, de Feigenbaum, l'inspecteur de la Sûreté ne veut pas communiquer, pour ne pas nuire à sa cause, de nouvelles sur ces sujet. Les journalistes se voient donc dans l'obligation — alors qu'ils doivent donner de la copie à tout prix, — de se renseigner où ils peuvent et comme ils peuvent. Dans ces moments-là, ils jouent auprès des détectives le même rôle que ceux-ci jouent dans l'enquête qu'ils conduisent pour tirer une affaire au clair. Les journalistes en savent en somme aussi long que les détectives, surtout quand un journal a jusqu'à six hommes qui poursuivent la même enquête que les détectives.

Le journaliste connaît habituellement un détective qui lui fournira l'information que l'inspecteur a refusé de lui donner. Ils l'approche, l'interroge. Nonobstant l'ordre formel que le détective a reçu de son supérieur de ne rien dire aux journalistes, il dit tout ce qu'il sait sur l'affaire, parce que le journaliste saura bien lui rendre certains services quand l'occasion se présentera, tout comme il l'a déjà fait auparavant.

Le journaliste est souvent victime du zèle qu'il déploie en tant que chroniqueur de la police. Il ne court pas toujours après la nouvelle. Vient un temps, quand il a assez de connaissances et d'amis parmi les détectives et les policiers, où ces derniers le cherchent pour lui donner telle ou telle nouvelle. Jamais un détective ne reviendrait une seconde fois donner une nouvelle à un journaliste si celui-ci oubliait un jour de mentionner le nom du détective ou du policier dans sa nouvelle. Le nouvelliste qui doit, par définition, comprendre un tas de choses, comprend ce petit caprice ou cette petite vanité, qui n'est pas sans être motivée, et qu'on retrouve n'importe où l'on va, dans ce bon monde. Aussi se fait-il un scrupule de n'y pas manquer. Un service en attire un autre.

Alvarez VAILLANCOURT

# "Pompes" funèbres

"La pompe des enterrements intéresse plus la vanité des vivants que la mémoire des morts", notait déjà le grincheux La Rochefoucauld, avant l'invention de nos cortèges funèbres photographiés.

Il y a les "m'as-tu vu" des funérailles comme les "m'as-tu-vu" des carnets mondains.

Ils s'intéressent plus au scribe qui inscrit les noms sur son calepin et au photographe qu'au corbillard.

Par inadvertance, omettez leur nom, prénoms (ou multiples initiales), et leur titre de commandeur, de vice-maître, de suprême navigateur, de colonel, et ils vous bouderont.

Comme je plains le pauvre diable de nouvelliste obligé de recenser les cortèges, le crayon et le cahier à la main, sous la pluie, la neige, ou grelottant de froid.

Si vous demandez leur nom, ils vous répondent par un regard dédaigneux sous prétexte qu'ils sont "universellement" connus.

Supprimons le photographe et le reporter aux funérailles et nous verrons que les morts auront moins de suivants pour les enterrer.

"Pompes" funèbres? Comme c'est bien ça.

## La nécrologie d'autrefois

Cependant, M. le juge Edouard Fabre Surveyer, préfaçant un des recueils biographiques de Raphaël Ouimet, notait que "le goût, ou si l'on veut, la popularité de la biographie—ou de la nécrologie—est relativement récente en ce pays. Au commencement du siècle dernier, rares étaient les hommes publics ou les citoyens en vue auxquels les journaux du temps daignaient consacrer, non pas une biographie, ni même une nécrologie, mais un simple avis de décès".

Et M. Surveyer cite une conférence de Charles-Joseph Laberge à l'Institut canadien en 1852 qui regrettait l'absence de documentation sur les cinquante députés qui composèrent le premier parlement canadien. "Qu'il serait intéressant, disait Laberge, de voir défiler ces illustres morts dans une galerie d'outre-tombe, sous les yeux d'écrivains comme l'Institut en possède quelques-uns."

"Le voeu de l'orateur ne fut pas exaucé sur le champ, ajoute l'érudit préfacier de M. Ouimet. Il faut dire que la tâche n'était pas facile; le document manquait. Si vous voulez vous convaincre du peu d'intérêt que les journaux du premier quart du dix-neuvième siècle prenaient à leurs contemporains prenez les ouvrages que M. Pierre-Georges Roy, notre archiviste provincial, a consacrés à nos grandes familles, et constatez combien est mince l'information que l'auteur a pu puiser dans les journaux sur les plus illustres membres des familles Taschereau, Juchereau Duchesnay, de Tonnancour, de Salaberry, Panet, Boisseau et de Lotbinière.

"En voulez-vous un exemple, poursuit M. Surveyer? Voici ce que publiait la *Gazette de Québec*, dans son supplément du 22 avril:

*"Décédé en cette ville, samedi soir, le 3e du courant, Philippe de Rocheblave, Ecuier, membre du Parlement provincial pour le comté de Surry, et greffier du Terrier de la Couronne. M. de Rocheblave était dans son temps un loyal sujet du Roi, qu'il a servi avec honneur et fidélité dans plusieurs rencontres. Il emporte avec lui les regrets de ses amis, particulièrement de ceux qui avaient l'avantage de connaitre ses vertus sociales et patriotiques."*

"Où est-il né? Qui a-t-il épousé? Qu'a-t-il fait? C'est ailleurs qu'il faudra l'apprendre. Je doute même de l'exactitude de l'avant-dernière phrase.

"Nos compatriotes de langue anglaise n'étaient pas plus curieux que nos ancêtres", ajoute M. Surveyer, qui cite le cas de George McBeath, collègue de Philippe de Rocheblave au premier parlement canadien et dont l'historiographe Campbell n'a pu que dire: *"Tout ce que l'on peut savoir de Georges McBeath est qu'il était en relations avec la compagnie du Nord-Ouest et maître de la loge maçonnique* Saint-Pierre". Pourtant, au dire de M. Surveyer, qui est à ses heures de loisirs, un grand feuilleteur de vieux documents, de Rocheblave et McBeath "avaient eu des carrières dignes de romans d'aventure avant de devenir députés".

Quelles longues notices nécrologiques n'écrirait-on pas aujourd'hui sur des personnages comme de Rocheblave et McBeath!

En effet, nous citons encore M. Surveyer: "A une époque d'indifférence succéda—pas brusquement, mais graduellement—une époque de curiosité. C'est le résultat de l'influence anglo-américaine. Exploitation de la vanité humaine, dira-t-on. Encore cette vanité, si elle existe, ne se rencontre que chez le biographié, pas chez le lecteur. La fraternité au moins s'affine! On s'intéresse davantage à son prochain."

Voilà le bout d'article sur l'histoire de la nécrologie que nous aurions voulu écrire.

## Choisissez un jour sans nouvelle. . .

Les grands événements, heureux ou malheureux, arrivent en même temps, comme des volées de corbeaux ou d'hirondelles. A certains jours, les nouvelles à grosses manchettes sont tellement nombreuses qu'on ne sait plus laquelle placer en tête: assassinat d'un souverain, mariage d'un prince, cataclysme, etc. Le lendemain, ce sera la disette (peut-être parce que les journalistes auront chômé un peu partout). L'ordonnateur de la matière dans les journaux s'empare alors des moindres faits, pour les épingler en hauts de colonnes.

Si vous désirez la publicité posthume, priez le ciel de vous éteindre un jour de grande pénurie de grosses nouvelles. Vous aurez alors une place de choix dans les quotidiens. Ou, prévoyez par testament, qu'on attende au lendemain pour annoncer votre trépas, si le Roi, le prince de Galles, et le premier ministre ont succombé en même temps que vous.

Également, pour vos funérailles, si vous voulez être reconduit en terre avec un cortège de scribes et de photographes, qu'on n'aille pas vous inhumer à la même heure qu'un général Currie, le maire de Montréal ou le premier ministre du Canada.

L. R.

## Qu'est-ce que l'Or-Vo?

C'est un jeu d'esprit dont le but est de récréer, mais qui a pour résultat d'augmenter les vocabulaires français et anglais, d'épurer l'orthographe, d'apprendre plusieurs règles de grammaire et du calcul mental.

Il consiste en un paquet de 54 cartes à jouer. Il y a 2 lettres sur chaque carte, une rouge et une noire. Toutes les cartes sont différentes. Correspondant à chaque lettre il y a un chiffre qui en donne la valeur relative.

Le jeu consiste à former, avec les cartes qu'on a en main, le mot qui rapporte le plus de points. Il suit, de la valeur donnée aux lettres et des points d'honneur qui y sont ajoutés, que plus le mot est long et rare, plus il donne de points à celui qui l'a formé.

Les règles du jeu sont imprimées sur un feuillet qui est fourni avec chaque jeu de cartes.

En vente au Service de Librairie du "Devoir", au prix de .50s l'unité, $4.00 la douzaine.

## Un paragraphe de trop

Les lois de la mise en page sont inexorables pour le prote. Il ne respecte ni l'éloquence d'une péroraison, ni la rigueur d'un développement littéraire, l'auteur fût-il un nom connu et l'article constituât-il une pièce d'anthologie.

Le prote — ou plutôt le metteur en page — ne voit que du plomb à corder dans ses cadres de fer, pour remplir sa page. Et l'article converti en plomb ne devra pas dépasser tant de lignes afin qu'il puisse les loger.

Voilà pourquoi, dans un autre journal, nous avons maintes fois entendu le prote, par le dalot qui servait de communication directe avec l'atelier et de monte-copie, lancer vers minuit, au rédacteur en chef, cet appel qui troublait sa somnolence:

— "Monsieur R., y manque un paragraphe au premier-Montréal!!"

Ou encore, lorsque l'article principal débordait dans les colonnes voisines:

— "J'peux pas rentrer tout votre article—Y a un paragraphe de trop!!!"

Et le rédacteur en chef, devant l'injonction venue "d'en haut", consentait à écourter ou à allonger sa copie.

Bien content encore si le prote, de mauvaise humeur ou éméché par le "petit coup" de minuit, ne lui faisait pas observer, par le trou du plancher, sur un ton un peu plus rogue:

— "Qui c'est qui va s'en apercevoer? Parsonne lit ça!"

L. R.


RADIATEURS
GARDE-BOUE
CARROSSERIES
SOUDURES de TOUTES SORTES de METAUX
Tél. CH. 9110

Hommages

Avec nos félicitations au vaillant journal le "Devoir", qui vient d'atteindre son quart de siècle. Puisse-t-il vivre encore de longues et fécondes années au service de notre patrie canadienne.

Henri Signori
1051, rue Amherst
MONTREAL

Thérien Frères LIMITÉE
FÉLICITENT LE DEVOIR pour les luttes glorieuses qu'il a livrées au cours des 25 années de son existence et SOUHAITENT que l'avenir lui réserve de nouvelles conquêtes dans le domaine national, patriotique et économique.

Thérien Frères LIMITÉE
sont des IMPRIMEURS qui savent utiliser toutes les ressources de l'art de l'imprimerie dans la préparation et l'exécution d'imprimés de haute qualité, tels que:
Catalogues, Revues, Circulaires, Formules, Papeterie, Livrets, Obligations, Buvards
Etc., Etc., Etc.

Thérien Frères LIMITÉE
sont des LITHOGRAPHES qui savent combiner les données modernes de la photographie avec l'art très ancien de la gravure sur pierre dans la reproduction des:
Polices d'assurances, Calendriers, En-têtes de lettres, Etiquettes, Formules commerciales, Enveloppes, Circulaires diverses, Catalogues
Etc., Etc., Etc.

Thérien Frères LIMITÉE
sont des GRAVEURS qui savent réaliser, sur cuivre ou sur acier, des créations possédant un cachet tout spécial de distinction pour:
Faire-part, Cartes de remerciement, Invitations, Cartes d'affaires, Enveloppes, En-têtes de lettres
Etc., Etc., Etc.

*Nous faisons une spécialité de la reproduction des sujets religieux ou artistiques.*

N'hésitez pas à nous consulter pour vos prochains travaux d'impression, de lithographie ou de gravure. Cela ne vous engagera en rien . . . et vous serez assurés d'obtenir tous les renseignements voulus.

Thérien Frères LIMITÉE
IMPRIMEURS LITHOGRAPHES GRAVEURS
334, NOTRE-DAME E.
MONTRÉAL
Tél.: HArbour 5288

RELIURE d'ART et de LUXE
MOSAIQUE ARTISTIQUE, COMPOSITION DECORATIVE INCRUSTATION, DORURE SUR TRANCHE ET SUR CUIR, REPRODUCTION DE TOUT MOTIF ORNEMENTAL
Entretien de bibliothèques, restauration, collectionnement. Reliure pour livres de loi, veau naturel, titres rapportés. D'une facture à l'abri de toute critique. Service spécial pour reliure commerciale et industrielle.
**Travaux à forfait pour imprimeurs, éditeurs, libraires. Reliure d'amateurs, de bibliothèque, de fantaisie.**
Beau choix de cuirs de luxe et ordinaires, papiers glacés, mats. Collection imposante de fers, fleurons, encadrements dans tous les styles: du XVIe siècle au moderne.
**Notre personnel a la compétence et l'expérience voulues et tout travail confié à nos ateliers est l'objet de leurs soins.**
Nous nous honorons du haut patronage des bibliothèques: Municipale, Fraser, du Barreau, de l'Université de Montréal, Commission scolaire, Ecole normale, ainsi que de plusieurs institutions, couvents, écoles privées, etc. Notre tarif est modéré; réduction appréciable sur travaux de série.
*Désirez-vous une reliure de bon goût et d'une présentation agréable? Adressez-vous à la*
RELIURE D'ART FRANCAISE Enrg.
*Vous y trouverez satisfaction, car c'est le foyer de la reliure élégante et soignée.*
435, rue LAGAUCHETIERE EST
MONTREAL Tél. LAncaster 1424

FÉLICITATIONS au DEVOIR
Vous trouverez avantage et profit à fréquenter nos magasins
Assortiment le plus complet et le plus varié d'articles de
5c à $1
*La seule organisation canadienne-française du genre*
Sollicite l'honneur de vous servir. A qualité égale, vous constaterez que ses prix sont les plus intéressants.
LARIVIÈRE et LEBLANC
Propriétaires des
MAGASINS STERLING
905, rue Sainte-Catherine Est — 1692, rue Mont-Royal Est
MONTREAL
MAGASIN A SHERBROOKE
58, rue Wellington Nord

*Hommages de*

# "La Sauvegarde" au DEVOIR

*--- En souvenir de ---*

## Feu GUILLAUME NARCISSE DUCHARME

**FONDATEUR**
**DE TROIS GRANDES INSTITUTIONS CANADIENNES-FRANCAISES**

**LA BANQUE PROVINCIALE**

*avec*

**Feu Tancrède BIENVENU**

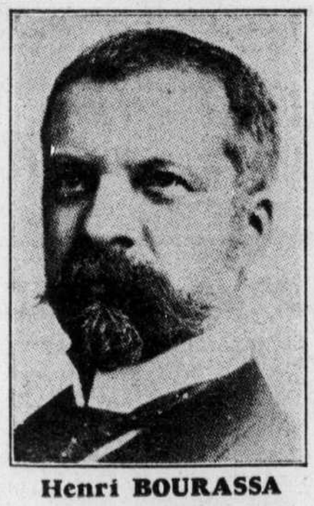
**LA SAUVEGARDE**

*avec*

**Feu Philorum BONHOMME**

**LE DEVOIR**

*avec*



**Henri BOURASSA**

**CONSEIL D'ADMINISTRATION ACTUEL DE "LA SAUVEGARDE"**

Gustave Lacasse, M.D.
sénateur

Arthur Vallée, C.R.

Adjuror Côté, N.P.

Alphonse Mallette,
2ème Vice-Président

Narcisse DUCHARME
Président

L.-M. Lymburner,
1er Vice-Président

Robert Bachand, M.P.P.,
Notaire

Chs-A. Roy,

Paul Drouin, C.R.

Que ceux qui ont succédé à feu G.-N. Ducharme, dans les Conseils d'administration de ces trois institutions, s'inspirent des exemples d'énergie, de tenacité, de désintéressement, de probité et de loyauté qu'il a donnés durant toute sa vie.

# Le programme de 1910

## Une pièce à relire

*C'est sous le nom de la* Publicité *que fut lancée l'entreprise dont le* Devoir *est l'une des manifestations principales.*

*Voici l'essentiel de la brochure de propagande où les fondateurs de l'oeuvre exposaient leur programme et sollicitaient la collaboration du public.*

*Nous soumettons sans inquiétude cette pièce au jugement du public de 1935. Nous n'avons pas fait tout ce que rêvaient les auteurs du programme; mais nous pouvons tranquillement affirmer que nous sommes restés fidèles à leurs idées maîtresses.*

*Que l'on en juge plutôt par soi-même:*

### Programme social

Dans l'ordre social, les fondateurs de l'oeuvre se proposent un travail de propagande générale, dont voici les grandes lignes:

Enseigner au peuple canadien-français un patriotisme raisonné et agissant qui lui fasse connaître, aimer et pratiquer ses devoirs nationaux: la conservation de sa foi et de ses traditions, la connaissance véritable et la revendication énergique de ses droits constitutionnels, le respect des sentiments légitimes des autres races, le développement de ses facultés intellectuelles propres, l'attachement au sol, une participation active et intelligente à la vie nationale et au mouvement économique du pays.

Former une classe dirigeante capable d'éclairer et de guider le peuple et de lui fournir des mandataires se recommandant par leurs principes sociaux, leur probité, leur désintéressement, la fermeté de leur caractère et leur compétence intellectuelle.

Combattre la vénalité, l'insouciance, la lâcheté, l'esprit de parti étroit et avilissant, afin de rendre la vie publique accessible aux hommes honorables et désintéressés et difficile aux politiciens de métier ou d'occasion.

Créer et alimenter une opinion publique forte et libre qui assure l'indépendance des magistrats, l'incorruptibilité des gouvernants et l'intégrité du suffrage populaire.

Rechercher la solution du problème social dans l'application des principes catholiques tels qu'exposés par Léon XIII et dans l'établissement des oeuvres syndicales et coopératives.

Arrêter l'envahissement des fausses doctrines sociales et religieuses, non par la seule négation, mais par des réformes réelles et nécessaires, qui prouvent au peuple que le catholicisme n'est l'ennemi d'aucun progrès véritable.

Elever le niveau moral et intellectuel de la race en développant dans toutes les couches sociales, et principalement dans la jeunesse qui sera la classe dirigeante de demain, le goût de l'étude, la passion des idées nobles, l'attachement aux principes, le sentiment de l'honneur et de la probité.

Encourager la production des oeuvres artistiques, littéraires et scientifiques; les épurer par une critique intelligente et former ainsi le goût du public.

### Programme politique

Dans le domaine politique et constitutionnel, la *Publicité* travaillera à la conservation ou à la conquête des principes et des mesures que voici:

### Politique fédérale

Autonomie la plus complète pour le Canada, compatible avec la fidélité à la Couronne britannique.

Autonomie des provinces canadiennes, dans l'esprit des auteurs de la Constitution.

Respect des droits des minorités, catholiques et protestantes, en matière d'enseignement religieux et ethnique.

Dualité des langues dans les services publics, afin de sauvegarder l'unité nationale et l'équilibre économique de la Confédération; répartition plus équitable des subsides fédéraux destinés à cette fin.

Contrôle efficace des services publics: chemins de fer, navigation, télégraphes et téléphones.

### Politique provinciale

Colonisation intense, efficace et durable de la province de Québec.

Administration et mise en valeur du domaine national — terres publiques, forêts, mines, forces hydrauliques — suivant des méthodes propres à donner à l'Etat des revenus abondants et à l'industrie, au commerce et au travail national une source d'alimentation féconde et inépuisable.

Garantie au capital, étranger et canadien, d'une législation saine et d'une administration honnête et intelligente qui stimule le développement des ressources naturelles de la province.

Diffusion dans toute la province de l'enseignement populaire des sciences appliquées à l'agriculture et à l'industrie.

Relèvement de la situation morale et pécuniaire du corps enseignant.

Respect de l'autorité de l'Eglise et des droits du père de famille dans l'enseignement public.

Maintien des droits et des privilèges de la minorité protestante.

### Action extérieure

La province de Québec étant le berceau et le foyer naturel de la race, la *Publicité* y exercera son action principale; mais elle étendra ses opérations et sa propagande au milieu des groupes français des autres provinces canadiennes et des Etats-Unis. Elle tiendra ces colonies éparses en contact plus intime avec la province-mère et contribuera à donner à la population française d'Amérique toute l'unité d'action et la force coopérative compatibles avec la diversité de situation politique de chacun de ces groupes — cette cohésion, toute morale, ne devant, du reste, jamais tendre à mettre nos nationaux en conflit avec les lois et la constitution des pays divers qu'ils habitent.

### Moyens d'action

La *Publicité* se propose d'exercer son action en publiant et en répandant dans le peuple des livres, des brochures, des revues et des journaux tendant à la diffusion et au triomphe de ses idées.

Elle organisera des conférences et des concours littéraires, scientifiques, sociaux et politiques, et publiera les plus remarquables de ces travaux.

### Journal

Convaincu que le journal est devenu, pour le bien comme pour le mal, l'agent le plus efficace de pénétration des idées, les directeurs de la *Publicité* ont décidé de commencer leur oeuvre par la fondation d'un journal quotidien, à Montréal. Ils en ont confié la direction à M. Henri Bourassa qui s'est assuré le concours d'un personnel de rédaction tel qu'aucun autre journal canadien-français n'en a connu depuis longtemps.

On peut affirmer que ce sera le journal français le mieux rédigé et le plus intéressant du Canada, sinon d'Amérique.

Comme genre il différera essentiellement des journaux actuels.

Laissant de côté les images, les racontars sensationnels, la chronique scandaleuse des cours de police, des tripots et des carrefours, et le récit banal des fêtes de famille, il fera la plus large place possible aux idées et aux faits propres à répandre sa doctrine, à intéresser les gens intelligents et à alimenter une saine opinion publique.

Ce journal sera à la fois un vulgarisateur d'idées et un organe de combat.

Inutile d'ajouter qu'il sera absolument indépendant des partis politiques et de toutes influence financière, et qu'en matière religieuse il sera soumis de coeur et d'esprit à l'autorité de l'Eglise.

Il s'efforcera de maintenir un ton élevé, d'éviter les injures et les personnalités; mais il ne restera pas dans les généralités et les hauteurs inaccessibles. Organe militant, il traitera les questions concrètes dans une langue claire et ne craindra pas la lutte pour la défense de la vérité et de la justice. Exposant des principes vrais et nécessaires, il en réclamera l'application pratique, soutiendra l'action des hommes et des partis qui travailleront à leur triomphe et combattra ceux qui leur feront obstacle ou violence.

# A propos de communiqués

A l'occasion du 25e anniversaire, sortons de notre tiroir les cinq paragraphes ci-dessous rédigés pour publication il y a une couple d'années et destinés à servir de règle pour les communiqués. Par tolérance, nous en avons toujours ajourné la publication:

**"—Un communiqué n'est pas toujours une nouvelle.**
**"—Nous ne publions que les communiqués intéressants, courts, écrits lisiblement, sur un seul côté de la feuille et signés par l'envoyeur.**
**"—Nous n'acceptons aucun communiqué par téléphone.**
**"—Nous ne nous engageons pas à répéter les mêmes communiqués gratuitement.**
**"—Les communiqués qui ne sont que de l'annonce sont payants."**

### Cinq lignes de trop

Voici un modèle de communiqué inutilement allongé:

"Pour la deuxième réunion de la saison, les S. L. ont invité M. X., qui tient la chronique cinématographique à (nom du journal) sous le pseudo de Z., à prononcer la conférence. M. X. a intitulé son travail "La tragédie du film parlant".

"L'avènement du parlant a créé au cinéma une révolution qui a eu des effets surprenants, voire inattendus pour le septième art. Ces aspects de la question constitueront l'objet de la conférence. Elle sera donnée le 29 janvier prochain au salon "D" de l'hôtel Mont-Royal. Un programme musical complétera cette soirée qui sera présidée par M. R. H. Ce dernier fera la présentation du conférencier."

Il aurait été si facile d'écrire:

"Le 29 janvier prochain, au salon D du Mont-Royal, à la réunion des S. L., M. X, chroniqueur du cinéma à (nom du journal) sous le nom de Z, donnera une conférence sur *La tragédie du cinéma parlant*. M. R. H. le présentera. Programme musical."

Le journal a gagné au moins cinq lignes et le lecteur est aussi bien renseigné.

### "Chanteuse sans rivale dans l'univers"

Autre exemple de communiqué pompeux et barnumesque:

"C'est donc le .. décembre prochain que Montréal aura l'avantage d'entendre X, qu'un critique autorisé de la métropole ne craint pas d'annoncer comme "la chanteuse sans rivale dans l'univers".

"Ce titre de gloire, Mme X le mérite non seulement pour la richesse de sa voix majestueuse mais aussi pour l'extraordinaire qualité de ses interprétations. Chaque fois qu'elle est venue à Montréal cette artiste a tout simplement soulevé son auditoire. A la fin de chacun de son dernier concert, il y a trois ans ce fut un réel délire, le public lui faisant une ovation unique dans les annales artistiques de la métropole.

"Mme X est tout aussi à l'aise dans les extraits d'opéra que dans la berceuse française ou le lieder allemand. Sa profonde connaissance des langues étrangères, sa parfaite compréhension font d'elle une interprète parfaite capable de peindre toutes les nuances les plus délicates du sentiment et de la passion".

C'est le gros tambour frappé à coups redoublés. Mais il y en a de pires.

### Quoique les talents. . .

En voici un pire que nous citons textuellement:

"Quoique les talents en musique ne soient pas rares chez les Canadiens français, il arrive assez peu souvent que des jeunes gens ou jeunes filles persévèrent dans l'étude jusqu'à l'aurore d'une réelle carrière musicale. Grâce aux dons naturels magnifiques, à sa persévérance au travail et à la judicieuse direction de son professeur, Mlle X, soprano, élève de Z, est rendue à l'aurore d'une carrière musicale qui s'annonce plus que brillante. Pour suivre les traces de ses ainées, les Fisher, les Cédia Brault, les Lionel Daunais, etc. Mlle X donnera son récital le .. dans la grande salle du Ritz-Carlton, sous la présidence de l'honorable K.C. Elle sera assistée de Mlle J., harpiste, et de Mlle D., pianiste. Sera-ce son récital d'adieu, avant le départ pour le stage d'études indispensables en Europe? Nous le souhaitons de tout coeur, afin que Mlle X puisse nous revenir bientôt maîtresse de l'art qu'elle possède déjà si bien".

### Bonne recette

La tâche des publicitaires: politiques, financiers, musicaux, théâtraux, cinématographiques et autres est d'allonger leurs communiqués et d'en garder copie afin de justifier un travail pénible et leur rétribution ou leur salaire.

La tâche des reviseurs de copie dans les journaux est de passer le crayon ou les ciseaux dans cette prose filandreuse et élogieuse pour en garder la moelle. Si les paragraphes s'ajoutent inutilement les uns aux autres, sans lien, et si le censeur ou le résumeur n'a pas le temps de condenser, le mirobolant communiqué a le sort du panier à rebuts.

Morale: Un communiqué concis, clair, bien dactylocopié a cent fois plus de chances de passer, et sans rature.

L. R.


**'Le nom dans le bronze'**

Achetez pour vos bibliothèques le nouveau livre de Michelle Le Normand. En vente au *Devoir*, un dollar franco, ou chez l'auteur, 163 rue Mackay, Ottawa.

**J. O. LABRECQUE & CIE**

Félicitent le DEVOIR de ses vingt-cinq ans d'existence et lui souhaitent tout le succès qu'il mérite si bien.

**"Charbon bleu"**

Agent du Coke LaSalle

**Téléphone: CHerrier 8622**
**975, rue Wolfe — Montréal**

**A BON ACHETEUR**
**MARCIL SUFFIT**

LES Etablissements A. MARCIL sont excellemment des épiceries de famille. A. Marcil en est le seul propriétaire et elles n'ont rien en commun avec les magasins en série. Tout y est vendu à prix modiques, tout y est de qualité supérieure. La variété des produits qu'on trouve dans mes épiceries permet la préparation de repas succulents et nourrissants.

Achetez vos épiceries chez MARCIL: vous maintiendrez les bonnes traditions de la table canadienne, savoureuse et hospitalière. Votre amour-propre n'aura pas à craindre l'arrivée d'un hôte inattendu et vos convives feront l'éloge des mets que vous leur servirez.

*Cinq épiceries pour vous servir:*

| | |
|---|---|
| 1120 Mont-Royal est | CH. 3159 |
| 1550 Gilford | FA 1188 |
| 5818 Sherbrooke O. | EL. 7359 |
| 6139 Sherbrooke O. | DE. 1125 |
| 1396 Mont-Royal est | FR. 1129 |

**Chez Marcil on reçoit bon poids, bonne mesure et les marchandises ne sont jamais frelatées.**

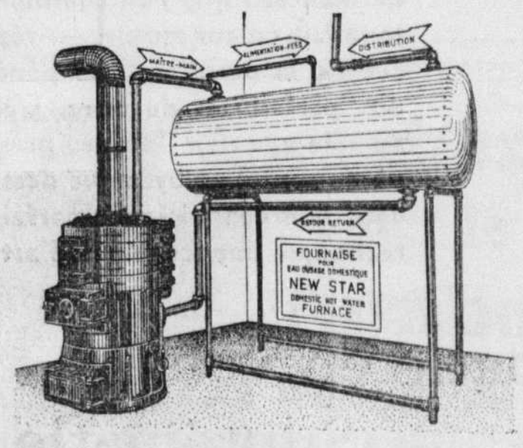
**Mes félicitations à notre vaillant journal le DEVOIR à l'occasion de ses noces d'argent.**

**LES ÉPICERIES A. MARCIL**
**boucherie - poisson - gibier**

**NEW STAR SALES COMPANY LIMITED**

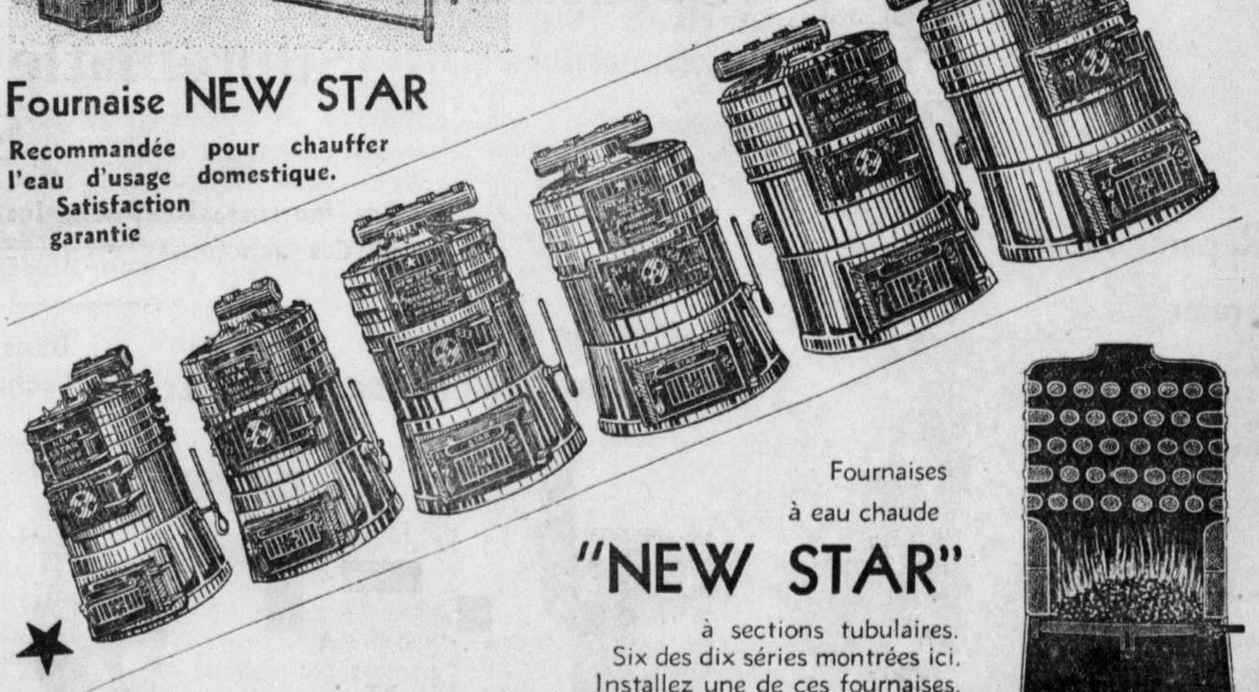
**133, St-Paul ouest, Montréal. Tél. LAncaster 7457**

*Le Président J.-L. Lamarre s'associe aux lecteurs du Devoir pour lui offrir et ses félicitations et ses voeux de succès à l'occasion de son 25e anniversaire de fondation.*




**Fournaise NEW STAR**

**Recommandée pour chauffer l'eau d'usage domestique.**
**Satisfaction garantie**



Fournaises à eau chaude

**"NEW STAR"**

à sections tubulaires.
Six des dix séries montrées ici.
Installez une de ces fournaises, vous aurez un système de chauffage parfait.

Demandez des prospectus sur nos fournaises, systèmes à tirage forcé, radiateurs et autres produits de fonderie. — Spécialité de pupitres d'écoles. — Informations sur demande.

*Fabriqués par*

**Fonderie O. BELANGER Enrg.**

**Tél. DOllard 2810 — — — — 2440, Des Carrières, Montréal**

**Confiez-nous vos impressions! L'Imprimerie Populaire (ltée), éditrice du DEVOIR Téléphonez: HArbour 1241: notre représentant ira vous soumettre prix et devis**

**Au distingué fondateur du "Devoir", M. Henri Bourassa, ainsi qu'à ses dignes continuateurs de l'oeuvre par excellence qu'est ce journal au catholicisme intelligent et au patriotisme de bon aloi —**

**Tous nos hommages et notre admiration.**

**VIVE LE DEVOIR ENCORE LONGTEMPS !**

▲

CORDIAL MERCI!

Et notre vive gratitude à ceux de nos fournisseurs qui ont participé au succès et à l'exécution de cette page que nous offrons au DEVOIR à l'occasion de ses noces d'argent

▼


# REID

*POUR LES FOURRURES DE HAUT TON*

## Nos vingt ans d'expérience vous mettent à l'abri des "expériences"

**Le manteau que l'on commande chez Reid — qu'il soit tout fait ou sur mesure — répond toujours aux exigences de la personne que pénètre la secrète intuition du "parfait" et du beau. L'élégante avertie est donc assurée que rien "d'à peu près" ne sort de nos ateliers où ne sont employés que dessinateurs et tailleurs possédant une connaissance parfaite de la coupe, alliée à une technique impeccable de l'art de la confection.**

## Suprématie en valeur
## Suprématie en qualité
## Suprématie en élégance

**Les fourrures Reid sont les préférées des élégantes et des acheteuses économes.**

**Faites de REID votre marchand de fourrures Et...**

**Dans vos courses à travers la ville et avant de décider l'achat d'un manteau de fourrure, entrez chez**

# J.-F. REID

Maison essentiellement canadienne-française

1473, RUE AMHERST — MONTREAL

**Le meilleur temps**

**Parmi votre assortiment de fourrures, c'est maintenant le temps de vous procurer les articles suivants: Martres de Russie, Martres de la baie d'Hudson, Martres de Roche, Renards argentés, Fitchs, etc.**

**Votre prochaine commande**

**Faites mettre de côté votre manteau de l'automne prochain en venant tout de suite donner votre commande, après l'avoir choisi dans notre stock immense autant que varié.**

**Réparation et remodelage**

**exécutés à cette époque-ci de l'année à des prix beaucoup plus bas.**
**Estimé sur demande.**

**Emmagasinage de fourrures**

**Dans nos voûtes très modernes, vos fourrures seront en sûreté contre tout danger de perte ou de détérioration. 2% sur votre propre évaluation**

**Tél. CHerrier 3181**

***Pensons-y !***

**. . . Nous avons toutes les raisons du monde d'avoir confiance dans nos "maisons de commerce" et de les encourager. Mais nous passons devant elles, nous les saluons chapeau bas, nous chantons leurs louanges (ce qui ne coûte pas cher) et allons porter notre argent ailleurs (ce qui est désastreux) ; est-ce là du patriotisme pratique et de "bon aloi". . .**

—(Extrait du "Droit")

**H.-I. SAVARD**
**389, rue St-Paul ouest**
**HA. 2681 Montréal**
**Peaux de fourrures vertes et repassées**
(Gros seulement)
Spécialité : **Seal Français**
Représentant pour le Canada de la maison
***Revillon Frères***
FONDEE EN 1723
**PARIS — NEW-YORK**

**M. CAYA & CIE**
**Limitée**
**La seule maison canadienne-française se spécialisant dans les accessoires pour manufacturiers de fourrures au Canada.**
**235, rue St-Paul ouest**
**MONTREAL**

**The Silk Products**
Company, Limited
**Soies à doublure**
**420, Lagauchetière ouest**
**MONTREAL**

**G. JEANNOTTE**
**gérant de la maison**
**GUTHEIL Inc.**
**TANNEURS**
**931, rue Amherst - Montréal**

**LA TEINTURERIE MODERNE DE FOURRURES**
**Spécialiste en teinture de fourrures**
**ARMAND LOZEAU, prop.**
**1213, RUE CARTIER**

# Le garçon de rédaction

Dans une salle de rédaction, le garçon de bureau est un type — *mutatis mutandis* — dans le genre d'Hercule: il ne fait pas un travail, il accomplit des travaux. La comtesse de Noailles eût dit que sa tâche est innombrable.

Marcel Gagner, l'actuel garçon de la rédaction du *Devoir*, énumère, à ma demande, les principales de ses innombrables fonctions. Toutes ne lui ont pas été dévolues à la fois mais progressivement, depuis les cinq ans qu'il est chez nous. Marcel est devenu un grand jeune homme de 19 ans.

Il est d'abord chasseur. Comme tel, courses et commissions ne lui sont pas ménagées. Le chef d'information, le sympathique et débonnaire Louis Robillard, l'envoie par exemple quérir un communiqué quelconque, mettons du président de la *Banque de Montréal;* ou le *fait-diversier*, quand ça n'est pas un autre, le charge d'une double et importante mission: acheter des cigarettes chez Bissonnette ou chez Lemay et donner son plein d'essence, service gratuit, à un *Ronson* qui est à sec.

Messages, courses et commissions peuvent conduire Marcel en bien d'autres endroits. Non seulement doit-il connaître son Montréal convenablement, mais il doit le connaître par le menu, savoir dans quel immeuble de la rue Saint-Jacques, de la rue Craig, de la rue Notre-Dame, logent telle étude d'avocats, l'administration de telle compagnie. Marcel doit connaître où se trouvent la rue Dollard et la rue Saint-Alexis, ce que savent en somme bien peu de Montréalais. La rue de l'Hôpital doit lui être familière, bien qu'elle soit ignorée de la plupart de ses concitoyens.

### La vie au bureau

Dans la vie d'un garçon de salle de rédaction, il y a les courses prévues et les courses non prévues. Les imprévues, comment les énumérer! Les courses prévues se répètent quotidiennement, à heure fixe. Marcel arrive au bureau, le matin, vers huit heures. Il a dû passer auparavant aux bureaux de la *Canadian Press*, y prendre les dépêches de la nuit. Plus tard, dans la matinée, et jusqu'au commencement de l'après-midi, il se rendra chez des courtiers et dans des maisons de banque qui fournissent au journal la cote des diverses bourses, celle des devises étrangères, etc. En passant, il se procure, à l'intention du rédacteur de la page financière, les bulletins que Philippe Richard, rue Saint-Alexis, prépare d'heure en heure, pour les abonnés du *Financial News Bureau*.

Marcel est aussi le préposé à la nécrologie, c'est-à-dire qu'il prépare, selon la formule donnée, la liste quotidienne des décès à Montréal.

Il est de même le conservateur de la collection des vignettes. Depuis quelques années, sans avoir toutefois les moyens de se payer un atelier de photogravure, le *Devoir* publie de l'illustration. Illustration bien modeste à la vérité mais illustration quand même. Les vignettes qu'il publie occasionnellement lui viennent des agences. Certaines, notamment les portraits de personnages célèbres ou simplement en vue, sont conservées à l'état de *flans*. D'après le vocabulaire du métier d'imprimeur, le *flan* est une feuille de gros carton portant en creux l'empreinte d'un texte ou d'une image. Nous aurons l'occasion de voir ailleurs comment se fabrique le *flan* et quel usage on en fait.

Pour le moment, disons que notre garçon de rédaction, Marcel, est commis à la classification et à la garde des *flans* pour l'illustration. La collection n'en comprend pas moins de trois mille. On appelle cela la *morgue*, dans les feuilles américaines macabres... S'agit-il de publier le portrait du président du conseil des ministres de France, du roi d'Angleterre, des jumelles Dionne, d'une autre célébrité, Marcel doit repérer sans retard le *flan* nécessaire. Le *flan* descend à la clicherie et en moins d'un quart d'heure la vignette sort sur métal.

Marcel est encore le conservateur des journaux, de Montréal et d'ailleurs, qui sont gardés en collections, pour l'usage des rédacteurs. Il fait la distribution des journaux locaux aux rédacteurs. Le public ne peut se faire une idée de ce qui se lit de journaux dans une salle de rédaction: des monceaux par jour. Et ça recommence le lendemain.

A fréquenter des journalistes, le garçon de rédaction a tôt fait d'avoir pris le goût d'écrire. Il arrive, — c'est le cas de Marcel, — qu'on puisse lui abandonner, sous surveillance, comme de raison, certaines rubriques, par exemple celle de la météorologie: prédictions atmosphériques, fournies par l'observatoire de Toronto et transmises en anglais par l'agence de la *Canadian Press;* bulletins thermométriques et barométriques communiqués téléphoniquement par telle maison montréalaise.

Marcel offre aussi sa collaboration au chroniqueur de la radio, Lucien Desbiens, pour la traduction des programmes que certains postes ne préparent qu'en anglais. Marcel n'a pas été toutefois l'initiateur de cette collaboration radiophonique. L'un de ses prédécesseurs s'était même permis, un jour, de traduire les programmes tout seul; il avait traduit *The Flying Dutchman*, titre d'un opéra de Wagner, le *Hollandais volant*. Quelques jours après, un grand critique en fit des gorges chaudes dans un savant papier. Il fallait être bien ignorant des choses de la musique pour ne pas savoir que *The Flying Dutchman* s'intitule en français le *Vaisseau fantôme*. Or, d'après le Larousse, le *Vaisseau fantôme* a d'abord porté en français le titre du *Hollandais volant*. Sans le savoir, notre ancien garçon de rédaction n'avait pas eu tout à fait tort. Une autre fois, il lui arriva d'être moins heureux en francisant outre mesure le titre d'un opéra de Puccini. *Madame Butterfly* devint *Madame Papillon*. En cette circonstance, le chroniqueur de la radio — ça n'était pas encore Lucien Desbiens — intervint à temps pour réparer le coq-à-l'âne.

Le garçon de rédaction est le magasinier du papier à copie; il entre dans ses attributions de voir que le pupitre de chaque reporter en soit convenablement approvisionné. Il est l'opérateur du poste de réception radiophonique (ondes longues et ondes courtes) dont la salle des nouvelles est munie depuis peu. Marcel, en *dernière heure*, c'est-à-dire entre une et deux heures de l'après-midi, dans le cas de notre journal, est à la recherche des nouvelles des cinq continents. La radio-nouvelle apporte rarement quelque primeur. Mais sait-on jamais?

Marcel est aussi l'opérateur du télégraphe automatique de la *Canadian Press*, deux appareils *Creed*, automatiques et presque intelligents tant que ça ne se détraque pas. Quelqu'un doit y avoir l'oeil. Rien de plus stupide, d'automatiquement stupide, qu'une *Creed* si elle se met à imprimer des H et des W en lieu et place de E et de M. Je mets des majuscules parce que cet appareil ne connaît pas les minuscules. Il n'en est pas encore venu à cette subtilité grammaticale.

Avec un surveillant qui la nettoie consciencieusement une fois au moins tous les deux jours, qui ne lui ménage pas l'huile, n'oublie pas de renouveler les bobines de papier qu'il faut pour l'impression des dépêches, l'automatique fait un travail satisfaisant.

### Le restaurant coopératif

Marcel est encore gérant de la *Coopérative*, institution bien particulière à la rédaction du *Devoir*. Il s'agit d'une coopérative du café ... pas tout le café du Brésil.

L'immeuble du journal, rue Notre-Dame, entre les rues Bonsecours et de Berri, n'est pas à proximité des restaurants. Les nouvellistes commencent leur journée de bon matin, plus tôt que bien des artisans, dès 7 h. 30. Avant de se mettre en quête des dernières nouvelles locales, vers 10 heures, en se dirigeant qui vers l'hôtel de ville, qui vers le palais de justice et ainsi de suite, ils prennent leur café. La *Coopérative* le leur offre, moyennant finance, à prix modique. La *Coopérative* a des abonnés et des clients d'occasion. Ceux-ci paient leur café cinq sous la tasse; ceux-là paient vingt-cinq sous par semaine et il leur est permis de se servir de café tant qu'il y en a dans le percolateur commun. Marcel est le grand administrateur de la *Coopérative*, une coopérative d'un genre spécial puisque les profits — il y en a — ne vont pas aux coopérateurs mais à l'administrateur. Celui-ci admet que ses gains varient de 50 à 75 sous par semaine, si tous les consommateurs sont fidèles à payer leur écot. A même ses gains hebdomadaires, l'administrateur de la *Coopérative* doit cependant faire une réserve: ce qu'il faut pour le renouvellement des ustensiles et de la vaisselle. En définitive, la *Coopérative* serait une vraie coopérative.

### Fin de carrière

Que deviennent nos garçons des salles de rédaction? Depuis vingt ans et plus j'en ai retrouvé plusieurs. Ils exercent les métiers les plus divers. Des anciens du *Devoir*, le plus âgé dont je me souvienne, était à l'emploi du journal quand celui-ci avait ses bureaux au no 71-a de la rue Saint-Jacques; il est maintenant mécanicien-dentiste. Un autre, fils de Belge, gère un hôtel de tourisme près de Mont-Laurier, après avoir été traiteur de pelleteries dans cette même région laurentienne. Un troisième est chauffeur d'autobus de la compagnie des Tramways, circuit Sherbrooke. Les rédacteurs du *Devoir* ont déjà eu comme garçons, pendant plusieurs mois, un métis indien, et plus tard un jeune Juif, qui n'a pas trouvé au *Devoir* de préjugé antisémite. A seize ans, il confessait n'avoir aucun goût pour le métier de son père, boutiquier et prêteur sur gage, rue Graig. Il parlait un vague français.

Aucun de nos anciens garçons, même parmi ceux qui ont collaboré aux chroniques nécrologiques ou météorologiques, n'est à ma connaissance devenu nouvelliste, comme cela arrive parfois dans les journaux anglo-canadiens. Celui qui est resté le plus près de notre métier, le prédécesseur immédiat de Marcel, Lucien Lachapelle, est maintenant l'un des préposés au télégraphe automatique, dans les bureaux de la *Canadian Press*. La particularité de l'automatisme télégraphique c'est de ne pas être complet. La réception des dépêches seulement est automatique. Pour l'expédition, il faut un opérateur. Ainsi le goût de la mécanique peut mener assez loin un garçon de rédaction.

E. B.

## "Corrigeons-nous"

Pour une fois, ayons, nous aussi, notre petite série de "Ne dites pas", et de "Corrigeons-nous", sur le modèle de nos chevaliers francisateurs.

A quoi bon écrire dans une convocation aux membres d'une société, comme nous en recevons tous les jours: *Tous les membres sont invités*. Puisqu'on s'adresse aux membres, il est bien évident que les membres sont invités. *Cordialement?* Cela va sans dire.

Il suffit de mentionner le nom de la société, la date, l'heure, l'endroit de la réunion, le but et les noms.

### Ceux qui sont "honorables"

*Honorables?* Le "Très Honorable" M. B., l'"*Honorable*" M. Z. Qualification honorifique portée avec orgueil en Angleterre, aux Etats-Unis et au Canada.

Dans notre pays, le port du titre d'honorable fait l'objet d'un règlement qu'on trouve dans le "Canadian Parliamentary Guide".

Peuvent porter le titre d'*honorable* et leur vie durant: les conseillers privés et les lieutenants-gouverneurs.

Ont droit au titre d'honorable pendant leur terme d'office seulement: les sénateurs, les présidents des Communes et des Assemblées législatives, les juges de la Cour suprême, des Cours de l'échiquier, de la Cour supérieure et de la Cour de circuit du district de Montréal.

Ainsi un sénateur démissionnaire n'a plus droit au titre d'honorable. Un juge à sa retraite peut cependant obtenir l'autorisation de porter ce titre en s'adressant au gouverneur général. Les anciens présidents des Communes et du Sénat peuvent aussi obtenir ce privilège par requête à Rideau-Hall.

Les dispositions qui régissent le port des titres au Canada mentionnent expressément que les Conseillers législatifs de la province de Québec nommés après le 1er juillet 1867 n'auront plus droit au titre d'honorable.

Le règlement des titres au Canada ne prévoit pas que nos ministres provinciaux puissent s'attribuer le titre d'*honorables*.

Comme on le voit, certains peuvent accoler la qualification officielle d'honorabilité à leur nom durant toute leur vie, d'autres pendant leur terme d'office seulement, et d'autres qui s'en affublent n'y ont pas droit.

Pour ne pas s'exposer à des erreurs, nous biffons ce titre d'*honorable* qui n'ajoute rien à ceux qui le sont et nous leur laissons le mot "monsieur" qui était autrefois aussi un titre que l'on donnait aux hommes de condition.

### "Orateurs distingués"?

*Orateurs distingués.* — Le mot "orateurs" suffit. Les orateurs ou les conférenciers que vous invitez sont toujours distingués; autrement, les auriez-vous invités?

*Lundi, aura lieu une "grande" assemblée.* — Le crayon rature impitoyablement cet adjectif superflu. "Grande" assemblée est un commentaire; et nous n'en faisons pas dans nos nouvelles. Nous laissons ce soin aux rédactions signées. En effet, comment peut-on prévoir que telle assemblée sera "grande" et ne sera pas un fiasco?

Attendons au jour même pour le voir et au lendemain pour le dire.

*M. X., citoyen bien connu.* — Si M. X. est si connu, il suffira de mentionner son nom pour qu'on le reconnaisse.

D'autres nous font savoir que M. Un Tel est "universellement connu". Ils exagèrent. A moins de s'appeler Pie XI, Mussolini, Hitler, George V, Roosevelt, Lindbergh, Charlie Chaplin ou Douglas Fairbanks... et encore.

Peu de gens, même dans notre province et même avec le carnet mondain de la *Presse*, peuvent se vanter d'être bien connus, si ce n'est de leur famille, de leur village ou de leur quartier.

Pour les "bien connus", on a besoin de longues notices biographiques pour les identifier.

Il y a aussi les personnages qu'on dit "avantageusement" connus. Adverbe à supprimer. Tous les *morts* sont *avantageusement* connus. On ne dit que du bien d'eux, du moins dans les journaux.

### Ce coquin de passif

*Le conférencier sera remercié par M. X.* — Cette vilaine tournure passive que nous lisons, hélas! dans trop de communiqués joue un mauvais tour à son auteur. Il a sans doute voulu dire: M. X. présentera les remerciements de l'auditoire au conférencier (puisque, chez nous, on remercie tout le monde, même les agents de concerts qui font le métier lucratif d'importer des artistes; et on les décore même); mais le malheureux rédacteur du communiqué commet ici une gaffe impardonnable. Il annonce: *Le conférencier sera remercié* (de ses services) *par M. X.* C'est donc que M. X. priera le conférencier en termes aimables de ne plus reparaître.

*Ce coquin de passif,*
*Nous joue des tours.*

L. R.


AU DEVOIR

*Hommages et*

*meilleurs voeux de succès et prospérité*

*à l'occasion de son*

25ème Anniversaire

de la part d'une

MAISON MONTRÉALAISE



Félicitations

Le "Devoir", qui vient d'atteindre ses vingt-cinq ans d'existence, mérite assurément des félicitations de tous les Canadiens français.

Nous nous joignons à tous pour lui offrir les nôtres, avec nos meilleurs voeux de succès pour les années à venir.

*La plus grande pharmacie au Canada*

SARRAZIN & CHOQUETTE

*Ouverte jour et nuit* *Livraison jour et nuit*

921, rue Ste-Catherine est

Si vous ne pouvez venir, téléphonez tout simplement MA. 6262



Vous cherchez de l'ÉCONOMIE?

Eh bien! voici le pneu aérodynamique

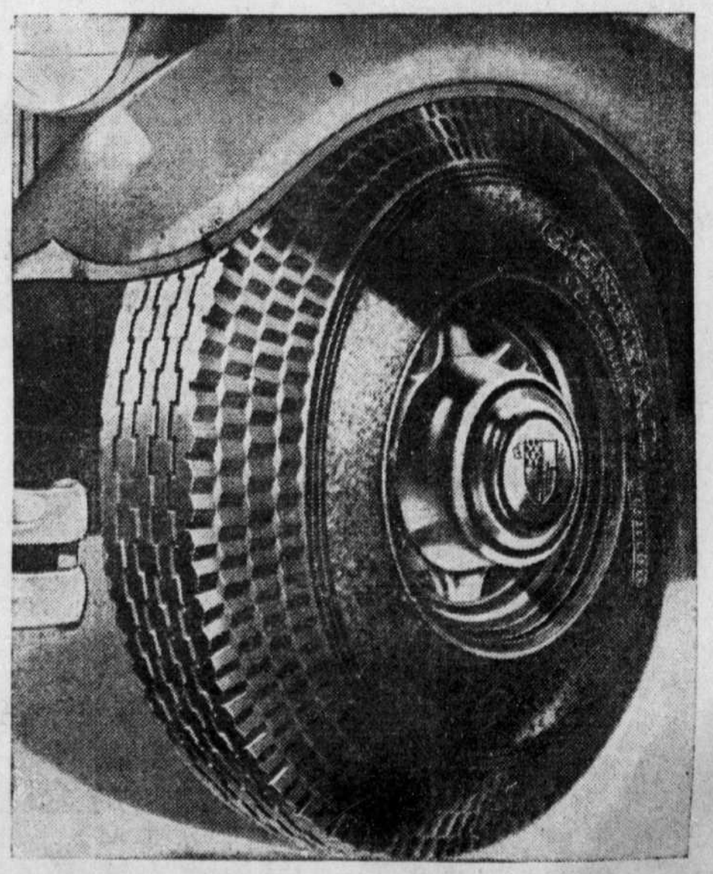
Jumbo General

Ils vous économiseront plus qu'ils ne vous coûtent.
Le confort et la sûreté additionnels sont GRATUITS.

● Vous obtiendrez plus de millage de ces pneus — ce qui ne veut pas dire user vos pneus jusqu'à la corde. Vous avez plus de millage sûr dans les Jumbos — du roulement à l'épreuve des éclatements, leur pression d'air (12 à 15 lbs) est si basse qu'ils ne peuvent pas éclater! Vous flottez comme sur d'énormes coussins d'air: les chocs les plus durs sont amortis comme par enchantement.

● Vous pensiez peut-être que les aérodynamiques Jumbos étaient un luxe. C'est faux. Ils ne sont pas plus chers qu'aucun autre bon pneu sur le marché. Les Jumbos seront pour vous une économie; ils abaissent le coût d'entretien, de millage et de dépréciation. La sûreté aussi est un avantage précieux. Les Jumbos sont garantis à l'épreuve des éclatements et sont antidérapants. Et quel luxe de roulement, quelle promenade douce et moelleuse vous obtenez!

● Renseignez-vous aujourd'hui. Venez nous voir: nous vous donnerons une démonstration gratuite, il n'y a pas d'obligation et vous en tirerez avantage.



LUDGER GRAVEL & FILS Limitée

426 Place Jacques-Cartier, HA. 5211 - 6201 Christophe-Colomb, CA. 2422

1910 **LE DEVOIR** 1935


# LA BANQUE D'ÉPARGNE

*est heureuse d'offrir au Journal "Le Devoir", à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, ses félicitations et ses meilleurs voeux.*

# LA BANQUE D'ÉPARGNE
## DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

BUREAU CHEF: 262 OUEST, RUE ST-JACQUES

LA SEULE BANQUE D'ÉPARGNE À MONTRÉAL

VOLUME XXVI — No 45 MONTREAL, SAMEDI 23 FEVRIER 1935

L'oeuvre qui accote toutes les autres

# LE DEVOIR

Quatrième fascicule pages 49 à 60

## VOILÀ LA COPIE QUI MONTE...

Le matin, à 7 heures 30, la salle de rédaction est encore à peu près déserte. Les pupitres sont encombrés de paperasses, un peu plus plus qu'hier, un peu moins que demain, mais veufs de leurs nouvellistes. L'heure d'arrivée est fixée à 7 heures 30, ceux-ci ne paraissent comme de raison que cinq minutes passé la demie.

Pour l'agrément du seul chef du service des nouvelles, roi solitaire dans son royaume à cette heure matinale, une voix de stentor retentit dans ce désert: *Copie!*

La voix vient d'en haut, ce qui l'autorise sans doute à prendre ce ton de commandement. C'est le prote qui clame et qui réclame: *De la copie!*

Le prote crie ainsi à travers une ouverture. Pour lui, elle est pratique dans le plancher de l'atelier de composition; pour le chef des nouvelles, elle se trouve au plafond de la salle de rédaction. Einstein ne manquerait pas de voir là une autre preuve de sa théorie de la relativité.

Cette situation relative n'est pas sans importance pour qui veut démêler un peu le mystère de la fabrication d'un journal. La rédaction étant en bas et la typographie au-dessus, comme ce sont les typos qui doivent composer la copie, il faut que la copie monte. Elle accomplira son voyage ascensionnel et vertical dans la "boite" qu'un jeu de cordes toujours usées et de poulies criardes hissera et descendra. La "boite" passe par la même ouverture que les clameurs du prote.

Nous venons de parler de la "boite" et de dire que la "copie" des journalistes est "composée" par les typos. Pour le bénéfice du profane des définitions de termes s'imposent tout de suite.

La "copie" d'un journaliste c'est le papier qu'il a écrit sur n'importe quoi. La "copie", ça peut être une nouvelle à manchette, un entrefilet, un fait divers tout aussi bien qu'un premier-Montréal. La "copie" d'un journaliste, ça n'est jamais quelque chose qui a été copié ailleurs, bien que ciseaux et pot à colle n'aient pas été inventés pour rien. L'article d'un journaliste ne saurait cependant être une composition au sens que donne à ce mot par exemple un élève de belles-lettres, fort en "composition française". Un journaliste n'a pas le temps de composer. Du reste, la composition typographique lui semble suffire à sa prose.

Le typographe compose la "copie" parce qu'au sens même du dictionnaire, composer c'est assembler des caractères.

La "boite"? En argot, ce mot est pris dans deux acceptions bien distinctes. La "boite", c'est la salle de rédaction à laquelle il faut rappliquer tous les matins, et par extension la maison du journal. La "boite", c'est encore le véhicule à copie dont nous avons parlé plus haut.

Le grand art d'un chef des nouvelles c'est d'avoir toujours assez de "copie" pour satisfaire les exigences du prote et la voracité des typographes, sans sacrifier l'intérêt proprement dit journalistique du journal qu'il fait. Ca n'est pas facile.

La "copie" d'un journal ne se fabrique pas en effet tout d'un coup, le matin, pour être remise en bloc à la composition. De fabriquer ainsi un journal, la recette serait trop simple. Le résultat en serait décevant aussi car les nouvelles de la première heure, c'est-à-dire de 7 heures 30 le matin, ne sont plus de la dernière fraîcheur à midi.

Pour régulariser le débit des eaux des rivières, le génie civil a inventé les bassins d'alimentation et de retenue. Le pupitre du chef des nouvelles, dans une rédaction, remplit à peu près les mêmes fonctions à propos du débit de la "copie" des reporters vers la composition.

Le débit de la "copie" doit sans cesse être retenu mais ne jamais cesser. Si la "copie" manque là-haut, la voix du prote répète le cri du matin: *De la copie!*

Laissons au chef des nouvelles lui-même, Louis Robillard, que nous dénommerions volontiers Louis le Calme, dans la dynastie des chefs des nouvelles qui se sont succédé au *Devoir*, le soin de dire comment il s'arrange pour satisfaire, en même temps que sa conscience de chef consciencieux, les exigences d'un prote aussi tonitruant que Beaudet et ses typos non seulement *copievores* mais voraces.

Constatons simplement le fait que Louis Robillard, quotidiennement, monte de la copie. Il a le contrôle, puisque ce mot semble s'imposer de nos jours, sur tout ce qui a trait à l'information, moins le sport et la finance. Allons voir ce qu'il advient de la copie, une fois qu'elle est montée.

La "boite", ce véhicule qui va verticalement, de la rédaction à la composition, aura déjà fait comprendre ce que c'est que de la "copie montée".

### Sur le "clou"

De la copie montée, c'est de la copie sur le clou; il s'agit d'un véritable clou, l'un des clous plantés tête en bas, sur le bureau de Beaudet, le prote.

Le prote, nous l'avons dit, c'est le chef des typos. Au *Devoir*, le prote c'est Beaudet. Dans le cours ordinaire de la vie, on dirait M. J.-Odilon Beaudet.

Il y a bien des façons d'apprécier de la "copie" mais deux principales, que nous désignerons la valeur intrinsèque et la valeur extrinsèque, celle-là valeur de qualité, celle-ci valeur de volume.

Chez les courriéristes du parlement, à Ottawa, il en est un qui est depuis longtemps fameux par une phrase qu'il répète quotidiennement. Quand cet homme a terminé sa lettre à son journal, que le tout est bien rangé dans une enveloppe, il soupèse celle-ci avant d'y apposer des timbres-poste. Selon le poids, il la juge: "J'ai une bonne lettre aujourd'hui" ou "j'ai une lettre ordinaire". C'est la valeur extrinsèque de ses lettres qui impressionne cet homme.

De même pour le prote dans un atelier de composition. C'est la longueur d'un *papier* et non pas sa valeur comme nouvelle ou comme article qui lui dit de quoi. Cela se comprend d'ailleurs, car pour alimenter ses voraces compositeurs, il lui faut beaucoup de copie. En tant que prote, la valeur intrinsèque de cette dernière ne l'intéresse pas. Une nouvelle sensationnelle en dix lignes, ça n'est tout de même que dix lignes à composer. Un linotypiste aura expédié cela en trois minutes.

Autrefois, bien avant que le *Devoir* ne fût fondé cependant, la composition typographique ne se faisait qu'à la main. Un typographe, tenant dans la main gauche une sorte de règle à gouttière que l'on nomme composteur, pige de la main droite des caractères dans les cassatins de la case. Le composteur rempli de composition, le typo va déposer son "paquet de caractères" dans une sorte de planche à rebords, la "galée", disposée sur le marbre du metteur en page. Une "galée" est approximativement de la longueur d'une colonne de journal.

Des épreuves de chaque "galée" sont tirées au moyen d'une presse à bras et envoyées à la correction des épreuves, au chef des nouvelles, au secrétaire de la rédaction. Les diverses corrections indiquées sur les épreuves sont faites sur le métal et la composition est prête à mettre en page.

Les typographes qui composent un journal sont aujourd'hui des "opérateurs" qui jouent de la linotype ou de la monotype.

Quant au travail à la main, on n'y a plus recours que pour la fabrication de certains titres et de parties d'annonces. Les vignettes, tant pour l'illustration de l'annonce que de la nouvelle, sont d'abord clichées à part, au moyen de "flans", ainsi que nous l'avons déjà dit. Les flans sont fournis par les agences de publicité ou les agences de photogravure. On en fabrique aussi à la clicherie du *Devoir*. Nous aurons, plus loin, l'occasion de dire comment.

### Un regard en arrière

Le *Devoir* est maintenant composé avec des machines absolument modernes, la dernière qui est entrée à l'atelier est même du type le plus récent. Il n'en était pas de même en janvier 1910.

M. J.-O. Beaudet, employé de la première heure, est entré au service du *Devoir*, comme prote, le 6 décembre 1909. Le journal ne devait paraitre qu'en janvier suivant; il fallait tout de même organiser auparavant l'atelier, faire l'inventaire de l'ancien *Nationaliste* dont le *Devoir* héritait.

Le *Nationaliste* avait son atelier, rue Sainte-Thérèse, dans une vieille maison qui se trouvait sur l'emplacement du nouveau palais de justice. Le *Devoir*, édité par la *Compagnie de Publicité, à responsabilité limitée*, s'installait, rue St-Jacques, au No 71-A. L'atelier de la rue Sainte-Thérèse était modestement outillé: deux antiques monolines — la monoline fut la première machine à composer — une presse désuète, quelques fontes de caractères, pour les titres et les annonces. La presse fut abandonnée mais les monolines et le caractère servirent à imprimer le *Devoir*. Une presse achetée d'occasion fut installée, rue Saint-Jacques.

M. Beaudet dit qu'il y avait tellement de monde au *Devoir* quand parut le premier numéro du journal, qu'il eut toutes les peines à se rendre de la composition jusqu'à la presse. Le garçon qui sortit de la cave avec les premiers exemplaires les vendit à prime, de 50 cents à 6 dollars. Ce premier numéro, qui n'était que de six pages, fut tiré à plus de 40,000. Les clichés avaient été conservés. Ils furent remis sous presse trois jours de suite.

Le *Devoir* avait été fondé en pleine agitation politique. C'était à l'avant-veille des élections fameuses de 1911. Les abonnements arrivaient chaque jour par centaines. Malheureusement, la livraison postale laissait à désirer. Des sacs entiers d'exemplaires du *Devoir* restaient, disait-on, à l'hôtel des postes au lieu d'être expédiés à destination. Tout finit par s'arranger cependant.

L'atelier fut bientôt amélioré. Trois linotypes d'occasion vinrent s'ajouter aux deux monolines qui furent à leur tour remplacées par deux autres linotypes. En marge de l'imprimerie du journal s'organisa, par suite de l'achat d'une monotype et d'une presse à cylindre, un atelier de travaux de ville. L'un des premiers travaux de cet atelier fut l'impression du discours prononcé par M. Henri Bourassa, à Notre-Dame, au cours du congrès eucharistique de Montréal. Cette brochure connut quatre éditions, 35,000 exemplaires.

### La composition d'aujourd'hui

Pour le journal même, l'atelier dispose de six linotypes. Au besoin, en cas d'urgence par exemple, une autre linotype et deux monotypes, réservées généralement pour les travaux de ville, peuvent également travailler à la composition du journal.

Nous avons indiqué comment la "copie" des reporters est montée graduellement par le chef des nouvelles. La page éditoriale se fait de la même façon, avec cette différence que la "copie" est parfois rédigée la veille. Le rédacteur en chef, M. Omer Héroux, monte encore à l'avance la "copie" de collaborateurs occasionnels ou certaines reproductions. La page féminine est faite en partie d'avance et en partie le jour même. Les pages du sport et de la finance sont évidemment rédigées le jour même mais ce sont des pages pour ainsi dire autonomes, qui ne dépendent pas du chef des nouvelles.

### La mise en page

La composition typographique est faite. Les galées, remplies de colonnes de caractères, ont été, après correction et revision, déposées sur le marbre du metteur en page.

Pour ne pas induire le profane en erreur, notons que le "marbre" est maintenant de fonte ou d'acier. C'est une table à chariot, parfaitement polie et plane, de façon que les caractères mis en pages soient tous à la même hauteur, parfaitement de niveau. Autrement l'impression ne serait pas possible.

Selon les indications du chef des nouvelles, soit que celui-ci soit présent ou qu'il ait donné ses ordres par écrit, la matière est disposée, colonne par colonne, dans un cadre en acier que l'on appelle forme. L'intérieur d'une forme a les dimensions d'une page de journal. Quand une forme est remplie, on la serre fortement à l'aide de coins métalliques et de clefs spéciales, pour que toute la matière typographique fasse bien corps avec le cadre. Le metteur en page et son aide passent un planeur en bois sur la surface des caractères, frappant dessus à grands coups de maillet. Il s'agit d'empêcher les caractères de gondoler dans la forme. On serre encore énergiquement. Le tout doit en effet être manipulé sans qu'aucun des caractères bouge. La page est prête à passer à la clicherie. On la véhicule sur le marbre à chariot.

Toutes les pages ne descendent pas à la même heure, comme de raison. Certaines sont prêtes tôt dans la matinée, vers 11 heures, par exemple, la page féminine, puis successivement la page des sports, les pages qui contiennent les premières nouvelles du matin, puis la page du commerce et de la finance, la première et la deuxième pages, enfin, la page trois, que l'on appelle, en termes de métier, la *dernière page*, parce qu'elle est la dernière à se rendre à la clicherie.

Le chef des nouvelles assiste généralement à la mise en page de la dernière. C'est à ce moment-là qu'il surgit parfois, assez souvent même, des conflits entre ces deux puissances que sont le prote et le chef des nouvelles. En principe, le chef des nouvelles est le maitre de la mise en page. Le prote partage cependant avec lui la responsabilité de faire passer la dernière page à la clicherie à l'heure convenue, à 1 h. 45, 2 heures au plus tard. Deux heures dans la composition d'un journal, c'est l'heure *zéro*.

Il arrive cependant que précisément à cette heure-là, le chef des nouvelles ait une nouvelle importante à faire passer, qquand ça ne serait qu'en cinq lignes. Le prote se rebiffe, car pour lui, en tant que prote, la "copie" n'a qu'une valeur typographique. Et sa dernière forme doit descendre à l'heure.

En vingt-cinq ans, le *Devoir* n'a connu qu'un prote mais plusieurs chefs des nouvelles. Sous tous les chefs des nouvelles, il y eut de legers conflits avec le prote. Il ne s'ensuit pas que Beaudet ait mauvais caractère; mais il tient à ne pas être en retard. C'est du reste la tradition du métier: éviter le retard, toujours!

Si retard il y a — et le fait se produit — le conflit s'éternise chez le directeur. Car il s'agit de départager les responsabilités. Qui doit répondre du retard? Un chef des nouvelles ne doit manquer aucune nouvelle, mais il n'a pas droit de causer un retard au prote. Celui-ci doit de son côté faire composer toutes les nouvelles que lui donne le chef, mais sans retarder la fermeture de la dernière page. Il doit être prêt à faire face au "coup de feu", à la composition d'une nouvelle qui survient en toute dernière heure.

Notre directeur, M. Georges Pelletier, disait l'autre jour, à la salle de rédaction, en présence du prote et du chef de nouvelles, qu'il ne lui est jamais arrivé de pouvoir établir, dans le cas d'un retard, lequel des deux il devait tenir responsable. C'était d'ailleurs la même chose du temps des autres chefs des nouvelles. Et c'est ainsi partout. Mais que de retards évités à cause de la bonne volonté, de l'ingéniosité du chef d'information et du prote, — il faut reprendre une page, parfois, mais avec quel entrain, quelle hâte et comme toutes les secondes comptent, comme on les coupe en quatre pour arriver à l'heure!..

**Emile BENOIST**


**EDITIONS BEAUCHEMIN**

**MONTREAL**

**Quelques livres de l'année**

**Phonétique et Diction,** à l'usage des maitres de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement secondaire et des écoles normales, par Roland Juneau et Mme L. Moussu. 1 volume relié toile, 8½ x 6 pouces, 200 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$1.50**

**Légendes, coutumes, métiers de la Nouvelle-France,** par Alfred Laliberté. Un superbe album, 11¾ x 9 pouces, 250 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$3.75**

**Histoire de Montréal,** tome premier (1535-1760), par Camille Bertrand, archiviste paléographe aux Archives Nationales. 1 volume 8 x 5½ pouces, 304 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$1.00**

**Morceaux choisis d'auteurs canadiens,** par Mgr Camille Roy. 1 volume relié, 7 x 5¼ pouces, 444 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$1.50**

**Sur les routes de France,** par C.-J. Magnan. 1 volume 8 x 5½ pouces, 250 pages, superbement illustré.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$0.75**

**Le merle dans le cerisier. Poèmes,** par Madame Nora Harvey-Jellie. Un volume, élégante reliure toile, titre argent, édition originale numérotée, sur papier bouffant, 80 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$1.50**

**Feuilles tombées. Poésies,** par Atala (Léonise Valois). 1 volume broché, 8¼ x 5½ pouces, 94 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$0.80**

Du même auteur: **Fleurs Sauvages** (2e édition).
PRIX: franco, l'exemplaire: **$0.80**

**Recueil de Sermons et d'Allocutions,** en français et en anglais, par le Père J.-E.-B. Le Vasseur. 1 volume broché, 8 x 5¼ pouces, 192 pages.
PRIX: franco, l'exemplaire: **$1.00**

**Tous ces livres sont en vente à la LIBRAIRIE DU "DEVOIR".**



# Expansion Progressive

## avec l'accroissement de la Ville de Montréal

**Depuis vingt-cinq ans la Compagnie des Tramways de Montréal a augmenté continuellement son service d'exploitation afin de fournir les moyens de transport nécessaires à la population toujours plus croissante de la Ville.**

**Ceci a exigé la pose de nouvelles voies, la construction de sous-stations électriques, l'achat de matériel roulant, d'autobus, etc., ce qui nécessita des capitaux importants et les souscripteurs ont, aujourd'hui, prêté à la Compagnie plus de cinquante-cinq millions de dollars. Ces bailleurs d'argent se trouvent dans le monde entier: à Londres, à Paris, à New-York ainsi qu'au Canada et ils ont prêté l'argent nécessaire pour augmenter les moyens de transport indispensables aux besoins de la population de la Ville de Montréal.**

**Les chiffres ci-après montrent d'une façon fort claire l'accroissement important de l'expansion des services de la Compagnie pendant les derniers vingt-cinq ans.**

STATISTIQUES de L'AUGMENTATION du SERVICE

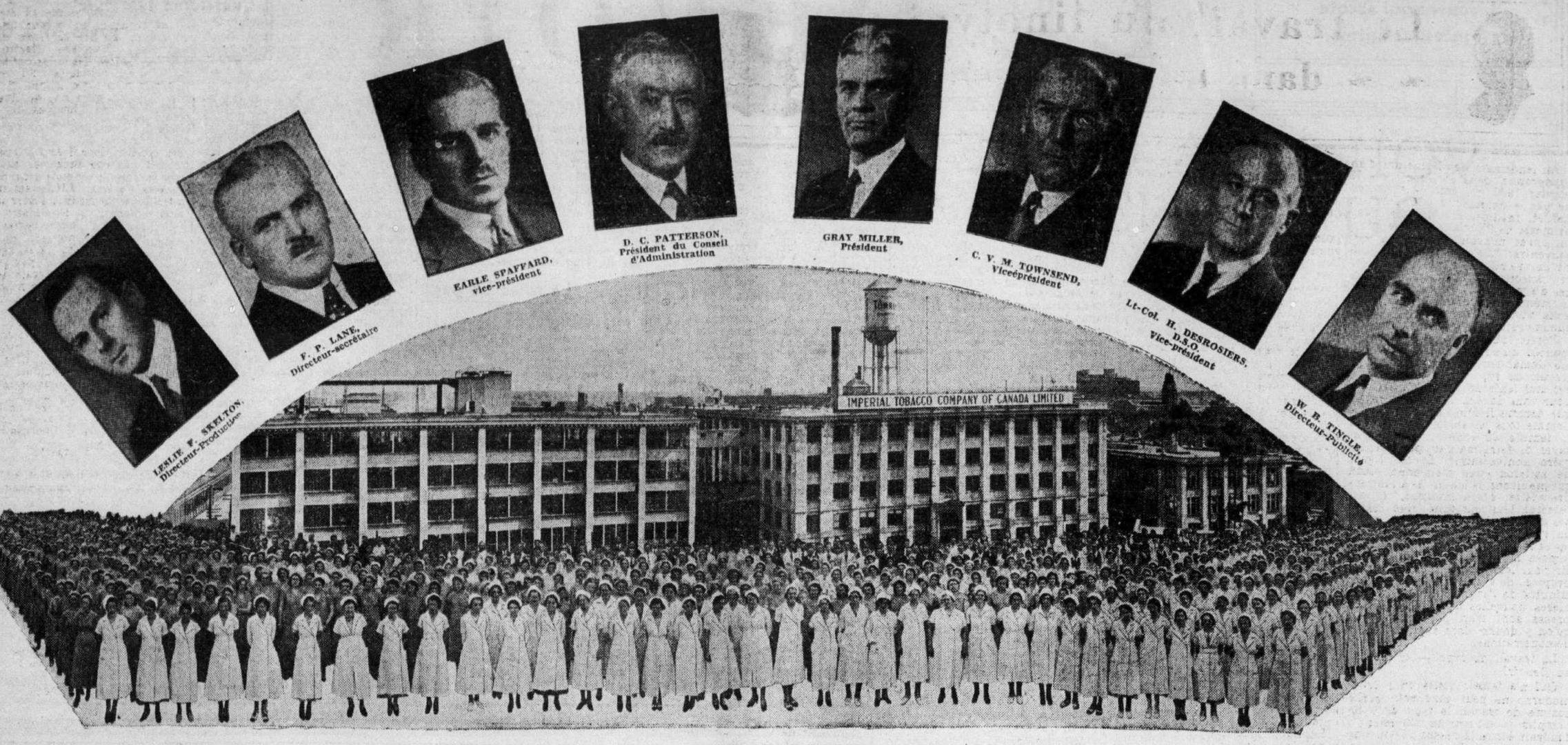
**Milles de Voie**
1910—144
**1934—320**

**Voitures-Milles**
1910—15,300,000
**1933—**
**Tramw's : 25,681,491**
**Autobus : 5,555,275**

**Voyageurs transportés**
1910—107,241,406
**1933—**
**Tramw's : 260,507,894**
**Autobus : 19,798,563**

**Salaires**
1910—$1,931,514.43
**1934—$5,236,681.71**

LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL




L'Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, fabrique de cigarettes et de tabac, Montréal.

L'IMPERIAL TOBACCO COMPANY OF CANADA, Ltd., sert depuis longtemps les meilleurs intérêts de la Province de Québec. La graine d'où a surgi cette compagnie fut plantée, il y a près de cinquante ans, par D. Ritchie & Compagnie, alors que commença à opérer, à Montréal, rue Dalhousie, une petite fabrique comptant un personnel de vingt-cinq. C'est cette compagnie qui lança le tabac Old Chum, une marque de qualité supérieure qui est encore immensément populaire dans tout le Canada. L'une des premières marques de cigarettes fut la célèbre Sweet Caporal dont on commença la fabrication au Canada en 1887, et qui, après tant d'années, jouit encore d'une vente formidable, la plus forte de son histoire.

Aujourd'hui, la compagnie emploie, à Montréal seulement, le groupe d'employés heureux, satisfaits et loyaux, photographié ci-dessus, dont près de 75% sont canadiens-français. Travaillant, dans des conditions idéales, à la fabrication et à l'empaquetage des marques de cigarettes et de tabacs le plus populaires au Canada, ces hommes et ces femmes ont de l'emploi chaque jour, toute l'année durant, dans une fabrique propre et ensoleillée, où ont été introduites toutes les améliorations modernes qui en valent la peine. Naturellement, la Compagnie est fière de ces employés, et elle fait tout son possible pour préserver leur santé et leur bien-être. Avec ce record qui leur est propre et dont ils s'enorgueillissent, les directeurs, les officiers et les employés de l'Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, ont grand plaisir à féliciter Le Devoir de ses vingt-cinq années vouées aux meilleurs intérêts de ses lecteurs et de la province de Québec.

# IMPERIAL TOBACCO COMPANY of CANADA, LIMITED

# Le travail du linotypiste dans un quotidien

(*par Aimé LEBLANC*)

Au lendemain des *Souvenirs d'un typographe*, dans le *Devoir* du 18 janvier 1930, un ami — pourquoi ne pas le nommer? — M. Fernand Caillet, instituteur à l'Ecole d'imprimerie de l'Ecole technique, ajouta, après m'avoir félicité de mes souvenirs: "J'espère avoir le plaisir de me réjouir à nouveau de vos rétrospectives à l'occasion des noces d'argent du *Devoir*, et je n'ajoute même pas comme vous... "si nous vivons encore". Avons-nous aucune raison de mourir?"

J'étais loin de penser à ce moment-là qu'au 25e anniversaire, on me demanderait un article sur le travail du typo. Je voudrais voir cet ami tenir la plume à ma place pour vous donner un article technique comme il a le don d'en écrire. Comme tous les autres membres de la famille du *Devoir*, je veux essayer de faire ma part pour ce numéro anniversaire. Si ces lignes ne satisfont pas pleinement ceux qui me liront, je les invite à me rendre visite; à ma linotype, je contenterai leur curiosité bien légitime d'apprendre ce qu'est le travail du typo. Ils repartiront émerveillés et leur curiosité satisfaite. Mais je pose une condition: c'est de choisir pour leur visite le temps le plus propice: de 4 heures à 5 heures. Les minutes de l'avant-midi et des dernières nouvelles avant d'aller sous presse sont trop précieuses pour qu'on y donne alors explications et démonstrations.

Le travail du typo — et j'ajoute au *Devoir*?

Qui n'a jamais visité un journal moderne ne peut concevoir quelle somme de travail le typo doit accomplir. C'est tout un manuel qu'il faudrait écrire là-dessus. Dans une autre colonne, M. Emile Benoist, l'intervioueur expert, pourrait-on dire, donne un compte rendu de son interviou avec M. Beaudet, prote du *Devoir* depuis vingt-cinq ans. Comme celui-ci expose un aperçu général des ateliers de l'imprimerie, je me confinerai donc au travail de la linotype et à quelques souvenirs.

A la plupart de nos lecteurs, ce mot de linotype ne dira rien qui vaille. Essayons de décrire de notre mieux ce qu'est une linotype.

Cette machine, qui est considérée comme une des plus merveilleuses inventions de notre temps et qui a permis à certains journaux de devenir éléphantesques, marche de perfectionnement en perfectionnement.

A chaque nouvelle invention qu'on y ajoute, surgit un point d'interrogation: quelle transformation aura donc subie la linotype dans cinq ans, dix ans, vingt ans?

Si nous remontons à l'origine de la linotype, nous croyons presque invraisemblable l'idée qui a donné naissance à la machine sur laquelle nous gagnons notre pain quotidien. Et pourtant, il faut se rendre à l'évidence.

Mergenthaler, un Allemand, eut le premier l'idée de la linotype. On sait aujourd'hui quel "bijou" en ont fait les Américains avec leurs transformations sans cesse renouvelées. Les premiers rudiments furent des plus simples, mais comme l'oeuf de Christophe Colomb, il s'agissait de les trouver. L'inventeur prit pour point de départ un cadre en bois auquel attenaient des cordes à un bout desquelles pendaient des pesées.

Au haut du cadre, une sorte de magasin, qui ne ressemblait guère à celui de nos jours, contenait toutes les lettres employées alors. C'est-à-dire qu'au lieu de composer à la main, le clavier servait, comme aujourd'hui, à rassembler les lettres. Ayant trouvé ce principe, ce n'est que plus tard que l'on réussit à perfectionner la machine et à y ajouter le pot à métal.

En 1862, la machine Fraser fit son apparition, basée sur le même principe. En jetant un coup d'oeil sur une vieille gravure, notre pensée se reporte à la machine à tisser de nos grand'mères avec, en avant, un clavier.

En 1880, la machine à composer et à distribuer Kastenbein se présente sous la forme d'un tour de machinerie; la machine à composer Dow suit et apporte au perfectionnement un peigne d'acier énorme d'où sortira en plus petit celui d'aujourd'hui; la Rogers nous présente une sorte de machine linotype penchée sur le côté; l'opérateur assis à son clavier est juché sur un banc comme nous en voyons à l'administration et il a la tête à l'égalité du sommet de la machine; avec une de ces machines aujourd'hui, notre ami Blaquière n'aurait qu'à s'allonger le bras pour ouvrir son distributeur!

La *Baby machine*, il y a à peu près vingt cinq-ans, eut une existence éphémère. Lors de mon apprentissage sur la linotype à la manufacture, je me rappelle en avoir composé le livret de propagande. Elle fut inventée par un nommé Sharp.

La concurrence se mettant de la partie, la monoline fit son apparition sur le marché; son existence ne fut pas de longue durée. Les anciens de la rue Saint-Jacques doivent se souvenir de ces machines, au nombre de trois, qu'on appelait moulins à laver...

Ensuite la monotype arrive, révolutionnant plutôt les travaux de ville que le journal. Elle ne supplantera jamais la linotype pour le travail du journal comme celle-ci ne pourra jamais remplacer celle-là dans son rôle merveilleux pour l'ouvrage des travaux de ville.

Quelques années plus tard, l'intertype est présentée aux imprimeurs. Bâtie sur le même modèle que la linotype, elle rivalise avec celle-ci dans certaines de ses pièces qui sont plus au point et plus résistantes.

De son point de départ, la linotype en est rendue aujourd'hui, je crois, à son vingt-huitième modèle.

Le cadre de cet article ne me permet pas de repasser tous ces modèles, d'autant plus que nous en avons déjà une idée générale.

Quelle sera la linotype de demain? Le modèle vingt-quatre est presque un phénomène. Dans vingt-cinq ans d'ici, la linotype aura tellement évolutionné que l'écrivain d'alors n'aura qu'à mettre sa copie sur le clavier pour la faire dévorer en un rien de temps. Tout arrive dans notre siècle.

Je plains d'avance de tout mon coeur le clavier qui recevra un manuscrit comme celui de M. Héroux ou de M. Dupire!

Mais que deviendra le linotypiste alors? Alors, il n'aura plus qu'à se faire journaliste... Ça sera sa planche de salut!

Le mot linotype est composé des mots anglais suivants: *line of type* — ligne de caractère — que nous appelons habituellement en anglais *slug*, et en francisant: lamelle.

*Lingot* a été donné comme bonne traduction du mot *slug*. Pourquoi ne l'adopterions-nous pas dans nos ateliers français?

Dans les ateliers qui ont conservé la routine, cette machine chauffe encore au gaz le métal, qu'il faut porter à 550 degrés d'ébullition. Mais l'impulsion donnée à l'électricité depuis quelques années, a permis de remplacer le gaz par celle-ci; la dernière machine acquise au *Devoir* en est pourvue. La plupart de nos machines se composent de deux ou trois magasins. Nous appelons *magasin* la partie supérieure qui reçoit toutes les lettres utilisées pour la composition. Un levier permet à volonté, de changer les magasins, ce qui est plus rapide que d'en sortir les lettres, appelées aussi matrices, qui sont au nombre de plus de 1500; elles sont de cuivre et au milieu de chacune il y a une cavité qui reçoit le métal en ébullition et où se forme la lettre que veut l'opérateur. Le clavier qui commande ces matrices se compose de 90 touches ou clés. C'est-à-dire, plutôt, 91, en comptant celle de l'espace. Celle-ci est une lame d'acier à deux ou trois branches de quatre pouces de longueur par un demi-pouce de largeur, munie d'une languette coulissant dans la lame. L'espace sert à justifier la ligne au moyen d'un marteau mécanique. Ces clés sont d'une extrême sensibilité. Au toucher, la clé frappe une came qui fait une révolution complète activée par deux rouleaux de caoutchouc en continuelle rotation. La came déclanche une languette du peigne qui fait descendre dans le chariot la lettre voulue. Une lettre touchée en guise d'une autre fera commettre souvent les coquilles les plus déplorables ou les plus comiques.

Pour composer une ligne du journal, l'opérateur applique légèrement ses doigts sur les lettres qu'il veut obtenir; une à une elles descendent rapidement et viennent se placer dans un petit chariot; la ligne finie, un levier de commande envoie la ligne dans une mâchoire qui la retient; l'opérateur ouvre une manette qui met la machine en rotation; un disque retient un moule qui vient se placer face à face avec la ligne qui reçoit le métal chaud refroidi aussitôt, donnant ainsi les lignes que vous lisez quotidiennement dans le *Devoir*. La ligne coulée, un élévateur remonte les matrices à une partie supérieure, d'où un bras vient les prendre pour les remonter dans une boite qui, mue par trois rouleaux d'engrenage, enfile une à une les lettres sur une barre d'invention géniale et les laisse tomber dans leur chenal particulier.

Voilà, sommairement décrite, la linotype. Vous vous dites sans doute que ça doit être plus intéressant de la voir fonctionner. Je ne serai pas le premier à vous contredire. *Nemo dat quod non habet*. Je traduis pour les unilingues: personne ne donne ce qu'il n'a pas...

### Les linotypistes du "Devoir"

Il me reste à vous parler du travail du typo qui a linotype au *Devoir*.

Le travail du typo? Le voici du lundi au samedi. Qu'on me pardonne ce qui pourra inévitablement être personnel. Les louanges ne manquent pas... N'est-ce pas un beau jour de noces que celles d'argent? Toute la famille du *Devoir* doit être à la joie et raconter sans orgueil ses prouesses.

La batterie (n'ayez aucune crainte, je ne vous parlerai pas de canon!) se compose de six linotypes qui se partagent l'ouvrage du journal. Une de ces linotypes, dernier modèle acquis par le *Devoir* et chauffée à l'électricité, sert pour les annonces, assez souvent pour les travaux de ville. Le camarade Landry en est l'opérateur. C'est la machine vers laquelle converge le travail le plus ingrat. Munie de trois magasins et d'autant d'auxiliaires, elle peut satisfaire, avec ses caractères légers et gras, les goûts des annonceurs. Le travail du camarade Landry est le plus absorbant de l'atelier. Les changements de caractères demandés pour les différents types de travaux ne se comptent pas; à tout moment, on viendra lui demander de changer un magasin pour une ligne ou une correction pressée. C'est une attention de tous les instants que doit apporter cet opérateur consciencieux autant que dévoué, pour n'importe quel service à rendre. Travaille-t-il sur le journal? Il compose le tableau des fluctuations à la Bourse de Montréal; ou les importantes nouvelles de la dernière heure en caractères gras sur deux colonnes. De plus, c'est un chanceux: c'est lui qui, tous les jours, linotype le *Carnet d'un Grincheux*... C'est une bonne distraction pour lui; à part cela, il aimerait bien souvent partager notre sort.

Je vous ai présenté Landry (Charley pour les amis) qui a l'air d'un orphelin dans son coin. Pourquoi ne pas vous présenter les quatre autres qui, avec moi, se partagent le travail du journal? Voici mon voisin de droite depuis près une dizaine d'années, Arthur Blaquière, no 2 — car c'est plus souvent par un numéro, de 1 à 5, que l'on nous désigne pour les corrections à faire. Chacun de ces cinq opérateurs compose la matière à lire, en général, mais chacun aussi a son lot particulier. Blaquière aura parfois du six points à faire l'avant-midi, du sport, quand celui-ci sera trop abondant pour être composé en huit points; en six points aussi, il fait les cotes des Bourses. Quand il y a une dégringolade dans les points, je suis le premier à le savoir: "Vous parlez si ça culbute!" La même chose quand il y a des hausses, mais elles sont plutôt rares par le temps qui court. Mais tout cela le laisse assez indifférent. Père de neuf enfants, à la Bourse il ne s'intéresse que le jour de la paie qu'il voudrait voir double souvent. C'est lui aussi qui fait la température tous les jours. S'il annonce pendant une semaine qu'il pleuvra le lendemain, il ne faut pas trop lui en vouloir, il n'y a pas de sa faute, car les pronostics viennent de Toronto; comme quoi les baromètres de la *vieille* — ô coquille! — (ville) Reine radotent parfois. Le samedi, le journal paraissant de bonne heure, pas de bulletin de Toronto. Alors le chef des nouvellistes, M. Louis Robillard, a une "consulte" avec Blaquière; regardant le firmament par la fenêtre de la cour, il pronostique par un beau samedi matin d'été, que le lendemain il fera beau et chaud. Le dimanche, il pleut à boire debout toute la journée. Si c'est l'hiver et que le roi du sport au *Devoir*, M. Narbonne, quand il ne s'occupe pas du sport des rois, se trouve en haut, il demande: "Eh bien! Louis, quelle température nous annonces-tu pour demain; de la pluie? — C'est possible!" Et le lendemain, il fait un froid de 10 degrés sous zéro... Décidément, M. Alvarez Vaillancourt, celui qui étudie les éclipses, serait peut-être plus chanceux.

J'ai déjà vu plus fort. Un samedi matin, Alderic Gilbert, le typo des annonces avant Paul Dazé, ayant été obligé de composer le bulletin de la température, voulut jouer un tour aux correcteurs. Il annonça pour le lendemain: Beau ou mauvais. Le bulletin passa sans avoir subi l'éreintement des correcteurs. Gilbert, notre chansonnier et rimeur d'autrefois, fut bien le seul à ne pas se tromper. Quand nous lui demandions, après cette aventure: "Quel temps fera-t-il demain?", il répondait: "Lisez le *Devoir*, il ne se trompe jamais: "Demain: beau ou mauvais."

Quand le journal est sous presse, Blaquière n'a pas de répit. Doué d'une belle voix puissante de baryton — n'est-il pas un soliste goûté? C'est dommage que nous ne l'entendions pas plus souvent à la radio — on entend alors un cri de stentor: "Nazaire, les listes!" C'est à lui qu'est dévolue la composition des listes d'abonnés. C'est pourquoi il est si bien renseigné sur les villes et villages et dans quels comtés ils sont situés. C'est une bonne mine à exploiter si on ne sait dans quels comtés se trouvent Saint-Michel-des-Saints, Sainte-Rose-du-Dégelé, Péribonka, etc. Les listes finies, Blaquière partagera avec les autres le reste du travail de chaque jour en composant la copie pour les numéros subséquents. Ce qui l'intéresse par-dessus tout, je crois, ce sont les lettres du correspondant européen du *Devoir*, M. Alcide Ebray, ancien ministre résident de France. Comme ces correspondances sont toujours intéressantes, No 2 ne se fera aucun scrupule d'avoir pris une correspondance complète de 30 à 40 feuillets. Les linotypistes en raffolent. En plus d'être très intéressantes, les lettres de M. Ebray sont un hors-d'oeuvre pour nous: c'est un manuscrit qu'on voudrait rencontrer plus souvent. Pour ma part, je ne me souviens pas d'avoir vu un seul de ses feuillets raturés. Et la phrase est si coulante! Quand on n'a pas pu attraper quelques-uns au moins de ces feuillets, on a toujours la consolation de lire la lettre dans le journal. Blaquière affectionne aussi les lettres des missionnaires de Chine ou d'Afrique. S'il en a remarqué une entre autres, il me dira: "Ne manquez pas de lire la lettre du Père Champagne: *Le vieux Salem ou le voleur volé*. C'est une bonne!"

Le suivant? Lionel Arpin, opérateur qui a commencé au bas de l'échelle comme son voisin de droite, Gaston Giroux. Lionel est aussi un passionné des lettres d'Europe et d'Asie. C'est bien le moins, car No 3 passe une bonne partie de ses avant-midi à linotyper en six points les chroniques de la radio, de la nécrologie et les rapports des parties de gouret. Ce serait assez pour rendre plus d'un typo morose. Lionel ne s'en formalise pas trop. Rien ne lui fait autant plaisir que de composer la chronique de la navigation. Il y a une raison: Arpin est un grand voyageur. Il profite de ses vacances pour connaître son pays d'abord; c'est toujours intéressant de l'entendre nous parler de l'Ile du Prince-Edouard, de l'Ile d'Anticosti, de ses tournées en Gaspésie, quand ce n'est pas de Chicago ou de New-York. Rien ne nous

(*Suite à la page 53*)


**La fumée vous gêne, Madame?**

**Lampe Berger**

absorbe toutes odeurs et fumées.

Purifie l'air

EN VENTE CHEZ

Bijoutiers, Magasins à rayons,

Pharmacies, etc.

Depuis la fondation de la maison en 1890 (43 ans) nous avons donné au public de Montréal des produits de Qualité

***Aujourd'hui comme toujours la qualité de nos produits justifie nos prix***

J.J. Joubert LIMITÉE

FRontenac 3121

***Le But de la maison a toujours été de réduire le taux de la mortalité infantile à Montréal***

**Félicitations**

Depuis sa fondation, il y a vingt-cinq ans, le DEVOIR a constamment lutté pour le triomphe des plus nobles causes. Par son travail infatigable et intelligent, il nous a été très utile dans tous les domaines de notre vie nationale. Au point de vue économique en particulier, il a fait connaître, soutenu et encouragé le développement de l'industrie et du commerce réellement canadiens parmi notre population.

*Nous félicitons très cordialement le* Devoir *des succès qu'il a jusqu'ici obtenus et lui souhaitons de tout coeur, pour les années à venir, la continuation de son rôle utile et la prospérité.*

**Acme Glove Works**

**LIMITED**

Angle des rues Sainte-Elisabeth et Vitré

MONTREAL

# Quelques récents progrès de l'enseignement commercial supérieur

Quand on parle de l'enseignement commercial supérieur dans la province de Québec, c'est naturellement à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales que l'on réfère. Cette institution n'est pas la seule du genre au Canada, mais au témoignage unanime de tous ceux qui la connaissent, elle est de beaucoup la plus importante, la mieux outillée, la plus avancée, bref, la mieux adaptée aux besoins de notre pays et de notre temps. Dans l'enseignement commercial supérieur, comme en plusieurs autres domaines d'ailleurs, la province de Québec peut se gratifier d'avoir indiqué la voie et de tenir la tête.

Fondée en 1907 par le gouvernement provincial, grâce à l'initiative de la Chambre de Commerce de Montréal appuyée par sir Lomer Gouin, ouverte en 1910 et affiliée à l'Université de Montréal en 1915, l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, comme toute institution destinée à vivre, eut des débuts fort modestes. Notre population n'était pas préparée à apprécier à sa juste valeur le rôle d'une école comme celle-là. Au contraire, dans tous les milieux et même dans les classes instruites, on vivait sous l'impression que, pour réussir en affaires, il n'était pas nécessaire d'être très cultivé, ni même très intelligent, en tout cas, que la pratique était à elle seule la meilleure et même l'unique préparation. Une école qui, par l'ampleur de son programme et le niveau auquel elle entendait remonter les études commerciales, dérangeait brusquement les idées ancrées dans l'esprit de la multitude, ne pouvait donc pas recevoir du premier coup un accueil enthousiaste. Elle devait non seulement faire ses preuves comme institution d'enseignement supérieur, mais même justifier jusqu'à son existence.

La première année l'Ecole reçut 32 élèves. Humble contingent! D'année en année cependant l'éducation du public se fit, c'est-à-dire que les vieilles idées — qui n'étaient en somme que de vieilles erreurs — reculèrent peu à peu devant la propagande entreprise par l'Ecole elle-même, mais surtout sous la poussée des faits, sur lesquels il suffisait d'attirer l'attention pour voir aussitôt l'état des esprits se modifier.

Il est évident, en effet, pour quiconque sait observer et juger, que nulle carrière n'exige plus de connaissances que la carrière des affaires, et qu'en cette branche de l'activité humaine comme en toute autre, il ne saurait exister de véritable formation professionnelle sans l'appui d'une solide formation théorique et d'une vaste culture générale. La force du spécialiste ne tient pas tant à la connaissance plus ou moins approfondie qu'il possède de sa spécialité qu'à la richesse de la culture générale sur laquelle s'appuie sa spécialisation. En d'autres termes, le spécialiste ne saurait s'élever au sommet de sa profession s'il ne possède d'abord un fonds de culture générale sans cesse enrichi, une formation de l'esprit continuellement poursuivie et qui supportent et nourrissent ses connaissances spéciales comme les racines et le tronc supportent et nourrissent les branches et les fruits.

Il est également clair qu'en un pays comme le nôtre, destiné à un si grand avenir, et chez un peuple dont la principale faiblesse tient à son infériorité économique, cependant qu'il souffre déjà de l'encombrement des carrières libérales — il est clair que les carrières du commerce, de l'industrie et de la finance sont à la fois les plus avantageuses pour l'individu et les plus utiles à la collectivité.

Ces deux vérités élémentaires, l'Ecole des Hautes Etudes commerciales s'est employée à les faire pénétrer dans les esprits. Elle n'a pas tardé d'ailleurs à recueillir les fruits de son action. D'une année à l'autre, le contingent a grandi des jeunes gens désireux de tenter l'aventure des affaires et convaincus que pour y réussir ils devaient d'abord se préparer.

De 32 la première année, les inscriptions ont rapidement atteint et dépassé la centaine. Depuis 7 ou 8 ans, l'Ecole reçoit chaque année à ses cours du jour entre 160 et 175 étudiants. Le nombre de ses diplômés dépasse aujourd'hui les 300. Plusieurs parmi eux occupent dans les affaires, dans le fonctionnarisme fédéral et provincial, dans l'enseignement supérieur, etc., des postes de premier plan. Une cinquantaine d'entre eux font aujourd'hui partie des Associations de comptables-experts (C.A., L.I.C., C.P.A.); d'autres sont établis à leur compte dans le commerce, l'industrie et la finance.

En même temps qu'elle développait ses cours du jour, l'Ecole prenait les moyens de diffuser son enseignement le plus possible — car à côté du petit nombre de ceux qui peuvent prolonger leurs études jusqu'aux degrés universitaires et ainsi s'assurer du premier coup une formation complète, il y a la foule de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, sont incapables de mener leurs études aussi loin, mais qui ont néanmoins besoin de parfaire leur formation et d'étendre leurs connaissances.

Elle créa donc en 1919 ses cours du soir ouverts au public mais spécialement destinés aux instituteurs et aux employés de commerce; puis, il y a une dizaine d'années, ses cours par correspondance conçus sur le modèle des cours du même genre des grandes universités américaines, grâce auxquels son rayonnement s'étend aujourd'hui à toute la province et même à tous les centres français d'Amérique. Depuis que ces deux catégories de cours existent, des milliers de jeunes gens de tous les milieux et de toutes les conditions sociales les ont suivis, et le nombre ne cesse de croître de ceux qui s'y inscrivent chaque année.

En dépit de la crise qui continue de sévir avec tant de rigueur, l'Ecole n'a pas eu à déplorer une diminution sensible du nombre de ses élèves tant à ses cours du jour qu'à ses cours du soir et à ses cours par correspondance.

Elle ne néglige rien d'ailleurs pour perfectionner ses trois catégories de cours. Dans la section des cours du jour elle introduisait, il y a trois ans, la méthode des **cas** comme on la pratique à **Harvard**, ainsi qu'au **Centre de Préparation aux Affaires de Paris.** L'année dernière elle ajoutait à son programme des cours de technique du commerce d'exportation et, cette année, un cours d'histoire des doctrines économiques et un cours de transport. L'ensemble des matières figurant au programme constitue un tout agencé de façon à assurer à la fois la culture générale et la formation professionnelle de l'étudiant.

Dans la section des cours du soir elle ajoutait l'année dernière à son programme déjà si chargé deux nouvelles matières de la plus haute importance: la chimie théorique et appliquée et les mathématiques de l'actuariat, et cette année un cours de géologie et de minéralogie.

Le cours de chimie s'adresse au public en général, mais particulièrement au personnel enseignant des écoles primaires et secondaires: professeurs, instituteurs et institutrices, religieux et religieuses. Il s'étend à la chimie minérale et à la chimie organique et consacre autant de temps aux travaux de laboratoire qu'à la théorie. A l'heure où l'enseignement des sciences se renouvelle et prend dans nos écoles de tous degrés une importance croissante, l'Ecole des Hautes Etudes a cru, en instituant ce nouveau cours, rendre service au personnel enseignant en général qui a de plus en plus besoin de culture et, en particulier, aux professeurs et instituteurs désireux de se spécialiser dans l'enseignement des sciences.

Quant au cours d'actuariat, il s'adresse aussi au public, mais surtout aux employés des sociétés d'assurance qui ambitionnent de faire partie un jour de l'une ou l'autre des trois grandes sociétés américaines d'actuariat, savoir: l'**Actuarial Society of America**, l'**American Institute of Actuaries**, la **Casualty Actuarial Society.** Quelques rares Canadiens français seulement font encore, à l'heure actuelle, partie de l'une des trois sociétés ci-dessus sur un total de plus de 200 membres. Notre représentation dans la profession d'actuaire est insuffisante, surtout si l'on songe à l'extrême et d'ailleurs sans cesse croissante importance de cette profession. Nos compatriotes devraient s'efforcer de s'assurer dans ce domaine une meilleure place. C'est afin de leur faciliter la tâche que l'Ecole a organisé ses cours spéciaux de mathématiques.

Quant au cours de géologie et minéralogie, il s'adresse au personnel enseignant des écoles, aux prospecteurs, etc.

En même temps qu'elle s'efforce d'améliorer ses méthodes d'enseignement, d'ajuster et de compléter son programme, en un mot de parfaire son organisation intérieure, notre grande école de commerce tâche de resserrer ses relations avec les institutions du même genre dans le reste du monde. Il y a deux ans s'organisait à l'Ecole même la Société Canadienne pour l'Enseignement Commercial, affiliée à la Société Internationale pour l'Enseignement Commercial dont le siège social est à Amsterdam. Cette société, comme on le sait, organise chaque année un congrès international de l'enseignement commercial, auquel prennent part les représentants des plus grandes institutions d'enseignement commercial supérieur dans le monde. Il y a deux ans, le Directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Montréal prenait part au congrès de Londres et y présentait un travail sur la **formation des chefs d'entreprise.** La Société Canadienne pour l'Enseignement commercial supérieur recrute ses membres dans le personnel des universités, ainsi que dans les cercles d'affaires. Elle se tient au courant des progrès réalisés dans l'enseignement commercial et tâche de faire connaître à l'étranger ce qui s'accomplit au Canada dans le même domaine. Par son intermédiaire, des échanges de vues très avantageux pour le Canada peuvent s'amorcer.

L'enseignement de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales s'adresse aux étudiants des trois catégories de cours. Là ne s'arrête cependant pas son action. L'Ecole met à la disposition du public une bibliothèque économique et un Musée Commercial et Industriel qui sont de précieuses sources de documentation, donc des instruments de travail et d'éducation d'une valeur inappréciable. Elle publie en outre une revue mensuelle de haute tenue qui a pour objet de diffuser le plus largement possible les sciences économiques.

La bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes possède aujourd'hui une trentaine de mille volumes sur le commerce, l'industrie, la finance, la sociologie, l'histoire, etc. Elle reçoit en outre au delà de 800 journaux, revues et périodiques, se rapportant aux mêmes sujets. Toutes ces revues et journaux sont classés et les articles les plus importants catalogués. Le tout est mis à la disposition des étudiants de l'Ecole, et du public en général qui y a accès tous les jours de 9 heures du matin à 10 heures du soir. La bibliothèque de l'Ecole est probablement la plus riche en son genre au Canada. Elle est située au numéro 530, de la rue Lagauchetière est, dans l'ancien immeuble du Club Canadien.

Le Musée Commercial et Industriel est établi en annexe à l'Ecole des Hautes Etudes. Il renferme 20,000 échantillons de produits divers, classés selon leur provenance, leurs usages, etc., et étiquetés en français et en anglais; une cinquantaine de collections technologiques et autant de collections géographiques. Il s'enrichit d'ailleurs continuellement de collections nouvelles. Il possède en outre plusieurs modèles réduits d'usines et de machines utilisées dans l'industrie. Comme la bibliothèque, le Musée est ouvert au public. L'entrée y est libre.

La revue de l'Ecole, l'**Actualité Economique**, est la seule revue du genre publiée en langue française en Amérique. Elle publie chaque mois des études consacrées aux problèmes économiques d'actualité. Des écrivains aussi connus que MM. Maurice Ansiaux, Bertrand Nogaro, Georges DeLeener, Pierre Clerget, Louis Baudin, Roger Picard, Camille Rosier, etc., y collaborent régulièrement, de même que les mieux connus parmi les écrivains canadiens-français. C'est une revue de haute vulgarisation, qui s'adresse à la classe instruite de notre population: clergé, hommes de professions libérales, hommes d'affaires, personnel enseignant des universités et des collèges.

Est-il besoin d'ajouter que ceux qui doivent bénéficier les premiers de l'activité de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, ce sont nos industriels et nos commerçants? L'Ecole des Hautes Etudes commerciales a pour mission de former des hommes d'affaires instruits. Elle ne néglige rien pour s'en acquitter le plus parfaitement possible. Les jeunes gens qu'elle forme sont pour notre société un actif inappréciable. En sortant de l'Ecole ils possèdent déjà une formation théorique très étendue et qui constitue une base excellente à la formation professionnelle que la pratique des affaires doit compléter chez eux. Mais encore faut-il que cet actif ne reste pas infructueux mais au contraire que nos maisons d'affaires, nos établissements de commerce, nos grandes industries se fassent en quelque sorte un devoir d'accueillir ces jeunes gens et de leur fournir l'occasion d'utiliser pour leur propre bien, le bien de leurs employeurs et finalement le bien de la collectivité tout entière, les connaissances acquises à l'Ecole.

Si d'une façon générale le public canadien comprend de mieux en mieux l'importance de la culture intellectuelle pour celui qui se destine aux carrières économiques, on ne saurait dire que nos hommes d'affaires comprennent aussi bien l'importance d'utiliser aussi pleinement que possible le précieux capital que constitue pour eux le contingent de plus en plus nombreux des diplômés de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales. Si les maisons d'affaires canadiennes ne retiennent pas comme elles le devraient les services des diplômés de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, ces jeunes gens devront forcément s'engager dans des maisons étrangères, c'est-à-dire qu'en définitive, ce sont des étrangers qui bénéficieront des sacrifices que notre population s'impose pour assurer la formation chez nous de ce qu'on a appelé avec raison une élite commerciale.

A la suite des plus hautes autorités de la province, nous invitons donc nos hommes d'affaires à s'adresser de préférence à nos écoles supérieures quand ils désirent retenir les services d'un nouvel employé. C'est là qu'ils sont certains de trouver le jeune homme possédant assez de formation intellectuelle pour devenir rapidement le collaborateur qu'ils désirent avoir.


**Au DEVOIR**

•

*Hommages*

*et*

*voeux sincères*

*de*

*succès*

*et*

*prospérité*

•

**Une maison amie**



PLACEMENTS

*basés sur les besoins mêmes d'une Nation*

**LES placements basés sur les besoins journaliers d'une population de onze millions, reposent sur les solides assises d'une demande soutenue et d'une croissance assurée.**

HEUREUSES FINANCES DE SOCIETES

*Quelques compagnies dont nous avons assuré la finance et dont nous recommandons les valeurs:*

B. C. Power Corp'tion Ltd.
Can. North. Pow. Corp. Ltd.
Canadian Celanese Ltd.
Dryden Paper Co., Ltd.
Eastern Dairies, Ltd.
East Kootenay Pow. Co. Ltd.
McColl-Frontenac Oil Co.
National Grocers Company.
Nortwestern Util. Ltd.
Power Corp. of Canada.
Reliance Grain Company.
South. Canada Pow. Co.

**C'est notre politique de financer des entreprises de services publics ou industrielles canadiennes qui manufacturent ou vendent des produits de base ou essentiels.**

**Nous avons ainsi l'intime conviction de travailler au développement de notre pays en favorisant la croissance industrielle du Canada et aussi la prospérité de tous nos compatriotes.**

***Notre service français est à votre disposition***

**NESBITT, THOMSON**
**and Company Limited**
**355, rue Saint-Jacques ouest, Montréal**
Québec Ottawa Toronto Hamilton London, Ont.
Winnipeg Saskatoon Calgary Victoria Vancouver

# Le travail du linotypiste dans un quotidien

(*Suite de la page* 51)

surprendra si, un jour, il se décide à traverser l'Océan. "Profites-en", lui dit-on souvent, "quand tu seras marié..." Ça le fait sourire.

Voici Gaston Giroux, no 4. C'est le préposé aux titres et sous-titres en 14 points, en dehors de la matière courante. C'est un travail assez ennuyeux même s'il connait les titres des nouvelles avant ses camarades. Le prote lui fournit parfois d'un seul coup 12 à 15 titres; s'il lui arrive de mal déchiffrer un mot, jamais il ne s'en plaindra; et cependant, notre prote, qui est loin d'être un *penman artist*, comme disent les Américains, n'a jamais eu la prétention d'écrire mieux que M. Héroux... Giroux est le benjamin des opérateurs et un jeune marié. Chic et distingué, Gaston est le modèle des typos à l'heure.

Le dernier, au bout de l'allée, no 5: Stanislas Laplante. Arrivé au *Devoir* dans un moment de crise, il y est demeuré fidèle depuis. Aucune copie particulière pour lui; sa composition se borne à la mesure de 13 ems ou une colonne. Ancien fameux joueur de gouret à l'Institut des Sourds-Muets, Stanislas est aussi un passionné des autres sports. Le sport des rois est son favori. La chronique des timbres l'intéresse, si celle des échecs lui répugne, comme à nous tous d'ailleurs; c'est un rumismate accompli. Laplante est un garçon qui s'intéresse aux choses de l'esprit comme à celles de l'art. Il sait mettre à profit la solide instruction qu'il a reçue des Clercs de Saint-Viateur.

Il manque le no 1 dans cette nomenclature. Je suis bien gêné pour vous le présenter; c'est celui qui a le grand honneur de signer les lignes que vous lisez en ce moment et qui vous ennuie peut-être depuis le début de cet article. Prenez patience: puisqu'on m'a donné l'article du travail du typo, je vais me rendre jusqu'au bout. Qu'on me pardonne le moi haïssable et que ceux qui ont la raillerie facile y aillent à bras raccourcis: n'ai-je pas un avantage sur les collaborateurs de ce numéro? Je ne suis pas journaliste...

Ma machine a trois magasins: 12 points, 10 points et 8 points. Le *douze* sert pour les annonces et pour les titres des blocs-notes. Le *dix* est le caractère employé pour les premiers-Montréal, les lettres de Fadette, etc., le *huit* sert à la composition sur une colonne.

### La semaine du lino

Le travail du typo?

C'est lundi. La semaine commence. Que sera-t-elle? Excellente, bonne, médiocre ou mauvaise? Ces points d'interrogation ne sont pas sans laisser quelques soucis dans l'esprit de ceux qui reprennent le collier au début de la semaine, après une journée et demie de repos.

Assis confortablement devant sa machine — les ateliers modernes s'efforcent aujourd'hui de donner de plus en plus de confort à l'ouvrier. Que sera-ce quand le *Devoir* sera dans son nouvel immeuble pour... les noces d'or? M. le directeur m'en a déjà parlé en souriant! — le linotypiste voit disparaître rapidement les mots des feuillets déposés sur son porte-copie.

Le premier travail du lundi et des autres jours consiste à expédier les nouvelles de la dernière page, du sport, la copie de la page féminine, si elle n'a pas été toute composée le samedi matin. Quitte à faire des jaloux chez les journalistes, je donne la palme à notre collaboratrice *Jeanne* qui, par son travail méthodique, n'est pas la dernière à donner sa copie. La dernière page remplie (nouvelles, rapports de conférence, discours politiques ou autres), le travail continue pour les autres pages, à mesure que le chef des nouvelles, M. Robillard, expédie sa copie par la boîte; il tâche de ne pas se laisser prendre au dépourvu, car la voix de basse à la Chaliapine du prote (M. Beaudet) sans pitié se fera entendre: "M. Robillard, de la copie! Les machines vont attendre. Vous savez que nous sortons le journal!" La voix terrible du prote a porté. Le chef a dû presser ses nouvellistes, car quelques secondes plus tard, j'entends monter la boîte qui déborde de copie. Les ciseaux et le pot à col ont fonctionné, car il en faut jusqu'au *Devoir*. Décès, — il y a des personnes de tout âge, ce qui nous donne l'occasion de songer un peu à nos fins dernières, —, nouvelles, sport, radio, rapports d'assemblées, etc., tout gît pêle-mêle sur le bureau de M. Beaudet qui transcrit titres et sous-titres. Le travail se continue plus précipité à mesure que l'heure avance. Ce sera, par exemple, de 10 à 15 feuillets de discours politiques, autant de conférences ou même 80 feuillets de M. Benoist sur l'enquête de l'électricité. Que dire des comptes rendus sessionnels de nos prolifiques courriéristes parlementaires Benoist et Gagnon! Le typo en est à un passage intéressant. Il est dérangé par le préposé aux titres, Rosaire Marcoux: "Faites-moi donc une ligne de renvoi *(catch line)*: Bennett 4, Bomier 6, Ottawa 10, Québec 8..." Dix heures et demie. Pas de premier-Montréal en vue. M. Beaudet envoie les chasseurs Lacas ou Laferté: "Allez donc voir M. Héroux ou M. Dupire". Que ce soit l'un ou l'autre, c'est mal écrit... et c'est moi, hélas! qui suis obligé de déchiffrer les mots. Après vingt-deux ans, j'en arrache encore quelquefois, sans trop me plaindre. J'ai déjà vu M. Héroux, les bras en l'air, me dire en criant: "Mon cher LeBlanc, je me demande tous les jours comment vous pouvez me lire". Il n'y a pas bien longtemps, Laferté m'apportait quelques feuillets de M. Héroux et, en me les présentant, me demanda: "Comprenez-vous ça, vous?" Quelques minutes plus tard, c'est au tour de Lacas.: "Ça n'a pas de bon sens d'écrire de même". Je ris et réponds, que ce soit un article sur l'Irlande, sur le Mexique ou sur des souvenirs: "Lis-le ce soir et tu trouveras que cela a du bon sens!"

Ou bien c'est le premier-Montréal de M. Dupire. Sans vouloir lui faire de la peine, c'est *du pire* que M. Héroux. Me voilà bloqué sur un mot. Je m'arrête: les deux mains aux tempes, j'essaie de déchiffrer ce mot et d'en placer un qui ne se présente pas. Pour toute ressource, je laisse un blanc avec, au milieu, un point d'interrogation ?

L'article fini, il va à l'auteur et remonte avec les corrections et le mot incompris. M. Dupire a au moins compris son griffonnage, plus chanceux que feu Israël Tarte. Un jour que je disais à un de nos bons ouvriers de la première heure, M. Victor Trempe, que M. Héroux écrivait bien mal, il me répondit: "Mon cher enfant (j'étais jeune!), ne te plains pas. Un jour, un typographe de la *Patrie*, ne comprenant pas un mot de M. Tarte, alla le lui demander et ce fameux journaliste de lui répondre: "Mon ami, je ne comprends pas moi-même".

Il y a donc au *Devoir* un fameux quatuor d'écrivains qui écrivent très bien, mais qui *manuscrivent* très mal. Ajoutons aux deux noms précédents ceux de M. Peiletier, qui, lorsqu'il était courriériste parlementaire, a fait passer de mauvais quarts d'heure aux typos; et de M. Lafortune, (le *Nap. Tellier* ou le *Max Sorel* des premières années), la terreur des linotypistes quand il fait de la réclame pour les *Voyages du "Devoir"* ou d'autre chose; il y a des fois que nous voudrions affranchir sa copie de vieux timbres de *Phil Athély* et la lui retourner.

Le premier-Montréal n'a pas été trop long. J'ai la chance de faire un bloc-note de G. P. Je tombe sur celui de l'*Entente franco-allemande*. Plus j'avance, plus il est intéressant. Paul Dazé s'amène: "Aimé, faites-moi donc ça en italiques, c'est pressé". Ou bien, Adrien Marcoux, celui qui fait du vent quand il marche: "Suite à la 6e page, s'il vous plaît". Une autre fois, c'est Rosaire Marcoux qui vient me demander une ligne de renvoi: "Conseil 2". J'envoie promener le Conseil où il devrait être et je continue. La distraction m'a fait commettre un bourdon (mot passé); la revise revient avec le mot oublié. Les minutes sont précieuses. Le bloc est long. Je n'ai pas le temps de le parcourir. J'espace.. les mots par des blancs comme vous en voyez. Marcoux a gâté tout le plaisir que j'avais eu à linotyper ce bon bloc.

Si ce ne sont pas des blocs à composer à cette heure, nous avons la chance de tomber sur l'*Actualité*. Paul Anger, le prince de cette chronique, nous fait goûter des minutes d'hilarité; c'est Lucien Desbiens qui nous fait rêver un voyage aux montagnes Rocheuses; c'est encore Pierre Kiroul, pseudonyme qui dérobe un billettiste fort goût des premiers mois du *Devoir* et qui depuis... mais comme journaliste d'occasion, je dois garder le secret professionnel comme les autres.

Midi moins quart. "Temps!" C'est Rosaire qui nous annonce le moment de prendre le goûter. Je dis bien goûter, car notre travail sédentaire ne nous permet pas de prendre un gros repas. Il y a toujours moyen de se reprendre le soir au foyer. Pendant ce temps de repos, le typo cause à bâtons rompus sur divers sujets, commentant les nouvelles de l'avant-midi; parfois M. Héroux, l'ami des typos, viendra mêler à notre conversation ses souvenirs sur différents épisodes de sa vie si remplie de journaliste; quelquefois, en passant, c'est M. Cadieux, commis aux annonces, qui vient nous causer musique. Ses artistes préférés sont ceux du *Metropolitan Opera*. Le temps passe vite à parler musique et voici qu'il faut nous remettre à l'ouvrage. C'est le temps le plus précieux du journal: les dernières corrections de la page éditoriale. C'est le moment aussi où se commettent les plus belles coquilles qui ne paraissent pas dans le journal, parce qu'elles ont été corrigées par nos *bourreaux*, les impeccables correcteurs Biron et Villeneuve. Pauvre Biron (tu n'es pas plus riche que moi), te traiter de bourreau après une amitié fidèle de trente-sept ans, c'est incroyable. Au hasard: une promenade à la citrouille (citadelle); la mort de l'animal (amiral) anglais, etc. C'est alors que le chef des nouvellistes, M. Robillard, vient rendre visite à M. Beaudet, notre prote. Voilà deux chefs qui s'entendent bien; à leur louange, je dois dire que je n'ai jamais vu de tels hommes si bien s'accorder. Depuis qu'il est à ce poste, je ne me souviens pas qu'il y ait eu désaccord entre M. Robillard et notre prote. Celui-là est un modèle dans son genre. Notaire et journaliste, M. Robillard préfère rester ce qu'il est aujourd'hui.

Les nouvelles tirent sur la fin. Tout à coup, M. Baby, traducteur des dépêches, s'amène à des enjambées qu'envieraient les officiers de mon régiment: il y a dialogue entre lui et son chef; c'est une nouvelle importante sans doute? M. Robillard lève les épaules: le journal est plein. M. Baby retourne comme il était venu: 140 pas à la minute!

### La copie de relâche

Enfin! Le journal sera sous presse bientôt. Le travail doit se continuer pour le typo; c'est la copie pour le lendemain, le *Bulletin des Agriculteurs*, le numéro du samedi; Blaquière s'attaque à ses listes, tandis que le soussigné attend son morceau de résistance du lundi après-midi, depuis au delà de vingt ans: la *Lettre de Fadette*.

Dans des souvenirs précédents, j'ai déjà dit comment j'étais parvenu à découvrir ou se dérobait sous ce pseudonyme. On disait dès les débuts du journal que c'était un Jésuite fort réputé. Je ne me suis jamais ennuyé à composer les lettres de Fadette. Elles sont empreintes de la bonté d'une vraie mère. Je ne veux pas me poser en critique. Je conseille aux lecteurs de s'habituer à la lire. Si les hommes, une semaine, attrapent poliment un sermon, ils pourront se consoler une autre semaine quand ce sera le tour du sexe faible d'avoir le sien. Faites comme moi: lisez *Fadette* chaque semaine et vous garderez un bon souvenir de ses lettres incomparables.

Le lendemain, à la même heure, ce sera la chronique de *Jeanne*, celle qui marche si bien sur les traces de *Fadette*. *Désarmement* ou *Histoire d'un one-man car*, la chronique est réconfortante.

Les autres jours de la semaine recommencent avec la même routine. La vie du linotypiste est ainsi faite qu'il peut, dans l'espace de quelques minutes, d'une heure, se transporter du pôle nord au pôle sud, de la Malbaie à Paris, de la Russie à Sainte-Agathe des Monts. Qui de nous, durant des semaines, n'a accompagné les voyageurs du *Devoir* en Acadie, en Ontario, en Louisiane? Quant à moi, j'ai admiré les beautés du parc national Jasper et de Banff. Mais le jour où le suis parti du plus haut pic des Rocheuses pour tomber dans la Chute-à-Caron, je n'ai jamais si bien compris l'expression: tomber de Charybde en Scylla. Je dois remercier M. Héroux qui m'a procuré cet agréable plaisir... Ces lignes vous prouvent que j'en suis sorti sain et sauf. M. Taschereau et le *Soleil* n'ont pas été aussi chanceux. M. Héroux les a plongés de si belle façon dans la Chute-à-Caron que c'est très piteusement qu'ils sont revenus à la surface.

Les après-midi sont réservés pour les chroniques du samedi, quand la copie du *Bulletin* est finie. Ce sont: *La Vie Musicale*, *Sur le front... des missions*, *Les Missions des Pères Blancs en Afrique*, de-ci, de-là, la *Lettre d'Europe* de M. Alcide Ebray. C'est dire que nous ne manquons de rien pour employer les dernières heures de chaque jour. Hélas! le même typo ne peut pas composer toute la copie intéressante qui se trouve sur le clou. Rien ne nous intéresse autant que les lettres de M. Ebray sur la politique européenne. Ces lettres sont divisées en plusieurs feuillets; la chance nous favorise de prendre les premiers feuillets; en arrivant au dernier, le typo aimerait bien avoir la suite, tant il est pris par le récit. Il s'en va à la pige, les autres feuillets ont été pris; il tombe sur un article traitant des animaux au pacage... C'est ce qui m'est arrivé un jour. Tout en linotypant, sans être un chômeur, je remercie le *Bulletin* de me remettre en contact avec la nature. Ma pensée se reporte aux *Bucoliques* de Virgile jadis traduites bien péniblement. Avant de finir le morceau, ma pensée s'était envolée à mes années d'adolescence alors que tout près de la maison paternelle — si on peut appeler ainsi une gare de l'*Intercolonial* de ce temps-là — il y avait un champ de pacage. Le lieutenant-colonel Landry, plus tard sénateur, était commandant du 61e bataillon de Montmagny. Ayant recruté, un jour des soldats pour le camp de Lévis, il faisait faire des exercices à ces derniers avant de prendre le train; les recrues ne comprenaient pas grand'chose à ses commandements donnés en anglais: *right, left, stand at ease*, etc. Au commandement: *"Forward"*, les habits rouges ne bougeant pas, le lt.-col. leur cria: *"Avancez jusqu'à la bouse de vâche"*. Avec de tels soldats, notre belle-mère l'Angleterre n'aurait pu gagner toute fine seule la Grande Guerre!

Un autre jour, le R. P. Emery Champagne, des Pères Blancs, nous révèle un à un les secrets de l'Afrique mystérieuse; ses zigzags à travers la brousse africaine sont pleins d'intérêt; j'en attrape deux feuillets; Arpin a pris le reste. Pour consolation, le premier article à prendre sur le clou en est un sur la tonte des moutons. Cela a pour effet de me rappeler le temps où grand'tante m'apprenait à filer sur son rouet ou à carder la laine... Brr! un frisson me saisit et je termine l'article en pensant qu'il y a encore bien des moutons à tondre dans la province de Québec!

Que dire des imprévus après trente-cinq années dans le métier? Un après-midi de décembre, travaillant pour le supplément du *Devoir*, je composais un article du R. P. Léo Boismenu, S.S.S., qui, tout jeune homme, m'aidait à plier le *Messager* des PP. du Saint-Sacrement où j'apprenais mon métier. Une autre fois, une lettre au *Devoir* me tombe sous la main et la signature: *P.-A. Choquette*, ancien sénateur, ancien juge, me rappelle que, tout jeune, j'allais porter des messages à son étude légale bien achalandée. Notre député nous récompensait bien de nos démarches. Enfin, c'est la signature du Dr Philippe Hamel dans l'*Opinion du lecteur*, Hamel avec qui, au Séminaire, je turlutais des airs guerriers à la salle de musique. Il lui en reste quelque chose!

Tout ici-bas doit prendre une fin et le lecteur qui me lit depuis le commencement doit être de mon avis. Mais des noces d'argent, ça ne se présente pas souvent et il faut bien se laisser aller à la gaieté quand toute la famille est dans la joie. Les jeunes gens qui me lisent peuvent être certains que je ne serai pas là aux noces d'or pour les ennuyer...

Le travail du typo... et sa tristesse? C'est, après avoir durant 20 ans linotypé les articles de M. Bourassa, d'en être privé. J'étais venu ici pour lui "rendre en amour" les leçons de fierté nationale qu'il m'avait inculquées dans ma prime jeunesse. Maintenant, je ne me sens pas les aptitudes de me faire élire député pour aller le rejoindre à Ottawa.

Le travail du typo au *Devoir*? C'est d'avoir vécu assez longtemps dans l'ambiance de ses journalistes et de signer comme eux un article pour le numéro du 25e anniversaire de sa fondation.

**Aimé LeBLANC**

N. B. — Cet article a été linotypé en deux heures et demie, le vendredi après-midi 18 janvier, par notre excellent camarade Arthur Blaquière, — A. L.

**Si vous voyagez. . .**

**adressez-vous au SERVICE DES VOYAGES, LE "DEVOIR". Billets émis pour tous les pays au tarif des compagnies de paquebots, chemins de fer, autobus, aussi hôtels, assurances bagages et accidents, chèques de voyages, passeports, etc. Téléphonez HArbour 1241.**

# Une histoire qui se lit comme un roman

## Le développement inouï de la Cie Bell

Ceux de nos contemporains qui soupirent après "le retour du bon vieux temps" ne sont souvent qu'à demi sincères. Ils sauraient faire de généreuses exceptions s'ils se trouvaient aux prises avec les difficultés que ne manquerait pas de susciter un retour aux conditions anciennes. Les obstacles, par exemple, que dressent le temps et l'espace, mais que les moyens modernes de communication ont surmontés efficacement, provoquaient souvent l'anxiété et le découragement des plus braves de nos ancêtres. L'incertitude dans laquelle se trouvaient nos aïeux par suite de l'absence d'êtres chers suffisait à abattre les plus courageux.

Dans notre Canada une ère nouvelle s'ouvrait il y a cinquante-cinq ans, alors que plusieurs petites entreprises qui jusque-là s'étaient livré une âpre concurrence et avaient tenté d'exploiter la découverte de Bell, s'unissaient pour former la *Bell Telephone Company of Canada*. A la lumière des récents développements on s'étonne de l'attitude sceptique du public de l'époque à l'égard du téléphone. C'est à peine si quelques-uns des plus avisés — au nombre desquels il convient de nommer l'inventeur lui-même — entrevirent vaguement les modifications profondes qu'allait apporter la possibilité des communications orales. On peut même se demander si jamais une autre invention a exercé pareille influence sur l'humanité.

Il reste évident que les pionniers de l'industrie du téléphone furent des hommes de vision et pénétrés du sens de leurs responsabilités envers le public. Leur décision d'inaugurer un service public et d'en assumer la direction plutôt que de se confiner à la fabrication et à la vente des appareils nous en fournit une preuve éclatante. Ils profitèrent d'une magnifique occasion et acceptèrent des charges dont ils ne se dissimulaient pas le fardeau.

Dès l'origine les pionniers du téléphone se rendirent compte qu'ils s'engageaient dans une voie nouvelle, le développement d'un service, dont le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il devait avoir de profonds retentissements. Aussi dès les débuts constituèrent-ils de modestes réserves de capitaux qu'ils destinaient aux recherches et aux expériences scientifiques. Ce fut la sauvegarde de l'entreprise. Les recherches scientifiques ont joué un rôle de premier plan dans le perfectionnement du service téléphonique. L'histoire de leur application à chaque phase des communications orales se lit comme un roman d'aventures. De plus les recherches ont amené l'utilisation de plusieurs sous-produits qui ont largement contribué au bien-être et à l'agrément de la collectivité.

La période 1930-34 avec ses bouleversements économiques et ses malaises sociaux a été la pierre de touche des entreprises de cette nature. L'industrie du téléphone a traversé sans trop de heurts une période difficile. Mais en plus de démontrer la saine position financière de la Compagnie Bell, ces années n'ont pas empêché l'entreprise de poursuivre son expansion et d'améliorer son service. Peut-être est-ce dû au fait que le personnel est plus spécialisé que jamais ou que les méthodes d'exploitation sont plus perfectionnées, on constate tout de même que la rapidité du service interurbain n'a cessé de croître. La période d'attente, c'est-à-dire le temps écoulé entre une demande de communication et son établissement, n'a cessé de diminuer comme le fait voir le tableau suivant.

| | |
|---|---|
| 1929 | 3.4 minutes |
| 1930 | 2.0 minutes |
| 1931 | 2.0 minutes |
| 1932 | 83 secondes |
| 1933 | 78 secondes |

### Le réseau transcanadien

Examinons un peu le développement du service téléphonique au Canada durant la période mentionnée.

En 1928 six des importants réseaux de téléphone du Canada demandaient à la Compagnie Bell d'étudier la possibilité de relier Halifax et Vancouver au moyen de circuits téléphoniques tout-canadiens. On en venait finalement à une décision après des études approfondies des problèmes de construction et de coordination que comportait un tel projet.

Les ingénieurs de la Compagnie Bell soumirent en 1929 un rapport favorable à l'entreprise, et l'on procéda à l'aménagement des circuits. Au commencement de 1932 Son Excellence le gouverneur général, parlant de son cabinet à Ottawa aux divers lieutenants-gouverneurs des provinces, inaugurait le réseau transcanadien reliant l'Atlantique au Pacifique. Ce réseau dotait notre pays d'un service téléphonique d'une efficacité insurpassée ailleurs. Le trafic, qui n'est pas encore très considérable, n'a cessé de croître. Il s'écoulera cependant encore bien des années avant que l'entreprise devienne lucrative par suite des mises de fonds considérables qu'a nécessitées l'agencement des circuits. Mais le réseau assure aux usagers canadiens un service transcontinental établi entièrement en territoire national.

### Service transocéanique

Voici en quels termes prophétiques s'exprimait Lord Bessborough lors de l'inauguration du réseau transcanadien, en janvier 1932:

"L'utilité de ce réesau tout-britannique ne se limite pas à ce pays. Par téléphone transatlantique il pourra être relié à d'autres réseaux, s'étendre en cercles sans cesse grandissant, se prolonger jusqu'aux confins du globe pour établir entre les êtres humains des moyens de communication comme jamais il n'en a existé parmi les peuples... J'exprime aussi l'espoir que se réseau servira à resserrer les liens d'amitié entre les citoyens de tout l'Empire, en dépit des océans qui nous séparent des nations-sœurs."

Cette prédiction allait se réaliser six mois plus tard, à temps opportun pour servir les délégués d'outremer à la conférence économique des pays de l'Empire, laquelle eut lieu à Ottawa au cours de l'été de 1932. Le service transatlantique devenait une réalité à la suite d'une entente passée entre la *Bell Telephone*, la *Canadian Marconi* et les autorités postales de la Grande Bretagne. Les délégués à la conférence purent utiliser ce réseau pour soumettre par téléphone à leurs collègues d'outremer les diverses propositions étudiées au cours de ces séances économiques. Depuis le nombre des communications échangées entre le Canada et les pays d'Europe n'a cessé d'augmenter. Le vœu que formulait Son Excellence Lord Bessborough s'est pleinement réalisé. Mais l'échange des communications ne se limite pas aux pays de l'Empire Il y a à peine quelques semaines le Japon avec ses 480,000 postes venait grossir la liste des pays qu'il est possible d'atteindre par téléphone. De son bureau ou de sa demeure tout usager d'un poste Bell ou d'une compagnie raccordée peut maintenant communiquer avec 32,000,000 des 33,500,000 de postes de téléphone que compte l'ensemble des réseaux mondiaux — soit 92 pour cent du total.

### Le progrès par la collaboration

Les citoyens des grands centres urbains tels que Montréal sont enclins à croire que la Compagnie Bell est la seule entreprise téléphonique qui desserve nos deux grandes provinces. C'est là une fausse impression. On s'étonnera d'apprendre qu'il existe dans Québec et Ontario 849 entreprises de téléphone dont les lignes sont raccordées au réseau Bell, ce qui assure un moyen d'intercommunication avec presque tous les usagers disséminés à travers les deux provinces. Ces compagnies indépendantes desservent plus de 139,000 abonnés, en majeure partie dans les districts ruraux. Pour ce qui a trait aux communications téléphoniques l'on peut assimiler le Québec et l'Ontario, à une vaste collectivité d'usagers du téléphone. Les relations qui existent entre ces compagnies et le réseau Bell sont des plus amicales. Celui-ci leur assure son concours chaque fois qu'il s'agit de construction de lignes, d'entretien et de méthodes d'exploitation. Cette collaboration a permis d'atteindre un degré d'efficacité du service urbain et rural qu'on ne saurait attendre de ces petites entreprises.

### Le Canada au premier rang

Il n'est pas déraisonnable de mesurer l'estime que les abonnés d'un service public dans un pays donné lui accordent à l'utilisation qu'ils en font. Selon cette norme on peut affirmer que les Canadiens apprécient leur service téléphonique. Les plus récentes statistiques mondiales révèlent que les citoyens de notre Dominion sont les plus grands usagers du téléphone dans tout l'univers. Elles établissent que pour 1932, le nombre des communications téléphoniques par habitant fut de 224.5 pour le Canada, à rapprocher de 205.8 pour la Nouvelle Zélande; 204.6 pour les États-Unis; 151.8 pour le Danemark; 137.6 pour la Suède. A la fin de son premier exercice financier la Compagnie Bell établissait son actif à $400,000. en 1884. Il s'élève actuellement à près de $200,000,000. Ses 20,180 actionnaires, dont 93.5 habitent le Canada, ont jugé que l'entreprise offrait un placement sûr à l'épargne. Et ses 10,000 employés, dont 3,750 sont actionnaires de la Compagnie, ne lui marchandent ni leur labeur ni leur loyauté, ce qui explique la haute efficacité et le développement rapide du service téléphonique dans le territoire que dessert la Compagnie Bell.

**VOUS FEREZ BONNE IMPRESSION**

— dans le monde et dans les affaires, en confiant vos impressions à

**l'Imprimerie Populaire, éditrice du "Devoir"**

1910 1935

*A l'occasion de son*

*25e ANNIVERSAIRE*

*il nous est très agréable d'offrir au*

*DEVOIR*

*nos meilleurs voeux.*

**LAUZON PHANEUF Limitée**

*Radios et instruments de musique de tous genres, disques, musique en feuilles.*
*ECOLE DE MUSIQUE*

**1126, ave Mont-Royal est**

**MONTREAL**

Hommage au DEVOIR

¶ Il nous fait plaisir d'offrir nos félicitations au **DEVOIR** à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation et de rendre hommage à l'oeuvre et à l'idéal de son fondateur.

¶ Le **DEVOIR** est né d'une idée: La défense de notre patrimoine national. Pour vivre, notre organisation religieuse, éducationnelle et politique a besoin d'être secondée par une parfaite organisation économique.

¶ L'épicier joue un rôle important au point de vue économique. Le **DEVOIR** a bien mérité pour l'aide qu'il lui donne dans la terrible lutte qu'il lui faut soutenir et nous l'en remercions vivement.

¶ Encouragez l'épicier indépendant, vous servirez au mieux vos intérêts et ceux de vos concitoyens.

**D. C. Brosseau et Cie, Ltée**

**I. LEFEBVRE, président**

EPICIERS EN GROS

**405, rue Saint-Dizier** **Montréal**

LA MAISON A. DUBUC

Epicier et Boucher

AMherst 8620 — 1871 est, rue Ontario

dirigée depuis 22 ans par

C. A. GASCON

Président actuel de

LA COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES LIMITEE

*Souhaite longue vie au "Devoir"*

# *Hommages au "Devoir"*

M. C.-A. GASCON,
Président.

M. J.-ED. JEANNOTTE,
Vice-Président et Trésorier.

M. J.-ARTHUR TREMBLAY,
Secrétaire-Gérant.

M. J.-O. CHAMPAGNE,
Directeur.

M. PHIDIME DUBUC,
Directeur.

M. J.-R. PARADIS,
Directeur.

M. EUGENE SIMARD,
Directeur et Avocat conseil.

*Félicitations au "Devoir"*

J. EDOUARD JEANNOTTE

Notaire

LA COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES LIMITEE

## 31e RAPPORT DE LA CAISSE ADMINISTRATIVE

**pour l'exercice financier se terminant le 31 décembre 1934**

### BILAN

**31 décembre 1934**

#### ACTIF

**VALEURS DE ROULEMENT**

| | | |
|---|---|---|
| Espèces en Banque et en mains | $ 4,470.43 | |
| Divers débiteurs | 3,654.97 | |
| Avances au Capital Coopératif | 27,126.00 | |
| Loyers dus | 1,785.61 | $ 37,037.01 |
| **VALEURS DIVERSES ET PLACEMENTS** | | |
| Hypothèques | $11,852.00 | |
| Certificats acquittés | 13,632.00 | |
| Règlements hypothécaires | 55,304.01 | $ 80,788.01 |
| **VALEURS IMMOBILISEES** | | |
| Immeubles | $69,330.28 | |
| Ameublement | 2,783.86 | $ 72,114.14 |
| | | $189,939.16 |

#### PASSIF

| | | |
|---|---|---|
| Divers créanciers | $16,935.24 | |
| Réserves diverses | 39,392.70 | $ 56,327.94 |
| CAPITAL PAYE | $70,000.00 | |
| SURPLUS | 63,611.22 | $133,611.22 |
| | | $189,939.16 |

#### PROFITS ET PERTES

| | | |
|---|---|---|
| Surplus des Profits 1er janvier 1934 | | $ 59,880.29 |
| Profits des Opérations et Revenu des placements, Déduction faite des dépenses d'administration et autres frais | | $ 9,564.58 |
| | | $ 69,444.87 |
| Dividende | $ 4,200.00 | |
| Impôt sur le Revenu | 1,633.65 | 5,833.65 |
| | | $ 63,611.22 |

J'ai vérifié régulièrement les livres de la Compagnie Mutuelle d'Immeubles Limitée durant l'exercice se terminant le 31 décembre 1934, j'ai obtenu tous les renseignements demandés, et, dans mon opinion, le relevé ci-dessus donne une idées exacte de la position financière de la Compagnie, telle qu'elle apparaît aux livres à la date ci-dessus.

C.-A. GASCON, Président.
J.-ARTHUR TREMBLAY, Secrétaire-gérant.

L. BELANGER, C.P.A.,
Comptable public licencié.

## 31e RAPPORT DE LA CAISSE COOPÉRATIVE

**pour l'exercice financier se terminant le 31 décembre 1934**

### OPERATIONS

**de l'année 1934**

#### RECETTES

| | | |
|---|---|---|
| Balance en banque au 31 déc. 1933 | | $ 41,957.29 |
| Remboursements des Membres débiteurs | | 179,877.00 |
| Contributions des Membres souscripteurs | | $ 108,272.00 |
| Total: | | $ 330,106.29 |

#### DEBOURSES

| | | |
|---|---|---|
| Payé aux Contractants-Débiteurs | | $ 230,557.29 |
| Remboursements aux Membres décédés | | 706.00 |
| Remboursements de certificats acquittés | | 44,513.00 |
| Balance en Banque au 31 décembre 1934 | | 54,330.00 |
| Total: | | 330,106.29 |
| Montant payé aux Contractants-Débiteurs au 31 décembre 1933 | | 5,135,149.71 |
| Versé aux Contractants-Débiteurs du 1er janvier au 31 déc. 1934 | | 230,557.29 |
| Total: | | $5,365,707.00 |
| Sur ce montant, il reste une balance due de: | | 788,630.00 |

Le tout couvert par des garanties hypothécaires, Assurance-feu ou Obligations municipales, scolaires ou gouvernementales.

#### MOUVEMENT DES MEMBRES

| | | | |
|---|---|---|---|
| Certificats actifs au 31 décembre 1933 | 8,343 | | |
| — inscrits du 1er janvier au 31 déc. 1934, | 971 | | |
| Total: | | 9,314 | |
| Certificats acquittés | 303 | | |
| — remboursés pour décès | 2 | | |
| — remboursés totalement | 335 | | |
| — annulés | 692 | 1,332 | |
| Certificats actifs au 31 décembre 1934 | | 7,982 | |
| Dernier certificat voté | | No 12,028 | |
| Dernier certificat émis | | No 23,781 | |

Dans notre opinion, le rapport des opérations de l'année 1934 ci-contre vous donne une idée exacte des opérations de la Compagnie.

J.-A. MIGNAULT,
E. COTE,
T. Beaudin,
Membre du Comité de Surveillance.

Avec notre 35e année en affaires, nous acclamons le 25e anniversaire du DEVOIR

Paradis - Vincent & Cie

IMPRIMEURS-EDITEURS

Etablie en 1900

1450 rue Beaudry — CHerrier 4096

J.-R. PARADIS, directeur de
LA COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES LIMITEE

*Hommages au "Devoir"*

EUGENE SIMARD

Aviseur Légal de
LA COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES LIMITEE

152 est, rue Notre-Dame — MA. 1337

COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES, Limitée

Caisse d'Epargne pour Prêts Mutuels

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

1306, Ste-Catherine Est, Montréal - - - - - Téléphones: CHerrier 5415 - 5515

# La correction des épreuves

## dans un quotidien

Il doit y avoir certains jours, ami lecteur, où votre impatience est plus vive qu'à l'ordinaire de vous plonger dans la lecture de votre journal. Quelque motif particulier vous y incite: passionnant débat parlementaire, développements sensationnels de la situation européenne et peut-être, aujourd'hui même, apparition de ce numéro-anniversaire dont l'annonce vous intrigue depuis longtemps. Votre soif de lecture est telle que, de très bonne heure, vous voilà sur le trottoir, prêt à arracher au premier camelot qui se présentera la feuille tant désirée. Vous êtes un veinard: le petit vendeur a surgi devant vous, vous sert avant tout autre et vous avez l'impression, non exempte d'une certaine fierté, d'être le premier à déguster ces nouvelles toutes fraîches. Détrompez-vous: quelqu'un avant vous a lu tout cela, non par plaisir, certes, mais par devoir (avec un *d* minuscule) commandé. C'est le correcteur.

* * *

Qui est-il, celui-là? Un employé jugé indispensable dans toute imprimerie de quelque importance, et dans tout quotidien, cela va sans dire. Il est là dès le matin à son pupitre, où ses braves compagnons d'étage, les typos, se chargent de le tenir rivé tout le jour. Ce sont ses pourvoyeurs d'ouvrage... et de fatigue. Ils n'y mettent, il est vrai, aucune malice: c'est le travail qui commande. Notre ami Leblanc vous explique ailleurs comment viennent s'aligner sur des tables *ad hoc*, dans les *galées*, les colonnes de caractère sorties des linotypes. Mais cela ne s'en va pas ainsi tout de go aux presses. Quand les galées ont reçu deux tiers ou trois quarts de colonne de matière, qu'on y a ajouté titres et sous-titres, un apprenti — chez nous, c'est le sympathique Rosaire Marcoux — enduit copieusement d'encre la surface de ce plomb, y pose une lisière de papier blanc, passe là-dessus un rouleau d'un poids fort respectable. C'est le *tirage des épreuves*. Celles-ci vont alors au correcteur; nous allons vous le faire voir à l'oeuvre... et à l'épreuve.

Comme son nom l'indique assez clairement, cet employé a pour fonction de lire, en y faisant les corrections nécessaires, toute cette littérature qu'on vient lui soumettre. Vous pensez bien qu'il n'a pas le temps, dans la hâte fébrile où il besogne, de recourir à tout moment au dictionnaire ou à la grammaire. Il est censé connaître par coeur les règles maîtresses de sa langue et en faire l'application immédiate. Sa devise — qui est bien plutôt le mot d'ordre que lui donnent ses supérieurs — est: *Vite et bien*. Ce n'est pas toujours facile à concilier; il faut y tendre, toutefois.

Vous vous étonnez peut-être que le correcteur n'ait pas uniquement à surveiller les erreurs typographiques qui peuvent se produire, mais qu'il lui faille encore avoir l'oeil ouvert sur les fautes d'orthographe ou de grammaire, comme s'il était possible que pareilles faiblesses se décèlent chez ses doctes confrères de la rédaction. Mais oui, c'est possible. Songez donc que les rédacteurs, comme tout le monde d'ailleurs au journal, doivent toujours procéder en vitesse et que, dans ces conditions, il faudrait être surhomme pour ne jamais errer. Il y aurait peut-être d'autres explications à ces manquements, mais nous voulons pratiquer la charité dans la discrétion; qu'il nous suffise de vous rappeler que le correcteur est au service de tout le monde et qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre...

* * *

Fautes de typographie, d'orthographe et de grammaire, voilà tout ce que le correcteur est rigoureusement tenu d'éliminer, dans un journal quotidien du moins. Nous ne nierons pas qu'il soit fortement tenté parfois de remanier un texte; c'est tellement naturel chez tout humain de croire qu'il peut toujours faire mieux que *l'autre!* Mais le correcteur doit réagir contre cette tendance et, à l'instar des magistrats britanniques, accorder le bénéfice du doute à ceux-là mêmes qu'il croit être délinquants. Le prote, d'ailleurs, ne permettrait pas ces changements qui prennent un certain temps à s'effectuer; car, ce à quoi le chef d'atelier tient par-dessus tout, c'est que "son" journal sorte à l'heure. Ne l'en blâmons point: la ponctualité n'est-elle pas la politesse des rois?

Avec les seules fautes typographiques, le correcteur a déjà de quoi exercer sa vigilance. Il lui faut apporter toute son attention à les prévenir. Souvent, elles ne viennent que d'un détraquement momentané de la machine: interversions ou substitutions de lettres: mais c'est assez pour produire les effets les plus grotesques. Nous n'oublierons jamais le désespoir de ce nouvelliste qui, ayant écrit sur sa copie, dans un compte rendu de discours prononcés par d'éminents personnages: "Quant à M...," lut ensuite dans le journal cette horreur: "Puant à M..." Le typo avait simplement substitué un P à un Q, et l'on avait imprudemment flanqué la ligne en page sans la soumettre à la correction.

D'autres fois, le typo n'a pu venir à bout d'une copie indéchiffrable:: "M. Untel s'est rendu en toute hâte au *cheval* (chevet, évidemment!) de son ami malade..."

Ces coquilles font parfois rire; plus souvent elles font pester, surtout l'auteur de l'article ainsi avarié.

Il y a encore un danger qui nous guette dans la recomposition des lignes; chacune d'elles formant toute une lamelle, si l'on y corrige une faute, il faudra reprendre la ligne en entier, et deux fautes peuvent alors surgir au lieu d'une. Cela s'est déjà vu.

M. Dupire, dans son article du 20ème anniversaire, il y a cinq ans, usait d'une expression très frappante pour désigner le service de la correction des épreuves: il l'appelait le filtre du journal. Remercions-le de ce terme choisi: nous l'interpréterons comme un éloge chaque fois que nous aurons conscience d'avoir bien fait notre travail. Cela doit tout de même nous arriver quelquefois..

* * *

Le correcteur est-il homme de métier ou de profession? Si, à la première désignation, l'on associe indissolublement l'idée de travail pénible, ardu, ingrat, nous n'hésiterons pas à dire que la correction est un métier. D'autre part, puisque l'on exige du correcteur qu'il ait des connaissances sur toutes choses et... bien d'autres encore (1) puisqu'on le suppose infaillible et qu'on recourt si fréquemment à ses lumières(?), ne l'élève-t-on pas dès lors à la dignité de professionnel?

En tout cas, métier ou profession, fichue tâche pour celui à qui elle échoit. Rien n'est moins intéressant, en effet, que ce perpétuel travail d'échenillage de la copie, exécuté toujours à la hâte et qui s'accélère encore à l'heure de la mise en page. A ce moment de la journée, il semble au malheureux technicien de la correction, qui voit les épreuves s'accumuler en masses sur son pupitre, que le nombre des typos a triplé ou quadruplé. Notez qu'il n'a pas le droit de commettre d'erreur. Pourtant, à traquer ainsi fiévreusement la petite bête, le risque est grand de laisser passer la grosse, la bourde colossale susceptible de provoquer les pires colères.

Et quand cela se produit, il faut entendre le beau chahut qui s'ensuit. Dans aucun cas, pourtant, le correcteur n'est pis que complice. La coquille, c'est l'aimable typo qui l'a ciselée; l'erreur chronologique flagrante, c'est le chroniqueur qui l'a commise. Il n'importe: eux sont exonérés; le grand responsable, c'est lui, toujours lui, qui n'a cependant péché que par omission.

N'insistons pas: ça ne changera rien au préjugé. Aussi longtemps que dans les quotidiens l'on emploiera des correcteurs, — et je crains bien pour ces infortunés que ce ne soit toujours! — ils seront les pelés, les galeux d'où viendra tout le mal.

Présumons toutefois, pour ne pas verser dans un pessimisme exagéré, qu'il existe des âmes charitables pour reconnaître que la réconfortante parole: *à tout péché miséricorde*, s'applique aux correcteurs comme au reste de l'humanité, et qu'à ce travailleur intellectuel qui a, comme tout le monde, ses petites préoccupations, ses tracasseries, ses problèmes à régler, il peut tout de même arriver quelque involontaire distraction, un simple moment d'inattention qui suffira à lui faire commettre—ou plutôt à l'empêcher de voir — la redoutable bévue. Et puis, après tout, est-il si terrible que dans un journal, disons de 8, 10 ou 12 pages dont chacune compte 2,100 lignes, d'après le calcul établi ailleurs par notre excellent ami Etienne Gaulin, on relève par hasard 3 ou 4 fautes? Poser la question, c'est y répondre dans le sens le plus charitable.

* * *

Voilà tout le plaidoyer *pro domo* du correcteur; à défaut d'éloquence, l'on y trouvera la sincérité. Et si dans cette chronique où l'on ne vous parle que d'erreurs, de coquilles, il vous arrive d'en relever quelques-unes, dites-vous qu'une longue expérience ne va pas sans quelque fatigue et que l'auteur de ces lignes, heureux de s'être soustrait quelques instants à sa harassante besogne pour causer familièrement avec vous, est bien près de compléter ses vingt-quatre ans de services au *Devoir*. Vous comprendrez dès lors que son oeil soit un peu las; et cela vous engagera, à lui prodiguer les trésors de votre indulgence.

**Edouard BIRON**

(1) Dans les quotidiens français du Canada, les fonctions de traducteur d'annonces se greffent généralement à celles du correcteur, qui doit donc savoir reproduire en termes pathétiques, de l'anglais au français, l'éloge de la célèbre auto **Go-ahead**, de l'incomparable purgatif **Quick-Relief**, des chauds vêtements de la grande maison de confection **You-won't-freeze**.

**Avez-vous besoin de bons livres?**

**Adressez-vous au Service de librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.**

# La monotype

Dans les travaux de luxe et les ouvrages de fantaisie, nos ateliers emploient la monotype. Ce mot est plus que le nom d'une machine. Il désigne un système complet de composition, aussi bien la machine à composer que ses caractères, etc.

Dans la production de pages complètes, l'ouvrage du compositeur à la main est aussi essentiel que celui du compositeur à la machine, parce qu'aucune machine à composer n'existe qui élimine l'ouvrage à la main.

Non seulement la *monotype* fournit-elle une matière que le compositeur peut altérer, corriger à volonté, sans l'aide de l'opérateur à la monotype, mais elle est une fonderie complète de caractères, elle fournit au compositeur tout l'équipement dont il a besoin pour son travail: caractères, matériel d'espaces, filets, interlignes, etc.

La monotype est la plus simple et la plus rapide de toutes les machines à composer.

La composition sur la monotype se fait à part du coulage (*casting*). Il y a le clavier et la couleuse.

Le compositeur du clavier de la *monotype* ne pense pas plus aux caractères coulés que le typographe ne pense à la fonderie en composant à la casse. L'opérateur du clavier n'a pas besoin d'être un compositeur, un mécanicien, un métallurgiste combinés. Placé en dehors des fumées, de la chaleur et de la poussière du coulage, il manie son clavier. Les avantages de cette séparation sont une production constante et continuelle de la composition et du coulage. L'opérateur du clavier, travaillant dans des conditions des plus favorables, sans distractions d'aucune sorte, produit plus et mieux que de tout autre manière.

La machine à couler marche continuellement, faisant un caractère pour chaque révolution, que la copie soit bonne ou mauvaise, que ce soit du français, de l'anglais, de l'allemand.

Le clavier ressemble à un dactylotype gigantesque, avec cette différence qu'il porte 5 alphabets au lieu d'un, comme sur le dactylotype ordinaire, et qu'au lieu de frapper des lettres sur le papier, il fait des perforations sur un ruban de papier, ruban ensuite adapté à la machine à couler. Ce ruban de papier avance, s'enroule sur une bobine spéciale, qui est ensuite transportée sur la couleuse (*casting machine*). Au fur et à mesure, que la composition progresse, des poinçons, 31 en tout, disposés horizontalement, perforent le ruban qui donne la position du caractère, dans le cadre des matières sur la fondeuse.

Le cadre des matières contient 225 matrices, incluant tous les caractères, chiffres, accents, ponctuation, signes, contenus dans ces 5 alphabets.

Des 225 positions possibles du caractère des matrices, 196 exigent 2 perforations, 28 une seule; pour 1, il n'y en a aucune. L'on peut employer différents arrangements et faces de caractères. Placé sur la couleuse le papier perforé, contrôlé par l'air, met le cadre des matrices en place au moyen de leviers et de petits ressorts ingénieusement disposés.

Chaque matrice du cadre est munie d'un trou conique, dans lequel un poinçon s'introduit et s'ajuste parfaitement à la surface du moule. Ce dernier est le coeur de la machine; de lui dépend le *point* ou grosseur du caractère; il subit le plus dur travail. Le métal est forcé dans le moule, après que la matrice a été mise en place à une vitesse de 140 (ou plus) caractères finis à la minute.

Le choix du métal est une question importante dans l'opération de la monotype. Ce métal est chauffé au gaz à une température de 750o F. à 850o F. La batterie de moule, au *Devoir*, compte 1 moule 6 points, 2 moules 8 points, 2 moules 10 points, 2 moules 12 points et 2 moules 14 points; ces derniers servent à interligner la matière de composition pour volume. 2 moules de *displays*, (caractères dont l'on se sert pour la composition à la main) sont interchangeables, pour le 1er, en 12 points, 14 points, et 18 points, et le second, en 24 points, 30 points et 36 points. Il y en a 2 autres pour les filets et interlignes, l'un de 2 points et l'autre de 6 points; le tout est suivi de 14 fontes de 14 points à 36 points pour le *display* et de 24 cadres de matrices de 6 points à 12 points de différents caractères et arrangements pour la composition à la machine.

L'atelier de l'*Imprimerie Populaire (Ltée)* compose généralement les livres à la monotype. Le travail est plus soigné, chaque lettre étant toujours de métal neuf.

**J.-H. FISET**

**Connaissez-vous**

**l'ORVO?**

Ce jeu amusant augmentera votre ORthographe et votre VOcabulaire. Il s'apprend en 5 minutes.

Le paquet 50 sous; la douzaine $4.00 au Service de Librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame est, Montréal.

# NOUS POUVONS VOUS SERVIR

- **Comme Exécuteurs de votre Testament**
- **Comme Fiduciaires pour vos Fonds**
- **Comme Gardiens pour Mineurs**
- **Comme Administrateurs de votre Propriété**
- **Comme Conservateurs de vos Valeurs**
- **Comme Procureurs pour la Perception de votre Argent**
- **Comme Dépositaires dans des Contrats de Donation**
- **Comme Receveurs, Liquidateurs ou Fiduciaires**
- **Comme Fiduciaires pour Institutions**
- **Comme Agents de Transfert et Registraires pour Actions**

**CAPITAL TRUST**
**Corporation Limited**
**711, Côte de la Place d'Armes**
Ottawa MONTREAL Toronto

**DARLING BROTHERS LIMITED**
140 RUE PRINCE :: MONTREAL
MANUFACTURIERS DE
pompes, monte-charge, fournaises et machines à vapeur.
Offrent leurs félicitations au "Devoir" à l'occasion de son 25ème anniversaire de fondation.

*Félicitations et Meilleurs voeux*
au
*DEVOIR*
à l'occasion de son
25e anniversaire
**KRUGER PAPER CO. Ltd**
766, rue Vitré ouest
Téléphone: MArquette 3538
MONTREAL

Fourrures de haute qualité
**SEAL d'HUDSON**
Notre grande spécialité
Réparation et remodelage des fourrures par des experts seulement.
Au "DEVOIR"
*Nos félicitations et nos voeux de succès, à l'occasion de son 25e anniversaire.*
**Bleau & Rousseau**
FOURRURES
DEUX MAGASINS :
3852, rue St-Denis Tél. HA. 8433
5004, rue Sherbrooke O. Tél. DE. 4482

**Hommages et meilleurs voeux au Devoir à l'occasion de son 25e anniversaire**

Notre maison, strictement canadienne, a à peine neuf mois d'existence et, cependant, elle possède déjà une clientèle particulièrement intéressante, qui se fait chaque jour plus considérable. Il n'y a pas à s'en étonner quand on sait que son personnel: administrateur, technicien, etc., a une longue expérience de la photogravure et a fait ses preuves en cette matière. L'outillage, qui est le plus complet et le plus moderne à Montréal, permet une exécution parfaite et un service ultra-rapide.

Un service complet
**DESSINS**
**PHOTOGRAVURE**
**ELECTROTYPIE**
**STEREOTYPIE**
et seul fabricant de la
**"DURA-PLATE"**

J.-M. POTVIN
Vice-président

La PHOTOGRAVURE FEDERALE LIMITÉE
PLateau 8844*
454 Ouest, rue Lagauchetière
EDIFICE UNITY - - - MONTREAL

# Radios

# Réfrigérateurs

# Lessiveuses

GENERAL ELECTRIC

## Le magasin de MUSIQUE le plus complet au Canada

Ed. Archambault ENR.

MArquette 6201

500 est, rue Ste-Catherine

*Rien de meilleur qu'un Stromberg-Carlson*

## Radios Stromberg-Carlson

**Radios**

**DeForest**

**Crosley**

**Lessiveuses Électriques**

**CONNOR**

**Réfrigérateurs**

**HOSTESS**

et *Châtelaine*

**Radios**

**Northern Electric**

## Réfrigérateurs Kelvinator

# PIANOS

Nos petits pianos de modèle "boudoir", ne mesurant que 45½ pouces de hauteur, 49 pouces de largeur et 23 pouces de profondeur, sont uniques dans leur genre. Fabriqués par nos experts, dans nos propres ateliers à Montréal, ce sont les seuls pianos de petit format possédant une sonorité aussi riche et aussi harmonieuse que celle des grands pianos.

## INSTRUMENTS de FANFARE et D'ORCHESTRE

des plus CÉLÈBRES MARQUES EUROPÉENNES et AMÉRICAINES

CHOIX ABSOLUMENT COMPLET D'ARTICLES RELIGIEUX

LES GRANDS SUCCÈS DE LA CHANSON FRANÇAISE

EN MUSIQUE EN FEUILLES ET SUR DISQUES "COLUMBIA" et "PATHÉ"

# La clicherie et la rotative

La forme que l'on vient de terminer à la composition pourrait passer directement à la presse à imprimer s'il s'agissait de tirer le journal au moyen d'une presse à platine, comme c'est le cas pour les livres et pour les travaux de ville en général. Pour l'impression à la rotative, il reste pas mal d'opérations à faire auparavant.

Ces opérations, pour les dernières pages du journal, il faut les expédier en triple vitesse. La dernière forme passe de la composition à la clicherie avant 2 heures. Dix ou douze minutes plus tard, la rotative doit être en marche.

La forme typographique est d'abord lavée et brossée à l'essence. Cette forme est plate comme de raison, puisqu'elle est formée de caractères serrés dans un châssis. Il s'agit d'obtenir des rouleaux, des clichés demi-cylindriques plutôt, qui s'adapteront exactement aux rouleaux de la presse.

Lavée et brossée, la forme reçoit un cataplasme épais et humide, composé de substances qui peuvent résister à de très hautes températures et qui durcissent très vite. Ce cataplasme a l'apparence d'une feuille de carton ou de papier buvard. La forme et son cataplasme passent deux fois sous une presse à bras, pour que le cataplasme humide prenne bien l'empreinte des caractères. Ça n'est pas encore suffisant. Au sortir de cette première presse, forme et cataplasme — qu'on appelle empreinte — *mat*, en anglais — vont pendant quelques minutes sous une presse à vapeur, pour que l'empreinte soit encore plus nette et que le cataplasme sèche. Le clicheur obtient ainsi le *flan*.

La forme contenant une page du journal avait les caractères à l'envers, comme qui dirait une page au négatif. Le flan avec l'empreinte de la forme est la page au positif.

Pour obtenir un cliché demi-cylindrique, en métal, celui qui ira sur la presse à imprimer, le flan s'adapte dans un moule demi-cylindrique, dont il épouse exactement la forme. Le moule est fermé. Par un tuyau il communique avec une cuve où se trouve du métal — plomb et antimoine — en ébullition à haute température. D'un coup de levier, le clicheur verse le métal, qui épouse sur son côté convexe tous les détails du flan. De l'eau froide circule entre les parois du moule. Le métal durcit à l'instant. Le *cliché* sort de sa gangue.

Une scie circulaire en enlève prestement les deux extrémités. On lamine le côté convexe, de façon que le cliché soit bien de la hauteur voulue. Au ciseau, le clicheur et ses aides font sauter les bavures, au rabot, ils ébarbent les bords. Il y a un appareil plus compliqué, automatique, fort coûteux, pour faire toutes ces opérations en quelques brèves minutes. Le *Devoir* n'est pas assez riche pour se le payer.

On immerse encore une fois le cliché dans l'eau froide et on le passe en vitesse au pressier dont la rotative est prête à fonctionner.

Nous venons de décrire là et rapidement le clichage d'une page de journal. Le clicheur, pendant le reste de la journée fabrique des vignettes plates, dans des moules *ad hoc*, au moyen de flans qui lui sont fournis soit par les agences d'annonces ou par le chef des nouvelles. Comme le *Devoir* n'a pas d'atelier de photogravure, les illustrations qu'il publie lui viennent d'agences spéciales. Ce sont des flans que celle-ci font tenir au journal. Le clicheur n'a qu'à les clicher en moules plats. Si notre journal veut publier une illustration qui lui est particulière, il doit s'adresser aux ateliers de photogravure. Ceux-ci emploient divers procédés. Ils fournissent à leurs clients des *galvanos* et des *électros*, qu'il s'agit simplement de monter sur des blocs en bois, de la hauteur des caractères typographiques. Ce travail de montage est encore du ressort du clicheur de même que la fabrication des vignettes à mortaise, qui servent surtout pour les annonces. Une vignette à mortaise est une vignette entaillée de telle façon que l'on puisse mettre de la matière à lire dans une illustration.

Le *Devoir* a le même clicheur depuis vingt-cinq ans, M. Roch Toupin. Il a un assistant, M. Charles Gadbois. Au moment de clicher les dernières pages du journal, les deux assistants du pressier lui donnent un coup de main. M. Toupin est l'un des plus anciens clicheurs de Montréal. Il est dans le métier depuis 41 ans.

## La presse rotative

Quand elle tourne, on l'entend par tout l'édifice qu'elle semble faire vibrer. Simple illusion, cependant; car, à cause de son poids élevé et des vibrations qu'elle produit, une rotative est toujours assise sur des fondations bien à elle qui sont encastrées dans la terre.

Une presse à platine entraîne toutes sortes de complications pour les marges, le registre, la mise en train, la vitesse. La rotative reçoit ses clichés demi-cylindriques sans trop de difficulté. L'ajustement se fait presque instantanément de même que le coincage du cliché sur le rouleau de la presse. Une chose importe toutefois, que le cliché soit absolument conforme au rouleau. Le moindre jeu pourrait causer non seulement du retard dans le tirage mais du dégât dans l'appareil coûteux. Une presse rotative à journal coûte de $20,000 à $50,000 et davantage, et pèse de 30 à 75 tonnes. Il y a des grands journaux qui en ont 5, 8, 10.

Bien avant l'heure du tirage, le pressier — au *Devoir*, c'est M. Léopold Saint-Onge — a mis sa puissante mécanique bien au point. Les grosses bobines de papier sont en place. Les vis de réglage du débit de l'encrier ont été vérifiées, tout a été nettoyé, huilé.

Le dernier cliché en place, un simple contact électrique lance la machine, au ralenti d'abord, puis l'élan pris, un peu plus vite et encore plus vite. La presse du *Devoir*, bien qu'elle commence à prendre de l'âge, peut tirer 35,000 copies de seize pages à l'heure. Généralement on ne la lance pas dans pareille aventure de vitesse. Du 18,000 ou du 20,000 à l'heure lui suffit, en prévision du jour où les lecteurs du *Devoir* étant devenus très, très nombreux, la presse devra faire des efforts en conséquence — ou avoir une remplaçante.

A l'heure présente, il n'a pas que le *Devoir* qui sorte de cette rotative, mais plusieurs autres journaux, notamment le *Bulletin des agriculteurs;* le *Réveil de l'Est*, la *Vie Syndicale*, sans parler des deux journaux réunis, le *Devoir hebdomadaire et le Nationaliste*.

Occasionnellement, la presse du *Devoir* a imprimé le *Canada;* comme il est arrivé que la presse du *Canada* imprime le *Devoir*. Dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agissait d'accidents, car il arrive qu'une presse se détraque. Dans le monde des journaux, malgré les différences d'opinions, l'esprit de confraternité n'en existe pas moins. Un coup de téléphone d'un bureau à l'autre, une équipe mobilisée et l'on imprime l'autre — à charge de revanche.

Le *Devoir* n'est pas un journal épais. Les jours de semaine, quand il tire à huit pages, le tirage ne lui demande pas tout à fait une tonne de papier, une bobine et un tiers peut-être.

Quant au mécanisme de la presse, il faudrait un technicien pour l'expliquer dans ses détails. Disons simplement que la presse non seulement imprime et plie les journaux mais qu'elle en compte les numéros imprimés. Ces numéros, elle les dépose elle-même sur les courroies d'une convoyeuse qui les porte, de la presse au troisième étage, où se trouve l'expédition.

A la publication d'un supplément, dont le format est d'exactement la moitié du journal ordinaire, il n'y a qu'un tout petit changement à faire subir à la presse, et à abaisser un couteau, car le format réduit nécessite un coupage de plus. Le supplément se tire cependant à part et l'encartage dans le numéro régulier est pratiqué à la main par les ouvrières de l'expédition.

E. B.

# L'expédition

A peine la presse s'est-elle mise en mouvement, remplissant l'édifice de son *rou-rou* assourdissant, les courroies du convoyeur apportent les premiers numéros du journal à la salle d'expédition, deux étages plus haut. A cause de la maison qui n'a pas été bâtie pour abriter un journal, les divers services du *Devoir* sont répartis un peu arbitrairement. En d'autres termes, il a fallu tirer le meilleur parti de l'édifice acheté en 1924, où le *Devoir* s'est mis dans ses meubles. Aussi la distribution se trouve-t-elle au troisième. C'est là que les colis seront préparés pour les divers dépositaires de la ville, les gros sacs pour les courriers postaux. Sacs et colis iront par une tour à glissoire aux livreurs qui attendent dans la cour.

L'expédition doit se faire aussi prestement que la fermeture et le clichage de la dernière page, la mise sous presse. Il s'agit en effet d'arriver le plus tôt possible chez les dépositaires du centre de la ville, ceux qui font ce qu'on appelle la *petite vente*, et de ne pas rater les convois postaux. Ceux-ci n'attendent pas. Un courrier perdu, cela signifie que dix, vingt ou peut-être cent abonnés recevront leur journal en retard d'une journée. Or il n'est rien auquel un abonné tienne plus que la quotidienneté de son journal quotidien.

Le chef de l'expédition, M. Hermyle Meunier, est à la tête d'un personnel d'une vingtaine d'employés, hommes et femmes.

Les premiers numéros du journal sont à peine au troisième que déjà ils sont happés par des ouvrières. En un tournemain, elles ont fabriqué, adressé, ficelé des colis qui déjà s'en vont, les uns vers l'hôtel des postes, les autres vers des kiosques du centre montréalais.

L'impression du journal commence entre deux heures et deux heures et quart; le premier courrier postal à ne pas manquer, celui des Trois-Rivières, ferme à 2h. 30; un autre, pour Coteau-du-Lac, à 2h. 35 et ainsi de suite. Il s'agit aussi d'approvisionner au plus tôt certains kiosques, vers l'ouest, jusqu'à l'avenue Atwater, vers l'est, jusqu'à la rue Visitation, vers le nord, jusqu'à la rue Sainte-Catherine. Les autres viendront ensuite à tour de rôle.

L'expédition nécessite naturellement un travail préparatoire: pour les dépôts de la ville, les feuilles d'adresses sont préparées d'avance, chacune portant le nombre d'exemplaires qui vont à chaque endroit; il en est de même pour les dépôts dans les autres villes, Québec, les Trois-Rivières, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, etc., etc. Quant aux abonnés, chacun a sa bande, passée d'avance à l'*adressographe*. Les bandes sont mises en ordre. A mesure que les ouvrières les enroulent prestement chacune autour d'un journal, celui-ci s'en va directement dans le sac postal auquel il est destiné. Les sacs, — il y en a plus de quatre-vingts, — sont disposés d'avance, tout ouverts, sur une charpente en acier. Meunier, l'expéditeur, en lançant les journaux dans tel ou tel sacs, sans jamais manquer son coup, a l'air de jouer au tonneau ou encore, comme on dit dans le faubourg Québec, au *crapaud*.

Pour la distribution en ville, le *Devoir* dispose d'une escadrille de douze voitures automobiles. Le service des courriers postaux a lui aussi ses voitures.

Le service d'expédition comprend donc deux grandes divisions: (a) la livraison à Montréal; (b) la distribution en dehors de Montréal. Pour l'un et l'autre services, les feuilles d'adresses sont préparées le matin, d'après les galées d'abonnements, qui sont corrigées chaque jour d'après une épreuve soumise à celle des employées de bureau, qui ne s'occupe que de la liste des abonnés. C'est Mlle Blanche Valiquette, — 25 ans de service continu.

De ces galées, un apprenti-typographe tire chaque matin, à la presse à main, une liste des abonnements, tant de la ville que de l'extérieur. Ces listes sont dressées sur des bandes de papier qui conviennent à cet appareil que l'on appelle l'*addressographe*.

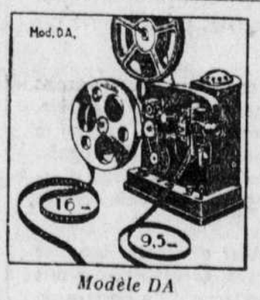
Le chef de l'expédition, au *Devoir*, M. Hermyle Meunier, est un autre ouvrier de la première heure. En janvier 1910, même dès décembre 1909, il avait été chargé de préparer les premières routes montréalaises et rurales pour la distribution du *Devoir*. Ces routes, il a dû souvent, depuis, les modifier. En 1910, par exemple, pour la distribution locale, on ne comptait pas encore sur l'automobile. C'étaient des espèces de charrettes à deux hautes roues, qui portaient le journal aux kiosques de la ville. L'automobile et la motocyclette permettent aujourd'hui de faire parvenir le journal rapidement jusqu'en des endroits aussi éloignés du centre que Bordeaux, la Rivière-des-Prairies, la Ville-La Salle, le Sault-au-Récollet.

Comme M. Beaudet, le prote, M. Meunier a des souvenirs précis des premiers temps du *Devoir*. Il se rappelle que les premiers numéros du journal qui sortirent des presses de la rue Saint-Jacques firent prime. Il n'a pas oublié non plus les difficultés que son service d'expédition eut à rencontrer, en 1910, par suite de la mauvaise volonté de certains maîtres de postes, de certains dépositaires montréalais. Le *Devoir* s'opposait à la "marine de guerre" et des politiciens farouches s'offusquaient de cette attitude. Il n'était pour ainsi dire pas possible de faire accepter le *Devoir* par un dépositaire qui avait le portrait de Laurier dans son établissement. Des maîtres de postes probablement lauriéristes oubliaient pendant des semaines, dans leurs bureaux, et sans les ouvrir naturellement, les sacs qui leur apportaient le *Devoir* pour des abonnés. Il fallut entreprendre des enquêtes, batailler, pour gagner son point. C'était l'époque héroïque du journal.

Dans les premiers temps, le *Devoir* a vu son tirage se gonfler jusqu'au double de l'ordinaire. A certaines époques, pendant la guerre, le tirage a même été bien au delà.

Malgré son tirage, confessons-le, restreint, trop restreint même, le *Devoir* a un champ d'action assez vaste. Géographiquement, ce champ s'étend aux cinq continents. Le *Devoir* compte des abonnés même en Australie et dans certaines îles de l'Australasie, jusqu'aux antipodes.

E. B.

Modèle DA

**BOLEX**

*Amélioration*

*1935*

Il nous fait plaisir d'annoncer que le modèle DA bi-film est maintenant pourvu d'une lampe de 400 watts au même prix qu'auparavant.

Malgré cette grande puissance de luminosité, le film peut être arrêté à volonté sans aucun danger pour le film.

Nous tenons à déclarer de nouveau que tous nos films en location sont absolument ininflammables. Notre système de location s'étend sur tout le Canada. Pour les maisons d'éducation, les très grandes salles et les petits théâtres, nous recommandons tout spécialement notre fameux MODELE G-916.

Tous renseignemnets et circulaires seront fournis sur demande en n'importe quel endroit en Amérique.

**TRANS-CANADA FILM**

**509, boulevard Saint-Laurent**

**Tél. HArbour 6915**

**MONTREAL**



## Le devoir de toute mère envers ses enfants

*Nos meilleurs voeux au Devoir, à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation.*

**C'est la mère qui, dès le bas âge enseigne à l'enfant la grande vertu de l'épargne.**

Les enfants qui ont appris, dans le bas âge, la grande leçon de l'épargne échouent rarement dans l'âge mûr.

Dirigez votre enfant dans le droit sentier en le munissant d'un compte épargne de bonne heure. Vous pouvez lui ouvrir un compte avec un minimum de $1.00.

Nous serons heureux de mettre à votre disposition notre banque à domicile revêtant la forme d'un livre.

LA MENUE MONNAIE QUI SE DILAPIDE SI FACILEMENT EST RECUEILLIE PAR CES PETITES BANQUES ET DEVIENT UN CAPITAL DONT TOUT INDIVIDU A BESOIN, TOT OU TARD, DANS LA VIE.

**QUELQUES-UNS DE NOS SERVICES BANCAIRES:**

**Département d'épargne,**
**Département commercial,**
**Service d'encaissement de coupons,**
**Vente de lettres de crédit circulaires et de chèques de voyageurs,**
**Vente de mandats de banque et de traites,**
**Service de location de coffrets de sûreté,**
**Nantissement de valeurs,**
**Transferts télégraphiques de fonds,**
**Service de location de livrets-caisses, etc., etc.**

*Un bureau de Commissaires-Censeurs s'assure mensuellement que 50% de l'épargne est en liquidité. Notre Banque est la seule en Canada à offrir cette particularité.*

**CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE**

**La Banque Provinciale du Canada compte 317 bureaux répartis dans les Provinces de Québec, de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de l'Ile-du-Prince-Edouard.**

**La Banque Provinciale du Canada**



**PROTÉGEZ NOS BOIS ET NOS FORÊTS**

# Une grande institution canadienne-française

**PIANOS**
Pratte, Langelier
Mansford, Strathmore

**RADIOS**
Toutes les meilleures marques

**HARMONIUMS** (transpositeurs)
Pratte, Langelier

**MEUBLES ET TAPIS**
De toutes qualités et aussi—
Sur commande

**REFRIGERATEURS**
Pour les besoins domestiques et commerciaux:
Franklin, Langelier
Norge et Westinghouse

**REPASSEUSES** (calandres)
Thor, Simplex, Connor

**POELES**
Toutes les meilleures marques
Bois, Charbon, Gaz, Electricité

**MACHINES A LAVER**
Connor, Thor
Franklin, Coffield et Langelier

**BRULEURS A L'HUILE**
Laco, Bunsen
Alasco, Franklin
Mansford

**UTILITES MENAGERES**
Grille-pain
Fers à repasser
Lampes de fantaisie
Horloges Electriques
Balayeuses Electriques
Ustensiles en aluminium
Etc., etc., etc.

**MACHINES A EBENISTERIE**
Boice

**DISQUES**
Victor

**ROULEAUX**
Q. R. S. De Luxe
Paramount

**AIGUILLES**
Victor, Mil-Odi

## LA FABRIQUE
### de J. Donat Langelier, Ltée

Fondée en 1916, l'exploitation commence fin 1917.

Le directeur de la maison avait vite découvert que, pour réussir dans le commerce des pianos et des harmoniums, il faut fabriquer soi-même. C'est la seule façon de donner au client meilleure garantie, meilleur service (y compris les réparations) au plus bas prix. Or cette pratique est la ligne de conduite inaltérable de la maison et c'est à elle seule qu'elle doit son succès.

En 1918, c'est la grande vogue du gramophone.

La maison se lance donc dans cette fabrication, si bien qu'en dix ans elle a fait et vendu près de 50,000 de ces appareils.

A l'apparition de la réfrigération électrique, M. Langelier se rend compte du grand avenir de cette invention devenue tout de suite indispensable pour les particuliers, pour les institutions et pour le commerce. Il décide donc de se lancer dans la fabrication de ces appareils, y compris les comptoirs, et autres meubles (cabinets) destinés à recevoir les organes de réfrigération.

Le succès cette fois dépasse de si haut les prévisions qu'en pleine crise M. Langelier décide de transporter son usine de la banlieue au coeur de Montréal.

Au lieu d'agrandir, il préfère construire à neuf une usine ultra-moderne adaptée spécialement aux nécessités actuelles de la maison. Il y a deux ans, surgissait donc au no 9090 du boulevard Saint-Laurent une superbe usine en béton armé, totalement à l'épreuve du feu et de lignes architecturales de la plus sobre élégance (M. Lucien Parent, auteur de plusieurs édifices remarquables notamment, le noviciat des PP. de Sainte-Croix à Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds, en est l'architecte).

Ainsi est réunie sous un même toit, mais distribuée dans trois départements distincts, la fabrication des trois articles principaux vendus par la maison: le piano, l'harmonium, le réfrigérateur électrique. Résultat de cette concentration et de cette localisation centrale: accélération et efficacité accrues du service et grande réduction dans le coût de fabrication.

Vu la grande demande de pianos usagés, la maison était désormais en état d'offrir au public un piano entièrement reconstruit, aussi bon que neuf, à une économie, pour l'acheteur, de 50%. Seule fabricante de pianos à Montréal, la maison est seule en état d'effectuer économiquement cette réparation. Dans un atelier de réparation, on répare; il n'y a que dans une fabrique que l'on peut construire et reconstruire.

Nous invitons respectueusement le public à venir juger par lui-même. Les visiteurs, tant à l'usine qu'au magasin, sont toujours les bienvenus.

Nous sommes heureux de féliciter chaleureusement le journal "Le Devoir", à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de fondation, — et d'offrir aux membres de son personnel de rédaction et d'administration l'expression de notre sincère estime et nos meilleurs voeux de succès.

## LE MAGASIN
### J. Donat Langelier, Ltée

La maison J.-Donat Langelier, limitée, fut fondée vers le mois de mai 1916 dans l'édifice du théâtre Saint-Denis. Elle ne vendait alors que des pianos.

Un an plus tard, elle était déjà à l'étroit dans ce local. Elle déménage rue Sainte-Catherine, angle de Berri. Au commerce des pianos, elle ajoute celui des gramophones.

En 1920, un concurrent a acheté l'immeuble occupé par la maison, mais le directeur de celle-ci n'en était pas autrement embarrassé: pour la deuxième fois, en effet, l'augmentation des affaires l'avait forcé à chercher un magasin plus spacieux. C'est le dernier déplacement. La maison loue un vaste immeuble qui vient d'être terminé, l'un des plus considérables de tout l'est, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Labelle, et en fait bientôt l'acquisition.

Les radios ont fait leur apparition à cette époque. La maison Langelier joint ce commerce à celui des pianos, des harmoniums et des gramophones et s'y place, comme dans les autres, au tout premier rang des maisons du pays.

En 1932, la maison prit possession de son immeuble immense en entier (six étages, près de 35,000 pieds de plancher) et se lança dans le commerce des meubles. Elle vendait déjà depuis quelques mois les poêles à gaz et électriques, les laveuses électriques, tous les appareils électriques et les ustensiles de cuisine, de sorte qu'on peut désormais chez elle meubler une maison de la cave au grenier. Elle est le grand palais de l'ameublement pour le centre est de la ville.

— Quels sont les facteurs du développement phénoménal de votre maison à une époque où tant d'autres périclitent ou disparaissent?

— Le mérite, répond M. J.-Donat Langelier, à qui nous posons cette question, le mérite en revient exclusivement à notre clientèle. Dès le début, nous nous sommes appliqués à comprendre la mentalité du public acheteur. Nous l'avons comprise: il cherche, à qualité égale, le meilleur prix. C'est-à-dire qu'il a la tournure d'esprit des gens d'affaires qui veulent toujours en avoir pour leur argent. De cela, on ne saurait le blâmer.

"Nous nous sommes appliqués à ne pas dévier de cette ligne de conduite et nous en avons eu notre récompense: en effet, nous avons pu construire en pleine crise une grande usine moderne. Le chiffre de vente que nous avions atteint dans certaines lignes nous justifiait de devenir nos propres fournisseurs, ce qui est encore au bénéfice du client puisqu'il est le premier à tirer avantage de l'économie réalisée par la suppression de l'intermédiaire".

Les vastes galeries de la maison Langelier sont devenues comme la salle d'exposition et de vente de la fabrique. Elles sont plus centrales et conséquemment plus accessibles que la fabrique, mais, dans beaucoup de cas et avec le maximum de commodité, c'est du point de vue prix, tout comme si le client achetait directement de la manufacture.

J. Donat Langelier
LIMITEE

*Fabrique :*
**9090, rue St-Laurent**
**Tél. DUpont 5714 - 5715**

**Montréal**

*Magasin :*
**510 Est, rue Ste-Catherine**
**Tél. HArbour 8111**

# L'administration du "Devoir"

Le *Devoir* est un des rares journaux, sinon le seul au Canada français, dont l'administration soit aux mains de journalistes, des journalistes de carrière. En disant le *Devoir*, nous entendons parler du journal même et de la compagnie qui l'édite, l'*Imprimerie populaire, (à responsabilité limitée)*, puisqu'il faut l'appeler de son véritable nom.

Le directeur-gérant, M. Georges Pelletier, n'a pas besoin d'être présenté en tant que journaliste. Il est journaliste depuis mai 1908. Il signe quotidiennement des articles ou des bloc-notes dans le *Devoir*. De notre journal, dès 1910, il a été dès le début, notre courriériste parlementaire à Ottawa. Est-ce à la Chambre des Communes, en écoutant l'exposé des budgets de l'Etat, en les étudiant, qu'il s'est entraîné dans l'administration d'un budget? En somme l'administration du budget d'un Etat ou d'un journal, cela revient au même: établir la dépense selon le revenu. M. Pelletier a dû entendre dire cela à tant de ministres des Finances qu'il l'a appris, ce qui lui a permis de devenir, en 1924, administrateur d'une entreprise telle que la nôtre.

Le gérant d'affaires du *Devoir*, fonction qui n'a pas sa pareille ailleurs, est un autre journaliste de carrière, M. Napoléon Lafortune. Il fut tour à tour reporter et chef du service des nouvelles au *Devoir*, puis directeur du *Nationaliste*, pendant quelques années, alors que le *Nationaliste* se présentait comme l'édition dominicale du *Devoir*. Journaliste, M. Lafortune a cessé de l'être pour le redevenir. Passé à l'administration, il rentre à la rédaction par un huis, celui de la chronique philatéliste. L'agence des voyages et l'organisation des voyages en groupe du *Devoir* le rattachent cependant à l'administration de façon plus directe. Il est d'ailleurs chargé de la haute surveillance des bureaux et de l'atelier d'imprimerie.

Quant au travail de comptabilité proprement dit, il est fait par trois employés, au service du *Devoir* depuis de nombreuses années: M. Jean Grenier, chef de bureau; M. Arthur Lefebvre, caissier, et M. Paul Cadieux, spécialement comptable aux annonces.

Il va sans dire que le caissier, M. Lefebvre, est gardé à l'oeil par tout le personnel de l'établissement; car, le vendredi après-midi, c'est lui qui distribue le salaire de chacun. D'aucuns regrettent bien sûr que sa visite, du haut en bas de de la maison, ne soit qu'hebdomadaire.

Ce serait révéler un secret de la noble corporation des comptables que de répéter par le menu détail, ainsi que nous ont exposé MM. Grenier, Lefebvre et Cadieux, comment se tient la comptabilité du *Devoir*. Disons qu'il s'agit d'un système, à la fois simple et complexe, pour répondre aux besoins d'une entreprise que l'on peut qualifier de multiple puisqu'elle réunit des services fort divers: journal, annonces, atelier d'imprimerie, agence des voyages, librairie. Le système suivi a été établi autrefois par la maison de comptabilité Hurtubise, Pelletier et Gravel, qui fait encore la vérification périodique des livres.

Chaque service a comme de raison sa petite administration interne. Pour les achats du matériel d'imprimerie par exemple, le prote, M. Beaudet, ou le gérant des impressions, M. Brosseau, en décident, d'accord avec l'administration. De même pour les autres services. Tout ce qui a trait à l'argent, recettes et déboursés, se centralise chez MM. Grenier et Lefebvre. Ce dernier reçoit tous les fonds dans sa caisse et les dépose quotidiennement à la banque. Les paiements sont faits par chèques que signe le comptable, M. Grenier, et que contresignent le directeur-gérant, M. Georges Pelletier, ou son représentant, M. Louis Dupire, un autre journaliste. Les paiements faits en argent, à la caisse, sont exceptionnels et pour de petites sommes.

Quant à la paie du vendredi, la liste est préparée la veille par le chef de bureau et remise au caissier. Se doute-t-on qu'il y a des années où la paie hebdomadaire de tout le personnel atteignait $3000 presque?

La plus grande partie des recettes, qu'elles proviennent de la librairie, des abonnements, de l'agence des voyages ou des travaux d'impressions, vient par courrier postal. Le caissier garde les chèques pour les déposer à la banque; il transmet les lettres qui les accompagnaient aux divers services concernés.

Pour les travaux d'impression, la comptabilité du coût de revient est suivie de près, revisée souvent. Un commis prépare un sac pour chaque commande et il suit la commande dans les divers ateliers: typographie, presses, reliure, brochage, etc. En somme, il s'agit là d'une comptabilité assez semblable à celle qui existe dans un établissement industriel quelconque. Toute pièce, épreuve etc., relative à tel travail, va dans le sac.

### A la publicité

La comptabilité que nécessite la publicité diffère cependant de celle du commerce et de l'industrie en général. Il y a un mode de facture bien spécial pour les annonces. Lorsqu'une commande d'insertion arrive au bureau, elle est remise à M. Cadieux qui en prend note dans un agenda exprès, en inscrivant soigneusement les dates de publication et autres remarques, comme par exemple la place de rigueur à donner à telle annonce dans telle page.

S'il s'agit d'une annonce avec vignette, il faut veiller à ce que les flans pour la fabrication des vignettes entrent au moins deux jours avant l'insertion de l'annonce. Les flans doivent en effet passer à la clicherie et l'annonce doit elle-même se composer assez d'avance, car l'annonceur tient souvent à voir l'épreuve avant publication. Il arrive encore fréquemment que des annonces soient modifiées à la demande de l'annonceur. La veille de la publication, M. Cadieux transmet l'ordre définitif au prote, avec toutes les indications nécessaires, sur un agenda volant.

Quand le journal est paru, la comptabilité vérifie chaque annonce et la mesure à la ligne agate (14 lignes agates au pouce) et la facture également à la ligne agate, selon le tarif prévu. La facture est une feuille qui compte une colonne pour chacun des jours du mois. Les factures vont aux clients — il s'agit comme de raison des annonceurs réguliers — mensuellement. Chaque jour, l'annonceur reçoit, comme pièce justificative, une copie du journal où son annonce a paru.

### Les comptes à percevoir

M. Jean Grenier, en tant que chef de bureau, doit suivre de près la perception des comptes. A ce propos, il nous fait observer l'économie que pourrait exécuter le *Devoir*, journal qui n'est pas riche, si tous ses clients et abonnés s'empressaient d'acquitter leurs notes sur réception au lieu d'attendre, comme certains, trois, quatre et parfois six mois pour le faire et autant d'avis réitérés. Il s'agit souvent de comptes peu élevés, ce qui augmente la proportion des frais (papeterie, sténographie, timbres-poste) qu'occasionne chaque retard. Après six mois, par suite de la répétition mensuelle de la facture, en plus d'une lettre occasionnelle, la perception d'un compte de $2 seulement peut avoir coûté rien qu'en frais postaux, vingt cents s'il s'agit d'un client de Montréal, trente cents, s'il s'agit d'un client d'ailleurs. Quel profit reste-t-il? Quand ces frais se multiplient par plusieurs centaines de clients ou d'abonnés, ils représentent à la fin de l'année, même sans tenir compte de l'intérêt sur l'argent qui reste dû, une somme assez rondelette.

Le *Devoir* confesse qu'il n'est pas riche; et même les petites économies lui sont appréciables. Il compte sur la bonne volonté et l'obligeance de ses amis pour en réussir le plus possible.

### La variété des déboursés

La variété des achats et des déboursés, dans une entreprise comme celle du *Devoir*, est presque incroyable. M. Grenier énumère au hasard, en consultant ses livres, quelques-uns de ceux qu'il a faits au cours d'un même mois: frais de câbles, de télégraphe et de téléphone; contributions à diverses associations, comme celle des maîtres imprimeurs, celle des chefs de tirage, contribution à l'*Audit Bureau of Circulation* (l'*A. B. C.*) pour la vérification du tirage du *Devoir*; achat d'encres de toutes les couleurs, en poudre, en pâte, en liquides, — encre d'argent et même encre d'or; achats de papier à journal, de papier à impressions, de papier à livres, de papier de comptabilité, de parchemin (pour l'impression des diplômes), de papier filigrané, de papier d'emballage, etc.

Au seul chapitre de la colle, dont se servent l'atelier de brochure et le service d'expédition, les achats sont considérables. Il y aussi le pot à colle des journalistes à ne pas oublier. Il faut toujours le tenir plein et il se vide toujours vite.

Il y a les achats d'outils, de parties de machines: couverture en laine pour les presses, couvertures en feutre pour l'atelier de clicherie; les achats de courroies pour les machines, de tympans à renouveler pour les presses à platine, les achats d'huile à machine et d'huile à moteur.

Parmi les frais qu'occasionne encore le journal, il y a les abonnements aux agences de nouvelles, les annonces du *Devoir* qui paraissent occasionnellement dans une revue ou dans un programme-souvenir; les droits d'auteur à payer à la *Société des Gens de Lettres* pour le feuilleton; les frais de correspondances et les frais de voyage des nouvellistes envoyés en mission spéciale, des autres représentants du journal, etc., etc. Même rigoureusement vérifiés, ils forment un grand total élevé.

On n'en finirait pas de tout énumérer. Si modestes que soient ses ressources, le *Devoir* contribue pour sa large part à l'activité économique de la communauté. On le verra par des statistiques qui paraissent ailleurs, dans ce numéro.

Chaque mois, entre le 10 et le 15, le directeur-gérant a devant lui la feuille analysant et résumant, service par service, les résultats financiers du mois précédent. Des mois, il y a surplus, des mois, déficit. Et il faut que le directeur-gérant garde le sourire... et trouve l'argent. Tâche d'autant moins facile qu'il faut que tout cet argent provienne de sources honnêtes et ne comporte aucun asservissement.

E. B.

## Les souhaits d'un confrère conservateur

Du *Journal*, de Québec, numéro du 1er février, sous-titre *Nos souhaits au Devoir:*

Le *Devoir* vient d'entrer dans la vingt-sixième année de son existence. Avec beaucoup de discrétion mais aussi avec une grande sincérité, abonnés, amis et sympathisants ont saisi l'occasion pour lui offrir leurs meilleurs voeux et l'assurer de leur bienveillant encouragement. On nous permettra bien d'y ajouter nos propres souhaits qui ne sont ni moins sincères ni moins chaleureux.

Tout dévoués que nous soyons au parti conservateur, nous n'en comprenons pas moins la nécessité d'une presse indépendante. La faillibilité de la nature humaine invite à la discussion des problèmes, de tous les problèmes, quelle qu'en soit la nature. Sans cette discussion, sans ce choc d'arguments divers, pas de lumière possible.

Dans ce travail de tous les jours depuis vingt-cinq ans, le *Devoir* a sûrement apporté une imposante contribution. Né du mouvement nationaliste, dirigé pendant vingt ans par l'une de nos personnalités les plus marquantes au Canada, M. Bourassa, soutenu sans relâche par une équipe de rédacteurs brillants, courageux et cultivés, il n'a point cessé d'être fidèle à son rôle, de faire sonner dans les débats la note du patriotisme le plus éclairé.

Comme toute institution humaine, il eût évidemment ses travers et ses faiblesses, ses erreurs et ses préjugés. L'antipathie que professe à l'endroit de monsieur Bennett son directeur actuel n'a guère d'autre explication que les liens puissants d'amitié qui le lient à monsieur Lapointe. Monsieur Bourassa qui se plaît à reconnaître en notre chef l'un des plus habiles premiers ministres depuis la Confédération, n'a jamais poussé aussi loin la partialité.

Il y a environ deux ou trois semaines, un excellent article intitulé "démonstration" jaillissait de la plume de monsieur Pelletier. Chiffres en mains, il nous faisait voir comme la fermeture de nos portes à l'immigration depuis 1930 n'avait en aucune manière affecté le développement normal de la population. Apparemment celle-ci s'était accrue au même rythme qu'au cours de la période 1920-1930, alors que les étrangers entraient chez nous par milliers et par milliers. En même temps que l'immigration, c'était l'émigration qui avait cessé.

Un mot de félicitation à monsieur Bennett, en cette occasion, n'eût-il vraiment pas été justifié? N'est-ce pas lui qui eût ce courage de s'opposer à une politique qui, sous les régimes antérieurs et particulièrement sous le gouvernement King, favorisa la fuite des nôtres vers les Etats-Unis? Monsieur Pelletier qui, mieux que tout autre, connait les méfaits que nous a valus une immigration intense, était en mesure, il nous semble, de faire ressortir l'avantage de la politique Bennett sur ce point et de lui rendre justice.

Une oeuvre comme celle du *Devoir*, heureusement, est intéressante à bien d'autres titres. A ce journal de même qu'à son fondateur nous devons en grande partie les quelques principes qui forment, pour ainsi dire, la base de notre patrimoine. Sa répercussion dans les esprits fut incommensurable. Et tel de ces messieurs qui détestent Bourassa serait étonné si l'on lui apprenait qu'il lui doit la plupart des idées qu'il agite dans ses discours.

Le *Devoir* mérite donc de survivre, même si parfois il doit nous contrarier. Sans cultiver à son endroit le fétichisme, ayons pour lui de la sympathie et de l'encouragement. C'est ainsi que nous entendons que se réalisent les souhaits que nous formons pour lui à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire.

POUR VOUS RECHAUFFER ET RECONFORTER
BUVEZ HOT SCOTCH
AUSSI SANS EGAL POUR COCKTAILS
EN VENTE PARTOUT 5¢
CIE DES LIQUEURS CORONA - WI 0470
Maison essentiellement canadienne-française
LANIEL & FRERES
propriétaires
3159, ave Verdun - WI. 0470

La plus grande maison au Canada dans le commerce du Tapis

Une heure chez Lalonde & Frère

Le regard du piéton, du voyageur en tramway ou de l'automobiliste qui passe habituellement à l'angle formé par l'avenue du Parc et la rue Villeneuve, côté Nord-Ouest, tout près de Mont-Royal, est irrésistiblement attiré par d'immenses vitrines où s'étalent parfois de luxueux tapis orientaux, d'autres jours des carpettes Axminster et Wilton, ou bien des linoléums aux patrons les plus modernes. C'est le magasin de H. Lalonde et Frère Limitée, 4800 avenue du Parc, une rue au nord de l'avenue Mont-Royal.

Au rez-de-chaussée
(LES TAPIS ORIENTAUX)

Le visiteur entre. Il est absolument fasciné par le spectacle splendide que lui offre le rez-de-chaussée du magasin H. Lalonde et Frère Ltée. Il se croit transporté soudain dans un palais d'Orient. Les tapis d'Orient, tapis de Chine, de Turquie, de Perse, sont exposés là; les uns sont immensément grands, les autres ont des dimensions un peu moins imposantes et partant plus appropriées à la plupart de nos intérieurs modernes. L'illusion continue à mesure que, faisant lentement le tour du rez-de-chaussée, l'oeil rencontre ici et là des objets de cuivre repoussé ou ciselé, dont un superbe plafonnier.

Il est intéressant de savoir aussi que la maison Lalonde et Frère fait exécuter ses propres dessins en Orient; on peut donc obtenir, si l'on veut, les dimensions, les dessins, et les couleurs désirés en donnant la commande chez H. Lalonde et Frère Ltée.

Au premier
(WILTON ET AXMINSTER)

En arrivant au premier étage chez Lalonde et Frère, le visiteur se trouve en présence d'un étalage varié à l'infini. Là sont les carpettes Axminster et Wilton: la Maison Lalonde contrôle une grande partie des dessins de ces dernières, lesquels lui sont exclusifs. Les carpettes Wilton se font dans quarante-quatre dimensions différentes; souvent elles reproduisent exactement des dessins de tapis orientaux, ce qui les rend très précieuses malgré leurs prix modérés.

Au sous-sol
(Spécialité pour les communautés religieuses)

L'ascenseur ayant conduit le visiteur au sous-sol, celui-ci est agréablement surpris de voir comme les étalages de linoléums et de tuiles caoutchoutées y sont savamment agencés. Les communautés religieuses surtout ont intérêt dans cette section du magasin Lalonde et Frère, ainsi que les architectes et les entrepreneurs. Nous voyons là le plus grand échantillonnage de planches de tuiles au Canada: il y en a trois cents modèles de cinquante-deux teintes différentes, toutes mises en morceaux collés, de sorte qu'au premier coup d'oeil, on a une idée exacte de l'aspect qu'auront les tuiles une fois posées. Le plancher lui-même, au sous-sol, est fait d'échantillons différents de linoléum. La maison, a ses propres experts en posage lesquels peuvent résoudre à la satisfaction des clients, les problèmes les plus difficiles quant à la forme et aux dimensions des pièces à couvrir.

Conclusion

Nous pouvons conclure de tout cela que le magasin H. Lalonde et Frère possède un choix de tapis et linoléums à la portée de toutes les bourses sans exception. La variété est aussi étendue dans les tapis bon marché que dans les autres. Ce que le visiteur conclut aussi en sortant de chez Lalonde et Frère, c'est que le client y trouve un service des plus affables puisque dix-huit employés expérimentés travaillent là conjointement et dans la meilleure entente de façon à satisfaire pleinement toute la clientèle.

H. LALONDE & FRERE LTEE, 4800 AVE DU PARC

Nous tenons en magasin tout ce qui porte le nom de tapis et quel que soit l'article dans ce qui fait l'objet de notre commerce: des plus humbles prélarts aux plus somptueux tapis d'Orient — vous pouvez vous le procurer ici à un prix que nos facilités d'achat nous permettent de faire "raisonnable".

Nos spécialités:

TAPIS D'ORIENT - WILTON et AXMINSTER
LINOLEUMS - TUILE

Au DEVOIR, à l'occasion de ses noces d'argent, tous nos hommages et notre admiration.

LES PLUS GRANDS SPÉCIALISTES EN TAPIS AU CANADA

H. LALONDE & FRERE, Limitée

4800, AVENUE DU PARC

OUVERT LES VENDREDIS ET SAMEDIS SOIRS

Angle Villeneuve, une rue au nord de l'ave Mont-Royal.

AUX MAMANS

Achetez de préférence les Biscuits AETNA pour deux raisons

1o.—Les Biscuits AETNA sont faits d'une farine spécialement préparée pour les enfants en bas âge.

2o.—Les Biscuits AETNA, étant de qualité supérieure, vont bien de pair avec le lait et en complètent la valeur nutritive.

MAMANS!

Préservez la santé de vos enfants en n'achetant que des biscuits purs, de haute qualité, des biscuits légers, vitaminés, reconstituants, tels que les Biscuits AETNA.

COMPAGNIE DE BISCUITS AETNA Limitée
MONTREAL.

La plus importante et la seule PHOTOGRAVURE CANADIENNE-FRANÇAISE à se spécialiser dans les CLICHÉS DEMI-TON EN COULEURS

Un STUDIO d'ART COMMERCIAL

Nos artistes sont en mesure de créer et d'illustrer à la perfection vos imprimés.

SUGGESTIONS, ILLUSTRATIONS, LETTRAGE, RETOUCHE

Un service d'experts en Photogravure

Prompte exécution de clichés en une ou plusieurs couleurs par tous procédés modernes

SERVICE SPECIAL POUR ANNONCEURS

NOS MEILLEURS VOEUX AU "DEVOIR".

Téléphonez MARQUETTE 4549

la photogravure NATIONALE LIMITÉE

59 STE-CATHERINE OUEST, COIN CLARK, MONTREAL.

VOLUME XXVI — No 45 MONTREAL, SAMEDI 23 FEVRIER 1935

Plus volumineux mais jamais "épais"

# LE DEVOIR

Cinquième et dernier fascicule pages 61 à 72

## Les agents de publicité

L'agent de publicité attaché à un journal, bien qu'il fasse, comme le journaliste, quoique d'une autre façon, sa part pour en remplir les pages, n'est pas journaliste au sens strict du mot. Il n'y a pas de doute cependant que certains agents de publicité pourraient être journalistes, qu'ils aient des aptitudes pour cela. A preuve, les deux agents de publicité du *Devoir*, M. Etienne Gaulin et M. Alfred Montambault, sont deux anciens nouvellistes.

Au *Devoir*, M. Gaulin est un vétéran, puisqu'il y est entré, en tant que publicitaire, en 1912, alors que le journal logeait encore rue Saint-Jacques. Auparavant, M. Gaulin avait été reporter dans un journal franco-américain, la *Tribune* de Woonsocket.

M. Montambault, au *Devoir* depuis 1927, avait fait auparavant du reportage pour le *Canada* et la *Gazette* et aussi de la publicité pour quelques maisons de commerce à Québec et à Montréal. C'est ce qui l'a amené au service de publicité du *Devoir*.

Anciens journalistes l'un et l'autre, M. Gaulin et M. Montambault pourraient le redevenir. Ils m'en ont fourni la preuve. L'on m'avait chargé de les interviewer sur leur travail, en vue de cet article-ci pour le numéro du vingt-cinquième anniversaire. Les interviews ont été d'autant plus faciles à prendre que les interviewés se sont eux-mêmes chargés de les préparer. Il ne me reste qu'à les présenter.

### M. Etienne Gaulin

La publicité! Qu'est-ce? Une science? Un art? Selon J. Arren, auteur d'un ouvrage sur la publicité, c'est une science, non pas un art. Science qui serait voisine de la psychologie ou science de l'esprit humain, variée, mobile, complexe comme lui. Un Art? On doit éviter ce mot, dit-il. Il est incontestable que la publicité doit être faite avec une méthode et suivant des calculs qui en font une science, encore imparfaite, il est vrai, mais non un art. La belle présentation des réclames suppose sans doute des qualités artistiques et des dons naturels chez le technicien de publicité; elle ne suffit pas pour faire de la publicité un art.

Cet auteur définit ainsi la publicité: "Elle comprend l'ensemble des moyens de favoriser la distribution dans le public et d'augmenter la consommation des produits de toute sorte qu'on lui offre en échange de son argent."

Le vendeur, en l'occurrence l'industriel, le marchand, l'homme d'affaires, doit donc atteindre l'acheteur en faisant de la publicité sous une forme ou sous une autre. Multiples sont les formes de publicité: affiche, étalage, dépliant, catalogue, circulaire, lettre personnelle, périodique, journal, autant de formes dont la plus usitée est le journal, le quotidien surtout parce qu'il est lu par le plus grand nombre et pénètre dans presque tous les foyers et qu'il est de coût peu élevé.

Comme tous les journaux, le *Devoir* a ses colonnes d'annonces; mais il diffère des autres, du moins de certains autres, en ce sens qu'il n'accepte pas n'importe quoi, de n'importe qui. Ses annonceurs sont choisis. L'agent de publicité, qui fait chez nous double fonction, celle de démarcheur et de publicitaire, doit s'assurer si le client duquel il veut obtenir une commande peut être recommandé aux lecteurs de son journal et si la marchandise annoncée n'est pas de la camelote, ce qui rend sa tâche délicate et parfois assez difficile.

Le client qui partage les idées d'un journal comme le nôtre est assurément plus abordable que celui qui fait de la publicité une question d'affaires seulement. Ce dernier cependant continue à se servir de nos colonnes après un essai loyal, et une fois qu'il s'est aperçu du rendement de ses annonces dans le *Devoir*.

Au client qui n'a jamais ou presque jamais fait de publicité, le démarcheur du *Devoir* doit premièrement donner quelques notions de la science de la publicité. Il ne lui parle pas tout de suite de ligne agate, d'espace libre ou d'espace fixe, termes techniques que le profane ne saisirait pas bien. Il se sert plutôt du mot pouce: il lui explique que dans un pouce il y a 14 lignes agates, que la colonne du *Devoir* contient 300 lignes agates et donc sa page de 7 colonnes 2,100 lignes.

Espace libre veut dire, en termes du métier, que l'annonceur peut employer ses lignes comme il l'entend, quand il le veut, au cours des douze mois qui lui sont alloués par son contrat dont la durée standard est de 12 mois. Le contrat à espace fixe diffère de l'autre en ce sens qu'il doit être utilisé à des jours et à des dates déterminés. Il ne peut être augmenté ou diminué. Le texte reste le même. La carte d'affaires ou carte professionnelle est à espace fixe, de même que les annonces que publie le *Devoir*, dont il a pour ainsi dire la spécialité, dans sa page de la revue de la presse canadienne.

Ce genre d'annonce permet aux clients qui se spécialisent de se faire connaître sans qu'il leur en coûte bien cher. Le tarif est en effet plutôt bas pour ces annonces.

Le *Devoir* a ses pages financière, sportive, féminine, tout comme les autres quotidiens. L'annonceur a le choix de la page suivant qu'il s'adresse à l'élément féminin, à l'amateur de sports, ou encore à ceux qui ont des placements d'argent à faire.

### M. Alfred Montambault

"Le nouvelliste et l'agent de publicité, nous dit-il, ont ceci de commun, qu'ils font la chasse l'un et l'autre, celui-là aux nouvelles, celui-ci aux annonces.

"Le nouvelliste cède sa prose pour rien — M. Montambault nous donne ici la preuve qu'il a bien été reporter — tandis que l'agent de publicité demande un prix élevé de tout espace qu'il vend à l'annonceur.

"L'annonce, à cause des revenus qu'elle procure, est indispensable à la vie d'un journal. Dans le cas du *Devoir*, il n'est pas très facile d'en obtenir autant que dans un très grand journal, pour plusieurs raisons:

"1.—Le tirage d'abord. C'est le fort atout d'un agent de publicité en Amérique. L'atout vaut d'autant plus que le tirage du journal est considérable. L'atout tirage est ce qui importe auprès de presque tous les annonceurs, petits ou grands. Ils n'ont pas tant raison que cela d'y insister, mais c'est le préjugé courant qui a tort de ne guère tenir compte du pouvoir d'achat des clients.

"Si je sollicite certains clients, ils me regardent de l'air amusé que prendrait par exemple le directeur de la police, si j'allais lui demander mon entrée dans son service. (Notons en passant que M. Montambault est de toute petite taille et que la haute stature est une condition essentielle à l'admission d'un citoyen dans la force policière de Montréal).

"C'est encore le tirage qui guide surtout les agences de publicité, celles qui procurent le plus d'annonces aux gros journaux. Les gros journaux versent plus d'argent dans la caisse des agences, car les tarifs de publicité de ces grands journaux sont élevés en proportion du tirage; or, les commissions payées aux agences par les journaux sont en proportion du tirage et des tarifs de ces derniers. Les journaux à tirage moyen ou limité ne sont donc guère favorisés par les agences, sauf quand elles y mettent quelque discernement. Et elles n'en abusent jamais.

"2.—Les sympathies: Dans le monde de la publicité, la solidarité entre gens de langue anglaise se manifeste de façon marquée, même s'ils n'en disent rien. Le *Devoir* n'obtient guère la sympathie de la part de la masse des annonceurs de langue anglaise, parce qu'il leur paraît trop français. Il y a à cela de fort honorables exceptions, — car il y a des maisons où ce facteur ne dérange rien.

"Chez les politiciens, ni les bleus ni les rouges n'ont d'affection particulière envers un journal libre et qui tient à sa liberté. Certains bleus comme certains rouges détestent cela et le disent.

"Il est enfin des gens qui, n'étant ni bleus ni rouges, ne nous aiment pas plus parce qu'ils préfèrent un gros journal. Certains gardent même rancune au *Devoir* de telle ou telle attitude qu'ils n'ont pas aimée et qu'il a prise par souci de la chose publique.

De la part d'un autre journal, la même chose les laisserait dans une entière indifférence. C'est sans doute que ce que ces journaux disent n'a pas l'importance de ce que dit le *Devoir*.

"Autant d'états d'esprit et de sentiments dont un agent de publicité du *Devoir* doit tenir compte.

"3.—Journal de classe — Sauf pour certains genres d'affaires, l'annonceur sans grande instruction ne s'intéresse guère au *Devoir*. Il y perd évidemment. S'il s'arrêtait à réfléchir, il ne manquerait pas de s'en rendre compte. Dans le *Devoir* son annonce ne serait pas perdue dans un déluge publicitaire, ce qui est souvent le cas dans les gros journaux. Et puis il y a le pouvoir d'achat de la clientèle du *Devoir* qui est de tous les quotidiens français du soir à Montréal celui qui recrute la meilleure clientèle, de ce point de vue.

"Malgré des handicaps nombreux, dont le moindre n'est pas l'incompréhension de certains annonceurs, l'agent d'annonces du *Devoir* doit être constamment à l'affût. Car l'annonce est l'une des sources de revenus dont le journal a besoin pour vivre, du moment qu'elle est honnête.

"Que l'annonce vienne directement ou par l'intermédiaire d'une agence, le représentant du journal a tout le temps de quoi faire. Il doit connaître le tempérament, les idées, les opinions et les manies même, parfois, de l'annocneur probable ou éventuel.

"Il faut prendre contact avec lui au bon moment: une minute trop tôt, une minute trop tard, il n'en faut pas plus pour faire rater un contrat. Si une campagne de publicité est déjà amorcée par une agence, il est pratiquement impossible de faire inscrire le journal sur la liste.

"A ce propos, il est souvent plus facile de gagner son point avec l'annonceur sans attache avec une agence. Par contre, la clientèle d'une agence offre des avantages indéniables. L'agence respecte généralement le contrat qu'elle a signé. Il arrive qu'un annonceur direct ne fasse pas de même, qu'il invoque toutes sortes de prétextes pour ne pas payer une annonce ou des annonces publiées. Certains annonceurs ne sont satisfaits que si une annonce leur a rapporté tout de suite dix ou vingt fois ce qu'elle leur a coûté. C'est qu'ils n'ont pas une juste idée de la publicité.

"L'agent de publicité doit être courtois, bien mis, patient et toujours de bonne humeur. Parfois, il lui faut faire antichambre longtemps, bien des fois de suite, pour aprendre en définitive que ses efforts ont été vains. Il y a aussi la concurrence des agents des autres journaux, dont les uns ne sont guère loyaux, si d'autres sont de braves garçons. Suivant les saisons et les événements, l'agent de publicité doit savoir rire avec les uns, pleurer avec les autres, s'indigner souvent...

"Un contrat signé, le plaisir n'est pas fini. Dans le cas d'un annonceur direct, il faut à l'occasion l'aider à préparer le texte de l'annonce, en faire la traduction, s'il s'agit d'un annonceur anglais, trouver des vignettes, faire des suggestions, suivre la composition, surveiller la correction des épreuves. Le lendemain de la publication, si l'annonceur s'aperçoit qu'une virgule a été mal placée, il s'en plaint. Certains crient, tempêtent, menacent de ne pas payer, demandent une nouvelle insertion, qui ne leur donnerait d'ailleurs pas plus de satisfaction. Car l'acheteur ne s'arrête guère à la virgule déplacée.

"Autant de petits inconvénients qui ne se présentent pas si l'agent traite avec une agence. Celle-ci fournit généralement ses commandes d'insertion des mois à l'avance, en spécifiant bien les dates, en indiquant la grandeur des annonces, les pages ou les endroits où elles doivent paraître. Il est rare que le journal ait de la composition à faire, dans le cas des agences, car elles fournissent le plus souvent matières et clichés, le tout prêt à mettre en page.

"En plus de son travail de sollicitation par contact personnel, l'agent de publicité mène une correspondance suivie avec les annonceurs et les agences de publicité du Canada et de l'étranger. Il s'agit de trouver des *tuyaux*, de pressentir les campagnes de publicité à venir, de s'assurer des appuis ici et là, de ne pas manquer les rendez-vous donnés un, deux ou trois mois à l'avance.

"Au moment de conclure cette entrevue, M. Montambault se redresse de toute sa taille: "Comme l'agent de publicité est l'émissaire de son journal, il doit en tout et partout le représenter avec dignité. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il soit un surhomme".

Disant cela, M. Montambault élève la main au-dessus de sa tête, peut-être pour laisser entendre qu'il fait allusion à la taille. Le geste fait, il poursuit:

"Mais, comme le journaliste, l'agent de publicité doit avoir des connaissances générales, de la culture, de façon à pouvoir intéresser les gens les plus divers, de l'entregent, autant qu'un voyageur de commerce ou un coulissier de la politique, de bonnes manières, en un mot être quelqu'un qui soit à la hauteur et à l'aise en causant avec un ecclésiastique de haut rang aussi bien qu'avec un ministre, un aspirant ministre, un candidat défait, un homme d'affaires, un chef d'entreprise, un boutiquier ou un ouvrier. L'agent de publicité doit savoir répondre à tout, écouter avec calme tout le mal qu'on dit de son journal sans y croire cependant — et de ses rédacteurs — que de gens savent mieux faire un journal que des journalistes de carrière, — sans y croire outre mesure non plus — et accepter avec un gros grain de sel les compliments qu'on peut lui asséner".

Où l'on voit que M. Montambault est un philosophe teinté d'une pointe d'humour, ce qui ne l'empêche vraisemblablement pas d'obtenir de plantureux contrats de publicité pour le *Devoir*. Depuis feu Dollfuss, il n'y a pas à désespérer des hommes de petite taille. Napoléon Ier était bien de la confrérie.

**Emile BENOIST**

## La biscuiterie Viau

La biscuiterie Viau, entreprise canadienne-française dont la fondation remonte à 1867, est aux premiers rangs de celles qui nous font le plus honneur. Elle a su conserver jusqu'ici, son identité canadienne-française et est devenue ce que l'on convient d'appeler une industrie nationale. La biscuiterie Viau a progressé avec le pays. La solidité des principes d'affaires de son fondateur, M. C.-T. Viau, est à la base de ses succès — elle en a fait une des biscuiteries les plus importantes au pays. Ces mêmes principes, un conseil d'administration et un personnel d'expression française continuent à les pratiquer avec un succès large et incontesté qui atteste que l'initiative et la compétence administrative de nos compatriotes peuvent, de concert avec une main d'oeuvre experte et un esprit de coopération étroite, non seulement créer et accomplir une oeuvre de première importance, mais la perpétuer. Les directeurs actuels sont MM. Théophile Viau, président, A. Hudon, J.-E. Labelle C.R. régisseur du C.N.R. J.A. Lemieux et Emile Chaput, directeur-gérant.

## Catéchisme pittoresque

PAR M. L'ABBE VICTORIN GERMAIN

Brochure de 176 pages, 180 gravures, au comptoir, 15 cts; par la poste, 20 cts.

Mgr l'évêque de Gaspé: — "Je crois votre livre très propre à procurer aux parents et aux institutrices, par son langage simple, clair, l'intelligence des choses qu'ils doivent enseigner aux enfants; propre aussi à fournir aux catéchistes de toutes catégories, prêtres ou autres, *un modèle de la simplicité avec laquelle il faut parler aux enfants* des choses élevées de la religion. Mais j'y mets une condition: c'est qu'on ne se mette pas en frais de faire apprendre le texte par coeur, et que l'on se contente de saisir la moelle de la doctrine pour en nourrir l'esprit et le coeur de l'enfant."

SERVICE DE LIBRAIRIE DU *DEVOIR*, 430, rue Notre-Dame est,


FÉLICITATIONS AU "DEVOIR" A L'OCCASION DU 25e ANNIVERSAIRE DE SA FONDATION

Quand vous achetez

68 années de fabrication et de perfectionnements ont fait des produits VIAU les meilleurs de "chez nous"

un objet quelconque, vous cherchez la qualité et savez la reconnaître; aussi stipulez-vous la marque de l'article que vous désirez. S'il s'agit de biscuits et de sucreries, vous exigez les VIAU, parce que vous les savez faits d'ingrédients absolument purs, à quoi ils doivent leur digestibilité incomparable, leur heureuse influence sur l'organisme. Vous exigez les produits VIAU parce que exempts de succédanés et très nutritifs, les estomacs les plus délicats les accueillent avec faveur. Vous les exigez parce que vous pouvez les acheter à des prix adaptés aux conditions actuelles et vous en avez vraiment pour votre argent.

LA CORPORATION DES BISCUITS VIAU, LIMITEE

MONTREAL

Succursales à Québec et Winnipeg

# Le tirage et ses problèmes

Il y a une couple d'années, M. le sénateur Graham, lui-même propriétaire de journal, se demandait s'il y avait 5 quotidiens au pays faisant leurs frais. Publié à perte ou à profit, le journal est une industrie. Elle jette tous les jours son produit sur le marché. Ce produit est un produit fini dès qu'il sort des presses. Il faut en disposer. Dans les autres industries, c'est le rôle du gérant des ventes. Dans un quotidien, c'est celui du chef du tirage. Sa besogne peut être considérable. Cela dépend, il va de soi, de ce qu'on attend de lui et de la latitude qu'on lui laisse, tout comme dans le cas d'un gérant des ventes.

Dès la sortie des presses, il s'agit de disposer de l'édition du jour. Le premier quotidien en vente s'assure généralement le plus de clients. Alors, pour les accaparer ce serait une course entre les différents journaux. A la fin, ceux de l'après-midi feraient concurrence à ceux du midi, et ceux-ci la feraient à leur tour aux journaux du matin. Ici intervient un règlement de la *Presse Canadienne*. Il fixe les heures où un journal peut être en vente. Le samedi, autrefois, c'était dix heures. On se plaignait que les journaux de Montréal étaient en vente le samedi après-midi à Québec, tandis que le *Devoir* ne l'était que le soir. Une enquête nous apprend que des journaux mastodontes remplissaient, Jonction Saint-Martin, un wagon de leurs numéros. Le rapide Montréal-Québec arrivait à 9.57 hrs, le cueillait et repartait à dix heures. Que faire? Le *Devoir* ne pouvait noliser de wagon. Le journal devait rester sous notre garde jusqu'à 10 heures. L'infraction aux règlements de la *Presse Canadienne* expose à l'amende, puis à la suspension comme membre de cette agence. Voilà comment un problème de tirage peut avoir ses répercussions sur notre principale source de nouvelles.

Un autre train passait à la Jonction St-Martin peu avant celui de Québec. Les premiers numéros publiés le samedi furent mis en sacs pour cette ville. Un débrouillard, représentant de la deuxième génération au service du *Devoir*, s'en chargeait, courait au Viger, prenait le train, descendait à la Jonction, attendait le rapide et comme celui-ci se mettait en marche, il lançait son fardeau dans le wagon de messagerie. Il lui fallait ensuite attendre jusqu'à midi pour rentrer à Montréal. La difficulté disparut lors de la dernière réunion de la *Presse Canadienne*: l'heure du samedi fut avancée de 30 minutes.

### Le nombre de pages

Notre journal a généralement 8 pages. Quand il en a 10, il va souvent sous presse quelques minutes en retard. Ce fut le cas plusieurs fois en décembre, à cause des comptes rendus de l'enquête sur l'électricité. Cherchez qui en a mieux rapporté les séances que le *Devoir*? Parce qu'il allait aux clients un quart d'heure après les autres quotidiens, la petite vente fléchissait. On appelle "*petite vente*" les journaux offerts par les camelots dans la rue. Ils en prennent une quantité variable. Plus ils ont le journal tôt, plus ils ont chance d'en disposer. La petite vente baissait. Chiffres en main, le chef du tirage entra chez le directeur et lui dit: "Le journal sort trop tard: la vente s'en ressent." — "Et moi, répondit-il, je n'ai pas l'intention de publier le journal avant qu'il soit complet". Voilà un problème pour le chef du tirage quand il se heurte à un directeur qui a cette conscience professionnelle.

Il y a de quoi lire dans 10 pages du *Devoir*; mais cette matière à lire il faut la composer. Nous avons des as qui le font. Nous avons aussi d'excellents correcteurs, indispensables ouvriers d'un journal présentable. Cependant, 10 pages menacent toujours de retarder le journal. Dire comment la menace disparaîtrait, c'est avouer notre pauvreté. Une autre linotype supprimerait les retards. Une linotype peut être un problème pour le chef du tirage; d'autant que si d'un coup il annonçait 5,000 abonnés de plus au directeur, il est sûr qu'il y aurait au moins un linotypiste de plus à l'emploi de notre journal.

Une observation. On dit parfois que le *Devoir* a une tenue trop sévère, qu'il n'est pas assez "peuple". Quoique la petite vente fléchisse lorsqu'il va sous presse en retard, nous constatons, d'autre part, que l'ensemble du tirage monte les mois où nous publions plusieurs numéros de 10 pages. Donc, on ne trouve pas le journal trop sérieux; ce que l'on veut c'est le volume. Pour régler ce problème, il faudrait nous aider à obtenir plus d'annonces. C'est généralement la quantité d'annonces qui règle le nombre de pages d'un journal.

### Livraison en ville

Des presses, le journal passe à l'expédition. Il est question ailleurs du travail qui s'y fait. Un certain nombre des premiers numéros tirés vont au bureau pour la vente au comptoir. L'édition n'est pas toute imprimée, et déjà il y en a des sacs rendus aux gares et à l'Hôtel des Postes. Le journal s'imprime encore et déjà il est en vente dans tout le centre de la ville. A moins d'anicroche, moins d'une heure après l'impression du premier numéro, toute l'édition est expédiée. Les livreurs s'entr'aident pour préparer leurs rondes. Dès qu'une est prête, un distributeur part. Si le journal est en retard, tous s'efforcent de regagner du temps. Le travail est fait avec tant de dextérité qu'il est rare qu'ils puissent rattraper plus de 5 ou 6 minutes.

Passons à la livraison. Chaque jour le chef du tirage a devant lui un rapport indiquant l'heure du départ de chaque distributeur. Sans les prévenir, à tour de rôle, il les a tous accompagnés dans leurs rondes. Il sait comment ils s'acquittent de leur tâche. Toujours sans prévenir, il se rend à différents endroits de la ville. Il constate si cela correspond au temps pris pour arriver à cet endroit quand il accompagnait le livreur. Il vérifie si celui-ci siffle en livrant le journal. Le *Devoir* a de fidèles et bons distributeurs. Ils sont fiables et dévoués. L'esprit qui les anime est intéressant: ils s'efforcent de bien livrer le journal afin que le tirage monte. L'occasion s'offre de rendre témoignage à ces artisans d'une oeuvre comme la nôtre; nous ne la laissons pas passer.

Malgré toute la bonne volonté du personnel, on se plaint quand même de la distribution. Sans doute, il peut se glisser une erreur; il peut y avoir un oubli quelque part: c'est humain. Mais, le client a toujours raison. Ce principe d'affaires des temps modernes, que nous mettons le plus possible en pratique au tirage, fait gagner bien des mérites à ceux de nos employés qui ont affaire au public. Souvent, lorsque le client téléphone, le distributeur est encore sur la route, et nous ne le verrons que le lendemain. S'il lui reste un paquet à la fin de sa ronde, il retourne le porter. Il arrive que le paquet a été pris ou volé à la porte. C'est qu'on n'est pas sorti au coup de sifflet du distributeur. Le client a quand même raison. Parfois les journaux sont à la porte et l'on nous soutient qu'ils n'ont pas été livrés; mais le client a raison. Il affirme avoir reçu des journaux mouillés ou déchirés, quand ce n'est pas les deux. Nous avons un moyen de vérifier dans la plupart des cas, mais il n'est pas sage de le divulguer ici. N'oubliez pas: le client a raison. On nous prévient encore que nos livreurs *vont* casser les vitres ou assommer les gens avec les journaux, etc., etc. Vouloir toujours donner raison au client sans nuire au journal est un problème équivalant à la quadrature du cercle. La livraison offre des problèmes auxquels il faut tous les jours chercher une meilleure solution que celle de la veille. Certains voudraient que le livreur dépose les journaux sur leur comptoir. Le grand secret de la vente d'un journal, c'est: *le livrer vite*. Nos amis les mieux intentionnés parfois retardent la livraison. Toutes les fractions de minutes prises en sus de ce qu'il faut pour servir chacun des clients s'additionnent et causent un retard important chez le dernier dépositaire servi.

### Dépôts "privés"

En parlant de la distribution, on ne peut passer sous silence les dépôts "privés". Ils présentent le gros problème du tirage en ville. Ils ont multiplié les arrêts des rondes, et ce sont généralement les arrêts les plus longs. Ils comptent les clients les plus difficiles à servir. N'oublions pas que le secret de vendre un journal, c'est: *le livrer vite*. Ces dépôts, nous les inaugurâmes pour rendre service à nos amis. On nous représentait que nous aurions une augmentation de tirage. Nous avons constaté surtout un déplacement de numéros. En ouvrant un dépôt privé pour 2 numéros, il est arrivé de perdre deux dépôts réguliers. Le dépositaire peut être le meilleur propagandiste dans une ville. Après avoir ouvert un dépôt privé, nous sommes tout à coup en présence d'un seul abonné à $9.00. Nos livreurs ont le tour de lancer un paquet d'au moins 2 numéros; un seul n'est pas assez pesant. Il est "inlançable": le livreur doit descendre de voiture. Il est normal que le lecteur retienne son numéro chez le dépositaire: le distributeur doit *livrer vite*. Notre intention n'est pas de faire la livraison individuelle. Cela ferait surgir des problèmes qu'on ne soupçonne guère.

Qu'on daigne noter ceci: nous n'ouvrons plus de dépôts privés.

### Sur les trains

Souvent, nous dit-on, on ne peut se procurer le *Devoir* en chemin de fer. Les camelots des trains font-ils rapport à leurs chefs qu'ils en ont manqué? C'est douteux. Le problème sera réglé le jour où ceux qui ne peuvent se procurer notre journal en convoi nous écriront pour s'en plaindre. Nous ferons parvenir ces plaintes à qui de droit.

### Abonnés par la poste

On prend connaissance, au tirage, de toute la correspondance qui a trait à l'abonnement. Chaque lettre reçoit l'attention voulue. Le courrier fait surgir nombre de problèmes. Il révèle surtout le nombre de braves gens que nous comptons parmi nos abonnés.

Quand la distribution par la poste fait défaut, si la plainte nous est faite, nous la transmettons, après avoir vérifié qu'il n'y a pas manque de notre part, à l'administrateur du service postal à Montréal. Nous indiquons combien de fois la semaine le numéro en cause part dans un sac étiqueté de telle manière; ce sac s'en va à telle gare ou à l'Hôtel des Postes, à telle heure. Si plainte est faite au bureau de poste local, elle va également à l'administrateur du service postal. Nous lui fournissons les mêmes renseignements. Au journal nous surveillons alors l'expédition du numéro. A son tour la poste exerce une surveillance sur ce seul numéro tant qu'il n'est pas rendu à l'abonné. Après une longue surveillance, quand l'on a constaté qu'il le reçoit bien régulièrement, une lettre nous prévient du fait.

Si un numéro est mal ou insuffisamment adressé, ou s'il n'est pas réclamé, ou encore s'il est refusé, les Postes nous le retournent sans délai: nous faisons les corrections nécessaires. S'il y a décès de l'abonné et que son exemplaire n'est plus réclamé; si à échéance l'abonné, ne voulant pas renouveler, refuse son journal; si l'abonné change d'adresse au su du maître de poste: immédiatement celui-ci nous en prévient par écrit. Le temps n'est plus où certains maîtres de poste devaient s'excuser d'avoir oublié le *Devoir* sous le comptoir. Aujourd'hui, en général, nous n'avons qu'à nous louer de la bonne volonté et de la courtoisie des employés des Postes; et ceci s'applique en particulier à ceux de Montréal avec qui nous avons si souvent à traiter.

Si l'abonné reçoit un numéro déchiré, rarement plus que le quart du haut de la première page, c'est peut-être qu'on a marché sur le sac de courrier. Nous sommes impuissants à corriger cela. Le journal est parti en bon état de l'établissement. Tout ce que nous pouvons faire, c'est le remplacer sans mot dire... et sans jeux de mots.

Il y a une classe d'abonnés qui ne peut se plaindre d'irrégularité dans la réception du journal sans menacer de discontinuer l'abonnement. A part d'être désagréable, cette menace est tout à fait superflue. L'abonné a droit à son journal régulièrement. Nous entendons bien le lui servir. Nous voulons, en plus, donner ce qu'on appelle en anglais du *service*.

### Nous vendons le journal

La comptabilité remet au tirage les chèques non honorés pour abonnements. Elle lui signale les comptes en souffrance des dépositaires. Se faire payer est souvent un problème. Puis, il y a les abonnements en retard. "Vous n'aviez qu'à cesser d'envoyer le journal à échéance!" Si on le fait, la plupart demandent: "Pensiez-vous que je n'étais pas capable vous payer?"

Il y a les numéros de service. Ainsi nos employés ont leur numéro sans frais. Chaque conducteur de courrier a le sien. On ne pourra le soupçonner s'il en manque un dans ses sacs. Dans nombre de quotidiens où le tirage a son budget, chaque département solde les abonnements de son personnel. Le numéro d'un correspondant est compté à la rédaction. Le service des annonces paiera les numéros aux agences de publicité. Le revenu-abonnement monte d'autant, le tirage aussi: les numéros comptent alors. Chaque annonceur a droit au numéro qui contient son annonce. Il est juste qu'il constate qu'elle a paru. Ce qui n'est pas juste, ce sont ces annonceurs qui tentent d'avoir en numéros du journal la valeur de ce qu'ils versent en publicité. Quel problème de restreindre leur appétit tout en ne les froissant pas! D'autres an-

(Suite à la page 63)


INSIGNES EN OR, ARGENT, BRONZE ET ALUMINIUM
MEDAILLES COMMEMORATIVES ET DE CLASSES
BAGUES POUR FINISSANTS
MEDAILLES POUR
SOCIETES, CLUBS, ETC.

*Dessins soumis sur demande*

Que le DEVOIR vive encore longtemps! Ses vingt-cinq années écoulées, fécondes dans tous les domaines de l'activité nationale, ont été une source d'inspiration pour tous les hommes d'oeuvres, grands patriotes.

C. LAMOND & FILS
MANUFACTURIERS DE BIJOUTERIE
929, rue Bleury — Montréal — Tél. LA. 1771

Max Beauvais
LE PLUS IMPORTANT MAGASIN D'ARTICLES POUR HOMMES AU CANADA

Nos meilleurs voeux au DEVOIR à l'occasion de son 25e anniversaire

Deux institutions canadiennes-françaises où l'élite se rencontre

A cause de leur caractère spécial, elles conviennent particulièrement à la meilleure classe qui trouve tout ce qu'il lui faut — chez l'une pour être bien habillée et chez l'autre pour être bien renseignée.

Max Beauvais
385 rue St. Jacques O.

ARTHUR POULIN
président et dir.-gérant

1910 — 1935
Hommage
au
vaillant lutteur
Le 'Devoir'
constamment
sur la
brèche depuis
25 ans
et
meilleurs
souhaits

Un AMI

La maison L. C. BARBEAU LIMITÉE

Est heureuse de s'associer aux admirateurs du DEVOIR, qui vient d'atteindre ses vingt-cinq ans d'existence, pour lui offrir ses FELICITATIONS et ses VOEUX DE SUCCES.

25 ème ANNIVERSAIRE du DEVOIR

Et rappelle à la direction, au personnel, aux amis et lecteurs du DEVOIR qu'elle offre cette année

LES FAMEUX RADIOS
VICTOR
"GLOBE TROTTER"

L. C. BARBEAU LTÉE. 281 CRAIG O. LANCASTER 1167

Laura Secord
FELICITE
LE DEVOIR

● En adressant ses félicitations cordiales à ce grand journal, à l'occasion du 25ème anniversaire de sa fondation, cette organisation nous rappelle que les bonbons Laura Secord constituent, depuis 20 ans déjà, l'un des agréments de la vie montréalaise.
Les bonbons Laura Secord sont faits des meilleurs ingrédients que le monde puisse fournir et servis frais dans les nombreux magasins Laura Secord, tous très commodément situés.

donnez des Laura Secord BONBONS
FRAIS DE FABRICATION DOMESTIQUE

# Le tirage et ses problèmes

(Suite de la page 62)

honneurs, et non des moindres, trouvant dans les rapports de l'*A. B. C.* trop de numéros de service, classeraient le journal au rang d'une circulaire. Celle-ci se distribue gratuitement. Des gens nous demandent le journal à titre gracieux. A les entendre, comme ils nous rendent service! Le meilleur service à nous rendre, c'est de payer son numéro. Nous vendons un journal, nous ne le donnons pas. Comme nous le disait l'ancien chef de tirage d'un grand quotidien anglais de Montréal: *"C'est incroyable de voir à quoi des gens ont recours pour épargner deux ou trois sous par jour"*.

D'autres voudraient le journal à rabais. Il n'y a rien de plus malsain pour un tirage que de ne pas maintenir les prix. Un chef de tirage à son affaire ne perd jamais de vue ce que sera le revenu moyen par abonnement à la fin de l'année. Contrairement à ce qui se produit ailleurs, la principale source de revenus du *Devoir* n'est pas les annonces, mais l'abonnement. Le relèvement des salaires dépend donc pour nos 104 employés de la vente du journal. Là, le problème est aigu pour le chef du tirage; pourquoi lui demander de sacrifier ce qui revient légitimement à d'autres? "Mais, tel autre journal se vend tant!" C'est possible; mais nous estimons que le *Devoir* vaut ce que nous en demandons. Chaque journal a fixé ses prix. Ils apparaissent dans les rapports de l'*A. B. C.* Toute réduction consentie y est mentionnée.

### L'A. B. C.

Qu'est-ce donc que l'*A. B. C.* ou l'*Audit Bureau of Circulations* (Office de contrôle des tirages), puisqu'il faut l'appeler par ce nom? C'est l'association des plus importants annonceurs, et de journaux et de revues de toutes catégories. Son rôle est de déterminer exactement les tirages. Cela permet les comparaisons sur de mêmes bases dans un territoire donné. Autrement la chose serait impossible. Souvent un journal qui n'est pas de l'*A. B. C.* réclame un tirage plus élevé qu'il ne l'est. Un quotidien prétendra avoir un tirage de 7,000; qu'on vous conduise aux presses voir s'il tire plus de 3,000, bouillon compris. Il faut savoir interpréter un rapport de l'*A. B. C.* Ainsi, plus il y a de trucs employés pour obtenir des abonnements, moins le tirage est bien établi. Plus les prix sont bas, et plus il y a de retardataires (cela va généralement de pair), moins la clientèle a de pouvoir d'achat. En Amérique, le journal qui prétend honnêtement à la publicité doit être de l'*A. B. C.*, c'est indispensable. Expliquer en détail tout ce qui a trait à l'*A. B. C.* serait d'intérêt; l'espace manque. Disons cependant que bien peu de détails échappent aux vérificateurs de l'*A. B. C.* Il faut leur rendre compte de tout le tirage. Ils le vérifient par la pesanteur du papier employé. Ils ont accès à la comptabilité. Trois fois l'an, nous devons faire des rapports assermentés du tirage.

### Propagandistes et suggestions

Jusqu'ici il a été question de maintenir le tirage. Le grand problème c'est de le faire monter. Nous avons des agents pour recueillir de nouveaux abonnements. Leur sort n'est pas toujours gai. Ils ont à subir tous les mécontentements. Mais ils doivent être les plus convaincus de l'indépendance du *Devoir*. Ils rencontrent tant de bons rouges qui l'accusent d'être bleu, tant de braves conservateurs qui jurent qu'il est l'organe de M. Lapointe! Des gens veulent être agents locaux: le problème est de retenir les services de ceux qui feront honnêtement un travail sérieux. Le bon propagandiste est un oiseau rare.

Toutes sortes de suggestions nous viennent. Certaines partent d'un bon naturel. Nous les écoutons toujours; on ne sait jamais ce qu'il en sortira. D'autres sont de gens ne se gênant pas pour affirmer que nous n'avons pas le "tour". Sait-on que nous sommes membres de différentes associations, dont l'*International Circulation Managers' Association*? Ces associations ont leurs réunions où tous les problèmes de tirage sont débattus. Elles ont leurs revues où tous les moyens de "promotion" sont rapportés. Puis, il y a les autres revues techniques. Sait-on que tous les chefs de tirage de Montréal sont en très bons termes les uns avec les autres? Le jour n'est peut-être pas éloigné où ils se réuniront régulièrement pour discuter leurs problèmes locaux.

Un mot au sujet de deux suggestions. La première: pourquoi ne pas donner de primes? D'abord c'est un truc: voir plus haut au sujet de l'*A. B. C.* Puis, on s'abonne plutôt pour la prime que pour le journal: l'abonnement ne "colle" pas. Une revue technique, les *World's Press News*, de Londres, a trouvé la comparaison juste. Les primes sont comme des injections de morphine pour le tirage. La réaction n'est-elle de laisser le patient plus abattu? L'autre suggestion: pourquoi ne pas reprendre l'invendu? Parce qu'il faudrait tirer le double de numéros pour rien, ce serait gaspillage de papier; parce qu'il faudrait augmenter les rondes; parce qu'on nous retournerait des numéros déjà lus, etc. L'invendu ou le bouillon, c'est, d'après Billy et Piot dans leur livre *Le monde des journaux*, la plaie des quotidiens de la France.

Pour résumer, citons un passage de cet ouvrage: "Le tirage d'un journal monte ou descend pour les causes les plus diverses, les plus complexes, les plus difficilement saisissables, et ce n'est pas toujours parce qu'un journal fait un effort de rédaction que sa clientèle augmente. On peut même dire, hélas, que la meilleure, la plus sûre façon de faire monter le tirage n'est pas de rehausser la valeur des articles, puisque l'on voit des journaux réaliser quotidiennement une sorte de perfection technique sans que le public cesse pour cela de les bouder". (p. 130). Nous le savons.

Le journal, avons-nous dit au début de cet article, est une industrie; mais au *Devoir*, cette industrie a une âme. Le *Devoir*, dit-on, répond à une nécessité. Il a en quelque sorte une mission. C'est pourquoi son chef de tirage serait le dernier à demander qu'il sacrifiât aux goûts populaires, quoiqu'il sache très bien que c'est la vraie formule pour obtenir les grandes ventes.

**Ubalde BAUDRY**

# Le "Devoir" et ses vingt-cinq ans

De l'*Action catholique* du 19 janvier 1935:

M. L'Heureux a déjà dit l'autre jour que le *Devoir* est maintenant entré dans sa vingt-sixième année, et lui a présenté à cette occasion nos félicitations et nos voeux.

La célébration de l'anniversaire aura lieu demain, ainsi qu'il a été dit: "Dimanche, le vingt janvier, en la vieille église de Notre-Dame de Bon-Secours, un prêtre que des liens de famille rattachent au journal célébrera une messe d'actions de grâce, à laquelle nos amis sont cordialement invités. Un religieux qui nous honore de sa collaboration prononcera l'allocution de circonstance.

"Le mois prochain, nous publierons un numéro-souvenir.

"Et ce sera tout", écrit le *Devoir*.

Je m'en veux de ne pouvoir assister à cette messe "à laquelle les amis sont cordialement invités". J'aurais tant aimé prier aux côtés de mes vieux camarades de jadis, et de l'ardente jeunesse qu'ils ont formée à leur image! L'allocution du collaborateur religieux sera publiée sans doute; mais c'est au milieu du groupe où les coeurs battent du même rythme, vibrent aux mêmes enthousiasmes, où les volontés ont subi la même trempe, qu'il aurait fallu l'écouter. Je regrette le temps où voltiger d'une ville à l'autre ne pesait pas à ma jeunesse.

Mais la distance ne nous empêchera pas de nous unir de coeur et d'esprit aux jubilaires de Notre-Dame de Bon-Secours.

Elle ne nous empêche pas non plus de souhaiter au vaillant journal qui a déjà rendu tant et de si importants services de continuer sa vie féconde pour le plus grand bien du pays et de la race.

J. D.

# L'opinion de la "Croix" de Paris

De la *Croix*, de Paris, numéro du 30 janvier:

Notre confrère catholique canadien, le *Devoir*, de Montréal, vient de compléter sa vingt-cinquième année avec le numéro du 10 janvier dernier.

Nous avons déjà dit la part importante que joue le *Devoir* dans la vie canadienne et les mérites qu'il s'est acquis, pendant ces vingt-cinq ans, dans la défense de la foi et de l'ordre chrétiens, comme par ses luttes pour les traditions et la langue françaises.

Une messe d'actions de grâces a sanctifié ce jubilé auquel se sont associés, avec son personnel, les nombreux amis du journal.

La *Croix* joint ses félicitations et ses voeux à ceux qu'a déjà reçus notre confère. Et nous souhaitons que le *Devoir*, qui a résisté à toutes les pressions comme aux concessions au goût populaire et a su ainsi conserver son indépendance et la fidélité à ses principes, rencontre tout le succès qui lui permettra d'atteindre et de dépasser son cinquantenaire, succès qui s'identifie d'ailleurs avec la satisfaction de servir Dieu et la patrie.


# L'EVOLUTION DE L'EPARGNE

▼

Autrefois, épargne était synonyme de thésaurisation. Epargner, c'était détourner l'argent de ses fins en le retirant de la circulation et restreindre d'autant l'activité économique. L'épargnant mettait de côté, au jour le jour, des sommes minimes qu'il enfouissait dans quelque cachette mystérieuse, et qui lui donnaient plus d'inquiétude qu'elles ne lui procuraient de satisfaction.

L'épargne, jadis stérile, est devenue féconde: elle crée des capitaux. L'épargnant n'est plus un égoïste thésauriseur. C'est un être social. Il accomplit son devoir envers la collectivité en lui permettant de profiter en même temps que lui de la part de richesse qu'il a prélevée sur elle. Il y trouve, du reste, une ample compensation. Comme il économise en vue d'améliorer sa situation et d'assurer l'avenir des siens, il y réussira d'autant mieux que son épargne, engendrant des capitaux, contribuera au bien-être général de la société.

C'est le crédit qui a transformé l'épargne. Les banques de dépôts et d'escompte, distributrices de crédit, groupent les disponibilités du public et les mettent au service des entreprises agricoles, industrielles et commerciales. L'épargne entretient l'activité économique, génératrice de nouvelle épargne. Ainsi se forme le cercle harmonieux sans lequel il n'y aurait pas de situation saine et stable.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE



*Avec nos meilleurs hommages au DEVOIR*

# EDUCATEURS! EDUCATRICES!

## DONNEZ DES LIVRES DE PRIX CANADIENS

**Avant de consulter les catalogues de livres importés ou d'acheter des ouvrages étrangers, consultez d'abord notre choix exceptionnel de livres canadiens et consacrez-leur au moins 50% de votre budget d'achats.**

**LE LIVRE CANADIEN est l'artillerie d'une saine éducation nationale.**
**LE LIVRE CANADIEN est meilleur marché que le livre importé.**
**LE LIVRE CANADIEN est une nécessité pour la jeunesse canadienne.**
**LE LIVRE CANADIEN est mieux présenté que le livre importé.**

**N'oublions pas que le livre de prix n'a pas seulement pour mission de stimuler au travail, de consacrer des succès, de reconnaître des efforts, il doit surtout prolonger l'éducation et l'instruction de l'enfant. Or, qui niera que pour des enfants canadiens, la valeur des livres de prix tire sa supériorité de l'inspiration et de la facture canadienne des volumes, fond et forme?**

**La qualité des ouvrages que nous offrons, leur présentation exceptionnellement attrayante, leur prix modique ne laissent plus de place aux excuses trop souvent invoquées.**

**— DONNEZ DES LIVRES DE PRIX CANADIENS —**

**Supprimez les intermédiaires et achetez "DIRECTEMENT" chez l'éditeur, pour bénéficier des conditions spéciales offertes cette année.**

## LITTERATURE GENERALE

**(format bibliothèque) ouvrages destinés aux élèves des classes supérieures.**

| | | Prix rég. |
|---|---|---|
| **Ouvrages à $15.00 la doux.** | | |
| *Daveluy, M.-C.* | Jeanne Mance | 2.00 |
| *Jobin, Ivan* | Ligne droite ou ligne courbe? | 1.50 net |
| **Ouvrages à $10.00 la doux.** | | |
| *Bruchési, Jean* | Histoire du Canada pour tous, T. 1 | 1.25 |
| *Groulx, abbé Lionel* | La naissance d'une race | 1.50 |
| *Langlois, Georges* | Histoire de la population canadienne-frse | 1.25 |
| **Ouvrages à $8.00 la doux.** | | |
| *Bastien, Hermas* | Itinéraires philosophiques | 1.00 |
| *Bruchési, Jean* | Aux marches de l'Europe | 1.00 |
| *Bruchési, Jean* | Jours éteints | 1.00 |
| *Croff, Mme E.* | Nos ancêtres à l'oeuvre | 1.00 |
| *Dandurand, Abbé* | La poésie canadienne-française | 1.00 |
| *Daviault, Pierre* | La grande aventure de LeMoyne d'Iberville | 1.00 |
| *Desrochers, Alfred* | A l'ombre de l'Orford | 1.00 |
| *Groulx, Abbé Lionel* | Lendemains de conquête | 1.00 |
| *Groulx, Abbé Lionel* | Notre maître, le passé | 1.00 |
| *Houlé, Léopold* | Le presbytère en fleurs | 1.00 |
| *Lanctôt, Gust.* | Le Canada d'hier et d'aujourd'hui | 1.00 |
| *Montpetit, Edouard* | Sous le signe de l'or | 1.00 |
| *Narrache, Jean* | Quand j'parl' tout seul | 1.00 |
| *Potvin, Abbé P.* | Pour l'amour du grec | 1.00 |
| *D'Arles, Henri* | Nos historiens | 1.00 |
| *D'Arles, Henri* | Estampes | 1.00 |

| | | Prix rég. |
|---|---|---|
| **Ouvrages à $7.00 la doux.** | | |
| *Groulx, abbé Lionel* | Dix ans d'Action Française | 1.00 |
| *Romier, Lucien* | Problèmes économiques de l'heure présente | 1.00 |
| **Ouvrages à $6.00 la doux.** | | |
| *A.C.J.C.* | L'établissement des jeunes | .60 |
| — | Soirées de l'Action Française | 1.00 |
| *Lévesque, Albert* | La nation canadienne-française | 0.75 |
| *Bastien, Hermas* | Les eaux grises | 0.75 |
| *Bernier, J.-A.* | On vend le bonheur | 0.75 |
| *Deyglun, Henry* | Les amours d'un communiste | 1.00 |
| *Hertel, François* | Les voix de mon rêve | 0.75 |
| *Paquin, Ubald* | Le paria | 1.00 |
| *Poulin, R. P. Ant.* | Le message de Lénine | 0.75 |
| *Turcot, M.-R.* | Un de Jasper | 1.00 |
| **Ouvrages à $3.00 la doux.** | | |
| *Bastien, Hermas* | Les énergies rédemptrices | 0.25 net |
| — | Notre avenir politique | 0.25 " |
| *Michelet, Maguli* | Contre le flot | 0.60 " |
| **Ouvrages à $1.50 la doux.** | | |
| — | Les Canadiens français et la Confédération | 0.15 net |
| *Guindon, Abbé A.* | Trois combats au Long-Sault | 0.15 " |
| *Perrin, Abbé J.* | Gloire à Dollard | 0.15 " |
| *Perrault, Ant.* | Pour la défense de nos lois françaises | 0.15 " |

## LIVRES DE PRIX CANADIENS

**(Hors-série) ALBUMS CANADIENS**

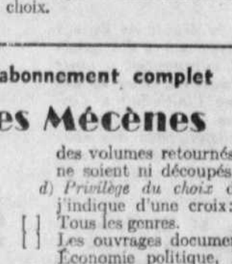
**Dix titres dans la série**

*Format* 7¼ x 9¼ - *Prix:* .75 l'unité, $6.00 la série

*Jean Bruchési*
L'épopée canadienne
*Abbé Ad. Desrosiers*
Notre Jacques Cartier
*Juliette Lavergne*
Vie gracieuse de Catherine Tekakwitha
*Pierre Benoit*
Vie inspirée de Jeanne Mance
*Pierre Daviault*
Découvreurs et Explorateurs
*M.-Claire Daveluy*
La leçon des Monuments
*Benoît Brouillette*
Géographie par l'image
*Maxine*
Les trois règnes de la Nature
*Adolphe Nantel*
La vie sous bois
*Robert Rumilly* La Vérendrye

**(Série A)**

**ROMANS HISTORIQUES**



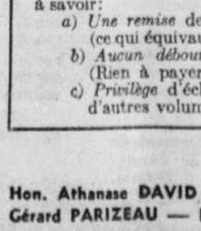
*Format* 6¼ x 9¼ - *Prix:* .60 l'unité, $5.00 la série

DIX TITRES DANS LA SÉRIE

| | |
|---|---|
| Le petit page de Frontenac | *Maxine* |
| Jean la Tourte | *Maxine* |
| Les orphelins de Grand-Pré | *Maxine* |
| Le tambour du régiment | *Maxine* |
| Le pêcheur d'éperlan | *Maxine* |
| La sorcière de l'îlot noir | *Mme G. Coupal* |
| Le notaire Joffriau | *Adrienne Senécal* |
| Le chevalier d'Aleyrac | *Régis Roy* |
| La sève immortelle | *Laure Conan* |
| Montcalm se fâche | *Harry Bernard* |

**(Série B)**

**LEGENDE DORÉE CANADIENNE**




Par un FRÈRE MARISTE

*Format* 6¼ x 8½ - *Prix:* $0.50 l'unité, $4.00 la série

DIX TITRES DANS LA SÉRIE

Coutumes sauvages au Canada
Piété sauvage au Canada
Traits d'héroïsme au Canada
Traits d'apostolat au Canada
Humour et aventures au Canada
Esprit de foi au Canada
La Vierge et sa mère au Canada
Les Sacrements au Canada
Profils de pionniers au Canada
Légendes et féerie au Canada

**(Série C)**

**CONTES ET RECITS CANADIENS**

*Format* 5¼ x 8 - *Prix:* $0.40 l'unité, $3.50 la série

DIX TITRES DANS LA SÉRIE

| | |
|---|---|
| Chez nos ancêtres | *Lionel Groulx* |
| Aux bambins canadiens | *Marjolaine* |
| Aux fillettes canadiennes | *Marjolaine* |
| L'ogre de Niagara | *Maxine* |
| La fée des castors | *Maxine* |
| Évangéline | *Longfellow* |
| Dollard raconté aux enfants | *Joyberte Soulanges* |
| Chez nous | *Adjutor Rivard* |
| Chez nos gens | *Adjutor Rivard* |
| Contes de Noël | *Louis Dantin* |

## La Société des Mécènes

1 — LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE exercent leur œuvre bienfaisante de pionnier dans le lancement des nouveautés littéraires au Canada français, depuis 1929.

2 — LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE ont réussi, en cinq ans à grouper sous leurs auspices la PLUS BRILLANTE ÉQUIPE D'AUTEURS jamais vue au Canada: plus de 110 ÉCRIVAINS de langue française.

3 — LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE ont publié la PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES encore lancées en librairie canadienne, comprenant 225 TITRES DIVERS.

4 — LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE, pour la première fois au Canada français, ont attaché une importance spéciale à la PRÉSENTATION TYPOGRAPHIQUE. Et la toilette matérielle de leurs ouvrages reste insurpassée, tant pour la qualité du papier, le choix des couvertures, des caractères et des couleurs, que pour celui des illustrations de ses séries de livres de prix.

5 — LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE publient en moyenne trois nouveautés mensuelles, portant la marque du TRAVAIL ET DU TALENT, et manifestant un souci d'éclectisme insurpassé, de façon à satisfaire tous les goûts et besoins légitimes des lecteurs canadiens-français et toutes les aspirations, non moins légitimes, des écrivains de chez nous.

6 — LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE ont cherché, LES PREMIÈRES, à réduire le prix du livre canadien, en fondant, en 1929, la SOCIÉTÉ DES MÉCÈNES. Les MEMBRES de cette société, dont les avantages sont expliqués plus bas, reçoivent les nouveautés littéraires D'OFFICE et sans déboursés préalables; bénéficient d'une remise de 20% sur chaque volume et ne sont tenus d'accepter que les ouvrages de leur choix.

**Cinq volumes gratis par abonnement complet**

**La Société des Mécènes**

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE,
Librairie d'Action Canadienne-française Ltée,
1735, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

1° Je, soussigné, vous autorise à m'inscrire membre de la *Société des Mécènes, pour la quantité de*.....
nouveautés littéraires canadiennes qui paraîtront aux *Editions Albert Lévesque*, au cours de l'année.
(L'abonnement complet est de 25 volumes).

2° J'entends participer à tous les *avantages* de cette société, à savoir:

*a) Une remise* de 20% sur le prix marqué de chaque ouvrage (ce qui équivaut à cinq volumes gratis par abonnement complet).
*b) Aucun déboursé* avant la réception des envois mensuels. (Rien à payer d'avance).
*c) Privilège* d'échanger les titres qui ne m'intéressent pas avec d'autres volumes canadiens pour le montant équivalent à celui des volumes retournés (pourvu que les livres ainsi retournés ne soient ni découpés ni endommagés).
*d) Privilège du choix* de l'un des trois genres littéraires que j'indique d'une croix:

[ ] Tous les genres.
[ ] Les ouvrages documentaires: (Histoire, Biographie, Sociologie, Économie politique, Philosophie, Critique littéraire, etc.)
[ ] Les ouvrages littéraires: (Romans, nouvelles, théâtre, poésie, beaux-arts, etc.)

*Signature*.....
*Adresse*.....
*Date*.....
*(N.B.—Prière de remplir cette formule à l'encre et très lisiblement).*

**DERNIERES NOUVEAUTES**

**Hon. Athanase DAVID — En marge de la politique . . . $1.00**
**Gérard PARIZEAU — L'assurance contre l'incendie au Canada $1.00**
**Mgr Camille ROY — Nos problèmes d'enseignement . . . $0.75**
**Jean CHARBONNEAU — L'Ecole Littéraire de Montréal . . $1.00**

# ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

**Librairie d'action canadienne-française Limitée**

**1735 RUE ST-DENIS, MONTREAL** **TEL.: HARBOUR 5969**

# L'Action Libérale Nationale

offre au DEVOIR ses meilleurs voeux à l'occasion de son

## Vingt-cinquième anniversaire

et présente aux lecteurs de ce journal les âmes dirigeantes de son mouvement.

## LES HOMMES D'ACTION DONNENT LA MAIN AUX HOMMES D'IDÉES

## LA PRATIQUE S'ALLIE ENFIN A LA THÉORIE

Rares sont ceux qui peuvent compter dans leur arbre généalogique un père et un grand-père premiers ministres, tous deux réformateurs politiques, tous deux patriotes, dont la carrière a marqué une empreinte ineffaçable dans l'histoire de notre peuple et qui ont su, à des tournants critiques de notre histoire, donner le coup de barre pour éviter les écueils menaçant notre course vers les destinées auxquelles nous sommes appelés.

Cette ascendance qui eût tourné la tête à la plupart d'entre nous et nous eût poussés aux plaisirs faciles réservés à la fortune et au grand nom a été pour Paul Gouin, président général de l'"Action Libérale Nationale", un stimulant au travail et à l'action.

Pendant les heures tragiques de la dernière guerre, alors que la question de notre participation à la lutte homérique des Flandres menaçait de présenter à la majorité des habitants du pays, notre peuple comme des lâcheurs, M. Gouin, à l'aurore de ses vingt ans, offrit ses bras à son pays et servit comme lieutenant dans le "1st Canadian Tank Battalion".

Démobilisé, il reprit ses études et devenait en 1921 membre du barreau. M. Gouin avait appris à l'armée que la vie active n'est pas toujours la plus facile et surtout qu'elle ne ménage pas les combatifs. Il avait connu par son grand-père, toute l'ingratitude réservée à ceux qui veulent bien faire pour les leurs. Son père était un exemple vivant des sacrifices exigés par la vie publique et celle des affaires. Naturellement enclin au travail de recherches, il rêva d'une vie tranquille près des siens entre un livre et une antiquité du terroir.

Déjà il avait l'ambition de réaliser quelque chose pour sa race. Fouillant dans notre histoire, il en sortit les plus belles figures qu'il nous présenta sous une toilette nouvelle faisant ressortir davantage toutes les leçons à tirer de la vie de ces héros. C'est en 1927 que M. Gouin, âgé de 29 ans, se révéla un poète plein de promesse et un historien déjà averti. Cette première oeuvre marquait un début de carrière où le fils et le petit-fils d'hommes politiques suivrait dans un autre domaine la trace des ancêtres. Le monde des lettres canadiennes se félicitait de trouver une jeune intelligence qui pourrait se consacrer tout entière au développement de notre littérature. Non content d'écrire, Paul Gouin prenait alors un peu la figure de Mécène des artistes débutants.

Il était plongé dans l'étude de notre histoire lorsque la crise frappa à nos portes. Paul Gouin s'était convaincu de la mission de notre race en terre d'Amérique et avait sondé la puissance latente de nos énergies. S'il avait découvert quelques déficiences chez nous, il avait pu juger la force de notre vitalité. Il vit dans cette crise un autre réveil qui faciliterait le développement de nos forces nationales. Eclairé par l'histoire de nos efforts passés, il crut devoir suspendre ses études pour jeter un coup d'oeil sur l'avenir.

S'inspirant des leçons de l'Histoire, il s'intéressa aux questions économiques de l'heure. En petit comité, il prouvait que l'agriculture était notre seule force de salut. Puisque les autres pays sauvegardaient leurs propres citoyens par des tarifs désastreux pour notre industrie excessivement développée, il ne voyait d'autre issue pour restaurer notre agriculture qu'en lui fournissant des moyens additionnels. C'est encore dans les leçons du passé qu'il puisa une formule pour l'avenir. Il fallait alors entendre sa voix convaincante nous démontrer tout ce que la petite industrie, l'industrie complémentaire, suivant son expression, pouvait faire pour augmenter les ressources de nos cultivateurs, des habitants de nos petites villes et même de nos cités.

Non content d'étudier, il questionnait. Son bureau, son foyer étaient devenus autant de salons économiques où ceux qui s'intéressaient à la solution des embarras de l'heure, trouvaient une atmosphère favorable à l'éclosion de formules de salut. Ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer en pareilles circonstances et qui ont entendu ses confidences savent jusqu'à quel point l'intérêt de notre province et de notre race dominait ses préoccupations. C'est de ces réunions que germa l'idée d'organiser l'industrie complémentaire. Jamais Paul Gouin n'a voulu reconnaître qu'il avait été responsable de la formation du comité de l'Industrie Complémentaire dont il accepta la présidence en 1933. Sa présence à la tête de ce comité attira d'autres bonne volontés et des lumières précieuses à la cause.

L'Histoire lui avait aussi enseigné que nous étions un peuple de colonisateurs. Nous étions des conquérants du sol, des défricheurs de terre, des abatteurs d'arbres même si nous étions aptes à d'autres fonctions dans notre organisme économique actuellement encombré. Il fallait soulager nos terres occupées en trouvant de nouveaux débouchés aux enfants de nos familles nombreuses. Il fallait arracher de l'oisiveté nos chômeurs qui demandent du travail, dût-il être du travail de la terre. Plusieurs d'entre nous se souviennent de sa façon d'appliquer aux temps modernes les faits et gestes de nos aïeux. Qui ne se rappelle la peinture qu'il faisait de la carte de la province et, à la grande surprise de tous, il signalait les terres fertiles attendant les nôtres. Evidemment ce jeune homme, il avait alors 35 ans, avait beaucoup lu, beaucoup écouté et assimilé davantage.

PAUL GOUIN

Lorsque la Société Saint-Jean-Baptiste fonda son Comité de Colonisation au début de 1934, Paul Gouin, en vue de réhabiliter la situation agricole, se joignait à ce deuxième effort de restauration rurale. La présidence de ce comité lui fut confiée malgré sa résistance. Ceux qui ont eu l'occasion de travailler avec lui dans ce Comité savent jusqu'à quel point il a collaboré à tous les moyens possibles pour soulager immédiatement nos colons et préparer un programme de colonisation qui aurait donné à nos chômeurs et à nos fils de cultivateurs un travail sain et rémunérateur aidant ainsi à l'expansion de notre province et à la restauration économique de notre race.

Mais dès 1930, Paul Gouin voyait la nécessité d'un plan d'ensemble. Dès cette époque, il constatait la déformation que la "politicaillerie" avait pratiquée sur les nôtres. Il réalisait alors quel travail de géant et surtout quel effort tenace et constant serait nécessaire pour réformer, point par point, notre structure économique et politique. Ce qui surprenait le plus chez ce fils d'homme politique, c'était son intention d'y travailler en dehors de l'arène politique. Ses intimes connaissent les efforts qu'il a tentés pour atteindre son but tout en demeurant tranquillement en dehors de cette vie qu'il décrivait ainsi à St-Georges de Beauce: "Mieux que tout autre peut-être, je connais les grandeurs et les misères de la vie publique. Je sais aussi les joies et les tristesses qu'elle réserve à la famille. J'ai connu la souffrance et la torture morale de l'homme politique, qui, après avoir goûté aux plus grands triomphes, constate soudain, au soir de la vie, l'oubli, l'ingratitude et la lâcheté de certains hommes qu'il appelait ses amis. J'ai connu aussi la souffrance, la torture morale de l'enfant et de l'adolescent qui, malgré lui, doit sacrifier sur l'autel de la patrie les douces joies de la vie de famille."

Mais Paul Gouin connaissait trop notre Histoire, avait trop admiré les sacrifices que se sont imposés nos chefs d'antan. Il avait, dans ses Médailles Anciennes, signalé trop clairement l'exemple de nos grandes figures pour refuser de mettre en pratique les conseils qu'il avait donnés.

Au risque d'ameuter toute une population, en avril dernier, il posait carrément, dans une conférence aussi brillante que substantielle, les problèmes de l'heure et l'obligation d'y apporter certains remèdes qu'il suggérait. Sans vouloir casser les vitres, il démontrait que le temps des tâtonnements était passé et que l'heure de l'action était sonnée. Si Paul Gouin n'était pas plus pressé qu'en 1930, sa situation personnelle lui permettant d'attendre, il réalisait que les heures étaient précieuses pour notre province et notre race.

Avec un groupe d'amis il frappa là où on pouvait apporter des réformes sans tarder. Malgré leurs insistances, ils ne rencontrèrent qu'apathie et laisser-faire. Il restait donc le travail lent mais solide de la persuasion. Paul Gouin et ses amis décidèrent de s'infiltrer dans la politique. Un petit groupe de convaincus réussirait avec le temps à réveiller la torpeur d'un grand nombre de nos députés bien intentionnés, mais habitués à approuver plutôt qu'à suggérer.

Tel était le programme d'action de Paul Gouin et de ses amis après avoir présenté au public le programme de restauration économique et politique de l'"Action Libérale Nationale". Comme aucun d'eux n'avait besoin du pouvoir pour en vivre, ils escomptaient une restauration complète à une époque plutôt éloignée. Les circonstances semblent vouloir précipiter le dénouement et nous assurer une restauration économique et politique à brève échéance. Nous ne saurions nous en plaindre.

C'est ainsi que celui qui voulait travailler dans l'ombre et suivre une autre voie que celle de ses pères, est devenu l'âme dirigeante d'un mouvement politique. Paul Gouin a vu dans l'Histoire de son pays qu'il ne suffit pas toujours de pouvoir penser mais que l'action, à son heure, doit suivre la réflexion. Il a été entraîné, par l'exemple de ceux dont il a admiré l'abnégation. Nous refuserons-nous de le suivre lorsque notre intérêt individuel et collectif le réclame?

## Edouard Lacroix

Dans la période que nous traversons, époque qui réclame des réformes nombreuses, les théoriciens ont prêté leurs bonnes volontés, le fruit de leurs études et de leurs observations mais ils reconnaissent l'importance de la pratique dans l'application de la théorie.

Depuis des années, nous avons connu les praticiens employant leur expérience à leurs fins personnelles. On dirait que les circonstances — la Providence quoi — se sont plu à briser la coutume. Aussi avons-nous été surpris d'entendre l'été dernier un homme, jeune encore puisque né à Sainte-Marie de Beauce en 1889, offrir son activité pratique à l'application d'un programme de restauration économique et politique dans notre province.

En dehors de ses champs d'opération où il a acquis une réputation très enviable, M. Edouard Lacroix est avantageusement connu, quoiqu'il ait toujours détesté la publicité. Mais pour ceux qui aiment l'action et les résultats, M. Lacroix sait satisfaire les plus exigeants. Il ne recherche pas les subtilités. Il va droit au but. Il est l'homme aux actes et aux aboutissements.

Confiant dans son jugement qu'il a su former à l'école de l'expérience et de l'observation, appuyé sur le bon sens naturel extraordinairement développé, il pose un problème pour le solutionner immédiatement. Il ne s'embarrasse pas des fleurs de rhétorique mais puise dans son esprit de justice une éloquence qui remue, qui entraîne. Les mots sont chez lui le prélude de l'action. Il sait les ménager, réservant sa force pour agir. S'il aima à demeurer terrien d'allure et d'esprit en dépit de son titre mérité de grand industriel, M. Lacroix prouve que la terre est encore notre meilleure source d'énergie.

La vie semble avoir été généreuse pour le député de Beauce à Ottawa. N'est-ce pas plutôt ce lutteur-type qui a été généreux envers la vie? Dès l'âge de 14 ans, il commençait à jouer des coudes. Pour mieux s'aguerrir, il crut devoir s'exiler et demander aux commerçants de bois du Maine l'initiation à l'industrie qu'il a depuis dominée. Après trois années d'efforts à l'étranger il s'initia durant une année à l'organisation des chemins de fer auprès de la compagnie de qui il achètera quelques années plus tard les concessions forestières qu'il exploitera au bénéfice de sa province.

Réalisant l'importance du bilinguisme, M. Lacroix va se faire la réputation d'un élève "très intelligent et studieux" à l'Université St-François-Xavier d'Antigonish, N. B. Pendant trois autres années il continue sous la direction de commerçants son étude de l'industrie forestière.

Il avait servi non pas pour devenir un bon serviteur mais pour pouvoir commander intelligemment. A 22 ans, en 1911, il posait le premier jalon qui devait le conduire parmi les plus grands commerçants de bois de tout le Canada. Depuis 1911, où il fonda la Compagnie Ed. Lacroix Limitée, ce n'est qu'une litanie d'organisations: en 1920, la "Madawaska Company" devenue en 1926 la "Madawaska Corporation Ltd.", en 1928 la "St. George Woollen Mills Ltd.", en 1932, la "Port Royal Pulp & Paper Co. Ltd.", qui acquit les intérêts de la "Nashwaak Pulp & Paper Co. Ltd.", à St-Jean, N. B. Malgré la crise, en 1933, il organisa la "St. George Pulp & Paper Co. Ltd.", à St-George, N. B.

Détail important à remarquer: M. Lacroix est maître chez lui. Partout où il coupe le bois, il le coupe sur ses propres lots qui se trouvent dans le Maine, au Nouveau-Brunswick et dans notre province. Il ne dépend pas des gouvernements pour ses opérations forestières. C'est probablement ce qui lui permet une telle liberté de parole et peut-être ce qui embarrasse le plus notre gouvernement provincial qui ne put facilement étouffer sa critique appuyée d'exemples concrets, de suggestions pratiques et d'application facile.

En dépit de la jeunesse qu'on lui reproche en certains quartiers, M. Lacroix réussissait à fournir, avant la crise, du travail à 6,500 hommes chaque année. Et, disait l'"Evénement" en 1929, "il a la confiance de 6,500 hommes qui sont à son service parce qu'il les traite avec générosité".

Il n'y a pas lieu de se surprendre alors si le député de Beauce à la Chambre des Communes, s'est indigné du traitement infligé à nos bûcherons. Il connaît les services qu'ils rendent à notre province et se rend compte de leurs besoins. C'est à cause de ces bûcherons qu'il a cru devoir faire la lutte au gouvernement qui a refusé de tenir la promesse qu'on lui avait faite de soulager le sort des travailleurs de la forêt. Connaissant les difficultés que rencontre le petit industriel et son importance dans l'édifice économique d'une nation, il réclame un Conseil Economique provincial. Propriétaire d'une ferme à St-Georges de Beauce, où il demeure, M. Lacroix est au courant des difficultés des cultivateurs. Aussi offre-t-il son expérience et son sens de la réalisation au programme de l'"Action Libérale Nationale" qui prévoit la possibilité de la restauration de notre classe agricole en autant qu'on le veuille.

Les problèmes des ouvriers lui sont familiers et il travaille avec toute son énergie à leur assurer, avec leurs concours, les réformes qui amélioreront leur situation économique et sociale. Il a été un des premiers avocats du salaire minimum.

M. Lacroix est, suivant l'expression d'un journal de Toronto, "un des hommes d'affaires les plus en vue (outstanding business man) et un homme public averti". Il a prouvé qu'il était un réalisateur. Il fait honneur à la Beauce, à la province et à tout le Canada. Il s'impose non par ses paroles mais par ses actes dans tous les milieux où il passe, même aux Etats-Unis.

Nous pouvons dire que c'est grâce à lui, si l'"Action Libérale Nationale" a su s'imposer au public de notre province aussi rapidement. Sa présence à la tête de ce mouvement est une garantie non seulement du succès électoral mais, ce qui est le le plus important pour la province, une garantie d'action post-électorale.

## Calixte Cormier

Né à Plessisville, le 12 mars 1895, M. Calixte Cormier fut forcé par les circonstances de frayer lui-même son chemin dans la vie. Dès l'âge de treize ans, il dut abandonner l'école pour participer au soutien d'une famille nombreuse.

Malgré les difficultés de la vie, M. Cormier ne renonçait pas à son ambition, qui semblait une impossibilité: être admis à la pratique du droit. Sa première jeunesse se passa à Sherbrooke où il laissa la réputation d'un jeune homme actif et débrouillard. Quoique ses occupations semblassent l'avoir préparé plutôt au commerce, à 21 ans, il arriva à Montréal en 1916 pour travailler à la réalisation de son idéal: la défense de la justice. Il vit ses efforts couronnés en juillet 1921, époque de son admission au barreau.

M. Cormier depuis cette année s'est occupé activement de politique fédérale, tout spécialement dans le comté de Charlevoix pour M. Pierre Casgrain, whip du parti libéral à Ottawa. Il n'a jamais hésité à défendre ses clients même contre les attaques des puissances politiques ou financières. Tous se souviennent des causes qu'il a brillamment défendues, entre autres Noël vs Nicol et celle plus récente de Harpell vs MacCauley.

Il ne faut pas se surprendre si aujourd'hui M. Cormier donne le meilleur de son temps et de son expérience à la lutte épique engagée par l'"Action Libérale Nationale" contre l'obligarchie de notre administration provinciale.

M. Cormier est le trésorier de la division de Montréal de l'"Action Libérale Nationale".

## L'hon. Jos.-Chas-E. Ouellet

Lorsque l'"Action Libérale Nationale" demande des réformes agraires, elle ne se contente pas d'élaborer un programme qui puisse flatter les goûts de l'électorat mais elle s'adjoint des hommes qui peuvent diriger les techniciens avec leur expérience des problèmes de la terre. Parmi les plus qualifiés et par l'expérience personnelle et l'étude des questions agraires, l'honorable Ouellet est un des hommes marquants.

Fils de cultivateur et cultivateur lui-même, il a été par la force des circonstances à même de connaître les difficultés que l'ouvrier de la terre rencontre chaque jour de sa vie. D'ailleurs il n'a pas attendu les réclamations de l'"Action Libérale Nationale" pour prêcher, même en indisposant ses meilleurs amis politiques, les réformes nécessaires pour résoudre notre problème rural.

M. Ouellet a toujours eu la réputation d'un défenseur de la classe agricole et a même été souvent considéré par le gouvernement actuel comme un embarras dans sa politique générale de laisser-faire. On a essayé la méthode douce en lui donnant en 1929 un ministère sans portefeuille puis en l'élevant au Conseil Législatif de notre province en 1930 pour la division de La Vallière.

Le public connaît trop son attitude à la Chambre Haute pour douter de l'intérêt qu'il porte au peuple de cette province, tout particulièrement à la classe agricole. Aussi après avoir étudié le programme de restauration économique et politique de l'"Action Libérale Nationale", il n'a pas hésité à offrir le meilleur de ses connaissances et de son temps pour diffuser la bonne nouvelle et la saine doctrine. Son endossement non équivoque, son éloquence convaincue ont valu au mouvement un appui inespéré au début.

Quoique le programme qu'il reconnaissait comme devant soulager la situation générale de notre province demandât la transformation du Conseil Législatif en Conseil Economique, l'exposant naturellement à perdre ce que plusieurs considèrent comme la récompense méritée d'une vie consacrée aux intérêts d'un parti, M. Ouellet n'a pas hésité à faire ressortir aux quatre coins de la province les avantages d'une restauration dans notre politique provinciale.

M. Ouellet a prouvé par sa conduite passée qu'il était un homme libre.

Depuis les débuts de la campagne de l'"Action Libérale Nationale", le public a pu constater qu'il était bien au courant des menées ministérielles. Il n'a pas ménagé les accusations toujours appuyé d'arguments que son expérience et sa connaissance de la politique lui fournissaient.

Certains journaux lui ont cependant reproché son ingratitude envers le gouvernement actuel. M. Ouellet considère que sa gratitude doit être réservée à la province plutôt qu'à un parti. Il admet que, s'il a reçu des faveurs, il les tient de la province et se doit de travailler à sa restauration plutôt qu'au maintien de l'oligarchie dirigeant nos destinées provinciales.

M. Ouellet âgé de 52 ans, est très flatté de passer pour un jeune.

## Jean Martineau

Affable pour tout le monde, M. Martineau recherche la sincérité. Il aime à manifester ses opinions et accepte facilement la discussion. Malheur à celui qui doit soutenir la mauvaise cause. Les arguments se suivent avec une rapidité qui étonne, tellement ils s'enchaînent. Il préfère l'action à la parole.

Fils du juge P.-G. Martineau, le vice-président de l'"Action Libérale Nationale" naquit le 6 octobre 1895. Après avoir commencé ses études du droit au McGill, il les termina à l'Université de Montréal en 1919. Dès cette époque, il commença à s'intéresser aux questions économiques et politiques. Ses moments libres furent consacrés aux problèmes ouvriers, qui l'intéressent au plus haut point.

Considérant que la politique est l'outil par excellence pour corriger les abus dans le domaine économique, il s'en occupa dès sa sortie de l'Université. Il fit plusieurs campagnes électorales et fut président de l'Association de la Jeunesse Libérale en 1930.

Il essaya à cette époque de faire accepter certaines réformes jugées indispensables à la bonne administration de la chose publique. Il batailla même contre les habitudes des vieux politiciens mais la routine résista à ses efforts et à ceux de ses amis. Il ne lui restait qu'à soumettre au peuple les suggestions refusées par ceux qui étaient en mesure de les appliquer sans retard.

Au nombre des initiateurs du mouvement de l'"Action Libérale Nationale", M. Martineau trouve dans le peuple une oreille plus attentive que chez les oligarchistes gouvernant notre province. Il n'aura de repos que lorsqu'il verra la situation économique restaurée et les divers problèmes ouvriers résolus. Avocat averti, il trouve notre code par trop mêlé et voit dans ce fouillis trop de portes permettant toutes les manoeuvres, surtout celles qui ne sont pas pour le plus grand bien de la province.

Il est dans la lutte jusqu'au bout et invite ceux qui sentent le besoin d'une restauration à endosser le programme de l'"Action Libérale Nationale".

## F.-A. Monk

Parmi les plus jeunes de l'"Action Libérale Nationale", il y a le président de la division de Montréal, M. F.-A. Monk, qui aura 51 ans le 16 juillet prochain. Son père, l'hon. F.-D. Monk, ministre du cabinet Borden, démissionna sur une question de principes. Les plus vieux se rappellent ce geste qui rallia autour de sa personnalité les Canadiens de toutes couleurs et allégeances.

Son fils et son disciple a vécu dans une atmosphère de liberté d'opinions. Il a été au courant des petits jeux de la Caisse Electorale et de son influence néfaste sur l'administration de la chose publique. Il n'est pas surprenant d'entendre M. Monk, président au Club de Réforme en 1931, dire à ses amis en train de mourir du laisser-faire: "Puisque vous ne voulez pas réaliser l'importance des réformes et pour la province et pour le pays, je me dois de prendre une attitude franche et claire que me permet le mouvement de l'"Action Libérale Nationale".

Se servant de son expérience politique, utilisant les on-dit, il s'est attaqué tout spécialement aux abus électoraux, les mettant à la base même de l'abaissement de nos moeurs politiques et de la mauvaise administration de notre province. La Caisse Electorale est l'outil avec lequel l'oligarchie s'assure du pouvoir et le garde sous le masque de la démocratie.

M. Monk, qui a toujours été dans les affaires, constate qu'il faut une évolution si nous voulons éviter une révolution. Convaincu que le programme de l'"Action Libérale Nationale" a tout ce qu'il faut pour préparer et parachever cette évolution désirée, il lui donne le meilleur de son temps et de son expérience au risque de déplaire aux vieux amis politiques qu'il ne désespère pas de ramener à l'évidence des faits.

Partisan d'un mode électoral peu coûteux et défenseur du bulletin avec talon, M. Monk sait illustrer ses arguments et gagner la conviction de ses auditeurs sans recourir à la chaleur de l'éloquence. Homme d'affaires, il cause et cite les chiffres qui renforcissent la logique de son idée. Le rencontrer, s'est prendre contact avec des principes bien définis que nous ne trouvons pas assez souvent chez nos hommes politiques de son âge.

# Les travaux de ville

Pour satisfaire le sentiment de modestie commun à tous les gens du *Devoir*, disons tout de suite que notre atelier d'imprimerie n'est le plus grand ni du Canada, ni même du Canada français. Pour faire du travail soigné toutefois, du beau travail, l'imprimerie du *Devoir* tient à n'être dépassée par aucune autre. Nous croyons qu'elle y parvient.

Notre imprimerie, outre qu'elle édite le *Devoir* quotidien, le *Devoir* hebdomadaire et le *Nationaliste*, feuilles maintenant réunies, imprime encore plusieurs périodiques, énumérés ailleurs.

Elle imprime aussi des livres. La série serait longue de tous ceux qui sont sortis de ses presses depuis seulement dix ans. Mentionnons parmi les tout derniers: le *Manuel de la garde-malade de l'Hôtel-Dieu*, avec solide couverture en carton antique rouge; *La Foi et l'Amour de Dieu*, par une Soeur de la Providence, oeuvre qui a atteint sa deuxième édition, plus de 6,000 exemplaires, en moins d'un mois; *Rose of Canada*, traduction en anglais de l'ouvrage du R. P. Duchaussois, O.M.I., *Rose du Canada*, publié à Paris, en 1932. Cette vie de la fondatrice des Soeurs de Jésus et de Marie est un beau volume avec, en hors-texte, des photogravures de luxe.

Notre atelier fait encore, depuis quelques années, des impressions polychromes, des pancartes d'annonces pour les tramways, par exemple, des pancartes de toutes sortes, des en-têtes avec des dessins artistiques et en couleurs, des catalogues de luxe et de grand luxe.

L'un des plus récents qui soient sortis des ateliers du *Devoir* est celui de la maison Lefebvre & Frères (Limitée), ingénieurs mécaniciens, à l'occasion d'un vingtième anniversaire. La couverture est en deux couleurs, bleu métallisé et argent. Une vignette argent représente un vaporisateur pour le métallissage. Les pages de texte sont en sépia, avec photogravures à la sépia, d'une teinte plus foncée. Quelques pages, au centre de la publication, sont à l'encre bleue, sur papier bleu métallisé.

La maison Omer DeSerres a fait imprimer aussi au *Devoir*, après demande de soumissions, des catalogues remarquables, tant par le texte que par l'illustration. L'un des derniers est en couleurs et le pressier qui a fait le travail est tout fier de son oeuvre. Il y a quelques années cette maison fit imprimer au *Devoir* un catalogue de l'automobile qui a une valeur non seulement comme catalogue, mais pour ainsi dire comme dictionnaire des termes de la technique automobilière. (Il avait plus de 800 pages grand format.)

Nous n'en finirions pas cependant d'énumérer les travaux d'importance exécutés dans les ateliers du *Devoir*. Notons simplement que les avocats qui tiennent à un travail rapide et soigné nous confient l'impression de leurs factums; que l'atelier du *Devoir* est outillé pour imprimer rapidement et à l'entière satisfaction du client tout ce qui s'imprime: palmarès de collèges et de couvents, rapports de compagnies, en-têtes, formules et papeterie de toutes sortes, livres à feuillets mobiles. Il n'y a pour ainsi dire que des rapports et des travaux ministériels que notre atelier ne fait pas... et pour cause. L'imprimerie se complète par un atelier de reliure.

D'après sa charte, l'imprimerie du *Devoir* se nomme l'*Imprimerie Populaire, à responsabilité limitée*. C'est la compagnie éditrice du journal. Le *Devoir* est un nom enregistré, dans quelque poudreux greffe, comme tous les noms de périodiques et de journaux.

L'atelier des travaux de ville n'existait qu'à l'état rudimentaire, en 1910. Il fut organisé subséquemment, comme moyen de venir en aide au journal. Un journal indépendant ne peut vivre en effet que de ses seuls revenus. Quant à l'annonce, elle peut difficilement suffire, surtout si le journal a des principes et que, de son propre chef, il se prive des revenus que lui vaudraient certains genres de publicité.

L'atelier des travaux de ville du *Devoir* est donc l'un des principaux moyens d'aider le journal.

La clientèle s'est d'abord recrutée parmi les amis du journal; elle s'est étendue par la suite; et de nombreux clients, sans avoir autrement de sympathie pour le journal, nous confient des travaux d'impression, simplement parce qu'ils ont été satisfaits une première fois et qu'ils ont pu constater que les prix de l'*Imprimerie Populaire* sont justement établis. Bonne note, on l'admettra, en faveur de notre atelier.

On admettra aussi, en dehors également de toute sympathie pour le journal, que l'*Imprimerie Populaire* ajoute à l'actif économique du Canada français. Nos amis peuvent justifier, en considérant la chose comme une simple question d'affaires, l'encouragement qu'ils donnent à notre imprimerie. Par contre, n'y a-t-il pas double satisfaction à se faire servir convenablement, tout en aidant, sans qu'il en coûte plus cher, une oeuvre que nos amis savent apprécier?

### M. Daniel Brosseau

C'est le gérant de notre atelier des travaux de ville, depuis 1919. M. Brosseau est non seulement du métier, mais il appartient à une vieille famille d'imprimeurs. Son grand-père, François-Guillaume Daniel, fut associé de l'Imprimerie Sénécal et Daniel, établie autrefois à l'angle des rues Sainte-Thérèse et Saint-Gabriel. Plus tard, feu André Sénécal étant devenu Imprimeur du Roi, ce fut l'*Imprimerie Daniel* tout simplement. C'est là que M. Brosseau, avant de passer au *Devoir*, fit son apprentissage. L'*Imprimerie Daniel* disparut par suite de la démolition de la maison qu'elle occupait. Le nouveau palais de justice se trouve sur l'emplacement.

En passant au *Devoir*, M. Brosseau amena avec lui une bonne partie de son ancienne clientèle.

Le travail du gérant des travaux de ville consiste à recevoir les clients qui se présentent au comptoir — pour ce travail, M. Brosseau a cependant deux assistants, MM. Armand L'Heureux et Robert Perreault —; à visiter à domicile des clients en perspective; à solliciter des travaux de grandes institutions; à préparer des soumissions; à faire des suggestions aux clients; à commander le papier, et quand il s'agit d'un travail d'importance, le papier est fabriqué spécialement pour notre atelier; à voir enfin à ce que le travail soit exécuté à la satisfaction non seulement du client, mais d'abord de l'imprimeur lui-même, en l'occurrence l'*Imprimerie Populaire*.

Conseiller le client, c'est plus vite dit que fait. Le client est multiple: il peut s'agir d'un jeune auteur, timide, plein d'espoir, qui se présente au comptoir de M. Brosseau, manuscrit sous le bras. De même que Condé avait le trac à la veille d'une bataille, le jeune homme en question doit avoir peur à l'approche de la gloire. Il espérait sans doute en entrevoir les rayons à travers la porte salie d'encre noire d'une imprimerie. Or, le bureau de M. Brosseau est installé assez loin des presses et de leurs encriers. Ce jeune homme, qui a sûrement un grand talent littéraire, ne sait pas comment il faut s'y prendre pour faire éditer son oeuvre de primipare. M. Brosseau le lui apprendra.

Le client peut encore être un auteur déjà lancé. Il n'ignore pas tout des choses de l'imprimerie mais il ne saurait se fier à son seul jugement pour prendre des décisions.

Nous demandons à M. Brosseau de supposer le cas d'un client et de nous expliquer commen il procède. Il s'y prête de bonne grâce.

"Un auteur demande une soumission, avec maquette, pour 5,000 volumes d'une *Histoire de Montréal*, en anglais, d'environ 300 pages, le format restant à déterminer, de même que le poids du papier qui doit être en conformité avec le corps du volume.

"Après avoir calculé le nombre des mots du manuscrit, je propose le format 5 pouces 1-2 par 9, et 352 pages, ce qui fait un volume bien équilibré, de 1 pouce 1-8 d'épaisseur. Si cela va, je commanderai à la fabrique un papier du format de 22 pouces par 36, pesant 84 livres par 1,000 feuilles, au lieu de prendre le format en magasin de 25 par 38 pouces (100 livres). Il en résultera une économie de 16 livres par 1,000 feuilles.

"Dans le papier commandé, je trouverai exactement 32 pages à la feuille. Une édition de 5,000 volumes de 352 pages représente 1,760,000 pages. A 32 pages à la feuille, cela fait 55,000 feuilles, pesant 84 livres par 1,000 feuilles, soit 4,620 livres de papier pour l'édition. Le papier choisi est de l'*Antique Laid*. Pour la couverture on choisira de l'*Antique Belmont*, de 20 par 26 pouces et pesant 130 livres par 1,000 feuilles. Chaque feuille donnera donc quatre couvertures; il faudra 2,500 feuilles de ce papier pour l'édition.

"Ces détails arrêtés, je soumets la maquette exacte en même temps que le prix de $2,167.75. Ce prix a pu être établi par le calcul du coût prévu du papier, de la composition à la monotype des différents caractères, romain, italique, capitales, etc., de la composition à la main, de la correction des épreuves et de revises, de la mise en page, de la mise en forme, de la mise en train, sous presse, etc., etc.

"Après démarches et entrevues nombreuses, j'obtiens le contrat, mettons le 5 octobre. Il s'agit de le mettre en oeuvre sans retard car la livraison est promise pour le 30 novembre.

"Subséquemment, le client décide d'ajouter à son livre 30 photogravures en hors-texte sur beau papier couché, 18 petites vignettes comme cul-de-lampes et une planche de la carte de Montréal. Tout cela, photogravure, composition des légendes, papier, impression, encartage dans le livre représente une dépense additionnelle. Le prix du contrat se trouve porté à $2,615. L'auteur accepte mais il n'y a plus une minute à perdre.

"Une partie du manuscrit me parvient le 6 octobre. Quelques jours plus tard, les épreuves de cinq galées de quatre pages lui sont remises. Le client m'a prévenu qu'il préfère recevoir ainsi les épreuves au fur et à mesure parce que le travail de correction lui paraîtra moins dur.

"Comme le livre est en anglais il faut en confier la composition à un monotypiste d'expérience, sachant bien l'anglais, qui évitera des erreurs dans la ponctuation et dans la division des mots à la fin des lignes, qui saura où placer le trait d'union.

"Après avoir reçu une quinzaine de galées, l'auteur décide de faire subir plusieurs changements à son manuscrit. Les corrections d'auteur sont évidemment à sa charge, ainsi que prévu dans le contrat. Les premières coûtent à mon client $21.

"Le travail est maintenant bien en train mais il a fallu auparavant expliquer le tout au prote. Celui-ci a commencé par dire qu'il ne voit guère comment livrer la composition aux presses à la date prévue. Mais le prote, généralement, affirme que le temps est trop court. Ce qui ne l'empêche pas d'accomplir les petits prodiges qu'on a l'air de lui demander.

"Nous voici au bon à tirer, après avoir donné revises sur galée et épreuves de mise en page au complet. C'est le 9 novembre. Le papier est arrivé de la fabrique, le 3, et il avait été commandé le 23 octobre. Le gérant de l'atelier des presses et de la reliure reçoit les premières formes. Je l'avertis que tout doit être fini d'imprimer le 26 novembre. Il prétend que c'est impossible parce qu'il lui faut passer 22 formes de 5,000 impressions, soit 110,000 impressions au total. En temps ordinaire, il ne peut mettre deux formes par presse chaque jour. Pour arriver à faire ce qu'on lui demande, il devra mettre deux margeurs (ouvriers qui fournissent le papier à la presse) à l'oeuvre. De plus, il lui faudra un margeur pour imprimer deux formes chaque nuit, soit 10,000 impressions supplémentaires. Trois formes de hors-texte demanderont aussi 5,000 impressions chacune, sur papier couché, dont la mise en train exige beaucoup de soin. Reste à imprimer la couverture en deux couleurs, plus l'endossage, soit 140,000 impressions.

"L'impression du volume est enfin terminée le 26 novembre. Il faut, à la reliure, plusieurs opérations: pliage en sections de seize pages, assemblage de 22 sections pour 5,000 volumes, soit assemblage de 110,000 sections, encartage de 30 illustrations hors texte, insection d'une planche à trois panneaux attachée à la chaine de la couverture, encollage de la couverture. Le livre est enfin terminé, à la satisfaction, il va sans dire, du client."

M. Brosseau nous fait voir des échantillons de beaux papiers qu'il a fait fabriquer chez *J.-B. Rolland & Fils* ainsi qu'à l'usine de la *Compagnie de Papier Rolland*, à la *Federal Paper* ou encore chez *E. B. Eddy*. Il s'agit de papiers fabriqués exprès pour les clients du *Devoir*.

Pour suivre l'exécution des travaux, toute une comptabilité du coût de revient a été établie. Avec chaque commande, une enveloppe est préparée qui contiendra au fur et à mesure les rapports des chefs des ateliers où il se fait du travail. On sait ainsi combien de temps prennent composition, correction, mise en page, mise en forme, etc., etc.

Il arrive assez fréquemment qu'un client ait besoin de faire rediger, reviser ou traduire un texte avant de le donner à l'imprimerie. L'*Imprimerie populaire* a le personnel voulu pour s'occuper de ces travaux, qui sont évidemment à la charge du client.

### L'exécution d'un travail

Le *Larousse* excelle dans l'art — c'est le cas de le dire — de définir indifféremment un mot par un autre. Nous y lisons ces deux définitions:

*Typographie: Art de l'imprimerie.*

*Imprimerie: Art d'imprimer des livres.*

Le *Larousse* a au moins raison sur un point, dans l'un et l'autre cas. En effet la typographie et l'imprimerie — celle-ci complétant celle-là, — sont, par le goût dans le choix des caractères, dans leur disposition et dans leur reproduction, un art autant qu'un métier, reposant, lui, comme la science, sur des données exactes sinon toujours complètes. L'intervention de la machine et de la machinerie modernes n'y peut rien faire; le typographe et l'imprimeur dignes de ce nom resteront toujours des artistes, des artistes dans l'art industriel. Ne convient-il pas d'ailleurs qu'il en soit ainsi pour les plus fidèles collaborateurs du journaliste, qui est aussi un artiste en son genre, du littérateur et de l'homme de lettres ?

Pour tant de compliments gratuits, c'est-à-dire non rémunérés, espérons que le typo qui composera cette "copie" voudra la relire sans coquille, que le clicheur du rez-de-chaussée verra à ce que le coin de page où elle paraîtra ne soit enlaidi d'aucune bavure d'encre.

A l'*Imprimerie Populaire*, pour les travaux de ville, la typographie est sous la direction de M. Ernest Bertrand et l'imprimerie proprement dite, c'est-à-dire le travail des presses, ainsi que le pliage, le brochage, le reliure, etc., sous la direction de M. Alphonse Gladu.

L'atelier a un chef suprême, le prote, M. J.-Odilon Beaudet. Celui-ci s'occupe particulièrement du journal. Quant aux travaux de ville, il voit directement à la composition de la matière courante à la linotype ou à la monotype. Linos et monos ont été décrites dans d'autres articles. La typographie à la main relève de M. Bertrand et l'impression, de M. Gladu, toujours sous l'oeil de MM. Beaudet et Brosseau.

Comme nous l'avons déjà dit, tout ce qui n'est pas matière courante dans un travail d'impression se compose à la main. L'ouvrier compositeur tient dans la main gauche le composteur, sorte de règle à gouttière, tandis que de la main droite il pige un à un des caractères dans les cassatins de la casse. Ces caractères, il les pose

(Suite à la page 67)


Ed. Michaud
Seul propriétaire

1910-1935

La Fabrique de chapeaux BUCKLEY-BROOKS est heureuse de s'associer à ses nombreux clients pour féliciter Le DEVOIR à l'occasion du 25e ANNIVERSAIRE de sa fondation.

Le chapeau BUCKLEY à $5.00

Le BROOKS à $3.50

Fabrique de Chapeaux
BUCKLEY-BROOKS
CANADIENNE ET INDEPENDANTE

*Exigez-les de votre chapelier habituel.*

Avec mes félicitations et mes meilleurs voeux au "Devoir", à l'occasion de son 25ème anniversaire.

LEON HURTUBISE
Comptable licencié
HURTUBISE, PELLETIER & GRAVEL
IMMEUBLE VERSAILLES - MONTREAL

REGENT

Nous félicitons le DEVOIR et lui présentons tous nos voeux de succès à l'occasion de son 25e Anniversaire

The REGENT KNITTING MILLS
LIMITED
EXÉCUTIF ET SALLE DE VENTES:
MONTREAL, P.Q.
USINES:
ST-JÉROME, P.Q.

TAIT-FAVREAU Ltée
L. FAVREAU, O.O.L.
La plus grande Institution d'Optique du genre au Canada
EXAMEN de la VUE et ajustage de VERRES par des Spécialistes Optométristes et Opticiens
265 rue Ste-Catherine Est
Tél. LAnc. 6703
SUCCURSALES
6890 rue St-Hubert - Tél. DO. 8355
3871 rue Ste-Catherine est coin Bourbonnière Tél. FR. 5900
270 Victoria Ave, St-Lambert Tél. 791

LE SALUT D'OPTOMÉTRISTES DE MONTRÉAL AU "DEVOIR" A L'OCCASION DE SES NOCES D'ARGENT

Tél. Bureau: CREscent 7824 Tél. Rés.: BElair 3349
GEORGES PRINCE, B.O.
OPTOMETRISTE-OPTICIEN
BACHELIER DE L'UNIVERSITE DE MONTREAL
SPECIALISTE EN EXAMEN DE LA VUE
5000 ST-LAURENT :: MONTREAL

J.-H. Lionel HEBERT
OPTOMETRISTE-OPTICIEN
EXAMEN DE LA VUE — LUNETTERIE DE CHOIX
1674 MONT-ROYAL EST — AMherst 4312

PHANEUF & MESSIER
Optométristes-Opticiens
EXAMEN DE LA VUE
Lunettes élégantes
PROMPTE LIVRAISON
1767 RUE ST-DENIS
(près Ontario)
HArbour 5544

J.-G. BELANGER
Optométriste-Opticien
426 BEAUBIEN EST, vis-à-vis l'église St-Edouard
CRescent 8730 MONTREAL

E.-HENRI COTE, O.D., F.I.B.O.
Optométriste-Opticien
6079 BLVD MONK :: MONTREAL
Fitzroy 3311

Tél.: DOllard 6312 Rés.: 601, Villeray, Tél.: DOllard 5655
CHARLEMAGNE BOURCIER
OPTOMETRISTE — SPECIALISTE DE LA VUE
Heures de bureau: 9 a.m. à 7 p.m. — Vendredi: 9 p.m.; Samedi: 11 p.m.
6728, ST-HUBERT — MONTREAL

Alphonse PAQUIN, B.A.O.
OPTOMETRISTE
SPECIALISTE POUR LA VUE
5423, 6ème AVE, ROSEMONT - Téléphone: FRontenac 6726 - MONTREAL

## Le quart de siècle du "Devoir"

Du *Bulletin des Agriculteurs*, de Montréal, numéro du 17 janvier:

Ceux, parmi nos lecteurs, qui reçoivent des quotidiens savent sans doute déjà que le *Devoir* vient d'entrer dans sa vingt-sixième année d'existence. Nous sommes convaincu que la majorité d'entre eux ont, à l'occasion, pris plaisir et intérêt à la lecture de quelques numéros de ce vaillant organe, à la doctrine digne et à la littérature dépassant certainement la moyenne de notre presse.

Mais nous, de la classe rurale, devons au *Devoir* des services bien particuliers qu'il convient de rappeler ici.

Il y a quelques années prenait naissance l'*Union Catholique des Cultivateurs* de la province de Québec. Un groupe de fermiers, sous la direction de Ponton, de Barré et de Lalonde, réalisant l'importance d'une association professionnelle agricole, lançait un appel à la classe rurale de la province, appel qui, chacun le sait, fut entendu. Mais pour activer l'organisation de ce groupement, pour tenir les membres en contact direct avec leur Association, il fallait une presse, un organe de publicité. La fondation d'un journal à cette époque était irréalisable à cause des revenus par trop restreints. A cette heure difficile, les autorités du *Devoir* offrirent *gratuitement* une page de leur quotidien pour la propagande de l'*U. C. C.* et, deux fois la semaine, l'Association nouvelle put jouir de l'hospitalité de ce porte-parole charitable. Après l'apparition de *La Terre de Chez Nous*, le *Devoir* n'en continua pas moins à favoriser par tous les moyens possibles le développement de cette puissante Union.

A défaut de cet appui, que se serait-il produit, nous nous le demandons. L'*U. C. C.* eût-elle jamais atteint le développement remarquable qu'elle connut dès les premiers jours de 1930?

Quoi qu'il en soit, la classe agricole doit reconnaître aujourd'hui que le *Devoir* lui a rendu un fier service, qu'il a contribué d'une manière insigne à créer un esprit des plus bienveillants parmi la meilleure classe de notre société québécoise, à l'égard de la population rurale.

Aussi, empressons-nous, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, de le remercier d'abord de l'appui constant accordé à nos ruraux et, ensuite, de lui manifester franchement notre appréciation des services rendus, soit en nous y abonnant, soit en adoptant ses pages pour y conduire quelque campagne de publicité.

Enfin, souhaitons-lui de connaître un deuxième quart de siècle où les difficultés, les heures de découragement peut-être du premier, soient remplacées par des jours de succès et de triomphes que méritent hautement les hommes distingués qui président à ses destinées.

Robert Raynauld

## Ce que dit un confrère du "Nord Ontarien"

Du *Nord Ontarien*, de Timmins, numéro du 28 janvier:

Il y a eu 25 ans que le *Devoir* a été fondé à Montréal par M. Henri Bourassa.

Le *Devoir* est venu à son heure pour réveiller le sentiment national et si nous avons un status beaucoup plus étendu dans nos relations avec les autres puissances, nous le devons à la lutte acharnée faite par M. Bourassa et ses collègues.

National dans ses aspirations politiques, le *Devoir* était aussi national dans sa rédaction et l'on peut sans se tromper, le comparer avantageusement au journal de Louis Veuillot, l'*Univers*. Langue pure et châtiée, le *Devoir* a été une aide très grande pour la floraison de notre littérature nationale.

En même temps que nous lui présentons nos félicitations, le *Nord Ontarien* fait des voeux pour que, pendant de longues années encore, il mène le bon combat.

## Vingt-cinq ans sur la brèche

De l'*Evangéline*, de Moncton, N.-B., numéro du 17 janvier:

Le *Devoir*, le grand quotidien montréalais fondé par M. Bourassa, entrait, jeudi dernier, dans sa vingt-sixième année. M. Charles Gauthier, du *Droit*, écrit à propos de cet anniversaire: C'est une date qui compte dans l'existence d'un journal "auquel l'on prédisait si facilement jadis un maximum de cinq ou six mois de vie". Elle compte d'autant plus qu'un journal comme le *Devoir*, à cause de son indépendance vis-à-vis des partis politiques et des intérêts financiers, ne peut compter, pour subsister, que sur ses propres moyens. A cause aussi de son honnêteté professionnelle. Un journal libre et propre se voit souvent fermées d'appréciables sources de revenus.

Par l'importance des campagnes d'idées qu'il a entreprises, par la personnalité de ses rédacteurs, par sa tenue littéraire, le *Devoir* occupe une place d'honneur dans le journalisme canadien-français. Au service de la vérité politique, nationale et religieuse, il a délivré ses lecteurs de l'envoûtement créé par l'esprit de parti, il a rétabli l'échelle des valeurs. Que de reconnaissance les minorités françaises des provinces anglaises ne lui doivent-elles pas? Qu'elles soient des Provinces maritimes, de l'Ontario ou de l'Ouest, notre confrère a attiré sur elles l'attention et la sympathie de l'élite de la province de Québec.

Les Acadiens, pour leur part, n'oublient pas ce qu'ils doivent au *Devoir* et à la famille illustre de son fondateur, et c'est du fond du coeur que, se faisant leur interprète, l'*Evangéline* souhaite à son grand confrère de longues années encore de fructueux combat, et à ses rédacteurs, suivant la vieille formule acadienne, le paradis à la fin de leurs jours...

Car, dirait Jean-Marc Bernard, "Seigneur, ils l'ont bien mérité!"

F. B.

## Nos voeux au "Devoir"

De l'*Action populaire* de Joliette:

Le *Devoir* de Montréal vient d'entrer dans sa vingt-cinquième année. Modestement, comme le dit M. Omer Héroux, ce quotidien a célébré ses noces d'argent. Une messe a été célébrée dimanche dernier en l'église Notre-Dame de Bonsecours, à laquelle étaient présents la famille du *Devoir* et nombre d'amis et d'admirateurs. Le sermon fut prononcé par le R. P. Joseph-Papin Archambault, S. J.

Nous sera-t-il permis de souligner d'un trait de plume cet anniversaire. Le *Devoir*, fondé par M. Henri Bourassa, il y a vingt-cinq ans, a connu une carrière animée et fructueuse. Ce journal, toujours bien mis et instructif, a réveillé bien des énergies nationales. Il fit l'admiration même de personnes qui ne pensaient pas toujours exactement comme lui. Il mena nombre de combats fameux. Les plus âgés se rappellent les articles énergiques du fondateur et nous lisons avec intérêt ceux, toujours pondérés et soignés, du rédacteur en chef actuel M. Omer Héroux.

Le *Devoir* possède un personnel expérimenté dont les membres les plus connus et les plus en vedette sont MM. Omer Héroux, Georges Pelletier, Louis Dupire, Emile Benoist et Alexis Gagnon.

C'est un journal qui fait honneur à la presse catholique canadienne-française. Bien rédigé, intelligemment catholique et français, ce journal offre une lecture saine, une information au point. Ceux qui le lisent habituellement ne consentiraient pas facilement à le voir disparaître. Le *Devoir* a traversé récemment une crise financière assez aiguë. Il a heureusement survécu. Souhaitons, pour le plus grand bien de la société, qu'il se maintienne et qu'il progresse. Même, si parfois, il heurte nos opinions personnelles, nous devons soutenir ce journal qui nous renseigne le plus exactement possible sur les faits du jour, les événements mondiaux, la vie politique, économique et religieuse de notre province et de notre pays.

L'humble confrère hebdomadaire, l'*Action populaire*, est heureux d'offrir au *Devoir* ses plus sincères félicitations à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire et ses meilleures voeux de prospérité pour l'avenir.

Omer Valois, ptre.

## Les vingt-cinq ans du "Devoir"

De *La Liberté*, de Winnipeg, Manitoba, numéro du 23 janvier:

Le *Devoir* vient d'achever son premier quart de siècle d'existence. Cet événement a été marqué, dimanche dernier, par par une messe d'actions de grâce célébrée dans l'église historique de Notre-Dame de Bonsecours.

Le *Devoir* occupe une place à part dans la presse de chez nous. Par la primauté qu'il accorde à la rédaction sur les nouvelles, par sa restriction volontaire de la publicité, surtout par sa tenue générale, c'est le quotidien qui se rapproche le plus du type français. Les délégués venus de France pour les fêtes de Jacques Cartier se sont plu à en faire la remarque. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir maintenu cet idéal en dépit de toutes les influences contraires. Ceux qui apprécient le rôle de la presse comme facteur décisif dans la formation de l'esprit et l'attachement à la saine tradition, tiennent le *Devoir* pour un magnifique instrument de culture française. D'autres journaux sont venus que guide le même principe, mais à lui l'honneur d'avoir montré la voie. Il aura aussi contribué dans une large mesure à débarrasser un bon nombre d'entre nous de ce déplorable esprit de parti qui nous a fait tant de mal dans le passé et dont il subsiste encore trop de germes.

Si le *Devoir* figure au premier rang de notre presse nationale et catholique, il le doit sans doute à son titre de journal d'idées et à l'excellence de sa rédaction. M. Henri Bourassa, maintenant à la retraite, nos éminents confrères Georges Pelletier et Omer Héroux, —les trois grands artisans de l'oeuvre,—resteront parmi les meilleurs publicistes de ce temps. Et n'oublions pas qu'ils eurent pour collaborateurs Olivar Asselin, Jules Fournier, Léon Lorrain, Louis-D. Durand, Léo-Pol Desrosiers et quelques autres qui ont fait leur marque. Parmi ceux d'aujourd'hui, Louis Dupire, Emile Benoist et Frédéric Pelletier sont des journalistes avertis et consciencieux qu'on lit toujours avec plaisir et profit.

Mais pour nous, Canadiens français de l'Ouest, le *Devoir* a un autre titre à notre attachement et à notre gratitude. N'a-t-il pas été de tout temps le grand défenseur des minorités françaises? Il en a fait l'un des points de son programme. C'est en grande partie grâce à ses efforts que nos problèmes ne sont plus étrangers à l'élite de la province de Québec, et nous y avons gagné des sympathies précieuses. Sans doute, les autres journaux de l'Est s'intéressent aussi à nous: mais là encore, le *Devoir* a été le premier et nul ne parle de nous avec plus de compétence et de réel le affection .

C'est notre excellent confrère, M. Omer Héroux, on le sait, qui s'est constitué le grand agent de liaison avec les groupes extérieurs. Il apporte à cette besogne délicate une mémoire quasi phénoménale des choses et des gens et un sens journalistique aigu. Notre confrère n'a jamais pu, faute de loisirs, visiter ses nombreux amis de l'Ouest. (C'est le seul reproche qu'ils aient à lui faire). Malgré cela, il connait le pays mieux que la plupart d'entre nous. Nos journaux n'ont pas de lecteur plus intelligent et plus attentif. Rien ne lui échappe. Aussi est-ce toujours un émerveillement de causer avec ce Montréalais qui vous pose des questions curieuses et pertinentes à propos d'événements et de personnes de chez nous.

Un programme comme celui du *Devoir* n'est malheureusement pas de ceux qui entrainent les gros tirages. A l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, il s'était proposé comme objectif de faire monter le sien à 25,000. Nous lui souhaitons de l'atteindre et de progresser toujours, afin que se multiplie le bien qu'il accomplit depuis un quart de siècle.

Donatien FREMONT

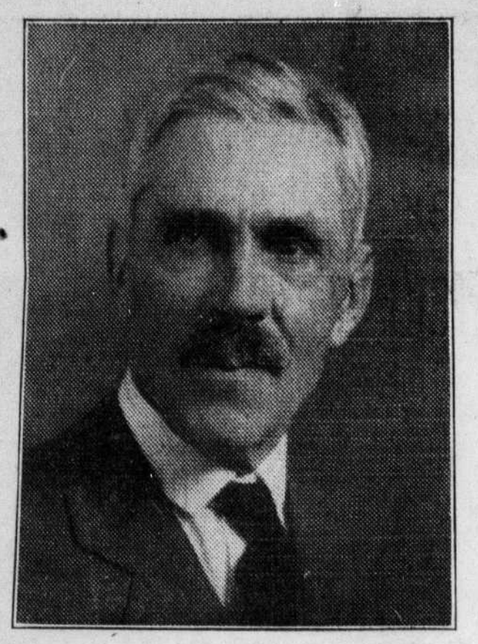
**VOUS FEREZ BONNE IMPRESSION**

— dans le monde et dans les affaires, en confiant vos impressions à

**l'Imprimerie Populaire, éditrice du "Devoir"**


# Hommage au journal "Le Devoir" à l'occasion de son 25e anniversaire

# WISINTAINER L'ENCADREUR



M. LOUIS WISINTAINER
Fondateur et Président
de la Cie Wisintainer & Fils Inc.

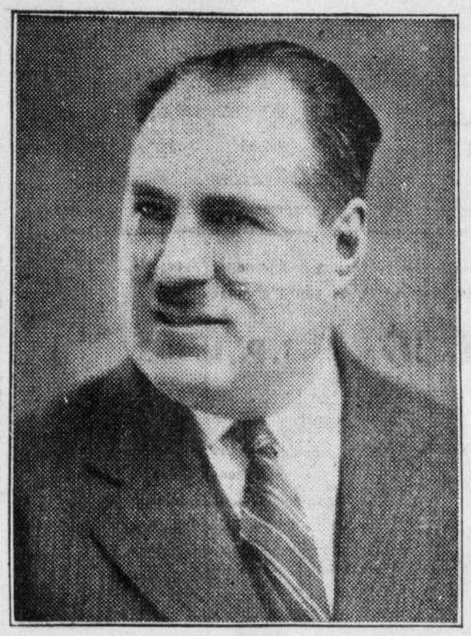
& FILS INCORPOREE

**908 Blvd St-Laurent**

**Fabricants de Cadres Moulures Miroirs**

**Importateurs de Vitre et Imagerie**

MAISON FONDEE EN 1887



M. LOUIS-F. WISINTAINER,
Secrétaire-Trésorier et Directeur-gérant
de la Cie Wisintainer & Fils Inc.

Si la maison Wisintainer & Fils, Incorporée, est aujourd'hui une des plus importantes fabriques d'encadrements et importateurs d'imagerie religieuse et profane au pays, il ne faut pas croire qu'elle a atteint du jour au lendemain sa position enviable dans le commerce canadien.

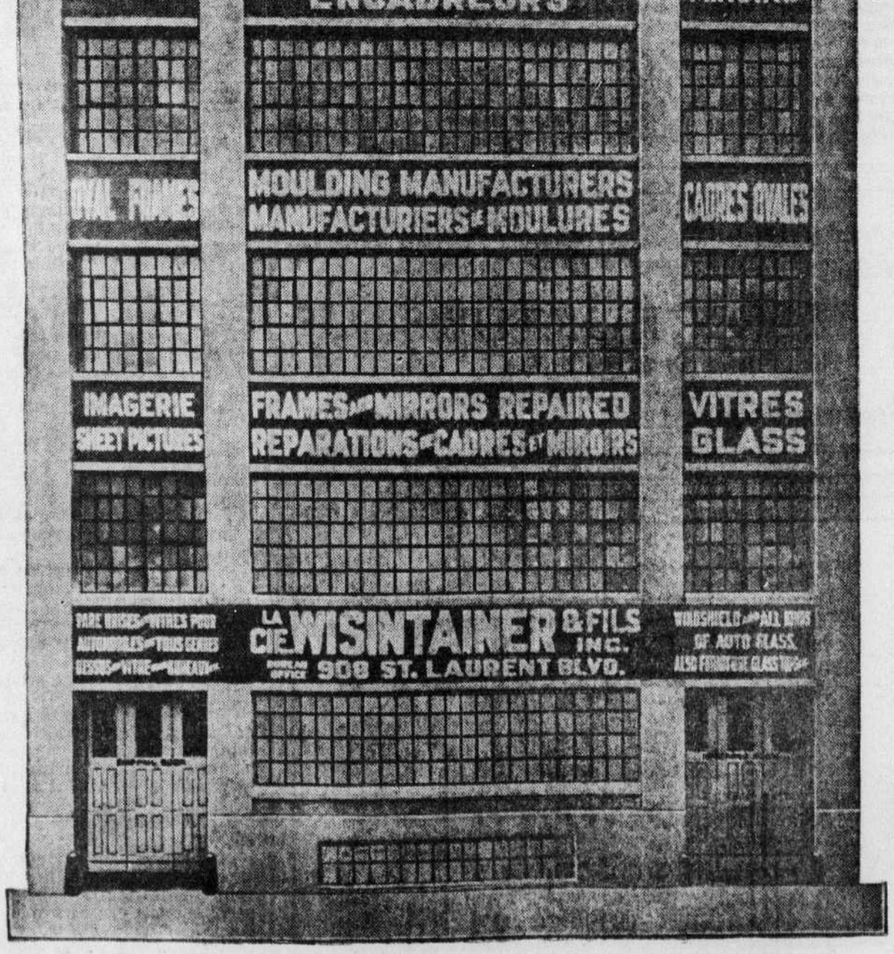
Les débuts de cette grande industrie canadienne-française furent fort humbles. Lors de son arrivée au pays, M. Louis Wisintainer, père, n'avait pour entrepôt qu'une modeste boîte en bois et étalait ses images dans un parapluie! Pourtant, les clients affluèrent autour du parapluie-étalage, si bien qu'un an plus tard, en 1888, le petit marchand tyrolien pouvait ouvrir, rue St-Laurent, une petite échoppe dans un passage de cour. L'année suivante, l'imagerie avait pignon sur rue. Elle occupait une humble bicoque rue St-Laurent, dont la fenêtre permettait un étalage un peu plus convenable. A partir de ce moment les progrès de la maison furent rapides: En 1907, la Compagnie Wisintainer était incorporée et le magasin prenait place parmi les établissements les plus en vue de la rue St-Laurent. L'année suivante, on ajoutait au magasin un second étage. En 1909 un troisième, en 1910 un quatrième — et en 1911 la Compagnie acquérait les locaux de la rue St-Charles Borromée aujourd'hui la rue Clarke, adjacents à sa propriété, et en 1912 et 1913 on agrandissait. Finalement en 1928 l'on démolissait de fond en comble toutes les bâtisses de la rue Clarke et construisait le vaste édifice que nous connaissons aujourd'hui.

Il y a loin de l'humble parapluie de 1887 à l'immeuble moderne de 40,000 pieds carrés que l'on connait aujourd'hui, muni de l'outillage le plus perfectionné, où l'on fabrique, sur une grande échelle, les cadres, moulures, miroirs de tous genres, voire même les miroirs taillés modernes, etc., dont les produits se vendent d'un océan à l'autre.

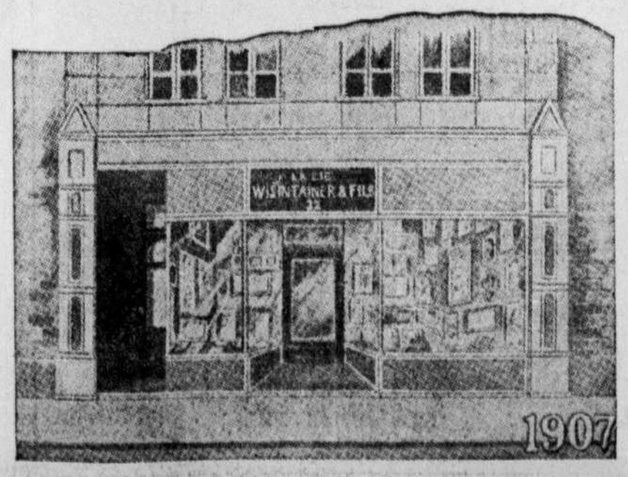
Ce résultat est dû à l'inlassable travail de M. Louis Wisintainer père, aujourd'hui secondé par son fils, M. Louis F. Wisintainer.

A sa naissance cette industrie avait adopté pour devise "Grandir avec le pays" — et comme on le constate par les gravures qui ornent cette annonce, on peut dire qu'elle a été fidèle à sa devise.

Mais, si ce résultat est en grande partie dû à la droiture, au courage, à la frugalité du fondateur, de la maison, il faut tenir compte du fait que sa fidèle clientèle s'est constamment accrue, grâce à l'excellente marchandise qu'elle vend et aux efforts qu'elle fait pour donner la plus parfaite satisfaction à ceux qui lui font confiance. C'est aujourd'hui une maison canadienne-française qui célébrera son 50e anniversaire dans deux ans.




FAÇADE DE LA RUE CLARKE



# Les travaux de ville

(Suite de la page 65)

dans le composteur, dans l'ordre voulu, en séparant les mots par de minuscules lamelles que l'on appelle espaces. Les lignes sont ainsi formées, l'une après l'autre. Entre les lignes, le compositeur place souvent de minces lamelles que l'on appelle des interlignes: c'est pour aérer le texte. Quand le composteur est bien rempli de caractères, d'espaces, d'interlignes, le tout, qui s'appelle un paquet de caractères, est lié ensemble avec une ficelle et déposé dans les galées, qui sont des planchettes à rebords, faites spécialement pour recevoir la composition typographique. Il va sans dire que les paquets sont mis en galées selon leur suite logique.

La composition d'un livre, par exemple, est faite tout d'une pièce, sans s'occuper des pages. Le caractère composé s'entasse dans les galées. La première épreuve est tirée sur galée. Celle-ci est d'abord imbibée d'encre; un apprenti place dessus une feuille de papier et il passe dessus un cylindre à tympan en feutre. L'épreuve est corrigée une fois, deux fois, trois fois même, par les correcteurs, par l'auteur. Celui-ci obtient évidemment une revise. La correction du caractère se fait à la main par un typographe qui pige à la casse. Même pour la composition à la monotype, les corrections sont faites à la main, à moins qu'il ne s'agisse de longues corrections d'auteur, alors que le texte même du manuscrit se trouve modifié.

Après la composition et la correction, c'est la mise en pages, faite à la main par un compagnon, c'est-à-dire un typographe d'expérience. Les galées sont déposées sur le marbre. Pour le journal, nous avons dit que le marbre était en acier ou en fonte. Aux travaux de ville, du moins dans l'atelier du *Devoir*, le marbre est encore de marbre.

Tous les travaux de ville n'exigent pas une mise en pages, dans le cas d'une pancarte par exemple. Mais nous supposons toujours le cas d'un livre où la mise en pages est de rigueur.

La matière composée est mise en "quartos", de petites galées ayant les dimensions d'une page. En haut de chacun il faut mettre la pagination, le haut de page (autrement dit le titre répété à chaque page). Le compagnon doit être attentif à ce que toutes les pages soient bien de la même hauteur. La mise en page finie, l'auteur reçoit une revise des "quartos" et, s'il le juge à propos, il donne le bon à tirer.

Vient ensuite l'imposition des formes ou des pages sur le marbre par l'*homme de pierre*. L'*homme de pierre* à l'*Imprimerie Populaire*, c'est le contremaître de l'atelier, M. Bertrand, qui est chez nous depuis 14 ans.

Imposer un livre cela veut dire disposer méthodiquement les pages d'une feuille d'impression. Un livre est la réunion d'un certain nombre de fascicules de 8, 16, 24 ou 32 pages, d'où l'in-huit, l'in-seize et ainsi de suite. Chaque fascicule s'imprime sur les deux côtés d'une même feuille de papier qui sera ensuite pliée. Il faut, pour l'impression, disposer les pages de telle façon qu'une fois la feuille pliée, en 8, en 16, en 24 ou en 32, celles-ci se suivent dans la pagination. L'imposition est l'une des parties difficiles de l'art typographique.

L'imposition faite convenablement, les pages sont mises en châssis. Le typo doit alors surveiller ses marges de façon que les caractères des pages se superposent bien quand la feuille imprimée sera pliée. Le châssis est serré fortement avec des coins automatiques, pour qu'aucun caractère ne tombe.

Dans le cas du journal, le châssis ou forme irait alors à la clicherie. Dans le cas d'un livre, le châssis s'en va directement à la presse, presse plate à cylindre.

Avant de passer aux presses, il convient de jeter un coup d'oeil, quand ça ne serait que superficiel, sur les magasins de caractères de l'*Imprimerie Populaire*. Celle-ci possède dans ses cases plus de 1,500 fontes différentes, y compris les plus nouvelles. Son atelier est l'un des rares à Montréal qui se soient souciés d'importer du caractère français. La collection typographique du *Devoir* comprend jusqu'à des caractères en bois, de haute et de basse case, importés de France pour l'impression de placards et d'affiches. Ces caractères sont de 2 à 6 pouces.

## Aux presses

Dans le monde des presses de l'*Imprimerie Populaire*, la rotative jouit de l'autonomie, presque de la soudveraineté. La rotative, c'est un Etat dans l'Etat de nos presses. Le maitre de la rotative, c'est M. Saint-Onge. Toutes les autres presses, à platine et à cylindre, dépendent d'un même contremaitre, M. Alphonse Gladu. Celui-ci est en même temps contremaître du pliage, de la reliure, du brochage, du poinçonnage ,du perforage, du coupage. M. Gladu n'est pas un nouveau venu au *Devoir*. Il y a fait son entrée, il y aura bientôt vingt ans, à l'époque où le *Devoir* s'installait rue Saint-Vincent.

Les presses à platine servent surtout pour les impressions de petites dimensions: en-tête, carte, avis de convocation, circulaire.

Les presses à cylindres servent aux impressions de dimensions plus grandes: livre-formule, livre, circulaire de grand format, etc.

La page d'un livre n'est généralement pas grande et pourtant un livre s'imprime sur une presse à cylindre, c'est-à-dire une presse pour impression de grand format. C'est qu'un livre s'imprime par 8, 16, 24 ou 32 pages à la fois. Il s'agit d'impression à grand format. Le pliage réduira par la suite le livre à sa véritable mesure.

L'impression d'un livre se fait donc sur une presse à cylindre. Le châssis est disposé sur une table agitée d'un mouvement de va-et-vient. Au-dessus, le papier s'enroule autour d'un cylindre à tympan également en papier — d'un papier de Manille, m'explique le pressier Edouard Gareau. Un rouleau encré passe sur les caractères du châssis, le cylindre tourne rapidement et, à toutes les deux ou trois secondes, une feuille de papier passe, sans glisser — car glisser serait un mal irréparable. L'impression est faite.

Un tablier à bascule transporte la feuille imprimée sur une table dont les rebords articulés rangent les feuilles bien en ordre.

Chaque feuille est imprimée deux fois, d'un côté, puis de l'autre. Dans le cas d'un livre, à la deuxième impression, un couteau disposé sur la table de la presse coupe la feuille en deux. Les demi-feuilles sont ensuite pliées mécaniquement et chacune devint un fascicule. Au dos de chaque fascicule le typo — en comptant sur l'exactitude du registre du pressier — a ménagé une marque pour faciliter la reliure. Quand une brochure a perdu sa couverture, on voit très bien ces points de repère typographiques.

## Le registre

Il parait qu'il faut un très bon pressier pour obtenir un registre parfait. Autrefois le registre c'était de faire correspondre exactement, rigoureusement, le tirage d'un côté de la feuille avec celui du côté opposé. L'imprimerie moderne avec ses plusieurs couleurs, aurait changé tout ça, sans changer grand chose en somme. Il s'agit de faire passer par exemple une feuille de papier plusieurs fois de suite sous la presse, avec des formes différentes, sans que les couleurs se mélangent. Autrefois, il ne s'agissait que de juxtaposer et de superposer le caractère. Il faut maintenant superposer et juxtaposer exactement les couleurs. Avec les couleurs, le pressier, tel un peintre, fait les nuances. L'imprimerie, à la suite de données exactes, est en train de devenir un art. La science nous apprend bien que telle ou telle couleur fait telle autre couleur. Elle ne nous apprend pas jusqu'à quel tour ou demi-tour de vis plutôt qu'à tel autre du débit de l'encre d'une presse l'on obtiendra tel rose ou tel bleu, telle nuance ou telle autre.

Le métier de pressier apparait supérieurement intelligent. Il y a bien la machine mais il y a l'homme qui dirige la machine, qui la contrôle. Pour imprimer des choses ordinaires, la machine peut remplacer l'homme, à peu près complètement. L'*Imprimerie Populaire* est munie d'une presse automatique, nécessaire dans un atelier d'imprimerie.

Le plus beau travail se fait encore par des ouvriers.

Le registre est l'oeuvre du pressier mais le dernier bon à tirer doit venir du contremaître (Bertrand) de l'atelier de typographie. C'est dire que tout est à l'ordre, au moment où les presses sont mises en marche. La typographie ne tient pas à être tenue responsable de ce qui pourrait n'être pas tout à fait au point jusqu'aux presses.

La partie la plus importante du travail du pressier, c'est la fabrication du tympan du cylindre. Le tympan est une couche de feutre et de papier plus ou moins épaisse, selon l'épaisseur du papier à imprimer. Le tympan varie encore d'épaisseur selon le genre de caractère, le plus ou moins de blanc dans une page, etc. Le tympan ménage un attouchement léger, tout juste suffisant pour une bonne impression, du caractère imbibé d'encre sur la feuille de papier. Sans le tympan, la feuille serait infailliblement déchirée et maculée.

Pour le profane qui voit fonctionner une presse en marche, le métier de pressier semble l'enfance de l'art. Le pressier devenu margeur n'a-t-il pas qu'à fournir à sa machine, feuille à feuille, le papier dont elle a besoin? Le pressier devenu simple margeur doit d'abord surveiller le débit de l'encre. Si la machine marche si bien, c'est ensuite un peu de sa faute. Dans le cas d'une impression en plusieurs couleurs, c'est le pressier, qu'il s'agisse d'une simple presse à platine ou d'une presse à cylindre, qui doit poser, par des tirages successifs, en établissant chaque fois un registre rigoureusement exact, les diverses couleurs dont il obtiendra les nuances et les dégradés voulus. La typographie reste un art. Un typographe, qui aime son métier, nous disait que le métier de pressier exige autant sinon plus de savoir faire et d'aptitude personnelle que celui de typographe. Un typographe peut être un artiste; un bon pressier doit l'être.

M. Gladu, en nous parlant de ses pressiers, ne parle pas du sens artistique. Il dit simplement: J'ai de bons pressiers, je peux compter sur eux. C'est en causant avec les pressiers eux-mêmes que l'on peut se rendre compte jusqu'à quel point ils aiment ce métier. Ils ne travaillent seulement pour la satisfaction du client mais surtout pour leur propre satisfaction. C'est du moins l'impression qu'ils donnent.

Récemment, l'administration de l'*Imprimerie Populaire* faisait poser deux presses à cylindres sur des fondations en béton armé, aussi solides que les fondations de la rotative. Sur ces presses, le registre, une fois établi, est immuable. L'un des pressiers à qui elles sont confiées nous disait: "Je vais maintenant pouvoir faire du travail à mon goût."

Un ouvrier qui a l'amour de son travail ne peut faire autrement que de satisfaire le client. Et le patron en bénéficie.

## Les dernières opérations

La presse, comme nous l'avons vu, fait parfois subir un premier pliage à la feuille imprimée. Avec ou sans cette opération, les feuilles imprimées vont des presses au pliage, qui se fait mécaniquement, de même que le brochage. Quand tous les fascicules d'un livre sont imprimés et pliés, des ouvrières ont tôt fait de les coudre ensemble. Ensuite, c'est la reliure. La couverture du livre a été imprimée à part et pliée. Le dos de chaque fascicule est fortement encollé pour recevoir la couverture. Ce sont des ouvrières qui font ce travail.

Pour la livraison à l'auteur, il reste à mettre les livres par colis de douze, de vingt-quatre ou de vingt-cinq. Ce sont encore les ouvrières de la reliure qui accomplissent ce travail.

Et voilà votre livre, M. l'auteur!

**Emile BENOIST**

## Catéchisme pittoresque

PAR M. L'ABBE VICTORIN GERMAIN

Brochure de 176 pages, 180 gravures, au comptoir, 15 cts; par la poste, 20 cts.

Mgr l'évêque de Gaspé: — "Je crois votre livre très propre à procurer aux parents et aux institutrices, par son langage simple, clair, l'intelligence des choses qu'ils doivent enseigner aux enfants; propre aussi à fournir aux catéchistes de toutes catégories, prêtres ou autres, *un modèle de la simplicité avec laquelle il faut parler aux enfants* des choses élevées de la religion. Mais j'y mets une condition: c'est qu'on ne se mette pas en frais de faire apprendre le texte par coeur, et que l'on se contente de saisir la moelle de la doctrine pour en nourrir l'esprit et le coeur de l'enfant."

SERVICE DE LIBRAIRIE DU *DEVOIR*, 430, rue Notre-Dame est,


*En souvenir de*

**Feu J.A. Vaillancourt**

1er président du DEVOIR

1910-1912

FELICITATIONS

En ce vingt-cinquième anniversaire de fondation du journal dont le désintéressement et la tenue morale n'ont jamais cessé d'être une source d'inspiration pour ses amis comme pour le public, nous sommes heureux d'offrir au DEVOIR nos chaleureuses félicitations et de lui souhaiter la continuation de son rôle utile et la prospérité.

**VAILLANCOURT, Limitée**

*Sucreries*

**1691, RUE DORION** **MONTREAL**

SUCCES

Avec mes félicitations au "Devoir", en son 25ème anniversaire

A. H. Schneider

Comptable public licencié

**266, rue ST-JACQUES OUEST** **LA. 4904**

Avec nos félicitations au "Devoir" en son 25ème anniversaire, nous lui offrons l'expression de notre admiration.

**AIME TOUGAS J.P., C.C.S.**

Assurances générales

EDIFICE ASSURANCE "ROYAL"
500, Place d'Armes, Montréal
Tél. HArbour 9161

Domicile:
1642, rue Saint-André
Tél. FRontenac 5628

*Hommages au DEVOIR*

En ce vingt-cinquième anniversaire de fondation, nous sommes heureux de nous associer aux amis du *Devoir* pour lui offrir, avec nos félicitations, tous nos hommages.

**Dufresne & Locke**

**Limitée**

*MANUFACTURIERS*

**4201, rue Ontario Est**

**Montréal**

*Les chaussures de haute qualité de notre fabrication s'imposent à l'attention de tous les connaisseurs. En vente partout.*

Nous sommes heureux de féliciter

"LE DEVOIR"

pour les éminents services qu'il a rendus à la population d'expression française pendant les vingt-cinq années de sa laborieuse carrière. Ce journal, en prêchant la cohésion de nos forces collectives, dans le domaine économique et social, accomplit une oeuvre saine dont la société lui sait gré.

**L.-G. BEAUBIEN & CIE Limitée**

Valeurs de placement

Achats et vente
fonds public
obligations d'institutions religieuses
et de
sociétés industrielles

**L.-G. BEAUBIEN & COMPAGNIE**

Agents de change

Membres :
la Bourse de Montréal
du Montreal Curb Market
et
du Montreal Commodity Market

Québec Trois-Rivières **MONTREAL** Ottawa Paris (France)

Fondée en 1902

**PATISSERIES**

*Les pâtisseries que vous faites à la maison sont moins bonnes, coûtent plus cher et n'offrent pas la variété de choix qui caractérise la véritable pâtisserie française de la boulangerie I. Caron. Demandez nos prix au livreur de pain Caron. Donnez-lui votre commande.*

*Seule boulangerie à Montréal organisée sur une grande échelle pour faire la véritable Pâtisserie Française.*

J.-R. JETTE
Président et gérant.

Fondée en 1907

**30 VARIÉTÉS DE PAINS**

*Croûtés*
*Talons*
*Bâtons sols*
*Bâtons cochés*
*Français*
*Rubans bleus*
*Viennas*
*Parisiens*
*Parisiens secs*
*Zoulous sols*
*Zoulous tôles*
*Scons*
*Jacobins*
*Steams*
*"Dollard"*
*"Quarts"*
*"Butter Crust"*
*Jacks bien cuits*
*Jacks*
*Bâtons collés*
*Jacks spéciaux*
*Mont-Royal*
*Corona*
*Pains de son*
*Pain des ancêtres*
*(Pain complet)*
*Pain aux raisins*
*Rolls*
*Le Pain de Chez Nous*
*Pain d'épices*

**A VOTRE CHOIX**

# *Une Boulangerie de Chez Nous*

**100% canadienne-française**

## DU BON PAIN, RIEN QUE DU BON PAIN

Depuis des années notre boulangerie fait du bon pain. Chaque année des améliorations ont été apportées. De jour en jour de nouveaux procédés sont mis en pratique pour l'ultime perfectionnement de la cuisson. Et voilà pourquoi, de tous les bons pains, le pain Caron est le meilleur. Aucun pain, à aucun prix, n'est UNIFORMEMENT MEILLEUR que notre création: le Pain de Chez Nous dans toutes ses variétés. Sous son enveloppe cirée qui le préserve de toute impureté, le Pain de Chez Nous est riche, savoureux, pur, sain. Cuit à point. Mie non pâteuse. Conserve longtemps, sous une croûte croustillante, une mie fraîche et légère.

Un Bon Pain, c'est BONNE SANTE. La science diététique a trouvé que l'alimentation moderne manquait de phosphore, de calcium et de fer, quoique la quantité des sels minéraux nécessaires à l'alimentation d'une personne en bonne santé fût relativement minime. On a constaté que les gens, en général, ne mangeaient pas assez de pain. Nous ne saurions donc trop recommander aux enfants, comme aux adultes, de manger du pain, d'en manger beaucoup, tout le temps, mais — il y a un mais — faut-il que le pain soit conforme aux préceptes de l'hygiène et de la science culinaire. En d'autres termes, il faut que le pain que vous mangez — votre pain quotidien — soit PUR, RICHE, CUIT A POINT et fait dans les meilleures conditions sanitaires modernes. C'est pour cette raison que nous vous recommandons spécialement le nouveau pain Zénith scientifiquement fait, pétri mécaniquement, cuit dans des fours modernes et perfectionnés, selon des données justifiées par des années d'expérience.

Maison essentiellement canadienne-française. — Absolument en dehors de tout merger ou trust. — Seuls boulangers dans la province de Québec possédant le four automatique à gaz DRAY-OVEN, capacité 2,400 pains à l'heure.

UN DEMI-MILLION PAR MOIS. — La production énorme — près d'un demi-million de pains — de notre boulangerie démontre que le public reconnaît les qualités exceptionnelles de nos différents pains. La farine qui est exclusivement employée dans les pains Caron n'est pas d'un blutage exagéré; c'est pour cette raison que le Pain de Chez Nous est particulièrement azoté — ce qui le rend plus nutritif que tout autre.

**Boulangerie** Téléphone CRescent 4114 **I. Caron, Ltée**

**72 voitures parcourent la ville et la banlieue.**

**Bureaux et services: 783, rue Bellechasse.**

**Boulangerie et pâtisserie: 6212, St-Hubert — Succursale: 4830, St-Jacques ouest.**

### LES DEBUTS D'UN ETABLISSEMENT

La boulangerie I. Caron Limitée est fort bien connue à Montréal et dans les environs de la métropole. Les bureaux en sont au No 783 rue Bellechasse, et la boulangerie proprement dite est au No 6212 rue Saint-Hubert, mais tout cela ne constitue qu'un seul et vaste immeuble.

C'est en 1907 que M. Caron fonda la boulangerie qui porte son nom. M. Caron, décédé il y a trois ans, naquit à St-Jérôme et vint à Montréal à l'âge de 34 ans et pendant 14 ans, de 1893 à 1907, il fut à l'emploi de diverses boulangeries, comme livreur. En 1907, disposant d'un peu de capital, il acquit une boulangerie rue Rivard et engagea le meilleur boulanger qu'il pût trouver. Lui-même et un employé faisaient la livraison. En 1909, il construisait une petite boulangerie sur un terrain qu'il avait acheté au boulevard Saint-Denis, en plein champ. Aujourd'hui, c'est la rue Saint-Hubert. Cette première boulangerie est affectée maintenant à la forge, où l'on ferre les chevaux et où l'on répare les voitures de la boulangerie I. Caron Limitée. En 1918, son commerce avait augmenté et il avait sept voitures de livraison. En 1921, le nombre des voitures était porté à 11 et la vente de l'année était de 530,213 pains. L'année suivante, 17 voitures distribuèrent 706,200 pains. En 1923, il y avait 22 voitures pour livrer 1,400,260 pains. En 1924, le nombre des voitures était porté à 40. Il y a maintenant 72 voitures qui sillonnent les rues de Montréal et la vente dépasse les 4,000,000 par année.

### LA VRAIE TRADITION CANADIENNE-FRANÇAISE

M. Caron est bien dans la tradition canadienne. Il a été père de quinze enfants et d'un second mariage il a un autre fils, M. Rosario Jetté, qui est devenu son gendre et son associé. L'un des fils, M. Albert Caron, et M. Jetté ont fait un cours classique, au collège de Rigaud. Tous deux, après un stage de quelques années à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales sont entrés à la boulangerie comme associés de M. Caron, père Malheureusement, M. Albert Caron est mort, en mars 1925, à l'âge de 23 ans. Le gendre resta seul comme collaborateur actif, et depuis la mort de son beau-père il devint président, car les autres fils sont pris par d'autres affaires.

### UNE NOUVELLE CONSTRUCTION

En 1923, M. Caron faisait élever la partie de l'établissement de la boulangerie I. Caron Limitée, qui se trouve rue Saint-Hubert. Mais cela ne le satisfait pas encore. Il voulait faire plus grand. L'établissement de la rue Saint-Hubert, près de la rue Bellechasse était l'un des plus grands du genre à Montréal. Il réunissait la boulangerie et la pâtisserie. Comme construction et comme apparence, il n'eût pas été possible de trouver mieux à Montréal. Mais M. Caron voulait y installer aussitôt que possible toute la machinerie perfectionnée adoptée déjà alors par les meilleurs boulangers anglais; il voulait faire installer dans l'établissement qui porte son nom des mélangeuses, des pétrisseuses très rapides, des fours à gaz rotatifs, pour la cuisson du pain dit "cuit sur les tôles", etc.

La boulangerie I. Caron fit donc ériger le splendide établissement que nous voyons aujourd'hui, avec façade rue Bellechasse, après avoir agrandi l'immeuble de la rue St-Hubert.

La vente se fait dans toute la ville de Montréal et dans la banlieue jusqu'à Saint-Vincent-de-Paul, Laval-des-Rapides, Verdun, Ville-Emard, Westmount, Notre-Dame de Grâce. Chaque voiture vend du pain et des pâtisseries

Avec ses hommages et ses félicitations au "Devoir" qui célèbre ses noces d'argent, la grande boulangerie I. Caron, Limitée, adresse son cordial merci à ceux de ses fournisseurs qui lui ont permis d'offrir cette page au journal de tous les bons combats.

Nous faisons nôtres les hommages et les félicitations qu'adresse au "Devoir" la grande boulangerie I. CARON LIMITEE.

**Un ami de I. Caron Ltée.**

**Avec I. Caron Limitée**

Nous félicitons le "Devoir" de ses vingt-cinq ans d'existence et lui souhaitons encore de longues années.

**F.-A. LALLEMAND**
**REG. CO. OF CANADA LTD.**
LEVURE — MALT — POUDRE ALLEMANDE
et POUDRE "YEASKO"

**MONGEAU & ROBERT**
**CIE LIMITEE**

Particulièrement heureux de s'unir à I. Caron Limitée pour offrir au "Devoir" en son 25ème anniversaire, leurs hommages en même temps que leurs félicitations.

Vive le "Devoir" encore longtemps! Nous nous unissons à I. Caron Limitée pour offrir à ce journal, en son 25e anniversaire de fondation, l'expression de notre franche admiration.

**Un ami de I. Caron Ltée**

**CONSOLIDATED SALES BOOK & WAX PAPER CO., Limited**
**MONTREAL, CANADA**
**C.-H. HEBERT, gérant**
**4838, PAPINEAU**

Papier ciré blanc et imprimé — Cahiers de vente de toutes descriptions. Qualité et service. **Tél. FR. 1413**

Nous sommes heureux de nous joindre à la boulangerie I. Caron Limitée pour adresser nos hommages au "Devoir" en même temps que nos souhaits de longue vie.

**Les Industries Mont-Royal, Inc.**
**Ulysse RACINE**, vice-président
**MONTREAL.**

Avec I. CARON LIMITEE, nous félicitons le "Devoir" et lui souhaitons longue vie.
Jos. HURTUBISE — Alfred ST-CYR Tél. HArb. 9161
Maison fondée en 1860

**Hurtubise et Saint-Cyr**

**Assurance, feu, vie, accidents, bris de vitre, automobile et garantie patronale, etc.**
AGENTS FINANCIERS — EMPRUNTS NEGOCIES
Agents ROYAL INSURANCE CO. Limitée
Représentants des RR. SOEURS GRISES, Montréal
Bureau: Edifice de l'ASSURANCE ROYALE, Place d'Armes, Montréal

Ph. MORIN, président. Remi LIMOGES, vice-prés.

**Dominion Preserving Co. Ltd.**

Albert LIMOGES, Directeur-gérant.
Fabricants de la mayonnaise "WINDSOR" et des soupes de la marque "HABITANT"
8455, rue ST-DOMINIQUE - Tél. DU. 7115 - MONTREAL

# Le service de librairie

## Une création des lecteurs du "Devoir"

Ce sont les lecteurs du *Devoir* qui, à proprement dire, ont créé le service de librairie.

Il exista en une certaine manière dès la fondation du journal.

M. Bourassa publiait des articles qu'on lui demandait de réunir en brochure. Le lien entre l'auteur et le public acheteur, le service de librairie, eut charge de le constituer. On voulut même développer cet organisme en le chargeant, à un certain moment, de répandre des romans à bon marché — ceux qu'édite la *Bonne Presse*, de Paris — pour faire pièces aux livres sots et malfaisants qui occupaient seuls les devantures des librairies populaires.

Le *Devoir* vendit de la sorte quelques milliers d'exemplaire, mais la guerre vint paralyser ce commerce naissant: importation difficile, instabilité des prix, concentration générale de la curiosité sur les choses de guerre.

### Le renouveau de la librairie

Le service de librairie vivotait donc quand le *Devoir* en arriva à l'une des périodes les plus critiques de son histoire financière. Il lui fallait faire flèche de tout bois. Aussi ceux qui avaient le désir de sa survie ouvraient-ils yeux et oreilles pour chercher de nouvelles sources de revenu.

La secrétaire du gérant (devenue la secrétaire de la librairie, Mlle Jeanne Pampalon), était préposée à la vente des quelques soldes qui restaient dans nos caves. L'un de nous saisit un jour une conversation téléphonique qu'elle tenait avec un client: "—Non, nous n'avons pas cela, nous n'avons pas de librairie. Adressez-vous donc à la maison X.".

Ce fut l'étincelle. Interrogée, la secrétaire déclare que les appels de ce genre sont, en effet, très fréquents et que, quant à elle, elle a toujours cru que ce simulacre de librairie n'était rien qui vaille, mais qu'il serait aisé de le revigorer avec un assortiment et de la réclame.

Le commerce du livre stagnait alors, comme maintenant. Certaines librairies avaient en cave des soldes très intéressants. Pour les exhumer, une publicité hardie et intensive était indispensable et ils n'osaient l'entreprendre.

La secrétaire du service de librairie, qui avait quelque expérience et plus de flair encore, fut chargée de repérer ces soldes.

Un jour — c'était tout à fait au début — nous mîmes la main sur un lot de romans que nous pourrions au prix d'achat revendre deux sous. A une condition: former *le corner*, absorber tout le lot, sans quoi il va de soi que notre fournisseur aurait pu vendre au-dessous de notre propre prix.

Il fallait mettre au jeu le capital de roulement colossal de $75. et le gérant d'alors (ce n'était pas M. Pelletier) était timoré et considérait d'un oeil neurasthénique le vide de sa caisse.

Pour le décider, il fallut se mettre au blanc, trouver un garant de la mise de fonds.

Cette condition recelait la recette du succès. Le vendeur n'exigeait pas d'arrhes, car le crédit du *Devoir* restait excellent. Il s'agissait de *tourner* l'argent entre deux *payes*, c'est-à-dire d'un vendredi à l'autre, et de réaliser un bénéfice du double pour la bonne mesure.

Ce fut l'origine des réclames quelque peu funambulesques, mais qui eurent un vif succès de curiosité. Les acheteurs se laissaient piper par un titre sans rapport avec l'article annoncé, mais l'essentiel c'est qu'ils achetaient. *The proof of the pudding is in the eating.* D'ailleurs notre excellent camarade, Léon Lorrain, qui professait la publicité commerciale à l'Ecole des Hautes études, voulait bien donner à ses élèves ces réclames comme exemple d'ingéniosité publicitaire. Elles prouvèrent, du même coup, que le développement du service de librairie était possible et que la publicité du *Devoir* est efficace.

Depuis le service s'est accru très rapidement et a fait des affaires d'or quand il pouvait embrasser un champ plus vaste, joindre au livre canadien, notamment aux éditions mêmes du *Devoir*, le livre français de qualité, le livre de prière et le livre de récompense.

Les grands bazars ont saboté partie du commerce en choisissant comme *lass-leaders* (articles vendus à perte et portés au compte publicité) d'humbles petits romans populaires au-dessous du prix coûtant. La hausse du franc, le relèvement des barrières douanières qui font le renchérissement de la vie intellectuelle comme de l'autre, sont venus après compliquer la situation.

Mais le public s'adapte à la dévalorisation du dollar et à toutes les conditions nouvelles et le service de librairie voit luire l'aurore de beaux jours.

### Ce que ce service peut faire pour vous

Vous pouvez l'utiliser avec avantage. Il n'a pas tout en mains, c'est impossible, mais il peut, au lecteur de la campagne ou de la ville (c'est pour le premier qu'il est plus pratique) procurer tout ce qui est digne d'être vendu — à condition que l'ouvrage soit en librairie en France (temps d'expédition: un mois) ou à Montréal.

Le *S. D. L.* a à son acquis quelqeus lancements énormes, tel le *Christ de Papini*, le dictionnaire du P. Lejeune, le dictionnaire Bellow's, la *Somme* de saint Thomas, et, récemment, l'*Histoire Sainte* de Franc-Nohain. Cela tient à ce que les lecteurs du *Devoir*, dans une très forte proportion, aiment la lecture, et aussi au fait que les recommandations de la librairie font autorité. Le service n'a jamais délibérément trompé sa clientèle et cette bonne foi a mis celle-ci en confiance.

Tout en amenant quelques gouttes d'eau très opportunes au moulin du *Devoir*, le service a aussi contribué à consacrer le mérite de certains auteurs. Il y a le revers de cette médaille: en refusant de mousser des ouvrages manifestement médiocres, il a attiré au *Devoir* des inimitiés, même cléricales, et à la *Presse* — la colère est aveugle — des sympathies. Mais on peut être sûr qu'il continuera de donner pour réclame ce qui est réclame en le dénonçant clairement par la facture typographique elle-même et que jamais l'appât du lucre ou la complaisance pour qui que ce soit ne l'incitera à publier, sous guise d'analyse critique, des *prière d'insérer*.

Au moment où je termine, on me signale comme l'un des grands succès de notre *S. D. L.* la vente du jeu orthographique et lexicologique *Or-Vo*, dû à l'esprit inventif d'un professeur de Polytechnique.

Sur un marché sans bornes comme l'américain, l'inventeur eût amassé une fortune; grâce au *Devoir*, il rentrera dans ses déboursés. C'est quelque chose chez nous.

A noter aussi le record obtenu pour la vente d'*Ecclesia*, ouvrage très coûteux. Notre librairie en a placé plus de 300 volumes.

**Louis DUPIRE**

## Muflerie

De l'*Action conservatrice*, de Montréal, numéro du 1er février, sous la signature de Luc Aubry:

Le grand créchard de Québec s'attire la verte leçon que voici de notre confrère l'*Illustration*, sous le titre "Pas chic, *Soleil*. Evidemment le chic, ce n'est pas là qu'il faut le chercher...

"Le *Soleil*, de Québec, quotidien qui ne doit sa prospérité qu'aux grasses subventions que lui verse chaque année le gouvernement libéral de notre catholique province, ne rate jamais une occasion de jeter le discrédit sur le *Devoir*, notre confrère de l'après-midi. A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du *Devoir*, le *Soleil* se montre particulièrement fielleux. Serait-il dans la tradition libérale s'il se comportait autrement?

"Quelles que soient les opinions défendues par le *Devoir*, il faut admettre que ses rédacteurs se sont toujours montrés loyaux et polis envers leurs confrères, fussent-ils du *Soleil*. Il faut admettre également que les collaborateurs du *Devoir* sont considérés, dans le monde journalistique de Montréal et d'ailleurs, comme des camarades extrêmement obligeants et serviables. N'aurait-il que ces deux titres à la sympathie des journaux, le *Devoir* découragerait toute autre critique de cet ordre que celle du *Soleil*.

"Les employés du *Soleil* seraient bien incapables de faire de ces distinctions qui s'imposent pourtant, en bonne camaderie. Ils sont payés pour lancer de la boue et ils tiennent à s'acquitter de cette fonction sans regarder qui la boue peut atteindre."

Bien dit, confrère. Ces manières brutales de s'attaquer entre camarades n'aident guère les causes que l'on veut défendre. Et quand des gens se battent pour des idées et des principes, quand rien ne dément les attitudes qu'ils jugent bon d'adopter et que leurs actes s'accordent avec leurs paroles, si nous n'adoptons pas leurs idées ou leurs programmes, nous n'en sommes pas moins tenus à leur accorder une pleine et complète estime et ceux d'entre nous qui oublient aussi misérablement les égards que l'on se doit entre confrères méritent d'être fustigés avec la bonne poigne d'un Francoeur.

## Les 25 ans du "Devoir"

De l'*Action catholique* du 11 janvier 1935:

Il y a eu vingt-cinq ans hier que paraissait le premier numéro du *Devoir*.

Ce journal qui devait paraître à peine cinq ou six mois, au dire de plusieurs, est encore bel et bien vivant.

Ceux qui ne l'aiment pas craignent même qu'il ne vive encore longtemps.

Quant à ses amis, ils ne peuvent supposer que cet organe de réveil national, de propagande chrétienne et d'épuration politique disparaisse jamais.

On peut bien dire que le Canada français et catholique ne se conçoit plus sans le *Devoir*.

Le temps ne nous permet pas de saluer longuement aujourd'hui ce sympathique jubilaire. Nous comptons nous reprendre à l'occasion de la fête intime et modeste organisée pour célébrer cet anniversaire intéressant, le 20 janvier.

C'est tout de même avec l'assurance d'interpréter justement la pensée et le sentiment des Canadiens français catholiques que nous offrons aux éditeurs rédacteurs et administrateurs de ce journal constructeur nos félicitations et nos voeux de succès.

E. L.


# DES LIVRES QU'IL FAUT LIRE

## Nouveautés françaises

**LES PLUS BEAUX SERMONS DE SAINT AUGUSTIN** réunis et traduits par le Chanoine G. Humeau, trois volumes . . . . . **$4.00** franco

**AUGUSTIN OU LE MAITRE EST LA** par J. Malègue (roman), deux volumes . . . . . **$2.00** franco

**L'EUROPE TRAGIQUE** par Gonzague de Reynold **$1.75** franco

**LE TRESOR DES VIEILLES CHANSONS** par Kermor . . . . . **$1.25** franco

**HISTOIRE SAINTE** de Franc-Nohain . . . . . **$1.25** franco

**LES JESUITES** par Gaëtan Bernoville . . . . . **$1.25** franco

**L'ADOLESCENT AUTOUR DE L'AGE INGRAT** (Editions Mariage et Famille) . . . . . **$1.10** franco

**DE L'ANNONCIATION A LA NATIVITE** par J. Malègue . . . . . **$1.00** franco

**POUR UN ORDRE CATHOLIQUE** par Etienne Gilson . . . . . **.90** franco

**MON SEIGNEUR ET MON DIEU** par Henriette Charasson . . . . . **.75** franco

## Nouveautés canadiennes

**HISTOIRE DU CANADA** de Thomas Chapais, Tome VIII . . . . . **$1.65** franco

Les huit volumes pour . . . . . **$12.00** franco

**TRAITE D'ARITHMETIQUE** par Robert Stock **$2.60** franco

**TRAITE D'ANALYSE GRAMMATICALE ET LOGIQUE** par Adrien Froment . . . . . **$1.00** franco

**EN MARGE DE LA POLITIQUE** par Athanase David . . . . . **$1.00** franco

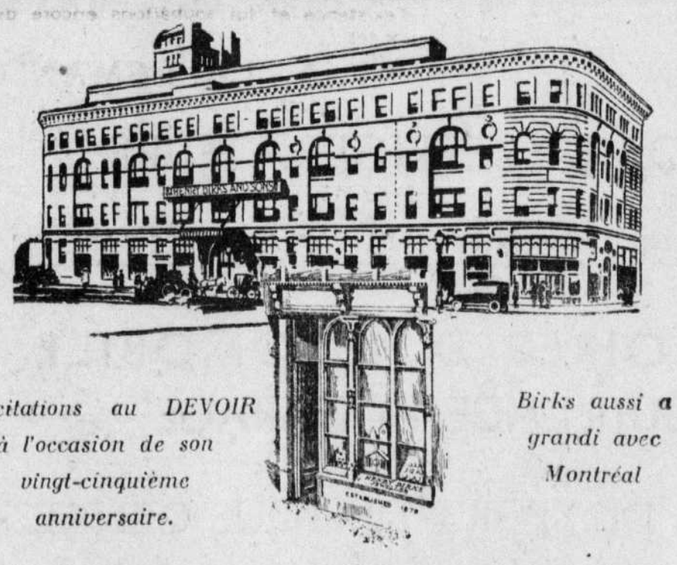
**L'ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE AU CANADA** par Gérard Parizeau . . . . . **$1.00** franco

**ANCIENS CHANTIERS DU SAINT-MAURICE** par Pierre Dupin . . . . . **.75** franco

**SERVICE DE LIBRAIRIE DU DEVOIR**

**430, Notre-Dame Est Montréal**





*Félicitations au DEVOIR à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire.*

*Birks aussi a grandi avec Montréal*

Nous nous joignons avec plaisir aux nombreux amis du "Devoir" et à ses lecteurs pour lui offrir nos félicitations, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire. Nous lui souhaitons de continuer longtemps son oeuvre, toute à l'honneur du journalisme canadien.

Nous croyons devoir rappeler que notre maison existe depuis 1879. Henry Birks, notre fondateur, né en 1840, entra, à l'âge de 17 ans, au service de la maison Savage & Lyman, qui remontait à 1818 et qui était alors la bijouterie la plus achalandée du Canada. Après être demeuré vingt-deux ans dans cette maison et devenu l'un de ses directeurs, Henry Birks jugea le moment opportun de se mettre en affaires. Les débuts furent modestes. Les vieux Montréalais se souviennent de l'humble établissement de la rue St-Jacques, où ils allaient faire réparer leurs montres et acheter leur anneau de mariage.

La petite bijouterie prospéra. Il fallut l'agrandir plusieurs fois, jusqu'au moment où elle fut transportée sur le site actuel, en 1894. Depuis, notre magasin a été agrandi deux fois, en 1902 et en 1907. Entre temps, nous avions absorbé l'orfèvrerie Hendery & Leslie, dont les oeuvres merveilleuses sont encore recherchées des amateurs. Nous nous efforçons de maintenir pour nos propres créations la réputation de cette firme. Dans ce genre, nos derniers efforts se sont portés sur l'orfèvrerie religieuse. Nous avons exécuté des pièces fort appréciées de nos clients.

*C'est avec sincérité que nous souhaitons au "Devoir" Longue Vie et Prospérité.*

# HENRY BIRKS & SONS

CARRE PHILLIPS, MONTREAL



AGENCE DE VOYAGES THOS. COOK & FILS

## L'Agence de Voyages Cook

est heureuse de rendre hommage au DEVOIR et à ses administrateurs et les prie d'agréer l'expression sincère de ses meilleurs voeux de succès et de prospérité.

*Renseigner, conseiller, servir, telle est la formule des 350 agences Cook.*

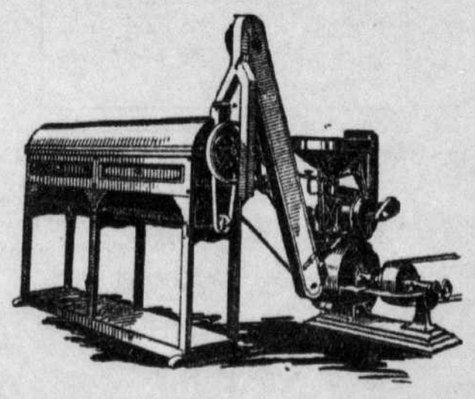
**THOS. COOK & FILS LTEE**

*Organisation mondiale de voyages.*

**1455, Ave Union — Montréal**

**MA. 9219**





# LA MEUNERIE MODERNE BOURNIVAL

Elle se compose d'un système à cylindre pour le nettoyage du grain.

D'une paire de meules en pierre naturelle.

D'un système de bluteau avec tamis de soie.

Le tout complet avec élévateur.

Produit une farine de blé ou sarrasin saine, hygiénique.

Nouvelle méthode de mouture, laissant dans la farine les Vitamines et les Phosphates du grain.

Assure de beaux revenus à l'acheteur.

**Pour détails complets, demander catalogue "A"**

**BOURNIVAL & CIE**

**338, NOTRE-DAME EST MONTREAL**

# Au vicariat apostolique du Nyassa

## Glose sur les Pygmées

Nous, les missionnaires, nous nous sommes longtemps demandé si les pygmées n'avaient pas déjà habité le Nyassa, mais, maintenant, nous pouvons affirmer que nous avons eu le bonheur ou le malheur d'en posséder un certain nombre. Quand je dis le bonheur, je veux simplement faire allusion à l'espèce rare que ces petits êtres constituent dans la grande famille humaine, et quand je dis le malheur, je veux simplement signaler la façon barbare dont on les a fait disparaître du Nyassa.

Parlons d'abord des pygmées de l'Afrique, en général, ceci nous aidera à prouver notre thèse de l'existence de cette race lilliputienne au Nyassa.

### Leur origine

Comme nous, les Blancs, nous n'avons pas encore été assez malins pour retracer leur origine, cherchons-la donc chez les Noirs. D'après les traditions de certaines tribus nègres du sud-ouest de l'Afrique, leurs ancêtres auraient échappé aux eaux du déluge en se réfugiant sur les plus hautes montagnes de l'Afrique. En se basant sur cette hypothèse, que de conclusions ne pourrions-nous pas en tirer, nous, les Blancs?

Devenus grands par le fait d'être grimpés sur les cimes du Kilimanjaro ou du Ruwenzori, les pygmées n'auraient-ils pas assisté à la disparition du reste de la terre sous les eaux? Les pygmées seraient donc des peuples antédiluviens. Quel honneur ce serait pour le Nyassa d'avoir possédé une race préhistorique, de notre époque tout le monde est si entiché pour ces temps reculés! Oui, ces nains sont peut-être de pauvres fugitifs, rebuts d'une société humaine de plus haute culture, que les descendants d'Adam de la période pléistocène ou période glaciale, auraient engendrés sur les hauts plateaux de Perse et d'Arménie et dans les vallées de l'Inde et de la Mésopotamie. Qui sait, ce sont peut-être les plus purs aryens qui existent! Ces pauvres petits êtres ne se doutent pas que certains géologues seraient heureux de contempler leur nature préhistorique!

### Leur physique

Ces hommes de la forêt ont pour taille, en moyenne, 4 pieds et 6 pouces, leurs femmes, 4 pieds. D'ordinaire, ils sont jaunes bruns et plutôt maigres. Ils sont très poilus.

### Leur occupation

Les pygmées sont parmi les types les plus arriérés de la race humaine, surtout, si vous les considérez dans leur milieu, au centre de la forêt primitive africaine, citoyens des lieux ombragés, luttant journellement contre la faim.

Leur seule occupation est la chasse. Aussi, excellent-ils dans l'art de tendre des pièges, etc. Chasseurs et nomades, ils sont infatigables quand ils poursuivent les bêtes. Ils courent des heures après un animal blessé, continuent à lui lancer leurs petites flèches empoisonnées, jusqu'à ce qu'enfin, la bête, épuisée, tombe.

La peau des animaux qu'ils ont tués sert à habiller les hommes; les femmes, elles, se contentent de porter une ceinture de feuilles. Comme tous les peuples chasseurs, les pygmées ont en horreur la culture de la terre, ils n'y ont recours que quand la faim les y oblige. Il y a deux raisons pour cela: la première, c'est que dans les forêts profondes de l'Afrique, surtout celles du Congo où l'on trouve surtout cette race inférieure, les taillis sont si forts que cela demanderait un énorme travail de débroussailler tout cela; la deuxième, c'est la passion de la chasse, et, en vérité, tuer des bêtes sauvages à l'aide simplement d'un arc et d'une flèche, est un exploit gros d'émotions et d'aventures. La corde de leur arc, disons-le en passant, est habilement faite d'une fibre de bambou, tandis que la flèche est fabriquée de la nervure médiane du palmier à raphia et empennée d'une feuille résistante.

Ces primitifs doivent suivre les bêtes ou mourir de faim, c'est ce qui fait qu'ils bâtissent leur demeure temporaire d'une façon tout à fait simple: leurs femmes plient de petits arbres ou tordent des branches d'arbres qu'elles fichent en terre. Sur ce cadre arrondi elles jettent des feuilles pour préserver de la pluie.

Quant à l'hygiène, ils en ignorent les principes les plus élémentaires. Mangeurs de venaison, ils mangent même la viande en état de putréfaction.

Après avoir énoncé ces quelques particularités sur les pygmées de l'Afrique, en général, reste à voir si le Nyassa a possédé de ces êtres-là. Je dirai oui, en me basant sur ce que nous racontent les Acewa d'ici et aussi parce que ces nains nous ont laissé des vestiges de leur existence. Voici les renseignements que nous avons pu obtenir des nègres qui habitent le pays d'ici actuellement, et des plus vieux parmi eux.

En arrivant dans le pays, les Acewa y ont trouvé les Akafula, i. e. les pygmées. Ceux-ci seraient donc les premiers habitants du Nyassa. Ils habitaient à une vingtaine de milles de la mission de Likuni, près du Dzalanyama, chaîne de montagnes qui forme une frontière entre le Nyassa et le Mozambique portugais. Les pygmées étaient peu nombreux, mais répandus un peu partout.

### Leur nom

Ce nom de "Akafula" leur a été donné par les Acewa d'ici, parce que les pygmées creusaient les termitières pour manger les fourmis blanches et s'emparer ensuite de leur demeure. Mais, ils cherchaient surtout les nids d'abeilles et les dénichaient. En somme, le vrai sens d'Akafula est dénicheurs.

### Habitation

Ils n'avaient pas de villages, mais construisaient seulement deux ou trois cases sur les hauteurs et ordinairement près d'une termitière. Leurs cases étaient petites et complètement en terre pétrie. La case achevée, ils faisaient du feu à l'intérieur et à l'extérieur, de manière à cuire complètement la terre, tout comme les nègres font encore pour cuire leurs cruches. Parfois, c'était plus simple, ils se contentaient de creuser une termitière et l'habitaient après avoir cuit la terre comme je l'ai déjà dit. N'est-ce pas génial de cuire sa demeure de la sorte, c'est cela qui s'appelle avoir des murs solides! Tout cela, dit-on, à cause des fauves qui étaient très nombreux à ce moment-là. Nous trouvons encore, dans le territoire de notre mission des débris de ces murs si solides.

### Armes

Comme armes, ils avaient: des arcs et des flèches; des haches dont le manche était en fer tout comme la hache elle-même; à un bout du manche il y avait un trou dans lequel ils fixaient la hache; des lances en fer d'une seule pièce. Ils avaient aussi de petites pioches avec le manche en fer aussi. Ils ne se servaient pas de ces petits instruments pour cultiver la terre, mais uniquement pour creuser la terre leur servant à construire leurs cases, creuser les termitières, déterrer les nids d'abeilles et extraire le minerai de fer. Ils étaient d'habiles forgerons, dit-on. D'ailleurs, les haches, etc., que nous avons encore d'eux sont faites d'un fer très pur et sont très solides. Maintenant, ces instruments sont très, très rares. De plus, les Acewa nous affirment que jamais ils n'ont réussi à faire des instruments de cette sorte, jamais, on n'a vu chez les nègres du Nyassa des pioches ou des haches tout en fer, toujours, le manche est en bois, ils n'ont jamais su non plus purifier le fer comme le faisaient les pygmées. Comment ces petits hommes y arrivaient-ils? Ils ont disparu avec leur secret.

### Nourriture

Ils se nourrissaient de gibier, de miel, de fruits sauvages, de racines et de fourmis blanches. Nous avons déjà vu que, quand ils n'habitaient pas une termitière, ils se bâtissaient tout près d'une termitière: c'était tout simplement pour être près de leur nourriture.

### Habits

Nos nains s'habillaient avec des écorces d'arbres.

### Langue

Leur langue est demeurée inconnue. Les Acewa ne connaissaient que les quelques mots que leur adressaient les Akafula lorsqu'ils se rencontraient avec eux. Chaque fois que les pygmées rencontraient nos Acewa, ils leur posaient la question suivante: "Mwandionera poti?" Ce qui veut dire dans le langage d'ici: "Où m'avez-vous vu?" Si les Acewa répondaient: "Ndakuona patari" — Je t'ai vu de loin — les pygmées reprenaient dans le même langage: "Tu es mon ami", et ils leur donnaient du miel. Mais, si les Acewa répondaient: "Je t'ai vu ici", les pygmées les tuaient, car c'était les mépriser que de leur dire qu'ils étaient trop petits pour être vus de loin.

### Disparition des Akafula ou pygmées du Nyassa

Au commencement, les pygmées vivaient en bons termes avec les Acewa d'ici, les chefs acewa avaient même défendu de les tuer. Mais, dès que ces chefs s'aperçurent que les pygmées tuaient souvent leurs sujets, ils donnèrent l'ordre de les poursuivre et de les tuer. Quatre grands chefs acewa entre autres s'acharnèrent à la perte des nains. Voici comment ils exterminèrent cette race préhistorique du Nyassa:

Se sentant serrés de près par les nombreux Acewa, les pygmées allèrent se cacher dans une petite montagne située à quelques milles de la mission voisine de Kacebere. Mais, ils eurent la malencontreuse idée de se réfugier dans un tunnel naturel qui se trouve dans cette petite montagne. Tous ces pauvres pygmées finirent d'une manière bien cruelle: Les Acewa bouchèrent avec des arbres entiers et des herbes les deux orifices du tunnel et y mirent le feu. Les nains y périrent tous par asphyxie. Etrange fin pour des êtres si rares!

J'ai oublié de dire qu'au physique, ils étaient petits, poilus et jaunâtres tout comme les autres de cette espèce, en Afrique.

Ainsi finit l'histoire des pygmées du Nyassa.

F.-X. LAPOINTE, P.B.


*Longue vie*

*au*

DEVOIR

Sincères félicitations à tous ceux qui depuis vingt-cinq ans ont lutté courageusement pour notre race et notre religion. Ils répètent les "Gestes de Dieu" des Francs.

PAYETTE

Le magasin qui possède les pièces de remplacement de tous les appareils de

RADIO

*sur le marché*

*Ce que l'on trouve chez Payette:*

Lampes, piles contrôleurs de volume, haut-parleurs magnétiques et dynamiques, pièces de rechange, régulateurs de courant, matériel d'antenne, instruments de mesure, pièces nécessaires à la construction des postes émetteurs, etc., etc.

Chez Payette & Cie, l'on peut se procurer toutes les marques de radios: ondes courtes — ondes longues.

PAYETTE & CIE

Limitée

La plus vieille maison de radios au Canada

910. RUE BLEURY près Craig MONTRÉAL

Téléphone: PLateau 4858

Catalogue d'accessoires de radio le plus complet au Canada.

Gratis, il suffit de le demander pour l'avoir.

*SUCCÈS*

Au "Devoir", à son directeur et à ses collaborateurs, avec nos félicitations à l'occasion de son 25e anniversaire, l'expression sincère de nos voeux de succès pour les années à venir.

Propriétaires! Maisons de rapport, Institutions, immeubles commerciaux, etc.

Epargnez 25% à 60%

sur le coût de votre chauffage avec

VOLCANO

Alimentation automatique par en-dessous

brûlant le charbon de Sydney et donnant une chaleur uniforme abondante —

sans fumée — sans gaz — sans danger

Le Foyer Mécanique "VOLCANO"

se paye lui-même souvent dès la première année par l'économie réalisée.

*Si vous payez plus que $6.00 la tonne pour votre charbon, donnez-nous toutes les précisions sur votre fournaise et votre immeuble et nous vous dirons: COMBIEN VOUS POUVEZ ECONOMISER.*

CHALIFOUX & FILS Limitée

(Usines à Saint-Hyacinthe, P.Q.)

1106, Côte Beaver Hall — Tél. LA. 2647

MONTREAL

Quincaillerie et Serrurerie

CORBIN

Articles de Plomberie et Chauffage

Pour tous genres d'édifices

PEINTURE, VERNIS, VITRE

MATERIEL D'ARTISTE

PAPIER-TENTURE

et garnitures de maison

APPAREILS ET LAMPES ELECTRIQUES

pour le foyer

RADIOS ET REFRIGERATEURS

USTENSILES DE CUISINE, COUTELLERIE

ACCESSOIRES D'AUTOMOBILE

et OUTILLAGE de GARAGE

ARTICLES DE SPORT DE TOUS GENRES

*Spécialités:* Vente et réparation des moteurs amovibles Johnson

Fabrication et réparation des raquettes de tennis

Ulmer DeSerres

LIMITÉE MONTREAL

Bureau chef et magasin principal:

1406, RUE ST-DENIS

Succursales:

343, Ste-Catherine Est 6793, St-Hubert 1200 à 1210, Sanguinet

LAncaster 0251

LAncaster 0251

MAISON

100 POUR CENT

CANADIENNE-FRANÇAISE

ÉTABLIE DEPUIS VINGT-SIX ANS

# Le Service des Voyages du "Devoir"

Créé il y a plus de dix ans, le Service des Voyages du *Devoir* a vite pris une place de premier plan dans la vie du journal. Le *Devoir* s'étant donné pour mission de prêcher et de répandre la bonne nouvelle, son service des voyages a permis, si on peut dire, de la vivre, d'en être à la fois les témoins et les auteurs.

Cet organisme unique à sa fondation dans le journalisme canadien, et nous pouvons même dire mondial, est devenu au point de vue social, national et religieux, une institution à nulle autre semblable, tant par la nature de ses initiatives que par la continuité de son action.

Si, pour répondre aux désirs de plus en plus variés et toujours bienvenus de ses amis, notre service des voyages a pu s'occuper de simples déplacements d'affaires ou de plaisir ou de tournées touristiques d'envergure, jamais il n'a oublié son rôle de la première heure: la prolongation à l'extérieur du journal, de l'oeuvre que celui-ci poursuit par la plume en fournissant les moyens, — ce fut le cas en Acadie, en Ontario, en Louisiane — d'acquérir une connaissance plus intime des différents groupes de la famille française d'Amérique, pour mieux comprendre leurs luttes, leurs espoirs, et les mieux appuyer au besoin; pour apprendre d'eux de fécondes leçons et enfin, proclamer ensemble notre volonté de durer. Et, renouvelant l'exploit d'Antée, à ce contact fraternel retrouver de nouvelles forces. Et ailleurs — à Chicago, à Sydney, à Carthage, à Dublin, à Buénos-Ayres, en offrant à nos compatriotes les facilités de se joindre aux catholiques du monde entier à de solennelles manifestations eucharistiques, où il convenait que nous fussions présents pour affirmer la fidélité du Canada français à sa foi ancestrale. De ces assises grandioses, nous n'en avons pas manqué une, en dépit parfois de grandes difficultés.

De ce passé dominé par une idée restée la même depuis notre première organisation en Acadie, en 1924, jusqu'au dernières — nous voulons dire les plus récentes — à Gaspé, puis peu de semaines plus tard, en Amérique du Sud, en 1934, on nous permettra, croyons-nous, en ce vingt-cinquième anniversaire du *Devoir*, de relire quelques pages:

Le plus émouvant, le voyage qui, au dire de tous, a laissé la plus profonde empreinte dans l'âme de nos compagnons comme dans celle du brave peuple trop ignoré que nous allions visiter, est sans nul doute notre premier voyage, en 1924, chez nos frères d'Acadie. Là-bas on en parle encore comme d'un événement historique.

Ce fut comme le baptême de nos voyages: tous en ont conservé une marque ineffaçable.

### L'origine de nos voyages

Cette initiative heureuse, nous la devions à M. Omer Héroux. Depuis longtemps notre rédacteur en chef songeait au moyen de créer un rapprochement entre les membres épars de notre famille de langue française; c'est vers l'Acadie, la moins connue ou la plus méconnue, qu'allaient ses pensées. Les descendants de Déportés, noble témoignage de la renaissance d'une race qu'on avait voulu anéantir, ne nous connaissaient guère; de notre côté, l'ignorance de leurs aspirations, de leurs résistance, voire même, pour certains, de leur survivance, était peut-être encore plus grande.

Il fallait, comme devait l'écrire M. Héroux, aller vers eux, organiser un voyage en Acadie pour y prendre plus nette conscience de nos devoirs, pour resserrer entre Acadiens et Canadiens français des liens dont tout, communauté de foi et communauté de sang, commande la rigoureuse intimité, pour nous mettre davantage au courant de la situation des groupes acadiens, de leurs besoins, afin d'appuyer, le cas échéant, de façon plus énergique, plus intelligente, le travail de ces troupes d'avant-garde.

C'était en 1924; nous étions en plein aménagement dans notre nouvel édifice, temps peu propice au lancement d'un projet plutôt audacieux. M. Héroux ne manquait quand même pas une occasion de semer le bon grain. Au hasard d'une rencontre de tramway, M. Claude Melançon, publiciste au *Canadien National*, la cueillit. A qui la transmettre si ce n'était à M. H.-H. Melanson qui, à son titre, dans le temps, de gérant du service des voyageurs du *C. N. R.*, joginait celui de son fils de la glorieuse Acadie? C'est ce qu'il fit et, coïncidence prodigieuse, M. Melanson, ainsi qu'il devait aussitôt le révéler, caressait le dessin d'un pèlerinage historique des Canadiens à son pays natal. Les Acadiens avaient tant de choses à nous dire et, disons-le, tant de choses à nous enseigner. De ce choc sympathique d'idées jaillit l'étincelle qui devait allumer un brasier resté allumé depuis, grâce à nos amis et qui, Dieu aidant, ne devra jamais s'éteindre.

En 1925 nous visitons l'Ontario du nord et du sud; en 1927 nous retournons en Acadie, dans les coins de pays forcément omis au premier voyage, pour compléter la splendide leçon de persévérance et de courage déjà commencée. En 1931, nous nous rendions en Louisiane — voyage merveilleux à jamais mémorable — terre d'asile des exilés d'Acadie, que nous allions retrouver dans des manifestations d'une émotion intense. "On ne voudra pas nous croire", écrivait M. Héroux. — "Nous avons vu ce que l'on ne reverra jamais". Ce voyage, pour reprendre le mot de Mgr Camille Roy au pied de la statue d'Evangéline, prit comme elle la figure symbolique "d'un grand amour et la promesse d'une invincible espérance".

### Aux Congrès Eucharistiques

Ayant fourni les facilités de mieux nous connaître entre frères et de découvrir notre pays, il convenait à un journal catholique d'offrir à ses amis les moyens de participer aux grandes assises religieuses, surtout à celles auxquelles Notre Saint-Père convie tous ses fils, des quatre coins du monde. Nous allâmes au Congrès Eucharistique International à Chicago, en 1926, nous dépensant sans compter pour frayer la route aux pèlerins et faciliter le travail à ceux de nos confrères qui, dans un mouvement d'union, se placèrent sous notre égide en vue de la réalisation d'une tâche dont nous avions, avec plaisir, assume tout le fardeau. Nous eûmes le bonheur d'amener à Chicago, aux pieds des autels de Mundelein, en face d el'Amérique de langue anglaise, le plus fort contingent de pèlerins (voyageant en trains pullman spéciaux) de tout le continent; et tous étaient de langue française.

En 1928, nous conduisions les pèlerinages canadiens au Congrès de Sydney, en Australie; en 1930, à celui de Carthage, en Tunisie; en 1932, à Dublin, en Irlande et enfin, en 1934, à Buenos-Ayres, en Argentine, où, grâce à nos relations au point de vue de l'organisation, nous étions comme *chez nous*, non pas, à tous ces endroits, avec un nombre considérable de pèlerins, mais tout de même, et en dépit des distances, avec un groupe qui fit honneur et à notre foi et à notre race et tint à affirmer, en présence des délégués de l'univers réunis que toujours et partout nous sommes prêts à répondre: présent! aux appels de l'Eglise.

C'est avec ce même sentiment, ce même souci de *rendre service*, suivant un mot de S. E. Mgr Gauthier à notre adresse, que nous nous préparons déjà à assister au prochain Congrès qui sera tenu en 1936 ou au début de 1937, à Manille, aux Philippines.

C'est pour "servir", que fut organisé un voyage dont nous sommes particulièrement fiers, — nous voulons parler du voyage à Chicoutimi, en 1928, à l'occasion du sacre de S. E. Mgr Lamarche — initiative unique dans l'histoire de nos manifestations religieuses.

### Service mondial complet

Ces étapes accomplies avec un bonheur constant devaient nous amener, pour répondre aux instances de "nos voyageurs" devenus légion, à établir un service permanent avec mission de veiller au confort et à la sécurité, sans oublier l'agrément de ceux qui, ayant bien voulu nous reconnaître quelque compétence et aussi quelque zèle, nous honorent de leur confiance. C'est ainsi que nous organisâmes des voyages en Europe, puis bientôt un peu partout à travers le monde, par tous les moyens de locomotion: navire, chemin de fer, autobus, avion.

Pour assurer l'entière satisfaction des voyageurs, ne pas les livrer au hasard et à ses surprises; pour maintenir la réputation acquise au cours des périgrinations canadiennes et américaines où nous avions pu voir nous-mêmes aux détails — ces riens qui sont tout — il nous fallait établir outre-mer une représentation sur laquelle nous pourrions compter en toute quiétude.

Ce précieux associé, nous l'avons trouvé dans l'agence *Exprinter* de Paris, dont les bureaux et correspondants s'étendent sous toutes les latitudes, et qui nous apporte une collaboration d'un caractère personnel, c'est-à-dire faite d'attentions pour chacun et non du "va-comme-je-te-pousse" coutumier de la routine. Cette association fut particulièrement heureuse l'automne dernier, en Amérique du Sud, où *Exprinter* a été fondé et est devenu un organisme de voyages le plus justement réputé.

Grâce à cette coopération, le Service des Voyages du *Devoir* couvre le globe, à l'égal des plus importantes agences.

Après avoir cultivé le voyage en groupe qui consiste à suivre un guide et un itinéraire préparé à l'avance, nous avons pu organiser des voyages individuels où au lieu d'un représentant il en faut dix, vingt et plus, de façon à assurer la marche sans aléas, sans ennuis, du voyageur qui s'en remet à nos soins, après avoir établi lui-même un itinéraire à son gré.

### Témoignages de jeunes voyageuses

Pour illustrer la qualité de ce service qui permet au pérignirant de s'écarter des sentiers battus tout en bénéficiant d'une organisation tutélaire, qu'on nous permette de citer un cas typique pris entre cent.

Deux toutes jeunes filles désiraient se rendre en France pour y parfaire des études musicales. Leur professeur consentait bien à aller à leur rencontre au Havre ou à Cherbourg, mais nos jeunes étudiantes tenaient à passer par Rome — c'était l'Année Sainte — et là surgissait un problème. Les parents ne voulaient pas livrer leurs enfants seules au petit bonheur d'un long trajet. Après nous avoir consultés, ils consentirent à nous confier les voyageuses. Nous fîmes le nécessaire. A leur retour, voici ce que voulut bien nous écrire leur père:

"Mes deux jeunes filles sont revenues d'Europe absolument ravies. "L'organisation de leur voyage était "vraiment merveilleuse et elles "tiennent à vous en rendre témoignage dès leur retour. Pas le moindre contretemps. Toujours quelqu'un aux gares, qui les devinait "sans qu'elles eussent besoin de se "nommer et qui en prenait soin. "Les hôtels étaient les plus confortables, le service d'autocar parfait, la visite des endroits où elles "ont séjourné toujours bien agencée et bien complète. Je vous remercie des mille prévenances que "vous avez eues pour elles."

Il va sans dire que cette sollicitude que nous devons à nos collaborateurs, nous la pratiquons avec non moins de succès dans notre domaine immédiat en Amérique, à l'égard des clients qu'*Exprinter* dirige du Vieux au Nouveau Monde, comme à l'endroit de nos clients du Canada et des Etats-Unis.

Citons encore un fait révélateur du souci de satisfaire appliqué aux exigences des circonstances. Une dame de Montréal désire se rendre à San-Francisco par le prochain bateau. A cette date le navire est comble: "Nous refusons du monde, nous informe la compagnie, il nous reste une seule place, dans une cabine à deux, mais nous tenons à vous avertir que la personne inscrite est une Philippine". On refuse des gens; une Philippine, nous comprenons: certaines Américaines, coloniaux parvenus, se croiraient déshonorées en voyageant en compagnie d'une femme originaire d'un pays assujetti par le leur. Nous enquêtons; mis au courant des renseignements obtenus, notre cliente, très heureuse de s'embarquer sans retard, entreprend le voyage et revient enchantée. La Philippine, femme d'un juge de Manille, accomplissait le tour du monde et rentrait dans sa patrie après avoir assisté, à Rome, à l'ordination de son fils aîné.

### Action d'ordre supérieur

Enfin pour terminer cet aperçu sommaire, mentionnons certaines circonstances où notre action, dans ses modestes attributions, eut à s'exercer avec bonheur sur un plan supérieur.

Nos voisins dont les frontières étaient jadis grandes ouvertes à tout venant, voire les pires, soulèvent maintenant des obstacles même contre celles de chez nous qu'une vocation appelle au sacrifice d'une vie entière, dans de lointains pays, au service de la charité corporelle et spirituelle. Or, nous avons eu le grand avantage d'organiser de ces départs, sans retour; de nous employer à aplanir les difficultés, de jalonner la route de veilleurs pour que la course vers l'exil s'accomplisse sans encombre, et voici la touchante lettre qu'en guise d'étrennes du Jour de l'An, une petite soeur a bien voulu nous adresser du fond de l'Arkansas:

"Je ne pourrais à cette heureuse "époque du renouvellement de "l'année vous taire les sentiments "de profonde gratitude qu'ont fait "naître en moi tous vos bienfaits à "l'égard de X... qui apprécie "grandement votre assistance dans "les difficultés du voyage de no-"tre heureuse postulante, Soeur..... "C'est avec toute l'effusion de mon "âme que je viens vous remercier "pour le tout paternel intérêt que "vous lui avez porté. La traversée "fut sans difficulté et bien que je "fusse très obligée à ce moment-là, "j'ai pensé attendre aujourd'hui "pour vous le témoigner, afin de "conjurer notre doux Jésus de la "crèche de vous récompenser lar-"gement, car c'est en Lui que je "me repose du soin de m'acquitter "de mon immense dette, sachant "qu'il ne laisse pas de récompen-"ser un verre d'eau donné en son "Nom."

* * *

N'aurions-nous mérité que ce témoignage, nous aurions conscience d'avoir *servi utilement*. Nous nous efforcerons de continuer.

Si notre Service des Voyages est un appoint d'ordre matériel dans l'existence du *Devoir*, à l'exemple de celui-ci il peut s'enorgueillir d'accomplir une tâche élevée en ne se bornant point à vendre tout simplement du papier imprimé, qu'il s'agisse d'un journal ou d'un billet de voyage.

**Nap. LAFORTUNE**

## Le 25e anniversaire du "Devoir"

Ce qu'en disait l'*Action conservatrice* du 25 janvier:

Nos camarades du *Devoir* ont célébré leur 25e anniversaire de fondation, dans l'esprit que nous leur connaissons: religieux et familial. La messe, et prédication par un Jésuite, le Père Archambault, ami de leur journal et de leur l'oeuvre. Car nous désobligerions notre confrère en ne spécifiant pas que le *Devoir* fait oeuvre utile. Et si nous voulions désobliger notre confrère, nous ne choisirions sûrement pas l'occasion de ses justes noces d'argent pour nous montrer mauvais camarades. Depuis quelques semaines, M. Omer Héroux est revenu assez souvent sur la définition de la mystique de son journal, car cette mystique est patente, honnête et moralisante. J'avoue m'être un peu perdu dans le dédale des mises au point du rédacteur du *Devoir* et avoir simplement cru en quelque chose de grand, sans m'expliquer parfaitement le sens abstrait de cette grandeur. Le *Devoir* est sans contredit un journal bien fait, soigné dans son écriture et dans sa présentation. Ses collaborateurs sont plus ou moins appréciés, j'imagine, mais ils forment une compagnie choisie. Le directeur-gérant est l'un de nos meilleurs journalistes. Nous pouvons regretter qu'on accole au maître moral ou si vous préférez spirituel (le qualificatif en l'occurrence fait très bien double emploi) M. Georges Pelletier, une gérance qui par instants doit gêner sa *spiritualité*. Le *Devoir* a fourni une belle carrière, laborieuse, pleine de pensée et d'action. Nous sommes de ceux qui depuis vingt ans l'avons lu fidèlement, et nous sommes attachés à certaines de ses rubriques ou au talent de quelques-uns de ses rédacteurs. Nous avouons ne pas toujours endosser leurs opinions, et même être prêts parfois à y contredire carrément; nous détestons trouver dans des colonnes bien dressées des articles échenilleurs, où la petite bête est sans cesse cherchée; d'ailleurs cela comporte l'exception. Mais abstraction faite de ces menus détails, nous aimons le *Devoir*, parce que nous trouvons chez lui de *l'opinion*, de la *pensée*, de *l'honneur!* Et nous souhaitons que le succès réponde de mieux en mieux aux travaux de nos vaillants camarades, chez qui nous avons passé quelques semaines de bon voisinage qui ne nous laissent que d'aimables souvenirs.


# CROISIERES D'HIVER

## Les Bermudes

Deux ou trois départs hebdomadaires de New-York-Boston Halifax

Aller et retour (4 jours en mer) 1ère classe, depuis ..... $60.

Séjour de 1, 4 ou 5 jours entre les raccordements. — Hôtel, repas compris, par jour, depuis ..... $6.00

**Chemin de fer de Montréal à prix réduits.**

## Antilles — Indes occidentales

N.-Y., de New-York — H. de Halifax — B. de Boston.

| Navires | Départs | | Durée jours | Prix minimum |
|---|---|---|---|---|
| Chomedy (12) | H. | 2 mars | 30 | 150.00 |
| Georgic (4) | N.-Y. | 2 mars | 14 | 167.50 |
| Carinthia (7) | N.-Y. | 2 mars | 6 | 70.00 |
| Columbia (6) | N.-Y. | 2 mars | 11 | 125.00 |
| Lady Somers (2) | H. | 6 mars | 20 | 165.00 |
| — — | B. | 8 mars | — | (X) |
| Lafayette (14) | N.-Y. | 8 mars | 18 | 210.00 |
| Carinthia (7) | N.-Y. | 9 mars | 6 | 70.00 |
| Reliance (15) | N.-Y. | 9 mars | 19 | 200.00 |
| Lady Hawkins (3) | H. | 10 mars | 30 | 210.00 |
| — — | B. | 12 mars | — | (Y) |
| Fort St-George (10) | N.-Y. | 14 mars | 22 | 150.00 |
| Carinthia (7) | N.-Y. | 16 mars | 6 | 70.00 |
| Columbia (6) | N.-Y. | 16 mars | 11 | 125.00 |
| Lady Drake (3) | H. | 17 mars | 30 | 210.00 |
| — — | B. | 19 mars | — | (Y) |
| Britannic (13) | N.-Y. | 19 mars | 18 | 210.00 |
| Lady Rodney (2) | H. | 20 mars | 20 | 165.00 |
| — — | B. | 22 mars | — | (X) |
| Georgic (2A) | N.-Y. | 20 mars | 11 | 132.50 |
| Carinthia (7) | N.-Y. | 23 mars | 6 | 70.00 |
| Colborne (12) | H. | 23 mars | 30 | 150.00 |
| Nerissa (9) | N.-Y. | 28 mars | 25 | 150.00 |
| La Fayette (14) | N.-Y. | 29 mars | 18 | 210.00 |
| Carinthia (7) | N.-Y. | 30 mars | 6 | 70.00 |
| Reliance (1) | N.-Y. | 30 mars | 8 | 90.00 |
| Columbia (6) | N.-Y. | 30 mars | 11 | 125.00 |
| Lady Nelson (3) | H. | 31 mars | 30 | 210.00 |
| — | B. | 1 avril | — | (Y) |

**LISTE DES CROISIERES D'AVRIL SUR DEMANDE**

**(X) Visites aux escales et hébergement à la Jamaïque, en plus $34.**
**(Y) Visites aux escales et hébergement à la Guyane, en plus, $54.**

(1) Bermudes, Bahamas.
(2) Bermudes, Bahamas, Jamaïque.
(2A) Jamaïque, Panama, Bahamas.
(3) Bermudes, St-Kitts, Nevis, Antigua, Montserrat, Dominique, Ste-Lucie, Barbades, St-Vincent, Grenade, Trinidad, Guyane anglaise.
(4) Venezuela, Curaçao, Colombie ,Panama, Jamaïque, Bahamas.
(5) Bahamas, Jamaïque, Cuba, Bahamas.
(6) Nassau, Miami, la Havane — visites aux escales comprises.
(7) Bahamas.
(8) Bermudes.
(9) St-Thomas, Ste-Croix, St-Martin, St-Kitts, Antigua, Montserrat, Guadeloupe, Dominique, Martinique, Ste-Lucie, Barbades, Trinidad, Guyane anglaise.
(10) Comme no 9 moins Guyane.
(11) Jamaïque, Cuba, Bahamas.
(12) Bermudes, Porto-Rico, Barbades, Trinidad, Guyane.
(13) St-Thomas, Martinique, Ste-Lucie, Trinidad, Grenade, Venezuela, Curaçao, Panama, Jamaïque, Haïti, Bahamas.
(14) Martinique, Guadeloupe, Barbades, Trinidad, Vénézuéla, Curaçao, Panama, Cuba.
(15) Trinidad, Grenade, Venezuela, Curaçao, Panama, Jamaïque, Haïti, Bahamas.

## Méditerranée — Terre-Sainte

| Navires | Départs de N.-Y. | Ports d'escales | Durée jours | Prix min. 1ère C. | Prix min. Touriste |
|---|---|---|---|---|---|
| Rex | 27 fév. | 12 | 29 | 560. | 285. |
| | | Classe spéciale | | 330. | — |
| Aquitania | 9 mars | 13 | 32 | 520. | 280. |
| Saturnia | 27 mars | 20 | 42 | 485. | 275. |

**CALIFORNIE par CUBA et PANAMA**
**SERVICE BI-MENSUEL DE NEW-YORK**

Aller et retour par l'océan:— 1ère classe ..... $277.50 Touriste ..... $180.00
Par bateau et par rail:— 1ère classe ..... $275.00 Touriste ..... $210.00

**A CUBA — Voyage de 9 jours dont 3 à La Havane, hébergement et visites compris . . . . . $120.**

**A la Nouvelle-Orléans par l'océan**
**Départs de New-York 2 et 23 janvier et toutes les 3 semaines**
Passage 1ère, aller et retour, hébergement 4 jours et visites.... $90.

Billets pour tous les pays au tarif des compagnies

**Le Devoir — Voyages**
**430, Notre-Dame Est - Montréal**
**Tél. HArbour 1241**
ASSURANCES - CHEQUES - PASSEPORTS

Nous progressons parce que nos semences poussent. Notre catalogue de semences et accessoires de jardins 1935, le plus complet et le seul bilingue dans toute l'Amérique du Nord, envoyé gratuitement sur demande.

Ceux qui achètent leurs semences chez Perron savent qu'en fait de semences et accessoires de jardins "Chez Perron tout est bon".

COUPON

**W. H. Perron & Cie Limitée**
Département "D"
**935 Boulevard St-Laurent, Montréal.**

S.v.p. m'envoyer gratuitement votre nouveau catalogue de semences et accessoires de jardins.

Nom .....

Adresse .....

# FÉLICITATIONS

**A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du "Devoir", la Dufresne Construction Company est heureuse de lui offrir ses félicitations avec ses meilleurs voeux de prospérité pour les années à venir.**

**DUFRESNE CONSTRUCTION COMPANY, LIMITED**

1832, Boulevard Pie IX Téléphone: AMherst 2155
MONTREAL

A l'occasion du

# 25ème

## *Anniversaire*

*de sa fondation*

nous sommes heureux de féliciter

# *Le Devoir*

et de lui exprimer nos voeux
les plus sincères de succès et
de prospérité dans l'avenir.

THE T. EATON Co LIMITED
DE MONTREAL